

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

BRUXELLES. — IMP. DE P. ROSSEL, RUE DE LA BOBINE, 5.

VOYAGE

EN ORIENT

PAR

LA RUSSIE

Propriété de l'auteur.

461

461

461

VOYAGE

EN RUSSIE, AU CAUCASE

ET

EN PERSE

DANS LA MÉSOPOTAMIE, LE KURDISTAN, LA SYRIE, LA PALESTINE ET LA TURQUIE

EXÉCUTÉ

PENDANT LES ANNÉES 1865, 1866, 1867 et 1868

PAR

Tinco Martinus

T. M. Chevalier LYCKLAMA A NIJEHOLT

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

—

TOME IV

—

PARIS

ARTHUS BERTRAND

LIBRAIRE-ÉDITEUR

21, rue Hautefeuille, 21

AMSTERDAM

C. L. VAN LANGENHUYSEN

LIBRAIRE-ÉDITEUR

—

MDCCCLXXV

DK
26
.L98
v. 4.

T 28 52337

LIVRE IV

(SUITE)

L'ASSYRIE

2e PARTIE

—

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur la civilisation en Perse. — Départ de Téhéran pour Mossoul et Ninive. — Voyage à travers le Kurdistan persan. — Sennèh.

Avant de rentrer sur la terre assyrienne dont je venais de parcourir l'extrémité méridionale, je passai seulement à Téhéran vingt-trois jours, du 26 juillet au 18 août 1867, qui furent employés à donner un dernier coup d'œil à cette capitale moderne de la Perse, où j'avais déjà, l'année précédente, fait un séjour de cinq mois, de mai en octobre. Je ne reviendrai pas sur ce que j'en ai dit, pressé que je suis de reprendre la relation de ce voyage où doivent figurer encore le Kùrdistan, c'est-à-dire l'Assyrie dans son plus grand parcours, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et la capitale de la Turquie. Je n'ai que peu de

choses à noter pour ce qui m'est personnel, pendant cette halte de moins d'un mois à Téhéran ; mais je serai obligé, par un engagement pris au cours du volume précédent, de compléter par quelques détails ce qui concerne les mœurs, les usages, la situation intellectuelle et sociale de la Perse.

Le lecteur se souvient peut-être de mon installation d'été dans le village de Thadjrisch, si fraîchement situé sur l'une des pentes du Chimrân, petite chaîne de collines boisées qui précède la grande chaîne de l'Elbourz, à quatre lieues de la capitale persane. J'avais passé, là, trois mois délicieux, fuyant, comme tous ceux qui en ont les moyens, Européens ou Persans, le séjour brûlant et intolérable de la ville. J'y étais dans le voisinage des deux résidences d'été des légations d'Angleterre et de Russie, Gulhek et Zerghendè. Ce dernier village, qui fut celui où je pris gîte à mon retour, m'aurait fait regretter le séjour de Thadjrisch, si j'avais dû rester plus longtemps à Téhéran. Mais, à peine arrivé, je ne m'occupai que d'en repartir au plus tôt, d'autant mieux que les deux hommes qui eussent pu m'y retenir, MM. de Massignac et Alison, étaient absents, ayant suivi le roi dans son voyage au Khorassan. J'ai fait connaître tout ce que j'avais dû, l'année d'avant, au traitement si bienveillant, si amical de ces deux dignes ministres de France et d'Angleterre ; ne pouvant les attendre, je me contentai de déposer à leur hôtel un dernier témoignage d'affectueuse gratitude qui leur était si bien dû de ma part.

L'absence du roi, qui avait emmené avec lui, outre le personnel des ambassades, tous les membres de sa famille et la presque totalité des seigneurs de la cour, rendait

Téhéran fort désert. J'en profitai pour visiter plus en détail le palais royal ou l'Ark, cette ville intérieure dont j'ai déjà donné une description sur laquelle je n'ai point à revenir. Depuis moins d'un an que je ne l'avais vu, on y avait exécuté de nouveaux travaux et de nouveaux embellissements, entre autres un pavillon complet et deux grands salons superbement décorés par un revêtement de marbre avec fleurs et arabesques dorées. Pas plus que la première fois, je ne pus pénétrer dans l'*Enderoun* (le Harem), mais, grâce à la protection du jardinier en chef, un Français nommé Houssel, il me fut permis d'en parcourir le jardin réservé où l'on entretient les plus belles fleurs de l'Europe et de l'Asie. On avait également terminé, près de l'une des portes de la ville, le nouveau palais de l'ambassade de Russie qui, je l'ai dit, depuis la paix de Turkmantschaï (1828), avait seule le droit assez superbe de loger dans l'enceinte de l'Ark ou cité royale. Tout en conservant cette demeure privilégiée, les ministres russes ont senti la nécessité d'en posséder une plus spacieuse et plus commode, et leur palais de ville répond pleinement à la situation prépondérante que leur gouvernement occupe en Perse. Une agréable surprise fut encore pour moi la belle plantation d'arbres exécutée le long de la route, depuis la porte Daulèh jusqu'au château royal de Niaveran, situé sur l'un des versants du Chimrân. De tels embellissements, dans la campagne brûlée de la moderne capitale, sont, à coup sûr, plus méritoires que la construction de ces nouveaux palais, aussitôt abandonnés que finis.

Ma principale occupation fut d'accroître la collection de curiosités et d'objets d'art, que je m'étais proposé de rap-

porter en Europe et dans laquelle la majeure partie était consacrée aux armes, surtout anciennes, de formes si originales et d'une fabrication si supérieure, que l'on peut se procurer en Perse. Les ordres que j'avais laissés, à cet égard, en partant pour Bagdad, aux deux ou trois marchands les plus renommés du pays, avaient été exécutés avec beaucoup d'intelligence et de soin, et dans ce qu'ils avaient réuni, je pus faire un choix qui devient impossible lorsqu'on veut l'effectuer pendant un voyage trop rapide. Je venais, moi-même, chaque jour en ville, fouillant tous les recoins des bazars, et j'eus la satisfaction de voir mes efforts récompensés par quelques bonnes fortunes qui avaient échappé à mes chercheurs de profession.

J'eus la joie plus grande de trouver à Téhéran, où j'avais d'avance indiqué mon arrivée à mes divers correspondants, un volumineux courrier qui me dédommagea d'une longue attente, car depuis mon départ de Bagdad, c'est-à-dire depuis près de trois mois, je n'avais, étant presque constamment en route, reçu ni lettres, ni journaux. Il faut avoir passé plusieurs années à l'étranger, surtout dans des régions aussi lointaines pour bien comprendre ce qu'est la privation des nouvelles de ceux qui nous sont chers, et avec quelle avidité on en reçoit après les avoir longtemps attendues. Outre mes lettres de famille, j'en reçus de bien cordiales des deux hommes qui me suivaient avec le plus d'affectueuse sollicitude dans le cours de ce pénible voyage, le baron André de Büdberg, de Varsovie, et le baron Louis de Nicolaï qui m'avait fait un si aimable accueil à Tiflis et dont j'ai longuement parlé dans le courant de mon premier volume. Je les nomme

ici pour avoir l'occasion de leur donner une nouvelle et publique marque de mon affectueuse gratitude. Pendant ce court séjour à Téhéran, je reçus pareillement trois malles de Paris par la voie de Constantinople, de Trébizonde, d'Erzeroum et d'Erivan. Elles furent les bienvenues car elles contenaient une provision de linge et de vêtements dont j'avais le plus urgent besoin, ma garde-robe de voyage, par accident ou vétusté, étant tombée dans un état de pénurie qui faisait singulièrement souffrir mon amour-propre. C'est encore une de ces misères des grandes et lointaines pérégrinations qui sont les plus sensibles. Mon correspondant de Paris avait joint, sur ma demande, à son envoi, quelques livres bien choisis sur la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, qui me restaient à parcourir : ma bibliothèque ambulante s'arrêtait à l'Assyrie, pour laquelle je m'étais prémuni des ouvrages indispensables des savants Rawlinson, Layard et Oppert. Enfin, dernière et essentielle bonne fortune de ce rapide passage dans la capitale persane, j'y avais trouvé, en arrivant, ma lettre de crédit semestrielle, tirée sur un brave Arménien, Garaman-Melhom, natif de Tabriz, qui ne se contenta pas d'y faire honneur avant l'échéance, mais me fut encore d'une grande utilité pour mes achats de curiosités.

J'ai consacré la plus grande partie du chapitre VI du second volume de cet ouvrage, à faire connaître les éléments constitutifs de la nation persane, les races diverses qui la composent. J'ai surtout insisté sur ce qui concerne sa religion, son gouvernement, sa législation ; j'ai retracé à grands traits ses mœurs et ses coutumes et, tout en marchant, j'ai saisi les moindres occasions d'ajouter à

cet exposé par ce qui m'a frappé dans la Perse centrale, dans sa partie méridionale ainsi que dans ses provinces de l'Ouest que m'a fait parcourir la route suivie de Bagdad à Téhéran. Au moment de quitter pour toujours ce pays dont l'Europe s'est tant occupée dans ces derniers temps, je veux compléter, toutefois en quelques pages, le tableau de sa civilisation et de ses mœurs, bien peu connues, à en juger par tout ce que la presse occidentale nous a fait lire sur la Perse, à propos du voyage de son souverain accompli avant l'impression de ce dernier volume.

Lersqu'il s'agit de contrées éloignées, de l'un de ces empires asiatiques si différents des nôtres, la tendance européenne est de n'y voir qu'étrangeté, bizarrerie, sauvagerie presque. On ne s'attache qu'au costume, aux usages et à la langue, et comme tout cela ne ressemble en rien à ce que nous connaissons et pratiquons, on en conclut fort injustement à une absence complète de civilisation chez des peuples qui cependant ne sont rien moins que barbares. Il y a deux sortes de civilisations, une civilisation matérielle et une civilisation intellectuelle et morale. Les chemins de fer, la télégraphie électrique, la navigation à vapeur, l'usage dans l'industrie des machines savantes, l'introduction de nouvelles et terribles armes de guerre ne font pas exclusivement les nations civilisées; le soutenir serait nier toute grandeur antérieure à nos modernes inventions. Bien des peuples, avant ces conquêtes de la science, ont fait bonne figure dans le monde, et il n'est pas à dire qu'on doive rabaisser au rang des nations primitives celles qui ne les ont point encore adoptées. Mais si l'on veut bien rèconnaître le caractère de civilisation à un ensemble de richesses littéraires,

artistiques et même scientifiques, de qualités morales, de préceptes et de pratiques marquées au coin des relations sociales les plus distinguées, on peut affirmer que la Perse est un pays civilisé, et l'on doit ajouter qu'elle tient la tête parmi tous les États organisés de l'Asie, en y comprenant la Turquie. On m'objectera que ce n'est pas beaucoup dire, qu'on me permette donc d'établir ce court bilan de la civilisation persane.

Quant aux beaux-arts, je ne puis que renvoyer aux nombreuses descriptions que j'ai déjà données des mosquées et des palais qui ornent les principales villes de la Perse. Ces constructions se recommandent par un double cachet d'originalité et de grandeur qui captive fréquemment l'admiration du voyageur. Elles témoignent aussi d'un vif sentiment de l'art décoratif, quoique, en ceci, les artistes persans aient plus souvent rencontré le joli que le beau. La sculpture et la peinture, depuis la conquête musulmane, loin de faire des progrès, ont rétrogradé. C'est là le côté faible de l'art persan, et ce qu'en a dit, au dix-septième siècle, un voyageur qu'aucun n'a égalé, pour ce qui concerne la Perse, Chardin, est encore aussi vrai aujourd'hui que de son temps.

Malgré les prescriptions du Koran, qui interdit la représentation de la nature humaine, les Persans peignent des portraits, des personnages historiques, comme ils cultivent la musique instrumentale et boivent du vin plus ou moins en cachette, choses également défendues par le Prophète. « Mais, ajoute Chardin, ils entendent fort mal le dessin, ne sachant rien faire au naturel, et ils n'ont aucune connaissance de la perspective, quoiqu'ils aient des auteurs qui en aient écrit, entre autres Ebn-Hhacan

(Nassir-ed-Dyn, natif de Thoûs) dont j'ai vu l'abrégé en persan, mais que personne n'étudie. La raison pour laquelle les Persans ont perdu la connaissance de la perspective et du dessin, eux qui ont été de si excellents sculpteurs dans les premiers âges du monde, et peut-être les premiers habiles en cet art, comme on le peut juger par les anciens monuments du pays; la raison dis-je, n'est autre que leur religion qui défend de faire des portraits des créatures humaines, et dont le scrupule est si grand parmi quelques docteurs, qu'ils interdisent même la représentation de toutes les créatures animées. A présent, ils n'exercent plus la sculpture, n'ayant chez eux ni statuaires ni fondeurs; ils ne font rien du tout en bosse, et pour ce qui est de la plate peinture, il est vrai que les visages qu'ils représentent sont assez ressemblants; ils les tirent d'ordinaire de profil, parce que ce sont ceux qu'ils font le plus aisément; ils les font aussi de trois quarts; mais pour les visages pleins ou de front, ils y réussissent fort mal, n'entendant pas à y donner des ombres. Ils ne sauroient former une attitude et une posture. Les figures qu'ils font sont estropiées partout, tant celles des oiseaux et des bêtes que les autres, et leurs nudités surtout; il n'y a rien de plus mal fait, de même qu'il n'y a rien de plus infâme que leurs représentations. Mais en échange, ils excellent dans les moresques et à la fleur, ayant sur nous l'avantage des couleurs belles, vives et qui ne passent point. Ils ne font rien à l'huile, ou fort peu de chose; toute leur peinture est en miniature. Ils travaillent sur du velin qui est admirable. C'est un carton mince plus qu'aucun autre que nous ayons, dur, ferme, sec et lisse, où la peinture ne coule point. Leur pinceau

est fin et délicat, et leur peinture vive et éclatante. Il faut attribuer à l'air du pays la beauté des couleurs; c'est un air sec qui resserre les corps, les durcit et les polit, au lieu que notre air humide étend et dissout les couleurs, et répand dessus une certaine crasse, qui en empêche l'éclat. Ils ont aussi la plupart des matières pour la peinture plus fraîches et plus nouvelles que nous ne les avons, comme le lapis-lazuli. Ce vernis qu'ils ont si beau et que nos maîtres admirent tant, n'est fait que de sandaraque et d'huile de lin, mêlés ensemble et réduits en consistance de pâte ou d'onguent; lorsqu'ils s'en veulent servir, ils le dissolvent avec l'huile de naphte, ou, au défaut, avec de l'esprit de vin rectifié plusieurs fois. Cependant, quoi que j'aie dit de leur peinture, il y a une sorte d'ouvrage que les Persans font mieux que nous, ce sont les moresques ou la taille de Flandre, comme on l'appelle, tant ce qui est sur le plâtre que sur la vaisselle d'émail (1). »

Je possède, néanmoins, dans ma collection deux grands portraits en pied à l'huile, de femmes costumées en princesses du dix-huitième siècle et vues presque de face, qui, pour la composition, le dessin et les attitudes, méritent mieux que ce que dit Chardin de la peinture persane. J'ai pu également acquérir à Téhéran, à Ispahan et à Chiraz, un très-grand nombre de ces miniatures sur vélin et aussi sur cuir, représentant les divers souverains de la Perse ainsi que ses héros légendaires; elles laissent peu à désirer pour la régularité et l'expression des traits, mais sont tout à fait remarquables pour la richesse et le réussi des costumes.

(1) *Voyages du Chevalier Chardin en Perse*. Paris 1811. Édition de M. Langlès, de l'Institut, t. V, p. 201.

Une branche dans laquelle les artistes persans maintiennent leur supériorité, c'est la composition de ce que Chardin appelle *les moresques,* autrement dit *arabesques,* mélange varié à l'infini des dessins les plus imprévus, combinés avec une habile profusion de feuillage et de fleurs. Rien n'égale leur fécondité et leur bon goût dans ce genre d'ornements, exécutés soit à fresque, soit sur la pierre et le marbre, soit dans la décoration de leurs mosquées au moyen de ces mosaïques émaillées pour lesquelles ils sont sans rivaux. L'orfévrerie et la fabrication des armes leur donnent pareillement l'occasion de faire preuve de ce talent pour l'ornementation qui fait leur renommée parmi les autres peuples d'Orient. Ils n'ignorent rien des procédés les plus fins de la ciselure, du repoussé et du damasquinage, et j'ai été assez heureux pour recueillir, à cet égard, des spécimens faits pour surprendre ceux qui ignorent ou nient la valeur artistique de la nation persane.

Quant à sa culture intellectuelle, elle est aussi de beaucoup au-dessus de l'opinion qu'on s'en fait communément. La Perse possède une littérature nationale, stationnaire, il est vrai, depuis plusieurs siècles, mais toujours étudiée et comprise, toujours vivante, et qui fait le charme, non-seulement des hautes classes, mais de la classe moyenne qui forme l'immense majorité de la nation et dans laquelle, je l'affirme, on rencontre moins d'illettrés que dans la partie correspondante de nos peuples occidentaux. Ce n'est qu'à très-grands traits qu'il m'est permis de tracer le tableau de cette littérature originale et complète.

La nation persane est passionnée pour son histoire;

elle connaît sa haute antiquité et s'en montre fière. Les souvenirs de l'ancien *Iran* sont familiers, non-seulement aux habitants plus ou moins lettrés, mais au peuple lui-même qui fait son entretien habituel des personnages et des événements qui ont fait l'illustration de son glorieux passé. Les Persans, comme les Grecs, ont leur Homère, et leur *Iliade* est représentée par le *Châh-Nameh*, ce grand poème historique consacré par Ferdousi aux exploits des ancêtres et à la puissance de l'antique patrie. Ce fut par les ordres de Mahmoud-le-Gasnevide, ce souverain momentané de la Perse, que Ferdousi, né dans le Khorassan au dixième siècle, composa son histoire des anciens rois, qui ne contient pas moins de 120,000 vers et lui coûta plus de trente ans de travail. « C'est à tort, fait judicieusement observer Scott-Waring, que l'on a donné au Châh-Nameh le nom de poème épique. Cet ouvrage renferme l'histoire d'une période de trois mille sept cents ans. Il est d'ailleurs bien plutôt un poème historique, comme la *Pharsale* de Lucain qu'un poème épique comme l'*Iliade* et l'*Enéide*. On peut dire du Châh-Nameh que c'est un poème historique animé par des fables. » Cet immense ouvrage a toujours joui et jouit encore, en Perse, d'une grande réputation, due plutôt à la haute importance du sujet qu'au talent poétique de l'auteur. Comme appréciation définitive de son mérite historique il faut s'en tenir aux lignes suivantes de l'illustre M. de Sacy : « Quelque jugement que l'on porte des morceaux où le talent du poète se montre avec le plus d'avantage, il nous semble qu'en beaucoup d'endroits il reste au dessous de quelques-uns des historiens persans qui ont écrit en prose, tels que Scherif-Eddin Ali Yezdi,

Mirkhond, Khondemir, Vassaf (1). » Les chroniqueurs et annalistes sont nombreux en Perse ; ils rapportent les faits avec exactitude, savent animer leur récit par des anecdotes propres à caractériser les personnages dont ils écrivent l'histoire, mais ils s'occupent rarement des mœurs, de l'esprit et de la physionomie des temps qu'ils décrivent. La philosophie de l'histoire est pour eux lettres closes. Parmi les historiens postérieurs à Ferdousi, il faut citer avec éloge l'auteur de l'*Histoire des Mongols*, Fadhl-Allah-Raschid-Eddin, né à Hamadan l'an 645 de l'hégire, et les trois suivants que vient de nommer M. de Sacy : Scherif-Eddin-Ali, qui a écrit la vie de Tamerlan au xve siècle ; Mirkhond, qui a composé une immense et belle Histoire universelle, supérieurement écrite en persan, et son fils Khondemir, mort au siècle suivant, à qui l'on doit le *Khilasset-Alakhbar* (Quintessence de l'Histoire) abrégé chronologique qui va de la création à l'époque où vivait l'auteur.

Ce qui constitue la meilleure part de la littérature persane, c'est la poésie. Les noms sont nombreux, les œuvres souvent originales, presque toujours délicates et fines. La conquête musulmane avait été mortelle aux lettres anciennes. Mahomet prêchait encore en Arabie, qu'il interdisait à ses sectateurs la lecture des poésies qu'un marchand arabe avait rapportées de son voyage dans l'Iran. L'un des généraux d'Omar, après la prise de possession de la Perse, lui ayant offert de faire transporter en Arabie les livres dont il s'était emparé, en reçut cette réponse : « Jetez tous ces livres dans l'eau, car si

(1) *La Perse* par M. Louis Dubeux. Paris, 1841, chez Firmin Didot, p. 437.

ce qu'ils contiennent peut diriger vers la vérité, Dieu nous a accordé un livre bien supérieur à ceux-là ; si au contraire ce qu'ils contiennent est faux, que Dieu nous préserve de les lire. » Tout fut détruit et ce n'est que sous le règne des Samanides (902-999) que les Lettres commencèrent à refleurir. Les dynasties suivantes leur conservèrent la même protection.

Peu après Ferdousi, parurent les deux poètes, Féléki et Khaçani, tenus pour célèbres par leurs contemporains. Sous le prince seldjoucide Sandjar, Anvéri écrit ses Odes et Ferid-Eddin Attar publie son *Pend-Nameh* ou *Livre des conseils,* œuvre à la fois d'un moraliste et d'un poète. De son vivant (1184) naît l'un des plus grands poètes de la Perse, Saâdi, dont j'ai décrit la sépulture, en même temps que celle de son rival Hafiz, dans le chapitre de mon deuxième volume relatif à Chiraz (1). J'ai fait connaître en peu de mots la biographie de ces deux poètes privilégiés des Persans, dont l'un remplit de sa réputation le treizième siècle et l'autre domine au siècle suivant. L'œuvre de Saâdi se compose d'une foule de poésies détachées, élégies, gazels ou odes, apologues, quatrains, etc., et de ses deux grandes compositions, le Jardin des Fruits ou *Bostan* et le Parterre des Roses ou *Gulistan,* où l'on trouve une morale pure rehaussée par les charmes d'une versification constamment élégante et élevée. Hafiz est l'Anacréon persan ; il a, comme le poëte grec, chanté le vin et l'amour, et cinq siècles écoulés ne lui ont rien fait perdre d'une popularité chaque jour rajeunie. On met à côté et même au-dessus de lui, Djellal-

(1) V. t. II de cette relation, p. 509-513.

Eddin, l'auteur des *Mesnévis* ou recueil de distiques sur la doctrine mystique des *Soufis*, et le fécond Djami, lequel, dans la seconde moitié du quinzième siècle, fit paraître près de quarante ouvrages différents parmi lesquels on distingue son poème de *Youssouf et Zouleïkha* et celui de *Medjnoun et Leïla*, connus en France par un travail de M. de Chezy, et encore le *Beharistan*, qui rappelle, par le plan, le *Gulistan* de Saâdi. Toute cette poésie, qui n'a nullement vieilli, charme encore les habitants de la Perse; les jeunes gens déclament les œuvres fortes et chantent les pièces légères de leurs vieux poètes, et les grands font lire à leurs festins les plus beaux endroits du *Châh-Nameh*, qui est un véritable recueil de *Chansons de geste*, comparable aux *romanceros* espagnols. La Perse a aussi son Ésope, son Phèdre et son La Fontaine dans la personne de l'antique Lokman, dont on ignore l'époque précise, et dont les fables, comme celles des auteurs que je viens de citer, servent à l'éducation de l'enfance et forment un code de morale pour l'âge mûr.

Les Persans ont un nom, *Elm fekké*, pour désigner la philosophie morale, et de toutes les sciences humaines c'est celle qu'ils cultivent le plus, honorant la patience, la force d'âme, la modération dans les désirs, ennemis de l'avarice, humains, hospitaliers, ayant le sentiment de la justice, soit qu'ils la réclament, soit qu'ils l'exercent. Aucun peuple ne possède plus de sentences, de maximes, et de proverbes dans lesquels, sous un tour piquant et avec une forme presque toujours antithétique, ils renferment les observations de leur sagesse et les préceptes de leur expérience. La plupart de ces maximes ne sont point écrites, et se transmettent verbalement de génération en

génération ; mais le plus grand nombre est tiré des œuvres de Saâdi, du *Cheick* ou *Saint*, titre que lui ont valu la pureté de sa vie et l'élévation de sa morale.

Après le goût de l'histoire et de la poésie, la grande passion des Persans se porte sur les matières théologiques, qui sont pour eux un sujet de dispute incessante. Indépendamment de la grande division entre les Chiytes et les Sunnis (Persans et Turcs) dont j'ai plus d'une fois entretenu le lecteur (1), il existe, dans l'interprétation de la doctrine musulmane, bien des différences, bien des nuances qui ont donné lieu à autant d'écoles où s'exerce cette subtilité naturelle à l'esprit persan. Un chapitre entier ne me suffirait pas pour énumérer les titres seuls des ouvrages qui traitent des questions théologiques, lesquelles dégénèrent souvent en questions philosophiques comprenant aussi la jurisprudence, qui n'a d'autre base que les prescriptions civiles du Koran. Mais cette dispute perpétuelle et toute littéraire n'a rien du zèle farouche qui marqua les premiers pas des Arabes de Mahomet et se continue chez quelques populations de l'empire turc. « La passion des Persans, dit avec beaucoup de justesse M. de Gobineau, pour les entretiens de philosophie et de religion, les a accoutumés à tout entendre, et quand il est arrivé deux fois que le mollah (prêtre) le plus disposé à l'intolérance, s'est rencontré avec des juifs, des chrétiens ou des guèbres, voire même avec des banians indous, il se sent disposé à un certain calme, d'autant qu'avec la mobilité naturelle de son esprit il n'a pas manqué de conserver en sa mémoire une partie des arguments contraires

(1) V. t. II, *passim*.

à son opinion, qu'il a entendu fournir, et il les garde moins pour réfléchir sur leur perversité ou leur débilité que pour chercher à en tirer quelque quintessence qu'il puisse mêler aux notions qu'il possède déjà. Chacun, à vrai dire, a l'esprit ecclésiastique, chacun aime à exposer, à démontrer, à prêcher et à entendre prêcher. Il n'est là personne, pas même tel mauvais garnement qui, à certains moments, ne sache prendre, non pas tant pour tromper autrui que pour s'édifier lui-même, *un ton de nez fort dévot* et déduire des considérations dogmatiques dont on ne se serait pas attendu à trouver même l'instinct le plus superficiel uni à cette chemise déchirée au cabaret, à ce poignard fanfaron et à ce bonnet de travers (1). »

Cette tolérance générale, combinée avec un goût très-prononcé pour le mysticisme et les choses surnaturelles, a produit, en Perse, plusieurs sectes en même temps religieuses et philosophiques. Tels sont les *Soufis,* qui n'acceptent aucune religion positive, et dont quelques-uns rejettent l'Islamisme comme indigne d'une âme qui entrevoit la lumière céleste et recherche, avant tout, sa réunion, par l'extase, dans le sein de Dieu ; les *Ehl-è-Hekk* (Nossayris), musulmans par les dehors, mais qui tiennent Mahomet pour un imposteur et ne fréquentent point les mosquées, ne reconnaissant d'autre impureté chez l'homme que l'impureté morale provenant, non de ses doctrines mais de ses actes mauvais ; et, enfin, pour ne nommer que les trois groupes principaux qui se subdivisent eux-mêmes

(1) Les *Religions et les philosophies dans l'Asie-Centrale* par M. le comte de Gobineau, p. 67.

en plusieurs branches distinctes, les *Babys*, les plus modernes, et, je le crois ou plutôt je le crains pour la Perse, les plus nombreux et les plus à craindre.

J'en ai parlé longuement dans mon second volume; j'ai fait connaître la naissance, les développements, les rébellions armées de cette secte à la fois religieuse et politique, qui, depuis 1843, s'est emparée d'une grande partie de la population persane, sans distinction de classe, et à laquelle on attribue la tentative d'assassinat dont le souverain actuel faillit être victime dans l'été de 1852 (1). Après avoir raconté la prise de la ville de Zendjan sur le babysme (1849), j'ai annoncé quelques nouveaux détails au sujet de cette doctrine qui doivent trouver place ici. On en lira l'exposé très-complet dans l'ouvrage récent d'un diplomate qui a bien connu la Perse contemporaine et que je me plais à citer avec l'attention qu'il mérite (2).

On peut résumer ainsi la doctrine des Babys : — Dieu est unique, immuable, éternel; il n'a pas de compagnon. — En dehors de Dieu, il n'y a pas de Dieu, car il n'existe pas deux puissances divines étrangères l'une à l'autre. — Dieu est essentiellement créateur; ses attributs (par lesquels il manifeste sa vertu créatrice) sont la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire et la révélation. — Dieu, dans tous les sens imaginables et sous quelque aspect qu'on puisse le concevoir,

(1) V. t. II, p. 109 et 317.

(2) M. le comte de Gobineau, ancien chargé d'affaires à Téhéran : *Les Religions et les philosophies dans l'Asie-Centrale*. Paris, 1866, chez Didier, lib., p. 308 et suiv.

est toujours vivant, agissant, mouvant. — Tout ce qui existe, tout ce qui a forme, tout ce qui a nom est en Dieu, émané de lui, inférieur à lui, moins doué, moins fort, moins complet que lui, mais ce n'est là qu'un accident qui n'a de place que dans le temps et dans l'espace. — Au jour du jugement dernier, on contemplera la réunion à Dieu et cela d'une manière évidente. Toutes choses seront anéanties, moins la nature divine, c'est-à-dire que toutes les défectuosités, résultat du fait de l'émanation, de la séparation, même temporaire, d'avec l'essence pure (et c'est là qu'il faut voir les causes du mal en ce monde), tout cela disparaîtra, et Dieu retirera à lui ce qui est de lui.

Tel est le Dieu prêché par Mirza-ali-Mohammed, ce jeune prophète de vingt ans, dont le nom de *Bâb* ou *Porte,* pris par lui, signifiait, dans sa pensée, que, seule sa doctrine pouvait donner accès à la connaissance du vrai Dieu. J'ai déjà noté la similitude de ses définitions avec ce qu'enseignent, sur la nature et le rôle de la Divinité, la philosophie chaldéenne, le gnosticisme, les théories alexandrines, ainsi que les livres magiques, la Gemara et le Talmud : le Bâb, par instinct, plutôt que par un effort de sa science, est venu restaurer cet ancien dieu de l'Orient. Il ajoute, cependant, « que jamais, jusqu'au jour du jugement dernier, on ne connaîtra Dieu tout entier, c'est-à-dire que la créature ne pourra le pénétrer que dans ce moment où, cessant d'être créature, elle retournera à lui, et se trouvera être en lui, être lui. En conséquence, se livrer à cette recherche stérile n'est pas le but que l'homme doit se proposer : obéir à Dieu, l'aimer, aspirer à lui, voilà ce qu'il doit faire plutôt que prétendre

entrer dans des secrets trop disproportionnés à son état actuel (1). »

Après Moïse, Jésus et Mahomet, qui ont rempli, à leur date, le rôle de Prophètes émanés de Dieu et fait connaître la part de vérité nécessaire pour leur temps, le Bâb a paru à son tour, révélateur plus complet de la loi divine : sa révélation n'abroge aucune des dispositions essentielles des lois précédentes, mais elle vient les compléter : elle ne donne pas les autres prophètes comme ayant été inférieurs au Bâb, quant à leur essence, ils ont seulement usé d'une réserve et d'une discrétion relatives, qui étaient dans leur mission. On ne leur doit aucun honneur rétrospectif ; c'est au Bâb, qui est le prophète du siècle, que doivent s'adresser provisoirement les hommages, jusqu'à ce que Dieu ait suscité un autre révélateur qui l'effacera.

Si l'on descend aux applications terrestres de la doctrine enseignée par le Bâb, on peut démêler que la société *bâbye*, si elle parvenait à s'organiser, serait un gouvernement à la fois monarchique, théocratique et démocratique. Comme singularités, la doctrine nouvelle recommande la foi et le port des *talismans*, relevant la science talismanique de la condamnation prononcée contre elle par le christianisme. Le Bâb attache une importance extrême au mariage ; il se montre opposé à la polygamie, ne permettant que dans des cas rares, de prendre une seconde femme, et interdisant le concubinage d'une manière absolue : il entoure le divorce de grandes difficultés et supprime, pour les femmes, l'obligation du voile comme

(1) De Gobineau, p. 317.

favorisant les désordres au lieu de les empêcher; il veut, enfin, qu'elles se mêlent chaque jour davantage à la société des hommes.

Quel est l'avenir de ce *bâbysme,* qui, aujourd'hui, malgré la répression sanglante que j'ai racontée, étreint la Perse ? Pour répondre à cette question, je ne puis mieux faire que de terminer l'exposé de ses doctrines par l'extrait suivant de l'ouvrage bien curieux qui m'en a fourni les éléments : « Il peut se faire que les Bâbys, heureux de la seule contemplation religieuse, oublient complétement l'application de leur idée, et ne la jugent pas indispensable..... Ils ont donné de grandes preuves d'énergie, d'audace et de volonté effectives; mais les donneront-ils encore ?..... Dans l'hypothèse contraire, d'ailleurs incertaine et seulement plausible, la religion pour laquelle viennent de souffrir tant de martyrs se rangerait paisiblement aux côtés de tant d'autres opinions théologiques ou philosophiques, qui après avoir débuté par faire un grand tapage, sont devenues les plus accommodantes du monde... Cependant je me défie, d'une part, de la débilité des pouvoirs persans, et, d'autre part, de l'incontestable activité actuelle des novateurs (1). » Pour qui a vécu en Perse, cette incertitude dans les prévisions est commandée par la connaissance du caractère d'un peuple facile aux spéculations nouvelles, mais incapable des longs efforts.

Je sens la nécessité de borner là ce qui concerne l'esprit théologique et philosophique du peuple persan. Je terminerai ce tableau, bien écourté, de sa situation intel-

(1) De Gobineau, pag. 357.

lectuelle par quelques aperçus sur sa littérature dramatique, la seule en progrès à l'heure où je parle.

Le théâtre persan date, au plus, d'une soixantaine d'années, et il se trouve encore au point où l'art dramatique européen était parvenu au moyen âge, à l'époque des Mystères et des Confrères de la Passion. C'est un théâtre exclusivement religieux et presque entièrement consacré, jusqu'ici, à la représentation des infortunes de la famille d'Aly, auxquelles j'ai fait allusion dans plusieurs endroits de ce livre. Cette histoire est connue, et je la rappellerai en très-peu de mots dans les termes consacrés par la tradition.

A la mort de Mahomet, le rang suprême, au dire des Persans-Chiytes, appartenait à son cousin Aly, époux de sa fille Fathime. Évincé d'abord par les trois premiers Kalifes, Aly n'arriva, enfin, au pouvoir que pour y être assassiné par les partisans de Moaviah, le chef de la dynastie des Ommiades. Le fils aîné d'Aly, Haçan, après un règne de six mois, se vit obligé d'abdiquer, laissant Moaviah paisible possesseur du kalifat, ce qui n'empécha point Haçan de mourir à son tour empoisonné. A la mort du premier Ommiade, les partisans de la famille d'Aly appelèrent son second fils, Hoceïn, alors réfugié à la Mecque, lui promettant une armée qui devait le placer sur le trône. Hoceïn s'engagea imprudemment sur la foi de ces promesses qui ne furent pas tenues. C'est ici que commence le sujet de drame religieux le plus fréquemment traité en Perse.

Yézid, fils de Moaviah, qui prétendait également au kalifat, avait envoyé son armée contre les troupes de son rival. Battu aux environs de Couffah et abandonné par

les habitants de cette ville qui l'avaient surtout poussé à cette entreprise, Hoceïn, dans sa fuite, était arrivé près du Tigre, dans la plaine déserte de Kerbelah, cette ville que le lecteur a visitée avec moi et où se trouve son tombeau. Sa famille, ses amis les plus dévoués, ce que le langage religieux appelle les *Gens de la Tente*, au nombre de quatre-vingts personnes, se virent bientôt entourés par les soldats de Yézid. Leur général hésitait à ordonner le massacre de ce reste de la famille du Prophète. Il parlementa pour obtenir une soumission que repoussa obstinément la fierté du dernier fils d'Aly. « Mais les ordres de Yézid étaient pressants et sanguinaires. Pour tout accorder, les chefs resserrèrent de plus en plus l'investissement des tentes, et refusèrent d'en laisser sortir personne. Dans ces malheureuses tentes, il y avait plus de femmes et d'enfants que d'hommes. L'eau vint bientôt à manquer : la chaleur était dévorante, le désespoir à son comble. L'Imam Abbas, beau jeune homme, frère du père de Hoceïn, vit les petites filles venir à lui et jeter à ses pieds une outre vide ; elles pleuraient de souffrance. Il se leva, monta à cheval et voulut avec l'outre aller au Tigre. On le repoussa ; il tenta, le sabre à la main, de s'ouvrir un passage ; un Arabe lui abattit la main droite. Il prit l'outre dans ses dents, son sabre de la main gauche, et se rejeta dans la mêlée ; on lui abattit l'autre main. Il tomba et fut massacré. Ce fut le commencement. Aly-Ekbèr, un enfant, s'échappa des bras de sa mère et courut vers le fleuve. Haché de coups de sabre, percé de flèches, il succombait quand l'Imam Hoceïn sortit impétueusement du camp ; la foule eut peur à son aspect ; il saisit son neveu et le rapporta pour le voir expirer au milieu des

siens. Tous, l'un après l'autre, périrent ainsi, avec les circonstances les plus tragiques et les plus émouvantes. Hoceïn et les femmes furent arrêtés, on les insulta, on les battit, on les mena à Yézid, qui fit égorger l'Imam et réduisit les femmes en esclavage. Ainsi finit la famille du Prophète, sauf un seul enfant, l'Imam Zéyid-Alabeddin, martyrisé plus tard (1). »

Tel est le thème que le moderne théâtre persan varie à l'infini. C'est un sujet à la fois religieux et national, car je l'ai dit, la nation persane tout entière a pris parti pour cette famille d'Aly, et c'est sa foi dans le droit méconnu des *Alides* qui constitue la doctrine *chiyte,* laquelle est sa croyance à l'encontre des Sunnis ou des Turcs qui tiennent pour les trois premiers successeurs de Mahomet, Aboubekre, Omar et Othman. Ces représentations théâtrales, appelées *Taziéhs,* ont surtout lieu pendant les dix premiers jours du mois de *Moharrem*, qui est l'époque anniversaire de la grande catastrophe de la famille d'Aly. Rien n'égale l'effet produit sur les spectateurs par cette tragédie toujours rebattue et toujours jeune. Ce sont des pleurs, des gémissements, des cris comme n'en a jamais provoqués aucun auteur dramatique ancien ou moderne. A de certains endroits, dans les moments les plus pathétiques de l'action, on voit des hommes se meurtrir la poitrine, des femmes se déchirer le visage, appelant d'une voix lamentable, Aly! Haçan! Hoceïn! et maudissant par des imprécations furieuses Moaviah, Yézid et toute la race des meurtriers des *Saints-Imams*. Ils croient voir la réalité, et l'effet produit est le même, quels que

(1) De Gobineau, *Les Religions*, etc., p. 365.

soient le mérite de la pièce et le talent des acteurs.

Les *tazièhs* n'ont pas d'auteurs, du moins d'auteurs connus, et le théâtre persan n'est point encore un théâtre, une littérature d'art. Les pièces sont presque toujours une œuvre collective. Ceux qui les représentent modifient, ajoutent, retranchent ; la fantaisie des acteurs et le goût du public restent la règle suprême. Les Persans n'ont point de troupe théâtrale proprement dite, composée d'acteurs de profession ; ce sont uniquement des amateurs qui figurent dans ces représentations publiques, où les rôles de femme sont remplis par de jeunes garçons. Plus tard, on doit l'espérer, la littérature dramatique prendra corps et ses interprètes seront nécessairement des artistes attitrés. D'année en année, la passion pour les *tazièhs* s'accroît, et à Téhéran, chaque quartier presque a son *Tekyèh* ou théâtre absolument public, c'est-à-dire gratuit ; il en est qui peuvent contenir de trois à quatre mille personnes. Là est le goût du jour, là est l'avenir de la littérature persane.

Je suis obligé d'arrêter ici ce tableau de la situation intellectuelle et morale de la Perse. Le lecteur attend peut-être de moi quelque pronostic sur son avenir politique et social. Les voyageurs ne se refusent guère ces sortes d'horoscopes, que l'événement prend si souvent soin de démentir. Je n'ai aucune vocation pour le rôle de prophète. J'ai lu tout ce qui a été écrit, dans ces derniers temps, sur la prochaine régénération de l'empire persan, mieux que cela, j'ai eu l'honneur d'être reçu plusieurs fois, dans leur récent voyage à Paris, par S. M. Nasr-ed-Dîn, par son oncle, le prince Imâd-ed-Daulèh, et son frère le prince Ez-ed-Daulèh. Je les ai vus sous le charme de la

réception qui leur a été faite à travers l'Europe, pleins d'admiration pour les merveilles de la civilisation occidentale; mais je crois que c'est une erreur profonde de penser qu'une fois rentré à Téhéran, Nasr-ed-Dîn va se mettre à *européaniser* la Perse. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas, et d'ailleurs ce ne serait point son intérêt. A chaque peuple son génie, sa destinée et son rôle en ce monde. La Perse est susceptible de grandes améliorations au point de vue agricole, commercial, manufacturier; elle a surtout de grands progrès à faire pour le système de sa viabilité : je suis sûr que sous ces divers rapports le voyage de son souverain lui sera avantageux, car Nasr-ed-Dîn est un prince qui veut le bien et a l'énergie pour l'accomplir. Mais en dehors de ces améliorations matérielles, je crois que la Perse restera la Perse telle que l'ont faite son histoire, sa religion et le caractère de ses habitants, très-civilisés à leur manière, ainsi que je crois l'avoir démontré.

Je quittai Téhéran le 18 août 1867 et parvins, le 28, à Hamadan. Je suivis, au retour, la même route jusqu'à Zerèh, qui est l'avant-dernière station; je ne la décrirai donc point une seconde fois. Mais je veux dire quelques mots d'une très-singulière scène qui se produisit pendant mon court séjour dans cette petite ville. Arrivé le matin, vers huit heures, après une marche de nuit très-fatigante, je m'étais couché et je dormais profondément, lorsque, sur les deux heures de l'après-midi, je fus réveillé par un grand bruit de voix qui s'élevait devant la porte de la maison de poste. J'occupais le balakhaneh ou chambre haute du tshaparkhaneh et je m'empressai, sitôt vêtu, de me rendre sur le balcon qui y est attenant. Une foule d'individus

assiégeaient cette porte, criant, vociférant et menaçant de tout briser si je ne leur faisais pas justice. Je n'y comprenais rien, dans ma parfaite ignorance de ce qui avait pu se passer. Il paraît que mon cuisinier, étant allé laver du poisson au ruisseau voisin, y avait rencontré des femmes nues qui se baignaient et, sans plus de façon, il en avait saisi une et avait essayé de la violer. Les habitants, justement indignés, exigeaient la punition du coupable, déclarant qu'ils s'en prendraient à moi, si une satisfaction immédiate ne leur était pas donnée. Je sentais que je n'étais point en force pour lutter contre toute une population. Cependant, tout répréhensible qu'il fût, l'acte de mon imbécile ne méritait cependant pas la mort. Je crus qu'il m'était permis d'user un peu de ruse. J'annonçai aux furieux que justice serait faite en présence du Ketkhoda, que j'envoyai chercher. Je dis à mon cuisinier qu'il allait être fouetté, et je lui recommandai de ne pas épargner les cris : en même temps je donnais l'ordre à celui qui devait exécuter ma sentence, de ménager ses coups. Le Ketkhoda venu, l'exécution commença, provoquant de la part du pseudo-patient des hurlements qui réjouissaient fort la foule, maintenue en dehors. La scène terminée, le représentant de l'autorité proclama, du haut du balcon, que la satisfaction à la pudeur des femmes de Zerèh était complète. La foule applaudit et se retira.

En quittant Zerèh, le soir même, au lieu de passer par Milaguerd, comme j'avais fait la fois précédente, je pris par *Bibikabad*. Cette route, que l'on dit plus courte et qui est, en effet, plus directe, chemine presque continuellement au milieu de marais qui en rendaient le parcours d'autant plus difficile que nous n'avions pas de lune, ce

qui nous obligeait à marcher à tâtons sur un terrain souvent impraticable. Ayant pris les devants avec deux des miens, je m'égarai plusieurs fois. Enfin, après quatre heures de cette marche pénible, j'arrivai à un village nommé *Bagabad ;* sans m'y arrêter, je pris à gauche, et, ensuite, traversai, sur un grand pont, une rivière heureusement à sec. Mais au delà, nouveau marais, et au moment où nous étions le plus empêtrés dans ce fond mouvant, tout à coup nous fûmes assaillis par une troupe d'individus qui nous entourèrent en poussant de grands cris : j'avais affaire à de parfaits brigands, mais ils se désistèrent de leur attaque, en apprenant ma qualité d'Européen. J'en reçus même des excuses qu'en bon prince, je ne fis nulle difficulté d'agréer. Nous nous égarâmes encore plusieurs fois, et même, parvenus dans un nouveau village, il nous fut impossible, au milieu de cette nuit noire, d'en trouver la sortie. Un vieillard complaisant se leva et voulut bien nous guider jusqu'à Bibikabad, village important dans lequel se voit un grand château, habité par la famille des khans ou seigneurs du pays. Dans la journée je reçus la visite de trois d'entre eux qui s'étaient fait suivre de toute une charge d'aubergines, de concombres de plusieurs espèces, fort délicats à manger, de superbes raisins, de pommes, de poires, d'arbouses, etc.

De Bibikabad à Hamadan on ne rencontre pas un seul village ; cette portion de la route est souvent, dit-on, infestée par les brigands, et, tous les ans on cite un certain nombre de personnes de tuées. Peu de jours auparavant, la chose avait eu lieu, et l'on me montra, à Hamadan, un riche négociant, grièvement blessé dans cette circonstance. Le chemin, parfaitement solitaire, passe entre des

collines qui, de temps en temps, forment des gorges très-étroites ; c'est là que les brigands se cachent pour surprendre à l'improviste les voyageurs. Il ne nous fallut pas moins de sept heures pour atteindre le village de *Ghedder*, appartenant à Mahmoud-Khan, qui nous annonçait les approches d'Hamadan. Une dernière traite, en ligne directe, m'y amena dans la matinée du mercredi 28 août.

Je donnai encore à cette ville une semaine presque entière. L'aimable prince Ez-ed-Daulèh y étant arrivé, le surlendemain, de son campement de la montagne, je m'empressai d'aller le voir. Sa réception fut aussi cordiale qu'à mon premier passage. Il me reçut dans le balakhanèh ou galerie supérieure de son palais de ville et voulut bien m'honorer d'une causerie de plus de deux heures roulant principalement sur son désir de voir l'Europe. Tout ce qui en provenait l'intéressait et il fallut lui raconter par le menu le contenu des trois malles que j'avais reçues de Paris. Il me témoigna le désir d'avoir quelques objets de parfumerie et de toilette que je m'empressai de lui offrir ainsi qu'un atlas de géographie, composé de cartes surtout consacrées à la Perse. J'avais échangé un œuf contre un bœuf et il me força d'accepter, en retour, un joli fusil de fabrique persane, que j'ai placé, comme un précieux souvenir, dans ma collection. Le prince ajouta à sa charmante courtoisie en me donnant une chaude recommandation pour le gouverneur de Sennèh où je devais me rendre en quittant Hamadan.

Je revis aussi avec plaisir mon ami, le prêtre arménien Arakel, toujours la bonté même et s'ingéniant pour m'être agréable. Je fus par lui invité au baptême de l'enfant de l'un des plus riches Arméniens de la ville. La

cérémonie se fit en très-grande pompe et fut suivie d'un festin donné par le père de l'enfant, qui avait réuni, à cette occasion, l'élite de la société chrétienne d'Hamadan, augmentée de quatre négociants arméniens d'Astrakan qui, eux, mangeaient à l'européenne avec fourchette et couteau, et non avec leurs doigts, comme leurs coreligionnaires de Perse. Je passai mon dimanche en vrai paroissien du bon prêtre, assistant dans son église à la messe et aux vêpres. A la grand'messe, qui fut fort belle, et où Arakel officiait avec une dignité que ne m'avait pas fait pressentir sa simplicité si pleine de bonhomie, mon inexpérience du rite arménien me mit un instant en spectacle d'une manière assez bizarre. Au moment de l'Offertoire, le prêtre se retourna vers moi (j'étais placé dans le sanctuaire), tenant, de ses deux mains, le missel ouvert et appuyé sur sa poitrine, et me regardant fixement de ses grands et beaux yeux noirs. Je ne comprenais pas. Tous les assistants avaient aussi les yeux tournés de mon côté, faisant des mouvements de tête que je ne comprenais pas davantage, pendant que l'officiant semblait m'adresser du regard un affectueux appel. Je pensai qu'il fallait aller à lui; je quittai ma place et fis deux pas vers l'autel. Un hochement de tête général et un éclair de satisfaction dans les yeux d'Arakel me dirent que j'étais dans la bonne voie. Encouragé par un clignement approbatif de ses paupières, je montai la première marche de l'autel, puis la seconde; arrivé là, le prêtre se pencha vers moi et me donna le missel à baiser, grande marque d'honneur dont il avait voulu me faire la surprise, mais dont il eut mieux valu me prévenir d'avance, car ce moment d'attente et d'incertitude avait jeté une vive agitation dans

l'assistance, tout en me causant un véritable embarras. Le soir de ce même jour, je reçus la visite de l'Éléphant du Roi, dont j'ai parlé au volume précédent. Il venait, me disait-on, me souhaiter un bon voyage. Son conducteur

guidjèh, de *Jenguabad* et de *Behâr*, à moitié cachés au milieu de leurs jardins d'arbres touffus. Vient ensuite une plaine fortement encaissée, où la chaleur était vraiment torride. On y rencontre le village de *Salhabad* où l'on construisait un grand four à chaux, de forme ronde comme un immense cône. Partout les villageois étaient occupés à battre le blé, à l'aide de petits traîneaux tirés par des bœufs. Sous le traîneau se trouve un essieu, muni de piquets en bois, qui tourne et bat le blé, au moyen de ces piquets. Un enfant, assis sur le devant du traîneau, dirige l'attelage. J'avais vu le même procédé en Géorgie. D'autres cultivateurs se contentaient de faire fouler les gerbes éparpillées à terre par des bœufs et des ânes attachés ensemble et tournant comme dans un manége.

A partir de Salhabad, le chemin qui, jusque-là, se dirigeait en ligne droite au Nord, prend sa direction au Nord-Est, et serpente, en longeant de petites collines, sur un sol ondulé ; puis les collines s'élèvent, la plaine s'élargit, toujours parfaitement cultivée, et des deux côtés s'ouvrent des baies, à l'entrée desquelles apparaissent de nouveaux villages, dont les habitants se livraient aussi au battage du blé. J'en ai noté trois : *Baderbeg*, *Peinawar* et *Kuchlag*. Après être sorti de toutes ces collines, je suivis, pendant une heure, un bas fond où la chaleur était absolument excessive, et enfin, vers cinq heures du soir, j'arrivai à Hamekessi, ma station de coucher, et descendis dans le tshaparkhaneh où je ne trouvai pour m'accueillir qu'un grand chien, qui avait tout à fait l'air de vouloir me dévorer. Heureusement le Naïb (maître de poste) survint qui me fit une tout autre réception et mit sa propre chambre à ma disposition. Dans la soirée, j'y reçus la

visite de quatre Khans qui sont les principaux de ce village, gens d'aimable humeur, qui prirent amicalement le thé avec moi. J'ai inscrit leurs noms, ils s'appelaient : Mirza-Chucher-Ullah, Mirza-Anéât, Abdullah et Assadog. Le village de Hamekessi est assez considérable, car il compte deux cents maisons, habitées par une population entièrement kùrde. Les chefs qui me vinrent voir résident habituellement à Hamadan ; ils ne viennent ici que pour surveiller leurs récoltes à l'époque de la moisson, comme, au reste, le fait en Perse, chaque année, l'aristocratie territoriale, et ce court séjour des seigneurs et grands propriétaires dans leurs villages y est marqué par de terribles exactions.

Mercredi 4 septembre. — Je quittai Hamekessi de bonne heure, en prévision d'une marche de sept heures, qui devait m'amener à *Korbèh,* la station suivante. En sortant d'Hamekessi la route monte sensiblement jusqu'à ce qu'on entre dans le petit défilé de *Dashboulag* qui, en une demi-heure, vous remet dans la plaine, et au milieu duquel on rencontre un petit hameau appelé *Weinasar.* Au débouché de cette étroite gorge, se voit *Doredj,* village assez considérable, et pittoresquement situé au bord d'un grand étang, qui forme une jolie nappe d'eau encadrée dans une bordure de saules. On chemine pendant près de deux heures dans cette plaine qui s'étend sans culture le long d'une grande chaîne de montagnes, et dont la monotonie n'est interrompue que par un *tepèh* ou éminence artificielle, œuvre des adorateurs du Feu avant l'introduction de l'islamisme. La route retrouve ensuite ces petites collines formant des vallées riches en eaux où se pressent de gais villages au milieu de champs très-bien cultivés.

Ce sont les deux *Mihal,* l'un dans un fond, l'autre sur la hauteur, *Pùl-i-Sarkan, Senguenabad, Kamedjor* et *Wehedj.* Rien n'est plus gracieux. Il était quatre heures de l'après-midi lorsque j'atteignis Korbèh, joli village d'une centaine d'habitants, situé sur le versant d'une colline. Il n'y avait point là de maison de poste; je fus logé chez un certain Baba-Khan, frère du ketkhoda, Mahamet-Khan, lequel était gravement malade. Ce brave homme avait d'abord grand peur qu'on ne lui prît gratuitement les choses dont moi et mes gens aurions besoin, ayant été quelquefois la dupe de son penchant hospitalier. Il fut pleinement rassuré lorsque son petit garçon, qui m'avait offert des pommes en compote, ornées de clous de girofle, lui rapporta, en sautant de joie, deux krans que je lui avais donnés. C'était une famille toute patriarcale et en quelque sorte biblique, que celle de Baba-Khan, lequel vivait dans toute la simplicité des anciens cultivateurs-pasteurs. De la grande chambre que j'occupais sur la cour, je croyais assister à un spectacle antique, en voyant, vers le coucher du soleil, les trois jeunes et belles filles de mon hôte occupées à traire les vaches et les chèvres que leurs deux plus grands frères ramenaient des pâturages.

Lundi 5 septembre. — Le *menzil* (étape) de cette journée me conduisit à *Deuhalân,* à sept farsags, dix grandes lieues de distance de Korbèh. La route n'offre absolument rien à remarquer, qu'un seul village à moitié chemin, nommé *Dougaladj.* Elle serpente sur un sol légèrement ondulé, au milieu d'une vallée bordée par des montagnes à pic sans verdure, et sans culture, comme le sont presque toutes les grandes montagnes de la Perse. Arrivé à Deu-

halân deux heures avant le coucher du soleil, je pris gîte au tshaparkhaneh gracieusement situé de l'autre côté d'un grand ruisseau qui coule au pied de la colline sur laquelle le village est bâti. A peine installé, je reçus la visite de quatre danseuses de la race des Sùsmaniêhs, une sorte de bohémiens qui habitent dans les environs de Sennèh. Elles voulaient absolument me régaler de leur danse, mais je n'en avais nulle envie, fort dégoûté, d'ailleurs, par leurs manières hardies et communes. Ce sont, à la fois, des ballerines et des prostituées, dont j'aurai occasion de reparler. Celles-ci entamèrent près de la porte une vraie bataille avec mes domestiques, afin de forcer le passage, et voyant l'inutilité de leurs efforts, elles se retirèrent fort mécontentes.

Je fis, avant dîner, une promenade à pied avec le Naïb du tshaparkhaneh. Nous passâmes par un petit bois de saules et traversâmes le ruisseau sur de grosses pierres, qui tiennent lieu de pont. On pêche en abondance, dans cette petite rivière, d'assez bon poisson, d'une belle grosseur, et de couleur noirâtre. Après une heure employée à errer dans une campagne qui offre toutes les apparences d'une grande fertilité, je rentrai au tshaparkhaneh, où, dans la soirée, je fus visité par un capitaine persan et deux de ses amis. Ils admirèrent beaucoup mes objets de toilette que j'avais sortis de mon nécessaire de voyage, les éponges surtout qu'ils n'avaient jamais vues. Ils se mirent à se brosser le chapeau et les habits avec mes brosses à cheveux, croyant par là se conduire à l'européenne.

Vendredi, 6 septembre. — De Deuhalân à *Kerguabad*, la dernière station avant d'arriver à Sennèh. — Cette étape

ne compte que trois farsags, près de cinq lieues (1). On morcelle la distance à cause de la grande montagne qui reste à franchir à quelques lieues de Sennèh, et qui emploie beaucoup de temps. En quittant le tshaparkhaneh, on prend sur la droite et on s'engage dans une plaine en partie cultivée. Cette plaine, entièrement dépourvue d'accidents, m'amena au pied d'une colline d'un accès facile, d'où l'on aperçoit, de très-loin, le charmant village de *Kerguabad*, bâti au pied de cette montagne, qu'il faut traverser pour atteindre Sennèh. La marche ne prit que quelques heures, fatigante, cependant, et désagréable au plus haut point, à cause de la violence du vent qui souffle presque continuellement sur cette route, comme sur celle de Téhéran à Hamadan. Toutes les habitations, dans ce pays, étant percées de nombreuses fenêtres, pas ou mal fermées, il est presque impossible de se mettre à l'abri de ce véritable fléau. J'en souffris plus qu'à toute autre station, dans la misérable maison de poste de Kerguabad.

Samedi, 7 septembre. — Je partis d'assez bonne heure et abordai presque immédiatement la grande montagne dont j'ai parlé. La montée est longue et cependant point trop difficile ; toutes les difficultés, mais elles sont de premier ordre, se rencontrent à la descente. Il fallut absolument quitter la selle et faire à pied cette route qui prend près d'une heure et se poursuit le long d'une étroite gorge, qui débouche dans une vallée, d'abord très-rétrécie, puis, un peu plus large et où règne une grande fertilité. C'est comme une forêt d'arbres fruitiers, où je remarquai surtout une espèce d'oliviers que je ne connaissais point ;

(1) Le *farsag*, on le sait, équivaut à environ six kilomètres.

du moins cet arbre me paraissait tel, mais mes domestiques me dirent que c'étaient des caroubiers : l'arbre est joli et ceux-ci étaient d'un très-beau développement. Des Kùrdes, à la mine honnête et pacifique, se livraient à la culture des jardins et des vergers qu'arrosent d'abondants ruisseaux et qui sont très-bien entretenus.

La route chemine toujours avec difficulté dans cette vallée. Les chevaux étaient obligés de poser avec précaution leurs pieds sur les blocs de rocher glissant qui en parsèment le fond, ou de suivre un torrent pierreux qui sert en même temps de chemin. Très-souvent on se trouve arrêté par les branches des caroubiers qui obstruent cette voie absolument primitive, mais des plus accidentées, et ménageant au voyageur des points de vue sans cesse renouvelés. De chaque côté, dans la montagne, s'ouvrent d'étroites baies, dans lesquelles serpentent des sentiers qui conduisent à de petits villages enclavés au milieu de rochers couverts de plantes grimpantes. Il faut les chercher sous la voûte des grands noyers, derrière leur rideau de rosiers sauvages. Cette interminable gorge, qui traverse la montagne, porte le nom de *Guerdana-Salwatabad*. Après deux heures de marche, nous n'en avions point encore vu la fin. On en sort en remontant sur les dernières hauteurs et en suivant, sur le bord d'un précipice, un sentier très-escarpé qui laisse à peine un passage pour les chevaux. Remis en plaine, mais encore à une grande élévation au-dessus du niveau de la mer, nous arrivâmes en une heure, après avoir traversé, sur un grand pont, une rivière presque sans eau, au village de *Kuchlag*, celui qu'habitent les Sùsmanièhs. Après Kuchlag se présente une assez forte colline, puis on arrive à Sennèh

(*Senendedj*), la capitale du Kùrdistan persan. Du haut de cette colline, l'aspect de la ville est des plus pittoresques, placée qu'elle est dans un bassin entouré de hautes montagnes, au pied desquelles on cultive de nombreux jardins plantés d'arbres à fruits, avec un entourage de saules et de peupliers.

Je descendis d'abord au tshaparkhaneh, qui est situé tout près de l'entrée de la ville et où je m'installai dans un balakhaneh assez élégant, mais pleinement exposé au vent qui souffle, ici, avec presque autant de force qu'à Hamadan. Dès le soir même, j'y reçus la visite du consul de Turquie, auquel le gouverneur-général de Bagdad, Namik-Pacha, m'avait recommandé, Arabagassi-Seyid-Jaffer, un homme des plus excellents qui me combla de prévenances. En même temps que lui vinrent encore me voir un certain négociant persan, nommé Agha-Mahomet-Taghi, et deux commerçants kùrdes, dont l'un s'appelait Mollah-Abdullah; je n'ai point noté le nom de l'autre. J'étais arrivé de bonne heure et j'avais du temps devant moi. J'allai, à mon tour, faire visite à l'évêque chaldéen, nommé Matran-Hennah, vieillard vénérable, à la barbe blanche, d'une aménité sans pareille, enfin un vrai père de l'Église. Venu seulement depuis trois mois de Mossoul, il se trouvait logé dans la maison d'un négociant son coreligionnaire. Je vis chez lui un prêtre également chaldéen, nommé Matthieu, fort malade pour avoir eu trop de confiance en un certain empirique. Il était très-bien portant et ayant voulu prendre une médecine de précaution, on l'avait drogué de telle manière qu'il avait failli en mourir. L'évêque m'engagea à venir assister à sa messe, le lendemain matin, dimanche, dans l'église chaldéenne

catholique; je lui promis d'être exact à son invitation.

De bonne heure je me rendis donc à l'église, où une chaise avait été disposée pour moi, près de l'autel. Cette église est vaste, mais fort sombre, ne recevant le jour que par la porte. Des colonnes en bois, peintes en bleu, en soutiennent la large voûte, laquelle, ainsi que les murs, est simplement blanchie au lait de chaux. L'autel est dans le fond, ayant, à droite et à gauche, des niches où on serre les vases sacrés et autres objets nécessaires au culte. Cet édifice, très-peu architectural, est entouré d'une cour qui donne accès dans l'une des principales rues de Sennèh. L'évêque, revêtu d'un ornement fort simple, officia avec beaucoup d'onction. Après la messe, il m'emmena prendre le thé chez lui et je pus encore mieux juger de l'excessive affabilité de ce digne prélat. En sortant de chez l'évêque, j'allai rendre sa visite à Seyid-Jaffer, le consul de Turquie, à qui je m'étais fait annoncer. Je le trouvai dans une chambre haute où il m'attendait assis sur un petit pliant en fer, en face d'un autre semblable qui m'était destiné. Je pris congé de cet excellent homme, après une demi-heure d'amicale conversation, pour aller à la recherche d'un logement plus convenable que ce tshaparkhaneh ouvert à tous les vents. Je pris une maison avec écurie, dans le quartier chaldéen, et procédai immédiatement à mon installation, me proposant de rester une dizaine de jours à Sennèh, dont le site et les habitants me plurent dès l'abord.

Puisque me voici établi dans l'un des chefs-lieux du Kùrdistan, il me paraît opportun de fournir au lecteur une courte notice, à la fois historique et topographique, de cette grande et intéressante contrée qui fut, jadis, le

cœur de l'empire assyrien. L'Assyrie propre, d'après Strabon et Ptolémée, était bornée, au Nord par l'Arménie, à l'Ouest par le Tigre, au Sud par la Babylonie, et à l'Est, par la chaîne des monts Zagros (les monts *Djebel-Tak)* qui la séparait des plaines de la Médie, aujourd'hui l'Aderbeïdjan et l'Irak-Adjémi. Ce sont encore, à peu près, les limites du Kùrdistan actuel. Il est peu de pays qui aient mieux conservé leur autonomie. Les noms anciens même s'y retrouvent dans les noms modernes. Les géographes et les historiens, soit grecs, soit romains, longtemps après la disparition de l'empire d'Assyrie, appelaient *Carduques* (Carduci) le peuple qui dominait dans cette contrée, à laquelle ils donnaient également le nom de *Carduchia :* la similitude est incontestable. En outre, ce que les mêmes disent des anciens habitants, de leur passion pour l'indépendance, de leur indomptable énergie, se rapporte avec non moins de vérité aux Kùrdes de nos jours.

Celui qui en a le plus longuement parlé est Xénophon, le chef, en même temps l'historien, de la Retraite des Dix Mille, et l'on voit par son récit que ce nom de Carduques s'appliquait surtout aux habitants de la partie la plus montagneuse du Kùrdistan. Je rappellerai brièvement cette histoire connue et devenue classique. Je n'y prendrai que quelques traits qui font connaître les mœurs, toujours les mêmes, de ce peuple de montagnards.

On sait la querelle de Cyrus, appelé *le jeune,* pour le distinguer du grand Cyrus, contre son frère Artaxercès-Mnémon, qu'il chercha à détrôner en l'an 401 avant Jésus-Christ. Le prince rebelle ayant été tué à la bataille de Cunaxa, sur l'Euphrate, son armée se dispersa aussitôt, et le corps de soldats grecs qui avait pris parti pour lui,

réduit alors au nombre de dix mille hommes, dut songer à regagner sa patrie, située à plus de quatre cents lieues de là. Xénophon eut la gloire, par cette mémorable retraite à laquelle il a doublement attaché son nom, de ramener, sains et saufs, ses compatriotes sur la terre hellénique, à travers mille fatigues et mille dangers. La première partie de cette marche extraordinaire s'accomplit dans cette même contrée où j'ai conduit le lecteur.

L'armée grecque traversa le Tigre, pour gagner le sol assyrien, dans le voisinage de Bagdad. Une fois sur la rive gauche, les Dix Mille parvinrent, en quatre jours, sur les bords du Priscus (la rivière *Ordonèh*), près de la ville d'Opis. En huit autres journées, ils atteignirent les bords du grand Zab; c'est là que Cléarque, leur premier général, ayant été massacré en trahison par les Perses, qui les avaient d'abord suivis sans démonstrations hostiles, le commandement unique fut déféré à Xénophon. Les Grecs, remontant, à distance, les bords du Tigre, arrivèrent ensuite, toujours poursuivis, à Larissa, puis à Mespila, dans les environs des ruines de Ninive, et enfin, prenant sur la droite, ils se dirigèrent vers les montagnes du haut Kürdistan. Ce fut là qu'ils délibérèrent sur la meilleure route à suivre pour gagner la Grèce.

« Des prisonniers, ajoute Xénophon, dirent qu'il y avait au Midi un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, et qui était celui que l'armée avait suivi en venant; que vers l'Orient, il y en avait un autre qui menait à Suse et à Ecbatane; qu'à l'Occident, de l'autre côté du Tigre, il y en avait un troisième qui menait en Lydie et en Ionie, et que celui qui était au Nord conduisait à travers les montagnes occupées par les Carduques, peuple belliqueux, qui

n'était point encore soumis au roi de Perse. Ils ajoutèrent, pour effrayer les Grecs, que le roi étant entré dans leur pays avec une armée de cent vingt mille hommes, il n'en était pas revenu un seul, à cause de la difficulté des lieux..... Les généraux jugèrent nécessaire de traverser les montagnes des Carduques, parce que les prisonniers leur avaient appris qu'au sortir de ces montagnes, ils entreraient en Arménie, et que, de là, ils pourraient se rendre facilement partout où ils auraient intention d'aller. » L'armée grecque ayant donc choisi cette dernière voie, sept jours entiers furent employés à la traversée des montagnes, au delà desquelles ils trouvèrent les plaines de l'Arménie qui les mirent sur la route de l'Asie-Mineure et du Bosphore, par où ils étaient venus de leur pays.

Les Grecs se flattaient qu'étant ennemis du roi de Perse, les Carduques les laisseraient passer sur leur territoire sans les inquiéter ; mais, au contraire, ceux-ci ne cessèrent de les harceler et de les assaillir. Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, pendant que son lieutenant Chirisophe marchait en avant, fait connaître leur pays ainsi que leur manière de combattre, et rend justice à leur audace et à leur valeur qui dut échouer devant la discipline, l'habileté et l'armement supérieur des Grecs. « Les ennemis, dit-il en commençant, profitaient du peu de largeur des chemins pour attaquer les Grecs avec vigueur, et faisaient voler sur eux une grêle de pierres et de traits. »

Le premier jour on s'observa. Le second se passa à combattre, tout en marchant. Le lendemain Xénophon, avec l'arrière-garde, arriva à un ravin, qu'il fallait fran-

chir pour gravir la montagne opposée. « Les Carduques firent rouler d'en haut des pierres rondes d'une grosseur prodigieuse, qui, venant se briser contre les rochers, en faisaient voler les éclats avec la même violence que si on les eût lancés avec la fronde, de sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Les Carduques ne cessèrent point de rouler des pierres toute la nuit. Cependant les Grecs, qui marchaient avec un guide, surprirent les Carduques, qui gardaient la hauteur, en tuèrent plusieurs, et poussèrent les autres dans des précipices. » Le jour suivant, nouveaux combats avec des succès partagés, suivis d'un repos demandé par Xénophon lui-même pour enterrer les morts. « Le lendemain (c'est toujours lui qui parle), les Grecs marchèrent sans guide, et les Carduques, en combattant et en s'emparant d'avance des défilés, faisaient tous leurs efforts pour les empêcher d'avancer. Lorsque les Carduques fermaient le passage à l'avant-garde, Xénophon montait par derrière les montagnes, et, tâchant de gagner une position qui dominât celles qu'ils occupaient, il ouvrait le passage : s'ils attaquaient l'arrière-garde, Chirisophe tâchait aussi de gagner les hauteurs, et levait l'obstacle. Quelquefois les Carduques incommodaient beaucoup les Grecs à la descente des montagnes, car ils étaient très-agiles, et, quoiqu'ils approchassent de très-près, ils échappaient facilement, n'ayant d'autres armes qu'un arc et une fronde. Ils étaient excellents archers. Leurs arcs avaient près de trois coudées et leurs flèches plus de deux. Quand ils voulaient en décocher, ils tiraient à eux la corde vers la partie inférieure de l'arc, avançant le pied gauche, afin d'être plus fermes. Ces flèches perçaient les boucliers et les corselets.

Les Grecs les arrachaient pour s'en servir comme de dards en y attachant une courroie. »

Les Dix Mille parvinrent, enfin, sur le bord du Lentritès (aujourd'hui le Khabour) qui séparait le pays des Carduques de l'Arménie. Xénophon fit passer la rivière au gros de sa troupe, pendant qu'il restait de sa personne sur la rive gauche pour contenir les Carduques qui le poursuivaient. « Ceux-ci, dit-il en terminant ce qui se rapporte au Kùrdistan, s'étant aperçus que presque tous les Grecs avaient passé la rivière, et qu'il n'en restait plus qu'un petit nombre, les attaquèrent avec la fronde et l'arc, mais les Grecs courant à eux, ils ne purent soutenir le choc; car bien que leur armure suffît pour une attaque et une retraite soudaine sur leurs montagnes, cependant elle n'était point propre à un combat d'homme à homme. Après avoir mis les Carduques en fuite, les Grecs, qui se trouvaient encore de l'autre côté, passèrent la rivière à la hâte. »

Les plus grands obstacles étaient franchis, les plus grandes difficultés vaincues; deux mois après, Xénophon et ses Dix Mille rentraient dans leur patrie, illustrés par cette mémorable retraite qui a aussi rendu célèbres les aïeux de ces Kùrdes dont l'énergie et l'amour de l'indépendance se sont maintenus jusqu'à nos jours.

Pendant les huit ou dix siècles qui précèdent la conquête musulmane, il est peu fait mention de cette contrée, qui, à proprement parler, n'a pas d'histoire. Le plus grand souvenir qui s'y rattache est celui de la bataille d'Arbèles, où succomba le premier empire perse, celui des Achéménides où Kaïaniens. Après avoir nominalement appartenu aux souverains Séleucides et Arsacides, le Kùrdis-

tan fit partie, au même titre, du second empire dit des Sassanides. Les terres situées de chaque côté de l'Euphrate et du Tigre servirent souvent de champ de bataille aux Romains et aux Perses. « Les troupes romaines, dit Malcolm, avaient quelque temps occupé une partie de la Carduchia, mais il est probable que leur domination ne s'étendait pas au delà des positions militaires ; et il est remarquable que de toutes les tribus tatares qui ont parcouru la Perse, aucune ne s'est établie longtemps dans cette province, toujours habitée par une race antique et sauvage, qui a renoncé à la religion, mais non pas aux usages et aux habitudes de ses pères, et parle encore un dialecte barbare de l'ancien langage persan. » Je demande à reproduire encore la page suivante de l'historien anglais, lequel, en très-peu de mots, a dit tout ce qui est à dire de la nation kùrde :

« Il était facile à ce peuple de se défendre des invasions étrangères; le pays qu'il habite est composé de montagnes arides, il renferme à peine quelque belles et fertiles vallées; mais l'accès en est si difficile, que l'appât du gain n'est pas à comparer aux dangers qu'il faut courir pour l'obtenir. Ces hommes guerriers et robustes sont très-attachés à leur patrie, et la conquête de leurs âpres montagnes serait aussi difficile à faire qu'inutile à conserver. Ce peuple n'a jamais été uni tout entier sous un même chef; et cette circonstance, qui eût bientôt amené leur perte si leur pays avait été plus tentant, a été peut-être une des causes qui les ont les plus aidés à conserver leur indépendance. Leurs chefs, constamment en guerre les uns contre les autres, ont toujours recherché la protection de quelque grande puissance, dont l'influence ou

le secours momentané leur permettait d'accroître leurs possessions. Ils payaient cette protection en reconnaissant pour leur souverain celui qui la leur accordait ; et souvent ils s'acquittaient de ce qu'ils lui devaient en lui payant un tribut ou en le servant à la guerre. Il ne faut pas s'étonner de voir leurs voisins les plus puissants aimer mieux se reposer sur les professions de foi des petits chefs du Kùrdistan que de tenter la conquête du pays. D'autre part, la position de cette province, qui a toujours servi de limites entre de grands empires, avait été favorable à la politique de ses chefs ; et nous devons croire qu'ils se partageaient autrefois entre les Romains et les monarques de la dynastie sassanide, comme ils le font encore aujourd'hui entre les rois de Perse et les empereurs turcs (1). »

La possession ou plutôt la suzeraineté du pays, dès l'avénement de la dynastie des Sophis, c'est-à-dire à partir du seizième siècle, devint un sujet de dispute et de lutte entre ces derniers souverains. Conquis par le fondateur de la nouvelle royauté persane, Châh-Ismaël-Sophi, qui s'emparait en même temps de Bagdad, le Kùrdistan, d'abord soulevé par son concurrent le sultan Selim, lui est enlevé par le successeur de celui-ci, Soliman (1532). Abbas-le-Grand chasse les Turcs, non-seulement du Kùrdistan, mais encore de Bagdad, de Mossoul et de Diarbekir ; la frontière persane est reportée au Tigre et même jusqu'à l'Euphrate (1602). Lors de la reprise de Bagdad et du pachalik de ce nom par Sultan Amurat

(1) *Histoire de la Perse* par sir John Malcolm, ancien ministre plénipotentiaire du gouvernement supérieur de l'Inde à la cour de Perse. Paris, 1821, t, III. p. 299-301.

(1638), la plus grande partie du Kùrdistan resta à la Perse. Mais les Kùrdes continuèrent à se gouverner et à se combattre entre eux, offrant leurs services à qui les payait comme les Suisses du seizième siècle, ou se livrant contre leurs voisins et ceux qui traversaient leur pays à des actes de maraude et de brigandage mal réprimés par les deux gouvernements rivaux.

Lorsqu'en 1722, Mahmoud, l'Afghan, vint, avec seulement 20,000 montagnards, renverser le sophi Châh-Houssein et s'emparer d'Ispahan, dont il extermina la moitié des habitants, il offrit aux tribus kùrdes de venir occuper les maisons que sa férocité avait rendues vides. Quelques-unes acceptèrent, mais un bien plus grand nombre consentit, sous des conditions lucratives, à être incorporé dans l'armée afghane, que ses succès mêmes avaient fort diminuée. Sous le règne de Châh-Thamas, qui fut le dernier Sophi, les Turcs, profitant de l'anarchie de la Perse, s'étaient de nouveau emparés du Kùrdistan et, ensuite, de Kirmanchâh et d'Hamadan ; mais leur fortune dut reculer devant le courage et le génie de Nadir qui leur reprit toutes ces provinces perdues, gagnant à ces victoires un prestige qui lui permit de s'emparer de la couronne persane. Pendant toute la durée de cette longue compétition royale, qui, à partir de la mort de Nadir-Châh, se poursuivit entre les deux familles des Zends et et des Kadjars (1750-1794), l'une et l'autre faction se disputa l'assistance des chefs kùrdes.

La ville de Sennèh est le chef-lieu de l'un des principaux districts du Kùrdistan, appelé l'*Ardelan*. Sa situation, au milieu d'une petite vallée complètement entourée de montagnes, est des plus riantes. Ce n'est, toutefois,

qu'une petite ville de six à huit mille habitants, comprenant une centaine de familles arméniennes et un certain nombre de familles chrétiennes chaldéennes. Les Kùrdes appartiennent généralement au culte sunnite, ce qui explique leur plus grand penchant pour la Turquie que pour la Perse.

Je ne m'attendais pas à rencontrer de grandes merveilles architecturales dans cette capitale d'un peuple de rudes montagnards. On y remarque, cependant, deux choses dont je fus surpris, la grande mosquée et le palais du Vali ou gouverneur. Cette mosquée est un beau spécimen du style persan. On y entre par une porte, que traverse une chaîne qu'il faut enjamber. Cette porte vous met dans une cour dont un superbe bassin occupe le milieu. Sur la gauche s'ouvre une très-grande niche, au fond d'un vestibule richement décoré d'ornements peints à la manière persane, et soigneusement entretenus. De ce vestibule, une allée vous conduit dans la mosquée qui présente une belle voûte reposant sur vingt-quatre colonnes formées, chacune, d'un seul fût de pierre blanché, espèce de granit parfaitement taillé. Le sol est entièrement recouvert de nattes et de riches tapis. En sortant du temple par une autre porte, on voit une seconde niche ou oratoire, encore mieux décorée où l'on monte de la rue pour faire sa prière. Ce n'est pas la seule mosquée qui existe à Sennèh, mais celle-ci, seule, est digne de remarque.

Le palais du Vali a été construit sur un rocher qui s'élève au milieu de la ville. Le Vali était depuis quelques jours sérieusement malade; je ne pus le voir, mais il voulut bien m'en faire exprimer tous ses regrets. Ce palais se

compose de plusieurs corps de logis de style persan, surmontés de belles terrasses, d'où l'on a une vue superbe sur la ville et les environs. L'ensemble est d'un assez grand effet. Sur ces terrasses se trouvent des bassins alimentés par des sources qu'un aqueduc amène de la montagne. Pour faire arriver l'eau jusque-là, on emploie une pompe foulante faisant passer l'eau par des colonnes en briques qui renferment deux conduits en terre cuite, l'un par lequel l'eau monte et l'autre par lequel elle descend. Ces colonnes se voient sur la petite place ou Meïdân, qui s'étend devant le palais. En face s'élève un balakhaneh ou balcon en briques, où chaque soir, comme dans les villes royales persanes, on sonne la retraite. Sur ce même Meïdan se trouve une petite mosquée, dite Imam-Zadeh, qui est un lieu d'asile pour les débiteurs et les criminels : tant qu'ils sont là, nul ne peut y toucher. Les Persans appellent cet oratoire *Bastèh* (asile). Près de là existent les restes de deux portes de la ville, qui était autrefois très-bien fortifiée ; murs et portes ne sont plus que ruines. Les peintures que l'on voit encore sur les débris de ces deux grandes entrées, témoignent du goût des anciens maîtres de Sennèh. Je ne dirai rien des bazars, bien approvisionnés, mais n'offrant rien de monumental. La ville, riche en eaux, possède plusieurs bains publics proprement tenus. J'avais fait choix, pour mon usage, du bain arménien qui est situé dans le quartier de ce nom, vaste établissement où règne une propreté encore plus grande que dans ceux qui sont affectés aux musulmans.

J'avais pris gîte au milieu du quartier chaldéen, dans une maison avec terrasse, très-favorable aux observations et qui

me permit de juger des mœurs si simples et si pures des habitants chrétiens du Kùrdistan. Chaque soir les familles se rendent sur leurs terrasses où elles s'accroupissent en divers groupes. Les femmes, comme les hommes, ont adopté le costume persan, à la différence des Arméniennes de Téhéran et de Tabriz qui portent un costume particulier, la jupe longue, la casaque à grandes manches, etc. Un soir, un spectacle fort gracieux me fut offert sur la terrasse attenante à la mienne. Une mère s'assit par terre sur un tapis ; autour d'elle vinrent se placer ses quatre enfants ; elle ouvrit un livre de prières et pendant une demi-heure elle leur fit une lecture que son jeune auditoire écoutait avec un recueillement vraiment touchant. Je prenais mes repas sur ma terrasse. A l'heure de mon dîner, mes voisins, hommes, femmes, enfants, garnissaient les leurs pour voir manger un Européen avec cuiller, fourchette et couteau, chose fort curieuse pour des gens qui se servent uniquement de leurs doigts.

Ici, comme à Kirmanchâh et à Hamadan, les environs valent mieux que la ville. Presque tout mon temps fut employé à les parcourir, et je respirais avec bonheur l'air frais et pur de cette verte campagne. L'une des curiosités qu'on y remarque est le grand cimetière musulman, lequel s'étend en dehors de la ville, sur une grande colline placée à droite de la route de Turquie. La partie la plus élevée est couverte de maisonnettes qui servent de sépulture aux grandes familles du pays. J'en visitai deux qui contenaient, l'une quatre, et la seconde cinq tombeaux. Chaque tombe est formée de trois pierres dont l'une posée horizontalement sur les deux autres placées debout. Ces pierres sont en albâtre ou marbre transparent, couvertes

d'inscriptions fort bien gravées ; quelques-unes même offrent de fines arabesques peintes en diverses couleurs, selon le goût persan qui affectionne la peinture sur marbre. J'avais admiré, en ce genre, dans l'une des salles du palais du Vali, un beau soubassement de marbre blanc décoré de peintures représentant des fleurs et des animaux comme j'en avais tant vus à Ispahan. Sur quelques tombes de mollahs flottent des drapeaux et des bannières de soie attachés à une hampe dorée.

J'étais le plus souvent accompagné ou mieux dirigé dans mes promenades par Seyid-Jaffer et Agha-Taghi qui se montraient pour moi d'une complaisance inépuisable. Ils me conduisirent, un jour, à un jardin appartenant au Vali, gouverneur du Kùrdistan. Ce jardin, qui s'appele *Amanièh,* est situé à moitié hauteur d'une montagne d'où l'on a, à la fois, une superbe vue sur la ville et sur les nombreux villages qui se trouvent dans la direction opposée, espacés sur une chaîne de collines. Je passai, là, une journée fort agréable, assis sous de grands saules mêlés à de magnifiques peupliers. Nous y déjeunâmes d'un seul rôti de mouton, mais délicieux et cuit à la kùrde, en plein air, au moyen d'une broche de bois. On voit, dans ce jardin, une petite maison de plaisance en ruines, ainsi qu'une sorte de mosquée carrée qui ressemble à une grange ouverte d'un côté; devant cette ouverture jaillit une source d'une grande limpidité. Le chemin d'Amanièh est rude et difficile. En revenant par une autre route, nous nous arrêtâmes, à mi-chemin, sous un bocage de saules où l'on a construit plusieurs bassins : l'endroit était charmant, nous y prîmes le thé tout en nous reposant. Nous visitâmes encore, en route, un nouveau

jardin, du nom de *Khorsabad,* dans lequel une longue allée de peupliers mène à deux grands bassins qui précèdent une maison de campagne en style persan. Mais tout cela date d'un autre siècle et est fort délabré.

Une promenade curieuse fut la suivante. J'avais rencontré chez Seyid-Jaffer un *Seyid,* ou chef arabe, à la mine farouche, portant un grand turban vert, fixé par un cordon de soie verte, dont les bouts, ornés de grands flocons de même couleur, retombaient sur ses épaules. Cheik-Mahamet-ez-Rafiéh, c'était son nom, prétendait descendre du célèbre Aboul-Kassem dont j'avais vu le tombeau à Kazomène, près de Bagdad, dans ce beau sanctuaire, décoré de minarets et d'un dôme dorés, dont j'ai parlé. C'était un chef de Derviches, et il voyageait avec plusieurs d'entre eux, vivant de libéralités provoquées par sa réputation de sainteté et aussi par le métier de jongleur auquel s'adonnent tous ces dévots. Ceux-ci, me dit-on, faisaient des choses extraordinaires; je témoignai le désir d'en juger par moi-même et le jour fut pris pour le lendemain.

Ce jour donc, Seyid-Jaffer, Agha-Taghi et moi, nous nous rendîmes, dès le lever du soleil, chez le cheik qui habitait une petite maison hors de la porte de la ville. Il nous reçut avec beaucoup d'amabilité, assis sur un Tagt, carré de bâtisse élevé au milieu de la cour. Il nous conduisit, ensuite, dans une chambre, nous quitta un instant et ne tarda pas à reparaître, suivi de quatre derviches arabes qui se mirent immédiatement à s'escrimer sur de grands tambourins, tout en chantant dans ce fausset suraigu qui plaît tant aux Orientaux. Au plus fort *crescendo* de ce concert infernal, un derviche-jongleur, nu

jusqu'à la ceinture, fit brusquement son entrée. Il prit de chaque main un poignard et s'en donna plusieurs coups sous les fausses-côtes, qui firent jaillir le sang. Le cheik mit dessus un peu de terre mêlée avec de la salive, et la trace des coups disparut aussitôt. A ce derviche en succéda un second. Celui-ci s'arcbouta sur la pointe d'une épée qui ne tarda pas à lui entrer assez avant dans le ventre. On le coucha, ainsi embroché, la face contre terre, et le cheik monta debout sur son dos, gesticulant et proférant, d'une voix glapissante, des invocations magiques. Ayant ensuite retourné l'homme, il retira la lame d'une plaie béante qu'il guérit aussi, instantanément, avec un peu de terre et de salive. Cet affreux exercice fut répété avec le même résultat par deux autres derviches. Enfin, un dernier parut, tenant avec ses dents, par la poignée du milieu, le couvercle d'une marmite, rougi au feu, et il le garda ainsi près d'une minute sans paraître en ressentir le moindre mal. Pendant tous ces exercices, le cheik ne cessait de s'agiter, se livrant fréquemment à d'horribles contorsions, comme si c'était lui qui ressentît la douleur que ses acolytes semblaient ne point éprouver. Avant chaque tour, il avait commencé par bénir, les deux bras levés, les armes dont on se servait, et c'est à cette bénédiction que les dévots attribuent le succès des prodiges dont j'avais été témoin et que je ne me charge pas d'expliquer.

Quelques jours après, je fis, avec mes deux compagnons, une expédition d'un tout autre intérêt à Kuchlag, ce village des Susmanièhs par où j'étais déjà passé en venant à Sennèh. On m'avait proposé d'assister à une danse des femmes de ce pays, dans un jardin que le Vali possède près de là. Nous dépassâmes le village sans nous y arrêter,

et, en longeant la rivière qui le traverse, nous parvînmes à ce jardin qui est immense et presque entièrement planté de cognassiers et de treilles. Il porte le nom de Bâg (jardin) Hadji-Mahmoud. Pendant que nous prenions le thé, assis à l'ombre d'un grand saule, Seyid-Jaffer envoya l'un de ses gens à Kuchlag, chercher les danseuses.

Elles ne se firent pas prier pour venir. Une demi-heure après, nous vîmes arriver au grand galop, montées sur de jolies juments arabes, trois de ces femmes, suivies de musiciens et de domestiques également à cheval. C'était vraiment beau que cette arrivée à fond de train de nos trois amazones dont la longue chevelure noire flottait au vent, ruisselante des petites paillettes d'or qu'elles y fixent avec beaucoup d'art. Elles sautèrent légèrement à terre et nous saluèrent non sans grâce. Leur costume est celui des femmes persanes. Celles-ci portaient un jupon court de couleur rouge et une chemise en batiste ouverte par devant, avec un corsage de soie verte et noire, également ouvert et à manches fermées par une agrafe aux poignets. Leurs pieds nus et leurs mains étaient complétement jaunis par le *hennèh*, leurs sourcils fortement teints en noir et leur figure rougie par une épaisse couche de fard. Notre maquillage occidental est fade auprès d'une pareille enluminure. Ces femmes étaient loin d'être belles, mais cependant leur air, au suprême degré hardi et même effronté, n'avait rien du type ordinairement repoussant des véritables bohémiennes. C'était plutôt le type kùrde.

Deux d'entre elles exécutèrent d'abord une danse assez contenue qui ressemblait beaucoup au boléro espagnol, pendant que la troisième chantait accompagnée par un jeune garçon qui jouait du tambourin et un homme, lequel

avait un violon égyptien. Vint ensuite un pas de trois mêlé de bonds et d'écarts qui n'avaient rien de commun avec nos ballets d'opéra. Après, ce fut le tour du chant auquel prirent part les trois femmes et le jeune garçon avec accompagnement de violon. Ces chants, dans le goût arabe, me rappelaient, par leurs mélodies, les séguidillas espagnoles. L'homme qui jouait du violon égyptien, était un véritable artiste dans son genre et tirait de son instrument des effets vraiment surprenants. Ici se place un intermède singulièrement prosaïque. Toute cette société se mit à dévorer des concombres crus dont ils avaient apporté un plein panier. C'est pour eux un aliment à la fois réconfortant et rafraîchissant. Ils acceptèrent avec grand plaisir quelques tasses de thé pour arroser cette frugale collation. Une danse un peu plus compliquée termina la séance, exécutée par les trois femmes qui y firent assaut de hardiesse; mais tout cela sans grâce et plutôt lubrique que voluptueux. J'en eus bientôt assez et m'empressai de leur offrir la rétribution accoutumée, après quoi elles s'éloignèrent comme elles étaient venues, au galop de leurs chevaux. Ces Susmanièhs, à en croire ce qu'on me dit, habitent depuis cinq ou six cents ans dans le pays. Ils y sont venus, ajoute-t-on, de la Mongolie. Leur village de Kuchlag se compose, au plus, d'une vingtaine de maisons et cette petite population n'a d'autre occupation que de danser, chanter, en menant la vie la plus dissolue. Les enfants des deux sexes sont élevés par leurs parents en vue d'une prostitution qui s'exerce avec la plus répugnante audace.

Au moment de quitter Sennèh, je ne dois point omettre d'écrire le nom de l'homme qui me fut le plus utile, dans

l'impossibilité de voir, attendu son état de très-grave maladie, le Vali, pour lequel j'apportais une recommandation du prince Ez-ed-Daulèh. Le gouverneur m'avait remis aux mains de Mirza-Sakui-Khan, vizir ou ministre des finances, qui réside six mois de l'année ici, pour assurer la rentrée des impôts du Kùrdistan, et six mois à Téhéran. C'était un fort grand seigneur, de l'abord le plus affable, qui ne me laissa manquer de rien et me fit donner, en partant, un ordre qui devait me procurer une escorte chargée de m'accompagner jusqu'à la frontière turque.

Le jour de mon départ, qui fut le jeudi 19 septembre, je vis en face de ma maison toute une famille chaldéenne assise en pleurs devant la porte d'une cabane de la plus chétive apparence. M'étant informé de la cause de cette douleur, j'appris que ces pauvres gens venaient d'être expulsés de leur misérable 'demeure par un créancier kùrde, et qu'on allait vendre leurs meubles pour une dette de 250 francs qu'ils ne pouvaient payer. Je m'empressai de désintéresser ce féroce créancier. Je ne voudrais pas que ma main gauche sût ce que ma main droite écrit; le lecteur comprendra que je ne rappelle ce fait bien naturel que pour relever et noter l'expression vraiment touchante d'une reconnaissance dont mon départ seul put calmer les chaleureux élans.

Escorté de trois cavaliers et d'un piéton, et en compagnie d'Agha-Taghi et de l'excellent consul de Turquie, je sortis de la ville par la porte dite de Souleimanièh, qui mène à cette capitale du Kùrdistan turc. Cette porte, comme les autres issues de Sennèh, n'est qu'une ruine informe. Après avoir contourné le cimetière musulman, on dépasse une fort jolie villa perdue au milieu des noyers,

sur les bords d'un ravin qu'on suit jusqu'au village de Kamiès. C'est là que mes compagnons et moi échangeâmes d'affectueux adieux.

A quelque distance de Kamiès, on traverse une montagne d'où la vue s'étend sur tous les environs composés d'autres montagnes montrant, dans leurs enfoncements, des terres cultivées autour de nombreux villages. Je remarquais souvent sur ma route de petites cabanes faites de branches d'arbres garnies de leur feuillage, séjour momentané des gens de la ville qui viennent là passer l'automne pour y faire la moisson et renouveler les cultures de leurs champs. A part cela, nul intérêt, nulle rencontre, sauf quelques cultivateurs conduisant leurs ânes chargés de fruits, ou quelque mollah chevauchant tranquillement vers la ville. Après avoir laissé derrière moi deux petits villages, *Novera* et *Thondar,* situés dans une vallée que l'on suit pendant une heure, j'eus à franchir, coup sur coup, deux plus hautes montagnes au delà desquelles on trouve *Groussèh* qui devait marquer la fin de cette étape. Une descente rapide conduit à ce charmant village, placé dans un creux, mais qui étale en amphithéâtre ses maisons faites de terre, avec leurs toitures supportées par de gros troncs d'arbres. J'avais envoyé prier le Ketkhoda de me procurer un logement; il vint lui-même au devant de moi et insista pour que je descendisse chez lui. Il avait mis à ma disposition une grande chambre à laquelle on parvenait par un petit escalier délabré, mais le long duquel, pour me faire honneur, on avait étendu des tapis, ouvrage du pays. Je n'eus qu'à me louer de l'excessive complaisance de ce brave ketkhoda.

Je vis à Groussèh un homme qui portait un bonnet en forme de cornet recourbé par derrière, tout à fait semblable à cette coiffure que j'avais remarquée sur la tête de l'un des personnages des bas-reliefs de *Bisoutoun*, près de Kirmanchâh. J'appris que c'était la coiffure ordinaire d'un peuple à part qui habite, à quatre journées de Sennèh, un groupe de montagnes nommées l'*Houraman*, absolument inaccessibles aux chevaux, aux mulets et aux ânes qui ne sont pas nés dans le pays. Ces montagnards, connus sous le nom de *Hadjidji*, sont répandus dans une quinzaine de villages. La langue qu'ils parlent n'est ni le persan, ni le kùrde, mais le *Matshou-Matshou*, langue absolument originale. Ils sont pauvres, sobres, et passent pour d'excellents musulmans du rite sunnite. Ils possèdent en quantité des chèvres et des ânes, mais pas de moutons ni de brebis, ni de vaches.

Vendredi, 20 septembre. — Je me levai de fort bonne heure, afin de faire un long *menzil* (station) de huit farsags; l'étape de la veille n'en comptait que six. La route devient, ici, beaucoup plus accidentée et offre des aspects plus sauvages, une fois qu'on est sorti des terres cultivées, où la moisson était terminée, comme, au reste, dans tout le Kùrdistan. Deux montagnes se présentent que l'on franchit sans trop de peine. Près d'un village, nommé *Talaveran*, situé dans une gorge haute, nous trouvâmes un mulet sans maître. La nuit précédente des malfaiteurs en avaient dérobé la charge, laissant la pauvre bête à l'abandon. Sur le revers de la seconde montagne nous rencontrâmes le propriétaire et je lui fis rendre son mulet, ce qui occasionna une dispute entre cet homme et mon chef muletier, lequel prétendait à une récompense de sa part.

Je jugeai l'affaire contre ce dernier en voyant la misère de l'autre. La route descend, ensuite, dans une vallée où se trouve un moulin à eau, alors inoccupé, appelé le moulin de *Zancouri*, et très-pittoresquement placé sur le ruisseau

bâti à l'ombre des saules, près d'un frais ruisseau, dans l'enfoncement d'une vallée qui s'ouvre sur la droite de la route. C'était là où je devais passer la nuit.

J'ai déjà dit combien cette population kùrde est hospitalière. Les habitants venaient à moi, m'offrant leur maison avec une bonne grâce inouïe, mais mes gens me dissuadèrent fort d'accepter à cause des puces et des scorpions qui, dit-on, foisonnent à Sùrkauw. Je visitai plusieurs de ces demeures rustiques. Les maisons sont toutes bâties en terre avec des terrasses plates; le toit dépasse de beaucoup le mur de façade, ce qui forme une sorte de portique soutenu par des troncs d'arbres. Là-dessous se fait la cuisine dans une grande marmite suspendue par une chaîne à un trépied composé de trois bâtons, ainsi qu'en usent les Bohémiens. L'intérieur comprend une, deux ou trois chambres, qui reçoivent le jour par la porte, ou par quelques rares lucarnes. En guise de portes en bois, les habitants s'abritent avec des nattes faites de roseaux, ingénieusement liés ensemble au moyen de fils de laine. Ils creusent dans ces chambres, pour conserver leur récolte de blé, des trous qu'ils referment avec des couvercles en terre cuite au soleil. Leurs ustensiles sont de la plus entière simplicité ; dans toutes les maisons je remarquai de grandes cruches en terre de couleur brune que les Kùrdes fabriquent eux-mêmes comme les couvercles de leurs silos. Toutes les terres arables, dans ces parages, sont très-bien cultivées en blé. Je ne voyais partout que gens occupés à labourer à l'aide d'une charrue tirée par deux bœufs, ou bêchant la terre avec une petite pioche emmanchée d'un très-long bâton. Près de chaque village on battait le blé, comme je l'avais vu sur la route d'Hamadan

à Sennèh. Je ne fus séduit par aucune des habitations que je visitai, et tenant compte des observations de mes gens, je les laissai construire sous un orme magnifique, une cabane avec des nattes et des toiles de tente, dans laquelle je dormis parfaitement.

Samedi, 21 septembre. —Ma caravane quitta Sùrkauw de bonne heure, augmentée par l'arrivée de deux jolies Persanes avec leur conducteur, qui se mirent sous ma protection, en me faisant demander de cheminer avec moi : je dis jolies, car leur voile n'était pas si bien baissé que je ne pusse juger de la régularité de leurs traits et surtout de la vivacité de leurs yeux. Dès le début j'eus à compter avec la difficulté de la route qui est en même temps d'une beauté soutenue. Elle suit une vallée, parée d'une végétation exubérante, au fond de laquelle coule un abondant cours d'eau sous une voûte de noyers séculaires, aux troncs rongés par les ans, dont les branches s'entrelacent avec celles des poiriers et des cerisiers sauvages, mélangés de hêtres magnifiques. Tantôt on longe le torrent, tantôt on chemine dans son lit ; mais c'est avec peine qu'on se fraie un passage dans cette forêt vierge. A chaque instant on peut craindre une chute au milieu des rochers abruptes dont les aspérités déroutent le pied des chevaux. On croit avoir tout vu, en ce genre, dans ces routes de casse-cou que je pratiquais depuis deux ans ; celle-ci ne le cédait en rien aux plus difficiles, mais elle les surpassait en intérêt.

Les habitants sont, ici, remplacés par des ours. Nous en vîmes deux de loin, qui ne paraissaient nullement effrayés et semblaient, au contraire, considérer en simples curieux le défilé de notre caravane. Ils sont nombreux,

dit-on, et on leur donne la chasse pendant la saison d'hiver. Au bout de cette vallée, vraiment superbe, on rencontre une sorte de hameau, caché dans un bosquet de grands noyers, qui se nomme *Guillièh*. Là, on traverse définitivement le ruisseau, et prenant sur la gauche, on arrive dans une plaine entièrement labourée, au delà de laquelle vient une haute montagne que la route gravit en zigzag, jusqu'au sommet. De là, le coup d'œil est splendide. C'est un amas de montagnes, de chaînes s'élevant l'une derrière l'autre et entièrement couvertes de forêts; sous vos pieds s'ouvre une nouvelle vallée qu'emplit une masse verdoyante, à travers laquelle circulent ou bondissent d'innombrables ruisseaux. On y descend en longeant en diagonale, pendant une heure, le revers rocheux de la montagne. Je m'arrêtai un instant près de l'une des nombreuses sources qui sortent des rochers, et j'y déjeunai frugalement à l'abri d'un très-grand orme. Une pluie légère, avant-coureur de l'automne, vint m'y surprendre, amenant avec elle un accroissement du froid, qu'il faisait déjà et qu'un vent assez fort me rendait très-sensible. J'achevai la descente, ayant toujours au-dessous de moi, sur ma gauche, le fond de la vallée qui s'élargit et montre, dans le lointain, le village de *Saùdabad* et ensuite celui de *Hâzerkhani*. Arrivé en plaine, le chemin s'améliore et continue à travers les terres cultivées appartenant au village de *Hadjimenèh,* où je devais m'arrêter.

Ne trouvant là aucune maison où prendre gîte, je fis dresser mes tentes à l'entrée du village. A peine installé je reçus la visite d'un kùrde, nommé Zabeta-Aziz, chargé de prendre livraison de la portion des récoltes appartenant à un certain Mirza-Reza de Téhéran, qui est le seigneur de

femmes sont pareillement vêtues de toile blanche, dont sont faites leur chemise à larges manches, la jaquette qui leur prend la taille et la jupe qui leur descend jusqu'à la cheville; elles ont sur la tête un petit bonnet à fond plat, de couleur blanche ou noire, entouré d'une bande rouge, coiffure qui ressemble beaucoup à celle des étudiants allemands. Leurs cheveux longs, et généralement noirs, flottent épars sur leurs épaules. Quelquefois elles se contentent de nouer autour de la tête ce bandeau rouge, sans la calotte, ce qui produit l'effet d'une coiffure grecque.

Le village de Hadjimenèh n'est habité qu'une partie de l'année par des Kùrdes nomades qui, pendant les chaleurs de l'été, vivent sur de plus hautes montagnes. Depuis un mois, ils étaient rentrés chez eux et devaient, sous trois ou quatre jours, descendre dans la vallée que je venais de parcourir, pour y passer l'hiver. Leurs habitations, disposées en cercle, ne consistent qu'en des espèces de cabanes faites de troncs et de branches d'arbres garnis de nattes et supportant une toiture non moins rustique en nattes grossières recouvertes de terre bien tassée. Cette population des montagnes n'a rien de farouche et se distingue, au contraire, par sa douceur et son humeur serviable. Ceux que je rencontrais sur la route ne manquaient jamais de me saluer en s'inclinant avec une politesse extrême. Dans chaque village, je recevais des offres de service; chacun voulait me loger, et si je préférais camper, ils venaient familièrement tourner autour de mes tentes, mais avec une curiosité qui n'avait rien que de bienveillant. La nuit fut très-froide ; quoique dans un fond, je me trouvais à une grande élévation

relative, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à me réchauffer dans ma demeure naturellement mal fermée.

Dimanche, 22 septembre. — Je me levai de grand matin pour presser le départ. Le froid était réellement piquant,

maintient tendus les fils qui forment la chaîne et entre lesquels, en les choisissant et les soulevant avec les doigts de la main gauche, comme si elle jouait de la harpe, la femme, de l'autre main, fait passer et repasser la trame des laines de couleur variée qui produisent de charmants dessins. C'est un système très-simple, mais il y faut autant de patience que d'habileté, et quelquefois les femmes kùrdes mettent un ou deux ans pour tisser l'un de ces riches et moelleux tapis, dont le prix, relativement modéré, est loin de compenser le travail qu'ils ont coûté. Après Halawanèh, le chemin circule à travers des champs labourés, jusqu'à une rivière que bordent de grands saules. Je m'arrêtai, pour déjeuner, sur une pelouse verdoyante qui s'étendait à l'ombre de ces beaux arbres, et après une demi-heure de repos, nous nous remîmes en marche, laissant, sur la gauche et dans l'éloignement, le hameau de *Tahornabad*. On longe, pendant quelque temps, cette rivière dont j'ai parlé; on la quitte ensuite pour la retrouver un farsag plus loin. De là, j'aperçus une *Kalâa* ou forteresse qu'on était en train de construire à l'entrée d'une gorge, au fond de laquelle on distingue le petit village de *Daskéran* qui marquait la fin de ce menzil.

Je me dirigeai, à travers champs, vers cette Kalâa, pensant pouvoir m'y remiser, moi et ma caravane assez nombreuse. Le gouvernement persan, depuis ces derniers temps, a senti la nécessité d'avoir, dans cette partie du Kùrdistan, qui lui appartient plutôt nominalement que de fait, quelques ouvrages fortifiés destinés à assurer son autorité, à la fois, contre les Kùrdes, ses sujets, et contre ceux de la partie turque, maintenant très-voisine. La position de cette petite citadelle a été bien choisie. Elle

s'élevait sous la direction d'un certain Seyid-Reza, envoyé de Téhéran pour en surveiller les travaux. Les nombreux maçons occupés au dehors me firent fête en me voyant arriver, mais leur principale démonstration de joie con-

et avant de continuer ma route je me rendis à la forteresse pour prendre congé de Seyid-Reza, que je trouvai assis sur une natte, entouré de plusieurs chefs kùrdes à la mine martiale. Le vieil agha, Haïder-Beg, était aussi là avec son fils, jeune homme aux grands yeux noirs, dont toute la physionomie respirait l'audace et le courage. En voyant sa fière moustache, sa haute stature, indice d'une force herculéenne, on croyait facilement ce qu'on racontait de lui, qu'il avait une fois lutté seul contre trente assaillants, sans avoir été ni terrassé, ni vaincu. Je ne devais pas emmener plus loin l'escorte qui m'avait accompagné depuis Sennèh, et dont le chef s'appelait aussi Haïder-Beg. Cet homme, on ne peut plus attentionné et complaisant, m'avait rendu de grands services pendant toute la route. J'en dis autant des deux cavaliers et du piéton qui lui obéissaient, et je m'attachai à les renvoyer satisfaits.

Seyid-Reza et le vieil agha insistèrent pour me conduire jusqu'au lac de *Seribar*, situé sur ma route, à un farsag de Daskéran. Ce lac paraît être un cratère éteint, et les habitants racontent qu'il y avait, là, autrefois, une grande ville nommée *Feilikous*, où régnait un souverain du même nom. La légende ajoute que la disparition entière de cette ville, par un cataclysme inexpliqué, se fit en une nuit. Le lac, d'un bleu parfait, forme une magnifique nappe d'eau de trois à quatre lieues de circonférence, fréquentée par une grande quantité d'oiseaux aquatiques qui paraissent s'y complaire. La route suit les rochers qui bordent ce lac, et dans quelques endroits où le sol fait défaut, on chemine dans le lac même, en longeant, à toucher, la muraille à pic qui se réflète dans cette

nappe de cristal. De l'autre côté, mais plus éloignée du bord, règne une chaîne de montagnes dont les versants boisés montrent plusieurs charmants villages dissimulés derrière la verdure; celui qui paraît le plus important porte

donne pas tous les Kùrdes pour d'honnêtes gens) affectionnent ce site si propice à leur industrie. Dès Daskéran, on m'avait mis en garde contre un certain Yar-Ahmet, chef d'une tribu qui réside dans le voisinage, bandit redouté et connu par plusieurs exploits accomplis de l'un et de l'autre côté de la frontière. Mais il n'en arrive aux extrémités que lorsqu'on refuse de lui payer un droit de passage, qu'il arbitre équitablement d'après la condition des voyageurs. Mes gens, à mon insu, en partant de Daskéran, s'étaient précautionnés d'une charge de raisins pour l'offrir en cadeau à ce tyranneau, en cas de subite rencontre. Il ne parut point; nous ne vîmes qu'un de ses émissaires, du moins je le pensai ainsi. En effet, au milieu de ce labyrinthe de petits défilés inextricables, tout d'un coup un cavalier bondit de derrière un rocher se dirigeant rapidement, la lance baissée, vers ma petite caravane qui me suivait à une certaine distance. Il adressa quelques questions au tshalwadar sur le voyageur qu'il conduisait, et sans doute édifié par la réponse qui lui fut faite, il repartit au galop comme il était venu, se jouant avec une incroyable audace des obstacles de cette route impossible. Son irruption avait singulièrement effrayé mes gens ainsi que mes deux pauvres Persanes. Cet homme était évidemment envoyé par ce chef de tribu si mal famé ou par tout autre de ses émules pour vérifier les caravanes qui passent. Après cette alerte, une marche d'une heure nous amena au village de *Harienèh* (en kùrde), *Partchighli* (en turc). Ce petit village, placé dans un creux, précède d'un demi-farsag *Pindjwîn,* une espèce de bourg où l'on rencontre les premiers fonctionnaires ottomans. En suivant une haute falaise, au bas de laquelle gronde un petit

torrent, on côtoie une rangée de collines couvertes de chênes, de vignes sauvages et de superbes plantes grimpantes, qui descendent jusque dans le lit du torrent. C'est ainsi qu'on arrive à Pindjwîn, où m'attendait le plus grand désagrément de ce voyage à travers l'Orient.

CHAPITRE II

Kurdistan turc. — La Quarantaine de Pindjwin. — Souleimanièh. — Kerkouk. — Erdibil (Arbèles). — Alexandre et Darius. — Arrivée à Mossoul (Ninive). — Histoire et description de cette ville.

J'ai oublié de dire que pendant mon court séjour à Téhéran, au mois d'août précédent, la présence du choléra y avait été signalée, jetant la terreur parmi cette population souvent et cruellement éprouvée par le redoutable fléau. Cependant, à la date de mon départ, les ravages étaient si peu considérables, que l'on comptait à peine huit à dix cas par jour. Mais au fur et à mesure que je m'éloignais de la capitale persane, les nouvelles devenaient plus alarmantes, soit que l'épidémie progressât avec rapidité, soit plutôt par l'effet d'une frayeur contagieuse qu'accroissaient de proche en proche les bruits exagérés répandus par les voyageurs le long de la route. Dès Hamadan, j'apprenais que le nombre des victimes était journellement d'une cinquantaine; à Sennèh, on disait cent; c'était deux cents sur le territoire turc.

Les Orientaux, dans leur fatalisme, n'avaient jamais usé des *quarantaines* pour se préserver de l'invasion des

maladies épidémiques et même les plus certainement contagieuses. Mais on se souvient de l'émotion que produisit, vers cette époque, l'apparition, en Europe, du choléra-morbus, apporté par les pélerins revenus de la Mecque. Une convention diplomatique imposa à la Porte, pour l'avenir, l'emploi des moyens préservatifs usités en Occident. De telles précautions contrariaient fort l'apathie turque, pendant que cette exigence européenne froissait l'amour-propre national; aussi ce fut avec un sentiment très-prononcé d'irritation et de mauvais vouloir que les quarantaines furent établies, et, à l'occasion, rien de ce qu'on peut faire subir aux Européens en fait de malices et de vexations, ne leur fut épargné. Dès Daskeran, j'avais appris que je trouverais probablement à Pindjwîn un fonctionnaire spécial envoyé de Constantinople, avec des pleins pouvoirs, pour organiser les mesures de surveillance nécessitées par la situation sanitaire de la Perse. En arrivant dans ce bourg, je sus qu'on l'attendait d'un moment à l'autre.

Le premier qui me reçut fut le maître de la douane, et j'appris malheureusement par lui que le Mudir civil, à qui j'étais recommandé, était en tournée pour quelques jours(1). A cause des circonstances j'avais eu l'attention d'établir mon campement à quelque distance du bourg, quand, vers le soir, je vis arriver d'abord le harem du chef de la Quarantaine et bientôt ce personnage lui-même. Sa vue ne m'annonçait rien de bon. Il est impossible, en effet, d'ima-

(1) Le *Mudir* turc est à peu près ce qu'est le Ketkhoda persan; il cumule les fonctions administratives et la police. *Mudir* veut dire *maire* ou *chef*.

giner rien de plus mal bâti et de plus répugnant à la fois, que ce petit homme avec son gros ventre qui s'avançait en ballonnant, péniblement aidé par deux jambes courtes et enflées comme deux poteaux mal équarris. Ce buste difforme était surmonté d'une face blafarde, aux joues pendantes, animée par deux yeux de fouine où perçait la haine bestiale du chrétien. Avec un pareil physique Salèh-Effendi (c'était son nom) ne pouvait être que grossier et insolent. N'écoutant même pas mes observations, il me condamna, le mot n'est pas de trop, à une séquestration de huit jours dans ce qu'il lui plut d'appeler la mosquée du pays. Cette soi-disant mosquée consistait en une longue pièce carrée, fermée seulement de trois côtés, comme un *talar* persan. On y entre par une petite porte qui fait face au côté ouvert, lequel domine le sol de quelques pieds. Là-dessous, se trouvait un tas d'ordures accru, chaque jour, par les Turcs qui avaient choisi cet endroit pour la satisfaction de leurs plus sales besoins. A vingt pas, en face, existe une petite enceinte en pierres, au milieu de laquelle est un bassin, ombragé par un saule magnifique. C'est là qu'on faisait les prières pendant que j'occupais la véritable mosquée, qui, quoique ouverte, sert parfaitement pendant l'hiver, les Kùrdes se souciant peu du froid, contre lequel ils sont aguerris dès leur plus tendre enfance. J'étais dans ce lazareth improvisé sous l'œil de mon gardien, de mon geôlier plutôt, le Mudir de la Quarantaine, comme il se faisait appeler, lequel habitait à une cinquantaine de mètres, de l'autre côté du ruisseau qui coule près de la mosquée.

Le lendemain de mon arrivée, je reçus sa visite. Je n'avais rien à attendre de lui, à en juger par un de ses

propos qui me fut rapporté. « Voilà un *Frengui*, avait-il » dit à mon tshalwadar, qui pourra témoigner qu'en Tur- » quie les quarantaines ne sont point un jeu. » Aussi m'attachai-je à lui rendre la plus désagréable possible cette visite, qu'il me faisait évidemment pour me narguer. Elle avait de nombreux témoins ; mes domestiques d'abord, prisonniers comme moi, ensuite les quatre zaptiés, hommes de police, qui accompagnaient le mudir, et enfin une vingtaine de Kùrdes que la curiosité avait groupés devant l'ouverture de la mosquée. Lorsque Salèh-Effendi entra, j'étais assis sur mon lit de voyage, que j'avais fait dresser dans un coin. Je ne bougeai point, et comme le mudir ne m'avait point salué en entrant, je me dispensai, à mon tour, de le saluer. De blafard, son visage devint cramoisi. N'ayant rien pour s'asseoir, il fut bien forcé de rester debout, et complétement interloqué par cette réception, après avoir pendant quelques instants roulé de grands yeux, il sortit brusquement au milieu des ricanements des Kùrdes qui avaient assisté à sa déconvenue et en paraissaient fort aises. Salèh-Effendi avait voulu m'humilier, en m'exposant ainsi en public comme une sorte de bête curieuse ; il n'avait fait que provoquer en ma faveur une plus grande sympathie de la part de cette population native qui respecte l'Européen autant qu'elle hait le Turc.

Les huit jours passés là me parurent un siècle. Le troisième, le mudir civil, Ahmet-Beg, étant rentré de ses courses, ne craignit pas de venir me voir et chaque jour il renouvela sa visite. Il m'apprit qu'il était cousin germain de Mahamet-Pacha que j'avais connu gouverneur à Kerbelah, comme lui d'origine kùrde. Cette famille, la

vérité m'oblige de le dire, s'est enrichie, de père en fils, par le pillage comme tant d'autres chefs de tribus de ces environs de Souleimaniéh. Autrefois indépendants de la Porte, ces chefs vivaient en vrais brigands, commettant les plus grands excès, indifféremment contre les Turcs et les chrétiens, et, pour un rien, joignant le massacre à la rapine. Leurs descendants sont aujourd'hui soumis et le mudir de Pindjwîn passe pour l'un des hommes les plus civilisés de la contrée. Il s'en vantait lui-même et quoique ses entretiens, à cause de son ignorance de toutes choses, m'aient souvent été cause d'un mortel ennui, je dois rendre justice à la complaisance et à la bonté dont ce brave homme ne cessa d'user à mon endroit. Son crédit n'alla pas jusqu'à faire lever mon inepte séquestration, mais pendant les trois derniers jours, il m'obtint de mon féroce cerbère la permission de faire à cheval, dûment accompagné, quelques petites excursions. Quant à lui, il me comblait de prévenances et m'envoyait tantôt du miel, qui est exquis et tout parfumé par les fleurs des montagnes, tantôt une perdrix, un quartier de mouton, etc., refusant tout paiement pour me soulager, disait-il naïvement, dans les frais d'un si long voyage.

Mes trois ou quatre promenades tout près du village n'eurent lieu que vers le coucher du soleil. Je n'avais qu'à me louer des habitants que je rencontrais et qui me prévenaient par un salut très-sympathique ; les femmes non voilées me montraient de jolis visages. Les habitations sont mieux construites que celles que j'avais rencontrées jusque-là. Les cours sont entourées de fortes haies en joncs tressés pour se mettre à l'abri des voleurs. Pindjwîn compte environ deux cents maisons dont une quin-

zaine appartiennent à des juifs, qui sont, ici, sous la direction spéciale de leur chef ou ketkhoda du nom de Levi-Aly. Ces juifs s'occupent surtout de drogues et de médecine. Dans tout le Kùrdistan, ce sont eux qui fabriquent les belles couleurs avec lesquelles on teint les fils de soie, de coton et de laine qui servent à la confection de ces superbes tapis, principale industrie du pays. Ils se sont même, à cet effet, disséminés dans toutes les contrées, et presque dans chaque village, de Sennèh à Souleimanièh, on trouve une famille juive faisant ce commerce. Les couleurs qu'on emploie sont exclusivement végétales. Le beau jaune est produit par l'écorce de la grenade, le noir avec une substance tirée des Indes ; il y a, en outre, dans le Kùrdistan, un arbre appelé le *Zalou*, dont les juifs sont parvenus à extraire cinq couleurs différentes, suivant qu'ils s'adressent à l'écorce, au bois, à la feuille ou à la fleur. Ils tirent d'autres nuances du *sendjits* ou caroubier qui ressemble tant à l'olivier par le feuillage et pour le fruit. Les plus riches tapis et les châles kùrdes, dont quelques-uns sont fort beaux, se font avec la laine excessivement soyeuse des chèvres dites d'*Angora* qu'on élève en très-grand nombre dans la contrée. Rien de joli comme la toison de celles de ces chèvres qui sont blanches, avec leur robe ornée de milliers de boucles argentées.

La vue, du haut des collines qui entourent Pindjwîn, est monotone, mais grandiose. De quelque côté qu'on jette les yeux, ce n'est qu'une succession de chaînes de montagnes surgissant l'une derrière l'autre, et toutes couvertes des mêmes forêts de chênes verts, mêlés d'arbrisseaux plus petits. Partout, également, croît la vigne sau-

vage, rampant à terre ou s'accrochant après les arbres.

Ce bon Ahmed-Beg prenait toutes les précautions possibles afin que je ne fusse pas volé, et chaque nuit, il faisait veiller une douzaine d'hommes autour de ma demeure dans l'intérêt de ma sécurité. Dans une seule nuit, il envoya jusqu'à quatre fois pour voir s'il n'était rien arrivé à mes lévriers. Il y a une quantité d'ours dans le pays, qui descendent le soir, jusqu'au milieu des jardins; ils sont pareillement friands des fruits, de sorte que les habitants se voient obligés de veiller dans leurs vergers, non-seulement contre les voleurs, mais aussi contre les ours.

De mon lazareth je voyais trois fois par jour les musulmans, qui sont ici du rite sunnite, faire leurs prières. Ils se mettent sur plusieurs rangées, les uns derrière les autres; un mollah se tient en avant et invoque trois fois le nom de Dieu, *Allah! Allah! Allah!* puis tous marmottent la même prière et l'on dirait, pendant un quart d'heure, un grand bourdonnement d'abeilles. Ces costumes de différente couleur, ces turbans également bariolés, ce mélange d'hommes de guerre avec leurs grands pistolets et leur khanar (épée courte) et de vieillards, dont quelques-uns centenaires, tout cet ensemble composait un tableau bien fait pour tenter et inspirer un peintre.

L'une des visites qui m'intéressa le plus, fut celle de deux Derviches qui arrivaient du *Khokand,* accomplissant pour la seconde fois le pélérinage de la Mecque. Ils étaient vingt-trois à faire ce voyage et ils avaient suivi une caravane retenue comme moi, mais moins sévèrement, en quarantaine. Ils me racontèrent qu'ils avaient mis six mois pour venir du Khokand jusqu'à Téhéran. D'après ce qu'ils me disaient, les négociants de la ville de Khokand,

qui est à deux journées du Sir-Daria, descendent avec des bateaux à rames ce grand fleuve jusqu'à la mer d'Aral ; de là, ils gagnent, par terre, la mer Caspienne où ils s'embarquent de nouveau, et remontant le Volga, ils vont tenir la foire de Nishni-Novogorod. L'un de ces Derviches était habillé plutôt à la persane et l'autre entièrement comme les Tatars de Kazan, mais avec un type kalmouk fortement caractérisé. Celui-ci ne parlait qu'avec enthousiasme de son *koumis* national ou lait de jument fermenté. D'après eux, cette navigation du Sir-Daria est très-importante ; on tire les bateaux au moyen de chevaux, lorsque les rameurs éprouvent trop de difficultés. Je fus vraiment surpris de l'intelligence de ces deux pélérins et de leurs connaissances variées sur les choses de cette immense Asie. Ils prirent le thé avec moi, mais ils me déclarèrent que celui dont je me servais, et que je payais assez cher pour l'avoir bon, était absolument détestable et ne ressemblait en rien à la feuille délicieuse que le Khokand tire directement de la Chine. Ils le prenaient sans sucre, comme les Chinois, soutenant que le sucre gâte le thé, comme les Arabes le disent pareillement du café. On voit que pour un pestiféré, les communications avec moi étaient assez faciles. Ma mise en lazareth n'était qu'une pure malice de Turc à Européen ; mais ce qui n'était que trop sérieux c'est l'action sur ma santé de plusieurs nuits très-froides ainsi passées dans un logement tout ouvert.

Enfin le mardi, 1er octobre, vit se terminer cette odieuse et bien inutile quarantaine. J'avais hâte de partir, mais les miens ne s'en souciaient pas trop à cause de tous les bruits effrayants qui couraient sur ce redoutable Yar-Ahmet. Il avait, prétendait-on, envoyé des hommes à lui

dans le village pour s'informer quelles étaient les caravanes qui s'y trouvaient retenues, et le nombre des malles et le contenu des caisses. Ahmet-Beg me rassura et me dit que je pouvais continuer mon voyage sans rien craindre, la bande de Yar-Ahmet respectant les Européens. Dans le village même les voleurs sont nombreux. La nuit, on est obligé de se garder, ce qui n'avait pas empêché, la veille, des malfaiteurs de s'attaquer à une maison où logeait une caravane de marchands persans, auxquels on avait dérobé une forte caisse d'indiennes.

Parti le 2 octobre, j'arrivai le vendredi 4, en deux étapes, à Souleimanièh, chef-lieu du Kùrdistan turc, et j'y restai jusqu'au 10 à me refaire un peu des cruelles souffrances que j'avais endurées pendant cette maudite quarantaine. La première station m'amena de Pindjwîn à *Veliawa*, en passant par *Terendar*, *Kiril-Sou* et *Badanèh*; la seconde, après m'avoir fait traverser une assez forte rivière en sortant de Veliawa, me fit voir *Daouevéisa*, *Nodèh* et *Asrabad* : tous ces noms se rapportent à des villages et même à de simples hameaux dont je ne dirai rien, vu leur peu d'importance.

Malgré son titre de chef-lieu, Souleimanièh est plutôt un bourg qu'une ville, de beaucoup au-dessous de Sennèh. Il se trouve situé dans une vallée plate et aride, coupée par des ravins, la plus grande partie de l'année sans eau, au pied de l'un des versants des Monts-Khoïdjâh, chaîne particulière qui court du nord au midi. Toute cette campagne a un air désolé et l'on comprend que ce n'est qu'à sa position stratégique que Souleimanièh doit l'honneur d'être la résidence du représentant du Sultan auprès de cette portion de la population kùrde.

Le gouverneur, Omer-Pacha, était une créature de Namik-Pacha, lequel m'avait remis pour lui, en partant de Bagdad, une lettre particulière de recommandation jointe à mon *bouyourouldi* ou passeport. Dès la veille, je lui avais fait remettre le tout par mon domestique Jùssouf, détaché en avant pour le prévenir de mon arrivée. Jùssouf m'attendait à une demi-lieue de la ville, en compagnie d'un chef kùrde de grande mine, nommé Abdou-Rhaman-Beg, dont la maison avait été désignée par le pacha pour me recevoir. Celui-ci, en termes des plus cordiaux, se mit entièrement à ma disposition. Mais la véritable détention que je venais de subir, l'état de maladie et de surexitation nerveuse dans lequel m'avaient mis les dix jours précédents me rendaient d'humeur peu accommodante. Ce fut, pendant le reste de la journée, un long débat, que je me reproche, entre ma mauvaise humeur croissante et l'inépuisable complaisance de cet homme. Arrivé devant sa maison, je refusai d'y entrer, alléguant que je voulais m'établir sous ma tente. Il s'empressa d'en faire dresser dans son jardin une fort belle à lui. Je dis qu'il me fallait la mienne, quoique de beaucoup plus petite, entendant être chez moi. Cette scène, dont je reconnais tout le ridicule, se renouvela à l'occasion du manger. Pour me bien traiter, le brave homme avait engagé un cuisinier qui, à l'heure du dîner, me servit un très-confortable repas. Même refus : je voulais ma cuisine à moi, afin d'être bien sûr qu'on ne m'empoisonnerait pas dans un pays où l'on avait juré ma mort. Je ne savais véritablement plus ce que je disais, m'exaltant moi-même en parlant. Mon hôte ne répondait rien et restait là consterné. A la vue de ce réel chagrin qui assombrissait sa belle et bonne figure,

mon exaltation tomba peu à peu, et lui tendant la main : « Non, lui dis-je enfin, vous êtes bon et j'ai confiance en « vous. » J'acceptai son dîner, qu'on resservit dans sa grande tente, où je fis également porter mon lit. Je n'ai jamais vu un homme plus heureux, quoiqu'il ne me fût guère possible de faire honneur à son repas.

Les trois premières journées se passèrent sous la tente et presque sans sortir du lit. J'étais réellement malade, les entrailles en feu, pas d'appétit et un accablement de tous les membres, avec fièvre, qui m'inquiétait. C'était le commencement d'une affection dyssentérique qui ne me quitta point pendant tout le reste de mon voyage. Mes fatigues antérieures y étaient pour quelque chose, mais les froides nuits de Pindjwîn avaient déterminé le mal. Je fus parfaitement soigné par mon hôte, Abdou-Rahman-Beg, ainsi que par sa famille, et de nombreuses visites vinrent, dès le lendemain de mon arrivée, me témoigner de l'intérêt qu'on me portait. La première fut celle d'Omer-Pacha. Lui sorti, ce fut le tour du Mufti, Mollah-Ahmet; puis vint le Kadi, Nakieb-Seyid-Effendi, bientôt suivi de plusieurs autres. Je les entendais s'entretenir en persan et à demi-voix de mon état. Ils n'en auguraient rien de bon, et croyant que je ne les comprenais point, ils se communiquaient leurs inquiétudes. « Je ne crois pas qu'il s'en « tire, » disait l'un. — « D'ailleurs jamais Européen n'est « sorti d'ici, » ajoutait un autre. — « Ainsi, leur dis-je, vous « me croyez bien malade? » Ils hésitaient à me répondre : « Dieu est grand! s'exclama enfin l'un d'eux. » — « Oui, « repris-je, il est grand, mais il est bon aussi, et il ne « voudra pas que je meure loin de ma patrie et de ma « famille. » Ce fut pour moi comme un coup de fouet, sous

lequel je me redressai plein de confiance et d'énergie. Pendant trois jours, je pris avec docilité des jus d'herbes du pays, recommandés pour les maux d'intestins, et, à l'honneur de la médecine kùrde, je me trouvai, le quatrième jour, en état de sortir pour me rendre chez le Pacha qui m'avait invité à déjeuner.

Obligé de me ménager beaucoup, je répondis mal à sa politesse et ne touchai que du bout des lèvres à l'excellent repas où il avait réuni tout ce que la contrée offre de plus délicat. Omer-Pacha est un de ces Turcs qui, peu portés pour les idées européennes, possèdent, en revanche, toutes les traditions de l'antique hospitalité. Son affabilité naturelle était encore accrue par le plaisir de pouvoir causer avec moi de l'homme qui avait fait sa carrière et dont j'aimais à rappeler les bontés à mon égard. Évidemment il connaissait les avanies que j'avais eu à subir à Pindjwîn; mais le Mudir de la quarantaine étant un fonctionnaire indépendant, envoyé de Constantinople avec des instructions qui ne lui avaient pas été communiquées, il évitait de m'en parler, et par un sentiment de discrétion que me semblait commander la délicatesse, je m'abstins aussi de lui en rien dire. Je comprenais, néanmoins, à son excessive amabilité, qu'il voulait me faire oublier la sotte et dure conduite qu'on avait tenue envers moi : Omer-Pacha avait alors deux fils, l'un de dix-sept ans, d'humeur douce, réservé et même très-sérieux pour son âge, et l'autre bambin de cinq ans, charmant dans sa petite tunique bleue et son pantalon rouge. Le lendemain, ce fut à mon tour de traiter le gouverneur. Le déjeuner fut encore suivi d'une agréable et cordiale conversation, qui se prolongea pendant près de deux heures, tout en prenant le thé et le

café et en fumant, dans des pipes turques, de l'excellent tabac de Latakièh, dont le Pacha m'avait fait présent.

Souleimanièh compte une trentaine de familles chaldéennes (catholiques), pauvres, misérables, à la différence des chrétiens de Sennèh, qui sont presque tous dans l'aisance. C'est là le reste d'une chrétienté autrefois florissante, mais cruellement décimée par le fanatisme kùrde. Opprimés, pillés, massacrés, les Chaldéens, emportant leurs vases sacrés, se réfugiaient au désert. Aujourd'hui la persécution a cessé ; ces chrétiens ne sont même plus tracassés : ils n'ont pu se relever toutefois, et vivent, je dois le dire, dans une abjection profonde, dont ne peuvent certes les retirer leurs deux prêtres, qui s'étaient empressés de venir me voir.

Oncle et neveu, mariés l'un et l'autre, se détestant cordialement, ils étaient en guerre continuelle, et lorsqu'ils se mettaient en état d'ivresse, ce qui arrivait souvent, leurs querelles, parfois, dégénéraient en pugilat. Quelques jours auparavant, sur la plainte du neveu, qui avait reçu la plus forte dose de coups, l'oncle avait été condamné par le Pacha à vingt-quatre heures de prison. Chacun de leur côté, en se diffamant réciproquement, ils vinrent me demander une aumône que je ne pouvais refuser à leur trop réelle misère. Dans cette partie du Kùrdistan les prêtres chaldéens sont obligés, pour vivre, d'exercer un métier; ceux-ci étaient fabricants de cordes. Voulant me témoigner leur reconnaissance, ils m'annoncèrent qu'ils allaient célébrer une messe pour le retour de ma santé et l'heureuse continuation de mon voyage, m'invitant à y assister. Je m'y rendis, j'en fais l'aveu, par pure curiosité. Ce fut une transformation véritablement surprenante, et

je ne saurais assez louer la dignité de l'oncle, qui officiait, et la parfaite tenue du neveu, qui l'assistait. L'église de Souleimanièh n'est qu'une grange avec un autel d'argile. La cérémonie fut vraiment touchante, surtout au moment de l'élévation : le prêtre tenant l'hostie consacrée avec ses deux mains, se tourne vers les fidèles et l'élève par trois fois au-dessus de sa tête pendant que l'assistance fait un grand bruit comme à l'office du Vendredi-Saint, qu'on appelle les Ténèbres. Souleimanièh compte, en outre, une quinzaine de Juifs. Le reste de la population, qui peut monter à six mille habitants, est musulman du rite sunnite ou turc. Je n'ai décrit aucun monument; la ville n'en possède aucun, pas même la résidence du Pacha, qui mérite une mention.

Suffisamment reposé et me croyant guéri, je me remis en route dans la matinée du jeudi 10 octobre. Cette première journée me conduisit à *Kelespi,* village insignifiant, en passant par *Allay, Bao, Merdèh*, qui sont de véritables hameaux, et en traversant une assez mauvaise rivière appelée le *Tadjeroud*. Je n'y trouvai, pour m'abriter, qu'une sorte de grange mal fermée, triste gîte vu ma situation, car, dès les premières heures de cheval, la fièvre m'avait repris. Le temps était cependant superbe pour la saison, froid la nuit, mais, dans la journée, le plus beau soleil. L'étape du lendemain m'amena au village de *Tekièh*, après une station à *Bibidjek* pour le déjeuner. La route de la veille était encore passable; celle de ce jour me remit dans les montagnes, où je retrouvai ces sentiers de chamois qui m'étaient si connus. Le 12, ce fut pis encore. Quoique plus en plaine, on chemine sur un sol excessivement tourmenté, déchiré, à chaque instant,

par des ravins profonds et d'un passage parfois dangereux. On arrive ainsi à *Tshemtshemâl*, modeste agglomération d'une trentaine de maisons, mais où l'on voit une station militaire composée d'une compagnie de cent *haïta* (troupes irrégulières). Leur commandant, Jaffer-Beg, m'offrit très-gracieusement l'hospitalité dans sa tente où nous passâmes agréablement la soirée en compagnie de Jüssouf-Agha, son second, et de Feth-Ahmet-Beg, le mudir du lieu. Mais j'avais hâte d'atteindre Kerkouk, qui n'est qu'à six lieues. La lune se levant à peu près pleine, me décida à me mettre en route vers dix heures.

Après une marche de sept heures, j'arrivai, le dimanche 13 octobre, à Kerkouk, fatigué, harassé et tremblant la fièvre. Ce fut pour moi une rude nuit, passée au milieu d'assez hautes montagnes, quoique avec un chemin plus praticable. Je descendis chez un Chaldéen catholique, qui me céda sa maison, dans le quartier chrétien. Le chef de la famille, Gadja-Jüssouf, complétement aveugle, vivait avec son beau-frère, Gadja-Mouça, et le fils de celui-ci, du nom d'André (Éndri). J'eus grandement à me louer de l'excessive bonté de ces braves gens, chez lesquels j'avais été logé par le gouverneur lui-même, Taghi-Pacha, que j'avais prévenu de mon arrivée.

Kerkouk est ancien. Les uns (Olivier, Ritter,) y voient la *Mennis* de Quinte-Curce, cette ville où Alexandre se reposa en allant d'Arbèles à Babylone; les autres adoptant l'opinion de d'Anville, l'identifient avec la *Kerkoura* de Ptolémée. Voici ce qu'en disait Niebuhr au siècle dernier : « Cette ville est située au pied d'une colline escarpée. La colline est entourée d'un mur et sert de citadelle. On y voit trois mosquées dont l'une contient,

dit-on, les tombeaux des prophètes Daniel, Michaël, Hanania et Azaria. Les mahométans ne permettent pas aux juifs d'y faire leurs dévotions. Il y a environ quarante Chaldéens ou Nestoriens, qui se sont ralliés à l'Église romaine (1). » Aujourd'hui on compte à Kerkouk de deux à trois cents chrétiens et une centaine de familles juives, sur une population de douze à treize mille âmes. Les murs qui entourent la colline, ou plutôt le monticule factice élevé sur un terrain uni, présentent un caractère de haute antiquité, peut-être assyrien. On montre, dans une ancienne église devenue une mosquée, le tombeau qu'on dit être celui du légendaire Thomas-Ghair, général du roi Chahpour. Une dizaine d'églises, datant des premiers temps du christianisme, ont été ainsi converties en mosquées. Indépendamment de celle à laquelle est attaché le souvenir du prophète Daniel, il en est une autre qui contiendrait, disent les mêmes naïves traditions, la tombe de la Vierge. Ces divers monuments, construits en belle pierre, n'ont cependant rien de remarquable. Une petite rivière, le *Toussi-Teshaï* passe à Kerkouk. De l'autre côté se trouve le *Seraï* ou palais du gouverneur, maison d'apparence peu princière, mais vaste et commode. J'en pus juger, le lendemain de mon arrivée, en répondant à l'aimable invitation que m'avait adressée Taghi-Pacha de venir déjeuner avec lui. Celui-ci, comme le Pacha de Souleimaniêh, s'attacha, par ses prévenances, à me faire oublier ma mésaventure de Pindjwîn. En sortant de chez lui, j'allai faire une promenade au village chrétien de *Koria,* que l'on rencontre à peu de distance du Seraï,

(1) *Voyage*. Tome II, pag. 272.

entrecoupé de jardins où l'on voit de fort beaux oliviers et d'autres arbres à fruits d'une vigoureuse végétation. Il y avait là aussi plusieurs églises ou chapelles qui sont aujourd'hui autant de mosquées presque ruinées. La plus grande, toutefois très-simple, sert encore au culte chaldéen catholique. Le bon prêtre, qui y est attaché, m'en fit les honneurs avec une complaisance pleine de courtoisie. Une journée m'avait suffi pour tout visiter; les deux suivantes furent passées dans un repos complet, qui, évidemment, était mon meilleur remède.

Le quatrième jour, c'est-à-dire le jeudi 17 octobre, je quittai Kerkouk. La route, dirigée en plein nord, passe d'abord par le village de *Koria,* et s'enfonce ensuite dans un désert coupé par des déchirures volcaniques. Une éminence montre un petit cratère d'où sortent des feux, appelé Baba-Gùrgùr. Là aussi se voient d'abondants puits de naphte, dont on tirait le bitume qui servait d'enduit pour les murs de Babylone et d'autres villes d'Assyrie (1). Je m'arrêtai pour déjeuner dans un caravansérai, situé sur le bord d'un maigre ruisseau, au milieu de rochers solitaires et arides. En sortant de ce site sauvage, on descend dans une plaine marécageuse où, à chaque instant, la marche est embarrassée par des mares et des cours d'eau. Une ceinture de petites collines, formées d'un gravier compacte, borde cette plaine au nord. C'est après l'avoir franchie qu'on arrive au bourg d'*Altoùn-Kùpri,* bâti sur la rivière appelée le Petit-Zab, le *Caprus* des Grecs, dont le nom semble se retrouver dans celui du bourg.

(1) Ce sont, on n'en s'aurait douter, les réservoirs bitumineux dont parle Quinte-Curce.

Cette rivière prend sa source dans la chaîne du Djebel-Tak (l'ancien *Zagros*) qui sépare le Kùrdistan de l'Aderbeïdjan, et va se jeter dans le Tigre, à une quinzaine de lieues d'Altoùn-Kùpri. J'avais fait route, depuis Kerkouk, en compagnie de six Chaldéens chrétiens, de Tel-Keiff, village près de Mossoul, gens robustes et qui voyageaient bien armés. Ils s'étaient employés dans le service des bateaux à vapeur du Tigre, dont le siége est à Bagdad, et ils s'en retournaient dans leur pays, après avoir gagné quelque argent.

Altoùn-Kùpri mérite bien le nom de « misérable petite ville » que lui donne l'intrépide voyageuse Mme Ida Pfeiffer, laquelle y passa quelques heures, vingt ans avant moi, en se rendant de Bagdad à Mossoul. Ce grand bourg est construit dans une île formée par les deux bras du Petit-Zab, qu'on traverse sur deux ponts en pierre d'inégale grandeur, mais d'une construction magnifique, datant selon toute apparence, de l'époque romaine. Les indigènes appellent le Petit-Zab, fort large malgré son nom, *Altoun-Sou* (*l'Eau-d'Or*), plutôt parce que son eau est excellente et fertilise la contrée, qu'à cause des quelques paillettes qu'on ramasse dans son lit. Je vis, là, plusieurs *keleks* chargés de grains qui se disposaient à partir pour Bagdad. Je n'ai rien autre chose à dire d'Altoùn-Kùpri, qui compte cependant de sept à huit mille âmes. Autrefois on y voyait un beau caravansérai ou khan, aujourd'hui ruiné. J'en repartis dès le 18, dans la soirée, malgré les instances du mudir, Mahmoud-Agha, qui me fit une amicale visite dans ma tente, car j'avais mieux aimé camper, et me donna quelques indications utiles pour la suite de ma route jusqu'à Mossoul, en passant par Erdibil.

D'Altoùn-Kùpri à Erdibil, ce n'est qu'un désert semblable à celui que j'avais suivi en me rendant de Bagdad à Samara, le long du Tigre. La distance est coupée par un repos placé au village de *Koschtepèh,* où j'arrivai au milieu de la nuit, que j'achevai dans un divan-khanèh fort délabré et infesté par une nuée de chauves-souris pour lesquelles ma présence semblait au plus haut point importune. Je leur quittai la place de grand matin et entamai une nouvelle marche de cinq heures à travers le désert, en longeant, mais de très-loin, une chaîne de montagnes qui montre, sur la droite, ses versants et ses sommets également arides. Je remarquai, sur la route, trois ou quatre de ces tertres ou buttes, appelées *tépèhs*, amoncelments de débris antiques, recouverts de terre, indiquant que jadis, cette contrée solitaire était très-peuplée. Les gazelles seules s'y promènent en sécurité et s'arrêtaient, simplement curieuses, pour nous regarder passer. Il était midi lorsque nous atteignîmes le faubourg d'Erdibil. J'avais envoyé un domestique pour annoncer mon arrivée au gouverneur ou mudir à qui le pacha de Souleimanièh m'avait recommandé. Par ses ordres je fus conduit à la maison d'un nommé Nadir-Agha; mais je la trouvai si sale et si dégoûtante, que je ne pus me décider à y rester, et l'on me donna, en place, celle d'un certain Mahamet-Effendi, infiniment préférable, où je m'installai très-commodément avec tout mon monde.

Voici une ville dont le nom antique (Arbèles) est l'un des plus retentissants de l'histoire, car il est lié au souvenir de la grande victoire d'Alexandre sur Darius, qui décida du sort de la Perse. Cependant la bataille n'eut lieu qu'à une assez grande distance d'Arbèles, à Gaugamèles.

Strabon contient, à cet égard, un passage précieux pour la géographie historique de ce pays. « Dans l'Aturie (l'Assyrie propre), dit-il, est le village de Gaugamela, où Darius perdit sa couronne. Ce lieu est aussi célèbre par son nom, qui signifie *Maison du chameau*. Darius, fils d'Hystaspe, l'appela ainsi parce qu'il en avait assigné le revenu au chameau qui, chargé, entre autres bagages, de la provision du roi, avait supporté le plus de fatigues en traversant le désert de la Scythie. Les Macédoniens, ne voyant dans Gaugamela qu'une misérable bourgade, appelaient leur victoire d'après le nom d'Arbèles, endroit plus considérable, colonie d'Arbelus l'Athmoréen. Après Arbèles et le mont Nicatoriùm, on rencontre la rivière *Caprus* (1), à la même distance d'Arbèles que le *Lycus* (2). La contrée porte le nom d'*Artacène* : aux alentours d'Arbèles, on trouve aussi la ville de Demetrias, ensuite la Source de Naphte, les Pyres (feux), le Temple de Diane *Anéa*, Sadraques, le Palais de Darius, fils d'Hystaspe, et le Cyparisson (Forêt de cyprès) (3). »

On ne saurait mieux décrire le pays que nous sommes en train de parcourir. En venant d'Altoùn-Kùpri à Kerkouk, j'ai signalé au lecteur l'existence des puits de naphte et des feux volcaniques dont parle le géographe grec contemporain de Jésus-Christ. Quant aux villes de Demetrias et de Sadraques, on n'en connaît nulle trace, pas plus que du temple de Diane dont Strabon mentionne l'existence. Au dix-septième siècle, il restait, sans doute,

(1) Le Petit-Zab.
(2) Le Grand-Zab.
(3) Strabon, livre XV, chap. Ier.

quelque chose du palais des rois Perses dont il parle également. On serait tenté de le croire en lisant ces lignes de Tavernier écrites à l'occasion de son troisième voyage dans la Perse, où il arrivait d'Alep en passant par l'Assyrie (avril 1643) : « Le lendemain nous entrâmes dans une belle plaine où il y a quantité d'arbres fruitiers. C'est la plaine d'Arbèles où Alexandre défit Darius, et elle a bien près de quinze lieues de tour. Elle est arrosée de quantité de ruisseaux, et vers le milieu de la plaine, s'élève une petite montagne de demi-lieue de circuit. Elle est couverte des plus beaux chênes qu'on puisse voir, et il y a au-dessus des ruines d'un château qui a toutes les marques d'avoir été un bel édifice. Ceux du pays disent que c'est le lieu où Darius étoit quand il donna la bataille contre Alexandre. A trois lieues de là, près d'une grande montagne du côté du nord, on voit encore les ruines d'un autre château et de plusieurs maisons, où ils ajoutent que Darius avoit une partie de ses femmes quand il perdit la bataille, et ce château est assis en une admirable vue. » Lequel de ces deux châteaux est le Palais dont parle Strabon? Je n'essayerai certes pas de le déterminer. Quant à la localisation de la bataille dite d'Arbèles, faite par Tavernier, d'après la tradition locale, nous avons vu combien elle est erronée.

D'après l'histoire, Darius quitta avant la fin de l'action la plaine de Gaugamèles ; il parvint dans la nuit à Arbèles, et dès le matin, avec quelques mille hommes, continua sa fuite jusqu'à Ecbatane (Hamadan), suivant très-problablément la même route que je venais de parcourir vingt et un siècles après cet immense désastre. Le lendemain, son vainqueur arrive, à son tour, à Arbèles,

mais hésitant à se lancer au milieu des montagnes inconnues du bas-Kùrdistan et de la Médie, il se contente de recueillir les trésors que le dernier roi de Perse avait entassés dans cette ville, et après quelques jours de repos, il marche à la conquête de Babylone, de Suze et de Persépolis. Ce ne fut que l'année suivante qu'il s'occupa d'enlever Ecbatane à Darius, qui n'osant point l'attendre, tenta cette marche sur la Bactriane, dans laquelle il fut tué par le traître Bessus.

Dès cette date, Arbèles était une ville dont plusieurs vestiges de monuments, retrouvés de nos jours, attestent la haute et antique importance. Pour suppléer à mon incompétence, je demande à transcrire ici ce curieux tableau de ses origines, peu connues jusqu'aux travaux récents d'un orientaliste de premier ordre, M. Jules Oppert, chargé par l'empereur Napoléon III d'exécuter, avec MM. Fresnel et Thomas, un voyage archéologique à travers l'Assyrie et la Babylonie.

« On trouve, dit M. Oppert, le nom d'Arbèles dans la Bible où elle est nommée *Bet-Arbel*; elle fut détruite par un nommé Salman, et cette destruction est citée par le prophète Osée (ch. X, v. 14) comme un exemple d'une terrible dévastation. Ce Salman pourrait être Salmanassar III; cependant, dans les annales de ce monarque, qui embrassent trente et une campagnes entreprises pendant son règne, il ne se trouve pas d'indication qui puisse avoir trait à Arbèles. Comme *Salman* n'a pas dû être nécessairement un nom royal, il est possible qu'il soit identique au beau-frère de Sardanapale IV (V) que Diodore nomme Salémenès, et qui était moins efféminé que le roi son maître. Si cette identification, qui n'est, du reste, qu'une

simple hypothèse, est juste, le sac d'Arbèles aurait eu lieu au commencement du huitième siècle, à l'époque même du prophète Osée. Le terme hébreu, combiné avec les inscriptions cunéiformes, nous donne la signification du nom d'Arbèles, qui probablement signifiait « maison des quatre Dieux. » Dans les textes (cunéiformes) de Ninive, le nom de cette ville est écrit par le monogramme de « quatre » suivi de celui de « Dieu » *arba-il;* la version assyrienne de Bisoutoun l'écrit en caractères phonétiques, *Ar-ba'il.* La déesse *Istar* était surtout vénérée dans ce lieu, et les inscriptions la désignent sous le nom de « la déesse Istar, d'Arbèles, » pour la distinguer de celle de Ninive. Elle s'écrit la déesse *des quinze*.

« Plus heureuse que sa voisine illustre, Arbèles survécut à Ninive, dont les souverains se glorifient d'avoir travaillé à la gloire de la déesse de *quinze (jours)* d'Arbèles, qui, en même temps, présidait aux exploits de la guerre. C'est ainsi que nous le trouvons dans une tablette provenant d'Arbèles, un peu fruste, rédigée par le roi Sardanapale V (VI) (vers 650 avant J.-C.) et ainsi conçue : « La « ville d'Arbèles est le siége de la déesse Istar, la Maison « des trésors..... Son mur n'avait pas été réparé depuis « longtemps..... Je restituai son enceinte extérieure et « j'achevai l'enceinte intérieure ; j'y construisis des *luli*. « Je fis reluire comme le soleil le temple d'Istar, ma sou- « veraine, en le couvrant d'or pur. Les *surini* de la porte « du temple d'Istar furent émaillés en or (1). » Arbèles se soustrait à nos recherches durant l'époque de la dynastie babylonienne ; mais elle reparaît sous la domination des

(1) Ces mots *luli* et *surini* ne sont point expliqués.

Achéménides, pendant laquelle elle se mit à la place de Ninive, comme capitale de l'Assyrie. Ainsi Darius, fils d'Hystaspe, nous rend compte, dans l'inscription de Bisoutoun, de sa victoire sur le rebelle Tritantæchmès, le Sargatien, qui s'était révolté en se proclamant roi de Médie, comme descendant de la race de Cyaxarès. Le prétendant fut vaincu, amené à Ecbatane, cruellement mutilé et exposé aux yeux du peuple; et puis, pour faire un exemple, Darius le fit transporter à Arbèles et mettre en croix dans cette localité, probablement pour terrifier les Assyriens. Darius-Codoman s'enfuit vers cette cité, après le désastre de Gaugamèles, et cette circonstance a contribué à illustrer le nom d'Arbèles. Plus tard la ville tomba successivement au pouvoir des différents successeurs d'Alexandre, puis de Séleucus, mais fut bientôt la proie des Parthes, qui y établirent une nécropole. Alors le tombeau de la puissance des Perses recéla les restes des rois arsacides; et nous savons que l'empereur Caracalla, dans son expédition, les viola (1). »

L'Erdibil actuelle occupe identiquement la même place que l'Arbèles historique, en partie sur une colline artificielle et isolée, dont l'aspect rappelle le tumulus de *Babil* à Babylone. Sur cette éminence est une forteresse en mauvais état, au-dessous de laquelle ont été pratiqués plusieurs souterrains; la légende populaire en attribue la

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, exécutée par ordre du gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas et Jules Oppert, publiée par ce dernier. T. I[er] (*Relation du voyage et résultats de l'expédition*), p. 281. Paris 1863. Imprimerie impériale, impr. aux frais du Gouvernement.

construction à l'un des Darius (1). Tout à l'entour se groupent les maisons qui composent la ville basse, plus particulièrement habitée par les Kùrdes ; sur la hauteur résident les autorités turques. Encore prospère sous les kalifes, aujourd'hui Erdibil compte au plus quatre mille habitants, presque tous musulmans, sauf environ deux cents juifs. Comme tant d'autres cités asiatiques, c'est au farouche dévastateur Timour-Leng qu'elle doit la perte de son importance. On trouve dans la ville basse quatre caravansérais ou khans, pour l'usage des voyageurs, qui passent en grand nombre sur cette route de Bagdad à Mossoul et à Alep, deux bons bains et trois ou quatre bazars bien tenus, quoique fort simples, et couverts seulement d'une toiture en feuilles de palmier.

Une fois reposé, j'allai faire ma visite au mudir, Mahmoud-Beg, qui loge dans la citadelle. Cette construction n'est pas la seule qui se voie dans cette partie haute. On y trouve une seconde ville dont les maisons, renfermées dans de hautes murailles de belle pierre, n'ont qu'une seule ouverture flanquée de tours et donnant sur quelque ruelle étroite. Cela ressemble d'une manière frappante au style architectural de ces maisons dessinées comme accessoires sur les bas-reliefs assyriens. En entrant dans la forteresse, la vue est frappée par un bâtiment aux ouvertures grillées ; c'est la prison du *livah* ou district. Le nombre de ses pensionnaires faisait l'éloge de la police du mudir, mais non point celui de la moralité de ses administrés. Dans la cour qui précède l'habitation de Mahmoud-Beg, jouaient trois charmantes gazelles qui s'approchèrent de

(1) Oppert, *loco citato*.

moi pour se faire caresser. Le mudir se montra fort bonhomme, se souciant très-peu du reste du monde et uniquement préoccupé de maintenir en paix le district important confié à ses soins et de lui faire rapporter le plus possible, disait-il, dans l'intérêt de son gouvernement : je n'ai pas voulu croire les mauvaises langues, — car les Kùrdes ne se gênent nullement pour parler, — qui prétendent que Mahmoud-Beg est non moins soigneux de ses propres intérêts. Cependant son installation est plus que simple, et je dois rendre justice également à la simplicité de ses manières. Avant de le quitter, je restai quelques instants à considérer, de la terrasse qui surmonte son logement, le beau panorama qu'offre la ville basse et la vaste plaine qui l'entoure. Erdibil est, je le répète, une ville d'une physionomie absolument assyrienne. Je retrouvais ce même cachet dans la demeure devenue la mienne pour un jour, avec sa cour monumentale et son portique d'entrée à colonnes massives. Ce caractère se remarque, en outre, dans une ancienne église dont on a fait une mosquée, et qui montre un péristyle qu'on dirait dater de trois mille ans. A côté s'élève un minaret d'une prodigieuse hauteur.

Quant aux restes mêmes de l'antique Arbèles, ils n'ont pas trouvé grâce devant le fanatisme musulman. Cependant, tout autour de la ville, et dans un très-grand rayon, on aperçoit des traces de ruines qui permettent d'assigner à la cite primitive une immense étendue. La seule chose qui attire les regards est une grande colonne dont le fût, à moitié brisé, se dresse non loin de la ville actuelle, sur un piédestal octogone dans lequel a été pratiqué un double escalier en spirale.

Je quittai Erdibil le dimanche 20 octobre, dans la matinée, après avoir reçu la visite du bon mudir et celle d'un Italien, natif de Livourne, nommé Giovani, le seul Européen établi ici, où il exerce la médecine, avec ou sans diplôme, mais, à coup sûr, sans comparaison défavorable avec les empiriques indigènes. La veille, j'avais reçu celle d'un négociant chrétien, nommé Gadja-Hennah, demeurant à Encava, village presque entièrement chrétien, situé à une lieue d'Erdibil, sur la route que je suivais. Il insista très-gracieusement pour venir avec moi jusque-là, et c'est en sa compagnie que j'arrivai à Encava, où l'accueil qui me fut fait m'engagea à passer la nuit.

Encava compte au plus cent cinquante maisons des plus modestes. C'est là que vit, dans une union parfaite et sous la protection très-efficace du gouvernement turc, une petite chrétienté chaldéenne, l'un des restes de cette célèbre Église grecque d'Assyrie, qui dura jusqu'aux temps de l'invasion musulmane. La campagne, qui entoure le village, accuse un grand caractère d'aridité. On n'y voit ni jardins ni vergers. L'eau y manque et l'absence des ruisseaux naturels a été imparfaitement corrigée par un aqueduc ou petit canal exhaussé, qui amène le produit d'une source située à une lieue de là. C'est dire que les habitants d'Encava sont peu riches. Le meilleur des terres appartient à un nommé Gadja-Jùssouf de Kerkouk et à ce même Gadja-Hennah qui s'était chargé de me présenter aux prêtres qui desservent l'église d'Encava.

Mon arrivée leur ayant été annoncée, je les trouvai tous les cinq m'attendant en dehors du village. Ils m'accueillirent avec une cordialité vraiment touchante, déclinant leurs noms, que j'ai transcrits : Koriakos, Hennah,

Michael, Jùssouf et Jonannah. Ils me conduisirent dans la meilleure maison du lieu; c'était précisément celle de l'évêque, du nom de Matran-Hennah, qui m'avait si bien reçu à Sennèh.

Je passai avec tous ces braves prêtres une soirée fort intéressante, dans leur modeste presbytère où ils m'avaient offert à dîner. Ils se louaient beaucoup de la tolérance des musulmans de toute nationalité qui les entourent, Kùrdes, Arabes et Turcs. A Erdibil, comme à Kerkouk, tous les cultes vivent en paix et se rendent mutuellement des services d'humanité qui étonnent lorsqu'on songe à la situation respective des mahométans et des chrétiens dans les autres provinces de l'empire turc. Les prêtres d'Encava avaient alors en visite chez eux deux moines de Saint-Antoine, du couvent de Rabban-Hormuz, près de Mossoul, qui parcouraient la contrée quêtant pour une église qu'ils faisaient construire dans cette ville. Mon offrande, quoique bien modique, leur arracha des exclamations de reconnaissance qui ne me donnaient pas une haute idée des produits de leur collecte. Je savais également que les prêtres d'Encava avaient commencé la construction d'une chapelle dédiée à saint Joseph, mais ils avaient la discrétion, étant leur hôte, de ne point m'en parler; il fallut insister auprès d'eux pour leur faire aussi accepter mon obole. L'ancienne église du village, fort délabrée, avait été dédiée à saint Georges; on y voyait un tableau de ce saint, image grossière et naïve sans aucun caractère d'art.

Le lendemain, lundi 21, je me remis en route de grand matin, me dirigeant vers le Zab supérieur ou Grand-Zab, qui coule au nord, à une dizaine de lieues d'Erdibil. On

met sept heures pour faire ce trajet, qui vous montre un village musulman, *Tapzaoua*, auprès d'un puits de très-bonne eau, et plusieurs villages chrétiens, juchés sur des *tepèhs*, mais en ruines. On rencontre quelques champs cultivés, que des Chaldéens étaient en train de labourer avec leur charrue attelée de deux chevaux et non point avec des boeufs comme en Perse. Je dépassai deux petites caravanes d'ânes qui se rendaient à Mossoul ; de temps en temps on voit aussi, dans les maigres prairies qui, par endroits, bordent la route, de ces ânes fort grands, en troupeaux mélangés de chèvres. Arrivés sur le bord de la rivière, je fis prendre une demi-heure de repos à mon monde, dans l'ancien bourg qui porte également le nom de *Zab*, construit au pied d'une éminence sur laquelle on voit les restes d'une petite forteresse qui commandait le passage de la rivière. C'est aujourd'hui un village en ruines avec un vieux caravansérai hors d'usage. Son importance a fait place à celle de la petite ville de Kelek, située à un farsag en amont et qui marque un passage préféré par beaucoup de voyageurs.

Le Grand-Zab, je l'ai dit, est le *Lycus* des Grecs, qui prend sa naissance dans la partie septentrionale de la même chaîne d'où vient le Petit-Zab ou *Caprus*. Le Grand-Zab court pareillement vers le Tigre et s'y jette à la hauteur de Senn, six lieues au-dessous de Mossoul. Au printemps, à cause de la fonte des neiges, c'est un véritable fleuve ; il en est de même, lors des fortes pluies d'automne, qui n'avaient pas commencé encore, aussi nous pûmes le traverser sans trop de peine, les hommes avec les bagages dans des barques, les chevaux et mulets nageant et retenus à la longe. Le Lycus était sans

doute dans cet état lorsque Darius, après sa défaite, et Alexandre, lancé à sa poursuite, le passèrent l'un et l'autre avec une partie de leurs troupes à quelques heures d'intervalle, à moins qu'il n'y eût là ou dans le voisinage un pont dont on n'aperçoit nulle trace.

Rendu le premier au delà de la rivière, je marchai droit devant moi vers le village de *Kanlasour*, où je fus très-bien accueilli par une famille qui habitait une grange à moitié remplie de tourbe, à côté de laquelle se trouvait une écurie avec une quinzaine de mulets appartenant à une autre caravane. La mienne ne m'avait pas suivi, n'ayant point vu la direction que je prenais; elle s'était rendue à un autre village du nom de *Jasinaga*, situé à une heure de distance sur un rocher qui domine la rivière. Mes gens estimaient ce gîte plus sûr; mais j'étais déjà installé à Kanlasour, et d'ailleurs fatigué et souffrant, je leur envoyai dire de venir me rejoindre. On dressa mon lit dans un coin de la grange, derrière un paravent de toile improvisé, et tout de suite après le dîner je me couchai, rêvant au champ de bataille de Gaugamèles que je devais traverser le lendemain.

Parti de Kanlasour dans la matinée du mardi 22 octobre, j'arrivai rapidement en plaine, après être sorti de la barrière de collines caillouteuses qui bordent le Grand-Zab. Cette plaine, assez bien cultivée, se continue jusqu'au village de *Cheick-Émir*, placé sur le bord d'une autre rivière dont le nom historique figure dans le récit de la grande bataille entre les Macédoniens et les Perses, qui se livra de l'autre côté. C'est le *Bumodus*, aujourd'hui le *Khazir*, qui vient directement du nord et se mêle au Grand-Zab à une lieue de là; d'un passage très-difficile pendant une

partie de l'année, mais, à la date de mon voyage, assez aisé à franchir. Une fois sur l'autre rive, on entre dans cette mémorable plaine de Gaugamèles, qui vit sombrer le colossal empire des Achéménides, pour faire place à un empire plus vaste encore, mais bientôt morcelé.

L'immense champ de bataille paraît avoir été compris entre le Bumodus et Karamlès, aujourd'hui le village chaldéen de Kermelès, qui s'en trouve à trois ou quatre lieues. Armé des recherches d'un antiquaire distingué, M. Place, l'auteur du magnifique ouvrage sur Ninive, qui a parfaitement reconnu et étudié le terrain, il est facile de se rendre compte des diverses phases de l'action. Ce terrain était éminemment propre à une bataille. Darius, qui avait dû, en grande partie, sa défaite d'Issus aux difficultés d'un sol montagneux, peu propice aux évolutions de son innombrable cavalerie et de ses chars, avait choisi, pour attendre son ennemi, cette plaine nue que son armée s'était employée à niveler plus parfaitement encore. M. Place a déjà sigalé ce nivellement, fait que je suis en mesure de confirmer par mes propres observations.

En traversant, tout en suivant ma route, qui passe dans le milieu, ce théâtre de l'un des plus grands faits de l'antiquité, j'évoquais, malgré moi, mes souvenirs classiques, et j'assistais, en quelque sorte, à ce premier choc de l'Europe contre l'Asie, dans l'Asie même, qui mettait en présence deux civilisations également avancées. Un écrivain exact et concis a ainsi résumé ce que les historiens anciens nous apprennent de cette journée mémorable : « Suivant une opinion qui nous a été conservée par Arrien, l'infanterie de Darius montait à un million d'hommes, nombre qui ne paraît point invraisemblable à Sainte-

Croix (1), et sa cavalerie à quarante mille chevaux, sans compter deux cents chariots armés de faux et quelques éléphants. Darius campa avec toutes ses forces dans la plaine de Gaugamèles près de la rivière de Bumode, à dix-huit ou vingt lieues de la ville d'Arbèles (2), dans une vaste plaine. Alexandre partit, pendant la nuit, pour aller combattre Darius, qui, informé de son approche, avait rangé toute son armée en bataille. Les deux armées n'étaient éloignées que de deux lieues l'une de l'autre, lorsque les troupes d'Alexandre campèrent. Darius fit passer à ses soldats toute la nuit sous les armes, car il n'avait pas fortifié son camp et craignait une surprise. La fatigue et la frayeur que les Macédoniens inspiraient aux Perses contribuèrent puissamment à la perte de la bataille. La disposition de l'armée de Darius était la suivante. A l'extrême gauche se trouvaient les cavaliers bactriens, avec les Dahes et les Arachotiens; puis venaient les Perses, cavalerie et infanterie, les Suziens et les Cadusiens. A la droite étaient les Cœle-Syriens, les habitants de la Mésopotamie, les Mèdes, les Parthes, les Saces, les Tapoures, les Hyrcaniens et quelques autres. Au centre de l'armée était Darius environné de sa noblesse et des gardes appelés *mélophores*, avec les Indiens, les Cariens et les archers mardes. Darius avait placé sur une seconde ligne les Babyloniens et les Uxiens, avec les habitants des côtes de la mer Rouge et les Sitacéniens. Le corps de bataille était couvert, à la gauche, par la

(1) Membre de l'Académie des Inscriptions, auteur de l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*.

(2) Cette distance est exagérée.

cavalerie scythe et quelques Bactriens avec cent chariots armés de faux. A la droite se trouvaient cinquante chariots avec la cavalerie arménienne et cappadocienne; les cinquante autres chariots étaient placés devant le roi avec les éléphants, ainsi que l'infanterie grecque opposée à la Phalange macédonienne. Alexandre avait seulement quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux. Darius, dont l'armée présentait un front très-considérable, voulait envelopper les Macédoniens, et les attaquer à la fois en tête et en flanc. Alexandre, ayant pénétré le dessein de Darius, fit étendre ses ailes, autant qu'il le pouvait, sans affaiblir le centre. Quand les deux armées en furent venues aux mains, les Perses repoussés retournèrent d'abord à la charge, puis ils prirent la fuite. Arrien fait monter le nombre des morts, du côté des Perses, au chiffre presque incroyable de trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers, qui furent encore plus nombreux. Alexandre n'eut que cent hommes et mille chevaux tués (1). »

A côté de ces détails, plaçons ceux qu'a parfaitement résumés M. Oppert, qui, quinze ans avant moi, parcourait ce champ fameux : « Personne ne sait comment le combat aurait fini, si Darius, contre lequel Alexandre avait concentré l'attaque, n'avait pas pris la fuite au moment où les Macédoniens pouvaient être facilement écrasés. Même après la désertion du roi, l'aile droite des Perses, qui se composait des Syriens, Mèdes, Parthes, Saces, Hyrcaniens, Albaniens et Tapoures, menaça gravement l'aile gauche des Grecs, placée sous le commande-

(1) Dubeux. — *La Perse*. (Ouvrage précédemment cité.)

ment de Parménion. Le moment devenait critique pour ce général, quand Alexandre, informé de ce danger, abandonne la poursuite de Darius et porte en personne la terreur dans les rangs ennemis. Alors l'aile gauche des Perses plie, et, peu de temps après, tout se confond dans une débandade immense. » Quels souvenirs! Quel tableau et quels résultats! Il doit certes être permis au voyageur de les rappeler, car sans ces retours sur le passé, qui redonnent la vie aux lieux qu'il parcourt, il ne pourrait fournir au lecteur qu'une suite monotone de descriptions topographiques trop souvent sans caractère et sans intérêt. Les rares habitants de cette plaine fameuse n'ont conservé aucune tradition du grand fait qui a illustré leur pays, et l'on ignore même où se trouvait cette ville de Gaugamèles qu'Arbèles a dépossédée de sa célébrité.

Après une heure passée en allées et venues dans cette plaine historique, qui par elle-même n'offre rien à remarquer, je continuai ma route, laissant sur ma gauche le village chaldéen de Kermelès et me dirigeant sur Batelli, autre village chrétien, où j'arrivai sans incident et sans observations, vers quatre heures de l'après-midi, me proposant d'y passer la nuit. La population de Batelli se compose, en très-grande partie, de chrétiens Syriaques (soixante familles) et de Jacobites (cent cinquante), qui sont les schismatiques des Syriaques. Dans ce bourg est un fort beau caravansérai͏̈, construit en grosses pierres parfaitement taillées, où je m'installai à ma complète satisfaction. Les maisons sont bâties en cailloux ronds, mélangés de terre. Les deux communions possèdent chacune une église. Celle des Syriens-catholiques, desservie par trois prêtres, est la plus vaste; sur le maître-autel se voit un tableau de la

Vierge, et dans la principale chapelle, une seconde peinture représentant saint Georges. L'église des Jacobites, qui n'ont que deux prêtres, est plus belle et plus ornée : de fondation très-ancienne, elle venait d'être restaurée et décorée à l'intérieur d'un superbe revêtement de marbre. On y montre deux tombeaux, également en marbre, que l'on dit être ceux d'un saint Simon et d'un saint Jean : lesquels? je n'ai rien pu obtenir de précis à cet égard. Une bien grande rareté, pour ces parages, c'est le palmier qui balance ses feuilles dans la cour de l'église jacobite. Je reçus, pendant la soirée, la visite des trois prêtres syriens ; ils me parurent tout à la joie que leur causait leur rentrée récente dans le sein de l'Église romaine. A une certaine distance de Batelli existe un autre village dont je n'ai point conservé le nom, où les Syriaques sont plus nombreux. Ils y possèdent deux cents maisons, quatre églises ou chapelles, desservies par huit prêtres, et se livrent tous, comme au reste le font les habitants de Batelli, à l'agriculture, qui comprend surtout le blé et la vigne.

Je m'étais proposé de repartir le lendemain, mais je me laissai entraîner à visiter un monastère jacobite que l'on me disait très-curieux, situé à trois lieues de Batelli. Je m'y rendis après déjeuner, sous la conduite de l'un des prêtres de ce rite, qui m'avait gracieusement offert de m'accompagner. Ce couvent s'appelle *Cheick-Mathée*, du nom d'un saint local qui y a été inhumé. Pour y parvenir, on traverse d'abord une assez grande étendue de champs entretenus en bon état de culture ; puis viennent de hautes collines presque entièrement dénudées, où l'on rencontre un ancien village avec un couvent délabré auprès duquel

se trouve un très-grand puits ; c'était encore un centre chrétien. Ces hauteurs sont peuplées de gazelles, qui se multiplient d'une manière surprenante, quoique impitoyablement chassées durant toute l'année. Une longue et difficile montée vous conduit enfin à Cheick-Mathée, solide construction à l'allure antique, faite pour résister non-seulement au temps, mais aux efforts des hommes, dans cette contrée éprouvée autrefois par de si cruelles persécutions. Les pères jacobites donnent la date précise de la fondation de leur couvent, qu'ils assignent à l'année 206 de Jésus-Christ, époque également attribuée par eux à la fondation de leur église de Batelli. Ce qu'il y a de plus curieux à voir à Cheick-Mathée, ce sont les quatre tombeaux de saints contenus dans la chapelle, et surtout les cellules cénobitiques, véritables grottes d'ermites, creusées dans le flanc de la montagne.

Le lendemain jeudi, 24 octobre, assez tard, j'entamai la petite étape qui devait m'amener à Mossoul, dont je n'étais éloigné que de trois ou quatre lieues. Ce qui frappe dans toute cette contrée, depuis le Zab jusqu'au Tigre, c'est l'absence d'arbres. On dirait une nature morte comme cette grandeur et cette civilisation assyriennes disparues avec l'immense Ninive, dont les premières ruines se révèlent par le grand nombre de tumulus ou collines artificielles qu'on remarque en s'en rapprochant, quelques-unes pourvues d'habitations, et qu'on désigne sous les noms de *Khosnetepèh*, *Kodjek*, *Ouadi-Shôr*, *Damlamadja et Nebbi-Jonas* ou *Younès* ou *Ninouia*. De ce dernier point on peut jouir de la vue de Mossoul, assise sur une colline peu élevée, de l'autre côté du Tigre, au milieu d'une grande et stérile vallée. La ville, de loin, avec son enceinte crénelée,

ses minarets et ses tours, a un très-grand air. En trois quarts d'heure, je me trouvai sur le bord du Tigre, bien moins large ici qu'à Bagdad, que je traversai sur un pont de bateaux, auprès duquel on en construisait un en pierre, et après de courtes recherches je m'établis dans une maison où l'on avait prodigué le marbre, ce qui n'est point un luxe pour le pays. Je me proposais, en effet, de consacrer quelques jours à l'exploration de la ville musulmane, mais surtout à celle de sa grande aïeule, la cité disparue et aujourd'hui retrouvée de Ninus.

Occupons-nous, d'abord, de Mossoul, la ville relativement très-moderne, dont le nom a été popularisé en Europe à cause de ces étoffes légères, appelées *mousselines*, qu'on lui doit. Les uns placent Ninive entièrement sur la rive gauche du Tigre, dans ce qui est plus particulièrement appelé l'Assyrie ; d'autres pensent qu'une partie de la cité antique a pu exister aussi sur la rive droite ou mésopotamienne, et que Mossoul en a pris la place. Cette dernière opinion paraît très-probable, ainsi que nous le verrons plus tard. Mossoul est évidemment une ville de fondation arabe, datant des premiers temps de l'islamisme, car il en est déjà question dès le milieu du deuxième siècle de l'Hégire, à propos de la création de Bagdad par le second kalife Abasside, Al-Mansour, aïeul d'Haroun-al-Raschid, le contemporain de Charlemagne. Aboulfarage, historien musulman du XIIIe siècle, rapporte qu'Al-Mansour se décida à faire de Bagdad le siége du *Kalifat*, parce que cette ville était située « entre Bassorah et Mossoul ». Le nom arabe était *Mausil*, traduit plus tard, surtout en Europe, par celui de *Moussoul* ou *Mossoul*.

L'importance de cette ville date de la conquête de l'Asie

septentrionale et centrale par les Turco-Tatars, appelés *Seldjoucides,* du nom de Seldjouk l'un de leurs anciens chefs, et dont j'ai déjà parlé plusieurs fois notamment à l'article de Bagdad. Togrul-Beg, qui les commandait lors de leur irruption de 1050-1055, après avoir pris Bagdad, dirigea une expédition contre Mossoul dont il s'empara également, ainsi que de tous les pays voisins. Retourné triomphant à Bagdad, c'est alors qu'il y reçut du kalife Kaïem le titre de « Lieutenant ou vice-gérant du Vicaire du saint Prophète », qu'il traduisit par celui de « Sultan de l'Empire », transmis avec son pouvoir, à ses deux successeurs immédiats. Convertis au mahométisme, dès avant leur sortie du Turkestan, les Seldjoucides furent de zélés propagateurs de cette croyance. Togrul-Beg éleva de nombreuses mosquées et des établissements publics dans l'étendue de ses vastes États. Son premier successeur, Alp-Arslan, l'imita; mais ce fut surtout le second, Malek-Châh, qui contribua aux développements de Mossoul, où il résidait souvent, hésitant par des considérations religieuses à transporter le siége de son empire dans la capitale même de l'islamisme. Ces trois barbares, au contact de la civilisation arabe, alors si avancée, devinrent des amis des lettres et des arts, et plusieurs villes des bords du Tigre et de l'Euphrate en reçurent des marques de protection (1055-1092). Les successeurs de Malek-Châh, en proie aux dissensions civiles, allèrent toujours en s'affaiblissant pendant la durée du siècle suivant, qui vit leur extinction totale. De très-bonne heure leurs principaux lieutenants s'étaient émancipés et quelques-uns, sous le nom d'*Attabegs,* s'étaient rendus indépendants dans les villes et les contrées où ils commandaient : de ce

nombre fut le fameux Zenghi, lequel avait reçu la principauté de Mossoul du seldjoucide Mahmoud (1127) et figure dans les historiens de nos Croisades sous le nom de *Sanguin*.

C'est le premier souvenir des Croisades que je rencontre sur ma route ; il faut s'y arrêter un instant, car le nom de Mossoul est fréquemment cité dans l'histoire de ce grand choc de l'Europe chrétienne contre l'Asie musulmane.

Les chroniqueurs latins originaux n'ont guère considéré cette mémorable lutte qu'au point de vue de l'Occident, c'est-à-dire qu'ils sont complets et même diffus pour ce qui concerne les chrétiens, mais plus que sobres et pleins d'erreurs en ce qui se rapporte à la personne, à la situation et aux actes des chefs, petits ou grands, de l'islamisme militant. J'avais mis dans mes livres de voyage un ouvrage bien précieux à ce dernier point de vue, je veux parler de la quatrième partie de la *Bibliothèque des Croisades* de M. Michaud, contenant un choix de chroniques arabes traduites par M. Reinaud (1). Je les lisais (pour cela les loisirs ne me manquaient pas) tout en revoyant ces lieux illustrés par les victoires et les désastres de nos aïeux. J'y prendrai en courant, comme je les notais, les détails relatifs aux villes que nous allons parcourir, et Mossoul est la première qui me sera l'occasion d'utiliser des renseignements que je puis dire nouveaux, car je ne pense pas qu'aucun voyageur ait eu l'idée d'y recourir.

Deux de ces chroniques, et ce ne sont pas les moins importantes, sont l'œuvre d'écrivains appartenant à Mos-

(1) Paris 1829, Imprimerie royale.

soul même, Boha-Eddin, pour y avoir vu le jour, et Ibn-Alatir, pour y avoir passé la plus grande partie de sa vie. Boha-Eddin naquit en 1145 de J.-C., et il trouva à Mossoul des écoles pour y étudier le Koran, ainsi que les traditions musulmanes, la théologie et la jurisprudence. Il s'acquit dans ces sciences une grande réputation, ce qui engagea le grand Saladin à l'appeler auprès de sa personne, et après la prise de Jérusalem (1187), il le nomma Kadi de la ville sainte. Boha-Eddin était présent à la mort de ce plus redoutable ennemi des Croisés, dont il a écrit l'histoire, qui est son plus important ouvrage. Quant à Ibn-Alatir, né dans la ville voisine de Djezirèh en 1160, il était fils d'un émir au service des princes de Mossoul. C'est dans cette ville également qu'il fit ses études. Il prit ensuite une part active à la lutte de ses compatriotes contre les chrétiens, ramassant des notes sur les événements auxquels il assistait. La paix intervenue entre Saladin et Richard, roi d'Angleterre, rendit Boha-Eddin au repos et il rentra pour n'en plus sortir à Mossoul, dont il avait fait sa patrie. « A son retour à Mossoul, il s'entoura de livres, mit ses matériaux en ordre, et fit de sa maison le rendez-vous des curieux de la ville et des étrangers qui aimaient à s'instruire (1). » Son œuvre la plus intéressante est une *Histoire des Atabegs* où l'on rencontre des détails uniques sur l'origine et le développement de la puissance de ces princes parmi lesquels ceux de Mossoul tiennent, aux yeux de l'historien, le premier rang.

Ils n'avaient point encore affermi leur indépendance

(1) *Bibliothèque des Croisades*, IV[e] partie, *Observations préliminaires*, p. X.

lorsque les Croisés parurent sur la scène. La prise d'Antioche par les chrétiens, succédant à celle de Nicée, avait ému les successeurs de Malek-Châh, livrés à leurs querelles de famille et dont le prestige, comme Sultans de Perse, survivait auprès du peuple à leur souveraineté matérielle. Kerbogah, qui gouvernait pour eux Mossoul, reçut l'ordre de marcher au secours de l'islamisme. Il se présenta devant Antioche, à la tête d'une armée de cent mille hommes, composée de tous les contingents des émirs voisins. Battu par les chrétiens, il s'empressa de revenir à Mossoul. Les chroniques arabes mentionnent quatre de ses successeurs nommés encore par les Sultans seldjoucides, de 1098 à l'année 1127 qui marqua l'avénement de Zengui comme Attabeg tout-puissant : ce sont Gekermisch, qui fit prisonnier le comte d'Antioche, Boëmond, et l'amena à Mossoul d'où il le renvoya, quelque temps après, moyennant rançon ; Giavali-Scaeva, cet allié momentané des Croisés, qu'il trahit, en massacrant entièrement un de leurs corps ; Maudoud, repoussé par Baudouin et Tancrède dans une tentative contre Edesse, mais qui ne prit que trop sa revanche à la bataille de Tibériade, où l'armée chrétienne fut complétement vaincue (juin 1113), enfin Borsaki, dont le gouvernement, le plus long, dura treize ans, de 1115 à 1128. La suprématie de celui-ci fut fortement contestée par les émirs voisins qui commandaient à Mardin, à Djezirèh, à Alep ; mais il avait le titre de chef de l'armée du Sultan de Perse, et en cette qualité Borsaki prit part à quelques expéditions qui ont fait souvent écrire son nom par les chroniqueurs arabes, telles que la campagne contre Hamah dans la Cœle-Syrie, celle contre Alep, non à l'encontre des chrétiens mais à son profit, et une

seconde dans l'intérêt des habitants, assiégés cette fois par les Croisés. Assassiné l'année suivante à Mossoul par des Bathéniens déguisés en derviches, il laissait un fils qui obtint du Sultan l'investiture non-seulement de Mossoul mais d'Alep. Ce fils étant également mort empoisonné en revenant de Bagdad, ce fut alors que Zenghi parvint au gouvernement de la principauté de Mossoul. Appelé, la même année (1127), par le vœu unanime des habitants d'Alep, il joignit cette ville à sa principauté et bientôt il se posa en souverain dans toute la Mésopotamie et la plus grande partie de la Syrie.

L'élévation de Zenghi marqua le terme de la prospérité des chrétiens en Orient. « Lorsque le Dieu très-haut (dit Ibn-Alatir, dans son style oriental, qui n'est pas sans une sacrilége éloquence), eut jeté les yeux sur les princes musulmans, et qu'il eut vu l'état de mépris ou était tombée la religion véritable; lorsqu'il eut reconnu les chefs hors d'état de prendre la défense de sa religion et trop faibles pour protéger ses adorateurs; lorsqu'il eut considéré la barbarie de ses ennemis, leur inhumanité, les calamités et les désastres qui affligeaient les fidèles, il s'attendrit sur l'islamisme et ses disciples, et résolut de faire cesser l'état d'avilissement, l'esclavage et le deuil où ils étaient plongés. Il résolut de susciter contre les chrétiens un homme capable de les punir de leurs attentats et d'en tirer une juste vengeance. Il voulut foudroyer les *démons de la croix*, comme il avait foudroyé ses anges rebelles, déterminé à les détruire et à les anéantir. Aussitôt il chercha de l'œil dans sa chère troupe de braves et dans l'élite de ses guerriers aussi sages qu'ardents, et il n'en vit pas de plus propre à ses desseins que le martyr Emad-

Eddin-Zenghi; il n'en vit point qui eût un cœur plus inébranlable, une volonté plus ferme, une lance plus irrésistible et plus pénétrante; ainsi donc il lui remit la porte des forteresses et le gouvernement de son peuple (1). »

Zenghi régna dix-huit ans; on peut dire ce mot, quoique, pour calmer les susceptibilités du sultan de Perse, Massoud, il eût cru devoir établir à Mossoul un fantôme de prince, du sang des Seldjoucides encore considéré par les peuples, appelé Alp-Arslan : c'était celui-ci qui était censé le souverain de Mossoul, mais c'était Zenghi qui était le maître obéi. Ce qui aida le plus cet homme audacieux et habile, mais peu scrupuleux dans les moyens, c'est que, malgré ses perfidies et même ses crimes à l'égard de ses voisins et de ses rivaux, il eut l'art d'intéresser les musulmans à sa cause, se faisant accepter comme le défenseur attitré de l'islamisme. Il fut le premier qui resserra les princes chrétiens d'Orient dans leurs domaines et leur prit même une partie de leurs conquêtes, notamment la ville d'Edesse, qui était le boulevard le plus reculé des Croisés au sein de la Mésopotamie. Ces éminents services rendus au mahométisme n'empêchèrent pas Zenghi d'être assassiné en 1146, par quelques-uns des mameluks mêmes préposés à la garde de sa personne.

Mossoul lui dut beaucoup. C'est ce qui résulte des lignes suivantes de son historien, Ibn-Alatir, précieuses pour la connaissance de l'état de cette ville au milieu du douzième siècle : « Quiconque a connu la principauté de Mossoul, telle qu'elle était avant Zenghi, peut juger par lui-même combien elle a gagné sous le gouvernement de ce prince.

(1) *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, p. 59.

Mon père me disait : « Je me souviens de l'état où se « trouvait Mossoul, cette mère ou reine des cités, au « commencement du règne de Zenghi. La plus grande « partie de la ville était en ruine. Mais à mesure que « l'autorité de ce prince s'affermit, le pays commença à « jouir de la paix; les méchants furent contenus, et les « musulmans accoururent en foule. On vit alors Mossoul « s'embellir d'édifices superbes. Zenghi y fit construire « plusieurs palais; il fit rehausser les murailles de la « ville et donner plus de profondeur aux fossés; il ouvrit « même une nouvelle porte qu'on appela *Emadièh*, de son « nom Emad-Eddin. Il fit aussi planter des jardins « autour de la ville. Avant lui les fruits y étaient rares; « on vendait le raisin à la livre, et quand le marchand « voulait couper une grappe, il se servait de la serpette, « prenant bien garde de laisser tomber un grain à terre; « mais, sous Zenghi, on eut autant de fruits qu'on « voulut (1). »

Zenghi avait laissé deux fils qui se partagèrent ses domaines : Kotb-Eddin eut la principauté de Mossoul; celle d'Alep échut à Noureddin qui bientôt surpassa son père en renommée et en puissance et fut un ennemi encore plus redoutable de la Croix. Il inaugura son règne par la dévastation d'Edesse, qui avait rappelé son comte chrétien. Lui et son frère, l'année suivante, forcèrent l'empereur d'Allemagne Conrad, à lever le siége de Damas. Zenghi avait chassé les chrétiens de toute la Mésopotamie; Noureddin leur enleva toutes les places qu'ils occupaient dans le nord de la Syrie (1151). Trois ans après il s'empare de

(1) *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie p. 80.

Damas et toute la Syrie reconnaît ses lois. Les années suivantes sont marquées par d'autres succès qui ne sont pas de mon sujet. Dans plusieurs de ses expéditions, il fut aidé par son frère et son neveu, qui gouvernaient à Mossoul, mais sous sa suprême autorité. « Noureddin, dit Ibn-Alatir, laissa en mourant un empire fort vaste, car il régnait sur Mossoul et une partie de la Mésopotamie, sur la Syrie, l'Egypte, l'Arabie-Heureuse, et il remplit le monde entier du bruit de sa justice et de sa vertu (1). » Le même historien avance que c'est Noureddin qui le premier construisit les *Khans* ou hôtelleries destinées aux voyageurs le long des grandes routes. Il s'occupa particulièrement de Mossoul, et à ce sujet je relève dans Ibn-Alatir le passage suivant, qui, naturellement, doit prendre place ici : « Noureddin éleva plusieurs belles mosquées ; celle qu'il fit bâtir à Mossoul est un modèle pour la beauté et la solidité. Ce qu'il y eut de singulier dans la construction de cette mosquée, c'est qu'il en avait remis la direction à un cheick nommé Omar, homme de bien. On lui fit observer que ce cheick n'était guère propre à une pareille commission ; mais il répondit : « Quand je « confie ces sortes d'entreprises à un Émir ou à un homme « de plume, il leur arrive souvent de retenir l'argent « pour eux, et la mosquée reste imparfaite ; au moins je « suis sûr que celui-ci ne me trompera pas ; dans tous les « cas, s'il pèche, la faute en sera à lui et non à moi (1). » Un trait à peine croyable. On lit dans la Chronique syriaque d'Aboulfarage, qu'à la nouvelle de la mort de Noureddin, arrivée à Damas, « son neveu, Saïf-Eddin,

(1) *Bibliothèque des Croisades*, p. 153.

alors prince de Mossoul, en éprouva tant de contentement qu'il fit publier dans ses États la permission, pour tous ses sujets, de se divertir et de boire *jusqu'à l'ivresse* (1). »

Dans la suite des croisades, on voit encore figurer, comme princes ou Émirs de Mossoul, les neveux et les petits-neveux de Noureddin, tombés sous la dépendance de Saladin, lequel succéda à la puissance de celui-ci, et finit par ruiner la position des chrétiens dans la Palestine, l'Egypte et la Syrie. Les princes de Mossoul s'allièrent aux Croisés pour résister à l'ennemi de leur maison, qui, par deux fois, assiégea inutilement leur ville ; mais enfin la fortune de Saladin l'emporta, et ils durent reconnaître sa suzeraineté. C'est ainsi que l'esprit féodal d'Occident s'étendait de plus en plus en Syrie et en Mésopotamie.

De la mort de Saladin (1193) à l'invasion, par les Tatars-Mongols, de la Perse, de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie (1257), il n'est plus question de Mossoul. Lorsque, deux ans après, Houlagou, le petit-fils de Gengiz-Khan, qui venait de prendre Bagdad et de renverser le kalifat, se présenta devant cette ville, le dernier rejeton de l'attabeg Zenghi avait été supplanté par son ministre et tuteur, Bedreddin-Loulou. C'est sous celui-ci que la ville fut prise, saccagée, brûlée par les Mongols, et elle resta sous la domination des princes Gengiskhanides jusqu'à la venue de Timour-Leng (1393), qui, par des raisons ignorées, épargna à Mossoul le sort rigoureux qu'il avait fait subir aux autres villes d'Asie : on dit même qu'il distribua d'abondantes aumônes à la partie pauvre de la population. Tombée au pouvoir des empereurs

(1) *Bibliothèque des Croisades*, p. 166.

ottomans, dans le cours du XVIe siècle, conquise par le grand roi de Perse Chah-Abbas Ier, au commencement du siècle suivant, la ville fut définitivement acquise à la Turquie par le sultan Amurat IV (1636), et depuis elle n'a pas cessé de lui appartenir, malgré les efforts tentés par le puissant Nadir-Châh en 1743 pour la reprendre.

Mossoul, depuis la conquête ottomane, est le chef-lieu d'un *Pachalik* de son nom, comprenant une partie du territoire situé entre le Tigre et l'Euphrate, c'est-à-dire de la Mésopotamie propre, appelée par les Arabes *Al-Djezirèh* (l'île) dont cette ville est en quelque sorte la capitale. Le pachalik de Mossoul, d'une population de 150,000 à 200,000 habitants, la plupart Kùrdes, est borné, au Nord et à l'Ouest par le pachalik de Diarbékir, à l'Est par le Kùrdistan turc, dont le Tigre le sépare, et au Sud par l'Irak-Arabi ou pachalik de Bagdad. Il y a une très-grande latitude dans l'évaluation de la population de Mossoul; elle varie de quarante à soixante-dix mille âmes: la vérité doit se trouver entre ces deux chiffres, quoiqu'il reste évident, vu son étendue, que la ville pourrait contenir à l'aise plus de cent mille habitants. On y compte de douze à quinze mille chrétiens de toute communion et deux ou trois mille juifs. En l'absence d'un recensement officiel, il est impossible de donner, à cet égard, autre chose que des appréciations personnelles, toujours contestables : je me borne habituellement à prendre la moyenne des chiffres qui m'ont été fournis sur place.

Dans son ensemble et dans ses détails, Mossoul ne prête pas à la description. A distance, sa ceinture de remparts, flanqués de tours, son étendue, ses minarets,

ses dômes et ses clochers, grandis par l'éloignement, lui donnent une physionomie de grande ville orientale, que son intérieur ne justifie point. Mosquées, bazars, bains, ne présentent rien de remarquable. Les beautés architecturales dont parlent les écrivains arabes n'ont sans doute pas survécu au sac de la ville par les Mongols. Mais les constructions offrent un luxe auquel les villes de la Perse et de la Babylonie, avec leurs monuments de briques, ne m'avaient pas habitué. Elles sont généralement faites en belles pierres de ce calcaire gris, qu'employaient jadis les habitants de Ninive, et que Niebuhr a pris pour du marbre. Les environs de Mossoul, et l'on peut dire toute la contrée qui l'entoure, sont absolument dépourvus de grands arbres. Aussi la charpente n'entre point dans la construction des maisons, dont tous les appartements, même les plus vastes, sont voûtés, ce qui leur donne une allure monumentale, mais en même temps froide et triste. On entre dans ces mystérieuses demeures par une ouverture étroite et basse que protége une porte épaisse et, de plus, solidement ferrée. Mais, à l'intérieur, on rencontre de vastes cours, de belles pièces avec fenêtres cintrées et portes à encadrement de marbre. Comme dans le midi de la Perse et le pachalik de Bagdad, chaque maison, surmontée d'une terrasse pour prendre l'air et jouir de la vue, possède, en outre, un *sardab* (pièce souterraine) où l'on passe les journées brûlantes de juin, de juillet et d'août, souvent intolérables, ici, lorsque le vent souffle du désert. Le peuple tant soit peu aisé loge aussi, en grande partie, dans des maisons de pierre de moindre dimension ; les pauvres gens se font des maisonnettes de terre couvertes par des nattes et des peaux de mouton et de chèvre qui les

protégent mal contre l'hiver, lequel est parfois rude à Mossoul, car il y neige, chose que l'on ne voit point à Bagdad.

Depuis plus de deux siècles, cette ville est restée la même, sans progrès ni décadence. On peut en juger par ces quelques lignes de Tavernier, qui la visitait en 1643, cinq ans seulement après la conquête définitive d'Amurat : « Mossoul est une ville qui paroît belle au dehors, avec de hautes murailles de pierres de taille ; mais, au dedans, elle est presque toute ruinée et n'a que de petits bazars borgnes, avec un petit château sur le Tigre, qui est la demeure du Pacha. En un mot, il n'y a rien de curieux à voir à Mossoul, et le lieu n'est considérable que par le grand abord des négociants, surtout des Arabes et des Kùrdes qui habitent l'ancienne Assyrie qu'on appelle aujourd'hui Kùrdistan, où il se fait une grande récolte et un grand commerce de noix de galle. » Le même voyageur nous apprend qu'à cette date il n'y avait « que deux méchants caravansérais dans Mossoul et que, s'étant trouvés pleins à son arrivée, il fit dresser sa tente dans le Meïdân ou place du marché (1). » Ce Meïdân existe encore, entouré de constructions sans grandeur. Les bazars actuels indiquent par leur nombre, leur mouvement et leur approvisionnement, mais seulement en produits orientaux, une ville commerciale importante, sinon de premier ordre. On trouve, attenant à ces bazars, plusieurs khans munis de magasins et des cafés en grand nombre, quotidiennement fréquentés par la foule des oisifs et animés par l'entrain bruyant des Kùrdes. Les rues de Mossoul, irrégulières et étroites, sont, pour la plupart, sans pavé, ce qui, pendant

(1) *Voyages de J.-B. Tavernier*. Rouen 1713, t. I, p. 238.

au moins six mois de l'année, rend la plus grande portion de la ville à peu près impraticable. Le mur d'enceinte est ce qui a le plus souffert. Autrefois il se prolongeait le long du Tigre; cette défense a disparu et on n'y a point pourvu, pensant sans doute que celle que forme naturellement le fleuve suffisait. Cette ville, qui a résisté à Saladin et à Nadir-Châh, ne tiendrait pas devant une artillerie tant soit peu sérieuse; mais, telle qu'elle est, avec son rempart en mauvais état et son fossé que l'eau du Tigre peut aisément remplir, elle ne craint rien des tentatives des tribus arabes et des populations kurdes, qui seules pourraient l'assaillir.

En faisant connaître ma vie pendant les dix-huit jours que j'ai passés à Mossoul, j'aurai, plus loin, l'occasion de compléter ce qui peut encore être dit de cette ville.

J'avais voulu me loger à ma fantaisie, sans recourir à personne, et, sans beaucoup chercher, j'avais découvert, une heure à peine après mon arrivée, dans l'un des quartiers musulmans, une maison entièrement à ma convenance. Elle s'élevait au fond d'une jolie cour, garnie de quelques arbustes, et se composait d'un seul rez-de-chaussée, comprenant un *talar*, ou grande pièce ouverte, encadré entre deux chambres formant ailes et communiquant avec le talar par une porte latérale. Ces chambres avaient, donnant sur la cour, deux belles fenêtres décorées de chambranles en marbre couverts d'arabesques, ce qui n'est point une richesse à noter, la plupart des maisons, je l'ai déjà dit, étant ornées de cette manière. Je pris l'une des chambres pour moi ; deux de mes domestiques s'établirent dans l'autre et le reste se logea dans une pièce qui se trouvait au-dessus d'une écurie assez grande pour

recevoir mes neuf chevaux, et située sur le côté droit de la cour, en regard d'une cuisine et d'un petit magasin pour les provisions et le bois. C'est ainsi, du reste, que sont installées la plupart des maisons de Mossoul, sauf celles auxquelles on ajoute, pour les nécessités de la famille, un étage supérieur composé d'une ou plusieurs pièces, et, suivant le nombre des femmes, un bâtiment séparé ou harem. Arrivé excessivement souffrant, je pris trois ou quatre jours pour me rétablir. Mossoul ne possède aucun médecin européen, et je ne me souciais pas de recourir à quelque empirique indigène. Je me traitai moi-même par la diète et le repos, et dès le lundi (j'étais arrivé le jeudi précédent) je me mis en course pour voir quelques personnes et parcourir la ville.

Ma première visite fut pour les pères Dominicains, qui, apprenant mon arrivée, avaient, dès le lendemain, mis le plus aimable empressement à venir me voir. Ces religieux, tous Français, sont au nombre de quatre, dont l'un, le père Léon, exerce les fonctions de Préfet-apostolique; le père Duval, un Marseillais, lui sert d'assistant. J'ai eu à me louer, dans mon volume précédent, de l'affectueux accueil des pères Carmes de Bagdad; je dois rendre la même justice aux Dominicains de Mossoul; il est impossible de rencontrer plus d'affabilité, un plus vif désir d'être agréable et d'obliger que chez ces quatre parfaits religieux. Les Dominicains sont depuis longtemps établis à Mossoul, car déjà à la fin du siècle dernier, l'un de mes prédécesseurs, Olivier, y en trouva trois, dont l'un, le supérieur, était le médecin de confiance du Pacha (1). Les Domini-

(1) *Voyage dans l'empire ottoman.* Paris, 1804, p. 327.

cains actuels s'occupent pareillement de médecine, mais d'une façon très-élémentaire et sans afficher la moindre prétention à la science. En dehors de l'exercice du culte,

de me protéger dans les nombreuses excursions que je me proposais de faire autour de Mossoul. Dès le jour suivant, je me mis en course et, on le pense bien, mes premiers pas furent dirigés vers les ruines de l'ancienne capitale de l'Assyrie, où ont été opérées tant de découvertes magnifiques et imprévues par les soins des savants de la France et de l'Angleterre, animés dans leurs travaux par la plus noble et la plus profitable rivalité. Mais ceci mérite un chapitre à part.

---

du Tigre, en face de Mossoul (1). » Cette position de Ninive a cependant été contestée, et l'est encore aujourd'hui, notamment par M. Hoefer, dans son livre sur la Babylonie et l'Assyrie, auquel je ne puis que renvoyer le lecteur (2). Quant à la tradition qui place la ville de Ninus en face de Mossoul, et a reçu sa confirmation des fouilles exécutées depuis les trente dernières années, elle est, en effet, ancienne et a été recueillie par plusieurs voyageurs de nationalité différente, entre lesquels doit se partager l'honneur d'avoir perpetué l'idée qui devait, un jour ou l'autre, provoquer les explorations de la science.

Voici, en effet, comment, dès le XIIe siècle, s'exprimait Benjamin de Tudèle : « *Mutsal* (Mossoul) qui s'appelait autrefois *Assour-la-Grande*, renferme sept mille Juifs. Cette ville est maintenant le seuil du royaume de Perse, et conserve encore son importance et son ancienne grandeur sur les bords du fleuve *Hhidekel* (le Tigre); entre elle et l'ancienne Ninive, il n'y a qu'un pont. Mais Ninive a été détruite de fond en comble. Il y a cependant des bourgs et de nombreux castels *(pagi et castella multa)* au dedans de l'ancienne enceinte, d'où il y a la distance d'une parasangue jusqu'à la ville Adbael. Ninive avait été bâtie au bord du fleuve *Hhidekel* (le Tigre) (3). »

Tavernier, après avoir noté, à la date du 5 avril 1643, son arrivée à Mossoul, « qui est, dit-il, peu éloigné de l'ancienne Ninive, » et avoir brièvement décrit la ville

(1) *Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. P.-E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin. Paris, impr. nationale 1849, in-folio.

(2) Paris 1862, chez Firmin Didot, libr.-éditeur.

(3) *Itinéraire* de Benjamin de Tudèle, p. 58.

moderne, sur le point de franchir le Tigre, écrit : « Avant de passer la rivière pour aller voir l'ancienne Ninive, je dirai ce que j'ai remarqué en général du Tigre et de l'Euphrate..... » Il donne sur ce sujet quelques détails dont il renvoie le complément à la suite de sa relation, et reprend en ces mots : « Pour cette heure, je passerai le Tigre sur un pont de bateaux, pour aller voir les tristes ruines d'une ville qui a fait tant de bruit et qui n'a conservé presque aucune marque de son ancienne splendeur. » Maintenant, voici ce qu'il dit des ruines de la capitale de l'ancienne Assyrie : « Ninive, qui était bâtie sur la rive gauche du Tigre, du côté de l'Assyrie, n'est à présent qu'une confusion de vieilles masures qui s'étendent environ une lieue le long du fleuve. On y voit quantité de voûtes ou cavernes inhabitées, sans qu'on puisse bien juger si ces voûtes servaient de demeure aux habitants, ou s'il y a eu au-dessus quelque chose d'élevé, la plupart des villages de Turquie étant comme enfoncés dans la terre, ou ne venant guère qu'au premier étage. A une demi-lieue du Tigre, il y a une petite colline entourée de plusieurs maisons, et au-dessus une assez belle mosquée. C'est où ceux du pays disent que le prophète Jonas est enterré. » Enfin, à son départ de Mossoul, il ajoute : « Après avoir passé le Tigre, nous ne fûmes camper qu'à trois quarts-d'heure de Ninive, pour attendre quelques marchands qui venoient grossir la caravane..... Du bord de la rivière jusqu'au lieu où nous campâmes, ce soir-là, ce sont de continuelles ruines, ce qui nous persuade assez, que c'est le même lieu où étoit située l'ancienne Ninive (1). »

(1) *Voyages*, t. I, p. 240-242.

Ce langage plein de précision sur la position de Ninive, nous fait de plus connaître dans quel état se trouvaient, au commencement de XVIIe siècle, les vestiges de la cité disparue.

Niebuhr, qui voyageait vers le milieu du siècle dernier, a consigné les traditions arabes sur la situation de Ninive en regard de Mossoul. « Avant d'arriver à Mossoul, écrit-il, on voit, en venant d'Arbil (Arbèles), un village sur une colline, village nommé *Nounia*. Le prophète Jonas y est, dit-on, enterré. Une autre colline est appelée *Calla-Nounia*, ou *citadelle de Ninive*. A Mossoul, où je logeai près du Tigre, on me montrait encore les remparts de Ninive, que j'avais pris pour une suite de collines. »

Le voyageur Kinneir, quoiqu'il place la Larissa mentionnée par Xénophon, dans la plaine en face de Mossoul, signale les monticules des environs de cette ville « comme artificiels et renfermant peut-être des monuments antiques. »

Rich, observateur aussi savant qu'exact, fut le premier qui examina de près ces monticules, dont il publia le dessin, pour appeler sur eux l'attention des antiquaires. Résident de la Compagnie des Indes à Bagdad, Rich était venu à deux reprises visiter Mossoul, et il eut la bonne fortune de pouvoir récolter une moisson d'objets antiques et intéressants que le hasard, pendant de longues années, avait réunis dans les mains des habitants. Il publia, à cet égard, plusieurs rapports qui ne provoquèrent aucune fouille, que, pour une raison ou pour un autre, il ne crut pas devoir entreprendre lui-même. Il avait cependant pu signaler l'importance de l'exploration du village de *Ninioua (Nebbi-Younès)*, où il avait reconnu

l'existence de murailles souterraines couvertes d'inscriptions cunéiformes.

Ainsworth n'hésita pas, comme au reste l'avait fait Tavernier avant Kinneir et Rich, à voir dans ces amon-

desquelles les premières explorations sérieuses ont eu lieu, en 1842, par les soins de M. Botta, fils de l'historien italien de ce nom, mais devenu Français et, comme je l'ai dit, à cette date, représentant de la France à Mossoul. Depuis lors de nombreuses fouilles ont été exécutées, procurant une juste réputation à MM. Layard, Rawlinson, Loftus, Place, Oppert, Fresnel, etc. J'en ferai connaître le résultat, en parcourant le sol où s'éleva l'immense cité assyrienne, dont je vais, auparavant, rappeler en quelques mots l'antique grandeur.

Les textes les plus anciens qui parlent de Ninive se rencontrent dans la Bible. On y voit la fondation de cette ville par Assur, fils de Sem, vers l'année 2640 avant Jésus-Christ. Six siècles après, Ninus, fils de Belus, l'agrandit et lui donne son nom; sa veuve Sémiramis, agrandit de même et fortifia Babylone. Je n'ai point à redire dans quels termes la chute de Ninive fut prédite par les prophètes Jonas, Nahum et Zephaniah. Prise une première fois, en 788 avant Jésus-Christ, par les gouverneurs révoltés de Babylonie et de Médie, Bélésis et Arbacès, elle fut pour toujours détruite, vers 607, par les efforts de nouveau réunis des Babyloniens et des Mèdes, conduits par leurs rois Nabopolassar et Cyaxare. Ainsi furent justifiées les paroles qu'on lit au chapitre II de la Genèse : « Jéhovah étendra sa main vers le septentrion, il détruira Assur, et il changera Ninivèh en une solitude aride comme le désert. »

Les auteurs profanes nous fournissent de plus complets renseignements. Hérodote, qui visita l'Assyrie et la Babylonie vers le milieu du cinquième siècle avant notre ère, et qui en parle à plusieurs reprises dans sa grande his-

toire, avait raconté en détail le dernier siége et la destruction de cette ville dans son ouvrage spécial sur l'Assyrie, malheureusement perdu. Diodore de Sicile, contemporain de César et d'Auguste, mais copiant, en ce qui concerne

comble par les Mèdes, lorsqu'ils mirent fin à l'empire des Assyriens (1). » Diodore raconte ensuite la prise de la ville par les Mèdes et les Babyloniens coalisés, et la grande scène du roi ninivien Sardanapale, se faisant brûler avec ses femmes et ses trésors dans l'incendie de son palais.

Strabon est des plus précis relativement à la position de Ninive sur la rive orientale du Tigre dans l'Aturie, cette province qui formait le cœur de l'empire Assyrien. « La ville de Ninive, dit-il, fut donc anéantie aussitôt après la destruction de l'empire des *Syriens*. Elle était beaucoup plus grande que Babylone et située dans une plaine de l'Aturie. L'Aturie est limitrophe du pays d'Arbèles et en est séparée par le fleuve Lycus (*le Grand-Zab*). Arbèles dépend de la Babylonie, dans laquelle elle est comprise. Mais au delà du Lycus sont les plaines de l'Aturie qui entourent Ninive. » Sur ce nom de Syriens que j'ai souligné, le géographe contemporain d'Auguste ajoute l'éclaircissement qui suit : « Lorsque les historiens disent que les Syriens furent renversés par les Mèdes, ils entendent par *Syriens* ceux qui avaient le siége de leur empire à Babylone et à Ninive. Parmi eux, on compte Ninus, qui fonda Ninive dans l'Aturie (2). » Ainsi ce nom paraît avoir été l'appellation générale des peuples habitant cette partie occidentale de l'Asie.

Il est temps de conduire le lecteur dans cette plaine où fut la ville de Ninus, dont Lucien, dès le premier siècle de notre ère, assurait : « qu'on ne pouvait même pas dire

(1) Tom. I, p. 121 de la traduction de M. Ferdinand Hoefer.

(2) *Géographie* de Strabon, chap. XVI, § 1.

où elle était jadis, » et qu'un miracle de la science a ressuscitée il y a trente ans à peine.

Je franchis de nouveau le Tigre sur le pont qui m'avait amené à Mossoul, et parvenu de l'autre côté, c'est-à-dire,

bre 1845, et largement aidé par son gouvernement, il ne tarda pas à opérer, lui aussi, les plus précieuses trouvailles. Le résultat de ces diverses fouilles exécutées pendant plus de quinze ans sur un parcours de plus de quarante kilomètres, et auxquelles, outre M. Layard, ont pris part MM. Loftus, Rawlinson et Hormuz-Rassam, consul anglais de Mossoul, a été publié dans une suite d'ouvrages que toute l'Europe savante a lus. C'est là que le lecteur peut trouver les mille et un détails qu'il m'est impossible même d'indiquer ici. Je ne puis, comme je le ferai pour les découvertes françaises, que reproduire à grands traits, au cours de mon exploration ou plutôt de ma promenade, les conclusions formulées par la science sur les diverses ruines successivement mises à jour.

Les premières fouilles de M. Layard, pratiquées dans la partie méridionale du tumulus de Koyoundjik, mirent à découvert les restes d'un palais que les inscriptions ont fait reconnaître pour celui du roi Sennachérib, qui, vers l'an 712 avant Jésus-Christ, régna sur le second empire d'Assyrie. MM. Layard et Loftus en ont donné une description complète avec plan. On y voit la division de ce palais, jadis détruit par le feu comme tant d'autres monuments de Ninive. Ce qui reste de sa façade tournée vers le nord-est donne une puissante idée de l'architecture assyrienne avec ses superbes taureaux ailés à face humaine gardant la principale entrée. D'autres gardaient l'entrée des cours, et sur les murs existaient de nombreux bas-reliefs dont les plus précieux ont été enlevés avec une foule de menus objets en terre, en marbre et en bronze, pour orner les galeries du British-Museum. Le déblaiement de ce palais a fait reconnaître aussi une

quantité d'inscriptions en lettres cunéiformes des plus curieuses, car la plupart se rapportent à la construction du monument et à l'histoire du prince qui l'a construit; mais la ruine complète des murs supérieurs en a fait

« de la ville de Ninive, avait 360 mesures de longueur « et 85 mesures de largeur ; c'était l'étendue de sa cons- « truction et le contenu de ses demeures. Les rois mes « prédécesseurs, mes pères, l'avaient construit à la gloire « de leur règne; mais ils n'en avaient pas achevé la « magnificence. Ils avaient sculpté des animaux des « plaines, en marbre lisse, trouvé dans la ville de Tastiat, « pour en embellir les portes ; et, pour faire la tablature « dans les toits, ils avaient arraché de grands arbres de « tous les pays.

« ..... Le fleuve Tigoulti (1), qui protége le château « contre l'attaque, avait depuis longtemps cherché à « miner le palais, et, pendant sa crue, ses ondes avaient « pénétré jusqu'à la première pierre. J'ai détruit ce petit « palais-ci dans son ensemble, j'ai changé le cours du « Tigoulti et j'ai dirigé son écoulement. Dans la paroi « des digues, j'ai recouvert la partie basse des fondations « en-dessus par des briques, que j'ai fortifiées par de « grandes pierres... (2) J'ai agrandi la terrasse, en com- « paraison aux jours antérieurs, et j'en ai augmenté la « superficie du palais... J'ai bâti un palais en pierre..., « plomb, peaux de veaux marins, ébène, santal, lentisque, « cèdre, cyprès pour la demeure de ma majesté. J'ai fait « un escalier tournant, égal à celui du grand temple de « Syrie (3), à l'intérieur des portes, et j'ai bâti au-dessus, « en poutres de cèdre et de cyprès, dont la durée est

(1) Probablement un bras du Tigre.

(2) La plupart de ces inscriptions présentent des lacunes que le traducteur n'a point cherché à suppléer : c'est une garantie d'exactitude de plus.

(3) On ignore quel était et où se trouvait ce temple ou ce palais.

« bonne, les produits du mont Amanus et du mont Sirar,
« les montagnes élevées. J'ai entouré une charpente de
« bois de cèdre et de cyprès d'un renforcement de *kiris* (1)
« et en fer, et j'ai arrangé symétriquement leurs interstices (fenêtres). Dans le *barakki* (à l'intérieur de la
« maison), j'ai ouvert des réduits, j'ai arrangé des cham-

« la ville de l'exaltation d'Istar, et contient dans son « milieu tous les sanctuaires des dieux et des déesses, et « ils perpétuent son antique pierre angulaire pour des « jours lointains. Mais, depuis des temps reculés, l'écri- « ture tortueuse s'était effacée des pierres et on avait « oublié les exploits; Ninive n'était le siége ni de l'art et « de l'explication des lois, ni du respect de la prière, « d'où naissent le gouvernement et la protection des « sujets, et il y avait destruction dans elle. Et quoique, « depuis les temps reculés, les rois mes prédécesseurs, « mes pères, eussent exercé avant moi l'empire sur « l'Assyrie et eussent eu soin de la gloire de Bel, et « eussent réuni dans cette ville beaucoup d'objets irré- « prochables, comme les tributs des rois des quatre « régions, personne parmi eux n'avait pensé à entourer « le pays de l'enceinte de la royauté et à borner ses « demeures, et n'avait eu l'idée de faire construire celle-ci; « et personne aussi ne s'était efforcé de gouverner la « ville et de protéger les rues, de creuser un canal et de « poser des jalons, et ne changea ses intentions.

« Mais moi, Sennachérib, roi d'Assyrie, j'ai fait cette « œuvre avec la permission des dieux, et j'en ai eu l'idée, « et j'y ai dirigé mon esprit. J'avais arraché de leurs « demeures les gens de la Chaldée, les peuples d'Aram, « de Van, de Kouï et de Cilicie, qui ne s'étaient pas sou- « mis à moi. Je leur ordonnai de m'apporter la tiare, et « ils moulèrent des briques. Je fis tailler d'énormes blocs « en Chaldée, et je fis transporter leurs... par le travail « des rebelles que mon bras avait vaincus, pour construire « leurs demeures. »

Le prince répète ici les détails relatifs à son palais,

fournis par l'inscription précédente, et il ajoute ce qui suit au sujet de la reconstruction de la ville même :

« ..... J'ai érigé des piliers en bois provenant de « montagnes et de la Chaldée (disposés en balcon), pour

qu'une aussi vaste superficie ait été entourée d'un mur, car on n'en voit aucun vestige (1). Après la chute de Ninive, la puissance assyrienne n'avait pas tardé à se relever. Les premiers rois de ce second empire d'Assyrie avaient transporté leur résidence plus au Sud, dans la ville de Calach, dont je parlerai tout à l'heure. Ils n'eurent ni le désir, ni peut-être le pouvoir de restaurer Ninive. Cet honneur était réservé à Sennachérib, qui y rétablit le siége de la royauté, laquelle s'y maintint jusqu'à la ruine définitive de la ville de Ninus, vers l'an 607 avant Jésus-Christ. Dans l'une des légendes gravées sur les briques et les plaques de marbre provenant des fouilles de Koyoundjik, on lit encore ce qui suit au sujet de la restauration de Ninive. C'est toujours le roi Sennachérib qui parle :

« .... Puis je dis : Ninive est la ville de ma royauté ; « j'en ai renouvelé les demeures, restauré les rues. J'ai « changé le camp royal et l'ai fait reluire comme le soleil. « J'ai fait l'enceinte et le boulevard en entier, et j'en ai « fait mention dans des écrits (2). Jusqu'à 100 grandes « mesures j'ai fait élargir les fossés. A plusieurs reprises, « j'ai employé les journées de mon armée royale à faire « transporter mes tables des carrières. Ils choisirent un « emplacement..... Je mesurai 62 grandes mesures à « partir de mon camp royal jusqu'à la grande porte des « façades. Celui des habitants de cette ville qui change « l'ancienne maison, en bâtit une nouvelle, qui..... les « fondations de ce palais, sera écrasé par les décombres

(1) Oppert, *ibid*, p. 290.

(2) Dans les inscriptions mêmes gravées sur le monument.

« de cette nouvelle maison (1). » Cette malédiction finale se reproduit souvent.

rempart, mesurait quatorze mètres d'ouverture. On entrait par là, en suivant pendant une longueur de trente-deux mètres, un long couloir qui relie entre elles deux grandes chambres. Toutes les parties hautes de cette porte monumentale ont disparu; le couloir et les soubassements des chambres existent seuls avec leur décoration de figures et de taureaux ailés. Cette double observation s'applique aux ruines du palais de Sennachérib à Koyoundjik, ainsi qu'à tous les vestiges niniviens dont j'aurai à parler. Rien n'est entier, visible, saisissant, comme ces restes grandioses de Persépolis que j'avais admirés déjà et ceux de Palmyre et de Balbek que je devais contempler plus tard. Ce sont des substructions, des pans de murailles, des parties de rez-de-chaussée, offrant, il est vrai, parfois une décoration inférieure d'un intérêt que je suis loin de méconnaître ; mais ni à Babylone, ni ici, je n'ai rien éprouvé de cette impression qui me saisit à la vue de la majestueuse terrasse et des gigantesques colonnes du palais des Achéménides.

Les fouilles ont mis à découvert ce qui subsiste des deux façades du palais de Sennachérib, l'une au nord-est et l'autre au sud-ouest, toutes les deux très-ornées. L'ouverture des diverses portes est également couverte de sculptures; il en est de même des restes des soixante-dix salles ou chambres qui composaient le palais et occupaient une superficie de près de deux hectares. Les dessins des principaux bas-reliefs, publiés par les archéologues anglais, donnent l'idée d'un art qui déjà entre dans une période de décadence. J'y ai cependant admiré la représentation d'une maison de campagne avec arbres, faite avec beaucoup de délicatesse. C'est dans le même

palais qu'a été retrouvée la chambre fameuse contenant les archives de Sardanapale V (VI), écrites sur des briques dont les débris gisaient encore amoncelés sur le sol, trésor inépuisable pour la curiosité et la sagacité des savants.

celui de Ninive. La tradition place sur ce tertre le tombeau même du prophète, et de très-bonne heure, les musulmans, dans leur vénération pour les personnages bibliques, y ont construit une petite mosquée autour de laquelle se sont groupées un grand nombre d'habitations. M. Botta avait craint de froisser le préjugé populaire en s'attaquant à ce tumulus, consacré par une mémoire sainte. M. Layard y fit quelques travaux de sondage, mais sans rien trouver. Plus tard les deux consuls anglais et français, MM. Rassam et Place, y pratiquèrent quelques excavations; mais la jalousie nationale dont ils étaient animés ayant dégénéré en discussions fâcheuses, le pacha, pour y mettre un terme, se décida à faire continuer les fouilles pour le compte du gouvernement turc. Au bout de peu de temps, il se vit obligé de s'arrêter devant l'expression du mécontentement des habitants de Nebbi-Younès. Ces fouilles ont cependant suffi à mettre au jour le tracé d'un nouvel édifice également orné de taureaux et de lions ailés, et surtout une inscription précieuse qui fait connaître la destination de cette construction due au même roi Sennachérib, et qui est conservée au musée de Constantinople. J'en reproduis le commencement et la fin; le reste est une narration des gestes guerriers du prince :

« Grand palais de Sennachérib, grand roi, roi puissant, « roi du monde, roi d'Assyrie, roi des quatre régions, « favori des grands dieux, le vaillant, le brave, le prince « diligent, le pasteur des peuples, qui dirige les hommes, « moi!...

« ... Je dis : le *bet-kutalli* avait été fait par les rois, « mes prédécesseurs, mes pères, au milieu de Ninive,

« pour surveiller les bagages, pour soigner les chevaux et
« pour contenir les ustensiles. L'emplacement de ce palais
« ne suffisait plus; la construction de ses chambres ne
« pouvait plus suffire à l'abri des chevaux. La porte du
« *nu kisallu* s'était, dans la suite des jours, écroulée sur

« tants de portes, et j'érigeai des sphinx en pierre, qui « ressemble à du cèdre, au-dessus d'eux.....

« Quant à ce palais, j'y ai assemblé mes grands. Avec « l'aide d'Assour, père des dieux, et Taauth, reine des « dieux, j'habiterai ce palais dans la satisfaction de mon « cœur et la joie de mon esprit et la splendeur de ma « face. Que dans cette demeure me vienne la progéni- « ture ! Que ma vie y dure jusqu'à des jours reculés ! Que « le taureau, qui protége la vie, et le gardien perpétuent « dans cette enceinte la fortune et le bonheur, jusqu'à ce « que ses bases s'écroulent (1). »

M. Oppert, à qui j'emprunte la traduction de cette inscription, en a résumé ainsi le sens par rapport à la destination du palais de Nebbi-Younès : « Il formait un appendice au grand palais (de Koyoundjik) et contenait les greniers, les dépendances, les établissements militaires ; son nom était *Bet-Kutally (domus parietum)*, la maison des choses nécessaires. » On voit encore à Nebbi-Younès des tombeaux souterrains d'un beau travail. Du haut de la butte, la vue s'étend au loin sur Mossoul et les environs. Après avoir une dernière fois, au soleil couchant, contemplé cette plaine traversée par le Tigre où fut la ville de Ninus et de Sémiramis, je regagnai ma demeure émerveillé de ce que j'avais vu, plus par la réflexion que par les objets eux-mêmes, car, comme monument, il ne reste là rien d'entier.

C'est à ces ruines que se bornent les vestiges de Ninive proprement dite. Les deux autres localités rendues plus célèbres encore par les recherches contemporaines, Khorsa-

(1) *Expédition en Mésopotamie*, p. 307.

bad et Nimroud, sont situées à une assez grande distance, six lieues et neuf lieues de Mossoul. Elles furent de ma part l'objet d'une double exploration qui me prit plusieurs jours.

Avant de l'entreprendre, j'allai, le lendemain, faire une

règne une rangée de piliers reliés par des chaînes. Du même côté se trouvent une église syrienne, une église et quatre chapelles chaldéennes enchevêtrées l'une dans l'autre, que l'on dit dater des premiers temps de cette chrétienté mésopotamienne dont tout atteste l'antique importance. J'en jugeai encore, en rentrant en ville par la porte de Sindjar, près de laquelle se voient l'église chaldéenne dédiée à la Vierge, une seconde église syrienne, ainsi que l'église jacobite de Saint-Georges. Appuyé au rempart même, s'élève le couvent de Saint-Gabriel, où le père des quelques religieux qui l'habitent m'offrit de me reposer; mais j'y restai peu d'instants, suffoqué par l'odeur des sources sulfureuses qui sortent du pied du mur, ce dont ces braves prêtres n'ont pas le moins du monde l'air de s'apercevoir.

Le 30 octobre, je me mis en route pour une excursion de quatre jours au nord-est de Mossoul, qui devait me faire voir les ruines de Khorsabad. Pour s'y rendre, après avoir traversé le Tigre, on passe entre les deux grands tumulus de Koyoundjik et de Nebbi-Younès, et on suit le désert en se dirigeant vers la chaîne de montagnes qui fait la limite du Kùrdistan. Sur son chemin on rencontre plusieurs petits villages, *Ormuz-Hacheria*, *Abbassia*, *Maïbab* et *Tchenchi* : à quelque distance de ce dernier un taureau ailé à face humaine, renversé sur le bord de la route, annonce les approches de Khorsabad. C'est ici le théâtre des fouilles françaises qui ont précédé toutes les autres, et je me trouvais en face de la demeure royale et de la ville attenante, contruites en une seule et même époque par Sargon, père de Sennachérib, sept siècles avant notre ère.

M. Botta a raconté simplement et modestement les circonstances qui amenèrent ses premières découvertes dans cet endroit. On sait qu'il avait d'abord commencé ses travaux par l'exploration du monticule de Koyoundjik.

tellement des rapports exagérés, que je ne voulus pas risquer un voyage inutile et aller vérifier moi-même ce dont je doutais encore. Je me contentai d'envoyer un de mes domestiques, avec ordre de me copier quelques caractères des inscriptions. J'acquis ainsi la certitude que ces inscriptions étaient cunéiformes, et je n'hésitai plus alors à aller moi-même à Khorsabad, où, avec un plaisir que l'on comprendra sans peine, j'eus la première révélation d'un nouveau monde d'antiquités (1). »

Il est nécessaire de connaître la topographie des lieux. Khorsabad est placé à quatre heures de marche environ au nord-ouest de Mossoul, au bout d'une plaine qui part de l'endroit où le Tigre, venant de Djezireh, baigne l'extrémité occidentale du Djebel-Zakhô ou montagne de Zakhô. Là, les premières hauteurs qui bordent la chaîne du Kùrdistan, s'écartant peu à peu, laissent entre elles et le fleuve un espace dont la largeur augmente progressivement, et atteint, vis-à-vis de Mossoul, environ dix kilomètres. « Cette plaine, ajoute M. Hoefer, d'après M. Botta, est loin d'être unie et ne présente pas le caractère alluvial qu'offre la Mésopotamie dans la partie inférieure du cours de l'Euphrate et du Tigre; au contraire, elle est fortement ondulée et sillonnée par les cours d'eau qui descendent des montagnes, coulant du nord-est au sud-ouest vers le fleuve, en suivant l'inclinaison générale du terrain. Le principal est le *Khausser*, qui, prenant sa source au nord de Mossoul, dans les montagnes d'Alcosch, vient se jeter dans le Tigre. en traversant l'enceinte

(1) *Monument de Ninive,* découvert et décrit par M. P. E. Botta, mesuré et dessiné par M. Flandin. Paris, Imprimerie nationale 1849, in-folio.

même des antiques murailles de Ninive. C'est dans cette plaine, bordée à l'ouest par le Tigre, à l'est par les montagnes, que se trouve le monticule de Khorsabad; il est situé près de la rive orientale du Khausser, à deux kilomètres de la première chaîne des collines (1). »

ville puissamment fortifiée. Toutefois, elle ne paraît pas avoir existé longtemps après la chute (définitive) de Ninive, si toutefois elle atteignit cette époque, et lorsque Xénophon y passa, il n'y trouva qu'une ville déserte (1). »

Je donnerai, d'après MM. Botta, Oppert et Place, un premier aperçu très-abrégé de la disposition des ruines de Khorsabad. L'ensemble des constructions se compose d'un monticule artificiel supportant un vaste édifice, et d'une enceinte quadrilatère, fortifiée d'espace en espace par des tours. Le monticule n'est pas placé dans l'intérieur de l'enceinte, mais il occupe une partie d'un des côtés du quadrilatère, interrompant la continuité de la muraille, et la dépassant à l'intérieur comme à l'extérieur ; c'est à peu près la même disposition que celle de Koyoundjik, par rapport aux murs qui en dépendent. Le mur de Khorsabad est intact dans ses bases ; il constitue un rectangle oblong de 1,800 mètres sur deux côtés et de 1,700 sur les deux autres. Huit portes donnaient accès à cette ville, ainsi que le démontrent les inscriptions. M. Place examina, sur le côté sud-est, deux tumulus qui constituaient deux des portes de la ville, et découvrit une voûte ornée de rosaces et de taureaux exécutés en briques bleues et blanches. Sur le côté sud-ouest on reconnut, touchant au mur, un rectangle oblong; cette circonvallation renfermait probablement un temple. Le côté nord-ouest était interrompu par le palais ou château royal, qui s'avançait au delà de la circonvallation. Au milieu de la plaine, en deçà de l'enceinte, on voit encore les traces de grands édifices , et surtout de beaucoup d'habitations. Cette sur-

(1) Oppert, p. 350.

face, renfermée par les murs, est de 320 hectares et égale presque en étendue la ville actuelle de Mossoul.

A cheval sur le côté nord-ouest, un peu plus rapproché de l'angle nord, se trouve le château royal. Cette immense

palais n'offrait presque pas de sculptures, elle n'était pas dépouillée de tout ornement. M. Place y découvrit une fresque de cinq mètres de longueur, qui malheureusement n'a pu être conservée. On trouva aussi quatre statues de dieux, en grès; elles étaient bien faites et d'un style remarquable. Elles ont sombré avec le reste de la collection française. De l'autre côté du tumulus des dépendances, on reconnut, entre autres, une grande cour pavée en briques et ayant une largeur de 64 mètres, c'est-à-dire 200 pieds assyriens, Le côté qui se tournait vers la ville était en partie démoli. Dans l'angle rentrant vers le midi se trouve une tour à étages que M. Botta a indiquée, et que M. Place a déblayée. Sa construction ressemble à celle de Nimroud; elle a 43 mètres (80 coudées assyriennes) de côté en bas. Le second étage n'était pas très-élevé au-dessus du premier. Le mur inférieur était orné des mêmes systèmes de retraits et de saillies dont nous avons déjà parlé.

Ce qui précède est surtout emprunté à MM. Botta et Oppert. Dans son magnifique et plus récent ouvrage sur les fouilles et découvertes de Khorsabad, M. Place, venu le dernier, a fait connaître avec plus de détails ce qui reste aujourd'hui de la ville et du palais de Sargon. Une courte analyse d'un texte qui ne comprend pas moins de deux volumes in-folio, complétera cette description de seconde main, à laquelle l'enlèvement de tant d'objets rapportés en Europe ou perdus au départ et le comblement de la plupart des tranchées exécutées, me force d'avoir recours.

M. Place, comme on l'avait fait avant lui, constate l'existence d'un premier quartier, le plus vaste et le plus

riche, qui était la demeure du roi et auquel il donne le nom de *Sérai*, ensuite celle d'un second, moins orné, qui formait les dépendances du palais ; au sud-ouest des dépendances, vient le harem ou habitation des femmes, qui

crues dans un état d'adhérence complet. La terre à briques est partout en Assyrie : « Née de l'argile, dit avec raison M. Place, l'architecture assyrienne reste le prototype de la construction en argile. » Sauf la base des monuments et les revêtements intérieurs et extérieurs en pierre ou en marbre, placés sur les murs, tous ces édifices assyriens ont été construits en briques cuites et crues, mais ces dernières dominent de beaucoup. Nulle part on ne rencontre soit une coupole, soit un dôme, soit même une pièce circulaire destinée à les supporter ; la forme quadrangulaire est la règle immuable de l'architecture assyrienne. Détruits par le feu ou par le temps, les monuments de Ninive ont perdu toutes leurs parties hautes, et c'est une rare bonne fortune pour la science que M. Place ait pu découvrir l'une des voûtes du palais de Khorsabad, qui se trouve bien ainsi être la plus ancienne des voûtes employées et connues. La voûte ninivienne était pareillement construite en briques crues, comme les terrasses qu'elle soutenait.

Une seconde découverte non moins heureuse, que l'on doit au même archéologue, est celle de la principale porte monumentale de la cité de Sargon. Elle se compose d'un passage central qui traverse un ensemble de chambres et de cours agencées pour satisfaire à des usages particuliers. L'entrée figure un arc posé sur deux monolithes représentant deux taureaux à face humaine. En arrière des taureaux, et leur faisant suite, viennent, placées vis-à-vis l'une de l'autre, deux figures colossales à quatre ailes, qui tiennent dans la main droite une pomme de pin, et dans la gauche un panier ou vase par une anse ; de leur tête sortent deux cornes ; leurs pieds sont chaussés de sandales et un poignard pend à leur ceinture. Ce passage central

est voûté. C'est là l'une des voûtes d'argile la mieux conservée dont on doit la découverte à M. Place ; cette voûte en briques crues, de six mètres de hauteur et d'une portée de quatre, offre un cintre colorié, c'est à dire

heureux, en l'appelant « l'illustration en pierres ». La sculpture qui recouvre ainsi le soubassement des murs jusqu'à une hauteur moyenne de trois mètres, n'est que très-légèrement fouillée et son exécution laisse beaucoup à désirer. Le dessin est faible; pas de plans successifs; l'épaisseur des personnages, leur taille, leur position respective, leur allure manquent d'exactitude et les mêmes images reviennent souvent: malgré toutes ces imperfections, les bas-reliefs niniviens sont néanmoins clairs, intelligibles, parfois saisissants dans leur naïveté, et l'on se rend parfaitement compte de ce que le sculpteur a voulu représenter. Ce sont généralement des victoires, des cortéges, des fêtes. On y voit le roi à la guerre, à la chasse, dans les cérémonies publiques. Ailleurs ce sont des scènes empruntées à la vie privée et dans lesquelles figurent des personnages appartenant aux conditions sociales les plus diverses. Ces sculptures sont accompagnées par des inscriptions qui de même que les sujets représentés, se suivent sans interruption sur les plaques. Le ciseau semble commenter le texte et donner la vie à ces immenses légendes dont je ne puis remettre sous les yeux du lecteur que des fragments relativement bien courts malgré leur apparente étendue.

Je me bornerai, pour Khorsabad, à cette seule partie de la grande inscription où le roi Sargon raconte pour la postérité, qui au bout de vingt-cinq siècles a recueilli son récit, les circonstances relatives à la fondation du palais et de la cité dont nous venons d'étudier les ruines. C'est en tout le même langage qu'employait tout à l'heure Sennachérib:

« Palais de Sargon, grand roi, roi puissant, roi des

. . . divin de Babylone, roi
. . . favori des grands dieux,
. . . qui Assour, Nebo et Méro-
. . . sans égale, et dont ils ont
. . . jusqu'aux confins de la terre.
. . . de son devoir et nourrissant les
. . . dirigea son esprit sur le peuplement
. . . res, l'ouverture des portiques et l'ali-
. . . jalons. Alors, au-dessus de la vallée qui
. . . des montagnes, en remplacement de Ninive,
. . . ville, et je nommai son nom Dour-Sarkin
. . . de Sargon). J'y plantai une forêt variée rappe-
. . . le mont Amanus avec tous ses arbres divers, et les
. . . plantes de Syrie croissant sur les montagnes, et je
« délimitai sa surface.

« Trois cent cinquante rois anciens avaient avant moi « exercé le pouvoir en Assyrie et illustré l'empire de Bel; « mais nul parmi eux n'avait touché à cet endroit, ne « s'était proposé de le peupler, n'avait pensé à y creuser « des canaux ni à y aligner des jalons. J'ai médité dans « le fond du cœur, matin et soir, à peupler cette ville, à « y élever des autels, escabeaux des grands dieux, et des « palais, demeure de ma royauté. J'en ai décrété la cons- « truction.

« Au jour propice, au mois heureux, au mois de Sivan, « j'ai allumé de l'aloës et j'ai moulé des briques. Au mois « d'Ab, le mois du dieu qui pose la première pierre de la « ville et de la maison, tout le peuple assemblé exécuta la « cérémonie du *Salul* (des clochettes) sur l'or, le cuivre, « l'argent, les métaux, les pierres, les arbres de l'Amanus, « et distribua, selon la règle, les diverses occupations. Je

« jetai les fondements et posai les briques. J'ai construit « des autels fumants, qui sont comme la part de la dette « qu'on doit pour la fondation aux dieux Salman, Sin « (*Lunus*), Samas (*Soleil*), Nébo, Bin et Ninip. Avec leur « aide je construisis des palais en peaux, santal, ébène, « tamarisque, cèdre, cyprès et pistachier, pour loger ma « royauté. Je disposai, au-dessus, des poutres en cèdre et « en cyprès. Quant aux portes de cyprès et de tamarisque, « je les entourai de bandes de bronze et j'en disposai « symétriquement les interstices. Je fis exécuter un esca- « lier tournant, pareil à celui du palais de Syrie, et « qu'ils nomment dans la langue phénicienne *bit appati*. « Dans les portes, huit lions doubles, pesant 1 tonne, « 6 quintaux, 50 talents (1) et des *maltakti* en bronze « brillant furent sculptés à la gloire de Mylitta ; et pour « remplir les *namrir*, quatre poutres de *timmi* et de « cèdres courbés, provenant du mont Amanus, furent « placées sur les lions. Je fis sculpter avec un grand art, « dans la voûte des portes, une guirlande des animaux « des champs et de saintes images en pierres des mon- « tagnes *Iski*. Vers les quatre régions célestes, je disposai « les linteaux ; au-dessous d'eux j'adaptai des corniches « en grandes pierres noires qui proviennent des provinces « que mon bras a conquises ; j'en murai fortement les « parois et j'ouvris les portes à l'admiration de mes sujets.

« Les mesures de l'enceinte sont..... Sur les pierres du « roc, j'ai étendu la première pierre. Aux extrémités de « chaque côté, aux angles de la circonvallation, j'ai ouvert, « vers les quatre points cardinaux, huit portes.

(1) Cela fait un total de 1,050 talents, équivalents à 31,000 kilogrammes.

« Samas (le Soleil) me fait réussir dans mes desseins,
« Bin m'apporte l'abondance; j'ai nommé les grandes
« portes de l'Orient, Portes du Soleil et de Bin.
« Bel-El pose la fondation de ma ville, Mylitta-Taauth

« habitent l'Assyrie, et j'en ai fait l'inauguration lorsque « j'avais imposé les rois du soleil levant et du soleil cou- « chant, en or, argent, esclaves, pour augmenter le trésor « de ces palais par leurs munificentes offrandes.

« Que les dieux, qui habitent dans cette ville, fassent « que l'œuvre de ma main soit augmentée, que par leur « présence ils consacrent pour l'éternité l'habitant de ces « lieux et la durée de mes victoires.

« Mais celui qui altère les œuvres de ma main, qui « efface mes sculptures, qui enlève les vases contenant « mes richesses, qui disperse mon trésor, qu'Assour, « Bin, et les grands dieux, qui habitent cette ville, exter- « minent dans le pays son nom et sa race, qu'ils le fassent « traiter en insurgé par ceux qui se soulèvent contre « lui (1). »

Les richesses sculpturales découvertes dans les monuments niniviens ne consistent pas uniquement en bas-reliefs; j'ai déjà fait mention de ces grands monolithes, représentant divers sujets du genre monstrueux, destinés à leur décoration ou au soutènement des voûtes et plafonds. Khorsabad, pour sa part, a donné vingt-six paires de taureaux, à face humaine, d'un poids énorme, ce qui n'a point empêché le transport en Europe de quelques-uns d'entre eux. Les fouilles ont encore mis à découvert plusieurs génies d'un beau caractère. Le palais de Sargon est le premier édifice assyrien qui ait fourni à la science des statues isolées et intactes, toutefois peu nombreuses, en même gypse que les bas-reliefs, et comme ceux-ci d'une extrême fragilité, entre autres, une statue

(1) *Ninive et l'Assyrie*, par V. Place. Paris, 1870. In-folio. T. II, p. 289.

avec robe tenant les bras accolés au corps. Ces statues, d'un travail médiocre et qui ne rappellent en rien la per-

cipaux habitants de Ninive; ils figurent dans ma collection à côté de plusieurs briques couvertes d'inscriptions cunéiformes soumises, en cet instant, à l'examen de l'un de nos plus savants assyriologues (1).

(1) Le lecteur désire sans doute connaître ce qu'on entend par *écriture cunéiforme?* quelles garanties offrent les traductions des nombreuses inscriptions dont j'ai produit quelques-unes? quels procédés étaient employés pour leur formation? à quelles substances avaient recours les Assyriens pour graver les textes parfois si développés qu'on rencontre dans leurs monuments? Je ne puis mieux le satisfaire qu'en reproduisant les extraits suivants de l'ouvrage très-rare, parce qu'il est fort cher, de M. le consul Place :

I

Écriture cunéiforme.

« D'où vient le nom de *cunéiforme*, que son aspect un peu étrange a rendu difficile à vulgariser? De la forme même de l'élément unique dont se composent les caractères. Cet élément, ramené à son état primitif, est le signe 𒁹, qui peut-être également figuré ainsi : ➤ ou ◄. Il ressemble assez exactement à un fer de flèche aplati, ou mieux encore, à une section faite sur une des faces étroites d'un coin. Ce coin, en latin *cuneus*, a naturellement donné son nom au système d'écriture qu'il engendre, et que l'on est convenu d'appeler désormais « Écriture cunéiforme ». Les Anglais et les Allemands ont plus ou moins dénaturé cette dénomination ; mais il est à espérer que, pour le déchiffrement de langues aussi anciennes et tombées actuellement dans le domaine du monde savant, les assyriologues des divers pays se détermineront à faire abstraction de tout amour-propre national. Le latin, d'ailleurs, offre l'avantage d'une parfaite neutralité et permet à tous les peuples, au moins dans les études scientifiques, les mots qui tirent de la langue latine leur étymologie. Nous pouvons donc regarder le mot de *cunéiforme*, appliqué aux écritures qui ont le coin pour élément radical, comme définitivement accepté. » (T. II, p. 270).

II

Déchiffrement et traduction des textes assyriens.

« Là, nous abordons le point le plus délicat de la question. L'absence

Je reprends le récit de cette excursion, qui m'avait d'abord conduit aux ruines de Khorsabad. De là je me rendis à *Tell-Keiff*, en passant par le village de *Kaïm*, qui ne mérite qu'une mention. Tell-Keiff, situé au sud-ouest de Khorsabad, est le plus grand bourg catholique

sur lequel s'étend un cimetière. C'est là que réside le patriarche des Chaldéens, lequel était alors un évêque du nom de Matran-Shamoun. Je n'eus point l'avantage de le voir, il était parti en tournée depuis la veille. Je trouvai, en revanche, chez lui quatre prêtres fort avides d'argent, et qui se montrèrent plus empressés de me tendre la main pour en recevoir que pour me faire accueil. La campagne qui entoure Tell-Keiff est fort bien cultivée en coton, blé, riz, mais on n'y voit aucun de ces jardins qui sont le

adresse... Les inscriptions murales sur gypse sont de beaucoup sinon les plus nombreuses, du moins les plus étendues en surface. Elles ont, en outre, l'avantage d'être très-claires, à cause de la dimension des caractères et de l'espace existant entre les groupes et entre les lignes. Enfin, il a été facile de leur appliquer le système d'estampage sur papier, et de présenter aux méditations des savants, non plus des copies un peu incertaines, mais de véritables originaux.

« Les inscriptions sur terre cuite, sans être aussi considérables que les précédentes, sont en revanche plus variées. Celles des briques de pavage, découvertes en premier lieu, se divisent en deux catégories : les unes tracées à la main, les autres imprimées à l'aide d'un timbre. Dans les premières, l'écriture n'est pas toujours régulière ; les lignes, dont le nombre est variable, n'offrent pas une parfaite rectitude ; la main qui les a fouillées se montre assez inexpérimentée et n'était évidemment pas guidée par une peinture préalable. Dans les secondes, l'uniformité est constante. Sur toutes les briques même quantité de lignes, même nombre de mots à chaque ligne, partout identité des lettres, finalement, un encadrement qui enveloppant les quatre côtés de l'inscription, achève de démontrer l'existence d'un timbre dont on estampait l'argile encore molle, avant la cuisson. L'uniformité, de même que la multiplicité de cette inscription, fait penser à une marque de fabrique.

« Les autres terres cuites inscrites sont des cylindres, des barils ou prismes à pans coupés, et particulièrement des tablettes en quantités innombrables. L'argile en est plus fine, mieux travaillée, mieux cuite et d'une couleur un peu plus pâle que celle des briques. Sur ces morceaux l'écriture change complétement d'aspect. Les caractères tracés sur les bri-

grand goût des Orientaux. Il est vrai que le pays manque d'eau ; celle même qu'on y boit est de très-mauvaise qualité. Les femmes, en général d'une rare beauté, la puisent dans de grands puits au moyen d'urnes en terre

dirigée par ses prêtres, qui l'instruisent et ont une grande autorité sur elle. Dans la cour de la maison de l'évêque, je pus voir une école de jeunes filles tenue par eux et comptant une soixantaine d'élèves.

Arrivé à Tell-Keiff assez tard, l'exploration de Khorsabad m'ayant pris toute la journée, j'en repartis le lendemain jeudi, après une nuit passée dans la maison épiscopale où les voyageurs reçoivent une hospitalité que, sans doute à l'insu de l'évêque, la rapacité de ses prêtres est loin de rendre gratuite. Mon but, pour cette journée, était de visiter le grand monastère de Raban-Ormuz, qui se trouve dans le voisinage du village d'*El-Kosch*. Le chemin parcourt une contrée fort aride, coupée par des collines peu élevées, également sans culture. J'y croisai ou j'y dépassai quelques petites caravanes d'Arabes, de Kùrdes et de chrétiens marchant avec leurs femmes et leurs enfants juchés sur des chameaux ou des ânes. On rencontre, sur cette route, d'abord le village de *Batnaï* et ensuite celui de *Tell-Eskoff*, où je déjeunai chez le prêtre qui en dessert l'église, car tout est chrétien ici et dans les environs. Ce prêtre, du nom de Kas-Michaël, était un fort galant homme, d'un caractère tout opposé à celui de ses collègues de Tell-Keiff. Tell-Eskoff est pareillement bâti près d'un monticule artificiel et non encore exploré, dont le sommet, complétement dégagé, se dresse comme une falaise au-dessus du village et du petit ruisseau qui le traverse. Les habitants sont d'une rare affabilité ; ils s'empressaient autour de moi me baisant les mains, politesse chrétienne à l'égard d'un chrétien, à laquelle, sur tout ce parcours, j'étais fréquemment exposé.

La route est plus accidentée et plus difficile de Tell-

Eskoff au couvent de Raban-Ormuz, lequel est placé à deux lieues de là, au pied de la chaîne de montagnes qui borde le Kurdistan. Une singularité de cette partie de l'Orient c'est la variété infinie de cultes et de croyances.

couvent, où le supérieur m'avait invité à dîner, je m'étais proposé de passer la nuit dans le village voisin d'El-Kosch; mais le père Kas-Elisha insista avec tant de bonne grâce pour me garder au moins jusqu'au lendemain matin, que je ne pus faire autrement que d'accepter, en le remerciant, une hospitalité qui n'avait rien de monacal.

Je me remis en route de bonne heure avec l'intention de faire une visite au couvent de Mar-Yacoub que le supérieur de Raban-Ormuz m'avait recommandé. Je ne fis que traverser le village d'El-Kosch, voulant y revenir, et ayant une assez forte traite à fournir pour arriver à Mar-Yacoub. On rencontre sur la route, dont on fait la plus grande partie par les montagnes, d'abord *Behendaura,* placé sur un joli ruisseau qui fait tourner un moulin. Tout auprès, dans les flancs d'un rocher, se voient d'anciennes grottes remontant, dit-on, aux premiers temps du christianisme et ayant autrefois, comme les catacombes de Rome, servi d'asile aux nouveaux convertis contre les persécutions. Viennent ensuite plusieurs autres petits villages, *Rakaba*, *Zaoua*, *Atoka*, *Maltaï* et *Kefela,* dont la population est presque entièrement chrétienne. Là commence une grande plaine parcourue mais peu fécondée par les nombreux ruisseaux qui descendent des hauteurs que je venais de traverser. La plaine continue jusqu'au village de *Chios,* derrière lequel recommencent les montagnes. C'est dans l'une de leurs gorges que se cache le monastère de Mar-Yacoub, où l'on parvient par un chemin d'une extrême difficulté, que, par défiance sans doute des bandits arabes où kùrdes, on ne fait rien pour rendre plus praticable. C'est encore ici une construction relativement nouvelle et

d'un grand style, élevée à peu de distance de l'ancien couvent qui a conservé dans le pays le souvenir de Mar-Yacoub (saint Jacob) et se trouve remplacé aujourd'hui par un hameau du même nom. Il ne reste de ce monastère

jours. Le costume des femmes chrétiennes est rehaussé par un riche fez (bonnet grec) tout semé de pièces d'or ou d'argent et noué sous le menton avec des attaches ornées de la même manière. On est surpris de voir parmi elles tant de blondes; on dirait plutôt le type anglais qu'un type arabe ou kùrde.

Après un repos de deux jours à Mossoul, le mercredi suivant, je me remis en route pour une nouvelle excursion archéologique à exécuter dans le Sud. Mon objectif le plus éloigné était Nimroud qui se trouve à huit ou neuf lieues de cette ville. Ma précédente course s'était accomplie sous la direction ou plutôt en compagnie de l'un des Zaptiés (gardes) que le pacha avait mis à ma disposition. Cet homme, appelé Haçan, fort intelligent et parlant bien le persan, m'avait été d'une grande utilité; je l'emmenai de nouveau avec moi et n'eus pas moins à me louer de son concours, aidant avec la plus entière complaisance le domestique et le muletier qui m'accompagnaient, ce dernier chargé du transport des ustensiles et provisions.

La route que nous suivions tantôt longe le Tigre et tantôt s'en écarte un peu. Elle n'offre rien qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est quelques villages, *Yaroumdja, Chemsiât, Kaspaggra, Kasr* et *Haoua-Arslân*. Ce sont des colonies turkomanes, et c'est là qu'on trouve encore le chameau à deux bosses, qui provient du Turkestan et de la Mongolie. Je rencontrai beaucoup d'Arabes montés sur des chameaux, et de véritables troupeaux d'ânes chargés de bois à brûler, que l'on transportait à Mossoul. D'espace en espace le sol est recouvert d'une légère couche de sel, et en général, la campagne témoigne d'une grande aridité. Ce fut au bout de quatre heures de

marche que j'atteignis le dernier village que j'ai nommé, et où je fis une halte pour déjeuner. Haoua-Arslân est situé sur un ruisseau d'eau sulfureuse, provenant d'une

exposée au feu et ressemblait en tout point au gypse brûlé de Khorsabad. Convaincu par cette découverte qu'on rencontrerait d'autres restes de sculptures, je me mis à la recherche d'un endroit où l'on pourrait commencer des fouilles avec succès. Awab (serviteur arabe) me conduisit à une pièce d'albâtre qui apparaissait au-dessus du sol. Nous ne pûmes pas la soulever, et en creusant autour nous vîmes que c'était la partie supérieure d'une large masure. J'ordonnai à tous les ouvriers de creuser autour, et bientôt ils mirent à nu une seconde masure, à laquelle la première avait été unie. En continuant ainsi, nous découvrîmes une troisième, et, dans le courant de la matinée, nous en trouvâmes jusqu'à dix, le tout formant un carré; il n'y manquait qu'une seule pierre, à l'angle nord-ouest. Il était évident que le sommet d'une chambre avait été mis à découvert, et que la brèche était la chambre d'entrée. En continuant à creuser, je trouvai au centre de ces masures plusieurs inscriptions cunéiformes très-bien conservées. Je laissai là la moitié de mes ouvriers pour déblayer la chambre, tandis que je me dirigeais avec l'autre moitié vers l'angle sud-est des ruines, où j'avais observé beaucoup de fragments d'albâtre calciné. J'attaquai le côté, qui étant fortement incliné, prévint tout encombrement. Nous atteignîmes immédiatement un mur, portant les mêmes caractères cunéiformes; mais la masure avait subi l'action d'une chaleur intense; elle était fendillée de toutes parts, et menaçait de tomber en pièces. La nuit arrêta nos travaux, et je revins au village satisfait de mon résultat. Il était donc évident que des édifices considérables étaient enfouis sous ces décombres, et que si les uns avaient été

détruits par le feu, les autres y avaient échappé. Comme il y avait des inscriptions, et que l'on avait trouvé un fragment de bas-relief, il était naturel de supposer qu'il y avait aussi des sculptures ensevelies (1) ». Telle fut cette première et mémorable journée des fouilles anglaises qui n'allaient pas tarder à faire du Musée britannique l'un des plus riches de l'Europe en antiquités assyriennes.

C'est dans le bel ouvrage de M. Layard qu'il faut lire la description de toutes les trouvailles dues à ses efforts ou à ceux de ces successeurs, bas-reliefs gigantesques représentant des batailles ou des fêtes royales, figures ailées, à tête d'homme, aux cheveux frisés, et à corps de lion ou de taureau, fresques, ornements émaillés, objets en métal et en ivoire, pierres gravées, cylindres, barils, etc. Lorsqu'on visite toutes ces ruines de Ninive dans leur état actuel, on est, je crois l'avoir dit déjà, profondément désappointé. Comme ensemble, le grandiose manque, ces tumulus, formés des parties supérieures des édifices détruits par les guerres ou par le temps, n'en ayant protégé jusqu'à un certain point que les parties basses : quant aux détails, de bonne heure mis au pillage, qu'on me passe le mot, par la science européenne, leur place est restée vide, et quoique exposés avec honneur dans nos musées, ils ont perdu là leur véritable signification, qui ne se retrouve plus que dans les ouvrages des assyriologues.

Cependant Nimroud a gardé quelques-uns de ses tré-

(1) Layard. *Nineveh and its Remains* etc. Vol. 1er, p. 26-31. (London), 1849.

sors. Ce qu'on appelle de ce nom, qui est celui d'un village voisin, se présente sous la forme d'un grand monticule surmonté d'un tertre en forme de cône et entouré de deux à trois autres monticules plus petits renfermant tous des constructions antiques. Je me promenai pendant une demi-heure dans les galeries pratiquées au sein du premier monticule, passant entre des murs formés de grandes pierres carrées. Mais plus de bas-reliefs ; ils ont été emportés ou de nouveau recouverts de terre après la terminaison des fouilles. Dans les autres monticules, en parcourant, comme dans le premier, ce qui fut le rez-de-chaussée des palais écroulés, on remarque, au contraire, de nombreuses sculptures qui montrent des chars de guerre, des rois échangeant un nœud en signe d'amitié, un roi qui fait décapiter un homme, un personnage ailé, etc. ; tous ces bas-reliefs sont à moitié enfouis sous terre. On voit là aussi de grands taureaux ailés à face humaine, d'autres avec une tête d'homme coiffée du petit bonnet persan, enfin quantité de tablettes avec inscriptions cunéiformes, l'arbre symbolique, etc.

Un savant de premier ordre, qui visitait, une quinzaine d'années avant moi, la Mésopotamie et l'Assyrie, a donné des découvertes de Nimroud (l'ancien Calach) un inventaire qu'il me suffira de résumer ici.

— Nimroud, dit M. Oppert, le Calach antique, montre encore en entier ses murs de circonvallation. Jadis baignée par le Tigre sur toute sa longueur occidentale de 1,450 mètres, et sur le côté sud-ouest, d'une étendue à peu près égale, la ville présentait une figure irrégulière de six côtés, à angles rentrants. La partie nord est bornée par un mur de 2,000 mètres environ, courant de

l'ouest à l'est; un autre va, du nord au sud, dans une direction presque droite (avec une déflection légère vers l'est) de 1,300 mètres, et, là, s'adapte un mur parallèle au premier, de l'est à l'ouest, sur 750 mètres. Prolongée suffisamment, cette partie frapperait le côté occidental, et formerait alors un oblong assez régulier; mais le mur fait un angle convexe, court dans la direction du sud-sud-ouest et rejoignait jadis le Tigre, qui, à cet endroit, coulait vers le sud-est... La surface de cette ville en entier occupait juste 300 hectares, et avait un pourtour, en comptant la partie du mur sud-ouest aujourd'hui détruite, de six kilomètres, c'est-à-dire de trente stades assyriens. Dans le coin sud-ouest se détache une seconde enceinte, celle des palais royaux, formant un trapèze ressemblant à un rectangle. Deux des côtés, celui de l'ouest, de 600 mètres, et celui du sud, de 350 mètres, sont pris sur les côtés de la ville; les côtés nord et est, la cité royale, sont de 300 et de 650 mètres de longueur. La cité royale prend donc un coin de Calach et un espace de vingt hectares... La ville de Calach, tout entière, avait la moitié de la surface de la cité royale de Ninive, et équivalait à un petit arrondissement de Paris. L'enceinte des bâtiments royaux n'avait que vingt hectares de superficie; c'était donc un peu plus grand que l'étendue de Koyoundjik. L'identification de Calach avec les ruines de Nimroud est une chose acquise à la science et n'est plus contestée. Nous n'avons plus besoin de revenir sur les versets de la Genèse si souvent cités pour prouver l'antiquité de ces restes (1).

(1) Oppert, p. 308.

Voici, maintenant, la nomenclature des divers monuments de Nimroud (Calach), accompagnée d'une brève description, qui n'est que le résumé de détails déjà fort abrégés par M. Oppert, lequel, à son tour, a résumé les volumineuses descriptions de M. Layard. Tous ces édifices sont situés sur une plate-forme assez élevée, qui rappelle celle de Persépolis et comprenait toute la superficie de vingt hectares, dont il a été question plus haut; on y montait par différentes rampes ménagées dans le corps de la plate-forme.

La Pyramide à étages. — Le coin nord-ouest est occupé par une pyramide carrée, dont la découverte est l'un des plus beaux titres de M. Layard, et qui probablement fut destinée à renfermer un sépulcre royal. Chacun de ses côtés mesure à peu près 49 mètres. Cet édifice offre une galerie de 35 mètres, placée au premier étage, lequel est au niveau de la plate-forme; cette chambre, aujourd'hui vide, contenait jadis le tombeau ou les tombeaux des rois assyriens. Ce qui reste de la Pyramide à étages mesure encore 40 mètres d'élévation; elle a dû être beaucoup plus haute.

Les Temples de Calach. — A côté de la Pyramide, sur le bord septentrional de la plate-forme, se trouvent deux temples. Le plus grand, rapproché de la Pyramide, contient sept chambres. En traversant une chambre transversale, on arrive à une grande pièce de 14 mètres sur 9 mètres 50 centimètres, se terminant par une espèce d'alcôve dont le sol est dallé par un énorme monolythe de 6 mètres 20 centimètres de longueur sur 5 mètres 50 centimètres de largeur, et ayant 34 centimètres d'épaisseur. Cette énorme pierre portait une inscription de Sardanapale III,

divisée en plusieurs colonnes, qui résume en elle tous les autres textes que l'on possède du même souverain. J'en reproduis quelques fragments :

« Sardanapale, le maître auguste, adorateur des « grands dieux, le délégué puissant, l'inspecteur, qui « conquiert des villes, des forêts et toutes leurs dépen- « dances; roi des souverains, qui enveloppe les impies, « qui passe au-dessus des protestations, qui ne se laisse « pas manquer de respect, ferme dans ses volontés, qui « n'admet pas de compensation, qui combat la méchan- « ceté. Roi de tous les gouvernants, il marcha, en res- « pectant la justice, dans l'adoration des dieux Assour et « Soleil, ses régulateurs; il anéantit les pays désobéis- « sants et les princes rebelles, et réduisit sous sa puis- « sance la totalité de leurs possessions. Il restitua le « culte des déesses avec celui des grands dieux. Souve- « rain indépendant, il s'appliqua constamment à diriger « les *barsi* suprêmes de son pays. Les grands dieux du « ciel et de la terre firent grandir les œuvres de sa main « et l'ouvrage de ses doigts, et établirent sa suprématie « pour l'éternité dans les *bit mat*. Ils lui accordèrent leurs « pouvoirs pour l'exercice de sa souveraineté, et punirent « ceux qui protestaient contre sa puissance sur les rois des « quatre régions. Il châtia ceux qui se révoltaient contre « Assour, dans toutes les contrées, en haut et en bas, et « établit des contributions sur eux... Sardanapale, roi « puissant, roi d'Assyrie, nommé par Sin, favori d'Oan- « nès, pupille des yeux d'Ao qui éclaire les dieux, moi! »

Tout en énumérant longuement et en exaltant ses nombreux exploits, Sardanapale s'exprime en ces termes sur la ville et les monuments de Calach :

« Après ce temps-là, je fis l'image de ma figure. J'y « écrivis l'information sur mon histoire, je la gravai dans « la montagne. Je rétablis, dans la ville de Sardanapale, « la source.... Puis je fis faire l'image de ma royauté en « beaucoup d'exemplaires ; j'y inscrivis ma gloire et mon « instruction ; je la fis encastrer dans l'intérieur de mon « palais. Je fis des tables qui relatent mes hauts faits, je « les gravai et les plaçai à l'intérieur de la grande « porte (1) .... Je bâtis de nouveau la ville de Calach, je « rasai l'ancienne colline, jusqu'à ce que je vinsse au « niveau des eaux ; je mis alors cent vingt *tikpi* au-dessus « de l'endroit le plus bas. Je consacrai au milieu un tem- « ple à Ninip, mon maître. Je dis : A la gloire de Ninip je « fis cette œuvre qui ne trouve pas d'égale parmi celles « d'auparavant ; je fis, selon l'inspiration de mon cœur, « l'image de sa divinité en marbre et les lettres en or. Je « le choisis pour ma grande divinité dans la ville de « Calach. Je célébrai ses fêtes dans le onzième et le « sixième mois. Je distribuai les briques pour bâtir ce « palais. J'érigeai un autel à Ninip, mon maître. Je consa- « crai dans cette ville un temple à Taauth, Sin et Gulanu, « Salman, Ao, le grand gardien du ciel et de la terre.

« ..... La ville ancienne de Calach avait été bâtie par « Salmanassar, roi d'Assyrie, le seigneur qui vivait avant « moi ; cette ville était tombée et était changée en un mon- « ceau de ruines. J'ai bâti cette ville de nouveau. J'y « conduisis les peuples que ma main a vaincus, des pays « que j'ai soumis,.. je les y fis travailler. Je creusai un « cours d'eau à partir du Zab supérieur ; je lui donnai le

(1) En 922 avant notre ère.

« nom de Babat-Nahal. Je fondai, dans ses environs, des « *is sar* et des *puluk*. Je sacrifiai des boucs à Assour, « mon maître, et au *bit mat* de son pays. Je rasai l'an- « cienne colline jusqu'à ce que je fusse parvenu jusqu'au « niveau des eaux; j'amoncelai cent vingt *tikpi* pour les « *muspalié*; j'élevai un mur, je le commençai et le finis « depuis les fondations jusqu'aux créneaux.

« J'ai fondé ce palais pour la demeure de ma royauté, « le repos de ma souveraineté, qui puissent durer tou- « jours. Je l'ai commencé et élevé. J'ai fait une couver- « ture de plaques de fer; je fais une charpente en bois de « sandal, et je l'ai entouré d'un cercle en fer. Dans la « porte des *urati*, j'ai placé des trônes en sandal et ébène « ...... de l'argent, de l'or, de l'étain, de l'airain, du fer, « de la proie de ma main, tirée des pays que j'ai subju- « gués, et je les plaçai au milieu (1) ».

Ce texte, véritable chapitre d'histoire, se termine par les imprécations usitées contre ceux qui oseraient porter une main criminelle sur les œuvres du fondateur. C'est aux ruines et aux inscriptions de Calach, fait remarquer M. Oppert, que nous sommes redevables de presque tout ce que nous savons sur l'histoire d'Assyrie antérieure à Sargon, le créateur de Khorsabad.

Le second temple de Calach, de dimension plus petite, avait son entrée gardée par deux lions hauts de 2 mètres 50 centimètres, sans têtes humaines ni ailes, et couverts d'inscriptions. C'est dans l'une des chambres de ce palais qu'a été découverte la seule statue représentant un personnage humain. Cette figure, haute d'un mètre, tenant

(1) M. Oppert, pp. 312-329.

d'une main la massue sacrée et de l'autre un instrument de sacrifice, montrait, inscrits sur sa poitrine, les titres de Sardanapale III.

Palais du nord-ouest. — Cet édifice constitue la principale découverte de M. Layard à Nimroud. Ceci est le grand palais de Calach, bâti par Salmanassar Ier et restauré, plus tard, par Sardanapale III, qui en fit sa résidence (922 — 899 av. J.-C.). Il contient trente chambres et présente une superficie d'un hectare. L'entrée principale s'ouvrait vers le nord; on reconnaît, en outre, les abords d'une terrasse située sur le rivage du Tigre, vers lequel on descendait par une double rampe ou par un double escalier. Dans la grande salle d'entrée, M. Layard découvrit un autel avec une inscription, et dans les autres de nombreux bas-reliefs; le tout a été minutieusement décrit et très-savamment apprécié par lui. C'est de là aussi que proviennent quelques débris de l'art assyrien, bronzes, objets en fer, portes et ustensiles en fonte, tout à fait remarquables, et pour l'explication desquels il faut absolument recourir aux belles publications de l'exploration anglaise.

Tour du côté ouest. — Cette tour, dont toute la partie supérieure manque, se voit à cinquante mètres de la façade sud du palais précédent; elle s'élevait au bord du Tigre, sur la face occidentale de la plate-forme. M. Layard y trouva des peintures assyriennes et quelques textes établissant que cette construction date de Bélochus IV, époux de Sémiramis. Une suite de trois chambres, de vingt-six mètres de longueur, formait tout l'édifice, que M. Loftus a également fouillé avec succès. Dans l'une des inscriptions, le roi Bélochus donne l'énumération de ses conquêtes et

cite plusieurs contrées et plusieurs villes déjà connues sous des noms que l'histoire a consacrés, notamment dans le passage suivant : « Il (Bélochus) marcha dans l'obéis-
« sance d'Assour, son maître, et soumit à ses lois les
« princes des quatre régions. Il alla depuis le pays de

successivement par un double portique dans un triple portail de lions, entre lesquels était placée une paire de sphynx assyriens qui ne se rencontrent que là; puis, après avoir traversé ces deux salles d'entrée, on pénétrait dans une très-grande pièce de 60 mètres de longueur et de 32 mètres de largeur, qui s'ouvrait sur la terrasse. A l'ouest de cette grande pièce existaient quelques autres couloirs et chambres longues, sans communication avec la grande salle de l'édifice. M. Oppert serait porté à voir là un temple plutôt qu'un palais : palais ou temple, l'aspect de ce monument, ajoute-t-il, vu du fleuve qui, dans l'antiquité, entourait ses deux côtés, doit avoir été magnifique.

La construction en paraît due à Assarhaddon, fils de Sennachérib et petit-fils de Sargon, à en juger par cette légende inscrite sur le revers des plaques de l'entrée : « Grand palais d'Assarhaddon, grand roi, roi puissant, « roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire des dieux à Baby- « lone, constructeur du temple d'Assour, fondateur du « temple..... à Babylone, restaurateur des images des « grands dieux, roi d'Égypte, de la ville de Mousin, de « Méroé, de Cousch, roi des quatre régions, fils de « Sennachérib, roi du monde, roi d'Assyrie, fils de Sargon, « roi du monde, roi d'Assyrie. » Le fondateur avait employé à la décoration de l'édifice des bas-reliefs provenant d'un palais plus ancien, ruiné ou démoli à cet effet, et dû à Tiglatpileser (Tiglathphalassar) IV; ces plaques, couvertes d'inscriptions, sont des plus précieuses pour l'histoire presque ignorée de ce souverain. Il y parle surtout de sa conquête de l'Arménie. « Sarda, l'Arménien, « dit-il à ce propos, complota contre moi et se concerta « avec Matiel, sur les limites de ....., en Arménie, dans

« les districts de la ville de Koumoukh ; je le mis en fuite.
« Il laissa son camp et s'enfuit furtivement vers....., du
« pays de Khalpi, pour sauver sa vie. Mais, dans la ville
« de Thourous, il craignit la puissance de mes armes et
« s'humilia au milieu de ses grandes portes. Je plaçai

la découverte d'une pièce importante, un petit obélisque en grès, couvert d'une inscription dans laquelle Samas-Hou II, fils de Salmanassar III, rend compte de la révolte de son frère Sardanapale IV contre leur père commun, et de la victoire par laquelle il la fit cesser. Une curiosité de cette inscription est la mention, à coup sûr la plus antique, de la ville de Diarbekir, sous son nom d'*Amid.*

Palais du centre. — Voici le dernier grand édifice dont l'exploration britannique a révélé les secrets. Les deux précédents sont séparés par un ravin, que l'on croit être le reste d'une ancienne rampe de 70 mètres de longueur. En gravissant la plate-forme par ce ravin, on se trouve en face d'un tumulus considérable; il contenait un palais élevé par Salmanassar III et continué par Tiglatpileser IV. L'entrée de ce palais était gardée par « deux taureaux à face humaine, fournissant les annales de Salmanassar jusqu'à la seizième année. Un peu à l'est M. Layard découvrit la belle relique assyrienne connue sous le nom d'*Obélisque de Nimroud;* ce texte, publié par le savant anglais, raconte les exploits du même roi (Salmanassar) jusqu'à la trente et unième campagne, en continuant les textes des taureaux. La partie ouest contenait des bas-reliefs de Tiglatpileser, avec une frise d'inscription de sept lignes d'écriture de hauteur. Malheureusement, peu de fragments de ces documents sont conservés, car tout le palais a été démoli par Assarhaddon, ou par un de ses successeurs, pour bâtir l'édifice du sud-ouest (1) ».

Je terminerai cette revue des monuments de Nimroud en transcrivant seulement le début de la précieuse inscrip-

(1) Oppert, p. 341.

tion de l'obélisque dont je viens de parler, où figurent, invoquées à leur rang et avec leurs attributions, toutes les divinités de l'Assyrie :

« Assour, grand roi, roi des légions des grands dieux.

« Oannès (*Anu*), roi des vallées et des hauteurs, maître

« Rejeton de Tiglatpileser (III), qui se fit craindre par « tous les pays ennemis et les couvrit de ruines.

« Au commencement de mon règne *(en 898 avant J.-C.)*, « je m'assis avec magnificence sur le trône de ma royauté, « je comptai les chars de mon armée, et je marchai sur « les environs de Simis. J'occupai Arid, capitale de « Ninni. »

Suit l'exposé des trente et une campagnes de Salmanassar, qui, dans la traduction, comprend plus de quatre pages in-quarto. Il se complète par le texte gravé sur les taureaux de l'entrée, lequel est encore plus développé et plus solennel dans son style.

Je ne puis pousser plus loin cette énumération descriptive, empruntée, je le répète, presque textuellement à l'éminente relation de mon devancier, M. Jules Oppert, et je dois négliger les autres restes antiques qui se voient dans l'enceinte de Calach. Cette enceinte, qui n'a pas dû dépasser de beaucoup la hauteur de la plate-forme, déjà défendue par son élévation même, est indiquée surtout par les vestiges de ses tours, dont on reconnaît une centaine sur les deux côtés du nord et de l'est.

J'avais achevé l'inspection des principaux groupes d'antiquités qui marquent, sur la rive gauche du Tigre, le siége multiple de la puissante royauté assyrienne. Les savants, en présence des immenses dimensions assignées par Diodore de Sicile à Ninive, ont pensé que l'historien avait dû comprendre dans un seul et même périmètre toutes ces villes successives, dont la place est indiquée par Koyoundjik, Khorsabad, Selamièh, Nimroud, etc. « La « cité royale de Ninive, dit à ce sujet M. Oppert, *les rues* « *de la ville* (*Rehoboth Ir* de la Genèse), ou la partie

« rurale de Ninive, les localités des alentours, jusqu'à
« Calach, furent appelées ensemble par les rois d'Assyrie,
« *leur ville d'Assour* ; et il est plus que probable que ce
« fait d'une population rurale agglomérée sur le sol envi-

Cette rive se borde ensuite de petites collines, à même base calcaire, à travers lesquelles on chemine, jusqu'à ce qu'on arrive à *Hamman-Ali,* après avoir dépassé un tertre où ont été enterrés des milliers de Juifs, à diverses reprises massacrés par les Turcs. Hamman-Ali est connu par ses bains sulfureux qu'alimentent deux sources d'une remarquable abondance. Mais rien de plus misérable que l'édifice où l'on prend les bains et où je vis un certain nombre de malades qui y viennent d'une vingtaine de lieues à la ronde. On rencontre plus loin une fabrique pour le lavage et la purification du soufre provenant d'une mine voisine. A une heure de Mossoul, je me reposai quelques instants dans la cour d'un vieux château ayant appartenu à Mahmoud-Pacha, situé au sommet d'une colline d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur la plaine qui précède Mossoul. Les abords de la ville, de ce côté, sont assez verdoyants; la route circule à travers des jardins, laissant à droite et à gauche quelque Imam-Zadeh plus où moins bien entretenu; l'un de ces tombeaux, celui d'Iman-Mahomet, est presque en ruine. Plus près de Mossoul s'étendent de grands cimetières dans l'un desquels je vis des femmes pleurant autour d'une tombe et se livrant par accès aux plus violentes démonstrations d'une douleur vraiment navrante. La porte par laquelle on pénètre dans la ville est d'un aspect très-pittoresque et débouche dans une rue où se remarquent plusieurs belles maisons avec revêtement de plaques de marbre, la plupart ornées de jolies arabesques.

Ma curiosité pleinement satisfaite et ma santé, du moins je m'en flattais, suffisamment rétablie, je me disposai à partir pour Alep, où je m'étais proposé de faire un séjour

de plusieurs mois. Je pris congé de ceux qui m'avaient fait si bon accueil, le Pacha, les consuls de France et d'Angleterre, et surtout ces braves pères dominicains que je ne veux pas quitter sans rendre encore à leur mérite une justice qui, de ma part, ne saurait être assez com-

11 novembre, dans la matinée, après avoir assisté, dans l'église de leur couvent, à une messe dite à mon intention, je quittai ces bons pères, prenant la route de Diarbekir et d'Alep.

CHAPITRE IV

Route de Mossoul à l'Euphrate. — Djezirèh. — Nisibin. — Mardin. — Diarbekir. — Orfa (Edesse). — Passage de l'Euphrate. — Entrée en Syrie.

Avant de sortir de la ville, je rencontrai plusieurs petits garçons que leurs parents menaient à la mosquée pour y être circoncis. Le cortége était étrange. En avant marchait un mouton peint de diverses couleurs et destiné au sacrifice; chaque enfant était conduit par son père, et derrière venaient les mères frappant sur des tambours que ces petits garçons portaient sur leur dos. Le fleuve avait beaucoup grossi et submergé une partie du pont de bateaux ; les chevaux durent nager pour atteindre l'autre bord où la route s'engage le long d'un ruisseau, confluent du Tigre, en laissant à droite les ruines de Ninive. Je suivis d'abord le même chemin que j'ai décrit et qui, quelques jours auparavant, m'avait conduit au monastère de Mar-Georgis et ensuite à Tell-Keiff, à Batnaï et à Tell-Eskoff. Là je m'arrêtai pour passer la nuit et descendis chez le prêtre qui m'avait déjà si bien reçu. Il était, pour lors, absent; mais deux de ses neveux me firent avec une parfaite bonne grâce les honneurs de la maison.

Le lendemain, je quittai de fort bonne heure la maison hospitalière de ce digne prêtre, et je m'engageai dans une plaine bornée à l'horizon par une rangée de montagnes. La route est fort monotone. Le temps devenait froid et semblait à la pluie; cependant il ne tomba point d'eau. Après une heure et demie de marche, j'arrivai à un village de Yézidis, que le peuple appelle les adorateurs du Diable. Ce village, du nom de Hattara, est important et ne diffère en rien des autres par sa construction. J'y remarquai un édifice composé de trois pièces basses dans lesquelles se trouvent autant de citernes parfaitement entretenues. Dans le cimetière, à quelques pas du village, se voit un grand tombeau qui attira mon attention. Le monument affecte la forme d'un dé, supportant un minaret qui s'élève en cône. Il est situé au milieu d'une cour, plantée de quelques hêtres et entourée d'un mur. Une petite porte vous conduit dans la chambre qui contient le tombeau, simple cénotaphe en pierre, blanchi à la chaux. On me dit que c'était la sépulture du fameux Lockman, le fabuliste de la Perse, rival de Phèdre et d'Esopé. Au-dessus de la porte, on avait planté, dans le mur, de grandes cornes de bouc, sans doute pour figurer les cornes du diable, ce cimetière appartenant aux Yézidis. Les habitants de Hattara me parurent très-hospitaliers, car, pendant que je prenais mon déjeuner près du tombeau de Lockman, ils m'apportèrent d'eux-mêmes du pain, des melons, de l'eau fraîche, etc.

Ces Yézidis ou Yésidiens, dispersés sur les bords du Tigre, ont été signalés par Niebuhr. Voici comment il s'exprime : « Les Yésidiens se disent mahométans, chrétiens ou juifs, suivant la croyance à laquelle ils savent

appartenir ceux qui s'enquièrent de leur religion. Ils parlent avec vénération du Koran, de l'Évangile, des cinq livres de Moïse et des Psaumes, et cependant ils se disent de la secte des Sunnites quand on leur demande s'ils sont Yésidiens. Il est donc presque impossible d'apprendre quelque chose de certain à cet égard. Il y en a quelques-uns qui les accusent d'adorer le diable, sous le nom de *Tschillebi*, c'est-à-dire *Seigneur*. D'autres disent qu'ils font paraître beaucoup de vénération pour le soleil et le feu, qu'ils sont de grossiers païens, et qu'ils ont des cérémonies horribles. Mais peut-être appartiennent-ils à une espèce de secte de *Béjasites*... Je rapporterai ici ce que les Sunnites éclairés et les chrétiens orientaux prétendent avoir observé à cet égard. Ceux-ci soutiennent que *Schah-Ade* fut le fondateur de leur religion, et qu'ils descendent originairement des arabes qui, sous les ordres de Schamer, tuèrent Hoceïn, le petit-fils de Mahomet, et qui persécutèrent la famille d'Aly, sous le gouvernement du Kalife Yézid. Ils fondent cette croyance sur ce qu'un nommé Schamer est considéré comme un grand saint chez les *Douasin* (autre nom des Yézidis), et que les Chiytes, qui regardent Hoceïn comme leur plus grand martyr, se font un mérite de tuer quelqu'un de cette secte... Les Yésidiens se circoncisent comme les mahométans; ils boivent du vin et d'autres liqueurs fortes, ayant bien soin de n'en répandre aucune goutte, et lorsque par malheur il s'en répand un peu sur le sol, ils enlèvent la terre où le vin est tombé et la portent dans un endroit où elle ne saurait être foulée des pieds... » (1).

(1) Niebuhr. *Voyages*, t. II, p. 273.

Les Yézidis ont été plus récemment étudiés par MM. Layard et Oppert; ayant eu trop peu de temps moi-même pour recueillir des observations personnelles sur cette curieuse secte, je me bornerai à transcrire encore le passage suivant qui complète ce qu'on vient de lire. « M. Layard, dit M. Oppert, éclairé surtout par les études de M. Charles Rassam (le consul anglais de Mossoul), a fourni beaucoup de renseignements sur la religion de cette petite nation... Leurs croyances, quoique mêlées aujourd'hui de beaucoup d'idées chrétiennes, ont beaucoup de rapport avec celles d'autres peuples tartares. Je ne parlerai pas de la crainte perpétuelle du mauvais principe et de l'oubli du bon; cette croyance ne trouve pas d'analogue dans les autres nations... Cette population paisible et honnête est loin de mériter la fâcheuse réputation qu'on lui a faite. Dévoués à leur culte, les Yézidis vivent en bonne intelligence avec les adhérents de toutes les autres religions. Leurs querelles intestines sont souvent soumises à l'arbitrage des étrangers. Surtout depuis quelque temps, les Turcs eux-mêmes sont revenus de quelques préjugés injustes. Ce changement a eu lieu grâce aux Anglais, qui demandaient constamment qu'on fît cesser les vexations cruelles auxquelles les Yézidis étaient exposés naguère » (1).

Mon déjeuner promptement expédié, je me remis en route, ne rencontrant rien, pendant les deux premières heures, qui mérite d'être noté. Viennent ensuite plusieurs villages en ruines et quelques vieux moulins hors de service, quoique placés sur d'abondants cours d'eau. A partir

(1) *Expédition en Mésopotamie.* Jules Oppert, p. 76.

de là, fort malheureusement guidé par mes cavaliers, je pris le chemin de la montagne et m'égarai ; mais, par contre, je pus jouir du pittoresque coup d'œil qu'offrent fréquemment de jolis hameaux, entourés de verdure et

connaissaient au moins le chemin. En deux nouvelles heures, j'arrivai à Mérouèh, petit hameau kùrde, où je déjeunai dans une chambre affectée aux voyageurs, en compagnie d'un pauvre enfant malade et de deux jeunes chats qui, nullement effarouchés, se chauffaient tranquillement près de la braise. Toute cette population est fort hospitalière et me marqua son intérêt en m'avertissant de me prémunir contre les surprises d'une trentaine de Schammars qui avaient traversé le Tigre et s'en allaient en tournée de déprédations. Je me remis en route sous une pluie fine qui ne cessa qu'avec le jour et rendait ma marche encore plus pénible. Avec ma caravane, marchaient trois Kùrdes, père, fils et neveu, tous les trois négociants à Sennèh, où ils avaient fait de mauvaises affaires : ils se rendaient à Constantinople dans l'espérance d'y retrouver la fortune. Derrière moi venait encore la petite caravane d'un Turc d'assez bonne mine, lequel faisait voyager sa femme et la servante de celle-ci dans deux khedjefèh suspendus au dos d'un mulet; il montait un superbe cheval et était accompagné de deux suivants également très-bien montés. J'échangeai quelques politesses avec le Turc, qui m'apprit qu'il se rendait ainsi en pélérinage à la Mecque. A la tombée de la nuit, après avoir franchi quelques collines excessivement pierreuses, j'atteignis enfin Derkachan, situé sur une de ces collines, au pied de l'une des grandes chaînes de montagnes kùrdes. L'eau est excellente à Derkachan. Je m'y installai dans la maison de l'un des habitants, mise très-gracieusement par son propriétaire à ma disposition. Comme toutes les maisons kùrdes, celle-ci était uniquement composée d'une grande chambre donnant sur la cour et précédée d'un vestibule extérieur : n'ayant

d'autre ouverture que la porte, il y faisait naturellement chaud, chose essentielle pour la saison. Les habitants possèdent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres; ils sont riches également en beaux chevaux, juments et poulains, et font garder le tout par de magnifiques lévriers.

Jeudi, 14 novembre. — Je partis par un très-beau temps pour rejoindre Nahrwan, qui, pour ce jour, marquait la fin de mon étape. Mais il fallait donner au soleil le temps de sécher la route parsemée de fondrières où les chevaux n'avançaient qu'avec une peine extrême. Les parties solides ne sont pas d'un parcours plus aisé. Dès qu'on quitte Derkachan, on trouve à gravir une montagne, où le chemin n'est qu'un long escalier formé par le frottement du sabot des mulets, qui, pendant des siècles, ont ainsi usé et poli le rocher. Cependant la montagne est belle par sa riche végétation de chênes, de noyers et de vignes sauvages. Même difficulté à la descente, moins rocheuse, mais profondément ravinée par les pluies des jours précédents. On suit, sur le bord d'un précipice, un sentier si étroit, qu'il nous fallut marcher un à un. C'est ainsi qu'on arrive au village de Zagou, pittoresquement placé sur un bras de la rivière de Ghauri, laquelle passe de l'autre côté du village. A droite s'élève le séraï, résidence du Mudir, sorte de château féodal : les maisons des habitants s'étendent sur la gauche. Le mudir, très-empressé de satisfaire à mes recommandations, m'installa, pour y prendre quelque repos, dans la maison d'un Effendi kùrde (1), située près du bazar, par parenthèse,

(1) *Effendi* est un titre de notabilité.

assez bien fourni. Le maître de la maison, habillé en soie jaune doublée de peau de renard, me reçut de la manière la plus affable dans une vaste pièce ornée de beaux tapis. Il me fit servir un déjeuner à la mode du pays, des plus primitifs (une vraie soupe spartiate, des œufs, du hachis, etc.), que la bonne grâce me fit trouver excellent. Zagou compte près de trois cents maisons, dont le tiers appartient à des juifs. Ce village paraît très-florissant.

Remis en selle, je ne tardai pas à rencontrer le Ghauri, qui se passe à gué. Mon cheval ayant buté contre une pierre, je vis l'instant où j'allais être forcé de prendre un bain fort désagréable par un froid piquant; mais j'en fus quitte pour la peur. Le chemin longe cette rivière pendant une heure ; puis on la quitte pour en traverser une infiniment plus large, nommée le Kizel. Malgré quelque difficulté, ma caravane parvint à s'en tirer, chose qui eût été impossible quarante-huit heures plus tôt. En effet, la veille ayant été sans eau, le Kizel était fort diminué : lors des fortes pluies, les voyageurs sont quelquefois obligés d'attendre trois et quatre jours avant de pouvoir le franchir. Près de là sont groupées une dizaine de huttes habitées par des Kùrdes dont l'industrie est de diriger les caravanes dans ce passage difficile. Suivent trois heures de marche en plaine où l'on voit, dans d'assez beaux pâturages, de grands troupeaux de moutons et de chèvres, et, courant en liberté, un nombre surprenant de gazelles. A droite règne une chaîne de montagnes, alors couvertes d'une légère couche de neige, pendant qu'à gauche se prolonge une série de collines que l'on suit de plus près, jusqu'à une nouvelle rivière plus petite qui porte le nom de Djelal. Au soleil couchant j'arrivai à Nahrwan, hameau

nestorien de dix-huit maisons seulement. J'y fus très-bien reçu par le mudir qui m'installa dans sa propre maison, où je trouvai deux jolies femmes et de charmants enfants, bon feu, hospitalité pleine d'attention et point trop mauvais souper.

Le vendredi, 15 novembre, après avoir passé une assez bonne nuit, je serrai la main à mon hôte et me remis en marche, dans la direction de la ville de Djezirèh, qui n'est qu'à six heures de distance de Nahrwan. Quoique courte, cette étape est rude, surtout pendant la seconde moitié. Le chemin se déroule d'abord dans une vallée parcourue par de petits ruisseaux, et qui, au bout d'une heure, débouche brusquement sur le Tigre. Ce me fut une surprise, car depuis Mossoul, je ne l'avais pas revu. Après avoir longé le fleuve pendant quelque temps, je fis halte pour déjeuner, sur le bord d'un torrent ménagé en cascade, qui fait tourner la roue d'un moulin et arrose, plus bas, un grand jardin entouré de peupliers et de saules et planté de figuiers, pêchers, abricotiers et d'autres arbres à fruits. Ce torrent coule presque entièrement caché sous une voûte d'arbustes de la plus fraîche verdure. En face de moi, sur un tertre, j'apercevais quelques restes d'un ancien château.

La route devient difficile à partir de ce point. Le sentier qu'il faut suivre était si glissant, que les bêtes avaient grand peine à s'y maintenir. Parvenu ainsi dans une petite plaine, le zaptié, qui cheminait avec moi en avant de la caravane, me fit remarquer quelques Kùrdes, blottis dans les broussailles et se tenant là évidemment pour quêter une bonne occasion. Je m'arrêtai et attendis mon monde; mais les hommes embusqués ne quittèrent point leur

retraite. Je continuai ma route en franchissant plusieurs grandes collines, où la marche était singulièrement contrariée par une boue épaisse. Enfin, d'une dernière hauteur, j'aperçus la charmante ville de Djezirèh, située dans une île au milieu du Tigre. Arrivé en face de la ville, sur la berge qui est là, très-élevée, je la dominais et restai quelques instants à contempler sa situation si pittoresque. En aval du fleuve se voient les restes d'un pont qui, autrefois, a dû être magnifique, témoignage lamentable de l'esprit de dévastation des Turcs. Djezirèh était, en outre, reliée par un pont de pierre avec la terre, mais il n'en reste que des tronçons de piliers, vis-à-vis d'un palais dont la superbe ruine en pierres noires et blanches, se dressait devant moi, comme le squelette décharné d'une des plus belles constructions arabes qui se puisse imaginer.

Le Tigre ayant crû subitement par l'effet des dernières pluies, on avait enlevé le petit pont de bateaux qui fait communiquer la ville avec la rive gauche. Le zaptié qui m'accompagnait me fit remonter jusqu'à une petite baie où je devais trouver l'un de ces radeaux, appelés kéleks, pour me porter dans l'île. Il n'y en avait aucun pour l'instant. Seulement j'aperçus installée au bord du fleuve, la riche veuve avec laquelle j'avais cheminé de Souleimanièh à Mossoul, qui, arrivée avant moi, avait déjà fait héler les bateliers de la ville pour avoir un kélek. Après une heure d'attente, je la vis s'embarquer avec ses domestiques et traverser le Tigre, suivie de ses chevaux qu'on faisait nager en les tenant par le licou. Elle avait bien voulu donner place, sur son kélek, à l'un de mes zaptiés que j'adressais avec mon firman au Mudir, le priant de m'envoyer à l'instant un radeau. Il s'empressa de déférer à ma demande ;

mais ce ne fut qu'après une nouvelle heure d'attente, passée sous l'impression d'un froid très-vif, que le kélek parut. Toutefois, il n'aborda point, et sans que je pusse assigner un motif à la détermination de celui qui le conduisait, au moment de toucher la rive, l'embarcation rebroussa chemin vers la ville, ne tenant aucun compte de mes appels et des cris de mes gens. Le patron prétendit plus tard qu'il y avait à son kélek quelque chose de dérangé, et qu'il avait cru prudent de ne pas tenter le passage de ma caravane qui lui paraissait trop nombreuse et devoir nécessiter plus d'un voyage.

Il faisait complétement nuit, il fallut se décider à passer la nuit sur la rive gauche du fleuve. Je revins donc vers un groupe de cinq ou six maisons, qui se trouvent en regard de la ville. Impossible de s'y caser, les maisons étant déjà remplies de monde qui depuis trois jours attendait là pour passer le Tigre, fort grossi comme je l'ai dit. Avec beaucoup de prières, appuyées de quelques bons arguments sonnants, j'obtins une petite chambre ; quant à des vivres il n'y fallait pas songer et je dus me résigner à ne point dîner ce jour-là. Tout ce monde était logé à la même enseigne, mais ne manquait pas d'une gaîté philosophique qui, dans toutes les privations, est l'apanage des Kùrdes. L'un d'eux, travesti d'une façon grotesque, dansa une partie de la soirée, provoquant les rires par les cabrioles les plus drôlatiques et les poses les moins pudibondes. Le mudir eut l'obligeance de m'envoyer, vers les huit heures, un second radeau, me faisant dire qu'il tenait une maison prête pour moi : je crus devoir refuser cette offre aimable, une partie en kélek, au milieu de la plus profonde obscurité et sur un fleuve rempli d'écueils, me parais-

sant médiocrement engageante. Je me bornai à donner au batelier rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain matin, samedi, j'effectuai donc ce passage du Tigre et le radeau fut obligé de faire six fois la traversée pour mettre ma caravane, bêtes et gens, sur l'autre bord. Cette opération, qui s'accomplit sans accident, prit la moitié de la journée ; les mulets seuls passèrent à la nage, et l'un d'eux faillit se perdre emporté par le courant. Je mis pied à terre près du vieux château dont j'ai parlé. Un officier du mudir, qui m'attendait sur la rive, me mena avec mes bagages, par des rues assez propres et pavées de grandes pierres, à une maison appartenant à un chrétien chaldéen, nommé Gadja-Mouça, laquelle me parut un gîte assez médiocre. On m'affirma qu'il n'y en avait pas de meilleure dans tout Djezirèh. Elle consistait en une très-grande chambre, à laquelle on montait par un escalier de quelques marches et qui était précédée d'un petit vestibule pour les domestiques. A peine arrivé, j'y reçus la visite d'un prêtre syrien et d'un prêtre chaldéen, empressés de me souhaiter la bienvenue.

Après déjeuner, je me rendis chez le mudir pour le remercier de sa courtoisie. Ce fonctionnaire est plus que singulièrement logé, dans les ruines (ce mot ne dit pas trop) de l'ancien château. Le rez-de-chaussée seul tient encore : une partie est habitée par le mudir, une partie par des prisonniers, une autre par des nomades kùrdes, qui avaient planté leurs tentes noires parmi les décombres, et le reste est livré aux chiens errants et aux cigognes qui construisent leurs nids sur les pans de murs encore debout. Ce château, ou plutôt ce palais était bâti en style arabe, avec des pierres bleues et blanches, alternant par

rangées superposées; ces bandes de deux couleurs produisent un effet très-original. L'étage supérieur a entièrement disparu. Le rez-de-chaussée a conservé quelques fenêtres; celles du milieu sont carrées et celles de côté cintrées en forme de fer à cheval. Dans les dépendances était renfermé un très-beau bain qui servait encore y a quelques années et qu'on n'a pas même su conserver. D'ailleurs, à Djezirèh, tout tombe en ruines et chaque jour accroît la décadence d'une ville qui semble vouée à la destruction. A force de tapis, de tentures et de ces petits meubles où excelle l'Asie, le mudir, dans deux grandes salles aux plafonds très-délabrés, avait su se procurer un logement qui ne manquait pas d'un certain confortable oriental. Il me sembla, d'ailleurs, prendre les choses avec ce flegme turc qui s'accommode de tout et ne s'émeut de rien. Sa réception fut aimable comme l'avait été son procédé, et il m'offrit, ce que, bien entendu, je m'empressai de refuser, de faire bâtonner, comme il paraît qu'il le méritait un peu, le patron du kélek qui avait refusé de me passer la veille.

En quittant le mudir, j'allai visiter la ville, et mon exploration ne fut ni bien longue ni bien intéressante. Je vis, d'abord, le bazar qui est grand et bien approvisionné; on y travaille surtout le cuir maroquiné et on y confectionne des vêtements kùrdes de toute espèce. Une partie du bazar est en pierre avec des arcades, où l'on se met à l'abri pendant la pluie. Le mudir m'avait donné, pour me conduire, un de ses gens. En sortant du bazar, j'allai voir l'église chaldéenne, église des premiers temps du christianisme, ornée d'inscriptions en langue de l'antique Chaldée. Mon cicerone me mena ensuite à la grande

mosquée, ancienne église avec couvent, primitivement dédiée à l'apôtre saint Jean. Les portes de la mosquée sont plaquées en bronze supérieurement travaillé avec des poignées du même métal représentant des têtes de lion. La cour est vaste et entourée des anciennes chambres ou cellules cénobitiques. Une tour d'élévation médiocre, surmonte tout l'édifice. De là je fus visiter une église jacobite très-antique dont les abords sont protégés par une clôture murée. On y pénètre par une petite porte au-dessus de laquelle se lit une inscription chaldéenne, et un escalier de quelques marches vous conduit dans une première cour, où se trouve l'entrée latérale de l'église; de là on passe dans une seconde cour plus grande, sur laquelle donne l'entrée principale, munie de portes pareillement ornées de bronze avec de superbes petits lions artistement ciselés. Dans cette cour s'ouvre le baptistère décoré d'un autel, le tout fort ancien. On y voit aussi plusieurs tombeaux de style grec avec des croix grecques entaillées sur la pierre; ces tombeaux paraissent également d'une haute antiquité. L'intérieur de l'église est décoré de colonnes en marbre; sur des tables de marbre noir sont gravées de nombreuses inscriptions en chaldéen; la croix grecque a été multipliée sur les colonnes, les arceaux et les murs. En sortant, on me montra, dans la grande cour, un puits au fond duquel on voit briller une étoile surmontée d'un croissant. Le phénomène est évidemment dû à un trou de forme calculée, ménagé dans la petite voûte en forme de calotte qui recouvre le puits, et à travers lequel se glisse un rayon solaire, refléchi par la nappe d'eau. En 1836, la ville de Djezirèh étant tombée au pouvoir d'une sorte d'armée de Kùrdes pillards, Rechid-Pacha, pour la

reprendre, la réduisit presque en cendres; elle ne s'est point relevée depuis.

Le lendemain, dimanche, je quittai de bonne heure Djezirèh pour gagner la route d'Alep qui, à partir d'ici, se poursuit sur la rive droite du Tigre jusqu'à Diarbekir. La pluie ayant cessé depuis trois jours, le petit bras du fleuve, qui forme avec le principal courant que j'avais traversé en kélek, l'île sur laquelle la ville est bâtie, se trouvait à peu près sans eau, ce qui est l'état habituel pendant la plus grande partie de l'année. Mais la boue était telle que l'un des mulets de bagage faillit y rester étouffé. Il y a bien, sur ce petit bras du Tigre, un pont, comme il en existait un sur sur le lit principal. C'est encore un de ces édifices que l'on a su ravager avec le talent spécial au génie ottoman. Le réparer, fi donc! on a remplacé les arches disparues par un tablier de perches recouvertes de nattes en roseaux, et c'est là-dessus que passent les piétons; chevaux, chameaux et mulets cheminent, selon la saison, dans l'eau ou dans la fange.

Presque au sortir de Djezirèh, je perdis le fleuve de vue pour ne le retrouver qu'à Diarbekir, à une quarantaine de lieues plus au nord-ouest. La route que je suivais pour arriver à cette dernière ville, et qui passe par Nisibin et Mardin, décrit un arc dont le Tigre serait la corde, faisant même une inflexion très-sensible dans le sens opposé. Après avoir franchi une assez forte colline, on chemine par une plaine caillouteuse jusqu'à une rivière, du nom de *Saklan*, dont le lit, presque à sec, montrait les ruines d'un très-grand pont en pierre, et un peu plus loin, un autre petit pont à peu près hors de service. A partir de là, la route ne cesse de monter jusqu'à Aïnsir,

où je devais passer la nuit. Il est impossible de se figurer un chemin aussi exécrable. Qu'on imagine un désert rempli de cailloux semés dans une terre détrempée, où les montures trébuchent, s'embourbent et n'avancent qu'au risque de se casser vingt fois les jambes. Heureusement que deux journées de soleil avaient un peu séché la boue : que doit-ce être en hiver, pendant les fortes pluies! Trois heures de cet exercice m'amenèrent à une oasis formée par un bois de très-gros mûriers, à l'ombre desquels je fis mon déjeuner.

Une heure plus loin, en rencontre un petit village sans arbres et ne se composant que de quelques maisons, où je remplaçai mon cavalier d'escorte. Celui qu'on me donna n'avait ni lance, ni fusil, chose de luxe, en effet, car les chemins sont, ici, parfaitement sûrs, et j'aurais très-bien pu me passer de ce compagnon souvent fort désagréable. Le village s'appelle *Djelal*. Avançant toujours avec peine, je laissai derrière moi deux nouveaux villages dont je n'ai point conservé les noms, où les habitants étaient occupés à faire sécher de la paille sur leurs terrasses ; j'en dépassai, ensuite, un troisième nommé *Daniri*, et une heure après, par un chemin de plus en plus détestable, qui ne permettait que le pas et encore avec mille précautions, j'arrivai, dans la soirée, à Aïnsir, village jacobite de peu d'importance, mais dont toutes les maisons sont construites en pierres. Celle où je fus accueilli était chaude et bien fermée, quoique tout à fait rustique. Elle se composait d'une seule grande pièce, divisée en trois compartiments par une double cloison qui n'allait point jusqu'au plafond. J'avais à ma droite trois belles vaches, de couleur noire, et à ma gauche, mon hôte, un chrétien jaco-

bite du nom de Jussouf, et sa famille, comprenant plusieurs enfants, qui criaient et vociféraient; mais je m'étais habitué à ce tintamarre particulier aux familles kùrdes. Les habitants sont vêtus, ici, en blanc bordé de rouge et non point uniquement en rouge comme de l'autre côté du Tigre. Ils ne parlent ni le chaldéen, ni le turc, mais seulement le kùrde. Dans le Kùrdistan même, c'est-à-dire dans l'Assyrie propre, tous connaissent la langue chaldéenne s'ils sont Chaldéens ou Nestoriens, ou le syrien s'ils sont Syriaques ou Jacobites.

Lundi 18 novembre. — Je quittai Aïnsir avec mon hôte obligeant, lequel, dans sa grande complaisance, avait insisté pour m'accompagner jusqu'à la station suivante. Mêmes difficultés dans la marche, pendant les deux premières heures, à cause de ce désagréable mélange de fange et de cailloux. Ensuite le sol devient plus ferme. Cette plaine, sans doute, autrefois envahie par le Tigre, et aujourd'hui complétement aride, montre de temps en temps quelque hameau kùrde juché sur un tertre, entre autres *Chakhossan, Berendji,* etc, dont les habitants se signalent par leurs costumes en coton blanc, d'une propreté extrême. Les approches de *Kenniki,* où est la station, se manifestent par plusieurs cours d'eau qui fertilisent cette partie de la plaine. J'y rencontrai deux caravanes venant de Diarbekir et qui avaient toutes les peines du monde à se dépêtrer du milieu des boues entretenues par le ruisseau, en ce moment extravasé, qui passe à Kenniki. Parvenu dans ce village jacobite, d'un aspect aussi sauvage que le caractère de ses habitants, j'y fus reçu par le mudir avec une rudesse inusitée; il m'accorda, toutefois, l'hospitalité dans sa maison, mais une hospitalité passablement bour-

rue. J'y vis deux prêtres jacobites, qui par l'effet de cette sauvagerie qui semble naturelle aux kennikiens, ne me rendirent même pas mon salut. Les cultivateurs paraissent, ici, fort à leur aise et sont très-proprement vêtus. Leurs femmes portent des bonnets tellement cousus de pièces d'argent que leur coiffure à l'air d'un casque.

Mardi 19 novembre. — Je m'éloignai, de grand matin, de ce Kenniki aux mœurs si revêches, toujours dans la compagnie de ce bon Jussoùf d'Aïnsir, qui voulut encore passer une journée avec moi. La route s'était complétement améliorée. Je marchais toujours en plaine, mais plus de ces pierres et de cette boue mêlées, qui m'avaient causé tant de fatigues les jours précédents. De nombreux villages bordent le chemin animé par le va-et-vient des habitants qui se rendent d'un village à l'autre avec leurs jolies femmes gracieusement assises sur des ânes. Ce sont principalement des chrétiens et des Kùrdes; ils portent à peu près les mêmes vêtements. Sur la gauche, à quelque distance, existe, me dit-on, toute une série de villages jacobites. Tout le long de la route, les cultivateurs étaient occupés à labourer la terre pour les semailles d'automne. Je m'arrêtai une heure pour déjeuner, puis, suivant toujours cette même route qui ne variait point, j'arrivai, vers le coucher du soleil, à Nisibin *(Antiochia-Mygdoniæ)* ville très-ancienne, aujourd'hui moins qu'un bourg, un simple village.

On y entre par un grand pont jeté sur la rivière jadis appelée le *Mygdonius*. Celui-ci, quoique antique, sert encore, ayant été construit d'une manière si massive qu'il eût été impossible de le ruiner, à moins de faire jouer la poudre. Les Turcs, néanmoins, ont réussi à détruire le

mur qui formait le parapet. De l'autre côté du pont commencent les décombres qui précèdent la porte sous laquelle se tenait une dizaine de zaptiés, fumant assis, leur fusil entre les jambes. J'eus à me débrouiller au milieu des plus sales ruines pour arriver au bazar, qui n'est point trop mal, vu le peu d'importance actuelle du lieu. On y trouve de quoi s'approvisionner pour la route; j'y vis, et y fis prendre pour mon dîner des raisins et des figues, ainsi que des aubergines, tout cela d'un bon choix et à rien. On y travaille le cuir maroquiné et on y fabrique des fusils, des sabres, des poignards d'assez belle apparence. A ce bazar est joint un petit caravanserai ou *Khan* des plus mal tenus, mais où je me remisai cependant, ne voulant pas importuner le mudir pour une nuit que j'avais à rester à Nisibin.

J'allai voir ensuite, hors de la ville, près du quartier chrétien, les restes d'une église digne de toute remarque. C'est superbe comme construction et surtout comme ornementation, consistant en guirlandes de vignes avec grappes, très-magistralement traitées. Quant à moi, je crois, d'accord en cela avec le voyageur Olivier, que cet édifice a été un temple romain ou grec avant de devenir une église consacrée à saint Jacques, le plus illustre évêque de Nisibin. Dans une crypte, on montre son tombeau, magnifique sarcophage relevé aux quatre angles et fait d'un seul morceau de granit jaune. Tout l'édifice est à moitié enfoui sous la terre. Juxtaposée à cette partie ancienne, a été bâtie, mais bien plus tard, une autre église, seule affectée aux cérémonies religieuses. Tout autour, et même à une assez grande distance, les décombres amoncelés indiquent que la ville était très-

grande autrefois. A dix minutes de l'église de Saint-Jacques, on rencontre plusieurs blocs couverts d'inscriptions grecques et latines, très-dégradées. Je me rendis, ensuite, au *Séraï* où réside le mudir, grand carré blanc ayant l'air d'une caserne. Je me contentai de considérer du dehors cet édifice, qui est un des plus laids spécimens de l'architecture turque. Près de là se voit une petite mosquée avec un minaret très-élevé. Partout le sol est jonché de pierres et de dalles brisées, de tronçons de colonnes attestant une splendeur bien passée. Le nom de l'ancienne *Nisibin* figure déjà dans les inscriptions cunéiformes. Après diverses fortunes, la ville, restaurée par les Séleucides, passa aux Parthes, auxquels l'enleva Trajan qui en reçut le surnom de *Parthicus*. Fortifiée par Dioclétien et Maximien et devenue le boulevard de l'empire romain, elle tomba d'abord au pouvoir des Perses Sassanides, et ensuite en celui des conquérants musulmans. Déchue de toute importance, renversée par Timour-Leng, elle finit par être réduite dans l'état où on la voit aujourd'hui.

Le mudir, dans la soirée, m'envoya le chef de ses zaptiés, homme de manières aimables, pour me féliciter de ma bonne arrivée et me faire reproche de ne point avoir envoyé quelqu'un en avant le prévenir de ma venue, auquel cas il se serait empressé de me faire préparer un logement plus convenable que la petite chambre que j'occupais au caravansérai͏̈, laquelle, en effet, donnait sur une cour des plus malpropres. Je le fis remercier de sa courtoisie, en lui exprimant mes regrets de ne pouvoir aller lui porter mes remercîments moi-même, vu l'obligation où j'étais de continuer ma route le lendemain de très-grand matin.

Ce jour, 20 novembre, je quittai donc Nisibin au lever d'un soleil qui me promettait la continuation du beau temps. J'en sortis en passant devant le Sérai, et c'est là que j'échangeai d'affectueux adieux avec cet excellent

d'Omar, et c'est aux musulmans, sans doute, qu'elle dut sa ruine définitive.

Le premier vestige qui frappa mes yeux était un grand pan de muraille, en pierres de taille, ayant, selon toute apparence, fait partie d'un château joint à un pont jeté sur un fort ruisseau, nommé *Kour-Aïs* : en face est un moulin fort ancien, qu'on utilise encore aujourd'hui. En le remontant, on arrive, par une route romaine, à un village kùrde où l'on passe le ruisseau sur un pont massif dont les dalles présentent des ornières faites par le pied des hommes et des montures qui pendant des siècles ont usé le tablier de ce monument antique, contemporain de l'époque des Sassanides. De l'autre côté on rencontre deux colonnes milliaires, l'une debout, l'autre renversée. A gauche s'étendent, sur une colline qui semble être artificielle, une succession de ruines des plus remarquables. Le principal groupe semble provenir d'un palais que l'on dirait avoir être rasé. L'accumulation des terres le dissimule tellement qu'extérieurement on n'y saurait rien reconnaître. J'y pénétrai par une sorte de galerie où quelques femmes kùrdes, vraiment belles, étaient occupées à filer. De cette salle voûtée et à moitié comblée, on me fit descendre, au moyen de plusieurs escaliers, aux marches glissantes et usées, dans un souterrain également voûté à une prodigieuse hauteur. Je croyais me retrouver dans les souterrains des palais de Néron à Rome. Sous ces hautes voûtes, où la lumière pénètre avec peine, on éprouve une impression qui a quelque chose de lugubre. De tous les côtés s'ouvrent de petites chambres, ou plutôt des cellules pour recevoir des prisonniers. Ces constructions souterraines donnent une grande idée de cet

empire romain d'Orient du VIe siècle, aux prises avec la puissance sassanide, alors parvenue à son point culminant.

Non loin de là existe une sorte de nécropole laquelle est, sans contredit, ce qu'on voit de plus intéressant à Dara. Qu'on se figure une suite d'amphithéâtres, sans aucune communication entre eux, creusés dans le rocher brut : on dirait autant d'immenses bassins où l'eau est remplacée par un lit de pierres brisées, qui en jonche le fond. Sauf du côté où est l'entrée, le mur de rochers circulaire est tout percé de trous qui donnent accès à autant de chambres régulièrement taillées. Dans quelques endroits, ces chambres sont surmontées d'une pièce supérieure, et même d'une simple niche, ayant servi toutes, dit-on, à recevoir des morts. Mais la chose la plus remarquable est une église également creusée dans le roc. Au-dessus de la porte, dont la corniche est ornée d'une guirlande de pampres et de raisins, on voit sculptés deux anges ailés, à la robe flottante, sur la tête desquels voltigent des colombes, symboles de l'Esprit-Saint. Cette église, assez vaste, paraît avoir renfermé d'autres tombeaux dans tout son pourtour. Elle sert actuellement de demeure à une famille kùrde. La plupart de ces grottes sont aussi habitées de la sorte, et les Kùrdes se les disputent, car en été elles sont fraîches et on y a chaud en hiver. En bas du rocher je reconnus l'existence de trois inscriptions grecques presque entièrement enfouies dans la terre, ce qui m'empêcha d'en prendre copie. Je crois qu'en fouillant on en retrouverait beaucoup d'autres, et je ne saurais trop signaler à l'attention des archéologues ces excavations qui s'étendent pendant près de trois

quarts d'heure le long de la route. Est-ce bien là une nécropole? Je n'y ai vu aucune trace de tombeaux. Je croirais plutôt à l'existence d'une cité souterraine, d'abord païenne et ensuite chrétienne; mais si l'on veut croire à une nécropole primitive, il est à penser que cet ensemble de souterrains, très-habitables, aura servi de bonne heure de refuge aux chrétiens persécutés, qui, à leur tour, auront creusé l'église que j'ai décrite.

Un assez long détour, sur un terrain sec et pierreux, m'amena, vers le soir, à Harrin, petit village construit au pied d'un tépèh et d'où on a une belle vue sur la ville de Mardin, située à trois lieues de là et bâtie sur le flanc d'une chaîne de montagnes, que je suivais depuis trois jours, et au delà de laquelle coule le Tigre, venant de Diarbekir. Je descendis dans la maison du Bullokbachi (chef des cavaliers), beau vieillard à barbe blanche qui m'accueillit avec beaucoup d'affabilité et où je passai une assez bonne nuit. Le lendemain, il me donna son fils pour m'accompagner dans une excursion qu'il m'engagea fort de faire avant de me rendre à Mardin, et qui devait me procurer la connaissance de deux antiques monastères très-curieux.

Le 21, dans la matinée, laissant Mardin sur notre gauche, nous nous dirigeâmes vers les montagnes de droite, dans lesquelles on pénètre par une route impossible, semée de quartiers de roc qu'une pluie fine rendait excessivement glissants. Une heure de cette pénible ascension sur des pentes abruptes et à travers des gorges obstruées par ces énormes rochers, nous conduisit, enfin, à une sorte de plateau où s'élève le couvent jacobite de Mâr-Zafrân, précédé d'un beau jardin, planté soigneuse-

ment de vignes, d'amandiers et d'autres arbres à fruits. Toutes les hauteurs environnantes sont pareillement cultivées en vignes et en vergers, ce qui forme pour ce site un agréable contraste avec l'aridité de ses abords. Le monastère, grand édifice carré de couleur grise, accuse une très-haute ancienneté. Résidence habituelle du Patriarche syrien, il était alors inhabité, quoique en assez bon état. Il n'y avait que quelques fermiers, qui y soignaient une très-belle basse-cour, abondamment fournie en volailles, dindes, canards, etc. La porte d'entrée vous met dans une grande cour sur laquelle donnent toutes les chambres ainsi que l'église et une chapelle sépulcrale. L'église est très-ancienne; on y remarque une belle bible reliée en argent, et ensuite le siége épiscopal en bois d'ébène incrusté de nacre. Les murs sont ornés de fresques d'une très-haute date et de quelques rares tableaux dans le genre de ceux qu'on voit dans les églises grecques. A côté de l'église s'ouvre la chapelle sépulcrale; dans tout le pourtour on a pratiqué des niches profondes qui sont autant de tombeaux d'évêques, mais un rideau tiré devant chaque ouverture empêche de rien voir. C'est au monastère de Mar-Zafrân que commença sa vie le célèbre historien arabe Aboulfarage, chrétien de la secte des Jacobites, mort, en 1286, évêque d'Alep.

J'allai ensuite voir plus haut dans la montagne un grand rocher dans lequel on a creusé plusieurs chambres, ainsi qu'une assez grande chapelle; c'est une ancienne retraite de cénobites, qui porte le nom de Mar-Yacoub.

Revenu au couvent, après y avoir pris quelques rafraîchissements gracieusement offerts par les fermiers de

l'évêque, nous nous remîmes en route pour Mardin. On chemine constamment et sans difficulté par de hauts plateaux couverts de cultures et où l'on rencontre un village jacobite nommé Kalaât-*Mara* ou Marie, qui montre de jolis jardins disposés en terrasses et parfaitement soignés. En avant de Mardin s'étend un vaste cimetière. L'aspect de la ville, construite sur le flanc d'une montagne élevée, est excessivement pittoresque avec sa haute enceinte qui la relie à son ancienne citadelle, laquelle occupe le sommet de la montagne. Il n'est point aisé d'entrer dans Mardin. On n'arrive à la porte, dont l'ouverture en fer à cheval indique une construction arabe, que par un rapide escalier formé de montées successives pavées en cailloux fort inégaux. Toute la ville est pavée de même et cela donne une rude besogne aux malheureux chevaux. A vingt pas de l'entrée, j'avais trouvé un kawas et quatre zaptiés, envoyés par le caïmacam pour me conduire dans la maison du kadi, Mahamet-Kennil (le kadi est le juge de la ville), où des chambres avaient été très-bien disposées pour me recevoir ainsi que mon monde. Une écurie suffisamment spacieuse, reçut également les chevaux, les mulets et les bagages. Le kadi m'installa avec une grande bonne grâce et me fit servir un déjeuner très-confortable.

Ma première visite fut pour les pères capucins français qui occupent un beau couvent tout près de la maison du kadi. En sortant de chez ces pères, remarquablement affables, comme tous ces religieux d'Orient, je me rendis chez le caïmacam, qui habite un petit palais sans physionomie, dans le voisinage de la porte par laquelle j'étais entré. Le gouverneur était, dans ce moment, en

conférence avec le Patriarche syrien (évêque d'Antioche), Mgr Philippos, son grand vicaire, M. Giovanni-Hênnah, homme fort estimé, portant le titre de camérier du Pape, l'évêque chaldéen et d'autres ecclésiastiques de distinction. Ce conseil *(medjlies)* avait été convoqué pour procéder, selon les réformes nouvellement arrêtées, à la nomination des membres qui devaient faire partie du grand conseil de la chrétienté de la circonscription de Mardin. Après une courte attente, le caïmacam vint me trouver dans la pièce où j'avais été introduit. Les quelques mots de bienvenue qu'il m'adressa furent empreints d'une grande cordialité; il me renouvela, à plusieurs reprises, ses offres de service, ajoutant, pour mettre ma modestie à l'aise, qu'il ne saurait trop faire pour le protégé de S. Exc. Namik-Pacha. Mahamet-Kennil a la réputation d'être passablement fanatique; pour moi, je n'avais qu'à me louer de lui et je le remerciai fort de son bon accueil. En le quittant, je me mis en devoir de parcourir la ville sous la conduite d'un kawas, mis à ma disposition.

Les maisons de Mardin sont toutes bâties en pierres ; on y voit trois principales mosquées construites également en pierres habilement taillées ; il en est de même de deux anciennes églises dont les encadrements des portes et les corniches sont ornés de guirlandes de fleurs sculptées avec goût. La pierre de taille, dans toute cette contrée, est d'une couleur jaune très-agréable à l'œil. En remontant plusieurs rues d'une pente fatigante, je parvins à la couronne de rochers qui s'élèvent perpendiculairement, et forment, tout à fait en haut de la ville, un plateau sur lequel se trouvait, dit-on, l'ancien Mardin et où l'on ne voit plus, aujourd'hui, qu'une forteresse aux trois quarts

ruinée. C'est là que le précédent délégué apostolique, Mgr Sampièri, avait passé huit années dans une prison rigoureuse. En route on rencontre trois anciennes églises converties en mosquées et aujourd'hui dans un état de délabrement complet. Sur le terre-plein de l'un de ces temples, qui n'appartiennent plus à personne, des vaches broutaient tranquillement une herbe peu appétissante. On entre dans la citadelle ou château par une porte, devant laquelle une sentinelle monte la garde pour faire honneur à huit canons rouillés qui garnissent une terrasse d'où l'œil plonge dans tous les recoins de la ville. Mais, dans tout cela, pas plus que dans les autres parties de Mardin, nulle trace d'antiquité, pas le moindre tronçon, ni le moindre fragment d'inscriptions grecques ou latines (1).

En rentrant chez moi, je parcourus les bazars : ce sont de grands édifices couverts, où l'on circule à l'aise et pleinement à l'abri du mauvais temps. J'y rencontrai, pour la première fois, un certain nombre de ces Tscherkesses ou Circassiens que j'avais vus, dans mon voyage au Caucase en 1865, accomplissant, après une défaite définitive, le dernier acte de leur vaste émigration pour gagner la Turquie, qui leur avait offert un asile, aimant mieux s'expatrier que de vivre paisibles et soumis au sein des montagnes où ils avaient été si libres (2). Après de grandes misères, ce peuple, bien réduit par les fatigues, la famine et les maladies, s'était en grande partie établi dans les environs de Diarbekir et de Mardin, répondant mal toute-

(1) Les statistiques donnent à la ville de vingt à vingt-cinq mille habitants.

(2) Voir t. I, p. 306, de cette relation.

fois à l'hospitalité qui lui avait été généreusement offerte. Turbulents et rapaces, ils désolaient les autorités et les populations turques par leur indiscipline et leurs déprédations. Les Tscherkesses n'avaient, en effet, rien modifié de leurs usages et j'en vis deux aux bazars de Mardin, dans leur costume national, qui vendaient l'une de leurs femmes, comme cela se pratiquait au Caucase avant la conquête russe.

Le samedi 23 novembre. — Je quittai de bonne heure Mardin par une route tellement exécrable que celle par laquelle j'y étais arrivé me parut belle en comparaison. Le ciel était un peu couvert à ma grande satisfaction, car je souffrais depuis quelque temps du soleil au point d'être obligé de tenir constamment à cheval un parasol sur ma tête, ce qui n'était pas moins fatigant qu'incommode. Après une longue descente à se rompre le cou, une montée d'une heure par un sentier de chèvres, m'amena dans l'une des hautes gorges de la montagne qu'on appelle *Omar-Agha-Dagh ;* il y régnait un vent froid auquel se joignit une petite pluie dont j'attendis la fin, en déjeunant, dans un poste de cavaliers, malheureuse bicoque où ces pauvres gens sont à peine à couvert. Remis en selle, trois heures de montées et de descentes, également désagréables, me firent parvenir dans une vallée où coule un ruisseau nommé le *Leilag*. Puis les montagnes reprennent, entièrement couvertes de taillis de chênes et d'autres espèces. Exténué, j'arrivai, enfin, au village de *Cheick-Khan* qui aurait dû être la fin de cette étape. Malheureusement il n'en fut pas ainsi ; la seule maison habitable, dépendante d'une petite mosquée, était occupée par des provisions qu'on y avait entassées pour subvenir aux

où je changeai de cavaliers d'escorte, *Gondouri*, *Abgar-Kent*, et *Achobwar*, où je m'étais proposé de passer la nuit. Ce n'était qu'un misérable hameau, et n'y ayant absolument trouvé aucun gîte, à cause de la présence d'autres caravanes, qui m'y avaient précédé, je passai outre jusqu'à Dekeni, situé à une lieue plus loin, et où j'obtins non sans peine une chambre passable chez le mudir, en ce moment couché avec la fièvre. La famille ne se souciait nullement de me recevoir et me toléra plutôt qu'elle ne m'accueillit.

Sur toute cette route, après être sorti des montagnes, on remarque beaucoup de cultures et de terres labourées, ainsi que de jeunes plantations d'arbres à fruits. Depuis Achobwar surtout, le pays, formant une plaine où l'on chemine maintenant avec facilité, est admirablement cultivé par les Kùrdes qui l'habitent. Seulement leurs cultures sont souvent ravagées par les Tscherkesses, lesquels volent et pillent comme en terre conquise. La contrée était autrefois très-sûre; il n'en est plus de même depuis l'arrivée d'un demi-million de ces exilés volontaires. Les pauvres Kùrdes se plaignaient amèrement à moi, comme si j'y pouvais quelque chose, de la rapacité de ces Tscherkesses qui ne ménageaient rien et n'ont rien dépouillé de leur naturel sauvage. J'en avais cependant rencontré quelque groupes, le long de la montagne, gardant des troupeaux de moutons, de chèvres et de vaches, qui sont leur propriété. Comme dernier détail de cette route, j'ajouterai que deux heures avant d'arriver à Achobwar, on aperçoit sur un rocher abrupt, les restes d'un château auquel on donne le nom de *Kalâa-Sirsephan*. Ces restes consistent en pans de murs construits avec de

belles pierres taillées. Au pied du rocher coule un grand ruisseau nommé le *Gocksou*.

Ce fut avec une véritable satisfaction de pouvoir atteindre, dans l'après-midi, la ville de Diarbekir, que je quittai Dekeni le lendemain matin. Tout semblait me favoriser; le temps était superbe, la route, ferme, unie et parfaitement sèche, se déroulait dans une plaine en partie cultivée et en partie couverte de pâturages. Partout des villageois occupés à labourer ou à fumer leurs terres; aussi la campagne a ici un air de prospérité qui prévient favorablement. Après une heure de marche, j'arrivai au Tigre, que je n'avais plus revu depuis El-Djezirèh; j'eus de la peine à le reconnaître, tant il était diminué en largeur et en profondeur. On voulait me le faire traverser à gué, ce qui raccourcit de beaucoup le chemin, mais je refusai de tenter une aventure qui, pour me faire gagner une heure, m'exposait à rester dans le fleuve. Je continuai donc à suivre la rive droite, d'autant mieux que c'est sur cette rive que se trouve Diarbekir. J'eus à traverser une petite rivière sur un pont nommé *Kara-Kopri* (pont noir) à cause de la couleur des pierres employées dans sa construction. Après ce pont vient un bout de chemin pavé provenant d'une ancienne route; ce pavé en grosses pierres était si glissant, ayant été récemment envahi par les eaux de la rivière, que les chevaux avaient peine à s'y tenir. C'est, sans doute, quelque ancien reste d'une route arabe; peut-être un travail romain.

Après ce mauvais pas, le chemin redevient excellent, le pays prend une physionomie de plus en plus riante, et je suivais, sous un soleil doucement voilé, les collines parfaitement cultivées qui bordent le Tigre : on en franchit

plusieurs avant d'apercevoir assise sur sa montagne la ville de Diarbekir, avec ses murs crénelés. La dernière descente s'opère dans une petite plaine qui commence à l'endroit où le fleuve décrit une courbe très-prononcée. On y traverse, sur un pont en pierres de taille, un petit confluent du Tigre. Ce pont s'appelle le pont de *Sertchoghi*, du nom d'un village syrien catholique situé à peu de distance. Tout près de ce pont fonctionne un moulin entouré de saules, sous lesquels je fis mon déjeuner complété par d'excellents melons et des arbouses très-parfumées qui me furent offerts par un Syrien catholique qui en vendait aux passants à l'entrée du pont. Je ne pus jamais faire accepter un paiement à cet homme, heureux, disait-il, d'offrir ses fruits à un frère en Jésus-Christ. Il y en avait pour moi et mes domestiques : sur la fin du repas, une caravane d'ânes conduite par des Kùrdes étant survenue, ceux-ci se jetèrent sur les écorces des melons et les devorèrent avec une avidité surprenante.

A partir de là, et tout en laissant à droite le petit village de Sertchoghi, nous reprîmes notre route directement sur Diarbekir, en longeant toujours le Tigre. Sur la rive opposée, on distingue un grand village du nom de *Hodji-Aïssa*. Aux approches de la montagne sur laquelle la ville est bâtie, se voit un immense pont en pierres taillées, d'apparence fort ancienne, mais assez bien entretenu, qui fait traverser le Tigre à la route d'Arménie. Là commence l'ascension de la montagne de Diarbekir par une vieille route dont le pavé infâme est loin d'être un service rendu aux voyageurs. Pendant cette montée de près d'une heure, on domine de plus en plus une suite de jardins les plus beaux du monde, qui couvrent la rive

soutenues par des colonnes en granit. La bâtisse est en pierres de taille jaunes avec bandes noires, et les colonnes, aussi bien au premier étage qu'au rez-de-chaussée, sont toutes faites d'un seul bloc. Une fontaine, abritée par une coupole que supportent six petites colonnes, s'élève dans le milieu de la cour. L'appartement contigu au mien était occupé par deux chefs tscherkesses venus à Diarbekir pour acheter un troupeau de vaches destiné à l'une de leurs colonies établie dans le désert entre Mardin et Orfa. Ils en avaient déjà réuni un assez grand nombre dans la cour du caravansérai sous la garde de leurs hommes qui y vivaient fort tranquillement. Ces chefs portent généralement un habit noir ou rouge; le vêtement des inférieurs est gris ou blanc. Les fenêtres étant ici sans vitres et le froid se faisant déjà sentir, les gens du caravansérai crurent remédier à tout en collant sur les châssis des croisées de grandes feuilles de papier. Mon logement en devint fort obscur, mais je n'eus point à me plaindre de la fraîcheur de la nuit.

Le lendemain je procédai à l'inspection de la ville, qui n'a pour elle que son aspect général, tout à fait digne de remarque. Les rues sont étroites mais bien pavées. Je me rendis d'abord au couvent des Pères de la Terre-Sainte, vaste bâtiment qui forme une succursale du principal monastère, lequel se trouve à Jérusalem. J'y fus reçu de la manière la plus affable par le père Giacomo, procurateur d'un évêque arménien catholique. Après avoir traversé une première cour fort spacieuse, je fus introduit dans une seconde plus petite, au fond de laquelle est la maison d'habitation avec un grand divan où était assis ce bon Giacomo, qui parlait un peu l'italien.

« d'hui ou demain, ici ou ailleurs; nos jours sont entre « les mains de Dieu, que sa sainte volonté soit faite ! »

En quittant le père Angelo, je me rendis à l'église cathédrale arménienne, qui est également fort belle et bâtie dans le style de celle des Pères de Jérusalem, c'est-à-dire de forme carrée, décorée à l'intérieur de nombreuses colonnes et de plusieurs autels placés l'un à côté de l'autre. Sur de grands lutrins, étaient étalées de belles bibles reliées en argent avec des enluminures du treizième siècle. Les Arméniens schismatiques sont, ici, au nombre de cinq cents familles; les Arméniens catholiques en comptent cent cinquante, les Syriens un même nombre; les Chaldéens, les Grecs et les Nestoriens viennent ensuite. Ces diverses communions possèdent des églises en propre. L'église syrienne ressemble à celle des capucins, mais plus petite et fort sombre, et ornée seulement de quatre colonnes. L'église arménienne catholique est grande et belle et contient un assez bon tableau de l'Ascension. L'église nestorienne n'est qu'une chapelle. Des deux églises grecques-schismatiques, l'une, très-ancienne, est ornée de colonnes tirées de quelque monument antique. Il s'y trouve un tombeau renfermant le corps d'un saint Markasmor, lequel passe pour opérer de grandes guérisons; il est en marbre jaune, placé entre deux colonnes antiques encastrées dans le mur. On voit que cette église, dont on attribue sans preuve la fondation à sainte Hélène, a été fréquemment restaurée. Le pristol est richement orné d'arabesques, de peintures et d'une foule de petites vierges à coiffure d'argent. Autour du sanctuaire sont rangés des siéges pour les prêtres, en bois très-bien sculpté. Je terminai cette exploration de

sein d'un autre édifice moins élevé qui l'entoure, et qui, probablement, était destiné au logement des prêtres. La coupole, à l'intérieur, est soutenue par un système circulaire de colonnes en marbre bleu. On en a fait aujourd'hui un magasin d'effets militaires. La dernière mosquée digne de remarque se trouve de l'autre côté du séraï; celle-ci est bien évidemment une ancienne église, reconnaissable à la tour carrée percée d'ouvertures qui lui servait de clocher. Elle donne également sur une cour décorée, dans le milieu, d'une élégante fontaine. Cette dernière mosquée touche presque au rempart de la ville. Le mur qui entoure Diarbekir et en faisait autrefois une place très-forte, est aujourd'hui dans le plus piteux état. Toutes les portes sont plus ou moins dégradées; quelques-unes ont conservé des traces d'inscriptions arabes, notamment celle qui porte le nom de Bâb-el-Schab, ou Porte d'or (1).

Je n'avais plus rien à voir à Diarbekir; mais ayant appris que le nouveau pacha nommé au gouvernement de la ville, devait arriver le lendemain, je me décidai à rester encore un jour, afin de le saluer et d'en obtenir quelque recommandation pour la suite de mon voyage jusqu'à Alep. En effet, vers midi, le mercredi 27, j'entendis tirer le canon, et, une demi-heure après, je vis défiler devant le caravansérai que j'habitais le cortége de ce haut fonctionnaire. Il n'avait rien de fort brillant, quoique, cependant, d'un aspect assez pittoresque. Premièrement,

(1) Le nom ancien de Diarbekir, *Amida*, se lit dans les inscriptions assyriennes de Nimroud ; les Turcs l'appellent encore *Kara-Amid*. Cette ville, aujourd'hui chef-lieu du pachalik de son nom, compte, dit-on, plus de 60,000 habitants.

venaient, deux à deux, deux cents hommes de troupes irrégulières, ensuite un peloton de lanciers en uniforme rouge, et puis des *kawas* et employés précédant le Pacha et son fils, que suivaient, en groupe serré, les officiers du gouverneur et les gens de sa maison. Dervisch-Pacha, maréchal d'Empire, était un assez bel homme, brun, jeune encore, l'air européen ; avec son uniforme brodé, il figurait bien sur son beau cheval blanc du type arabe le plus pur. Dans la soirée je lui envoyai en communication, en lui demandant une audience, la lettre particulière par laquelle Namik-Pacha me recommandait d'une manière pressante à ses collègues du Kùrdistan, de la Mésopotamie et de la Syrie. Dervisch me fit répondre, le même jour, que je pouvais me présenter le lendemain, vers dix heures, au séraï. Je fus exact au rendez-vous et sortis de l'audience pleinement satisfait de la réception du Pacha, qui ajouta à sa civilité parfaite en me faisant délivrer un firman conçu dans les termes les plus flatteurs, adressé aux diverses autorités turques de la route de Diarbekir à Alep. Il donna, en même temps, l'ordre de me faire escorter jusqu'à l'Euphrate, toute la contrée mésopotamienne se trouvant dans une grande agitation, à cause de la lutte acharnée poursuivie depuis près d'un mois, entre les tribus rivales des Anezès et des Schammars. Le gouvernement ne peut guère empêcher ces luttes sans cesse renaissantes que dans les environs des villes ; mais toute liberté est laissée aux Arabes, au grand préjudice des voyageurs, dans ces grands déserts qui bordent l'Euphrate.

Ce jour, je reçus la visite du respectable père Angelo de Pampelune, qui venait m'apporter ses vœux d'heureux voyage ; il était accompagné par un jeune prêtre chaldéen

qui avait longtemps séjourné en Italie et qui était un aimable causeur. Dans le caravansérai où je logeais j'avais vu arriver, la veille, un Persan voyageant avec femme et enfant et se rendant de Constantinople à Téhéran par la voie de Bagdad. Il voulut bien me visiter aussi et j'appris qu'il s'appelait Agha-Beg, attaché à la légation de Perse à Constantinople, qu'il avait quittée pour profiter d'un congé d'un an, homme de tout point charmant et parlant assez couramment le français et l'anglais.

J'ai mentionné les Tscherkesses qui se trouvaient logés au caravansérai. Il servait aussi d'asile à une dizaine d'individus remarquables par leur costume, qui ne ressemble en rien à celui des autres Orientaux. C'étaient des gens venant du côté de Batoum, sur la mer Noire. Ils sont plutôt habillés comme les Catalans : une chemise en toile brune serrée à la ceinture par un pantalon de bure de même couleur, et sur la tête un petit bonnet entouré d'un mouchoir de couleur noire ou brune. Ce costume, qui n'est pas laid, se complète par deux morceaux de cuir arrondis et maintenus sur les épaules comme une paire d'épaulettes. Ils chantaient des airs ressemblant à nos chants montagnards. Ce peuple est très-doux ; ils suivent la religion musulmane et parlent une langue qu'on nomme ici *laas*. Ce sont généralement des hommes grands et bien faits ; ceux que j'avais sous les yeux se faisaient tous remarquer par leur belle taille.

Je quittai donc Diarbekir le vendredi 29 novembre, en compagnie de deux cavaliers chargés par le Pacha de me conduire jusqu'au poste le plus prochain. La nuit s'était passée à pleuvoir, suivie, au lever du soleil, d'un fort beau temps, tout à fait inespéré. Je sortis de la ville par la porte

d'Alep, d'où la route se dirige, en droite ligne, vers le Karadja-Dagh *(le Masius)*, immense montagne que je devais franchir. A peine sorti des murs, on aperçoit un grand aqueduc en ruines, d'origine romaine, et un bout de chemin également romain dont les traces se reproduisent de distance en distance. Ces travaux sont surtout attribués aux empereurs Vespasien et Titus, qui s'occupèrent spécialement de cette partie de la Mésopotamie. Mais tous ces restes de l'ancienne puissance romaine ne sont presque plus qu'à l'état de souvenir. Je fus surpris de la bonne situation de la route. Elle me fut expliquée par le récent passage du Pacha ; afin de faciliter son voyage, on en avait enlevé ces énormes pierres qui rendent si pénible et si périlleuse la marche des chevaux ; on avait pareillement réparé les ponts et les ponceaux. Une centaine d'hommes n'avaient cessé de travailler pendant quinze jours dans cette plaine qui précède le Karadja-Dagh, ainsi qu'à la montée et à la descente de cette montagne redoutée. A une demi-heure de Diarbekir j'avais rencontré la riche veuve que j'avais perdue de vue en avant de Mardin. Elle ne s'était point arrêtée dans cette ville et avait gagné directement Diarbekir, où elle avait attendu mon départ pour Alep, afin de cheminer en quelque sorte sous ma protection sur cette route que l'on disait périlleuse. Elle chevauchait toujours sur sa belle jument blanche, une bête superbe. Les deux pauvres Persans qui, depuis Sennèh, avaient suivi ma caravane à pied, me quittèrent à Diarbekir ; je regrettai ces braves gens, d'humeur si douce. J'y laissai pareillement un arménien catholique qui m'avait accompagné sur son mulet depuis El-Djézireh. Il se prétendait chargé de porter une forte somme d'argent à Constantinople ;

sans doute il mentait, car il me quitta à Diarbekir, vendit son mulet à mon chef muletier et s'engagea comme domestique.

Tout en cheminant, je parvins sur le bord de la petite rivière *Hawar-Tshei,* que l'on passe sur un pont à trois arches, nommé *Hadji-Kopri,* fraîchement restauré à l'occasion du voyage de Dervisch-Pacha. Je m'assis sur l'herbe et déjeunai ayant en face de moi une colline (tépèh) couronnée par les restes d'une ancienne église qui porte le nom *Kara-Klissa* (Église noire). Remis en marche, nous contournâmes cette colline pour nous engager dans une série de hauteurs où nous eûmes encore à rendre grâces au récent passage du Pacha. Ce n'est jamais, en Turquie, que dans ces occasions, et nullement en vue de l'utilité publique, que l'on se décide à apporter aux routes la moindre amélioration. Trois heures de la marche la plus monotone m'amenèrent à un point où l'on quitte la grande route pour prendre un chemin de traverse qui, en une demi-heure, conduit à *Vaëmbir*, misérable hameau kùrde, de six à huit maisons, qui marque le repos de la fin de la journée ; je trouvai à m'y loger dans une chambre assez propre ; c'était celle qu'avait occupée le Pacha deux jours auparavant. Au coucher du soleil je vis rentrer à l'étable, en passant devant ma porte, un magnifique troupeau de vaches et de taureaux, appartenant au maître de la maison. Tout est encore kùrde ici ; l'Arabe vit à distance dans le plein désert.

Le 30 novembre, après une nuit passable, je quittai Vaëmbir avant le jour, ayant devant moi une étape de dix heures qui devait me faire traverser le fameux *Karadja-Dagh.* Je n'étais pas sans inquiétude, à cause de

la grande pluie de l'avant-dernière nuit. Les boues, dit-on, y rendent le chemin impraticable, et c'est une traversée qu'on ne tente même point pendant l'hiver.

Il faut cinq heures pour arriver au sommet, les deux premières par une pente assez douce. De nombreux cours d'eau, venant de droite et de gauche, mettent à nu d'énormes cailloux parmi lesquels on trouve malaisément sa voie, quoiqu'on s'aperçût qu'on avait récemment, et toujours par le même motif, travaillé à la route. La plus grande fatigue nous attendait à une lieue du sommet : la montée, devenue excessivement rapide, prend près de trois heures et nécessite un repos, tous les cent mètres, pour laisser souffler les chevaux. Mes cavaliers me quittèrent en haut de la montagne pour se rendre au village de *Karabagtshèh,* où on a établi un poste d'observation. Je fis partir avec eux l'un de mes domestiques afin de me ramener une autre escorte, et en attendant, je commençai la descente glissante et boueuse, marchant contre un vent d'une extrême violence qui chassait et amoncelait contre le sommet du Karadja-Dagh une barre d'épais nuages des plus menaçants. Cette masse noire se fondit bientôt en pluie mêlée de grêle, qui apaisa un peu le vent, mais le rendit excessivement froid. En deux heures j'achevai cette descente, moins longue que la montée, mais plus fatigante et même dangereuse à cause de cette infernale boue et de ces terribles cailloux. Mon domestique et l'escorte me rejoignirent au pied de la montagne, et je continuai ma route par une plaine ou plutôt un désert marécageux, jonché de ces mêmes cailloux : heureusement on avait encore un peu travaillé là, sans quoi la route eût été absolument impraticable. A droite s'étendait une longue

chaîne de montagnes et à gauche un rideau de collines fort peu élevées, dénuées de toute espèce de culture. Avant d'aborder la montagne j'avais vu faire la récolte du coton; mais ici tout est aride et nu. Je fis rencontre d'une interminable file de caravanes conduites par des Kùrdes et des Turcs montés sur des chevaux, des mulets et des ânes. La fange était si épaisse, surtout dans le voisinage des petits ruisseaux qui fréquemment traversent la route, que nos montures pouvaient à peine avancer, ayant à chaque instant leurs pieds engagés entre les pierres que cache ce lit de boue. Dans l'après-midi, et après trois heures de marche à partir du pied du Karadja-Dagh, nous rencontrâmes des enfants qui conduisaient des chevaux à un moulin à eau situé près de là. Sur ma demande, ils m'apprirent que le village de *Kaïnaghi*, où je devais passer la nuit, était encore à une heure et demie de distance. Ce temps fut beaucoup plus long. Harassé de fatigue, je n'avais plus la force de me tenir sur mon cheval et à la fin des fins j'aperçus ce petit village bâti sur le versant d'une tépèh. J'y trouvai un accueil fort hospitalier chez le *Kehiah* (maire ou bourgmestre), un vieillard à barbe blanche, qui me prit par la main et me mena dans une chambre ou, du moins, je fus à l'abri du froid qui commençait à devenir excessif.

Le dimanche 1er décembre, assez tard, je quittai Kaïnaghi et son bon kehiah, nommé Aïssa, par un temps des plus froids rendant grâce à Dieu d'en avoir fini, dès la veille, et par une température relativement douce, avec le Karadja-Dagh. La neige n'avait cessé de tomber pendant toute la nuit et couvrait non-seulement les montagnes voisines, mais la plaine que j'avais à traverser. Aux prises

avec un vent devenu glacial, je fus bientôt obligé, pour me réchauffer, de faire le commencement de la route à pied. A droite s'étendait la chaîne qui forme la prolongation du Karadja-Dagh. Le soleil de midi vint fondre cette neige, mais le chemin n'en devint pas meilleur, au contraire. C'était, pendant tout un long parcours, interrompu par de nombreux cours d'eau, un mélange de boue et de pierres, où l'un de mes chevaux se blessa tellement le pied que je crus qu'il en boiterait longtemps. Toutefois, après un quart d'heure de repos, il put continuer la marche. A la fin de la troisième heure, j'arrivai à un village kùrde, dont les habitants n'ont pour demeure que les ruines des maisons de leurs prédécesseurs : il n'en reste que les quatre murs, et on a remplacé avec des toiles de tente la toiture disparue. Je m'arrêtai, pour y prendre mon repas, chez le Kehiah, absent pour l'instant. Il n'était pas mieux logé que les autres. Dans son taudis se trouvait une vieille femme couchée sous un amas de couvertures pour se garantir du froid. Cette bonne femme m'offrit tout ce qu'elle possédait pour mon déjeuner; mais j'avais apporté des vivres avec moi et n'acceptai que le feu nécessaire pour les accommoder. Elle me racontait qu'elle habitait Diarbekir, et qu'elle était venue voir sa fille qui avait épousé le kehiah de ce hameau, lequel s'appelle Utchùk. Elle s'affligeait moins pour elle que pour sa fille d'un pareil séjour sous un aussi misérable abri.

A partir d'Utchùk, le chemin s'améliore un peu; mais le soleil ayant disparu derrière une croûte d'épais nuages, la gelée commença pour durer jusqu'au soir. La route serpente pendant deux heures à travers des collines, jusqu'à ce qu'on rencontre un bout très-curieux de chemin

romain, après lequel on s'engage sur le flanc d'une plus grande colline toute couverte de superbes vignes qui annoncent l'approche de la charmante petite ville de Suwerouk, située au pied même de la montagne. C'était ma station du coucher. Au milieu de cette ville, se voit un grand tertre carré qui supporte les restes d'une ancienne forteresse. Deux minarets très-élevés révèlent l'existence de deux mosquées qui me parurent assez chétives une fois entré. Suwerouk possède un Mudir; je ne voulus point le déranger pour une seule nuit que j'avais à passer là, et j'eus la chance de trouver une assez bonne chambre dans le caravansérai, je dis bonne parce qu'elle était sans ouverture; mais, à cause du froid, de plus en plus intense, je préférais ce trou, dans un caravansérai rempli de monde, aux chambres à fenêtres qu'on aurait pu me donner. Ce caravansérai, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage à galerie, avec cour au milieu, est une construction assez bien entendue. Dans le bas se trouve une grande pièce où l'on sert du café aux voyageurs, ce café turc qui, très-chargé, et pris sans sucre, n'est parfois qu'une drogue très-amère. Les rues de Suwerouk sont pavées, avec de petits trottoirs d'un usage à peu près impossible; au milieu coule un ruisseau profond pour l'abreuvage des chevaux et l'écoulement des eaux ménagères. La ville possède un bazar assez grand où l'on achète de très-bon vin, fabriqué dans le pays, qui est parfaitement cultivé, moitié en vignes et moitié en céréales. Suwerouk faisait, autrefois, partie du comté d'Edesse, l'un de ceux qui furent formés dès la première Croisade. Ce qui subsiste de l'ancienne citadelle indique une place qui a été très-forte. On y compte six mosquées, dont l'une,

placée en face du bazar, fut évidemment une église avant l'envahissement de l'islamisme. La population se répartit ainsi : deux mille familles musulmanes et quatre cents familles chrétiennes (arméniens schismatiques ou catholiques, syriens orthodoxes, et, chose rare en Orient, cinq familles protestantes). Les arméniens schismatiques, seuls, ont une église ; les autres communions ne possèdent que des chapelles.

La nuit avait été très-froide et la netteté du ciel comme l'éclat des étoiles me faisaient appréhender une longue période de gelée. Le lendemain, en quittant la ville, je fus satisfait de voir que je m'étais trompé. L'eau des ruisseaux était complétement prise, mais le temps s'était singulièrement radouci par suite de la chute du vent et je me mis en route par le plus magnifique soleil, qui eut bientôt fait disparaître le peu de neige des jours précédents restant encore dans la plaine ; les hautes montagnes, que je voyais à ma droite, en étaient littéralement couvertes.

Le chemin, devenu passable, suit un désert pareil à celui de la veille. C'est toujours le même pays, un sol aride et jonché de pierres qui ne laissent pousser qu'un peu d'herbe jaunie. Au bout de la première heure vient, sur un maigre cours d'eau, un petit pont d'une arche appelé *Hadji-Boran-Kopri* (1), après lequel on trouve le village de *Koraghaï*, et ensuite deux autres villages nommés *Téhiplik* et *Tcheltik*, situés chacun sur le versant d'un tertre. Près de Téhiplik, au sommet même du tertre, se voit un tombeau tout blanc, qui, de loin, produit un effet

(1) *Kopri* ou *Kupri* veut dire *pont*.

très-pittoresque. A deux lieues de là, on traverse encore deux ponts qui se suivent à très-peu de distance, le premier seulement de trois arches, mais l'autre beaucoup plus grand et fort bien bâti. Ils portent le même nom de *Hadji-Kamil-Kopri*, leur construction étant due aux libéralités d'un certain Hadji-Kamil, natif d'Orfa. Une dernière heure de marche me conduisit au joli petit village de *Mismitchi*, où est la station du repos. Il se trouve perché sur le haut d'une éminence dont le pied est tout entouré de jardins, arrosés par un fort ruisseau, qui serpente dans la contrée, la fécondant pendant l'été, mais l'inondant lors des pluies et de la fonte des neiges. De beaux troupeaux, qui paissaient tout à l'entour, étaient un indice de la prospérité exceptionnelle de ce pays.

Mardi 3 décembre. — A quelque distance de Mismitchi, on traverse, sur un petit pont parfaitement construit, un assez fort cours d'eau qui arrose des prairies dans lesquelles se refaisait, tout en cheminant, un immense troupeau de plusieurs milliers de moutons qu'on menait à Alep. Le repos pour déjeuner est à *Karadjerin*, grand village avec un caravansérai nouvellement bâti. Il y avait là beaucoup de Tscherkesses en discussion avec les habitants pour des chevaux, des ânes et des vivres qu'ils réquisitionnaient comme si le pays leur eût appartenu. A partir de Karadjerin, ce n'est qu'une suite de défilés du parcours le plus fatiguant, qui ne prennent fin qu'aux ruines d'une ancienne église dont il ne subsiste d'intact qu'une grande crypte souterraine, sorte de nécropole où se voient plusieurs tombeaux formés de trois niches superposées. La route s'améliore ensuite, et on parvient, au bout de deux heures, à *Râs-el-Aïn*, affreux petit hameau

deux sources d'eau de la grotte où il étoit, lesquelles entretiennent le vivier qui est près de la mosquée. Il est revêtu de pierres de taille et si plein de poissons, qu'ils suivent le monde qui se promène le long du bord et qui leur jette du pain. On n'oseroit y toucher, les Turcs ayant de la vénération pour ce poisson, qu'ils appellent poisson d'Abraham ; et même ils couvrent de beaux tapis, plus de vingt pas en largeur, la place qui est autour du vivier, dont l'eau va se répandre dans toute la ville, et se rendre dans une petite rivière qui passe au pied des murailles (1). » Les choses, je le répète, n'ont presque pas changé et les poissons sacrés des Vasques d'Abraham sont toujours l'objet d'une sorte de vénération, même de la part de ceux qui croient à l'origine babylonienne d'Edesse, et appliquent à ce bassin la légende de la fille de Sémiramis changée en poisson.

Quatre siècles avant Jésus-Christ, Edesse était une ville fameuse par un temple consacré à la *Déesse syrienne,* et elle en avait reçu le surnom de *Hiéropolis* ou *ville sainte* : on l'appelait encore *Callirhoé.* Edesse passait pour l'une des cités les plus riches de l'Empire séleucide ; mais, durant les dissensions intestines qui agitèrent et affaiblirent cet empire, un particulier hardi, du nom d'Abgare, s'empara d'Edesse et de son territoire fertile, et en forma un petit royaume qui passa à sa postérité. Cet État conserva son hégémonie même après la conquête de la Syrie par les Romains, et ne prit fin qu'en l'an 212 de notre ère. Ce fut Caracalla qui, pour punir son dernier roi, Abgare VII, de ses intelligences vraies ou supposées avec les ennemis

(1) *Voyages*, t. I, p. 226

de Rome, réduisit son royaume en une province, que l'on désignait sous le nom d'Osroène. L'un des rois d'Edesse, Abgare III, est célèbre dans l'histoire ecclésiastique par la lettre, qu'au dire d'Eusèbe, il écrivit à notre Sauveur pour

une place très-forte, sont aujourd'hui dans le plus mauvais état. Les maisons solidement bâties en pierres de taille ou en moellons, se terminent toutes en terrasses plates. Le milieu des rues est occupé par un canal qui sert à l'écoulement des immondices et, de chaque côté, règne un trottoir fort inégal pour les piétons. On voit dans Orfa plusieurs mosquées et quelques églises. Je ne citerai que la mosquée des Sources, autrefois l'église des Quarante-Martyrs, d'un beau caractère et une mosquée récemment construite dans le style arabe. La plus belle église, la seule digne de ce nom, est celle des Arméniens-schismatiques, très-spacieuse et suffisamment ornée. Les capucins italiens possèdent à Orfa une petite église, et les quelques protestants, convertis par les ministres anglais, une simple chapelle.

Mais il existe, dans les environs de la ville, un temple souterrain, objet d'une particulière vénération de la part de la population chrétienne. On l'appelle l'église du roi Abgare; elle a été creusée dans la roche vive et montre un autel également taillé dans le roc. Là, dit-on, se trouve la sépulture du premier roi chrétien d'Edesse. Ce souvenir donne lieu, chaque année, à un pèlerinage de trois jours excessivement fréquenté. A l'entrée de la grotte, se tiennent de vieilles mendiantes qui vendent de petits cierges aux visiteurs. Plus près de la ville existe une autre crypte où l'on me montra le tombeau d'un saint Athanase, qui pourrait bien être saint Ephrem, le plus illustre évêque d'Edesse. Au reste, les escarpements des deux collines ont été pareillement fouillés dans vingt endroits, en autant de catacombes où l'on remarque encore, sur le rocher poli, des restes de fine sculpture qui indiquent que ces souterrains

étaient destinés à la sépulture des plus riches habitants.

Une excavation d'un autre genre est montrée aux étrangers; je veux parler du puits appelé « le Puits du mouchoir, » en mémoire du suaire de sainte Véronique, laquelle, dit-on, avait envoyé au roi Abgare le mouchoir qui avait servi à essuyer la face du Sauveur portant sa croix, et en avait conservé l'empreinte de ses traits. Dans une heure de persécution, ce saint suaire fut, raconte-t-on, enfoui dans la terre, où il est resté, et une source s'est formée à la place, alimentant ce puits dont l'eau n'a cessé d'opérer (telle est du moins la croyance populaire) des guérisons miraculeuses. Dans cette trop courte description d'Orfa, je ne veux point omettre un singulier monument que l'on voit dans les environs du château ou forteresse. C'est un pâté de maçonnerie, de forme oblongue, et qui sert de piédestal à deux grosses colonnes d'ordre corinthien, placées à chaque extrémité. Cette large base contient un caveau voûté, que l'on dit être un tombeau antique; mais aucune inscription ne permet de lui assigner une date précise.

Je fis toutes mes excursions avec l'obligeant M. Armand Martin, qui voulut bien, pendant ces deux jours, me consacrer tout son temps. Nous fîmes également ensemble une visite au pacha d'Alep, alors de passage à Orfa, lequel me donna très-gracieusement rendez-vous au chef-lieu de son gouvernement, où je devais arriver avant lui. Le temps m'a manqué pour étudier les mœurs et coutumes de cette ville importante, car elle compte de quarante à cinquante mille âmes. Toutefois, la veille de mon départ, je pus être témoin d'une très-curieuse fantasia, à laquelle prirent part les meilleurs cavaliers du pays, joû-

tant entre eux au moyen de longs bâtons qu'ils lancent en courant contre leur adversaire; celui-ci doit parer le coup avec le sien, et est déclaré vaincu s'il en est atteint. On appelle cet exercice un *Djerid*.

Je quittai Orfa, le samedi 7 décembre. La route se continue, au début, dans le même état satisfaisant qu'en approchant de la ville, mais les défilés ne tardent pas à reparaître; sans cesse on monte et on descend sur un sol pierreux excessivement difficile. L'ennui de cette marche se compliqua d'une rencontre des plus désagréables. C'était celle de la caravane d'un Turc, homme d'importance, et qui surtout s'en accordait beaucoup. Il venait derrière moi, et comme je marchais à quelque distance, il profita de mon éloignement pour attaquer mes gens, prétendant qu'on lui fît place, attendu qu'il était pressé. Attiré par les cris, je revins sur mes pas et finis par faire entendre raison à cet homme si pressé, que je maintins obstinément derrière moi, malgré toutes ses tentatives pour me dépasser, jusqu'à *Tcharmelik*, notre résidence de nuit. Arrivé le premier, je m'emparai des meilleures chambres du caravansérai et il dut se contenter du reste. Ce n'est point par un sentiment de ridicule bravade que j'en agissais ainsi; mais ces façons sont de mise pour obtenir le respect des Orientaux et surtout des Turcs.

Dimanche 8 décembre. — Le gîte était médiocre ; la nuit, néanmoins, ne fut pas mauvaise, la température, depuis deux jours, s'étant singulièrement radoucie. Cette journée devait être la dernière passée sur la terre mésopotamienne, la prochaine station, *Béroudjik,* marquant l'endroit où l'on passe l'Euphrate au delà duquel commence la Syrie, Le chemin est relativement bon pendant

toute cette étape, mais d'une grande monotonie ; point de village, pas même un méchant hameau, mais, de distance en distance, quelque puits, toujours bien venu du voyageur. Sur la fin de cette étape je fis rencontre d'un prêtre arménien catholique, et nous cheminâmes ensemble jusqu'à Béroudjik, situé sur des rochers au bord de l'Euphrate. La position de cette ville est superbe. On y trouve un excellent caravansérai offrant toutes les ressources qui m'avaient si souvent fait défaut dans les autres stations. La physionomie de Béroudjik est excessivement pittoresque avec ses maisons blanches, étagées sur une double colline, du sommet de laquelle on a une très-belle vue sur la ville et le fleuve. Parmi les édifices marquants il faut citer deux mosquées ornées d'élégants minarets, le bâtiment de la Douane, un beau bazar et l'ancien château qui domine la ville ; on remarque aussi de curieuses habitations creusées dans le rocher, ayant leurs fenêtres grillées. La population se décompose en un millier de familles turques-arabes, deux cents de chrétiens, pour la plupart Arméniens-schismatiques, quinze de chrétiens-catholiques et environ vingt-cinq protestants. De l'autre côté de l'Euphrate est un grand cimetière n'offrant que des monuments assez modestes, mais fort proprement tenu.

Le lendemain, 9 décembre, je traversai l'Euphrate, qu'on passe, non sur un pont, mais au moyen de très-grandes barques pourvues d'un gouvernail démesuré. Une fois de l'autre côté du fleuve, je foulais la terre syrienne : c'est ici que doit commencer le dernier Livre de ma relation, consacré à la Syrie et à la Palestine.

LIVRE V

SYRIE ET PALESTINE

—

CHAPITRE V

Route de l'Euphrate à Alep. — Séjour dans cette ville. — Description d'Alep et de ses environs. — Départ pour Antioche. — Monastère de Saint Siméon-Stylite.

La route, sur cette rive droite de l'Euphrate, se continue dans les meilleures conditions, au milieu de véritables forêts d'oliviers, jusqu'au superbe village de *Nisibin* qu'entourent de tous côtés des jardins fruitiers mêlés de vignes et séparés par des rideaux de peupliers et d'oliviers. Je m'arrêtai à la porte d'un petit café et y pris une légère collation. Les habitants, assis en groupe devant leurs maisons, fumaient tranquillement en devisant entre eux, sans faire autrement attention à moi. Je n'avais affaire qu'aux mendiants, qui sont ici très-nombreux; à l'entrée du village se trouvait, sous ses tentes noires, un campement d'Arabes. Une caravane, également arabe, et composée d'au moins deux cents chameaux envahissait

le village lorsque j'en sortis pour gagner *Mazag*, qui devait, pour ce jour, marquer le terme de ma course. Dans la première heure on passe, sur un grand pont, une rivière dont l'eau, très-profonde, s'écoule comme une

se font en dix heures par un chemin pierreux, bordé, cependant, par des champs assez bien cultivés. Cette étape est coupée par un village turc, *Tell-Ar*, où l'on déjeune, et dont les habitants comme, au reste, la population de toute cette contrée, se distinguent par leur bonne mine. Dans l'après-midi, je rencontrai encore sur ma route un autre petit village *Schobambeg*, et enfin, vers le soir, j'arrivai à Aghterien, dont toutes les maisons sont garnies d'une coupole, ce qui donne, de loin, à ce village l'air d'une ville, chose que ne justifie nullement l'intérieur. Arrivé là, il me sembla que je touchais au but de cette longue et fatigante course, car le jour suivant, à moins que Dieu en eût autrement disposé, je devais faire mon entrée dans la seconde capitale de la Syrie, où je m'étais promis un repos de plusieurs mois, plus que jamais nécessaire.

Je partis d'Aghterien le lendemain, deux heures avant le jour, malgré la répugnance de mes gens, fort préoccupés de la mauvaise réputation des habitants de ce canton, que l'on dépeint comme de dangereux pillards et faisant des expéditions jusqu'aux portes d'Alep. Quelques jours auparavant, le cheik du village avait même été arrêté par ordre du Pacha, les uns disaient pour sa connivence avec les voleurs, et tout au moins pour sa mollesse dans la poursuite de leurs méfaits. Dans ma hâte d'arriver à Alep, je ne voulus voir que la mine vraiment honnête et même sympathique de ces villageois, qui ressemblent plutôt aux Tatars de Kazan qu'à des Turcs modernes, et je donnai l'ordre du départ. Je les avais bien jugés, et notre traite s'accomplit sans mauvaise rencontre et sans accident.

Le temps était froid, de plus il pleuvait, et l'on pense ce que pouvaient être pour ma santé, toujours fort déla-

brée, ces deux heures de marche sous une pluie glacée. Un restant de lune apparaissait de temps en temps dans l'interstice des gros nuages qui passaient sur nos têtes, en nous lançant leur averse. La route, cependant, n'était pas trop mauvaise, quoique la plaine qu'elle traverse soit fort pierreuse. J'y rencontrai deux caravanes de chameaux conduits par des Arabes, pestant plus bruyamment que moi après ce mauvais temps, dont les premiers rayons du soleil nous débarrassèrent enfin.

Le jour nous prit au pied d'une chaîne d'assez hautes collines qu'on longe pendant une grande heure avant de s'y engager. De là j'envoyai en avant une partie de mes gens avertir de mon arrivée M. Streiff, banquier suisse, établi à Alep, auquel j'étais adressé et recommandé. Les hauteurs qui précèdent Alep forment des vallées peu profondes, dans lesquelles apparaissent çà et là plusieurs villages. Près de l'un d'eux se trouvait un parc d'artillerie avec de nombreux chameaux qui servent au transport des pièces et des caissons. Là, la route devient plus rocailleuse jusqu'à ce qu'on entre dans une longue gorge au milieu de laquelle coule un beau ruisseau dont l'eau limpide, par un ingénieux système de canaux, arrose et fertilise de superbes jardins d'arbres fruitiers, qui s'étendent des deux côtés jusqu'auprès de la ville. Au sortir de cette étroite vallée, le chemin débouche dans une petite plaine, d'où l'on aperçoit enfin Alep, dont une colline vous dérobe toutefois la plus grande partie. Cette colline franchie, on touche à l'extrême faubourg consistant en beaux vergers au milieu desquels s'abritent de nombreuses maisons de plaisance de petite dimension. On chemine ainsi une dernière demi-heure avant d'atteindre la première

porte de la ville, en suivant une route qui, par espace, n'est qu'une flaque de boue. Sur la dernière hauteur, qui touche à Alep, on était occupé aux travaux de terrassement qui devaient rendre la route carrossable jusqu'à l'Euphrate et à Beroudjik. Le passage était obstrué par une agglomération de brouettes, dont le va-et-vient faisait grand peur à mes chevaux, qui n'en avaient jamais vu. De cette éminence, située au milieu du faubourg, je pus me repaître, pendant quelques instants, de la vue de l'immense ville d'Alep avec ses maisons en pierres jaunes rangées autour de l'ancienne citadelle qui couronne toute l'étendue d'une éminence factice intérieure. J'eus à traverser, avant de toucher les murs, l'un des grands cimetières qui entourent la ville de toutes parts. Je ne trouvai personne des miens à la porte où je me présentai : ils m'attendaient à une autre entrée, et je dus, en me renseignant, gagner d'abord le quartier chrétien, où je n'eus pas de peine à me faire désigner la maison de M. Streiff.

Arrivé à Alep le jeudi 12 décembre 1867 exténué, malade par la marche, le froid, la neige, la pluie, les privations et les souffrances de toute sorte, j'étais incapable de la moindre attention, et dus passer une quinzaine entière à me reposer et à me soigner. Dès ce même jeudi, je pus prendre possession du grand et commode logement choisi pour moi dans le caravansérai appelé *Khan-Taff* ou *Moutaff-Khan,* par mes obligeants correspondants, M. Streiff et son associé, M. Zollinger. Après un copieux dîner, auquel je fis peu d'honneur, j'y fus conduit par ce dernier : l'ayant trouvé à mon gré, je fis marché pour trois mois, moyennant un prix relativement modique, avec une dame Gerardi, veuve d'un négociant levantin-italien, à qui

appartenait une partie du caravansérai. Mon appartement se composait de six pièces y compris la cuisine, donnant toutes sur un corridor intérieur, ce qui était précieux en prévision d'un hiver tout entier à passer sous un climat parfois très-rigoureux. Pour surcroît de précaution, dès le lendemain, M. Streiff envoya des ouvriers installer dans la principale chambre, dont je fis mon salon, une cheminée qui me fut d'une grande utilité. Le mobilier n'était pas fort luxueux; mes aimables banquiers m'offrirent d'y suppléer: j'aimai mieux faire l'achat de quelques tables, de quelques chaises et autres menus meubles, et grâce aux tapis, dont quelques-uns fort beaux, que j'avais récoltés en route, je parvins à me faire un intérieur suffisamment convenable au point de vue de la vie orientale. Dans le même Khan que moi vivaient à demeure une famille Sala, d'origine vénitienne, et un vieux docteur Salina avec sa femme. Dès le début, j'eus à me louer de ce double voisinage, qui me valut une foule de petites attentions dont un séjour aussi lointain fait sentir tout le prix.

J'étais logé au centre du quartier *Frenghi* ou *Franc*, habité par les Européens depuis plusieurs siècles, c'est-à-dire depuis l'époque où les Vénitiens, les premiers de tous, établirent à Alep des maisons de commerce, rapidement parvenues à un haut degré de prospérité. Là se trouvent aussi les trois couvents latins fort anciennement établis à Alep, l'un des Pères de la Terre-Sainte (Italiens), l'autre des Capucins (pareillement Italiens), et le troisième des Lazaristes (Espagnols). Ces trois ordres possèdent chacun leur caravansérai ou khan; ils en occupent une partie, convertie en couvent, et louent le reste aux négociants européens, ce qui augmente leur revenu. Le Khan

des Pères de la Terre-Sainte est précisément en face de celui où j'avais pris gîte. Ils n'y possédaient qu'une toute petite église, d'une entière simplicité; mais ils étaient en train d'en construire une fort grande du côté du Khan-Taff, près de l'endroit où ces Pères ont déjà bâti un spacieux collége de jeunes garçons. A peu de distance se voit le couvent des Sœurs de St-Joseph, qui tiennent une école de filles également fréquentée. Puisque j'y suis, j'épuiserai ce qui concerne ces Khans, l'un des côtés les plus originaux de la physionomie d'Alep.

En suivant la rue qui, du couvent de la Terre-Sainte mène au Bazar, on en rencontre plusieurs: le khan *El-Bénâtkia* (khan des Vénitiens), appartenant aujourd'hui aux Lazaristes, qui y sont logés et où MM. Streiff et Zollinger avaient leurs bureaux; ensuite le khan qui appartient, pour la moitié, aux Capucins, lesquels en occupent une partie; un peu plus loin le khan dit des Hollandais, composé de deux grands bâtiments, l'un en face de l'autre, où habitent plusieurs familles, et dans l'un desquels est installée la poste française; mais dans ce monument de la splendeur asiatique de ma patrie, je n'ai pas eu la joie de rencontrer un seul Hollandais! Deux autres khans méritent d'être cités, tous les deux très-vastes et habités par de rares Européens, celui dit de la Douane, où loge M. Moïse de Picciotto, vice-consul de Hollande, et le Khan-Emir, le plus remarquable de tous par son architecture monumentale et son beau portail en marbre. Tous ces caravansérais, comme, au reste, la généralité des maisons d'Alep, sont construits avec cette belle pierre de taille de couleur jaune dont j'ai parlé et qui donne à la ville un aspect qu'aucune autre ne peut offrir.

Alep est une très-vaste cité qui se compose de la ville propre, entourée d'un mur percé de huit portes plus ou moins conservées, et de grands faubourgs, lesquels s'étendent très-loin de tous les côtés. Le mur d'enceinte est muni de tours dont les restes indiquent le grand soin apporté à leur construction. Dans le milieu de la ville s'élève la citadelle, bâtie sur une colline artificielle, dont les pans forment un glacis assez rapide. Tout autour règne un grand fossé, au fond duquel on cultive de petits jardins en potagers. L'origine de cette forteresse paraît remonter aux temps les plus reculés; mais on voit qu'elle a été plusieurs fois reconstruite.

On ne la visite qu'avec une permission spéciale. Nanti de l'autorisation nécessaire, je m'y rendis un jour avec M. Moïse de Picciotto, notre agent consulaire, qui, dès mon arrivée, se montra plein d'amabilité à mon égard. En compagnie de son fils et précédés par ses drogmans et un certain nombre de Kawas, nous arrivâmes, après avoir parcouru plusieurs rues bordées de maisons à moitié ruinées, sur la place, au bout de laquelle on rencontre le grand et beau pont en pierres qui mène à la forteresse. Ce pont compte cinq arches bâties en belles pierres de taille, lesquelles, vues de biais, offrent, à distance, un coup d'œil très-pittoresque. La traversée en est défendue par deux portes gardées par des soldats : à l'extrémité se trouve l'entrée de la citadelle qui vous met dans un long boyau en forme d'S, dans lequel on s'avance tout en gravissant un escalier fort doux, fait pour le pied des chevaux. A mi-chemin on rencontre une seconde porte très-élevée au-dessus de laquelle se lit une inscription arabe autour d'un bas-relief représentant des dragons. Au bout

de ce corridor est placée la troisième porte par laquelle on débouche sur la plate-forme de la colline; elle est ornée par des corps de lions difformes, dont les têtes sortent des deux côtés de la porte dans l'intérieur de la forteresse. Une fois entré, on a devant soi l'image de la désolation la plus complète. Ce n'est qu'un triste amas de décombres, de maisons ruinées, de petits cimetières dévastés, attestant l'épouvantable violence du tremblement de terre de 1822 dont la ville d'Alep n'a jamais pu se relever. Autrefois, on comptait plus de cinq cents maisons habitées dans cette cité supérieure; on y voyait des bazars, des bains, des mosquées; aujourd'hui il n'y reste d'intact que la poudrière.

On me montra sur ce plateau un petit lac taillé dans le rocher, dont l'eau, raconte la tradition, servait à abreuver la vache grise d'Abraham, que le patriarche faisait traire tous les soirs pour en distribuer le lait aux pauvres. De là le nom de *Halleb* donné à la ville : *halib* veut dire *lait* chez les Arabes, qui appellent encore la ville d'Alep « la grise » en souvenir de cette vache d'Abraham. Tout auprès existe un petit souterrain qui formait la prison de la citadelle. La poudrière se trouve à l'extrémité opposée de la colline, dans le voisinage d'une mosquée, ornée d'un minaret assez élevé, qui est la seule sur ce plateau que le tremblement de terre ait épargnée. Je n'eus pas besoin d'y monter pour jouir de la vue que procurent la ville et ses environs. Il me suffit de faire le tour de la colline, d'où l'on découvre tous les détails d'Alep, les ruines de ses anciens et beaux quartiers, ses parties conservées, ses quelques quartiers nouveaux, sa campagne plus ou moins aride et, dans le fond, une ceinture de montagnes nei-

geuses, lointaines ramifications du Liban, qui cachent les restes du magnifique monastère de St-Siméon Stylite. Avant de quitter les lieux, on me fit remarquer un puits qui doit être d'une profondeur énorme, à en juger par le temps que mit une pierre que j'y jetai pour arriver au fond. Il y avait là quelques personnes prétendant y être descendues ; à les en croire, ce puits conduit à de grandes salles voûtées, sans doute autrefois des citernes pour les besoins de la citadelle, qui, dit-on, communiquait, en outre, avec la ville basse, au moyen d'un souterrain aujourd'hui complétement bouché. Avant de quitter la forteresse, des soldats vinrent m'offrir des flèches, dont j'acceptai quelques-unes, en leur faisant accepter, à mon tour, une étrenne qui fut singulièrement bien reçue.

En sortant de la citadelle par le pont que j'ai décrit, on a de nouveau devant soi le spectacle désolant d'une destruction due à ce tremblement de terre de 1822, qui produisit des effets véritablement inouïs. Cette partie de la ville n'est qu'un monceau de décombres formés par les ruines d'anciennes églises et de plusieurs bains, ainsi que par celles de l'ancien séraï, vaste édifice dont il ne reste pas un seul pan de mur debout. Nous terminâmes cette journée par une visite à la demeure de Moustapha-Pacha, généralissime de l'armée de Syrie, ci-devant gouverneur de Diarbekir. Il habitait une petite maison en bois au fond d'un jardin et me reçut avec une grande affabilité, quoique tout entier à ses dévotions du mois de Ramazân. Il me fit visiter ses écuries et me montra avec un orgueil justifié, ses deux chevaux favoris, merveilleux spécimen de la plus pure race arabe.

Le jour suivant, en compagnie du même M. de Picciotto,

enfin à cette vaste caserne, ouvrage d'Ibrahim-Pacha, le fils de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. Elle est entièrement construite en briques rouges et peut contenir huit mille hommes, ce qui constitue le plus grand bâtiment

les soirs les portes, de sorte que les habitants peuvent, à la nuit, quitter leurs maisons, se promener, se visiter, sans craindre les surprises et les attaques des fanatiques ou des larrons. Les étages supérieurs des maisons débordent de

derniers temps, et de près de trois mille fabriques que l'on compte à Djoudeidèh, il n'y en a guère que mille qui travaillent. Cette décadence est due à l'incurie des pachas, qui négligent le commerce quand ils ne le rançonnent point.

Pour compléter cette description d'Alep, je dirai, d'après des renseignements vérifiés, qu'on y voit 8 portes principales, 70 caravanseraïs ou khans, 66 moulins à eau, 29 mus par des bêtes, 84 fours à cuire le pain, 69 cafés, 40 bains publics, 13 savonneries, 18 fabriques de chaux, 2 imprimeries typographiques, l'une maronite, l'autre du gouvernement, 2,915 fabriques de soie, étoffes pour meubles, etc., 51 teintureries, 27 imprimeries de toiles de coton, 10 fabriques d'huile, un moulin à café pour le service de la garnison, un hôpital militaire, un autre pour les fous, et même (je note cette singularité) un hôpital pour les chats. La ville est divisée en douze départements ou quartiers, dont les rues sont généralement pavées en belles pierres. On y compte, en outre, 155 mosquées de diverses grandeurs et 120 Imams-Zadehs ou petites chapelles musulmanes.

Quant aux églises et aux couvents, j'ajouterai ceci à ce que j'en ai dit déjà. Les pères franciscains de la Terre-Sainte font remonter l'installation de leur mission à Alep, la plus ancienne de toutes, à l'année 1380 environ. L'hospice de la mission des capucins fut fondé en 1626, sous le règne de Louis XIII, par les révérends pères Pacifique et Gabriel, venus de Paris. La même année, en vertu d'une bulle émanée du pape Urbain VIII, les jésuites établirent à Alep leur première mission de Syrie; elle prit fin au siècle dernier, par l'arrivée, le 16 juillet 1783, du père Cordier,

lazariste, lequel s'installa, au nom de son ordre, dans la maison concédée à la Compagnie de Jésus. Pendant mon séjour à Alep, j'ai pu me procurer également des détails statistiques sur la chrétienté de cette ville, dont l'exactitude m'a été certifiée, et que je reproduis tels qu'ils m'ont été donnés. Les voici : Grecs-catholiques, 8,500 (deux églises); Grecs-schismatiques, 500 (une église); Arméniens-catholiques, 3,200 (une église); Arméniens-schismatiques, 2,000 (deux églises); Syriens-catholiques, 2,400 (une église); Maronites, I,400 (une église); total, 18,000 chrétiens.

On compte, à Alep, de huit à dix mille juifs. Le reste de la ville est musulman, et se compose de la population turque, laquelle domine, quoique la moins nombreuse, de quelques Turkomans et d'une masse arabe qui représente l'ancien élément chrétien, converti, de gré ou de force, à l'islamisme triomphant. Au temps de sa splendeur, on attribuait à Alep 200,000 et même 250,000 âmes; aujourd'hui l'estimation la plus plausible flotte entre 100 et 150,000, ce qui rend encore cette ville l'une des plus importantes de la Turquie et en fait la seconde capitale de la Syrie, après Damas.

Je dirai peu de chose de l'histoire ancienne d'Alep. Cette ville, à proprement parler, n'a point d'histoire, quoiqu'elle ne manque pas d'historiens, car on possède en Europe un curieux recueil d'extraits d'écrivains arabes qui s'en sont spécialement occupés (1). Quelques-uns y voient l'antique *Berœa*, dont le territoire, au dire de Galien, produisait les meilleurs pistaches, circonstance encore particulière au territoire d'Alep. Mais comme le nom de

(1) *Selecta ex historia Halebi*, par M. Freytag de Bonn. Paris, 1819.

Haleb se lit bien antérieurement dans les prophéties d'Ezéchiel, il est naturel de penser que la fondation de cette cité remonte au delà de l'antiquité romaine ou grecque. Ce n'est qu'à l'époque des croisades que commence l'importance moderne d'Alep. J'en ai parlé à propos de Mossoul (1); je devrai en dire encore quelques mots à l'article d'Antioche, car l'histoire d'Alep est liée à celle de ces deux villes. Après la destruction de Bagdad par les hordes mongoles, en 1260, Houlagon, leur chef, fit subir le même sort à Alep, qui fut incendiée et saccagée. Elle s'était relevée de sa chute lorsqu'en l'an 1400 le tatar Timour-Leng la ruina de nouveau, en même temps qu'il faisait massacrer la presque totalité de ses habitants. Une seconde fois la vitalité arabe avait fait renaître la ville de ses cendres, lorsqu'en 1516 le sultan Selim Ier s'en empara, et Alep reçut de la domination turque une prospérité qui n'a commencé à décroître que dans les premières années de ce siècle.

Les mœurs musulmanes et chrétiennes sont ici les mêmes que celles que l'on remarque à Bagdad, à Mossoul, et que j'ai déjà décrites. Mais je veux raconter une particularité des mœurs israélites qui me semble offrir quelque intérêt. C'était sur la fin de mon séjour. M. de Picciotto, juif lui-même, me proposa d'assister au mariage de deux jeunes gens de sa religion, dont les parents lui étaient intimement connus. Nous nous rendîmes d'abord à la demeure du futur, très-jolie maison avec une vaste cour sur laquelle s'ouvrait un talar, où nous trouvâmes une nombreuse réunion de dames juives, assises sur des divans.

(1) Voir p. 111-116 du présent volume.

Leur toilette uniforme avait un cachet presque européen, petite jaquette brodée d'or et ample jupe de soie. La seule chose qui indiquât l'Orient, était leur chaussure, espèce de patins très-élevés en bois d'ébène incrusté de nacre. Quelques-unes étaient jolies, mais beaucoup moins que les chrétiennes d'Alep, dont la plupart sont fort belles. Les sœurs du futur époux nous reçurent à l'entrée du talar, et nous conduisirent à leur frère, lequel portait une longue robe en soie blanche brodée de fleurs jaunes, et par-dessus, une grande houppelande en drap bleu. Nous lui fîmes notre compliment, et ayant pris place sur les divans, nous entamâmes la conversation avec nos voisins et voisines, tout en prenant le café et en croquant, de temps en temps, quelques fruits confits. On apporta ensuite les narghilehs, et après une demi-heure passée à fumer, le futur nous quitta pour aller à la synagogue et y prendre le grand rabbin qui devait procéder au mariage dans la demeure de la jeune fille.

Toute la société ne tarda pas à se rendre dans cette maison qui, quoique ayant moins grand air, possédait néanmoins un salon, dans lequel l'un des oncles de la mariée nous reçut en l'absence de son père alors en voyage. Là, nouvelle collation, confitures, café, mais pas de pipes. A un signal donné, tout le monde quitta le salon pour prendre place dans la cour, en face d'un petit talar très-peu exhaussé, où la fiancée était assise sur un siége élevé, entourée d'autres dames en riches toilettes. Celle de la mariée se composait d'une robe en soie blanche brodée d'or; un voile enveloppait sa tête et elle tenait ses yeux fermés.

Peu d'instants après, le fiancé revint suivi du grand

rabbin et de deux autres prêtres israélites. Ils se placèrent debout devant l'ouverture du talar et échangèrent avec l'époux plusieurs demandes et réponses. Celui-ci remit ensuite au grand rabbin quelques pièces d'argent, comme signe de l'achat qu'il faisait de sa femme, et le rabbin, prenant une tasse, la brisa à terre, me dit-on, « pour éviter le mauvais œil ». Cela fait, le marié entra dans le talar et s'approcha de sa fiancée, qui se leva ; l'oncle de celle-ci, remplaçant le père absent, couvrit leurs épaules d'un même manteau, symbole de l'union indissoluble des deux époux. Le grand rabbin entonna une hymne en hébreu, qu'achevèrent les deux autres prêtres ainsi que les assistants. Après avoir salué et complimenté les mariés, chacun se retira. La plupart de ces juifs sont des descendants de ceux qui, lors de la reprise de l'Espagne sur les Maures, se réfugièrent en Syrie.

Mon séjour à Alep se prolongea depuis le 12 décembre de l'année 1867 jusqu'au 18 avril de l'année suivante. Ma vie, pendant ces quatre mois, a été des plus uniformes. La ville offre peu de distractions, et ma santé toujours ballottée dans de fréquentes intermittences de bien et de mal, ne me permettait pas de faire au dehors de longues excursions. Les environs d'Alep n'offrent d'ailleurs rien d'intéressant, si ce n'est les ruines de la grande abbaye de Saint-Siméon, situées à quelques lieues dans la direction d'Antioche, et que j'avais toute faculté de visiter en me rendant à cette ville, placée sur mon itinéraire. C'est de ce côté que la campagne est la plus belle; j'aimais à y faire de petites promenades. En sortant de la porte d'Antioche, à laquelle conduit une rue disposée en escalier, on rencontre, de l'autre côté, une sorte de boulevard bordé de

grands et beaux jardins, où la vue n'est arrêtée que par la chaîne des monts *Ascanius*, qui montrent dans le lointain leurs sommets couverts de neige. Ce n'est pas que l'hiver soit rude à Alep ; cependant, il est très-appréciable et quelques jours de neige et de gelée me rendirent fort agréable l'usage de la cheminée qu'on avait adaptée à mon appartement, et qui remplaçait avec avantage les *braseros* exclusivement employés par les habitants.

J'ai fait connaître au lecteur, au commencement de ce chapitre, mon installation dans le Khan-Taff. J'avais, sur la cour centrale, une entrée à part avec escalier pour moi seul. Sortant peu le soir, à cause de mon état maladif, je trouvais peu de ressources dans la société de mes voisins d'appartement, M. et Mme Salina, deux vieux Levantins plus que simples, avec lesquels la conversation ne pouvait être ni longue, ni intéressante. La bonne dame avait un chien qui était ce qu'elle aimait le plus au monde, je n'en excepte point son mari ; aussi avouerai-je sans honte qu'elle me semblait préférer à mes visites celles de Vashka, mon petit chien de Tiflis, que j'envoyais fréquemment tenir compagnie au sien : leurs jeux la divertissaient plus que n'eussent pu faire mes plus belles narrations des merveilles de l'Europe, dont elle n'avait nul souci. Le docteur Salina n'exerçait plus son art, dans lequel il n'avait jamais beaucoup brillé. Sur la recommandation de MM. Streiff et Zollinger, je pris pour mon médecin un autre Levantin, M. Cozzonis, avec lequel je me liai et chez qui j'allais parfois passer une agréable soirée. Cet agrément était dû à la présence de Mme Cozzonis et de ses deux sœurs, nées de parents grecs, et dont la mère, une Maurocordato, habitait également avec son gendre. Les

trois sœurs avaient été parfaitement élevées à Glascow; on les appelait les *Trois Grâces* et leur beauté égale, mais d'un caractère un peu différent, leur méritait bien ce nom.

Quoique très-casanier, je ne pouvais cependant me dispenser de répondre à quelques invitations qu'il eût été malséant de refuser, à cause de la qualité des personnages et des dispositions bienveillantes qu'ils me témoignaient. De ce nombre était le consul de France, M. Victor Bertrand, lequel s'ingénia pour faire honneur à la recommandation de son gouvernement, dont j'étais porteur, et le consul anglais, M. Skene. La maison de ce dernier, tout à fait d'un grand air, était tenue complétement à l'européenne pour la cuisine, le service et surtout le confort. Ecossais de naissance, M. Skene est le type du parfait gentleman. Les honneurs de son salon étaient faits avec un entrain plein de grâce par sa femme, sœur de M. Rangabé, qui a représenté la Grèce à Paris, où il a laissé une réputation d'esprit. Mme Skene est également fort spirituelle, et si le prochain n'y trouve pas toujours son compte, c'est qu'évidemment le prochain est rarement parfait. Le corps consulaire se complétait par M. Marcopoli, consul espagnol, que je voyais aussi, le consul d'Italie et sa femme, un couple charmant, avec lequel je n'ai eu aucun rapport, et M. Moïse de Picciotto, agent véritablement universel, car, outre l'Autriche et la Hollande, il représentait encore le Danemark, la Belgique et la Prusse. Pour faire honneur à ses multiples fonctions, cet excellent israélite s'était fait faire cinq uniformes différents, un pour chaque puissance. Le jour où, comme consul de Hollande, il me présenta en grande cérémonie au Pacha, mon amour-

propre national eut quelque peu à souffrir. Malgré tous ses efforts, ce brave M. de Picciotto, qui du reste est fort gros, ne put jamais parvenir à boutonner son habit; et je pensais à part moi, qu'au temps de la splendeur lointaine de ma patrie, il n'eût point ainsi lésiné sur l'étoffe, à moins que ce ne fût une ingénieuse manière de dire qu'il se trouvait trop maigrement payé par la Hollande.

J'eus à me louer de mes rapports avec une famille autrichienne, celle de MM. Poché, anciens négociants des plus respectables, depuis longtemps établis à Alep, et encore plus de mes relations suivies avec un Français plein de cœur et de solide esprit, M. Dubois d'Angers, que le désir de s'instruire avait conduit, comme moi, dans la seconde capitale de la Syrie. Mais je visitais surtout et je recevais souvent les pères de Terre-Sainte, l'excellent père Gardien et celui qu'on appelait le frère Marie Joseph de Saint-Jean et qui n'était autre que M. d'Iseran de Fonclayez, gentilhomme dauphinois d'une quarantaine d'années, que la douleur causée par des pertes de famille avait jeté dans les bras de la religion; homme de l'esprit le plus aimable, fort instruit, qui cachait ses chagrins, mais ne pouvait dissimuler la distinction qu'il tenait de son éducation et de son rang. Je rappellerai enfin, pour clore ces détails qui ne peuvent être d'un grand intérêt pour le lecteur, ce que j'ai dit de la parfaite obligeance de mes correspondants, MM. Streiff et Zollinger, lors de mon arrivée; elle ne se démentit point, et je veux leur donner, ici, une marque publique de bon souvenir.

Mais, je le répète, je passais chez moi le plus de journées et surtout le plus de soirées possible, longues soirées d'hiver que j'employais presque exclusivement à la lec-

ture. C'est à Bagdad et à Alep que j'ai le plus lu, suprême distraction au cours d'un long voyage, lorsqu'on séjourne des mois dans la même ville. Avec la belle Histoire et la Bibliothèque des Croisades de Michaud, je me préparais à l'exploration de la Palestine et des contrées syriennes illustrées par les succès et les revers des soldats de la Croix. Si j'ai adopté, dans ce livre, le système de faire marcher de front l'histoire et la description des pays parcourus, j'y ai été entraîné par l'intérêt que j'ai trouvé moi-même à visiter, à la lumière évoquée du passé, des lieux qui seraient peu de chose aujourd'hui sans les grands souvenirs qu'ils rappellent. C'est à Alep encore que je procédai à la révision et à la transcription de mes notes de voyage, prises chaque jour, je le répète, plutôt au crayon qu'à la plume, et sans lesquelles il m'eût été impossible d'écrire cette relation et de lui donner le caractère personnel et parfois trop intime qui m'a valu, néanmoins, l'indulgente approbation de quelques lecteurs amis, désireux de voir l'homme dans le voyageur.

Un détail que l'on m'a paru aussi désirer connaître, est celui qui concerne l'alimentation des divers peuples étrangers que j'ai visités. Les vivres, à Alep, sont à profusion. Peu de viande de bœuf, il est vrai, de même que dans la plus grande partie de l'Orient, mais d'excellent mouton et du gibier européen en abondance et à très-bon marché, tel que lièvre, perdrix, bécasse et autres oiseaux délicieux, grives, ortolans, becfigues, etc. Quant aux fruits, ce sont tous ceux de nos latitudes, le raisin, la poire, la pêche, l'abricot, la pomme, les cerises; beaucoup de melons et de pastèques, et tout cela généralement de bonne qualité et à donation. Mais plus de dattes

fraîches; le palmier et l'oranger ne sauraient vivre sous ce climat dont je veux dire un dernier mot. L'air d'Alep, très-sec et très-vif, est réputé sain excepté pour les poitrines délicates. Toutefois les habitants de cette ville sont sujets à un mal dont j'ai parlé dans mon précédent volume, que l'on appelle le *Bouton d'Alep,* comme on dit le *Bouton de Bagdad.* Ce mal, qui commence par un bouton inflammatoire, presque toujours sur la face, dégénère en un petit ulcère très-long à guérir, lequel laisse une cicatrice qui ne s'efface pas. On ne connaît ni la cause ni le remède de ce mal; il ne respecte pas même les Européens qui font un trop long séjour à Alep. De même qu'à Bagdad, j'eus le bonheur d'y échapper : je me trouvais suffisamment affligé de la dyssenterie tenace qui mettait à si rude épreuve une constitution que je n'aurais pas cru aussi robuste.

Le mois d'avril 1868, fixé pour la continuation de mon voyage, appprochait, et une amélioration sensible dans ma santé, amenée par le retour du beau temps, me permettait de me remettre en route. Pour me rendre en Palestine, je me proposais, après avoir visité Antioche, de m'embarquer au port voisin d'Alexandrette, sur l'un des bateaux des Messageries-impériales françaises, qui, en suivant la côte de Syrie, me déposerait à Beyrouth. N'ayant plus besoin de mon équipage pour la suite d'un voyage qui devait s'accomplir en grande partie par mer, je vendis mes chevaux et comme je n'avais acheté que des bêtes de choix, je pus encore m'en défaire à un assez bon prix. L'équitation est l'un des grands divertissements, le seul vrai plaisir de la population riche d'Alep. Chaque jour, dans un grand terrain plat, sorte d'hippodrome qui

borde la rivière, ce sont des courses, des voltiges, des joutes à la lance qui attirent la foule des curieux. Mes domestiques même, je ne l'appris que très-tard, y faisaient souvent courir mes chevaux à mon insu. Je me mis également en devoir d'expédier en Hollande, par Alexandrette, Beyrouth, Alexandrie et Marseille, ce qui était l'itinéraire des Messageries-impériales, les colis contenant la collection d'antiquités et de curiosités que j'avais formée jusque-là.

Cette besogne achevée, il ne me restait plus qu'à faire mes visites d'adieu, et je dois dire de reconnaissance, aux personnes qui m'avaient si bien accueilli et si bien traité, et dont, tout à l'heure, j'ai rappelé les noms. Je n'eus point à visiter Djafdet-Pacha, parti, dès le 23 mars, pour aller prendre, à Constantinople, possession d'une place au conseil impérial où l'appelait la confiance du Sultan, récompense peu méritée, disait-on, par la manière dont il avait administré l'important pachalik d'Alep. Ce n'était qu'un cri dans toute la ville, et l'on mettait sur le compte de sa négligence et de son incurie le pitoyable état où se trouvait réduit un commerce autrefois très-florissant, et naguère encore relativement prospère. Djafdet était sorti du corps des Ulémas, conseil à la fois judiciaire et religieux de l'Empire. Tout autre fut mon regret de n'avoir pu saluer, à son passage, Namik-Pacha dont le lecteur connaît les grandes bontés à mon égard, et qui appelé, avec l'assentiment unanime, au ministère de la guerre, avait traversé de nuit Alep, pour se rendre à son poste, dans les premiers jours d'avril. Le 17 de ce même mois, mes préparatifs étant complétement terminés, je me décidai enfin à me mettre en route dès le lendemain.

Mon modeste train comprenait seulement trois chevaux de louage pour moi et les deux domestiques que j'avais conservés, ayant congédié le reste depuis quelques jours, et quatre mulets destinés au bagage. Le muletier, qui m'avait loué le tout, m'accompagnait jusqu'au port d'embarquement, et emmenait deux hommes avec lui pour l'aider à l'aller et au retour. Par maladie ou accident, ma ménagerie ambulante, avant d'arriver à Alep, ne se composait déjà plus que de mon seul chien, qui me suivait depuis Tiflis, et du magnifique angora qu'on m'avait donné à Bagdad, ménage des mieux assortis et dont les jeux incessants me divertissaient. Je trouvai au chat une condition très-confortable dans la chambre du père gardien de Terre-Sainte, qui avait su gagner son amitié, et j'emmenai avec moi mon fidèle Vashka, que je voulais rapporter en Europe.

Le samedi 18 avril, dès l'aube, je vis arriver, dans la cour du Khan-Taff, une nombreuse société qui venait me prendre pour me faire la conduite. C'étaient M. Moïse de Picciotto, précédé de plusieurs kawas, mes correspondants, MM. Streiff et Zollinger, les trois frères Poché, MM. Corronis et Naoum Sala, le consul d'Espagne, M. Marcopoli, le père-gardien de Terre-Sainte et le marquis de Fonclayez (frère Marie-Joseph de Saint-Jean). Cette marque inattendue d'amitié me fut fort sensible. Notre cavalcade se mit en marche, et étant sortis par la porte d'Antioche, nous suivîmes la grande route (c'est le nom ambitieux et peu justifié qu'on lui donne) qui mène de cette ville jusqu'au point où vient s'embrancher le chemin qui conduit aux belles ruines du monastère de Saint-Siméon, que je tenais essentiellement à voir. Le temps était

superbe, sauf un vent assez fort, qui souffle régulièrement dans ces parages, à chaque équinoxe. Cette partie de la route se fait à travers plusieurs collines arides, du haut desquelles Alep offre le même magnifique coup d'œil qu'en venant de Mossoul. Parvenus à la bifurcation, une partie de la société prit congé de moi, pour rentrer en ville; MM. Streiff, Coxonis, Albert et Ferdinand Poché, ainsi que le frère Marie-Joseph insistèrent, malgré ma résistance, pour m'accompagner jusqu'à Saint-Siméon.

Pour s'y rendre, on prend sur la droite et l'on gravit, non sans peine, une suite de collines semées de pierres et de débris calcaires, où l'on trouve, néanmoins, plusieurs villages bâtis dans les endroits les moins stériles. Le premier qu'on rencontre est celui de *Belleramon*, le second s'appelle *Maaret-el-Omiân*. Le seul édifice qu'on voie dans l'un et dans l'autre est un ancien pigeonnier qui, par ses proportions massives, domine toutes les habitations d'alentour. C'était là, sans doute, qu'étaient entretenus les pigeons voyageurs dont parle Volney, ce qui prouve que, dans bien des choses, nous ne sommes que les imitateurs de l'Orient (1). Maaret-el-Omiân est le point le plus rapproché d'Alep qu'aient occupé les Croisés, qui, on le sait, n'ont jamais pu s'emparer de cette ville. De là, le chemin, ou plutôt le sentier, de plus en plus pierreux, vous amène

(1) Ces pigeons servaient autrefois de messagers entre Alexandrette et Bagdad. « Ce fait, qui n'est point une fable, dit Volney (1785), a cessé « d'avoir lieu depuis trente à quarante ans, parce que les voleurs kùrdes « se sont avisés de tuer les pigeons. Pour faire usage de cette espèce de « poste, on prenait des couples qui eussent des petits, et on les portait à « cheval au lieu d'où l'on voulait qu'ils revinssent, avec l'attention de leur « laisser la vue libre. Lorsque les nouvelles arrivaient, le correspondant

au petit village de *Kafar-Bassin*, où nous ne vîmes que des femmes, des enfants et des vieillards; tous les hommes étaient dans la campagne à labourer. Il était près de midi, nous nous assîmes dans la cour d'une petite mosquée auprès d'un puits dont l'eau est excellente, et nous procédâmes à notre déjeuner avec les provisions froides apportées d'Alep. Cette traite matinale, dans l'air vif des hauteurs, nous avait on ne peut mieux disposés, et le grand appétit nous fit prendre philosophiquement le voisinage d'un cadavre qui dormait dans sa bierre au milieu de la salle unique qu'on a décorée du nom de Mosquée. Au moment où nous remontions en selle, un vieillard, un parent plutôt qu'un mollah, survint et s'étant agenouillé près du mort se mit à psalmodier les prières accoutumées.

Pendant les quatre heures suivantes, ce ne fut, en s'élevant toujours dans la montagne, qu'une succession de montées et de descentes d'une difficulté croissante; à peine deux ou trois hameaux formés de maisonnettes plus ou moins espacées, et, pour toute rencontre, parfois un Arabe menant quelque maigre chameau, ou des Kùrdes faisant paître des troupeaux de chèvres. L'un de ceux-ci nous donna le spectacle d'un gros serpent de couleur bleuâtre qu'il saisit très-adroitement à la course, le serrant près de la tête, pendant que le reptile s'enroulait par des mouve-

« attachait un billet à la patte des pigeons et il les lâchait. L'oiseau impa-
« tient de revoir ses petits, partait comme un éclair et arrivait en six
« heures d'Alexandrette et en deux jours de Bagdad. Le retour lui était
« d'autant plus facile que sa vue pouvait découvrir Alep (très à découvert)
« à une distance infinie. Du reste, cette espèce de pigeons n'a rien de par-
« ticulier dans la forme, si ce n'est les narines, qui, au lieu d'être lisses
« et unies, sont renflées et raboteuses. » (*Voyage*, etc., t. II, p. 52.)

ments furieux autour de son bras. A une heure de Saint-Siméon, on laisse sur sa route les ruines d'un assez grand édifice, probablement une ancienne abbaye qui en dépendait et dont la chapelle conserve encore son toit à pente oblique, signe de construction moyen âge. A partir de ce point, on s'engage au milieu d'un labyrinthe de rochers escarpés qui semblent défendre les approches de la retraite choisie par le grand saint de la Syrie, dont le souvenir populaire a survécu à l'immense monastère qui, dans sa magnifique ruine, proclame son éclatante sainteté. Nous nous étions munis d'une tente que nous fîmes dresser dans une avant-cour qui précède celle où était l'église, et, comme il était déjà tard, nous renvoyâmes au lendemain l'inspection des lieux.

Je vais, avant d'en rendre compte, rappeler en peu de mots la légende de saint Siméon, telle qu'elle m'a été fournie par les pères de la Terre-Sainte d'Alep, d'après le récit du prêtre Cosme, natif de Shanir bourg du voisinage, lequel, quinze ans seulement après la mort de Siméon, acheva d'écrire en syriaque les actes de la sainte vie dont il avait été témoin.

Saint Siméon-Stylite, né vers 390, à Sisan, en Cilicie, avait vingt-six ans lorsque épris de la vie contemplative, il se retira dans les environs de la bourgade de Celanissi, située au pied d'une montagne entre Antioche et Alep. Il s'y bâtit une petite cabane où il s'enferma pendant trois ans. A cette époque l'abbé Bassus était supérieur d'un monastère voisin, composé de près de deux cents moines; il avait, en outre, l'inspection de tous les prêtres et religieux de la campagne. Il conçut une grande estime pour Siméon et essaya de l'attirer dans son couvent; mais

celui-ci préférait l'existence d'anachorète, et, vers l'année 420, il monta sur le haut de la montagne et y fit faire une enceinte de muraille, sans toiture, dans laquelle il eût voulu vivre oublié du reste du monde. Il n'en fut point ainsi ; au contraire, attirées par le bruit de sa perfection, toutes les nations accouraient en foule pour le consulter. C'étaient des Israélites, des Perses, des Arméniens, des Ibériens, des Homérites, des Arabes venus des régions les plus reculées.

Se sentant importuné par cette foule innombrable, Siméon, en 423, s'avisa de se réfugier en haut d'une colonne, en grec *Stylos* (style), d'où son surnom de *Stylite*. Cette colonne avait six coudées ; il y passa quatre ans. Afin de s'isoler de plus en plus du monde, il en fit ensuite élever une de douze coudées, puis une troisième de vingt-deux et il demeura treize années tant sur l'une que sur l'autre. Siméon voulut plus encore, et les vingt-deux dernières années de sa vie se passèrent sur une quatrième colonne haute de quarante coudées. Protégée au pied par un mur circulaire, cette colonne se terminait par un chapiteau à balustrade, formant une petite terrasse de trois pieds de diamètre. Le saint n'en descendait jamais, même pour prendre sa très-frugale nourriture, qu'on trouvait moyen de lui faire parvenir dans sa demeure aérienne.

Saint Siméon-Stylite mourut le 27 du mois de septembre de l'an 459. Son corps fut porté à Antioche par le patriarche de cette ville, Martyrius, assisté de tous les évêques de la province. Le patrice Ardabure, qui gouvernait la Syrie et l'Orient avec une puissance presque souveraine, vint se joindre au cortége avec vingt et un comtes, un grand nombre de tribuns ou généraux suivis de troupes romaines. C'est

au milieu de cette pompe que s'avançait le cercueil du modeste et glorieux solitaire, porté d'abord, pendant l'espace de quatre milles, par les évêques et les prêtres, et ensuite placé sur un char entouré d'une garde d'honneur, après laquelle venaient tous les magistrats et grands seigneurs d'Antioche et un peuple innombrable que les troupes avaient peine à contenir. La distance à parcourir était de quinze heures de marche; le convoi y employa cinq jours, obligé qu'il était de s'arrêter à chaque instant, pour satisfaire, sur la route, aux exigences d'une vénération et d'une admiration sans bornes.

Le monastère, élevé sur l'emplacement même où s'est écoulée cette sainte mais bien singulière existence, paraît remonter à une époque fort éloignée, au lendemain peut-être de la mort de l'illustre solitaire. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, qui occupe un long espace, sur une montagne au pied de laquelle existent les restes d'un autre couvent, non moins ancien, qui porte le nom de *Télissa*. Les ruines de Saint-Siméon sont, sans contredit, ce qui donne la plus grande idée de la piété chrétienne et de l'art chrétien primitif dans tout l'Orient. Bâti entièrement en larges pierres magistralement taillées, ce monument, ou plutôt cet ensemble de monuments, a dû souffrir plus encore des commotions du sol, si fréquentes dans cette contrée, que des ravages du fanatisme musulman; mais ce qui subsiste est d'un aspect vraiment magnifique. Dans la petite cour, où nous avions planté notre tente, se voient plusieurs tombeaux demeurés intacts, ainsi qu'une chapelle encore debout, dont tout le pourtour intérieur est percé de niches avec arceaux, également destinées à recevoir des corps; j'ai vainement cherché, dans le voi-

sinage de ces ouvertures quelque inscription à relever.

De cette première cour on pénètre dans une autre, qui est très-vaste, et dont un côté était formé par le porche et la façade de l'église. Là existe un piédestal que l'on dit être celui de la colonne légendaire, haut d'un mètre 50 centimètres sur une largeur de deux mètres au carré. Toute la partie antérieure de l'église s'est effondrée. A l'Est subsiste une entrée composée de trois portes d'un style écrasé, une grande au milieu, flanquée de deux plus petites. Le chœur affecte la forme octogone. La voûte et les parties les plus hautes se sont affaissées, jonchant le sol de débris, tronçons de colonnes, chapiteaux, fragments de corniches, etc. Ce fond d'église montre encore, à l'intérieur et à l'extérieur, les colonnes à chapiteaux romains dont il était décoré et, en outre, le couronnement en arceaux qui soutenait la toiture : tout cela est fort beau et marqué au cachet grandiose qui était celui de la construction entière. Sous les arcs intermédiaires du chœur se voient quatre niches ou petites chapelles hautes de trois mètres d'ouverture sur 2m.60 de profondeur, et qui reçoivent le jour du dehors. Les bâtiments du monastère, comprenant deux étages, sont pareillement effondrés, sauf quelques parties de façades extérieures et intérieures, d'un grand style.

Après avoir suffisamment exploré et admiré ces belles ruines, nous descendîmes à celles de Télissa. Moins grandioses, elles offrent, cependant, cet intérêt qui s'attache aux souvenirs de la grande église syrienne qui avait ainsi multiplié les asiles religieux dans des sites bien choisis. La porte du monastère à moitié écroulée, et dont deux colonnes restent encore debout, vous introduit sur une

plate-forme où s'élève une petite chapelle sépulcrale entourée de quelques tombes. Un pont jeté sur un ravin relie cette plate-forme à l'abbaye, qui était fort grande. Des Kùrdes se sont emparés de ces ruines et ils y nichent sous des tentes qui remplacent, dans le cloître, les toitures écroulées. A côté s'est formé un petit village, du même nom de Télissa, sans doute contemporain de l'abbaye, c'est-à-dire fort ancien, à en juger par le style des trois petites églises qu'il renferme, par de grands réservoirs et des puits en forme de citernes, le tout construit en beaux blocs de pierre taillée comme à Saint-Siméon.

Cette double exploration nous avait pris toute la matinée. Après un agréable déjeuner, prolongé sous la tente, nous partîmes pour une plus longue promenade jusqu'à un village du nom de *Katoura*, où le gouvernement turc entretient une garnison pour la sûreté de la contrée. Tout ce pays est admirablement cultivé, et ce fut en traversant les plus beaux champs de blé que nous arrivâmes au but de notre course. L'aspect du village ne répond nullement à cette riche culture; les Kùrdes, qui l'habitent, se contentent des plus misérables demeures, dont le délabrement systématique accuse le plus parfait dédain de la vie sédentaire. De chaque côté de la route, et à quelque distance l'un de l'autre, on voit deux tombeaux antiques. Le premier montre sur l'une de ses faces un bas-relief d'un beau caractère, représentant une femme à demi-couchée auprès d'une urne funéraire. Le second est une sorte d'édifice de plus grandes proportions, avec une porte ornée de deux colonnes à corniche bien conservées; l'intérieur forme un caveau où se lit une assez longue inscription grecque dont les caractères, très-nettement

gravés, me parurent du temps des Séleucides. Un excellent dîner nous attendait à notre campement de Saint-Siméon où nous revînmes en promenant : chacun, en partant d'Alep, s'était muni de provisions et notre festin ne dut guère agréer au sublime anachorète qui avait illustré ces lieux par une longue vie de privations incroyables, ne prenant, dit-on, sa nourriture (quelques herbes et racines sans sel), qu'une fois par semaine.

Le lendemain lundi, au lever du soleil, mes aimables compagnons et moi échangeâmes d'affectueux adieux ; ils reprirent la route d'Alep, et je m'engageai dans un chemin de traverse où j'employai toute la matinée pour rejoindre la voie romaine qui reliait Antioche aux villes de la Mésopotamie. Tout ce parcours se fait dans un pâté de hautes montagnes dont les passages difficiles me forcèrent plusieurs fois à mettre pied à terre.

La journée était magnifique ; il avait beaucoup plu dans la première quinzaine d'avril, et, grâce à un soleil splendide, la végétation marchait rapidement, au grand contentement des troupeaux de chèvres que je rencontrais sur la route. J'en jugeai mieux encore une fois parvenu dans la belle vallée qui, du pied de la montagne, va sans cesse en s'élargissant jusqu'au village de *Djelibi*. A l'entrée de la plaine, se voit un groupe de ruines, désignées sous le nom de « ruines d'Ezfordi », où l'on remarque encore des restes d'anciennes sépultures. A partir de là, on suit constamment un abondant ruisseau qui féconde la vallée et sur lequel se trouve *Djelibi*, où je m'arrêtai pour déjeuner. Ce n'est qu'un hameau d'une vingtaine de maisons qu'entourent de tous côtés les plus frais jardins. Celui où je pris une heure de repos était entièrement

planté en figuiers, d'une énorme grosseur, et en pêchers, abricotiers et pistachiers couverts de fleurs. Pendant que je prenais mon repas, je reçus la visite du chef du village, Mahamet-Agha, lequel venait m'inviter à prendre le café chez lui. Après une heure de causerie avec cet homme obligeant, je me remis en route et arrivai dans la soirée, à *Djenghui-Shehr*, situé sur la rivière de l'*Affrin* ou *Iffrin* qu'on longe pendant longtemps à une certaine distance et qu'on passe, là, sur un assez beau pont. Cette rivière est très-poissonneuse ; on y trouve, en outre, des écrevisses et des tortues en quantité. La population de Djenghui-Shehr est kùrde sédentaire. Dans la belle saison, des tribus kùrdes et arabes viennent, avec leurs troupeaux, s'établir dans ces contrées, qu'elles désertent en hiver pour des latitudes plus chaudes : sur ma route, j'en avais rencontré quelques-unes voyageant avec leurs familles et leurs tentes.

Après une nuit point trop mal passée dans un vieux séraï délabré, je repris la route d'Antioche avec l'espérance d'y arriver dans la journée. Ce dernier parcours se fait à travers une superbe plaine, entrecoupée de ruisseaux qui la rendent excessivement marécageuse. Un vent rafraîchissant avait abattu la chaleur de la veille. A droite et à gauche, mais assez loin du chemin, apparaissent quelques villages, dont les habitants, Arabes, Turkomans ou Kùrdes, se montraient dans les champs occupés aux travaux du printemps. J'avais parfois à me débrouiller au milieu des longues files de chameaux chargés de marchandises qu'ils transportent d'Alep au port d'Alexandrette. Au bout d'une couple d'heures, on rencontre un mauvais khan où je ne jugeai point à propos de m'arrêter ;

d'ailleurs il était trop matin pour avoir faim. Ce ne fut qu'à deux lieues de là, au pont de *Djisr-Hadid*, que je fis halte et m'installai, pour procéder au déjeuner, dans un petit jardin, un nid de verdure, placé sur le bord même de l'Oronte.

J'avais enfin atteint ce fleuve fameux, au nom si poétique, illustre par les souvenirs des Séleucides et plus illustre encore par les dramatiques récits des Croisades. Djisr-Hadid cache un nom célèbre entre tous ; c'est celui de ce « Pont de Fer » qui a joué un si grand rôle dans la longue lutte des chrétiens et des musulmans aux environs d'Antioche. Ce pont est fermé par une porte, autrefois protégée par deux tours garnies de plaques de fer, qui lui avaient donné son nom. L'entrée n'a aujourd'hui, pour toute garde, qu'un poste de douaniers, gens fort rébarbatifs, que je vis rosser sans pitié quelques juifs qui conduisaient une caravane et se montraient trop peu empressés, à leur gré, pour acquitter des droits que les malheureux prétendaient exagérés. Je pris le café dans une guinguette qui se trouve auprès du pont, et après m'y être suffisamment reposé, je continuai ma route. J'en avais pour trois heures au plus avant d'atteindre Antioche, dont tout me signalait les approches.

On marche d'abord en plaine, en suivant l'Oronte, qui roule à droite son eau si limpide, et voyant devant soi des montagnes éloignées et couvertes de neige. Peu à peu le chemin s'engage dans de belles collines. A un endroit, on remarque d'anciennes grottes sépulcrales creusées dans le rocher : un pauvre Turc s'était blotti dans l'une d'elles et y tenait un petit café. Du haut de ces collines, j'apercevais le vaste périmètre d'Antioche, dont la moderne

Antakièh n'occupe qu'une faible partie. Enfin j'arrivai à la porte de Saint-Pierre et Saint-Paul, les deux apôtres de la capitale syrienne, qui fait partie du mur d'enceinte, lequel, comme un ruban sinueux, serpente sur la montagne qui, de ce côté, protège la ville et s'abaisse ensuite vers la plaine. Rien de plus pittoresque que cette porte ombragée par des platanes séculaires. La partie conservée d'Antioche, qui forme la ville actuelle, en est à une grande demi-lieue au moins. Les constructions, dans cet espace intermédiaire, ont été remplacées par des jardins remplis d'arbres à fruits, entremêlés de bosquets de lauriers-roses, à travers lesquels on suit la voie jadis bordée par ces célèbres arcades, décorées de colonnes, dont on voit les tronçons enfouis dans les talus qui séparent les jardins de la route. Les flancs de la montagne montrent des ouvertures de grottes fameuses par leur histoire ou leur destination, que je ferai connaître. Le coup d'œil de l'ensemble est saisissant. Une grande fertilité, je le répète, règne dans cette plaine intérieure qu'arrose un joli ruisseau qui court se jeter dans l'Oronte.

Je fis mon entrée par une ancienne porte encore munie de ses vieilles tours, qui touche au bord du fleuve. De là je me rendis directement au couvent des pères Capucins où j'étais attendu. Le supérieur, qui m'avait, dès mon séjour à Alep, invité à descendre chez lui, me fit la plus affable réception. Il mit à ma disposition sa meilleure chambre, située au premier, avec vue sur le fleuve. Derrière ce couvent règne une galerie d'où le regard se promène sur le groupe de montagnes dont j'ai parlé, sur l'ancienne forteresse qui le couronne et les restes d'un aqueduc antique qui doit avoir été d'une grande

magnificence. Ce qui frappe d'abord, dans la physionomie d'Antioche, c'est le système tout européen de ses toits en pente, recouverts de tuiles creuses : on dirait une petite ville de France, si les palmiers n'indiquaient pas qu'on est bien en Orient. L'un des plus beaux de tous ceux que j'aie vus en Asie, s'élève majestueusement dans la cour des pères Capucins, au bord d'un bassin d'eau courante, entouré de rosiers déjà, à cette date, tout en fleurs.

CHAPITRE VI

Antioche. — Sa fondation et son histoire. — Description de la ville et de ses environs. — Séleucie (Souédièh). — Bois de Daphné. — Départ d'Antioche.— Arrivée à Alexandrette.

Avant de décrire Antioche, rappelons en quelques pages son histoire.

Dans le partage que firent de son vaste empire les lieutenants d'Alexandre, Séleucus, l'un des plus braves, avait d'abord eu, pour sa part, les provinces persanes dont il était gouverneur. Antigone, mécontent de son lot, voulut entreprendre sur les autres capitaines macédoniens et suscita contre lui une ligue qui amena la bataille d'Ipsus où il fut vaincu et tué. Ses rivaux procédèrent à une nouvelle division de l'empire, dans laquelle Séleucus, qui, de ses succès fut appelé *Nicator*, le Victorieux, obtint une part agrandie, formée de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Mésopotamie, de la Médie, de la Bactriane et d'une grande partie de l'Asie-Mineure. Les noms d'Assyrie et de Babylonie commençant à s'effacer, il prit le nom de *Roi de Syrie*, car cette contrée formait le cœur de ses États, et, après avoir résidé quelque temps à Babylone,

il fonda sur les bords du Tigre, pour le siége de sa royauté, la ville à laquelle il donna son nom et dont les ruines se voient encore à quelques lieues de Bagdad. Mais dans son désir de pourvoir à la sûreté des provinces septentrionales de son royaume contre les desseins de ses concurrents d'Égypte, de Thrace et de Bithynie, Séleucus sentit la nécessité d'une seconde capitale située plus au nord et à proximité de la mer. Il adopta, sur les rives de l'Oronte, le formidable emplacement déjà choisi par Antigone, qui y avait jeté les fondements d'une ville. Pendant la suite de son règne, Nicator en activa les premières constructions, léguant leur achèvement à ses successeurs, qui, après les conquêtes des Parthes sur le Tigre, quittèrent Séleucie pour cette seconde et, depuis lors, seule capitale du royaume syrien. Séleucus l'avait nommée Antioche, soit du nom de son père, soit du nom de son fils, appelés l'un et l'autre Antiochus. « Cette ville, dit un historien des Séleucides, succéda bientôt à Babylone pour être le siége de l'empire des Syriens et la reine de l'Orient. Mais Séleucus ne lui donna d'abord ni assez d'étendue ni assez de magnificence pour mériter ce titre. Antioche, au temps de sa splendeur, était enfermée dans une enceinte d'environ dix mille pas, qui comprenait quatre villes séparées l'une de l'autre par quatre murailles et leurs fortifications particulières. La première fut bâtie par Séleucus, la seconde par ceux qui s'y jetèrent quand elle devint capitale de l'empire et qui y furent attirés par les priviléges que l'on accorda aux citoyens, la troisième par Séleucus-Callinicus; la quatrième par Antiochus-Épiphanes (1). »

(1) L'Abbé Guyon. *Histoire des Séleucides*. T. VII, p. 35 et 36.

On compte jusqu'à trente-quatre villes fondées par le premier des Séleucides dans ses États, auxquelles il donna des noms grecs, après y avoir appelé des colonies de Macédoniens : de ce nombre étaient seize Antioches, neuf Séleucies, et, du nom de deux de ses femmes, trois Apamées et une Stratonice.

La grande Antioche ne cessa de s'accroître et de s'embellir sous le règne de ses vingt-trois successeurs, et, lorsque, en l'an 64 avant notre ère, Pompée, complétant l'œuvre de Lucullus, eut réduit la Syrie en province romaine, la ville possédait plus de 500,000 habitants et montrait une splendeur à laquelle ses vainqueurs ajoutèrent encore. Je trouve, dans un ouvrage récent, dont les doctrines religieuses, que je repousse, n'ôtent rien à son mérite littéraire et à sa valeur historique, une si belle et si complète description de l'antique Antioche, que je ne puis résister au désir de la reproduire ici, certain d'être agréable au lecteur en passant la plume à l'auteur des *Apôtres*, M. Ernest Renan. Voici comment il s'exprime au moment de raconter l'établissement de l'Église syrienne :

« Antioche « la métropole de l'Orient », la troisième ville du monde, fut le théâtre de cette chrétienté de la Syrie du nord. C'était une ville de plus de cinq cent mille âmes, presque aussi grande que Paris avant ses récentes extensions, résidence du légat impérial de Syrie. Portée tout d'abord par les Séleucides à un haut degré de splendeur, elle n'avait fait que profiter de l'occupation romaine. En général, les Séleucides avaient devancé les Romains dans le goût des décorations théâtrales appliquées aux grandes cités. Temples, aqueducs, bains, basi-

liques, rien ne manquait à Antioche de ce qui faisait une grande ville syrienne de cette époque. Les rues bordées de colonnades avec leurs carrefours décorés de statues, y avaient plus de symétrie et de régularité que partout ailleurs. Un *Corso* orné de quatre rangs de colonnes, formant deux galeries couvertes avec une large avenue au milieu, traversait la ville de part en part, sur une longueur de trente-six stades (plus d'une lieue). Mais Antioche n'avait pas seulement d'immenses constructions d'utilité publique; elle avait aussi, ce que peu de villes syriennes possédaient, des chefs-d'œuvre d'art grec, d'admirables statues, des œuvres classiques d'une délicatesse que le siècle ne savait plus imiter. Antioche, dès sa fondation, avait été une ville tout hellénique. Les macédoniens d'Antigone et de Séleucus avaient porté dans cette région du bas Oronte leurs souvenirs les plus vivants, les cultes, les noms de leur pays. La mythologie grecque s'y était créé comme une seconde patrie; on avait la prétention de montrer dans le pays une foule de « lieux saints » se rattachant à cette mythologie. La ville était pleine du culte d'Apollon et des Nymphes. *Daphné*, lieu enchanteur à deux petites heures de la ville, rappelait aux conquérants les plus riantes fictions. C'était une sorte de plagiat, de contrefaçon des mythes de la mère-patrie, analogue à ces transports hardis par lesquels les tribus primitives faisaient voyager avec eux leur géographie mythique, leur Bérécynthe, leur Arvanda, leur Ida, leur Olympe. Ces fables grecques constituaient une religion bien vieillie et à peine plus sérieuse que les *Métamorphoses* d'Ovide. Les anciennes religions du pays, en particulier celle du mont Casius, y ajoutaient un

peu de gravité. Mais la légèreté syrienne, le charlatanisme babylonien, toutes les impostures de l'Asie, se confondant à cette limite des deux mondes, avaient fait d'Antioche la capitale du mensonge, la sentine de toutes les infamies...

» ... Le site d'Antioche est un des plus pittoresques du monde. La ville occupait l'intervalle entre l'Oronte et les pentes du mont Silpius, l'un des embranchements du mont Casius. Rien n'égalait l'abondance et la beauté des eaux. L'enceinte, gravissant des rochers à pic par un vrai tour de force d'architecture militaire, embrassait le sommet des monts et formait avec les rochers, à une hauteur énorme, une couronne dentelée d'un merveilleux effet. Cette disposition de remparts, unissant les avantages des anciennes acropoles à ceux des grandes villes fermées, fut en général préférée par les lieutenants d'Alexandre, comme on le voit à Séleucie de Piérie, à Éphèse, à Smyrne, à Thessalonique. Il en résultait de surprenantes perspectives. Antioche avait, au dedans de ses murs, des montagnes de sept cents pieds de haut, des rochers à pic, des torrents, des précipices, des ravins profonds, des cascades, des grottes inaccessibles; au milieu de tout cela, des jardins délicieux. Un épais fourré de myrtes, de buis fleuri, de lauriers, de plantes toujours vertes et du vert le plus tendre, des rochers tapissés d'œillets, de jacinthes, de cyclamens, donnent à ces hauteurs sauvages l'aspect de parterres suspendus. La variété des fleurs, la fraîcheur du gazon composé d'une multitude inouïe de petites graminées, la beauté des platanes qui bordent l'Oronte, inspirent la gaîté, quelque chose du parfum suave dont s'enivrèrent ces beaux génies de Jean Chrysos-

tôme, de Libanius, de Julien. Sur la rive droite du fleuve s'étend une vaste plaine, bordée d'un côté par l'Amanus et les monts bizarrement découpés de la Piérie, de l'autre par les plateaux de la Cyrrhestique, derrière lesquels on sent le dangereux voisinage de l'Arabe et du désert. La vallée de l'Oronte, qui s'ouvre à l'ouest, met ce bassin intérieur en communication avec la mer, ou pour mieux dire avec le vaste monde au sein duquel la Méditerranée a constitué de tout temps une sorte de route neutre et de lien fédéral. »

Je détache encore ceci qui dépeint éloquemment la vie païenne et profondément corrompue de cette future métropole du christianisme en Syrie :

« A côté de la population grecque, laquelle ne fut nulle part en Orient (si l'on excepte Alexandrie) aussi dense qu'ici, Antioche compta toujours dans son sein un nombre considérable de Syriens, parlant syriaque. Ces indigènes constituaient une basse classe, habitant les faubourgs de la grande cité et les villages populeux qui formaient autour d'elle une vaste banlieue, Charandama, Ghisira, Gandigura, Apate (noms pour la plupart syriaques). Les mariages entre ces Syriens et les Grecs étant ordinaires, Séleucus, d'ailleurs, ayant établi par une loi que tout étranger qui s'établirait dans la ville en deviendrait citoyen, Antioche, au bout de trois siècles et demi d'existence, se trouva un des points du monde où la race était le plus mêlée. L'avilissement des âmes y était effroyable. Le propre de ces foyers de putréfaction morale, c'est d'amener toutes les races au même niveau... C'était un ramas inouï de bateleurs, de charlatans, de mimes, de magiciens, de thaumaturges, de sorciers, de prêtres impos-

teurs; une ville de courses, de jeux, de danses, de processions, de fêtes, de bacchanales; un luxe effréné, toutes les folies de l'Orient, les superstitions les plus malsaines, le fanatisme de l'orgie. Tour à tour serviles et ingrats, lâches et insolents, les Antiochéniens étaient le modèle accompli de ces foules vouées au césarisme, sans patrie, sans nationalité, sans honneur de famille, sans nom à garder. Le grand *Corso* qui traversait la ville était comme un théâtre où roulaient, tout le jour, les flots d'une population futile, légère, changeante, émeutière, parfois spirituelle, occupée de chansons, de parodies, de plaisanteries, d'impertinences de toute espèce. La ville était fort lettrée, mais d'une pure littérature de rhéteurs. Les spectacles étaient étranges; il y eut des jeux où l'on vit des chœurs de jeunes filles nues prendre part à tous les exercices avec un simple bandeau; à la célèbre fête de Maïouma, des troupes de courtisanes nageaient en public dans des bassins remplis d'une eau limpide. C'était comme un enivrement, comme un songe de Sardanapale, où se déroulaient pêle-mêle toutes les voluptés, toutes les débauches; n'excluant pas certaines délicatesses. Ce fleuve de boue qui, sortant par l'embouchure de l'Oronte, venait inonder Rome, avait là sa source principale. Deux cents décurions étaient occupés à régler les liturgies et les fêtes. La municipalité possédait de vastes domaines publics, dont les duumvirs partageaient l'usufruit entre les citoyens pauvres. Comme toutes les villes de plaisir, Antioche avait une plèbe infime, vivant du public ou de sordides profits. Cependant la beauté des œuvres d'art et le charme infini de la nature empêchaient

cet abaissement moral de dégénérer tout à fait en laideur et en vulgarité (1). »

Devenue romaine, Antioche conserva ses anciennes prérogatives et continua d'être regardée comme la capitale des quinze provinces dont était composé le royaume de Syrie, et qui formèrent, sous l'empire romain-byzantin, devenu chrétien, le diocèse d'Orient. Ces provinces, gouvernées par un vicaire du préfet du Prétoire, qui prenait le titre de Comte d'Orient, étaient, suivant la Notice de l'empire, la Syrie, la Syrie-Salutaire, la Cilicie première et deuxième, la Phénicie, la Phénicie du Mont-Liban, la Palestine, la deuxième Palestine, la Palestine-Salutaire, l'Euphratésienne, l'Osrohêne, la Mésopotamie, l'Isaurie, l'Arabie, et l'Ile de Chypre. Une division nouvelle réduisit à sept le nombre de ces provinces; elles restèrent soumises à l'évêque-patriarche d'Antioche, lequel jouissait du second rang dans l'Église chrétienne (la primauté étant réservée à Rome), jusqu'à ce que le premier concile général de Constantinople eût attribué la prééminence au patriarche de cette ville.

Ce fut le Prince des Apôtres, saint Pierre lui-même, qui, dès l'an 36, fonda l'Église d'Antioche, où déjà un grand nombre de juifs et de gentils avaient été convertis par les fidèles venus de la Judée voisine. Il quitta cette ville six mois après, pour aller établir un nouveau siége à Rome, laissant à la tête de l'Église d'Antioche saint Evode.

Dans les guerres entre les empereurs byzantins et les rois sassanides de Perse, Antioche appartint successive-

(1) *Les Apôtres*, par M. Ernest Renan, membre de l'Institut. Paris, 1866, chez Michel Lévy, libraire-éditeur, pp. 215-220.

bogah avait rassemblé des forces considérables et venait de passer l'Euphrate (1). Tous les princes de Syrie, si l'on excepte Redouan, prince d'Alep, allèrent le joindre. Dans le nombre on remarquait Deccac, prince de Damas, Genah-ed-Daulèh, prince d'Emèse, Socman, fils d'Ortok, et Watab, fils de Mahmoud, chef de quelques escadrons d'Arabes nomades. L'armée musulmane se trouva rassemblée à la fin de Gioumadi second (mois de mai) dans les environs d'Alep, et se mit aussitôt en marche vers Antioche.

« Il y avait dans cette ville un homme connu sous le nom de *Zerrad* ou faiseur de cuirasses; on l'avait préposé à la garde de l'une des tours. Cet homme voulant se venger de Bagui-sian, qui lui avait enlevé ses richesses, écrivit à un des chefs de l'armée chrétienne appelé Bohémond ces paroles : « Je suis dans telle tour; je te livre« rai Antioche si tu me promets avec la vie telle et telle « chose. » Bohémond souscrivit à tout; mais il se garda bien de parler de cette correspondance aux autres chefs. L'armée chrétienne était commandée par neuf chefs, à savoir : Godefroy (de Bouillon), le comte Baudouin son frère, Bohémond, Tancrède, fils de sa sœur, Raymond de Saint-Gilles et autres. Bohémond les fit assembler et leur dit : « Si nous prenons Antioche, qui en aura la souverai« neté? » Là-dessus il s'éleva un vif débat, et chacun voulut être maître de la ville. Alors il reprit : « Que « chacun de nous commande le siége pendant une semaine, « et que la ville soit au pouvoir de celui sous le comman-

(1) Kerbogah, général du sultan seldjoucide de Perse, avait avec lui, selon Aboulfarage, cent mille hommes de cavalerie.

Damas, et son frère Redouan, prince d'Alep. C'est pour cela que ce dernier n'avait pas pris part à cette expédition. Deccac ayant découvert que Kerbogah et Redouan s'envoyaient de fréquents messages, craignit pour lui-même et se mit sur ses gardes. Dans le même temps une partie des Turcs et des Arabes se prirent de querelle; plusieurs Turkomans même se débandèrent à l'instigation de Redouan. On finit pourtant par se mettre d'accord, et il fut résolu qu'on viendrait s'établir dans la plaine auprès d'Antioche. Les musulmans se déployèrent devant la *porte de la mer*, et creusèrent un fossé entre eux et la ville. Pendant ce temps, les Francs, en proie à la famine, étaient réduits à se nourrir de cadavres et des animaux qu'ils pouvaient se procurer. Le 26 de Regeb ils sortirent en armes. Les uns étaient d'avis de les faire rentrer; les autres proposaient de n'en laisser sortir qu'un petit nombre à la fois, afin de les tuer les uns après les autres. Comme on se croyait sûr de vaincre, on ne s'arrêta à aucune mesure. Au moment où l'armée s'ébranla, les Turkomans y mirent le désordre, de manière qu'elle s'enfuit sans combattre. Les Francs crurent d'abord que c'était une ruse; ils s'abstinrent de poursuivre les musulmans, et cette erreur fut le salut de tous ceux à qui Dieu voulut conserver la vie. Kerbogah se voyant seul avec une partie des troupes, abattit ses tentes et se dirigea du côté d'Alep. Il n'avait péri aucun homme de marque; le carnage ne tomba que sur des volontaires, des valets et des goujats de l'armée. Mais les effets, les provisions de bouche et les bagages qu'on abandonna aux chrétiens, se montaient à des sommes immenses. Tous ceux qui dans la retraite s'éloignèrent du gros de l'armée furent dépouillés

par les Arméniens du pays. Après cette victoire, les

les infidèles; en revanche, la famine était au camp, due surtout à l'imprévoyance des Croisés. Au début ils regorgeaient de provisions, journellement gaspillées sans soin et sans mesure. Le camp renfermait aussi une grande quantité de femmes de toute espèce et, il faut le dire, aucun frein n'avait été mis à l'intempérance et à la débauche. Pour que le malheur fût à son comble, une maladie contagieuse se répandit parmi les chrétiens; leurs campements étaient encombrés de morts et bientôt on ne sut où les ensevelir. A la vue de tant de maux, plusieurs sentirent leur courage défaillir; il y eut de nombreuses désertions et l'expédition parut être arrêtée dès son début.

L'évêque du Puy, Adhémar, que le pape avait choisi pour son légat, voyant l'ardeur éteinte et le découragement dans tous les cœurs, rassemble l'armée chrétienne et lui reprochant ses désordres et sa corruption, il l'excite à recourir à Dieu dont ses péchés ont provoqué la colère. Émus par la parole ferme et éloquente du représentant du Christ, les Croisés reconnaissent leurs erreurs et se soumettent à l'envi aux ordres de l'évêque, lequel prescrit une pénitence de trois jours, fait chasser du camp toutes les femmes suspectes, et profite de ce renouvellement de ferveur pour promulguer des règles sévères sur la réformation des mœurs; et lorsque, enfin, l'armée semble entièrement revenue à la soumission et à la fidélité, il lui prodigue les paroles d'encouragement et d'union, lui promettant, dans un délai prochain, le prix de sa persévérance (1).

(1) *Guibert de Nogent*, livre IV; *Guillaume de Tyr*, livre V.

Le printemps amena quelques adoucissements aux souffrances des chrétiens. Des provisions fraîches leur arrivèrent, et la disette diminuait pendant que la famine commençait à sévir dans la ville, étroitement bloquée. Mais en même temps on apprit qu'une troupe innombrable d'infidèles arrivait au secours d'Antioche. Cette nouvelle jeta l'épouvante parmi les assiégeants, et plusieurs, Étienne, comte de Chartres, entre autres, colorant mal leur défaillance, quittèrent l'armée sous prétexte de maladie. Craignant la contagion d'un pareil exemple, Adhémar et les autres chefs firent publier une défense de s'éloigner du camp, sous peine d'être regardé comme sacrilége, d'être noté d'infamie et puni comme traître (1). Cette sévérité, dont la nécessité surprend, arrêta les désertions, mais les chefs fidèles n'en comprirent que mieux l'urgent besoin de s'emparer de la ville.

Ils ne savaient comment amener ce résultat si impatiemment désiré, lorsque Bohémond de Tarente vint trouver l'évêque du Puy pour lui confier qu'il avait pratiqué une intelligence dans la place et qu'un officier turc offrait de lui livrer celle des tours où il commandait ; qu'il voulait bien courir les chances d'une entreprise qui pouvait être périlleuse, mais à la condition que la souveraineté d'Antioche lui serait dévolue, si la ville était ainsi prise par son moyen. Sur cette ouverture, le Légat rassemble les principaux chefs de la Croisade et leur tient un discours fort remarquable à lire, dans lequel, quoiqu'il semble mettre son éloquence et son adresse manifeste au service de l'ambition du prince de Tarente, il ne faut voir cependant

(1) *Guillaume de Tyr*, ibid.

que son ardent désir de rendre enfin les chrétiens maîtres d'Antioche (1). Les princes promettent donc que la ville appartiendra à celui qui pourra la prendre. Les choses marchèrent ainsi que le racontent les historiens arabes. Les chrétiens furent introduits dans la place au milieu de la nuit et, à la faveur des ténèbres, ils massacrèrent les défenseurs des remparts : avant que les habitants fussent réveillés, les Croisés s'étaient déjà emparés de toutes les portes. Au jour, l'armée entière envahit la ville et pendant plusieurs heures ce fut un épouvantable massacre qui joncha les rues de plus de dix mille cadavres. Ceux qui parvinrent à s'échapper se retirèrent dans la citadelle, qui dominait la place et où il était difficile de les forcer.

Peu de temps après, l'armée annoncée déjà depuis longtemps arriva en vue de la ville, commandée par Kerbogah, général du Sultan de Perse : elle était immense et remplissait toute la plaine d'Antioche. A leur tour, les chrétiens, qui faisaient le siége de la citadelle, furent assiégés. Le temps leur avait manqué pour introduire des vivres dans la place ; ils n'avaient amené que la disette avec eux. Elle fut bientôt plus affreuse que celle qu'ils avaient éprouvée dans leur camp. En outre, des périls incessants leur enlevaient tout repos, obligés qu'ils étaient de se défendre en même temps contre les musulmans du dehors et ceux de la forteresse. La défaillance gagna de nouveau les Croisés, et plusieurs, même des plus nobles, quittèrent furtivement la ville et se sauvèrent vers la mer (2). Comme Kerbogah resserrait chaque jour la place

(1) *Histoire de Tancrède*, par Raoul de Caën, chap. XXIV.
(2) *Guillaume de Tyr*, liv. VI.

ce retour d'enthousiasme, Adhémar en profite pour faire renouveler aux princes le serment de ne se point séparer jusqu'à l'entière délivrance de Jérusalem et du Saint-Sépulcre.

Après trois jours de pénitence et de prières extraordinaires, le quatrième, dès l'aube, les chrétiens, ayant entendu la messe et reçu la communion, sortent divisés en six corps. L'évêque du Puy prit le commandement de l'un; Raimbaud Adhémar, prince d'Orange, fut chargé de la conduite du cinquième corps. Arrivés dans la plaine, Adhémar fait faire halte, et, tenant élevée la lance du Sauveur, il adresse aux guerriers croisés ses dernières et paternelles exhortations, leur recommandant le bon ordre et le dévouement mutuel dans le combat. Il leur rappelle ce qu'ils ont souffert, en châtiment de leurs fautes, et termine ainsi : « Maintenant que vous êtes purifiés et réconciliés avec Dieu, que pourriez-vous craindre? il ne vous « saurait arriver aucun malheur. Celui qui mourra ici sera « plus heureux que s'il était demeuré en vie, car, à la « place d'une vie temporelle, il obtiendra les joies éter-« nelles; celui qui survivra remportera la victoire sur ses « ennemis, s'enrichira et n'aura plus à souffrir de la « famine. Vous savez ce que vous avez enduré et ce qui « est à présent devant vous. Le Seigneur a fait arriver « sous votre main les richesses de l'Orient : prenez cou-« rage et montrez-vous hommes de cœur, car déjà le « Seigneur envoie les légions de ses saints qui vont vous « venger de vos ennemis. Vous les verrez aujourd'hui de vos « yeux et lorsqu'ils viendront, ne craignez pas leur bruit « terrible, car déjà ils vous ont secouru dans vos combats. « Voyez vos adversaires, le cou tendu à la manière des

et de Mésopotamie, avait été amenée par des circonstances si extraordinaires; que le peuple ne voulut y voir qu'une suite de miracles, et l'on ne peut reprocher à l'évêque du Puy de n'avoir rien épargné pour lui faire croire à l'intervention divine dans le succès de ses armes (1).

Les croisés rentrèrent dans Antioche chargés de butin, et, dès le lendemain, les Turcs de la citadelle, se voyant sans espoir de salut, se rendirent à composition. Le premier soin d'Adhémar fut de rétablir dans leur ancienne splendeur les églises d'Antioche, depuis plus de quatre siècles profanées et dégradées par les infidèles, et de former un clergé capable de les entretenir (2). La propriété de la ville, comme il avait été convenu, fut concédée à Bohémond. Mais dès lors se manifestèrent entre les chefs de la croisade ces ferments de discorde que l'évêque du Puy ne put étouffer à leur naissance, car il venait d'être atteint de la peste qui, au lendemain de la défaite de l'armée

(1) Un historien arabe, Ibn-Giouzi, mentionne la découverte de cette lance; naturellement il n'y voit qu'une pure supercherie. « Les Francs, dit-il, se trouvant pressés dans Antioche et réduits à se nourrir de feuilles d'arbre, le comte de Saint-Gilles (Raymond de Toulouse) homme adroit et plein d'artifice, imagina la ruse suivante, de concert avec un moine. Le moine enfouit une lance dans un certain lieu, après quoi il dit aux Francs: « J'ai vu en songe Jésus-Christ, qui m'a dit : *Il y a dans tel endroit une « lance sous terre; cherchez-la; si vous la trouvez, vous serez vainqueurs, « car c'est la lance dont j'ai été percé*. En conséquence, jeûnez pendant « trois jours, adressez à Dieu vos prières et faites des aumônes. » Au troisième jour, les Francs se rendent avec le moine au lieu désigné ; ils se mettent à creuser et trouvent la lance. A cette vue, ils crient au miracle, ils jeûnent, font des aumônes, sortent contre les musulmans et les mettent en déroute. » (Bibliothèque des croisades, 4e partie, p. 9.)

(2) *Guillaume de Tyr*, Liv. VI.

musulmane, s'était mise à sévir contre les chrétiens, sans doute occasionnée par le grand nombre de cadavres mal ensevelis dans la plaine. Dès son début, la contagion parvint à un tel degré d'intensité, que cent personnes au moins en mouraient chaque jour. Ce fut le 1er août 1099 que l'héroïque prélat, « cet homme de Dieu, » comme l'appelaient ses compagnons, rendit son âme au Créateur. La douleur de l'armée fut immense comme la perte qu'elle avait faite. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche, où un riche tombeau lui fut élevé par les soins des membres de sa famille qui faisaient partie de l'expédition et au nombre desquels, ainsi que je l'ai dit, se trouvait Raimbaud Adhémar d'Orange, qui figure encore au siége de Jérusalem.

Les Croisés, profitant de leur succès, ne tardèrent pas à se répandre dans les contrées voisines d'Antioche, et ils y prirent d'abord Marra, dont ils rasèrent les fortifications. La plus grande partie de l'armée marcha, après cela, sur Jérusalem. Ceux qui restèrent dans la haute Syrie, accrus de nouveaux survenants, et tous commandés par Bohémond et Tancrède, après avoir inutilement essayé de prendre Alep, s'emparèrent d'Edesse, dont on forma une nouvelle principauté, et ensuite de la ville de Sarong, qui fut leur extrême conquête en Mésopotamie. Pendant ce temps la ville Sainte avait été prise et Godefroy de Bouillon fait roi de Jérusalem. Les années qui suivirent furent également marquées par la conquête des principales places de la Palestine et de la Phénicie. Les princes d'Antioche eurent sans cesse à combattre, et souvent avec avantage, contre les chefs musulmans, leurs voisins. En 1119, Roger, l'un d'eux, se trouva aux prises avec une armée commandée

par Ilgazi, l'Émir de Mardin. Les Croisés furent complétement battus; Roger périt dans la bataille, et les musulmans se répandirent dans la principauté d'Antioche, en y faisant d'épouvantables ravages. Cette défaite devint funeste à toutes les colonies chrétiennes d'Orient. La principauté d'Antioche ne s'en releva pas. Pendant longtemps les rois de Jérusalem se virent obligés de s'y transporter pour la protéger contre les incursions des mahométans d'Alep et de la Mésopotamie. Plus tard, lorsque Antioche eut encore des princes en état de combattre, ou ils furent malheureux dans la guerre, ou ils n'y prirent aucune part. Avec Roger avaient péri les meilleurs chefs et soldats, et il ne fut plus possible de les remplacer. Les chrétiens, en 1125, conduits par le roi Baudouin II, avaient encore inutilement essayé de prendre Alep. C'est alors que parut ce Zenghi, attabeg ou sultan de Mossoul, dont j'ai parlé à propos de cette ville, lequel se montra bientôt le plus redoutable ennemi des chrétiens.

Prenant une vigoureuse offensive, celui-ci vint, en 1144, mettre le siége devant Edesse. « Cette ville, écrit à cette date Ibn-Alatir, avait acquis, sous la domination des Francs, une grande puissance. Les chrétiens avaient envahi presque tout le nord de la Mésopotamie, portant leurs courses dans les lieux éloignés comme dans les lieux proches. Leurs troupes pénétraient jusqu'à Nisibe, Diarbekir et Racca sur l'Euphrate, et jusqu'aux portes de Mardin. Leur autorité s'exerçait sur tout le voisinage, y compris Sarong, Elbirèh et autres lieux à l'occident et à l'orient du fleuve. Tout ce pays appartenait à Josselin (comte d'Edesse). C'est par ses conseils que les Francs se dirigeaient; ils l'avaient choisi pour chef de leurs armées à

dégarnis et forcèrent la ville. Alors les habitants quittèrent la brèche et coururent vers la citadelle. A partir de ce moment, quelle bouche ne se fermerait, quelle main ne reculerait d'effroi, si elle voulait raconter ou décrire les malheurs qui, durant trois heures, accablèrent Edesse! Le glaive des Turcs s'abreuva du sang des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des prêtres, des diacres, des religieux, des religieuses, des vierges, des époux, des épouses...... Enfin Zenghi, touché des maux qui accablaient Edesse, ordonna de remettre l'épée dans le fourreau. La garnison de la citadelle se rendit deux jours après et se retira la vie sauve. Les Turcs massacrèrent tous les Francs qu'ils purent atteindre ; mais ils respectèrent notre peuple (les Syriens) ainsi que les Arméniens (1). »

La chute d'Edesse fut une grande perte pour les chrétiens et devint le signal du relèvement des affaires musulmanes. C'est ce que dit, en termes frappants, Ibn-Alatir : « Après cette conquête, l'islamisme avança ses cornes dans la contrée; il déploya sa force et les signes de sa victoire. » La nouvelle de ce malheur, répandue en Europe, y provoqua la seconde croisade, prêchée par saint Bernard. Mais avant que les nouveaux Croisés fussent parvenus en Syrie et en Palestine, Noureddin, fils et successeur de Zenghi, décédé après sa victoire, avait procédé à l'entière destruction de la malheureuse ville. « Josselin, reprend Ibn-Alatir, depuis la perte de cette cité, avait établi son séjour à Tell-Bascher, à l'occident de l'Euphrate. Quand il sut la mort de Zenghi, il écrivit aux habitants d'Edesse, dont la plupart étaient chrétiens Arméniens, pour les exci-

(1) *Bibl. des croisades*, 4e partie, p. 73.

ter à la révolte et les engager à lui livrer la ville. Les habitants le lui promirent, et ils convinrent ensemble du jour de son arrivée. Il vint donc avec ses troupes, et rentra dans son ancienne capitale ; la citadelle seule fit de la résistance. Mais tandis qu'il en formait le siége, Noureddin accourut d'Alep avec son armée et força le prince chrétien de regagner ses provinces. Ensuite il saccagea Edesse et réduisit les habitants en servitude. La plupart s'expatrièrent, et il n'y resta plus qu'un petit nombre de chrétiens. » Aboulfarage ajoute ces détails navrants : « Trente mille personnes périrent dans les deux sacs d'Edesse. Seize mille furent emmenées en captivité, et mille seulement parvinrent à se sauver avec les Francs dans la forteresse voisine de Kaukab. On ne laissa la liberté ni aux femmes ni aux enfants ; tous ceux qui avaient échappé au glaive furent faits esclaves. La ville resta désolée, enivrée du sang de ses enfants et couverte de leurs membres épars. La nuit, les bêtes sauvages venaient s'y repaître de cadavres, et Edesse devint la retraite des bêtes des champs. » (1)

Noureddin et ensuite Saladin enlevèrent successivement aux chrétiens presque tout ce qu'ils possédaient en Syrie (1145-1193). Au milieu du siècle suivant, il ne leur restait plus dans cette contrée qu'Antioche, Tripoli et Tyr, et dans le sud, la ville de Saint-Jean d'Acre, qui représentait seule le royaume de Jérusalem, depuis longtemps évanoui. En 1268, Bibars, sultan d'Égypte, celui contre lequel lutta saint Louis, se mit en campagne pour leur enlever le reste de leurs possessions syriennes. Un Bohémond, comte de Tripoli, était devenu en même temps seigneur de la prin-

(1) *Bibl. des croisades*, 4e partie, p. 91 et 92.

cipauté d'Antioche, qu'il faisait administrer par un Connétable. Trouvant cette première place trop bien fortifiée, le farouche Bibars se contenta d'en ravager la campagne, et vint mettre le siége devant Antioche qui, mal défendue, ne tarda pas à succomber. La ville fut impitoyablement traitée par le vainqueur. Je ne puis résister au désir de reproduire ici une partie de la longue et insultante lettre que le sultan voulut lui-même écrire à Bohémond pour lui annoncer le désastre des chrétiens. Il y règne une ironie féroce et hautaine qui indique bien l'intensité de la haine des musulmans à l'égard des chrétiens.

« Le comte glorieux, magnifique, relevé en honneur, « magnanime, le lion courageux, Bohémond, la gloire de « la nation du Messie, le chef de la religion chrétienne, « le conducteur du peuple de Jésus, à qui l'on ne doit « plus donner que le titre de comte, et qui est déçu de « celui de prince depuis qu'il a perdu la principauté « d'Antioche, ce comte, puisse le Seigneur lui montrer la « voie qui conduit à lui, puisse-t-il lui accorder une bonne « fin et lui faire retenir ce que nous allons lui dire !

« Ce comte doit se souvenir de notre dernière expé- « dition contre Tripoli, de nos courses au sein de ses « campagnes ; il doit se souvenir de ce que nous y avons « fait, de la dévastation des terres et des champs ense- « mencés, de la ruine des habitants ; il sait comment les « églises ont été balayées de la surface de la terre, com- « ment la roue a tourné sur l'emplacement des maisons, « comment se sont élevés, sur le rivage de la mer, des « monceaux de cadavres qui ressemblaient à des pénin- « sules... Tu sais, de plus, comment nous nous sommes « éloignés de Tripoli, c'est-à-dire à la manière de gens

« tu en avais confié la garde et la défense ont été tués : il « n'y avait aucun d'eux qui n'eût avec lui quelque chose de « ce monde ; à présent il n'y a aucun de nous qui n'ait « quelque chose de ce qui leur a appartenu.

« Ah ! si tu avais vu tes chevaliers foulés aux pieds des « chevaux, tà ville d'Antioche livrée à la violence du pil- « lage et devenue la proie de chacun, tes trésors qu'on « distribuait par quintaux, les matrones de la ville qu'on « vendait une pièce d'or les quatre ! si tu avais vu les « églises et les croix renversées, les feuilles des Évangiles « sacrés dispersées, les sépulcres des patriarches foulés « aux pieds ! Si tu avais vu le musulman, ton ennemi, mar- « chant sur le tabernacle et l'autel, immolant le religieux, « le diacre, le prêtre, le patriarche ! si tu avais vu le « patriarchat aboli sans retour, les gens qui jusque-là se « partageaient le pouvoir, au pouvoir d'autrui ! Si tu avais « vu tes palais livrés aux flammes, les morts dévorés par « le feu de ce monde, avant de l'être par celui de l'autre, « tes châteaux et leurs dépendances anéantis, l'église de « Saint-Paul détruite de fond en comble, certes tu te « serais écrié : « Plût à Dieu que je fusse pous- « sière ! Plût à Dieu que je n'eusse pas reçu la lettre « qui me mandait une si triste nouvelle !.... » Ah ! « si tu avais vu ces lieux, naguères si opulents, et mainte- « nant séjour de la misère ; si tu avais vu tes vaisseaux « pris par tes propres vaisseaux dans le port de Séleucie, « tes navires opposés à tes navires, certes tu aurais connu, « à n'en plus douter, que le Dieu qui t'avait donné An- « tioche te la retirait, que le maître qui t'avait gratifié « de sa citadelle la reprenait et l'effaçait de la surface de « la terre ; tu aurais vu que la grâce de Dieu nous remet-

« tait en possession des châteaux enlevés sur l'islamisme. « Maintenant nous avons chassé tous les tiens de la « contrée; nous les avons comme pris par les cheveux, « et nous les avons dispersés au près et au loin.

« Cette lettre te félicite du salut que Dieu t'a accordé « et de la prolongation de tes jours. C'est à ton absence « que tu en es redevable; car si tu t'étais trouvé à ce « siége, nul doute que tu ne fusses à présent mort, « prisonnier, ou criblé de blessures. Ta joie doit donc « être bien grande, car jamais on ne sent mieux le prix « de la vie que lorsqu'on échappe à un grand désastre. « Peut-être Dieu a-t-il voulu t'accorder un répit pour que « tu réparasses tes désobéissances passées. Comme il ne « s'est sauvé personne pour t'apprendre ce qui s'est « fait, c'est nous qui te l'apprenons; comme il ne reste « personne pour te féliciter de ta délivrance, nous t'avons « adressé ce discours. A présent tu sauras à quoi t'en « tenir; tu ne pourras plus nous accuser de mensonge, et « tu n'auras plus besoin de t'adresser à un autre pour « connaître la vérité. Adieu (1). »

Un historien de Bibars ajoute à ces détails, donnés par lui-même, quelques renseignements qui achèvent de montrer toute l'étendue de l'irrémédiable désastre qui venait de faire en quelque sorte disparaître Antioche. « Par ordre du sultan, chaque soldat apporta ce qu'il avait pris, l'or, l'argent, etc. Le butin fut mis en tas et forma comme de grandes collines; ensuite on procéda au partage. Comme il aurait été trop long de peser, on distribuait l'argent monnayé dans des vases. Les hommes furent répartis par

(1) *Bibl. des croisades*, 4ᵉ partie, p. 507.

tête; il n'y eut pas d'esclave qui n'eût un esclave; on partagea aussi les femmes, les filles et les enfants : un garçon en bas âge se vendait douze pièces d'argent, et une petite fille cinq. Ces soins occupèrent le sultan pendant deux jours; il était présent à tout et voulait tout voir par ses yeux. Sur ce que quelques soldats n'avaient pas tout déclaré, il entra dans une grande colère; ses Émirs eurent beaucoup de peine à le calmer. A la fin il se retira. La ville et la citadelle d'Antioche furent ensuite livrées aux flammes : tout fut détruit. L'argent qu'on retira des ferrures des portes et du plomb des églises se monta à des sommes immenses. Plusieurs marchés s'établirent dans les environs, et les marchands accoururent de tous côtés (1). »

La ville actuelle, qui porte le nom d'Antakiéh, ne forme pas la cinquième partie de l'ancienne Antioche du côté occidental de l'enceinte primitive. Elle compte au plus aujourd'hui dix à douze mille habitants, et dans ce nombre, six ou sept cents familles chrétiennes, appartenant surtout à la communion arménienne schismatique et à l'Église grecque non-unie. Les catholiques des diverses nationalités s'élèvent au plus à une centaine. Depuis la prise de la ville par Bibars, et jusqu'au XVIIe siècle, les chrétiens avaient fui ce séjour de leur puissance et de leur gloire. Au commencement du présent siècle encore, la réputation de fanatisme des mahométans d'Antioche en éloignait les familles chrétiennes. De nos jours cette intolérance s'est fort adoucie, et l'antique métropole est devenue la résidence de quatre patriarches syriens, qui étaient, lors de

(1) *Bibl. des croisades*, 4e partie, p. 511.

les objets lointains, nous disons le *fleuve* de l'Oronte, comme on dit le *fleuve* du Jourdain. Ce sont de simples rivières, et l'Oronte qui, à son embouchure, après un parcours de cent vingt lieues, offre, au plus, trente mètres de canal, n'en a que dix ou douze en face d'Antioche. Sorti de l'Anti-Liban, à une vingtaine de lieues de Damas, il court droit au nord jusqu'à Antakiéh, d'où, par un brusque retour au sud-ouest, il se dirige vers la mer pour aller trouver l'ancien port de Séleucie. On traverse l'Oronte sur un antique pont en pierres de quatre arches, auquel mène une porte qui en est appelée la Porte du Pont. Près de là fonctionnent d'immenses roues mises en mouvement par la rivière elle-même et qui jettent l'eau dans des conduits qui la distribuent dans la ville et les jardins intérieurs. Ces conduits reposent sur des piliers en briques ou sur d'anciens restes de fortifications.

En fait d'édifices l'Antioche de nos jours n'offre rien qui mérite d'être cité. Des cent soixante monastères qu'on y voyait jadis, il ne reste à peine que quelques vestiges ; ses églises, qui passaient, au temps de sa splendeur chrétienne, pour les premières du monde, sont représentées aujourd'hui par la seule église des Grecs-schismatiques, remarquable, il est vrai, par son beau pavé en mosaïque, son chœur en bois sculpté et son autel également en bois sculpté et orné de quelques tableaux offerts par la Russie. Les autres ne sont que de simples chapelles, sans cachet et très-pauvrement décorées. La grande mosquée (la ville en compte quatorze de moindre dimension), autrefois l'église cathédrale de Saint-Jean, peut donner néanmoins une haute idée des constructions dues à la foi des premiers chrétiens. Elle se distingue par une double rangée de fenêtres

sculptées, mais déplorablement mutilées. Au devant s'étend une grande cour où l'on voit quelques vestiges antiques, et entre autres un groupe représentant un faune qui s'approche d'un hermaphrodite. J'aurai tout dit de l'intérieur d'Antakiéh si je mentionne encore cinq ou six bains publics de peu d'apparence et un nombre égal de bazars également fort médiocres. On y fabrique et on y vend des tissus des plus ordinaires. J'y vis confectionner des manteaux (*abbas*) assez jolis, aux couleurs éclatantes, mais qui ne tiennent pas. La seule beauté d'Antakiéh consiste dans la profusion des grands arbres, ormes surtout magnifiques et platanes d'un développement colossal, entremêlés de rares palmiers, qui entourent les maisons et remplissent tous les espaces vides : d'un point élevé on dirait une cité disséminée dans un bois. Ces beaux arbres abritent parfois des fontaines auprès desquelles s'ouvrent de petits cafés.

Il me reste à parler des remparts d'Antioche lesquels, ainsi que je l'ai dit, ont résisté dans leur ensemble aux ravages du temps et aux commotions du sol. La partie qui s'étend au nord, le long de l'Oronte, a le moins souffert. Le mur, construit en belles pierres de taille, n'a de ce côté qu'une trentaine de pieds d'élévation, le fleuve formant là une première barrière qui protégeait efficacement la ville. De quinze en quinze mètres, la muraille est renforcée par une tour ronde ou carrée d'une quarantaine de pieds de haut ; huit de ces tours sont encore intactes et portent, gravée sur leur face extérieure, une croix, glorieuse signature de nos aïeux. Les autres parties de l'enceinte appuyée sur le fleuve à l'Orient et à l'Occident, décrivent comme un grand demi-cercle, englobant quatre des mamelons de la montagne qui déjà défendait Antioche du côté opposé

à l'Oronte. J'ai parcouru à pied (il est impossible de le faire autrement) cet immense hémicycle qui offre un développement de plusieurs lieues. Le père Ludovico, supérieur des Capucins, m'accompagnait, ou plutôt me guidait, car il n'est point facile de se diriger au milieu des obstacles et des accidents d'un sol excessivement tourmenté.

Nous commençâmes notre exploration par la partie occidentale, voulant d'abord visiter une grotte, dite *la Grotte de Saint-Pierre,* qui se trouve de ce côté dans le flanc de la montagne et qu'on aperçoit de loin, sur la gauche, lorsqu'on se rend de la porte Saint-Paul à la ville actuelle. Cette partie des remparts d'Antioche a presque entièrement disparu. C'est ici qu'était la porte Saint-Georges, appelée ainsi d'un couvent de ce nom situé sur une hauteur en face, et dont Tancrède, pendant le siége, fit une forteresse qui incommodait fort les musulmans. Il ne reste de cette ancienne enceinte que deux tours à demi écroulées. La première qui se présente est célèbre; c'est celle où commandait ce Zerrad qui procura à Bohémond l'entrée dans la place, inutilement assiégée depuis six mois par les premiers Croisés.

Nous suivîmes une route qui s'éloigne de la ville par une pente rapide, et où l'on rencontre bientôt des vestiges d'anciens conduits d'eau en brique rouge, enduits, à l'intérieur, d'une composition blanchâtre déposée par les eaux. Ces eaux venaient du bois de *Daphné* et étaient amenées en ville par des aqueducs taillés dans le rocher, dont on voit encore les trous qui forment comme une guipure le long de la montagne. Il y avait, en effet, trois aqueducs superposés. Cette eau arrosait d'abord les jardins qui étaient étagés en terrasses sur le flanc de la montagne.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à la Grotte de Saint-Pierre. La tradition dit que c'est là qu'il allait prier lors de son séjour de deux ans à Antioche. Au-devant s'étend un petit terre-plein carré, enclos d'un mur présentant une ouverture à laquelle on parvient au moyen d'un escalier en bois de quelques marches. On a fait de ce petit espace, qui est une véritable pelouse, un cimetière privilégié. C'est là qu'est enterré le père Basilio de Novaro, assassiné par les Turcs pendant qu'il jouait de l'harmonium dans son église. A droite s'ouvre la grotte, de très-bonne heure convertie en chapelle et ornée de colonnes qui en supportaient la voûte. Ce temple souterrain est très-probablement celui où fut retrouvée la Sainte lance qui joue un si grand rôle dans la mémorable bataille d'Antioche. Tout l'intérieur avait été bouleversé par les tremblements de terre, l'infiltration des eaux, et aussi la main des Turcs. Sur un ordre venu de Rome, le père Ludovico a fait entièrement restaurer ce sanctuaire auquel s'attachent de si anciens et de si précieux souvenirs. On a rétabli la colonnade qui soutenait la voûte, mastiqué les parois et élevé dans le fond un joli petit autel en pierre blanche. Au côté gauche de l'autel existe une porte qui conduit dans une petite sacristie également souterraine, laquelle communique avec un passage secret qui allait fort loin dans la montagne, sans doute à quelque sûre retraite aujourd'hui comblée, de même que le passage, par les terres qu'ont fait tomber les infiltrations des eaux dont les conduits traversaient ce mamelon.

De là, par un chemin excessivement escarpé, nous gravîmes jusqu'au pied de la grande muraille qui, du côté du sud, défendait Antioche, déjà protégée par les quatre

mamelons dont cette muraille suit toutes les sinuosités, montant, descendant, remontant pour redescendre encore. On longe, pendant près d'une lieue, cette succession de remparts crénelés et de tours qui ont au moins le double de la hauteur de l'enceinte septentrionale. Quelques-unes de ces tours, remarquables par la hardiesse de leur construction, ont quatre ou cinq étages, contenant de quinze à vingt chambres parfaitement distribuées. Un escalier en zigzag, taillé dans le rocher, conduit de l'une d'elles jusqu'au bas de la montagne, sur le bord d'un ravin où l'on voit les restes d'un ancien pont ou d'un aqueduc. La grande muraille descend ensuite majestueusement sur la porte Saint-Paul, englobant les ruines d'une église où l'on distingue quelques colonnes, et le lieu consacré par la légende de sainte Pélagie (1).

La citadelle a été construite sur le troisième mamelon, le plus élevé. Sa situation était formidable, et l'art avait encore ajouté à la force de cette position si bien choisie. Il nous fallut une grande demi-heure pour y atteindre par un sentier des plus difficiles. « Le château, écrivait au onzième siècle un témoin du siége qu'en firent les Croisés, est tellement fortifié par sa position et la nature des lieux, que les musulmans n'avaient à redouter aucune machine. Le mont sur lequel il est situé, contigu à la ville, porte son sommet jusqu'aux astres, en sorte qu'à peine les regards peuvent l'apercevoir ; on voit de là tout le pays

(1) Sainte Pélagie, née au cinquième siècle, avait été comédienne, d'autres disent courtisane à Antioche, qu'elle édifia, ensuite, par l'exemple de toutes les vertus.

d'alentour (1). » Cette citadelle, de forme carrée, était garnie de quatorze tours de petite dimension, mais, comme le mur même, d'une grande épaisseur. On y avait pratiqué, à l'intérieur, de vastes citernes et une série de chambres souterraines où les défenseurs se mettaient à l'abri. Tout cela n'est plus, aujourd'hui, que ruines, effondrements, précipices cachés par les herbes et les ronces, au milieu desquels il n'est pas prudent de se promener. Proche de la forteresse, sur une partie de la montagne dûment aplanie, existe un bassin construit en petites pierres régulièrement taillées, d'une circonférence de soixante-dix mètres environ. La largeur du plateau permet de supposer que là, autrefois, se trouvait un jardin arrosé par l'eau de ce réservoir supérieur. Après avoir un instant contemplé le superbe panorama qu'on domine de cette position élevée, nous descendîmes, en longeant la continuation de l'enceinte, dans une vallée, ou plutôt un ravin, qui sépare le mamelon de la citadelle du mamelon voisin, et en travers duquel a été édifié un mur gigantesque destiné à retenir les eaux d'un torrent. Au milieu a été ménagée une arche, anciennement munie d'une porte garnie de fer pour régler à volonté l'écoulement de cette écluse monumentale. L'ouverture est devenue, aujourd'hui, une entrée de la ville désignée sous le nom de *Bab-el-Hadid* ou Porte de Fer. Un peu plus loin se voient les ruines d'une construction évidemment romano-byzantine, à en juger par deux bas-reliefs, malheureusement très-frustes, et représentant, dit-on, l'empereur Constantin et l'impératrice Hélène.

(1) *Chronique de Robert le moine.*

Cette excursion nous avait pris plusieurs heures ; nous revînmes achever la journée dans les environs de la porte Saint-Paul, ainsi dénommée d'un antique monastère dédié à cet apôtre des Gentils et bâti sur le versant d'une montagne voisine. Cette porte, d'une hauteur de douze mètres sur une largeur de quatre à cinq, devait être la plus belle d'Antioche. Le cataclysme de 1822 ne l'a pas trop maltraitée. Nous nous reposâmes une demi-heure auprès de la belle fontaine que les Arabes appellent Aïn-el-Taouil (la Longue) et qui se trouve en dehors de la porte ombragée par un platane gigantesque sous lequel un cafetier turc s'est établi, dans un enfoncement occupé jadis par le gardien de cette entrée. Pendant que nous étions là à nous rafraîchir, nous assistâmes au défilé d'une caravane de ministres anglicans, avec femmes, enfants et domestiques des deux sexes, qui se rendaient à Alep, n'ayant, malgré leur zèle parfois peu scrupuleux, opéré à Antioche que de rares conversions. Il me restait à voir, à quelque distance de la porte Saint-Paul, l'ancien hippodrome de la cité séleucide. On n'y aperçoit qu'une rangée de grands blocs en maçonnerie, qui, dit-on, marquaient la direction à suivre dans les courses de chevaux et de chars. A côté se dresse une énorme masure carrée, à double rang de murs, quelque avant-poste fortifié, sans doute, qui défendait l'accès de ce côté. Notre rentrée s'effectua, au coucher du soleil, en suivant une belle route qui conserve encore une partie de son pavé antique, et longe, à quelque distance, l'enceinte occidentale de la ville.

Le lendemain, vers midi, je me mis en marche pour une assez longue excursion qui devait me conduire aux ruines de l'ancienne Séleucie *(Souediéh)*, situées près de l'embouchure

diéh, composée de cinq hameaux espacés, des plus chétifs, car l'ensemble fournit à peine une centaine de maisons. J'étais venu pour voir les ruines de Séleucie, que les Turcs désignent également par ce nom de *Souediéh*, et qui se trouve à six kilomètres plus au nord-ouest. Je m'y rendis et tout d'abord m'occupai de me procurer un logement pour passer la nuit. Une véuve turque me céda très-gracieusement un petit chalet dans le voisinage des ruines et, comme j'avais encore au moins deux bonnes heures de jour devant moi, je commençai immédiatement mon inspection de ces lieux dont la célébrité est liée à celle d'Antioche.

Séleucie de Syrie, fondée par Séleucus-Nicator, qui lui avait donné son nom de même qu'à sa première capitale des bords du Tigre, s'étendait sur le versant du *Djebel-el-Moussèh*, lequel baigne son pied dans la mer et va rejoindre, à deux lieues de là, la chaîne du Pierius. L'embouchure de l'Oronte s'est portée à une lieue plus au sud. L'aspect de la ville devait être formidable, à en juger par les restes cyclopéens de ses remparts. Le tremblement de terre de 1822 a fait de ces ruines une nouvelle et plus complète ruine, et je n'ai retrouvé que des débris informes de la belle porte que le voyageur Pococke y avait vue au milieu du siècle dernier. L'ancien port intérieur n'est plus qu'un marécage, la mer s'étant retirée à une distance de près de cent cinquante mètres. Son énorme môle existe en partie, montrant encore la terrasse qu'il supportait, et, dans le bas, de spacieuses cavités qui probablement étaient des magasins pour les besoins du commerce. En face, et à cent pas l'une de l'autre, se voient les deux jetées qui faisaient la sûreté du port de Séleucie, et où l'on remarque

encore des crampons de fer destinés à attacher les navires ou plutôt à retenir les deux bouts d'une chaîne qui fermait la passe.

Mais un travail plus considérable, et, par sa nature, indestructible, se voit à quelque distance du port. C'est une immense tranchée, pratiquée à travers la barrière de rochers qui borde la mer, pour y faire couler, en en préservant la ville et la campagne, les eaux d'un torrent qui devient considérable pendant l'hiver. Ce passage, fait au ciseau, est une œuvre vraiment colossale. D'une largeur moyenne de cinq à six mètres, sa hauteur, déterminée par les sinuosités extérieures de la colline rocheuse, varie entre vingt et cinquante mètres. On trouve, par endroits, des escaliers pareillement taillés dans le roc, qui montent jusqu'au bord supérieur de l'excavation. Dans quelques parties, le passage est voûté ; l'une de ces voûtes a été creusée dans un parcours de près de deux cents mètres. Sur les parois polies, on avait tracé de nombreuses inscriptions, aujourd'hui dégradées ou entièrement couvertes de terre. Je n'ai pu en relever qu'un seul fragment présentant ces deux moitiés de mots parfaitement lisibles..... VS — VESPASI.....

En fait d'antiquités, on voit dans l'un des jardins qui recouvrent le sol de l'antique Séleucie une statue de Neptune couché, tenant une urne sous son bras gauche. Mais il me fut dit que ce morceau avait été apporté là de l'embouchure de l'Oronte, où il avait été trouvé. Dans le voisinage existent encore les vestiges d'un édifice, je pense un temple grec, à en juger par le style des tronçons de colonnes et des chapiteaux en marbre blanc qui gisent sur le sol dans une entière confusion. Près de la mer enfin on

remarque, à moitié enfouis sous terre, les fragments d'une mosaïque qui devait également, il me semble, former le parvis d'un temple.

Mais on sait que Séleucie était la nécropole de la capitale des rois de Syrie. Le temps ne lui a rien ôté de ce caractère et de cette physionomie funéraires. C'est là ce qui distinguait les ruines de cette ville de celles des autres cités par moi visitées. Toute la montagne où a été creusé ce passage des eaux que j'ai décrit est également percée de grottes et de caveaux destinés à recevoir des morts. Il y en a de toute dimension, contenant des sarcophages de plusieurs formes et de plusieurs dates. Les rois et les principaux personnages avaient là leur sépulture; je doute, néanmoins, qu'aucune de ces tombes remonte au temps des Séleucides. La plus grande des salles funéraires, précédée d'un triple portique demi-circulaire, est divisée en deux chambres remplies de cénotaphes. Dans l'une d'elles il m'a semblé voir une croix sculptée sur le rocher: dans ce cas, les tombes qu'il contient ne pourraient guère remonter qu'à Constantin ou au Bas-Empire. Ces catacombes, très-symétriquement taillées dans le flanc de la colline rocheuse, se suivent pendant près d'une heure et demie; elles sont en partie habitées par des Arméniens qui s'occupent de l'éducation des vers à soie, car presque toute la campagne est plantée en mûriers. Plus loin on rencontre d'autres tombeaux disposés en longues files, mais ceux-ci à la surface du sol. Ce sont autant de sarcophages romains et grecs-byzantins que cette position à découvert distingue des sépultures d'origine asiatique, lesquelles sont généralement souterraines. Sur l'une de ces tombes j'ai remarqué un bas-relief représentant un ange, les ailes déployées,

probablement l'Ange de la mort ou le Génie de la nuit.

teresse. La maison, d'un style européen, est aujourd'hui délabrée; mais la nature, livrée à elle-même, a pris soin d'embellir le jardin, primitivement planté du mélange le mieux réussi des arbres et arbustes de l'Occident et de l'Orient. A côté de hêtres et de sycomores magnifiques, on y voit encore d'énormes pieds de caféiers et des rosiers qui sont des arbres.

En approchant de la rivière, on aperçoit de loin, sur la rive, un petit sanctuaire ombragé de platanes et dédié à Saint-Georges. Jusqu'à l'Oronte ce n'est plus qu'un grand jardin qui montre une végétation vraiment superbe, où les lauriers roses, les myrtes, les orangers et toute sorte d'arbres à fruits se mêlent aux oliviers, aux caroubiers et aux plus gigantesques platanes. Parfois l'étroit sentier qu'on suit sur un terrain très-ondulé, est presque obstrué par cette luxuriante frondaison, qui cache dans ses profondeurs de nombreuses cabanes habitées par les Ansariéhs. Elles se multiplient dans le voisinage de l'endroit où est attaché le bac qui vous met sur la rive gauche de la rivière. Je m'arrêtai là quelques instants pour y faire un modeste déjeuner à l'ombre naissante de l'un de ces immenses platanes.

Cette route, prise au retour, devait me conduire à *Daphné*, qu'aucun voyageur ne peut se dispenser de visiter. J'ai oublié de dire que je voyageais en compagnie d'un brave chrétien que le père Ludovico m'avait donné pour me guider : sans son secours j'eusse eu de la peine à me tirer du chemin si fort enchevêtré que je venais de parcourir. Une fois de l'autre côté de l'Oronte, on retrouve l'ancienne voie pavée, mais qui offre bien des lacunes où s'étale la boue. On jurerait aisément que depuis les

vico, le mercredi, 29 avril, je me mis en route pour Alexandrette, distante d'Antakiéh d'une dizaine de lieues. Une fois de l'autre côté du pont de pierre, on quitte définitivement l'Oronte en se dirigeant vers le nord, et avant la fin de la première heure on découvre le lac d'Antioche, que l'on contourne à distance. Cette partie du parcours se fait sur le sol même de la voie romaine qui menait au port auquel Alexandre a donné son nom. Dans bien des endroits elle montre encore son ancien pavé. Plusieurs petites rivières coulent en travers sous leurs ponts également antiques, et naturellement aux trois quarts ruinés, dans un pays où les travaux modernes passent sitôt à l'état de ruine. Le lac d'Antioche, appelé en arabe *Bahr-el-Abbiad* (mer Blanche), est loin de mériter ce titre ambitieux. Ce n'est qu'une nappe de quelques lieues de tour, dont les abords forment d'immenses marécages où l'on met au vert de véritables troupeaux de chevaux et de mulets. Ce lac, assure-t-on, a une origine volcanique et est alimenté par des canaux souterrains qui y amènent les eaux de l'Oronte. On le quitte après l'avoir longé pendant trois heures et on se dirige vers une montagne qui précède une chaîne incomparablement plus haute qu'il faut également franchir. De ces premières hauteurs, la route descend dans une vallée, où, auprès d'une roche isolée, se trouve un ancien khan à côté d'un hameau d'aspect misérable : khan et hameau portent le même nom de *Karamout*.

J'entrai dans ce caravanseraï, qui est dans un état de délabrement presque complet (une partie des murs seulement se tient debout) et j'y fis mon déjeuner dans la cour, auprès d'un groupe de soldats turcs que je vis là assis autour d'un feu sur lequel ils faisaient bouillir du lait. Ils

m'offrirent, pour terminer mon repas, du fort bon café que

pierre mêlée de beaucoup de bois, et toutes ombragées par de beaux arbres, ce qui fait, de ces deux rapides versants, un tableau des plus pittoresques. Un ruisseau coule au fond du ravin et l'on remarque en dessus et en dessous du village les restes de deux murs destinés à retenir l'eau du torrent, ou plutôt à défendre l'entrée et la sortie de ce passage, rendu célèbre encore de nos jours par la victoire d'Ibrahim-Pacha sur les Turcs. Beilan figure aussi dans l'histoire des croisades et l'on y remarque les ruines d'un château construit à cette époque. Ce site devient un séjour délicieux pendant l'été. « Dès que les grandes chaleurs approchent, » écrivait, il y a deux siècles, Tavernier, « la plupart des habitants d'Alexandrette vont les passer dans la montagne prochaine, dans un village appelé Beilan, où il y a de bonnes eaux et d'excellents fruits ; on y vient même d'Alep quand il y a quelque bruit de peste dans la ville (1). » Les Arméniens et les musulmans forment, par portion à peu près égale, la population de ce bourg. Je trouvai à m'y installer pour la nuit dans la maison d'un Arménien récemment converti au protestantisme par les missionnaires anglais, du nom de Gadja-Yacoup. C'était une vraie bicoque, composée d'une grande salle en bas et de deux chambres à l'étage, dont le plancher branlant et mal assuré me donnait de terribles appréhensions.

Jeudi, 30 avril. — J'avais seulement à fournir, ce jour-là, une petite traite de quatre heures pour atteindre le port d'Alexandrette; aussi je ne me mis en route qu'assez tard. De Beilan on commence à distinguer la mer qui, à cette distance, se confond avec la plage sablon-

(1) *Voyages*, t. I, p. 178.

neuse et les marécages dont elle est bordée. Le chemin, à la descente de l'Amanus, est fort escarpé, et par moments longe de grands précipices; mais tout ce revers est couvert de la plus riche végétation, et c'est en suivant de belles et profondes vallées, formées par les derniers moutonnements de la chaîne, qu'on arrive enfin dans la plaine qui s'étend du pied de la montagne jusqu'à la Méditerranée. Une dernière heure de marche m'amena à Alexandrette que précède une étroite bande de terre à peine cultivée, d'où s'élancent çà et là quelques palmiers isolés. J'y fus reçu avec une grande amabilité par M. Catoni, beau-fils de M. Belfante, vice-consul de Hollande, qui voulut bien prendre sur lui tous les ennuis et tous les soins de mon embarquement pour les côtes de Syrie.

CHAPITRE VII

Côtes de Syrie et de Phénicie. — Alexandrette. — Latakiéh. — Tripoli. — Beyrouth. — Saïda. — Sour (Tyr). — Saint-Jean d'Acre. — Kaïpha.

Alexandrette (en latin *Alexandria minor*), appelée par les Arabes *Skanderoun*, porte, dans les deux langues, le nom du héros macédonien qui en fit pour la Syrie un nouveau port d'arrivée sur le golfe le plus septentrional et en même temps le plus enfoncé de sa côte. On le nommait alors le « Golfe d'Issus », du nom de la rivière sur le bord de laquelle Alexandre battit Darius, et qui se jette dans la mer au point où finit la côte syrienne, qui court du sud au nord, et où commence celle de l'Asie-Mineure, dont les sinuosités se développent directement de l'est à l'ouest. Alexandrette était à la fois un port et une ville fortifiée qui commandait les abords de l'Amanus, où se trouvait ce défilé de Beilan que j'ai décrit et qui était l'une des portes obligées pour pénétrer de la Cilicie en Syrie. Il ne reste ou du moins on n'a encore mis à découvert aucun vestige de cette époque ancienne. Ce qui ne peut passer, c'est la beauté de la rade, la seule de toute la Syrie dont le fond

nuation de mon voyage, lequel touchait à sa fin : la veille, les trois autres, qui me suivaient depuis la Perse, étaient repartis pour rentrer dans leur pays, m'accablant des démonstrations d'une reconnaissance qui pouvait être sincère, car, en me quittant, ils étaient loin d'avoir sujet de se plaindre de moi. Tout étant prêt à bord, le *Volga*, au coucher du soleil et par le plus beau temps, se mit en marche, et, après une très-bonne nuit, le lendemain au jour, je m'éveillai en face de Latakiéh.

Les passagers étaient peu nombreux. D'Européen il n'y avait que moi et un père Carme de Tripoli, qui venait également d'Antioche et s'en retournait à son couvent. C'était un Français fort instruit de ce qui concerne l'histoire ancienne et moderne de toute cette côte syrienne. Sa rencontre me fut une véritable bonne fortune, et la plus grande partie de la journée se passa en conversations pour moi aussi agréables qu'instructives. Quant au reste, sauf trois ou quatre commerçants arméniens qui s'étaient payé le luxe des premières, ce n'était qu'un ramassis de pauvres Levantins, de Turcs et d'Arabes misérables, embarqués aux dernières places, à destination des diverses escales de la route. Parmi eux se trouvait un singulier négociant. C'était un Turc du plus dégoûtant aspect qui conduisait à Beyrouth quatre Circassiennes et deux petits enfants de même nation, tout uniment pour les vendre à quelque riche amateur. Ces quatre malheureuses, assez jolies, avaient la tristesse peinte sur la figure et faisaient peine à voir, mangeant, sans échanger un mot, le maigre morceau de pain et les quelques noisettes que leur ignoble cornac leur donnait pour toute nourriture.

Notre traversée, d'Alexandrette à Beyrouth, s'accom-

plit sans mettre pied à terre, mais toujours en vue des côtes. Je dirai peu de choses des différentes localités, toutes éminemment historiques, qui ont défilé devant mes yeux pendant ces deux jours passés à bord du *Volga*, renvoyant, pour les détails, aux nombreux et beaux travaux publiés, à diverses dates, sur les cités ruinées, disparues ou en partie debout, qui ont illustré cette côte de la Syrie et de la Phénicie. Les plus considérables sont ceux de M. Renan.

Il était nuit quand nous passâmes devant les bouches de l'Oronte; je ne puis par conséquent parler de l'aspect de la plaine qui, de l'Oronte à Latakiéh, s'étend entre la mer et le mont Cassius, lequel la longe à grande distance. A Latakiéh, l'ancienne Laodicée, en tenant compte des variations successives amenées par la politique et la guerre, on peut dire que se rencontre la limite la plus septentrionale assignée à la Phénicie. « Laodicée, a dit tout récemment M. Renan, est au nord la limite extrême de la Phénicie et déjà presque une colonie phénicienne. Au delà, c'est la Syrie grecque, romaine et chrétienne, qu'il faut chercher (1). » Cette ville, située en face et à vingt lieues de la pointe orientale de l'île de Chypre, dans une saillie de la côte, avait été fondée sur l'emplacement de la plus antique *Ramantha* par Séleucus-Nicator, qui lui donna le nom de sa mère. On l'appelait *Laodicea ad mare* pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. Strabon fait connaître dans quel état cette cité se trouvait de son temps, qui est celui où vivait Jésus-Christ. « Elle est, dit-il, très-bien bâtie sur le bord de la mer, avec un bon

(1) *Mission de Phénicie*, in-4°, de 884 p avec atlas. Paris, Imprimerie nationale, 1864-74, p. 112.

port; son territoire fertile produit surtout beaucoup de vin, dont la plus grande partie est expédiée pour Alexandrie. Laodicée souffrit beaucoup lorsque Dolabella (le gendre de Cicéron) s'y fut réfugié : assiégé par Cassius, il se défendit jusqu'à la mort, et sa ruine entraîna celle d'une grande partie de la ville. » (1)

L'ancien port de Laodicée pouvait, au dire de l'histoire, contenir plus de mille galères; après la prise de la ville par les chrétiens de la première croisade, ce port reçut souvent les flottes des Flamands, des Génois et des Pisans, qui transportaient en Orient les soldats de la Croix. Aujourd'hui il est en partie comblé et se présente plutôt comme un vaste jardin couvert d'orangers, de citronniers, de mûriers et de jujubiers. On n'y voit plus qu'un simple bassin à peine susceptible de recevoir une douzaine de bâtiments marchands, et dont l'entrée est encore obstruée par les décombres du château construit par les Croisés pour défendre la place du côté de la mer. Déjà très-maltraité par les musulmans qui, par deux fois, s'emparèrent de la ville, ce château, comme beaucoup d'autres restes de l'ancienne Laodicée, a été entièrement ruiné par le tremblement de terre de 1822, dont le nord entier de la Syrie ressentit les terribles effets. On distingue cependant encore des débris de portiques et de colonnades, les ruines d'une grande et belle église, etc.

Sur le bord de la mer s'étend la *Scala*, ou la *Marine*, composée de deux uniques rues remplies de magasins et d'entrepôts fort dégradés. On ne cite rien de la ville actuelle, qui est située à un quart de lieue du rivage et

(1) Strabon LXVI.

compte de cinq à six mille habitants, dont un millier de

Aradus, éloignée de la terre d'un peu moins de trois kilomètres, fut la forteresse et comme le sanctuaire d'une population riche et industrieuse, qui garda jusqu'à l'époque romaine sa physionomie propre. Mentionnée dans le plus ancien document géographique qui nous reste, le Xe chapitre de la Genèse, à une époque où Tyr n'existait pas encore, ou du moins n'était pas distinguée de Sidon, les Arvadites peuplèrent toute la côte voisine et y fondèrent une ligne de villes, *filles d'Arvad*, Paltus, Balanée, Carné, Enhydra, Marathus. Toutes ces villes continentales furent éclipsées, à l'époque romaine, par *Antaradus*, qui s'éleva probablement sur les ruines de l'une d'elles, (appelée *Tartous* par les musulmans, elle est devenue la *Tortose* des Croisés). Ce grand ensemble de civilisation est représenté de nos jours par un vaste amas de ruines qui couvre la côte sur une ligne continue de trois ou quatre lieues. Marathus seule, parmi ces centres de population, eut une individualité distincte de la ville insulaire, et soutint contre sa métropole une rivalité qui entraîna pour la ville continentale une entière destruction. »

Résumons en quelques traits la description de l'île de Ruad, toujours d'après M. Renan. Cette île a la forme d'un ovale d'environ huit cents mètres de long sur cinq cents de large. Sa partie méridionale est couverte de maisons séparées par des passages étroits, des cours ou des jardins très-petits. Là habite une population musulmane très-fanatique, assez fière, sorte de petite république qui se gouverne comme un monde à part, mais entièrement dévouée à la Turquie. Les souvenirs de haute antiquité que l'on rencontre à Ruad, consistent, indépendamment de son mur d'enceinte et de son port, en fragments de tom-

beaux, spécimens de l'art arvadite, où M. Renan a vu la preuve éclatante de la conquête morale que l'Égypte, à une époque assez reculée, avait faite de ces contrées, et en cippes, moins anciens, montrant des inscriptions grecques et romaines. La légende de saint Pierre le fait s'arrêter à Aradus pour admirer des colonnes extraordinaires et des peintures de Phidias, témoignage de la splendeur de cette ville. Au midi et au couchant on voit encore de magnifiques restes du mur vraiment cyclopéen qui entourait autrefois l'île, la protégeant à la fois contre l'ennemi et la furie de la mer, et qui a paru à l'observateur « la plus grandiose et la plus authentique construction de l'ancienne Phénicie. » Ce mur, bâti en blocs de trois mètres de hauteur sur quatre ou cinq mètres de long, s'interrompait vers le milieu de la face orientale de l'île, celle qui regarde le continent, pour former l'ouverture du port, jadis séparé par une large jetée en deux bassins, aujourd'hui très-ensablés. Ces constructions primitives se complètent par de belles citernes antiques qui servent encore de nos jours.

Presque en face de l'île de Ruad, et un peu plus au nord sur la côte, fut fondée postérieurement une ville appelée par les Grecs *Anti-Aradou* (Antaradus). Elle est seulement mentionnée par Pline; Strabon n'en parle pas. L'empereur Constance l'agrandit et lui donna son nom; mais l'appellation ancienne, d'où est venu, ainsi qu'on l'a dit, le nom de Tortose, subsista. On ne voit point figurer cette ville dans les événements antérieurs à la première croisade. Prise alors par les chrétiens, elle resta en leur pouvoir pendant un siècle entier, employé à l'embellir et à la fortifier, jusqu'à la conquête de Saladin. En 1366, le

roi de Chypre, Pierre de Lusignan, s'en empara de nouveau, mais l'abandonna aussitôt après l'avoir saccagée et brûlée; Tortose ne s'en releva point. Cette ville n'avait pas de port. On n'y trouve aucun reste, aucun souvenir grec ou romain. Mais le moyen-âge chrétien s'y révèle par deux constructions de premier ordre qui font l'admiration des voyageurs, la citadelle et l'église consacrée à la Vierge Marie. La triple enceinte de murs qui entourait la forteresse offre un aspect phénicien qui a souvent fait attribuer à ce travail cyclopéen l'origine la plus antique; M. Renan déduit toutes les raisons qui militent en faveur des Croisés. La porte principale de la citadelle, de forme ogivale, existe encore dans une grande tour ronde d'un caractère imposant. A l'intérieur se voit une superbe salle à nervures du gothique le plus pur. L'église s'élève à quelque distance, dans un état de conservation fait pour étonner après tant de vicissitudes. L'édifice a trois nefs et mesure, selon Mundrell, quarante-trois mètres de long sur trente et un de large. « C'est, ajoute M. Renan, le plus beau monument gothique de la Syrie. » Les débris des monuments antiques servirent à ces constructions. Encore aujourd'hui, toute la plaine de Tortose, qui n'est qu'un vaste cimetière, est criblée de trous et de fosses d'où des centaines d'ouvriers retirent de bons matériaux, continuant ainsi un commerce immémorial sur toutes les côtes de la Phénicie.

A environ huit kilomètres au sud de Tortose, s'élevait la phénicienne Marathus, la fille d'Arvad. Son nom se retrouve dans celui de *Mrith* ou *Amrit* que l'on donne à la petite rivière sur les deux bords de laquelle se développe un champ de ruines de près d'une lieue carrée.

d'ailleurs la mer était très-houleuse, et je dus, à mon grand regret, me contenter de la considérer de loin. Tripoli de Phénicie, ainsi que l'indique son nom *(Tripolis)*, se composait autrefois de trois villes, fondées chacune par des colonies différentes venues d'Aradus, de Tyr et de Sidon. La première de ces cités s'élevait sur un promontoire qui s'avance à l'est, et où l'on distingue encore quelques restes de construction; la seconde, au pied de ce promontoire (c'est la ville actuelle); et la troisième, au bord de la mer, reconnaissable à des parties d'enceinte dont une porte même existe encore (là est la *Marine*, ensemble d'habitations et de magasins construits avec des débris anciens). Dès avant les croisades, la cité la plus voisine de la mer était devenue la plus importante; c'est celle qui fut prise et fortifiée par les chrétiens, lesquels y bravèrent pendant deux siècles tous les efforts des musulmans. Enfin, en 1289, Tripoli, après un terrible siége de trente-cinq jours, succomba sous les efforts du sultan d'Égypte, Kelaoun, qui massacra plus de sept mille chrétiens et renversa la ville. « Les remparts de Tripoli, dit à ce propos un historien arabe du XIVe siècle, Makrizi, étaient assez larges pour y faire passer trois cavaliers de front; la ville était alors très-florissante et contenait quatre mille métiers à soie : tout fut détruit; la ville fut rasée de fond en comble. Plus tard on en bâtit une nouvelle à quelque distance de l'ancienne, qui porta le même nom, et qui est celle que nous connaissons aujourd'hui (1). »

Cette ville, relativement moderne, appelée par les Orientaux *Tarabolos*, renferme de quinze à dix-sept mille

(1) *Bibliothèque des croisades*, 4e partie, p. 562.

habitants dont le tiers est chrétien et appartient en grande majorité à la communion grecque. Cependant les Pères de Terre-Sainte, les Lazaristes, les Capucins et les Carmes y ont chacun leur maison, mais habitée le plus souvent par un seul ou par deux religieux. La maison des Carmes de Tripoli est gérée par le père qui m'avait tenu si bonne compagnie depuis Alexandrette. Nous nous quittâmes avec regret; du moins, de mon côté, je l'affirme. Tripoli, entièrement bâti en pierres de taille, possède des rues assez propres et généralement pavées. Les maisons sont toutes surmontées par une terrasse blanchie avec soin, ce qui fait, de loin, ressortir la ville sur le fond sombre des versants du Liban, qui lui forment comme une ceinture à l'est, au sud et au nord-ouest. On compte à Tarabolos quatorze mosquées dont la principale fut autrefois une église consacrée à saint Jean. Au siècle dernier, Tripoli était la seconde ville commerçante de la Syrie : ses khans et ses bazars, vastes et bien construits, témoignent de cette ancienne prospérité et de la décadence qui l'a suivie. La ville, dépourvue de murailles, n'est défendue que par un vieux château bâti au sommet d'une colline voisine par l'un des princes croisés de la maison de Toulouse, en faveur de laquelle avait été érigé le comté de Tripoli. Il montre encore les traces du bombardement dont il fut l'objet en 1840 de la part du commandant de l'escadre anglaise, sir Charles Napier, chargé d'enlever pour le compte du sultan la Syrie au fils de Méhémet-Ali. Tripoli, enfin, est le chef-lieu d'un pachalik de son nom dont la population dépasse trois cent mille habitants. Les environs de la ville sont couverts de riches cultures, arrosées par la jolie rivière du Kadissât.

Partis ce même soir de la rade de Tripoli, nous arrivâmes, le lendemain samedi, 2 mai, vers huit heures du matin, à Beyrouth. Je ne dirai rien de cette traversée de nuit qui me parut longue, car l'agitation croissante de la mer, tout en ralentissant notre marche, me rendait le sommeil difficile. Cette partie de la côte phénicienne, d'une étendue de quinze lieues, offre, de jour, au voyageur quelques points dignes de son attention : *Batroun*, l'ancienne Botryx, avec son château moyen-âge, tout construit de débris antiques ; *Byblos*, surtout, que la Bible appelle Gebal, et que les Arabes nomment encore *Gebeil*, dont le sol est couvert d'innombrables tronçons de colonnes de marbre et de granit, les Croisés n'ayant employé qu'une faible partie de ces matériaux pour y bâtir la petite ville féodale qui remplace la métropole du culte d'Adonis; un peu plus au sud, l'embouchure de la rivière d'Ibrahim, qui portait autrefois le nom de ce berger du Liban aimé de Vénus ; plus près de Beyrouth, enfin, l'embouchure du Lycus qui, comme l'Adonis, prend sa source dans les plus hauts sommets du Liban.

Vue de loin, la ville de Beyrouth, étagée sur le côté nord d'un promontoire qui s'avance à plus de cinq kilomètres dans la mer, a quelque chose de la physionomie d'Alger; mais le fond du tableau, formé par le grand Liban, qui est là très-rapproché, donne à l'ensemble un aspect d'une tout autre majesté. La rade de Beyrouth (la *Beryte* des anciens), à cause de son fond de rochers, est assez peu sûre pendant les gros temps, mais cependant moins mauvaise que les autres rades de la côte. Le port, mal entretenu, est insuffisamment protégé par une jetée qui demanderait à être prolongée et renforcée. Malgré la

forte mer, grâce à la vigueur du *Volga* et à l'habileté de son commandant, nous pûmes nous approcher assez près de terre pour que le débarquement, quoique encore très

ensuite au domicile de M. Sayour, vice-consul de Hollande. Il était absent, et pour le moment remplacé par son oncle maternel. Je fus très-agréablement reçu par sa mère et sa sœur, femmes d'une amabilité achevée. J'eus moins à me reposer sur l'oncle. J'avais cru bien faire, et cela me paraissait tout naturel, de m'adresser à lui pour me diriger dans la location des chevaux, mulets et moukres (muletiers) qui m'étaient nécessaires, et je croyais n'avoir qu'à me louer de son intervention. En effet, il envoya immédiatement chercher un maître muletier de sa connaissance et s'empressa de conclure le marché séance tenante. Les pourparlers, qui ne furent pas longs, avaient eu lieu en arabe, c'est-à-dire que je n'avais rien ou peu compris. Mais le frère Liévin, qui m'accompagnait dans mes visites, et qui parle l'arabe comme un enfant du désert, avait tout entendu et se penchant à mon oreille : « Vous êtes volé, » me dit-il. Le représentant accidentel de ma nation avait voulu mettre à profit cette rare occasion de voir un Hollandais pour prélever sur lui un courtage par trop usuraire. Sur mon invitation, le frère Liévin, habitué à ces sortes de transactions, reprit l'affaire et m'obtint du maître moukre un rabais de près de quarante pour cent. Il est malaisé de se figurer la grimace de l'oncle de mon consul. Nous ne nous quittâmes pas précisément bons amis ; mais, au moment où nous nous éloignions, le Frère l'entendit dire ces mots, qui paraissaient une consolation bien facile de son dépit : « J'en ai toujours tiré cela ! » et il montrait dans sa main une pièce que venait d'y glisser la reconnaissance du chef muletier.

La journée du lendemain fut une journée de pluie : une véritable tempête sévissait en même temps sur la

mer. Devant revenir à Beyrouth, après ma tournée en Palestine, je remis à cette époque mon inspection de la ville et des environs, dont je rendrai compte à la date consignée dans mon journal, et le lundi matin, 4 mai, le temps s'étant remis au beau, notre petite caravane, dûment approvisionnée, prit la route de Saïda, l'ancienne Sidon. Au moment où nous quittions la ville, une cavalcade d'une dizaine de Français y faisait bruyamment son entrée; elle semblait dirigée par trois amazones des plus fringantes, parmi lesquelles mon guide et compagnon me désigna Mme la vicomtesse de Rougé qu'il avait eu occasion d'accompagner à Jérusalem.

De Beyrouth à Saïda on compte une dizaine de lieues qui ne demandent pas moins de huit heures de marche, car la route se fait presque continuellement sur un terrain sablonneux, dans le voisinage de la mer que l'on suit à droite, ayant sur la gauche les fertiles versants du Liban. A une demi-heure de Beyrouth, on traverse la belle forêt de pins plantée depuis longtemps pour combattre l'invasion du sable qui menaçait la ville. Après la première heure vient un puits d'eau potable appelé *Bir-Houseïni*, et par d'autres *Bir-mar-Youseph*, à cause d'une petite chapelle située non loin de là et dédiée à saint Joseph. Dans cette lisière étroite, bordée par le Liban, les ruisseaux ne manquent point; l'un des plus importants, le *Nahr-el-Khadir*, se passe aisément. Une traite d'une heure, très-pénible dans le sable, vous met sur le bord d'un large torrent, le *Nahr-es-Shouueïfat,* qui prend son nom d'un beau village que l'on voit assis dans la verdure sur le flanc de la montagne, également couverte çà et là d'une

infinité de maisonnettes du plus gracieux effet. A une demi-lieue de là, nouveau torrent, le *Nahr-el-Yabèse,* que l'on passe, toujours sans pont, dans le voisinage d'un khan. On marche encore près d'une heure dans le sable jusqu'aux *Khans-el-Khaldah,* auprès desquels, sur le versant de la montagne, se remarquent de nombreux sarcophages, évidemment anciens, avec leurs couvercles arrondis. Au nord de ces khans existent des ruines où les savants veulent voir l'antique *Heldua.* Une dernière demi-heure, par un chemin que rendent encore plus malaisé les cailloux mêlés dans le sable, nous amena au *Khan-er-Rapha*, où nous attendait le déjeuner, préparé par le cuisinier, expédié en avant. Ce khan, en moins mauvais état que les autres, est placé sur le bord d'un torrent, le *Nahr-en-Nâamèh,* qui tire son nom d'un village qu'on aperçoit de loin sur la montagne.

Du *Khan-er-Rapha* à Saïda, la route se continue dans les mêmes conditions. Je me bornerai à en signaler les trois ou quatre points dignes d'attention. D'abord, à trois quarts d'heure du khan, toujours sur le versant de gauche, le grand et beau village de Mouallakah habité par les chrétiens maronites. C'est dans les environs qu'on franchit le *Nahr-ed-Damour*, la première rivière digne de ce nom qu'on rencontre sur tout ce parcours et qui se présente avec un souvenir historique. Les Grecs lui avaient donné le nom de *Tamyras*, mais qui n'est que son vieux nom phénicien (*Demarous*) grécisé. Les bords de la rivière de Damour, de la montagne à la mer, ne sont qu'une forêt de mûriers exploitée par les villages voisins, lesquels produisent beaucoup de soie. L'émir Beschir, il y a quelque cinquante ans, avait construit sur le *Nahr-ed-Damour* un

l'orgueil de ma collection (1). Saïda est entourée d'un mur percé de huit portes, construit par les Croisés qui, sous le commandement de Baudouin, roi de Jérusalem, s'emparèrent de la ville en 1111. Entrés par la porte du nord, nous nous rendîmes à l'ancien *Khan des Francs*, belle construction carrée, avec fontaine au milieu d'une cour où se trouvent le consulat de France, le couvent des Franciscains et un couvent des Sœurs de Saint-Joseph, qui tiennent aussi là un orphelinat et une école. Le surplus est loué à quelques négociants, aujourd'hui trop peu nombreux. Il y a deux siècles, ce khan était le centre d'un grand commerce entre la France et la Syrie; mais Beyrouth a dépouillé tous ces ports de la côte, devenus, il est vrai, hors d'usage par le fait que voici. Au commencement du XVIIe siècle, régnait (le mot ne dit pas trop) sur la plus grande partie de la Phénicie l'émir *Fakhr-Eddin*, prince des Druses et maître des montagnes du Liban. Menacé par l'arrivée d'une flotte que le sultan Amurath IV envoyait pour le réduire, il donna l'ordre d'entraver l'entrée de tous les ports et de les ensabler; et ce fut dans celui de Saïda que ses ordres furent le mieux exécutés.

Le grand port de Sidon était, dans la plus haute antiquité, situé au sud, formé par un petit golfe presque circulaire. De bonne heure il fut abandonné pour le port du nord. Celui-ci se trouvait naturellement enclos par une ceinture de récifs apparents ou à fleur d'eau qui relie entre eux deux îlots rocheux placés l'un, le plus grand,

(1) Entre autres, deux sarcophages en plomb, qui ont fait l'objet d'une flatteuse notice de la part de M. le chevalier Rossi, le savant archéologue romain, lequel veut bien les appeler « des pièces presque uniques ».

Turcs (1). » Cet état de choses dura encore après la chute de Fakhr-Eddin, pris et massacré par les troupes du Sultan (1635), jusqu'à l'époque de Djezzar-Pacha (1770-1804), lequel avait fini aussi par se rendre indépendant. Celui-ci, en 1791, chassa les chrétiens, et le commerce de Saïda reçut un coup dont il ne s'est pas relevé. Rappelons enfin que tombée, en 1831, au pouvoir d'Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, cette ville, prise d'assaut, en 1840, par un corps anglo-turc, après six heures de bombardement, obéit aujourd'hui au pacha de Saint-Jean-d'Acre, après avoir longtemps été le chef-lieu d'un pachalik de son nom. Saïda compte encore actuellement de huit à dix mille habitants. La population n'a rien de farouche; son accueil me parut presque sympathique. Je vis sur le port quelques femmes pleurant; elles attendaient leurs maris qui devaient revenir, par mer, de Beyrouth, et elles craignaient que la tempête ne les eût engloutis, ce qui heureusement ne se vérifia pas.

Je n'ai point encore nommé le vice-consul de France, M. Durighello, qui me fit un accueil cordial entre tous. Estimé, très-aimé, ce parfait agent a su s'attirer la considération même des savants par sa profonde connaissance des antiquités locales. « Dans la description qui va suivre, (disait en 1871 M. Renan rendant compte de sa mission à Saïda), il est de mon devoir de déclarer que je dois beaucoup à M. Durighello, qui, pendant mon séjour et après mon départ, n'a cessé de rechercher avec zèle et de relever tout ce qui pouvait servir la mission (2). » J'inscris ici,

(1) Carré, t. I, p. 340. (Carré voyageait en 1670.)
(2) *Mission de Phénicie*, p. 363.

dans mon souvenir reconnaissant, ce témoignage à coup sûr plus autorisé et plus flatteur pour le consul de France que tout ce que je pourrais dire moi-même.

L'histoire antique de Sidon se confond avec celle de Tyr; il suffira de la dire en quelques mots une fois parvenus dans cette dernière ville. Les débris du passé que l'on voit à l'intérieur même de Saïda sont peu importants et ne peuvent être attribués à l'art phénicien. Les vestiges les plus intéressants, grands murs, fragments d'architecture et de sculpture en pierre ou en marbre, caveaux funéraires, etc., se révèlent, je l'ai dit, en creusant les jardins des environs. On a droit d'être surpris de ce qui reste encore là d'antiquités, après les dévastations du moyen-âge chrétien et les fouilles séculaires des chercheurs de trésors. Mais la mine la plus riche, récemment découverte, est la nécropole située à l'est de Saïda et taillée dans un lit de rochers peu saillant au-dessus du niveau du sol. On trouve journellement dans ces caveaux des sarcophages d'un très-haut intérêt, phéniciens, égyptiens, grecs, romains et chrétiens des premiers temps. C'est aussi ce même mélange d'époques qu'attestent les menus objets de tout genre et les nombreux monuments épigraphiques recueillis sur cette terre sidonnienne, de la richesse de laquelle on peut se faire une idée dans les récents ouvrages de MM. d'Ormsby, Dietrich, de Vogüé, de Saulcy, Waddington, de Bertou, Renan, etc.

Le 5 mai, dans la matinée, nous quittâmes le Khan français pour nous rendre à Sour (l'ancienne Tyr). La route se divise en deux étapes, la première, de deux heures et demie, entre Saïda et Aïn-Kantara; la seconde, plus longue, prend quatre grandes heures. On ne rejoint

la mer qu'après avoir traversé la ceinture de mûriers, orangers et arbres fruitiers de toute sorte qui, de trois côtés, entoure l'ancienne Sidon et se prolonge jusqu'au *Khan-es-Sanik*, placé sur le fort ruisseau de ce nom. Toute cette route de Saïda à Sour, tantôt sur le bord même de la mer, tantôt à petite distance, n'est pas trop mauvaise. A mi-chemin on voit s'abaisser vers le sud la pointe extrême de la chaîne du grand Liban que je suivais depuis Tripoli. Maintenant de belles collines, qui sont parfois de véritables montagnes, le remplacent sur la gauche. Il s'en échappe de nombreux ruisseaux et torrents, dirigeant leurs eaux vers la mer, et procurant à ces versants, peuplés de villages, et à toute la côte une végétation superbe qui vous montre les sycomores, les tamarix, les vernis du Japon mêlés aux pins et dominés par quelques rares palmiers. La plupart de ces ruisseaux sont bordés de lauriers-roses qui rappellent la route d'Antioche à Alexandrette. Je suivais, sans doute, la voie antique marquée par des bornes milliaires, dont trois ou quatre se voient couchées dans le sable, notamment près du *Khan-es-Sanik*, du torrent appelé *Ouadi-Tech*, et du *Nahr-Zaherâni*, plus fort ruisseau qui coule au milieu des lauriers : à trois quarts de lieue de ce dernier cours d'eau, on rencontre une vieille tour romaine qui se dresse, à moitié ruinée, sur le bord de la mer. Vingt minutes après, vers midi, nous nous remisions au khan *d'Aïn-Kantara* pour prendre un modeste déjeuner. La chaleur était grande, mais comme nous avions encore quatre heures et demie de marche à faire avant d'atteindre Sour, nous repartîmes presque aussitôt.

A vingt minutes d'*Aïn-Kantara* on passe sur les ruines

mêmes d'une très-ancienne ville, *Sarepta*, dont le premier livre des Rois (ch. XVII, § 9) mentionne l'origine sidonienne. Ces ruines forment un remblai qui recouvre de nombreux fragments de marbre, de poteries et de verre. Le port de Sarepta présente encore quelques traces de constructions, et sur les hauteurs on voit quelques débris de la forteresse élevée sous les croisades par les chevaliers de l'Ordre Teutonique. Cette partie de la côte est un centre important d'antiquités. Dans un rayon de moins de deux lieues, on trouve, en effet, en avançant, *Ornithopolis* (la Ville des Oiseaux) et Adloun (*Ad Nonum*). La première n'a rien laissé d'appréciable; la seconde, outre sa curieuse nécropole, creusée dans le roc, montre les restes d'un beau pavé en mosaïque. Vingt minutes plus loin, une dizaine de colonnes d'un seul morceau, encore debout, attestent l'existence, en cet endroit, d'un monument pareillement antique. A deux kilomètres plus loin, on traverse, sur un pont que l'on dit romain, le fort ruisseau appelé *Nahr-el-Abou-Assouâd*. De l'autre côté, à une faible distance de la route, j'allai visiter un petit temple troglodyte, taillé dans un massif de calcaire blanc : il porte, par la tradition, le nom de temple d'Astarté, la divinité phénicienne personnifiant le firmament, dont les Grecs firent leur Vénus. On y voit, sculptés sur les parois, quelques dessins de sujets licencieux avec des fragments d'inscriptions. Dans une seconde grotte je remarquai deux beaux sarcophages d'une très-haute antiquité. A une demi-lieue plus loin on se trouve sur le bord du *Nahr-el-Kasmièh*, un véritable fleuve, celui-ci, le plus important affluent de la mer syrienne après l'Oronte. Nés à quelques lieues de distance dans le

même voisinage de Balbek, ils développent leur cours en sens opposé, l'un, directement au sud-ouest, vers Tyr, et l'autre, droit au nord-est, vers Antioche. La première de ces rivières, appelée par les anciens le *Léontès*, baignait, dans les environs de la côte, les murs de *Léontopolis* (la Ville des Lions) dont on recherche encore la place. Le Léontès porte aujourd'hui le nom de *Litani* tout le long de l'immense vallée de la *Bekâa*, comprise entre le Liban et l'Anti-Liban, c'est-à-dire dans les quatre cinquièmes de sa course. Au sortir du défilé qui termine cette plaine, la rivière fait un angle presque droit pour se rendre à la mer, séparant en deux le pays de *Sour* et celui de *Schomar*, d'où, pour cette dernière partie de son cours, le nom de *Kasmièh*, qui signifie « la séparation ». On passe *le* ou *la* Kasmièh sur un pont de pierre formé d'une grande arche et d'une seconde plus petite. Rien de verdoyant, de fleuri, comme ses rives, où abondent les lauriers-roses, et dont la fraîcheur est entretenue par une eau constamment abondante et pure.

En une demi-heure nous arrivâmes aux portes de *Sour*. De loin la ville a l'aspect d'une imposante cité. Elle semble, comme autrefois, trôner sur son île que joint à la terre un isthme sablonneux entièrement dépourvu de ces jardins qui rendent si riants les abords de Saïda. Nous descendîmes au couvent des Pères de Terre-Sainte, où je trouvai jusqu'au surlendemain la plus affable hospitalité.

La journée entière du mercredi 6 fut consacrée à l'examen de l'emplacement, plutôt que des ruines de la grande métropole de la Phénicie, car bien peu de choses y rappellent le souvenir de son ancienne splendeur. Son dernier

explorateur, en date, a constaté cette pénurie en termes saisissants. « Des aqueducs, dit M. Renan, une basilique chrétienne, quelques colonnes hors de leur place, voilà tout ce qui reste de l'une des métropoles les plus peuplées de l'antiquité. Le rôle constamment brillant de Tyr, depuis une époque reculée jusqu'à sa destruction finale en 1291, est sans doute la cause de cette totale disparition. Les descriptions des historiens des croisades (V. Guillaume de Tyr) prouvent qu'au XIIe siècle Tyr était purement et simplement une grande ville à la façon du moyen-âge. La terrible destruction qui suivit le dernier assaut des Sarrasins, en fit un monceau de pierres, d'où les localités plus favorisées, Saïda, Saint-Jean d'Acre, tirèrent des matériaux pour leurs bâtiments. Le chétif mouvement de renaissance qui s'y fait sentir depuis une centaine d'années n'a fait qu'effacer encore sous de mesquines constructions le souvenir de la vieille cité. Pour trouver la ville de Guillaume de Tyr, il faut maintenant traverser un ou deux mètres de décombres, provenant de frêles édifices élevés, il y a moins d'un siècle, par les Beys *métualis* et, lors de l'occupation égyptienne, par Ibrahim, si bien qu'on peut appeler Tyr la ruine d'une ville bâtie avec des ruines. Ressaisir la Tyr phénicienne à travers ce réseau d'oblitérations successives, serait comme la tâche de celui qui voudrait retrouver à Marseille la cité primitive des Phocéens (1). »

Le prophète Ezechiel, apostrophant l'orgueilleuse Tyr, lui avait dit : « On te cherchera où tu ne seras plus! » Jamais prophétie ne s'est mieux réalisée.

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 529.

De toutes les villes antiques qui par leur génie ont conquis ce que j'appellerai une personnalité dans l'histoire du monde, Tyr (Sidon, sa mère ou sa sœur, partage son auréole) est celle qui a joué l'un des rôles les plus importants et en même temps les plus utiles à l'humanité. La science nouvelle aime à sortir des sentiers battus, et à propos de Tyr, comme à propos de Sidon, chaque jour voit naître un système nouveau. En présence de cette diversité, il me semble intéressant de remettre sous les yeux du lecteur les témoignages de l'histoire ancienne, qui me paraissent empreints d'une suffisante précision. Pour les bien entendre, il faut distinguer deux Tyr, l'une, sur la cote, appelée *Palætyr*, l'autre, dans une île en face, nommée la *Nouvelle-Tyr*, et se souvenir de la grande digue par laquelle Alexandre joignit la terre à l'île pour se rendre maître de cette seconde ville.

La Bible cite Tyr « la ville forte » et l'appelle *Tsour* (de *tsour* rocher); c'est presque son nom moderne. Le premier historien profane qui en parle est Herodote, qui la visita vers l'an 450 avant notre ère, dans l'intention surtout de voir le temple fameux consacré par les Tyriens à l'Hercule Phénicien, leur principale divinité. « J'ai vu, dit-il, ce temple richement orné de nombreux monuments, parmi lesquels il y avait deux colonnes, l'une d'or brut, et l'autre en pierre d'émeraude, jetant, la nuit, un grand éclat. La conversation s'étant engagée avec les prêtres du dieu, je leur ai demandé depuis combien de temps ce temple a été construit. Leur réponse ne s'accorde pas, en cela, avec l'opinion des Grecs. Ils me dirent que le temple du dieu avait été construit en même temps que Tyr, et qu'il y avait deux mille trois cents ans depuis la fondation

de cette ville (1). » L'origine de Tyr remonterait d'après ce calcul à l'an 3,500 avant Jésus-Christ. Mais on lit dans Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, historien disparu du premier siècle chrétien, que la ville de Tyr fut fondée un an avant la guerre de Troie, et Josèphe, l'historien national des Juifs, contemporain de Trogue-Pompée, donne, à son tour, pour date de cette fondation la deux cent quarantième année qui précéda la construction du Temple de Salomon (an 969 avant J.-C.).

Pline l'Ancien, toujours au premier siècle de notre ère, écrivait ceci dans son Histoire naturelle en trente-sept livres : « Tyr était jadis une île séparée de la terre ferme par un détroit de sept cents pas; elle appartient maintenant au continent, grâce aux travaux d'Alexandre. Métropole (fondatrice) célèbre de Leptis, d'Utique, et de cette insatiable émule de Rome, de Carthage, elle fonda aussi Gadès (Cadix) au delà des limites du monde. Aujourd'hui elle retire toute sa splendeur du coquillage à pourpre. Son circuit actuel, en y comprenant l'ancienne Tyr, est de dix-neuf mille pas. Quant à la ville elle-même, elle a une surface de vingt-deux stades (2). »

Le grand géographe grec Strabon, antérieur de quelques années, donne plus de détails et nomme Sidon en même temps que Tyr. « La ville de Tyr, écrit-il, le dispute à Sidon en grandeur, en célébrité, en ancienneté, ainsi que l'attestent de nombreuses traditions mythologiques; car si, d'un côté, les poètes ont répandu davantage le nom de cette dernière (Homère, en effet, ne parle pas de Tyr), de l'autre,

(1) Hérodote, ch. II, § 44.
(2) Histoire naturelle, L. V. § 19.

la fondation de ses colonies, tant en Lydie (l'Afrique) qu'en Ibérie jusqu'au delà des Colonnes d'Hercule, élève bien plus haut la gloire de Tyr. Toutes les deux ont donc été jadis et sont encore maintenant très-célèbres et très-florissantes; et quant au titre de Métropole des Phéniciens, chacune d'elles croit avoir le droit d'y prétendre. Sidon, située sur le continent, possède un beau port, creusé par la nature; mais Tyr, entièrement renfermée dans une île, est bâtie à peu près comme Aradus; elle est jointe au continent par une chaussée qu'Alexandre construisit lorsqu'il fit le siége de cette ville. Elle a deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert; ce dernier s'appelle le *Port-Egyptien*. On dit que les maisons y ont un nombre d'étages plus grand encore qu'à Rome; aussi a-t-elle manqué d'être entièrement détruite lors des tremblements de terre qu'elle a éprouvés; elle essuya aussi de grands dommages quand elle fut assiégée et prise par Alexandre. Mais elle surmonta tous ses malheurs, et sut réparer ses pertes, tant par la navigation, dans laquelle les Phéniciens, en général, ont de tout temps surpassé les autres peuples, que par la fabrication de la pourpre; car la pourpre de Tyr est reconnue pour la plus belle (1). »

A ces témoignages originaux, ajoutons quelques mots qui complètent l'histoire des deux métropoles phéniciennes.

Sidon était déjà fameuse par son opulence lorsque Josué conquit la Terre-Promise. Les Hébreux ne purent jamais s'en emparer, non plus que de Tyr. Cette seconde ville demeura longtemps dans l'obscurité. Elle ne commença

(1) Strabon, liv. XVI.



propres qu'ailleurs. La ville se trouve réduite à une population d'environ 5,000 habitants, dont plus de la moitié sont chrétiens; sur ce nombre, on compte 2,500 Grecs catholiques avec un archevêque. Outre leur couvent, les Franciscains y possèdent une école pour les garçons; les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont également à Sour un couvent avec une école pour les jeunes filles, car partout, dans l'Orient, le christianisme tient la tête du progrès. On ne remarque cependant, ici, aucune église digne de ce nom. Les Croisés avaient construit, sur l'emplacement d'une église antérieure, l'une des plus belles cathédrales de l'époque; on en voit les superbes restes à l'angle sud-est de la ville actuelle. Elle avait trois nefs et trois absides contiguës, séparées du transept par une travée, et mesurait 70 mètres de long sur 22 de large. L'extrémité orientale de la basilique est la seule partie conservée ou du moins visible, car les trois absides ont été enclavées dans les modernes remparts de Sour. C'est dans cette église, qui possédait déjà le tombeau d'Origène, que fut inhumé l'empereur Frédéric Barberousse, et que Jean, comte de Brienne, fut, en 1209, couronné roi de Jérusalem.

On a beaucoup écrit sur la Tyr antique. Pour ne citer que quelques noms, Movers, Ritter, Mislin, Robinson, Poulain de Bossay, de Bertou, et en dernier lieu, M. Renan, ont publié, à cet égard, de nombreux et savants travaux, auxquels on doit avoir recours. La complète divergence de leurs systèmes trouble un peu les simples touristes qui, comme moi, ne demandent qu'à être éclairés et guidés. N'ayant aucune qualité pour décider, je me bornerai à rapporter ce que j'ai pu voir de mes propres yeux.

En parcourant la plaine, où elle a dû nécessairement exister, je fus amené, après une demi-heure de marche au sud, à deux puits antiques très-curieux, situés auprès d'un hameau et dans le voisinage d'un aqueduc ruiné : cet ensemble porte le nom de *Ras-el-Aïn*. La margelle de ces puits, considérablement exhaussée, permet à l'eau qui bouillonne et qui est poussée par une force souterraine, de s'élever à plusieurs mètres au dessus du sol. Ces sources magnifiques étaient conduites vers Tyr par l'aqueduc dont on voit une partie; aujourd'hui elles fécondent ce point de la côte, et après avoir fait tourner quelques moulins, vont se perdre, presque aussitôt, dans la mer. Quelques-uns appellent à tort ces puits les *puits* ou *vasques de Salomon*. A quel titre ce prince serait-il venu construire un pareil ouvrage aux portes mêmes de la seconde capitale du roi Hiram?

En quittant Ras-el-Aïn, j'allai voir, à une forte lieue de là, la tombe de ce roi de Phénicie ou du moins le monument que l'on désigne sous le nom de *Tombeau d'Hiram*. En route, on remarque de divers côtés des caveaux funéraires, creusés, comme à Saïda, dans le flanc des rochers. Ils se montrent en plus grand nombre à l'endroit nommé *El-Awwatin* : c'est là que devait se trouver la principale nécropole de Tyr. Le tombeau d'Hiram se présente sous un aspect des plus imposants. C'est une construction carrée, formée d'énormes blocs à encadrements sculptés et surmontée par une pyramide écrasée, composée seulement de deux pierres cyclopéennes, entre lesquelles a été ménagée une cavité, sans doute destinée à recevoir le cercueil. Si ce monument n'a point servi à la sépulture de l'allié et de l'ami de Salomon, il n'en offre pas moins des carac-

dans le voisinage d'une colline percée, sur la droite, de trous nombreux, qui ne sont autre chose que des tombeaux taillés dans le rocher. Plus près de Khan-en-Nakoura, on traverse un torrent, qui descend d'une colline plus élevée, sur le versant de laquelle apparaissent les ruines d'une ville inconnue. On l'appelle aujourd'hui *Oum-el-Aamith* « la Mère des Colonnes » ; on y voit, en effet, quelques colonnes encore debout. Vingt minutes après, nous étions rendus au khan.

Nous nous remîmes en marche après un repos de deux heures, et fîmes d'une seule traite la distance qui sépare Khan-en-Nakoura de *Ez-Zib*, village situé sur une petite colline, au bord de la mer, et tout entouré de palmiers qui commencent à retrouver ici leur beauté des contrées méridionales de la Perse. Ez-Zib est l'ancien *Achzib* de la tribu d'Aser. C'est dans cette ville que vers l'an 40 avant Jésus-Christ, au témoignage de Flavius-Josèphe, Hyrcan, roi des Juifs, eut les oreilles coupées par les ordres d'Antigone, son neveu, qui venait d'usurper son trône, et que Phasaël, frère d'Hérode, pour échapper au supplice que lui préparait le même Antigone, se brisa la tête contre les murs de sa prison. Il n'y a rien de plus à noter sur cette partie de la route. Après un court repos à Ez-Zib, nous entamâmes, dans de meilleures conditions, les trois lieues qui restent à faire pour arriver à Saint-Jean-d'Acre (*Akka*).

La route se ressent des approches de cette ville et l'on passe, sur des ponts en maçonnerie, les principaux ruisseaux ou torrents qui la traversent et dont les plus forts sont le *Nahr-Mafshour* et le *Nar-es-Smérièh* qui coule près du village de ce nom et fournit à Saint-Jean-d'Acre une partie de ses eaux au moyen d'un aqueduc d'une cen-

de l'empereur romain Alexandre Sévère, qui y reçut le jour vers l'an 209, Ptolémaïs, devenue chrétienne dès le commencement, avait déjà des évêques, dont l'un, Énée, figure au grand concile de Nicée de 325. On ne lit plus son nom jusqu'en 1104, époque où Baudouin Ier, roi chrétien de Jérusalem, l'enleva aux musulmans, en même temps que Jaffa, Sidon, Beyrouth et Tripoli. Le port de Ptolémaïs servit alors d'abordage aux flottes des Vénitiens, des Pisans et des Génois qui transportaient les Croisés en Palestine. Cette première possession chrétienne dura jusqu'à la chute du royaume de Jérusalem, renversé en 1187, par le fameux Saladin après sa grande victoire de Tibériade. Au lendemain de la bataille, selon l'historien arabe Ibn-Alatir, Saladin tourna ses pas du côté de la ville d'Acre et y entra sans presque rencontrer de résistance. Les habitants eurent la faculté de rester, mais ils préférèrent quitter la ville, emportant avec eux tout ce qui était d'un transport facile. Les musulmans firent, en entrant, leur prière dans la principale église, qui, après avoir longtemps servi de mosquée, avait été convertie en temple chrétien. Les maisons et les terres furent distribuées aux émirs et aux gens de l'armée. L'écrivain arabe fait observer que la ville d'Acre était alors l'entrepôt principal du commerce de l'Europe avec l'Orient. « On y trouvait, dit-il, de l'or, de l'argent, de l'écarlate, des étoffes de Venise, du sucre et d'autres objets de prix. C'était le rendez-vous des marchands de la Grèce et de tous les pays des Francs. Les magasins regorgeaient de marchandises. Saladin distribua toutes ces richesses à ses émirs et à ses troupes. (1) »

(1) *Bibliothèque des Croisades*, 4e partie, p. 201.

par Saladin, qui occupait à la fois la ville et une partie de la campagne ; c'est ce qui explique la longueur de ce siége dont les historiens chrétiens et musulmans nous ont transmis les souvenirs vraiment épiques. Je ne le décrirai point; la narration de celui d'Antioche aura suffi pour rappeler l'animation et la grandeur de cette lutte mémorable de la Croix et du Croissant, de l'Occident et de l'Orient. Ce n'est point sans une vive émotion qu'on parcourt cette plaine où l'on se battit pendant plus de trois ans et où furent livrés plus de cent combats et neuf grandes batailles, dont la prise de Ptolémaïs par les Croisés fut le fruit. Elle est bornée au nord par le mont Saron et s'étend quatre lieues dans le sud jusqu'au pied du Carmel ; de la mer aux montagnes sa largeur varie d'une lieue à une lieue et demie. Une rivière, d'une célébrité antique, la coupe en deux et va se jeter dans la mer à un quart d'heure de la ville. C'est l'ancien *Bélus* dans le lit et sur les bords duquel les Tyriens venaient chercher du sable pour la fabrication du verre qu'ils avaient inventé et où ils excellaient. Les Arabes lui ont donné le nom de *Nahr-en-Naaman* (rivière d'Eau douce).

Dès le lendemain de la prise de Ptolémaïs, le roi de France s'était rembarqué pour l'Europe, laissant au roi d'Angleterre le commandement exclusif de l'expédition. On sait le cruel et impolitique massacre des trois mille prisonniers musulmans accompli sous les murs de Ptolémaïs, par les ordres de Richard, sans doute comme une vengeance des pertes immenses éprouvées par les Croisés venus au nombre de plus de 500,000, et dont le quart à peine put revoir sa patrie. Parmi les héros chrétiens que cette plaine fameuse vit tomber, l'histoire cite Frédéric,

duc de Souabe, les comtes de Flandre, de Champagne et de Blois, Albéric Clément, maréchal du roi de France, André de Brienne, Guy de Chatillon, Bernard de Saint-Valery, Geoffroi d'Aumale, le vicomte de Chatellerault, Josselin de Montmorency, Raoul de Marle, Vautier de Magny et les archevêques de Besançon et de Cantorbéry. Cette énumération devrait se compléter par la mention des morts illustres fournis par la noblesse anglaise et allemande et qui fait défaut dans les historiens. Ce fut alors que les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de cette ville, s'établirent dans Ptolémaïs, qui de leur nom, joint au nom plus antique de la ville, commença à s'appeler *Saint-Jean-d'Acre*. Après divers combats, Saladin et Richard, l'année suivante, conclurent la paix. Les chrétiens eurent en partage Jaffa, Cesarée, Arsouf, Kaïpha, Saint-Jean-d'Acre et Tyr; le reste de la Palestine demeura aux musulmans, auxquels on n'avait pu arracher Jérusalem, dont la reprise était le principal but de l'expédition. La paix signée, Richard reprit la route de ses États, et Saladin se retira à Damas où il mourut l'année suivante.

Les croisades postérieures s'accomplirent en dehors des contrées syriennes et phéniciennes. La quatrième (1202-1204) n'alla pas plus loin que Constantinople, où les chrétiens établirent facilement leur empire latin dans la personne de Baudouin, comte de Flandre. La cinquième (1217-1221), dirigée vers l'Égypte, y obtint de médiocres succès. La sixième valut encore pour dix ans aux chrétiens la possession de Jérusalem, cédée volontairement par le neveu de Saladin, Melik-el-Kamel, à l'empereur Frédéric II, chef de l'expédition (1229-1239). Les deux dernières, dues à l'initiative du roi de France Louis IX, eurent l'Afrique

pour théâtre. Fait prisonnier dans la première, le saint roi, en 1250, après avoir chèrement recouvré sa liberté, vint en Palestine et y passa quatre ans occupé à fortifier les quelques places que les chrétiens y possédaient : de ce nombre fut Saint-Jean-d'Acre, dont il fit réparer les murailles, et où, dès 1234, les Franciscains (Frères Mineurs) s'étaient établis à côté des chevaliers de Saint-Jean.

Cette ville demeura le plus fort établissement des chrétiens sur la côte; elle fut deux fois inutilement assiégée par le sultan d'Égypte Bibars, qui leur avait déjà enlevé Césarée, Arsouf, Safed, Jaffa et la principauté d'Antioche. Le successeur de celui-ci, Kélaoun, reprit, à son tour, Laodicée (Tortose) et Tripoli. Enfin, en 1290, Saint-Jean-d'Acre, seul reste de tant de conquêtes, finit par succomber après un siége de quarante jours. Cette chute de l'ancienne Ptolémaïs clôt la grande épopée qui, durant deux siècles entiers, mit aux prises l'Europe chrétienne avec l'Asie et l'Afrique musulmanes. « Le siége d'Acre, dit au quatorzième siècle l'écrivain arabe Makrizi, dura quarante jours; quelques émirs et plusieurs soldats y souffrirent le martyre. La ville fut entièrement démolie; les remparts furent abattus; on rasa les églises et les maisons. » D'après un autre chroniqueur, Aboul-Mahassem, « la ville fut livrée au pillage et tous les habitants massacrés ou réduits en servitude. » Tyr et Beryte s'empressèrent de faire leur soumission. « Ainsi, s'écrie Aboulféda, l'historien de cette lutte suprême où il avait figuré comme acteur, ainsi les places chrétiennes rentrèrent sous les lois de l'islamisme ; ainsi fut lavée la souillure imprimée par la présence des Francs, de ces Francs naguère si redoutables. C'est à Dieu que nous sommes

redevables de ce bienfait; soyons-en reconnaissants, et rendons au Seigneur de solennelles actions de grâces (1). »

On a bien mal jugé cette grande affaire des croisades. La philosophie n'a vu là qu'un fanatisme inutile, et on a été plus sévère pour les chrétiens, désirant affranchir des frères, que pour les musulmans qui étaient les oppresseurs et les persécuteurs des chrétiens. Quoi de plus naturel pour les sectateurs du Christ, que de vouloir être en possession des lieux illustrés et sanctifiés par la prédication, la passion et la mort de leur Dieu, lorsqu'on est forcé de convenir que les enfants de Mahomet se fussent fait tuer jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner Medine ou la Mecque à ceux qui pour eux étaient également les infidèles!

Saint-Jean-d'Acre, de même que la Palestine et le reste de la Syrie, après l'expulsion des chrétiens, restèrent au pouvoir des sultans d'Égypte jusqu'aux conquêtes de l'empereur ottoman Selim Ier qui assujettit à la fois d'Égypte et la Syrie. Mais la suzeraineté de Constantinople était souvent plus nominale que réelle sur ces provinces éloignées. Au commencement du XVIIe siècle Fakhr-Eddin, émir ou prince des Druzes, déjà maître des montagnes du Liban, s'était emparé d'une partie des côtes de la Phénicie et notamment d'Acre où il commandait en souverain. Ce fut lui qui fit combler en grande partie le port de la ville comme ceux de Saïda et de Tyr, pour se mettre à couvert des attaques de la flotte ottomane, ce qui ne l'empêcha pas, comme je l'ai dit, d'être vaincu et pris par Amurat IV qui le fit étrangler en 1635. Un siècle après paraît une autre célébrité locale qui continue ces traditions d'indé-

(1) *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, pp. 570, 572 et 575.

pendance. Ce fut le fameux Dâher, cheik de l'une de ces tribus d'Arabes-Bédouins qui fréquentaient les bords du Jourdain et les environs du Lac de Tibériade. Il commanda vingt-six ans en maître à Saint-Jean-d'Acre, de 1750 à 1776. Volney a raconté en détail son histoire dans le vingt-cinquième chapitre de son ouvrage sur la Syrie et l'Égypte, et l'on y voit Dâher, jusqu'à un âge très-avancé, faire preuve d'un véritable génie politique sur un petit théâtre successivement agrandi par ses conquêtes. Il mourut à son tour de mort violente, assassiné par les ordres de l'un de ses officiers, dont la trahison avait livré sa capitale au Capitan-pacha Hassan chargé de la faire rentrer sous la domination de la Porte. Dâher fut remplacé dans le commandement de Saint-Jean-d'Acre par Ahmed, déjà gouverneur de Beyrouth, et qui avait contribué à la chute du puissant cheik. Celui-ci fut ce terrible *Djezzar*, connu seulement sous ce surnom qui signifie *Boucher*, et rendu célèbre par son heureuse résistance contre les armes jusque-là victorieuses du général Bonaparte. Né en Bosnie vers 1720, vendu comme esclave en Égypte, et de simple mameluk devenu successivement gouverneur du Caire, de Beyrouth et d'Acre, Djezzar-Pacha profita de la conquête de l'Égypte par les Français pour se rendre encore plus indépendant que ne l'avaient été Dâher et Fakhr-Eddin.

La ville de Saint-Jean-d'Acre lui dut beaucoup, de même qu'elle avait eu à se louer du gouvernement de son prédécesseur. Volney constate en ces termes cette restauration à laquelle il avait assisté : « Depuis l'expulsion des Croisés, la ville était restée presque déserte ; mais de nos jours les travaux de Dâher l'ont ressuscitée ; ceux que Djezzar y a

fait exécuter depuis dix ans, la rendent aujourd'hui l'une des premières villes de la côte. On vante la mosquée de ce Pacha comme un chef-d'œuvre de goût. Son bazar ou marché couvert, ne le cède point à ceux d'Alep même, et sa fontaine publique surpasse en élégance celle de Damas. Ce dernier ouvrage est aussi le plus utile, car jusqu'alors Acre n'avait pour toute ressource qu'un assez mauvais puits; mais l'eau est restée comme auparavant de médiocre qualité. L'on doit savoir d'autant plus de gré au Pacha de ses travaux, que lui-même en a été l'ingénieur et l'architecte : il fait ses plans, il trace ses dessins et conduit les ouvrages. Le port d'Acre est un des mieux situés de la côte, en ce qu'il est couvert du vent de Nord et de Nord-Ouest par la ville même; mais il est comblé depuis Fakhr-Eddin. Djezzar s'est contenté de pratiquer un abord pour les bateaux. La fortification, quoique plus soignée qu'aucune autre, n'est cependant d'aucune valeur; il n'y a que quelques mauvaises tours basses près du port, qui aient des canons; encore ces pièces de fer rouillé sont-elles si mauvaises, qu'il en crève toujours quelques-unes à chaque fois qu'on les tire. L'enceinte du côté de la campagne n'est qu'un mur de jardin sans fossés (1). » Lors du siége de Saint-Jean-d'Acre par les Français ces fortifications rudimentaires avaient fait place, sous la direction du général anglais Smith, à un système de défense tout européen qui explique l'échec du brillant conquérant de l'Italie et de l'Égypte. Djezzar mourut en 1804 dans sa pleine puissance, ayant signalé sa longue administration par une foule d'actes de cruauté qui justifiaient un nom dont il aimait

(1) *Voyage en Syrie et en Égypte*, 1783-1785, par Volney, t. II, p. 114.

lui-même à se parer. La Porte redevint maîtresse de Saint-Jean-d'Acre jusqu'en 1832, époque où Ibrahim-Pacha, après un siége de six mois, s'en empara pour le compte de son père. A huit ans de là, elle fut reprise par l'escadre anglo-autrichienne qui la remit de nouveau à la Turquie. Dans le bombardement de 1840, la mosquée de Djezzar-Pacha eut beaucoup à souffrir; sa coupole même fut entièrement renversée : elle a été réparée depuis. Ce temple, qui est, en effet, fort beau, s'élève au milieu d'une grande place en partie dallée et en partie plantée de palmiers; tout autour règne une galerie soutenue par des colonnes en marbre de diverses couleurs, alternées avec d'autres colonnes en granit rouge et gris dont la majeure partie provient des ruines de l'ancienne Tyr.

Le vendredi 8 mai, le frère Liévin et moi nous nous remîmes en route dans l'après-midi pour nous rendre au Mont-Carmel. C'est une course seulement de trois lieues et demie, qui se fait en contournant, sur le bord de la mer, la baie semi-circulaire dont Saint-Jean-d'Acre et la pointe du Carmel forment les deux extrémités. A un quart d'heure d'Acre vient, je l'ai dit, le *Nahr-en-Naaman* (l'ancien Belus), ce petit fleuve qui autrefois portait le nom d'un dieu, comme l'Adonis qui se jette dans la Méditerranée entre Beyrouth et Byblos. C'est sur le bord du Bélus qu'au dire de Flavius Josèphe avait été élevé le tombeau de Memnon, général de Perse, qui mesurait cent coudées (cinquante mètres) dans tous les sens. Deux lieues plus loin, la route traverse un cours d'eau plus considérable, c'est le *Cison* que les Arabes appellent *Nahr-el-Moukata* et qui prend sa source dans les montagnes de la Judée. C'est sur cette partie de la plage, comprise entre le Bélus et le Cison, qu'on ramasse

CHAPITRE VIII

Voyage de Terre-Sainte. — Mont-Carmel. — Nazareth. — Mont-Thabor. — Lac de Galilée. — Tibériade. — Capharnaüm. — Bethsaïda. — Magdala. — Samarie. — Naplouse. — Bethel. — Arrivée à Jérusalem.

Sorti de Kaïpha, en vingt ou vingt-cinq minutes, on arrive au pied du Carmel, que recouvre un petit bois d'oliviers centenaires. Une montée assez raide vous fait parvenir, en vingt autres minutes, au sommet du promontoire sur lequel se trouve un couvent, à une hauteur de 600 mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer. C'est de ce monastère qu'est sorti, son nom l'indique, l'ordre des *Carmes* si connu et si estimé dans le monde chrétien, et qui perpétue sur cette sainte montagne les traditions d'hospitalité auxquelles les voyageurs de toute communion ont rendu justice.

Le couvent actuel, qui est une reconstruction moderne remontant à une quarantaine d'années, offre toutes les commodités désirables. C'est un grand bâtiment carré à deux étages. Au premier on a disposé une succession de chambres proprement meublées, destinées aux voyageurs qui sont censés les payer un bon prix d'hôtel ; mais on ne



et le gouvernement de la Restauration eut l'influence d'obtenir de la Porte un firman qui rétablissait les Carmes dans leur droit immémorial sur la pointe du Carmel. Ce premier succès obtenu, le supérieur de l'ancien couvent, le frère Jean-Baptiste, se mit en route pour l'Europe où il recueillit d'abondantes aumônes qui lui permirent, au retour, de commencer la construction d'un nouveau monastère. Ces quêtes furent continuées avec plus de fruit encore par le frère Charles, que tout le monde chrétien a connu, et c'est grâce à cette souscription universelle que le couvent du Mont-Carmel a pu être rebâti en moins de quinze ans sur de nouvelles et plus vastes proportions.

Aux temps antiques, cette montagne recevait un culte païen, et les voyageurs y honoraient le *Dieu-Carmel*, dans un temple que Pythagore visita plusieurs fois, si l'on en croit Jamblique, écrivain du quatrième siècle. Suétone raconte que l'empereur Vespasien vint consulter l'oracle du Carmel, qui lui annonça le succès de ses entreprises, même les plus difficiles : de ce nombre fut, sans doute, la conquête de Jérusalem par son fils Titus. Ce fut vers ce temps que des anachorètes chrétiens s'établirent dans ce lieu sanctifié par le séjour des prophètes. Au IVe siècle, la mère de Constantin, sainte Hélène, y bâtit une église. Dès l'année 412 les solitaires du Mont-Carmel, qui déjà avaient donné plusieurs saints à l'Église, reçurent une règle que rédigea pour eux Jean, patriarche de Jérusalem. Ce ne fut qu'au XIIIe siècle qu'ils se constituèrent en communauté, sous le nom de Religieux du Carmel ou de Carmes et avec une règle nouvelle que leur donna un autre patriarche de Jérusalem, saint Albert : c'est celle sous laquelle ils vivent encore. Lors de la prise de Saint-

lequel fut général de l'ordre du Carmel, et institua depuis à Rome la confrérie du Scapulaire, à laquelle s'affilia Édouard Ier, roi d'Angleterre, ainsi que saint Louis, dans la visite qu'il fit au Carmel, en 1252. A un quart d'heure de là, nous atteignîmes le versant de la montagne où est située l'*École des Prophètes*. On appelle de ce nom une grotte naturelle, agrandie par la main de l'homme, qui forme une pièce de quatorze mètres de long sur huit de large, et d'une hauteur de six mètres. C'est là, dit-on, qu'Élie et Élisée enseignaient leurs disciples. Ce lieu est en la possession des musulmans qui en font payer l'entrée.

En sortant de l'École des Prophètes, ceux qui visitent le Mont-Carmel se dirigent du côté de la mer, en descendant le versant sud-ouest, et l'on s'arrête un instant sur une éminence couverte de ruines. C'est au pied de cette hauteur qu'une tempête jeta le navire qui ramenait saint Louis en France, par suite de la nouvelle de la mort de Blanche de Castille, sa mère. On suit du regard le prolongement de la partie méridionale de la côte, qui s'étend en ligne droite du Carmel à Jaffa. A une petite distance, on aperçoit des ruines qui couvrent une petite presqu'île. Là était, dit-on, dans l'antiquité, une ville que Strabon appelle *Sycaminon* (la Ville des Sycomores). Les Templiers, en 1218, construisirent en cet endroit, mais tout à fait au bord de la mer, un château, appelé *Castellum peregrinorum*, pour protéger le débarquement et l'embarquement des pèlerins. Abandonné et ruiné en 1291, après la prise de Saint-Jean-d'Acre, le Château des Pèlerins, qui porte aujourd'hui le nom d'*Athlith*, témoigne encore, par ses magnifiques restes, de la solidité et de la beauté de sa construction. Une nouvelle demi-heure de marche nous

port, mais une rade assez sûre. La ville, enceinte d'un vieux mur délabré et fort salement tenue, compte de trois à quatre mille habitants, dont un millier seulement de musulmans; le reste se compose, en proportion à peu près égale, de juifs et de chrétiens, parmi lesquels dominent les Grecs non-unis. Le commerce européen fréquente Kaïpha, et la plupart des puissances y ont un agent consulaire. La première croisade donna à cette ville quelque célébrité. Dans l'organisation du royaume de Jérusalem, Tancrède reçut en souveraineté de Godefroy de Bouillon Kaïpha en même temps que la principauté de la Galilée; le héros du Tasse y construisit une citadelle dont l'une des tours domine encore la ville du côté du sud-est. Kaïpha posséda aussi deux églises, l'une bâtie par Tancrède, l'autre par saint Louis, et jusqu'à la chute définitive des Croisés, elle eut un évêque qui relevait du métropolitain de Césarée.

D'après le programme que m'avait proposé le frère Liévin et que je m'étais empressé d'adopter, ne pouvant choisir un meilleur guide, nous devions d'abord nous rendre à Nazareth (*Nazzara*), pour, de là, aller visiter le Thabor, Tibériade, Capharnaüm et les bords de la mer de Galilée; puis, revenant sur nos pas, et poursuivant directement au sud, nous nous proposions de gagner Jérusalem par la voie de la Samarie, ce qui me procurerait la connaissance de Sébastièh et de Naplouse : une fois à Jérusalem, et après une suffisante exploration de la Ville-Sainte, je ferais quelques excursions à Bethléem, aux Bassins de Salomon, à la Mer Morte, au Jourdain, à Jéricho, etc.; enfin, au retour, je visiterais Ramléh et Jaffa, où je me rembarquerais pour Beyrouth. Pressé, par mes affaires et l'état de ma santé, de rentrer en Europe après une absence de

trois ans, je n'avais donc le pouvoir et le désir de connaître que la Galilée, la Samarie et la Judée. Il fallait renoncer à parcourir, au delà du Jourdain, la Pérée (*Haouran*), cette quatrième division de la Palestine, si bien décrite du reste par M. le duc de Luynes, qui l'avait visitée quatre ans auparavant.

Il existe trois routes pour se rendre de Kaïpha à Nazareth : la première, la plus facile, par Djedda, la seconde, plus directe mais moins aisée, en passant à Cheph-Amr, la troisième par Safoûrièh (Séphoris), bourg habité par une population de musulmans fanatiques qui quelquefois inquiètent les voyageurs. Ayant donné la préférence à la première, nous longeâmes pendant quelque temps la montagne du Carmel, en suivant une plaine marécageuse jusqu'à l'important village de Yasour, habité par les Druzes qui y cultivent de grands jardins fruitiers où l'on remarque quelques palmiers. A une heure de là vient Yelamèh, autre village druze de moindre importance, situé au pied même de la montagne du Carmel. Un quart d'heure après, on arrive sur le bord du Nahr-el-Moukata (le Cison), que l'on passe dans le voisinage de la verte colline de Tel-Amr. La route que je suivais n'est point celle qu'il faut choisir pendant la saison des pluies ; mais, au mois de mai, le Cison y est peu considérable, ce n'est qu'un torrent qui ne nous présenta aucun obstacle. A vingt minutes du Cison se trouve le petit village de Hartièh, caché dans un pâté de collines bien boisées en chênes-verts, oliviers, etc., mélangés d'arbustes et de grandes broussailles en fleurs. Nous nous installâmes sous l'un de ces bouquets de bois pour déjeuner, et, après une heure de repos, nous entamâmes notre seconde étape : cette première marche

nous avait pris quatre heures; la seconde, un peu moins longue, mais plus intéressante, nous amena en vue de Nazareth.

La première heure vous met à Djedda, l'antique Jédala de la tribu de Zabulon, simple hameau aujourd'hui, qui présente, sur la hauteur, une trentaine de maisonnettes protégées par une haie de cactus. A une demi-lieue plus loin, on rencontre un groupe de ruines sans caractère, auquel les habitants donnent le nom de Zebda; à côté doit avoir existé une nécropole représentée par des chambres taillées dans le roc et par quelques sarcophages aux couvercles arrondis, relevés en corne à chaque coin. Vingt minutes après, nous nous trouvâmes à l'entrée de la plaine d'Esdrelon. Cette plaine jouit d'une grande réputation, un peu surfaite, car les musulmans l'appellent « le Paradis de la Syrie ». Elle est cependant grande et belle, et montre un sol généralement riche et cultivé. L'année précédente, une colonie prussienne, d'une douzaine de travailleurs, était venue s'établir dans cette même partie de la plaine d'Esdrelon, où le gouvernement turc lui avait gracieusement concédé des terres; mais, soit ardeur du climat, soit peut-être insalubrité de l'air, quelques mois après, le plus grand nombre était mort et le reste, plus ou moins malade, avait été obligé de quitter la place. En cheminant, on laisse à droite le village de *Maloul*, placé sur une hauteur, et que mon compagnon, profondément versé dans l'histoire du pays, croit être l'ancienne Mérala de la tribu de Zabulon. Je ne jugeai pas à propos de me détourner de ma route pour visiter quelques ruines informes que le frère Liévin, à en juger par de nombreux fragments de colonnes et de chapiteaux, pense avoir été un palais ou

un temple. Nous gravissions déjà la ceinture de hautes

avoir bien vu ces lieux, qui rappellent les trente premières et heureuses années de l'existence de l'Homme-Dieu, que je devais me diriger vers Jérusalem, comme lui, pour assister au spectacle sublime de sa Passion, sur ce théâtre de son amour divin et de ses humaines douleurs.

Des milliers et des milliers de chrétiens ont fait avant moi ce pélèrinage de la Terre-Sainte, et, parmi eux, des centaines d'écrivains ont raconté leurs impressions, en décrivant longuement les lieux que l'Écriture, l'ancien Testament comme le nouveau, ont rendus mémorables ou sacrés. Analyser, citer même ces innombrables ouvrages serait un travail auquel ne suffiraient pas les pages réservées à cette dernière partie de ma relation; aussi me contenterai-je d'une exposition abrégée de ce qui a été si bien développé déjà, et me bornerai-je à rappeler, dans le moins de mots possible, le long de ma marche, la sainte histoire qui a bercé notre enfance. J'avais avec moi, pendant ce voyage, les éloquentes relations des deux plus grands écrivains modernes qui aient visité cette terre, Chateaubriand et Lamartine. Je choisis, parmi les pages les plus poétiques et les mieux inspirées du second, ces lignes consacrées à Nazareth et à ses environs :

« Ce n'était plus un grand homme ou un grand poëte dont je visitais le séjour favori ici-bas : c'était l'homme des hommes, l'homme divin, la nature et le génie et la vertu faits chair; la Divinité incarnée, dont je venais adorer les traces sur les rivages mêmes où il en imprima le plus, sur les flots mêmes qui le portèrent, sur les collines où il s'asseyait, sur les pierres où il reposait son front. Il avait, de ses yeux mortels, vu cette mer, ces flots, ces collines, ces pierres, ou plutôt cette mer, ces collines, ces pierres

l'avaient vu; il avait foulé cent fois ce chemin où je marchais respectueusement; ses pieds avaient soulevé cette poussière qui s'envolait sous les miens; pendant les trois années de sa mission divine, il va et vient sans cesse de Nazareth à Tibériade, de Jérusalem à Tibériade; il se promène dans les barques des pêcheurs sur la mer de Galilée; il en calme les tempêtes; il y monte sur les flots, en donnant la main à son apôtre de peu de foi comme moi. La grande et mystérieuse scène de l'Évangile se passe presque tout entière sur ce lac et au bord de ce lac et sur les montagnes qui entourent et qui voient ce lac. Voilà Emmaüs, où il choisit au hasard ses disciples parmi les derniers des hommes, pour témoigner que la force de sa doctrine est dans sa doctrine même, et non dans ses impuissants organes. Voilà Tibériade, où il apparaît à saint Pierre et fonde en trois paroles l'éternelle hiérarchie de son Église. Voilà Capharnaüm; voilà la montagne, où il fait le beau sermon de la Montagne; voilà celle où il prononce les nouvelles Béatitudes, selon Dieu; voilà celle où il s'écrie : *Misereor super turbam!* et multiplie les pains et les poissons, comme sa parole enfante et multiplie la vie de l'âme; voilà le golfe de la pêche miraculeuse; voilà tout l'Évangile enfin avec ses paraboles touchantes et ses images tendres et délicieuses, qui nous apparaissent telles qu'elles apparaissaient aux auditeurs du divin Maître, quand il leur montrait du doigt l'agneau, le bercail, le bon pasteur, le lis de la vallée; voilà enfin le pays que le Christ a préféré sur cette terre, celui qu'il a choisi pour en faire l'avant-scène de son drame mystérieux, celui où, pendant sa vie obscure de trente ans, il avait ses parents et ses amis selon la chair, celui où

cette nature, dont il avait la clef, lui apparaissait avec le plus de charmes; voilà ces montagnes où il regardait comme nous s'élever et se coucher le soleil qui mesurait si rapidement ses jours mortels : c'était là qu'il venait se reposer, méditer, prier et aimer les hommes et Dieu (1). »

C'est sous l'invocation de cette belle page que je commence ma visite de Nazareth et des pays environnants.

La nouvelle Nazareth, comme l'ancienne, justifie son nom de *Nazzara*, qui veut dire « couronne de fleurs ». Cette vallée, avec ses bosquets d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de nopals épineux, encadrant les blanches maisons à terrasses où vivent encore plus de trois mille chrétiens, est un digne théâtre des deux saintes enfances qui s'y sont écoulées, celle de Marie et celle de Jésus (2). Mais lorsqu'on pénètre dans la ville, on ne trouve plus rien de cette poésie; les rues sont étroites, sales, mal nivelées. Rien n'arrête les yeux, sauf une mosquée, avec son minaret qui se dresse, là, comme l'étendard de l'islamisme, un moment abattu, et trop tôt redevenu triomphant. Ce qui console, toutefois, et ce qui donne à Nazareth son cachet toujours chrétien, c'est le beau couvent des Pères de la Terre-Sainte ou Franciscains, qui s'élève près de la ville, à quelques pas de l'endroit où était, assure-t-on, la maison habitée par la sainte Famille. La croix y maintient son empire, et ces lieux, consacrés par notre foi, obtiennent presque le respect des enfants de Mahomet, lesquels forment, au plus, les deux cinquièmes

(1) *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (1832-1833) ou *Notes d'un voyageur*, par M. de Lamartine. Paris, 1849, chez Furne, libraire, t I, page 263.

(2) D'autres font naître la Vierge à Jérusalem.

elle échappa à la destruction. Après la prise de Jérusalem, Tancrède, devenu prince de la Galilée, restaura l'église de l'Annonciation, et Nazareth devint le siége métropolitain de la province. Six archevêques s'y sont succédés, jusqu'à la reprise de la Galilée par Saladin.

En l'an 1114, c'est-à-dire quinze années seulement après la prise de possession chrétienne, un voyageur, venu de l'extrémité de l'Europe, l'Ygoumène russe Daniel visitait Nazareth, et donnait du sanctuaire de l'Annonciation une description trop intéressante et trop précieuse pour que je ne la reproduise pas ici. « Une grande et belle église, dit-il, s'élève au milieu de la ville; cette église a trois autels. Après y être entré, on aperçoit, du côté gauche, une grotte qui a deux portes; on y descend par des gradins. On voit alors à main droite la cellule de la Sainte-Vierge, où elle a demeuré avec l'Enfant-Jésus, notre Dieu, et où elle l'allaita. Dans la même grotte, entrant par la porte occidentale, on voit, à main gauche, le sépulcre de saint Joseph, le fiancé de Marie; il y a été enseveli par les mains de Jésus-Christ lui-même. On fait voir aussi dans cette grotte, près de la porte, la place où Marie était occupée à tisser une étoffe de pourpre lorsque l'ange Gabriel, envoyé par Dieu, se présenta devant elle. Un autel est érigé sur cette place pour l'office de la sainte messe. Le lieu occupé par la grotte était celui de la maison de Joseph, et c'est là que cet événement a eu lieu, et c'est sur cette grotte qu'on a érigé une église consacrée à l'Annonciation. Ce lieu avait été dévasté, et ce sont les Francs qui ont actuellement rétabli les bâtisses avec le plus grand soin. Un évêque latin, très-riche, y réside et tient ce lieu sous sa dépendance. »

L'Ygoumène Daniel écrivait au commencement de la domination chrétienne; voici comment s'exprime un autre voyageur, le grec Phocas, à la veille de l'expulsion des Croisés (1185) : « La maison de Joseph a été transformée en une église magnifique. Dans la partie gauche (le bas-côté nord), près de l'autel, se trouve une grotte, non pas creusée dans les entrailles de la terre, mais d'une profondeur peu considérable et ouverte aux regards. L'entrée est ornée d'un placage de marbre blanc. Un peintre y a, en outre, représenté l'ange descendant sur ses ailes près de la Mère restée vierge, et la saluant de la bonne nouvelle; elle file de la laine avec gravité ; l'ange semble lui parler. On voit ensuite la Vierge, troublée par ce spectacle inattendu, laisser presque tomber de sa main la laine pourpre, et, détournant le visage, sortir effrayée de sa chambre, puis rencontrer une voisine amie et l'embrasser tendrement. En pénétrant dans la grotte et en descendant quelques marches, on contemple cette antique maison de Joseph dans laquelle la Vierge, à son retour de la fontaine, fut saluée par l'Archange. L'endroit précis où eut lieu l'Annonciation est marqué par une croix noire incrustée dans une plaque de marbre blanc, et placée sous un autel; à droite, un petit édicule indique la place favorite de la Vierge; à droite encore est une petite chambre, privée de lumière, dans laquelle, dit-on, habita le Christ, depuis le retour d'Égypte jusqu'à la mort du Précurseur (1). »

En 1253, avant son retour en France, saint Louis visita

(1) Je prends ces traductions dans le bel ouvrage publié en 1860 par M. le comte Melchior de Vogüé, sous ce titre : *Les Églises de la Terre-Sainte*. Paris, librairie de Victor Didron.

encore ce temple dans son état primitif. Dix ans après, le sultan Bibars envoyait dans la Galilée un corps de mameluks qui s'emparèrent de Nazareth et détruisirent de fond en comble l'église de l'Annonciation, fondée par Constantin et embellie par les Croisés. Pendant les trois siècles suivants, les Franciscains, qui en avaient la garde, cherchèrent, à plusieurs reprises, à s'établir sur ses ruines ou dans son voisinage. Toujours chassés, souvent maltraités, ce ne fut qu'en 1620 qu'ils obtinrent de l'émir Fakhr-Eddin, possesseur de la Galilée et de la Basse-Phénicie, l'autorisation de rebâtir une église sur le sanctuaire de l'Annonciation et de restaurer le monastère qui l'entourait. Le déblaiement du sol mit à découvert les fondements de l'ancien temple et notamment les bases des deux rangées de colonnes dont il était décoré. Mais, dix-huit ans après, nouvelle persécution. Les tribus nomades du Haouran, ayant franchi le Jourdain, s'attaquèrent à Nazareth; la nouvelle église fut incendiée et les religieux n'échappèrent qu'à grand peine à un massacre général. C'est seulement en 1730 que les Franciscains ont édifié la chapelle qu'on voit aujourd'hui. « L'église est petite, dit l'exact comte de Vogüé, mais bien disposée; le chœur et l'autel principal sont situés au dessus de la grotte : on y monte par deux rampes placées à droite et à gauche de l'ouverture du sanctuaire inférieur. Je n'insiste pas sur ces détails que de nombreux dessins ont suffisamment fait connaître. Quant au style de cette moderne construction, je n'ai pas en m'en occuper. » Je n'ai rien remarqué, en effet, qui intéresse l'art à un degré quelconque. Il n'en était pas de même de l'édifice antique restauré par les Croisés, à en juger par les fragments de sculpture qui en proviennent et

qui ont été réunis dans la cour du couvent moderne.

Mais ce qui conserve intact son caractère d'ancienneté, qui est, en même temps, une preuve d'authenticité, c'est la grotte dite de la Maison de la Sainte-Vierge, dont j'emprunterai, pour finir, la description technique à l'ouvrage sans rival de M. de Vogüé. « Comme beaucoup d'habitations modernes de Nazareth et de la Palestine, cette maison était adossée au rocher, et une petite grotte naturelle servait de lieu de retraite. La maison a disparu, la grotte est restée. Après la paix de l'église (313), on la transforma en chapelle, c'est-à-dire on la prolongea du côté du midi par la construction d'une petite pièce voûtée d'arêtes et ornée de colonnes en granit gris; puis on façonna le fond de l'excavation pour en faire une abside, et on le tapissa d'une voûte en cul-de-four en appareil romain : le caractère antique de ces constructions ne saurait se méconnaître, il reporte invinciblement jusqu'au IVe siècle la tradition qui place en ce lieu l'Annonciation de Marie. Le mur laisse voir en beaucoup d'endroits la surface du rocher; c'est un calcaire blanc, friable, dont les pèlerins emportent de petits fragments comme un précieux souvenir de Nazareth. Une seconde grotte, entièrement taillée dans ce rocher, est en communication avec la première, au moyen d'un étroit couloir; elle n'offre rien de particulier à noter (1). » Un dernier détail. On descendait autrefois dans la grotte par un escalier de six marches; par suite de l'exhaussement du sol, occasionné par l'amoncellement des décombres du temple primitif, on a dû ajouter à l'escalier onze marches, en marbre blanc, comme les anciennes. La

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte.* Paris, 1860, p. 349.

messe est quotidiennement dite dans ce sanctuaire souterrain, sur un autel en marbre, au-devant duquel ont été gravés ces mots : HIC VERBUM CARO FACTUM EST.

En sortant de l'église de l'Annonciation, j'allai visiter, à un demi-kilomètre du couvent des Pères de Terre-Sainte, et à l'extrémité nord-est de la ville, une fontaine, la seule que possède Nazareth, et que l'on appelle « la Fontaine de la Sainte-Vierge ». Une tradition grecque prétend que Marie, étant venue là puiser de l'eau, y aurait été, une première fois, abordée par l'archange Gabriel, et que rentrée précipitamment et toute troublée dans sa maison, c'est quelques instants après qu'aurait eu lieu la Salutation, où elle apprit qu'elle serait la mère du Messie. On a tout récemment élevé, dans cet endroit, un tout petit édifice, bâti sur les fondements d'une construction plus ancienne. Cette fontaine est alimentée, au moyen d'un petit aqueduc, par l'eau d'un puits supérieur qui contient une source intarissable et qui est situé à une dizaine de mètres de là, dans une vieille chapelle, auprès de laquelle les Grecs schismatiques ont, depuis peu, construit une église. Cette tradition grecque doit être fort ancienne, car Arculphe, au VIIe siècle, et Phocas, au XIIe, font mention d'une église édifiée sur ce même puits. Quant au temple moderne, en forme de croix avec une coupole au centre, appelé Saint-Gabriel, il n'a rien de remarquable. Cette fontaine de la Vierge est en grande vénération auprès des chrétiens de Nazareth. « Bien des fois, au coucher du soleil (ajoute M. de Vogüé avec une grâce poétique peu familière aux savants), en contemplant les sveltes jeunes filles venir, la cruche sur l'épaule, puiser à la fontaine sacrée l'eau qui, dans leur naïve espé-

rance, devait bénir le repas de la famille; je me suis représenté la chaste épouse de Joseph venant aussi chercher l'eau du modeste ménage, avec les mêmes draperies élégantes et sévères, la même physionomie de douce fierté; car le costume de ces contrées n'a pas varié depuis dix-huit siècles, et les traits angéliques de Marie se reflètent, dit la légende, de génération en génération, sur le gracieux visage des vierges de Nazareth (1). »

A quelque distance de là, en revenant toujours dans le voisinage du couvent, on voit une petite église construite sur l'emplacement de la synagogue de Nazareth, fréquentée par Jésus. La tradition, qui détermine cet emplacement, est fort ancienne, car déjà, au VIe siècle, elle était constatée par Antonin de Plaisance. L'église est moderne et sert de paroisse aux grecs-unis. C'est dans la synagogue de Nazareth que fut prononcée la prédication fameuse recueillie par Saint-Luc, dans le quatrième chapitre de son Évangile. Les Nazaréens furent les derniers à croire à la divine mission du Christ. Ils réclamaient, pour se décider, des prodiges semblables à ceux qu'avaient vus les bords du lac de Galilée. Mais Jésus les leur refusait, et c'est un jour où ils le pressaient qu'il leur répondit ces paroles éternellement vraies : « Nul n'est prophète dans sa patrie. » Irrités de son refus et des reproches qu'il leur faisait de leur incrédulité, ses compatriotes se jetèrent sur lui, le poussèrent hors de la ville « et le menèrent au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie, pour l'en précipiter ; mais Jésus, passant au milieu d'eux, s'en alla (2). » Je

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*. Paris, 1860, p. 349.

(2) *Evangile selon Saint-Luc*, ch. IV, verset 29.

suivais, dans mon excursion, les indications du Livre-saint. En sortant de la synagogue, je me dirigeai donc vers un rocher culminant, situé à trois kilomètres au sud de Nazareth; on s'y rend en suivant un ravin que l'on remonte jusqu'à l'endroit désigné et appelé « le Précipice ». Il est marqué par quelques ruines mêlées de cactus, et ayant appartenu à une chapelle dont on reconnaît encore l'abside taillée dans le roc. Ce point n'a d'intéressant que la belle vue qu'il offre sur la plaine d'Esdrelon, à travers laquelle serpente le Cison, et sur le petit Hermon qui montre plusieurs villages sur son versant, et, à son pied, le bourg de Naïm. En retournant au couvent, le frère Liévin qui, je le dis sans reproche, ne me faisait grâce d'aucun souvenir soit traditionnel soit prouvé de cette terre dont il possède comme pas un les moindres recoins, me conduisit à la « Table du Sauveur » qu'on voit à un demi-kilomètre de la synagogue. C'est un gros rocher aplani, lequel, dit M. de Vogüé, suivant la tradition locale, aurait servi de table à Jésus-Christ et à ses disciples. Cette pierre, appelée *Mensa Christi*, se trouve au milieu d'une chapelle récemment bâtie par les Franciscains sur les débris d'une construction plus ancienne.

Avant de quitter Nazareth, pour continuer mon voyage à travers la Terre-Sainte, je crois nécessaire à la clarté de mon récit de préciser très-brièvement les diverses divisions historiques de ce pays.

La Terre-Promise, où Moïse entreprit de ramener les Hébreux, portait, dans la plus haute antiquité, le nom de *Pays de Chanaan*, lequel comprenait également la Phénicie et le pays des Philistins. La contrée chananéenne était bornée, au nord, par la Syrie, à l'est, par l'Arabie déserte,

cation sous des dénominations nouvelles. Tout le pays reçut le nom de *Palestine,* sans doute de celui des *Philistins* ou *Palestins*. On distingua la Palestine première ou Consulaire, comprenant la Judée et une partie de la Samarie; la Palestine deuxième ou Présidiale, formée du reste de la Samarie, de toute la Galilée et d'une portion de la Pérée, et enfin, la Palestine troisième ou Salutaire, comprenant l'autre partie de la Pérée et un morceau de l'Arabie.

Au temps des Croisades, le nom de Palestine se popularise ; mais c'est surtout par celui de *Terre-Sainte* que la piété des chrétiens aime à désigner l'ancien Pays de Chanaan. Les Croisés, d'abord victorieux, y forment ce royaume de Jérusalem qui avait pour fiefs les principautés de Tibériade (Galilée) et d'Antioche, ainsi que les comtés de Tripoli, d'Edesse, etc. A partir de l'expulsion des chrétiens, cette contrée resta au pouvoir des Mameluks du Caire, jusqu'au commencement du XVIe siècle, époque des conquêtes du sultan Selim, qui réunit à ses États la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Mais, sous ses successeurs, la Palestine fut souvent administrée par des gouverneurs indépendants, tels que Fakhr-Eddin et Djezzar-Pacha. Conquise sur les Turcs par Ibrahim-Pacha, en 1832, huit ans après elle était remise par les forces de la quadruple alliance, ainsi que la Syrie, sous la domination ottomane. Aujourd'hui la Palestine forme, sous l'autorité d'un gouverneur particulier, résidant à Jérusalem, une sorte de pachalik à part, dépendant toutefois de l'Eyalet ou gouvernement général de Damas. Les Turcs l'ont divisée en neuf districts, ainsi composés et dénommés : 1er *El-Kods* (Jérusalem et la partie septentrionale de la

Judée); 2e *El-Khalil* (Hébron et la Judée méridionale); 3e *Gaza* ou le *Falestin* (l'ancienne Palestine propre); 4e *Loudd* (Judée occidentale); 5e *Naplouse* (partie de la Samarie); 6e *Arêta* (reste de la Samarie); 7e *Saphad* (Galilée); 8e *Belad-Schékyf* et *Bélad-Haouran* (l'ancienne Trachonitide et l'Auranitide à l'est du Jourdain); 9e *El Gaur Oriental* (la Pérée propre). Les souvenirs de l'ancien royaume de Judée, de celui de Roboam comme de celui d'Hérode, durent toujours; aussi les Européens, sans y attacher de précision, se servent indifféremment de ce nom de Judée, du nom de Palestine ou de celui de Terre-Sainte, pour désigner le territoire jadis occupé par les Douze tribus d'Israël.

Le 12 mai, mardi au matin, je quittai Nazareth pour une excursion de quatre jours dans le haut de la Galilée. Le frère Liévin avait fait adjoindre à notre équipage le matériel de deux tentes destinées à nous abriter, les Pères de Terre-Sainte ne possédant, dans toute cette contrée, qu'un petit hospice à Tibériade, où il est même difficile de se loger. Notre première station devait être le Mont-Thabor, auquel on arrive après trois heures de marche. Parvenus au sommet des collines qui entourent Nazareth, à l'instant apparaît, vers le nord-est, dans son majestueux isolement, ce mont célèbre, sur le plateau duquel s'accomplit cette grande scène de la Transfiguration qu'a popularisée le génie de Raphaël. La route est rude pour les montures. A moitié chemin, on découvre, à la base nord-ouest du mont, le village de *Daboriéh*, l'ancienne Dabareth de la tribu de Zabulon, où s'arrêtèrent, attendant leur maître, les neuf apôtres autres que Pierre, Jacques et Jean, que le Christ avait emmenés avec lui sur la mon-

tagne sainte. De là, il faut traverser plusieurs ravins qui heureusement se trouvaient alors à sec ; on arrive ainsi au pied du Thabor. Le côté par lequel on l'aborde est garni d'un bois de chênes verts, mélangés d'arbustes qui produisent un fruit dont les noyaux sont employés comme grains de chapelet. Une ascension d'une demi-heure, par un sentier en zigzag assez bien frayé, nous amena sur le plateau d'où l'on a une très-belle vue que procure son élévation de 400 mètres au-dessus de la plaine. Au nord, la vallée d'Hittine, célèbre par la défaite irréparable des Croisés, le lac de Galilée, et, dans le fond, la cime neigeuse du Grand-Hermon ; à l'est et au sud, Endor, au pied de sa colline, et Naïm près du Petit-Hermon ; du sud à l'ouest, la plaine parcourue par le Cison et la chaîne du Carmel, qui conduit le regard jusqu'à la mer.

Le Mont-Thabor a toute une histoire qui remonte à l'an 1245 avant notre ère, car c'est sous cette date que le livre des Juges met la mort des deux frères de Gédéon, égorgés là par les Madianites. Polybe parle d'une ville qui existait sur le Thabor, et qui fut prise et sans doute détruite, deux siècles avant Jésus-Christ, par Antiochus-le-Grand. C'est à l'est du plateau que la tradition place l'endroit où Jésus, sur le point de se rendre à Jérusalem et de quitter pour toujours sa chère Galilée, vint prier avec ses trois disciples fidèles. C'est là que Pierre, Jacques et Jean, enveloppés de la même nuée qui leur cachait leur maître transfiguré et s'entretenant avec Moïse et Élie, entendirent la voix mystérieuse qui leur disait : « Celui-ci « est mon fils bien-aimé ; écoutez-le. »

Par sa position isolée au milieu de la plaine qui l'entoure, le Thabor est une position stratégique naturelle-

ment indiquée. Tour à tour les Juifs, les Romains, les Croisés et les musulmans s'y sont fortifiés. A des dates différentes, plusieurs édifices pieux y ont été pareillement construits. Dès l'an 326, sainte Hélène, dont on retrouve la trace dans la plupart des lieux célèbres de la Palestine, édifia à la place désignée pour la scène de la Transfiguration une chapelle avec un petit monastère. Plus tard, on éleva sur le plateau de la montagne deux autres monastères décorés chacun d'une église. Après la retraite des derniers Croisés, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, les musulmans dévastèrent entièrement le sommet du Thabor. Aujourd'hui il ne reste, vers le sud, qu'une ligne de fossés taillés dans le roc, au pied d'une partie du mur d'enceinte qui était flanqué de tours dont quelques voûtes et quelques ouvertures subsistent, et, sur le lieu de la Transfiguration, une petite chapelle appartenant aux pères Franciscains de Nazareth, lesquels, à de certaines époques, viennent y dire la messe. C'est auprès de cette chapelle que nous fîmes notre déjeuner, et, sans nous arrêter davantage, nous nous remîmes en route, ayant à parcourir encore une très-forte étape, cinq heures de cheval, pour nous rendre à Tibériade. J'emportais un précieux souvenir de cette visite, qui figure dans ma collection ; c'est un petit fragment de mosaïque, composé de cubes de diverses couleurs, quelques-uns même dorés, trouvé par moi dans les ruines de la chapelle primitive dont le plafond ou les murs étaient probablement ainsi décorés. Je ne veux point oublier, en quittant le Mont-Thabor, de noter la crypte ruinée d'une ancienne église romane, qui se voit aussi sur le plateau, à l'endroit où était le couvent de Saint-Sauveur, bâti par Tancrède, prince de Galilée.

Pour se rendre de Nazareth au Mont-Thabor, on fait une forte déflexion au sud-est, ce qui allonge de beaucoup la route pour gagner la mer de Galilée, située presque au nord de cette montagne. Une descente de près de trois quarts d'heure nous remit dans la plaine, laquelle n'offre rien qui mérite attention jusqu'à *Souk-el-Khan*, qu'on rencontre à une forte lieue du pied du Thabor. C'est un grand caravansérai͏̈, composé de deux bâtiments fortifiés et crénelés, construit vers la fin du XVIe siècle par l'un des gouverneurs turcs, Senan-Pacha, pour la sûreté des caravanes voyageant entre Damas et l'Égypte. L'incurie turque se fait remarquer dans ce khan qui a reçu le nom de *Khan des Marchands*, à cause d'un marché qui s'y tient tous les lundis et où les Arabes-Bédouins des environs viennent vendre leurs bestiaux ; il se rendent aussi journellement à Souk-el-Khan pour abreuver leurs chevaux à un bassin central alimenté par une source peu abondante, mais qui fournit de la très-bonne eau.

A partir d'ici, le sol prend un aspect volcanique, qu'il ne quitte presque plus jusqu'au lac de Galilée, où quelques-uns veulent voir un immense cratère produit par la plus formidable des explosions. A chaque instant le chemin se trouve obstrué par des blocs de basalte ; le village de *Kefr-Sabt*, à une heure de Souk-el-Khan, en est même entièrement bâti. Après Kefr-Sabt, la route franchit une colline complètement basaltique, et au delà, on se trouve, pour la première fois depuis le Thabor, dans une vallée remarquablement fertile, appelée l'*Ouadi-Besoum* (*ouadi* veut dire *vallée*, surtout *vallée cultivée*). Elle est formée par la colline dont je viens de parler et une plus haute montagne, de l'autre côté de laquelle s'étend la mer gali-

léenne. Un abondant ruisseau, qui n'a rien de torrentiel, parcourt et fertilise cette plaine couverte de cultures. Vers la fin de la journée, nous commençâmes la montée de la chaîne de grandes collines qui cache Tibériade et qui prend près d'une heure. Lorsque nous parvînmes au sommet, le soleil se couchait derrière nous, enflammant de ses derniers rayons l'immense surface du lac étendu à nos pieds, et dorant, sur la rive, les blanches maisons, la citadelle délabrée et les murs ruinés de Tibériade qui se mire dans les eaux. Une descente de trois quarts d'heure, par un chemin très-rapide et encombré de ces éternels quartiers de basalte, nous amena dans la petite et verte plaine qui entoure la ville. Le frère Liévin choisit, à une centaine de mètres de son unique porte, un endroit favorable pour notre campement, et pendant qu'on y dressait nos tentes et pour donner aussi à nos gens le temps de préparer le dîner, nous allâmes rendre visite aux Pères de Terre-Sainte, lesquels habitent, à l'entrée de Tibériade, une petite maison contiguë à une chapelle dédiée à saint Pierre, et qui a été, dit-on, construite par Tancrède, sur le point du rivage où Jésus dit à Pierre, en l'instituant chef et pasteur : « Pais mes brebis. »

Tibériade n'est point l'une de ces villes primitives qui figurent dans les récits de l'Ancien-Testament ; sa fondation, bien connue, ne remonte qu'à une date relativement moderne. Ce fut Hérode Antipas, fils d'Hérode-le-Grand, et fait par Auguste Tétrarque de Galilée, qui la construisit et lui donna ce nom de *Tibériade* en l'honneur de Tibère dont il possédait la faveur. C'est ce même Hérode qui, à la demande d'Hérodiade, sa nièce et sa femme, fit périr saint Jean-Baptiste, et c'est devant lui que Pilate renvoya

Jésus qui était l'un de ses sujets. La ville se peupla rapidement, grâce à la protection particulière d'Hérode lequel, pour y attirer des habitants, leur donna maisons et terres; il s'y fit même construire un palais, et Tibériade devint aussitôt la capitale de la Tétrarchie : elle était, de plus, défendue par une forte citadelle. En adoptant, ce qui paraît le plus plausible, pour le commencement de l'ère chrétienne, l'opinion des Bénédictins de l'Art de vérifier les Dates, qui en placent le début au retour de la Sainte-Famille d'Égypte, Jésus-Christ aurait atteint sa vingtième année, lorsque Hérode Antipas jeta les fondements de Tibériade. A dix ans de là, quand le Sauveur entreprit sa mission divine, inaugurée sur les bords du lac de Galilée, cette ville était donc dans tout son lustre.

Après la prise et la destruction de Jérusalem par Titus, Tibériade devint la principale ville de refuge de la nation juive, siége de son Sanhédrin ou Grand-Conseil. Ce ne fut qu'au IVe siècle que la religion chrétienne y fut admise, et bientôt Tibériade eut un évêque. La conquête musulmane fit disparaître tous ses monuments chrétiens; mais, en 1099, le christianisme y rentra avec les Croisés victorieux. J'ai déjà dit que Tancrède, en devenant prince de Galilée, en fit sa capitale, et en même temps un évêché suffragant de celui de Nazareth. Dans le cours des deux siècles suivants, perdue et récupérée à diverses reprises par les chrétiens, cette ville, en 1260, fut définitivement occupée par le sultan Bibars, qui en massacra presque tous les habitants. Tibériade, depuis, partagea le sort des autres cités de la Palestine, gouvernée d'abord par les Mameluks du Caire, et, à partir de la prise de possession ottomane (XVIe siècle) par les pachas plus ou moins

émancipés de Saint-Jean-d'Acre. L'un d'eux, au XVIIIe siècle, l'entoura de nouvelles fortifications qui, en 1799, ne résistèrent point à une attaque des Français venus d'Égypte, et vainqueurs des Turcs, dans la plaine du Thabor. Prise en 1833 par Ibrahim-Pacha, le fils de Mehemet-Ali, cette ville, que les indigènes appellent *Tabarièh*, fit, sept ans après, retour à la Turquie, et elle est restée le chef-lieu d'un district de son nom. Les chrétiens ne forment que la moindre partie de sa population : en effet, sur 3,500 habitants, on n'y compte que 10 latins et 250 grecs-catholiques, contre 2,500 juifs et près de 800 musulmans.

Arrivés presque à la nuit, et, j'ai oublié de le dire, avec un vent d'ouest assez violent, j'avais renvoyé au lendemain la visite de ce qui subsiste de l'ancienne Tibériade. Mais le frère Liévin m'engagea à faire un meilleur emploi de notre journée, après une conversation avec un batelier, lequel, à des signes qui lui paraissaient certains, nous promettait un temps à souhait pour une excursion que je désirais faire par eau. Les barques sont rares à Tibériade, où, du temps de Jésus-Christ, on les voyait par centaines; elles se tiennent de préférence de l'autre côté du lac. Nous nous décidâmes à profiter de l'unique barque qui venait d'en arriver, et le lendemain, dès cinq heures du matin, nous étions sur la rive avec un vaste panier de provisions pour parer aux événements. Notre batelier était un juif polonais (ils sont nombreux à Tibériade), assisté d'un vigoureux Arabe qui nous porta sur son dos, le frère et moi, dans l'embarcation. Ce n'est qu'ainsi que l'on embarque et que l'on débarque, les bateaux ne trouvant assez d'eau qu'à quelque distance du rivage. Ces barques sont des plus primitives, une méchante voile, une paire de rames,

et, pour gouvernail, un aviron qui joue dans un nœud de corde. C'est sans doute de la sorte qu'étaient agencés les bateaux de ces pêcheurs que Jésus fit pêcheurs d'hommes. Le vent d'ouest, qui est le vent favorable, était devenu une très-bonne brise; nous n'eûmes besoin de ramer que pour accoster aux divers points que je voulais visiter.

Tabarièh est située vers le milieu du lac, considéré dans le sens de sa longueur. Nous prîmes le large, nous dirigeant directement au nord, vers l'entrée du Jourdain, dont les eaux, jointes, il est vrai, à celles de moindres affluents, ont rempli cet immense réservoir de cinq lieues de long sur une largeur de deux : sa plus grande profondeur n'atteint pas cinquante mètres. C'est cette magnifique nappe d'eau douce, admirablement encadrée, et dont les flots répètent le doux nom du Sauveur et ceux de ses plus aimés disciples, que l'on appelle indifféremment le Lac de Génézareth, la Mer de Galilée, le Lac de Tibériade, en arabe, *Bahr-Tabarièh*. Je croyais naviguer sur le lac de Genève, avec lequel celui-ci offre une grande ressemblance, car, comme fait le Rhône dans le lac Leman, le Jourdain le traverse dans toute sa longueur pour ressortir, singulièrement accru, à l'autre extrémité. La côte orientale me rappelait aussi l'aspect des bords du lac helvétique, du côté de la Savoie. Mais, pour les souvenirs, quelle différence! J'en évoquais deux, tout en naviguant, deux miracles accomplis sur cette petite mer, fertile en naufrages, malgré ses étroites limites. Un jour, dit saint Marc, que Jésus s'était embarqué avec ses disciples, pour passer au pays des Géraséniens, une furieuse tempête s'élève, tandis qu'il dort tranquillement sur la poupe. Ses disciples, près de périr, l'éveillent et le prient de les sauver. Il parle avec menace

aux vents et aux flots agités. Le vent cesse aussitôt, et le calme succède à l'orage. C'est à ce propos qu'on a remarqué que c'est la seule fois que les Évangiles disent formellement que le Sauveur ait dormi. Une autre fois, les disciples, allant de nuit rejoindre leur maître à Capharnaüm, ramaient à force, ayant le vent contraire. Vers la quatrième heure, Jésus leur apparaît marchant sur les eaux. Pierre lui demande la permission d'aller à lui; il l'obtient et saute de la barque pour le rejoindre. Mais un coup de vent l'ayant effrayé, il enfonce dans l'eau en implorant le secours de son maître; Jésus le retire par la main et lui reproche son peu de foi.

Enfin, après une navigation de quatre heures, nous arrivâmes à l'embouchure du Petit-Jourdain, ainsi nommé pour le distinguer de l'autre partie du fleuve qui, à la sortie du lac, prend le nom de Grand-Jourdain. Je ne débarquai point, me contentant de jeter un regard au fleuve sacré, que je devais retrouver plus tard dans l'endroit illustré par le baptême de Notre-Seigneur. Beaucoup de voyageurs ont diminué l'importance du Jourdain. Si, ici, il est loin d'être un fleuve, ce n'est point, à coup sûr, un torrent comme on a voulu le dire. Son onde pure entrait dans le lac de Galilée sans fracas et sans bruit, et n'en troublait en rien la limpidité et le calme parfait. Près du point où le Jourdain se jette dans le lac, on distingue le petit village d'*Ebtièhha*. A trois quarts de lieue plus loin existait une seconde Bethsaïda, appelée *Juliade* en l'honneur de Julie, fille d'Auguste, par Philippe Hérode, qui l'avait agrandie et embellie. C'est dans cette Bethsaïda que Jésus rendit la vue à un aveugle. La plaine déserte comprise entre cette ville, le Jourdain et le lac, est célèbre

par le miracle de la Multiplication des pains et des poissons.

De l'embouchure du Jourdain, point extrême de notre excursion, nous nous rendîmes à l'autre Bethsaïda (celle qui borde le lac), en passant toutefois par Capharnaüm, où nous devions débarquer et déjeuner. De l'entrée du fleuve à Tibériade, le rivage du lac forme une grande courbe, que l'on côtoie de très près au retour, ce qui permet de jouir du poétique panorama qu'offrent ces bords embaumés de la Galilée.

Le vent était complétement tombé ; mais grâce à la vigueur de nos deux rameurs, en moins de trois quarts d'heure nous atteignîmes l'accostage de *Tell-Houm*, petit hameau qui, d'après les témoignages les plus autorisés, occupe l'emplacement de l'antique Capharnaüm. D'autres placent la ville maudite et détruite plus au sud ; mais, je le répète, les autorités les plus fortes sont pour Tell-Houm, et je ne puis, à cet égard, que renvoyer le lecteur aux preuves accumulées par le frère Liévin dans son excellent itinéraire de la Terre-Sainte, en faveur de cette opinion, qui est la sienne. Nous débarquâmes au milieu des lauriers roses qui, à partir de là, bordent presque entièrement la rive occidentale du lac, dominés par quelques palmiers de petite espèce : au nord-ouest de Tell-Houm, la vue est attristée par les hautes et arides collines basaltiques qui cachent Safed, l'ancienne Saphet de la tribu de Nephtali.

Capharnaüm, selon saint Matthieu (chap. IV), qui l'appelle « une ville maritime », ce qui empêche de la placer plus ou moins loin du lac, comme le font quelques-uns, était située sur la limite de la tribu de Nephtali qui s'étend vers le nord, et de celle de Zabulon qui se développe au

Sud et à l'Est : c'est bien l'exacte position de Tell-Houm. Capharnaüm, capitale de la Décapole de Palestine, circonscription dessinée autour de la mer de Galilée, était la ville la plus marchande, la plus riche et, en même temps, la plus déréglée de toutes celles des deux tribus limitrophes. Devenue plus importante encore sous les Romains et l'une des places de refuge des Juifs, il ne fut permis aux chrétiens de s'y établir, comme à Tibériade, qu'au IVe siècle. Une église, dit-on, y fut construite, dès ce temps, sur l'emplacement de la maison de la belle-mère de saint Pierre. De cette antique prospérité, il ne subsiste rien que quelques débris informes, une tour carrée en ruine bâtie avec des matériaux provenant de constructions antérieures, puis, le long de la plage, et sur un espace assez considérable, des restes de murs, des substructions auprès desquelles gisent divers morceaux de sculpture très mutilés, entre autres, un fragment représentant le soleil, et un second, sur lequel on voit un char à quatre roues. Ainsi se trouve accomplie la prophétie divine, annonçant son châtiment à la ville rebelle et corrompue qui entendit le Verbe et vit ses œuvres admirables sans y croire.

Les prodiges qui figurent au compte de Capharnaüm, dans les récits évangéliques, sont en effet nombreux. C'est là que Jésus, ayant reçu le baptême de Jean, et après avoir inauguré, dans le voisinage, sa mission active par le miracle des Noces de Cana, vint se fixer pour en faire le centre de ses prédications. Dès les premiers temps de son arrivée, il guérit un possédé dans la synagogue de la ville ; les jours suivants, il rend la santé à la belle-mère de Simon Pierre, dont la maison paraît avoir été la sienne, et aux nombreux malades qu'on lui amène ; c'est pareille-

ment dans cette maison qu'il dit au paralytique, qu'on y avait introduit à travers le toit sur sa couche, de se lever et d'emporter son lit, ce qui eut immédiatement lieu; on connaît également le miracle de la résurrection de la fille de Jaïre, chef de la synagogue, et celui de la femme affligée douze ans d'une perte de sang et subitement guérie par le seul attouchement de la robe du Christ, lequel, en revenant de chez Jaïre, rend encore la parole à un muet et la vue à deux aveugles. Jésus s'absente parfois de Capharnaüm, mais pour y revenir bientôt, et chaque retour est marqué par de nouveaux miracles. Je ne rappellerai encore que ce possédé, à la fois aveugle et muet, qui, guéri, rend hommage à sa puissance céleste, et la guérison du serviteur paralytique de ce Centenier qui, se croyant indigne de recevoir Jésus sous son toit, implorait, dans sa foi, une seule parole, qui ne lui fut pas refusée.

Les trésors de cette parole divine furent prodigués à l'incrédule Capharnaüm, et c'est là aussi, ou dans les environs, que le Messie choisit ses premiers Apôtres. Je feuillette au hasard le texte sacré.

« Quand Jésus eut appris que Jean avait été mis en « prison, il se retira en Galilée. — Et ayant quitté la ville « de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville « maritime sur les confins de Zabulon et de Nephtali. — « Depuis ce temps-là, Jésus commença à prêcher et à « dire : Faites pénitence, car le royaume des cieux « approche. — Or, marchant le long de la mer de Galilée, « Jésus vit deux frères, Simon, qui est appelé Pierre, et « André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer. « — Et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai devenir

« pêcheurs d'hommes. — Et eux aussitôt, quittant leurs
« filets, le suivirent. — Et s'avançant de là, il vit deux
« autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son
« frère, dans leur barque, avec Zébédée, leur père,
« raccommodant leurs filets, et il les appela. — Et eux
« aussitôt, ayant laissé leurs filets et leur père, le sui-
« virent. — Et Jésus parcourait toute la Galilée, ensei-
« gnant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du
« royaume, et guérissant toute langueur et toute infirmité
« parmi le peuple. » (Saint Matthieu, ch. IV.)

« Jésus, en passant, vit Lévi, fils d'Alphée, assis au
« bureau des impôts, et il lui dit : Suis-moi, et, se levant,
« il le suivit. — Il arriva que, comme Jésus était à table
« dans la maison de cet homme, beaucoup de publicains
« et de pécheurs y étaient également avec lui et ses
« disciples, car il y en avait beaucoup qui le suivaient
« aussi. — Les scribes et les pharisiens, voyant qu'il
« mangeait avec les publicains et les pécheurs, dirent à
« ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il et boit-
« il avec les publicains et les pécheurs? — Ce que Jésus
« ayant entendu, il leur dit : Ce ne sont pas ceux qui se
« portent bien qui ont besoin de médecin, mais les ma-
« lades, car je ne suis pas venu appeler les justes, mais
« les pécheurs. — Les disciples de Jean et les pharisiens
« jeûnaient; or, ils vinrent et lui dirent : Pourquoi les
« disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent-ils, et
« que vos disciples ne jeûnent point? — Jésus leur dit :
« Les fils des noces peuvent-ils jeûner pendant que l'époux
« est avec eux? Aussi longtemps qu'ils ont avec eux
« l'époux, ils ne peuvent jeûner. » (Saint Marc, chap. II.)

Enfin, car il faut abréger, c'est à Capharnaüm que le

Sauveur fit aux hommes une première révélation de son mystère eucharistique, qui parut si incompréhensible à la majorité de ses disciples, que beaucoup le quittèrent, le laissant avec ses douze apôtres privilégiés. « Dès lors, « beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient « plus avec lui. — Jésus, donc, dit aux Douze : Et vous, « voulez-vous aussi vous en aller? — Mais Simon Pierre « lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez « des paroles de vie éternelle. — Pour nous, nous avons « cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le fils « de Dieu. — Jésus leur répondit : N'est-ce pas moi qui « vous ai choisis tous les douze? Cependant l'un de vous « est un démon. — Il parlait de Judas Iscariote, fils de « Simon; car c'est lui qui devait le trahir quoiqu'il fût « un des Douze. » (Ev. de Saint-Jean, chap. vi.)

Après un repos de deux heures, nous nous rembarquâmes pour Bethsaïda, située à une lieue au sud de Capharnaüm. Nous y parvînmes assez lentement, ne marchant qu'à la rame, avec un petit vent debout qui contrariait nos hommes. Le lac, qui s'arrondit de ce côté, avec sa frange de sable, que précède un lit de cailloux, ressemble tout à fait à une anse de la mer. Descendus à Bethsaïda, ou plutôt à ce qui fut cette ville, quelques instants suffirent pour voir ce qui en reste. C'est ici la patrie de Pierre, de Philippe et d'André, et aussi celle des fils de Zébédée, Jean l'Évangéliste et Jacques le Majeur. Cette ville, qui a fourni le plus d'apôtres, s'était également montrée sourde et aveugle à la parole et aux prodiges du Sauveur qui lui prédit son châtiment. « Alors, « dit saint Matthieu, Jésus commença à faire des reproches « aux villes dans lesquelles s'était opéré le plus grand

« nombre de ses miracles, de ce qu'elles n'avaient pas
« fait pénitence. — Malheur à toi, Corozaïn! malheur à
« toi, Bethsaïda, car si les miracles qui ont été faits au
« milieu de vous avaient été faits dans Tyr et Sidon, elles
« auraient fait pénitence autrefois sous le cilice et dans
« la cendre. » (Év. selon saint Matthieu, ch. XI.) On sait, par Nicephore l'historien, que sainte Hélène, au IVe siècle, fit construire une église sur l'emplacement de la maison de saint Pierre; il en reste seulement quelques pans de murs, ayant fait partie de l'abside, que j'allai visiter à une petite distance à l'ouest de la route qui longe le lac.

Avant de retourner à Tibériade, j'avais encore à voir *Magdala*, patrie de sainte Marie-Madeleine. La distance entre Bethsaïda et Magdala est à peu près la même qu'entre Capharnaüm et Bethsaïda. Tout en côtoyant le lac, j'admirais cette belle plaine de Génézareth qui lui a donné l'un de ses noms. « La terre qui environne le lac de Génézareth, et qui porte le même nom (écrivait Josèphe presque au temps de Jésus-Christ), est également admirable par sa beauté et sa fécondité. Il n'y a point de plantes que la nature ne la rende pas capable de porter, ni rien que l'art et le travail de ceux qui l'habitent ne contribuent pour faire qu'un tel avantage ne leur soit pas inutile. L'air y est si tempéré qu'il est propre à toutes sortes de fruits. On y voit en grande quantité des noyers, qui sont des arbres qui se plaisent dans les climats les plus froids; et ceux qui ont besoin de plus de chaleur, comme les palmiers, et d'un air doux et modéré, comme les figuiers et les oliviers, n'y rencontrent pas moins ce qu'ils désirent. En sorte qu'il semble que la nature, par un effort de son amour pour ce beau pays, prend plaisir

d'allier les choses contraires, et que, par un agréable contraste, toutes les saisons favorisent à l'envi cette heureuse terre; car elle ne produit pas seulement tant d'excellents fruits, mais ils s'y conservent si longtemps que l'on mange durant dix mois des raisins, des figues, et d'autres fruits durant toute l'année (1). » Très-peu cultivée aujourd'hui, la plaine de Génézareth, toujours naturellement fertile, et arrosée par de magnifiques sources, n'est qu'une steppe où le cours des ruisseaux est dessiné par de larges bandes de verdure et de fleurs. En approchant de Magdala, le rideau de lauriers-roses qui borde le lac, s'épaissit encore, préparation poétique à notre descente sur cette rive que la belle pécheresse scandalisa de ses désordres et sanctifia de son repentir.

Il n'y a maintenant là qu'un misérable hameau composé de quelques masures, bâties en basalte, qu'on rencontre partout; un seul palmier y ombrage une ruine qui paraît avoir appartenu à une forteresse dont la construction n'est sûrement pas antique. Ce hameau s'appelle *Medjdel* et l'on s'accorde généralement à y voir la Magidan de saint Matthieu et la Dalmanutha de saint Marc, appelée en grec, et par Flavius Josèphe, Magdala, d'où pour la grande purifiée le nom de *Marie-Magdalena*. On ne voit plus rien de l'église qui, à une époque reculée, fut élevée dans cet endroit. Pressé de retourner à Tibériade, car la journée s'avançait, je me contentai de considérer de loin la montagne d'*Arbelle*, où fût, dit-on, ensevelie Dina, la fille de Jacob, et dont le flanc est percé de nombreuses grottes appelées les *Cavernes d'Arbelle*, séjour des bri-

(1) Flavius Josèphe, *Histoire de la guerre des Juifs*, liv. III, chap. 35.

gands auxquels Hérode fit une guerre d'extermination.

Le soleil disparaissait derrière les montagnes de la Galilée, quand nous atteignîmes Tibériade. La surface du lac, doucement remuée par les dernières bouffées de la brise, qui s'éteint chaque soir, scintillait comme une mer de feu, et des nuées d'oiseaux, effleurant l'eau de leur aile ou y plongeant la tête pour saisir quelque poisson, semblaient en faire jaillir autant de vives étincelles. Nous rentrâmes au campement, quant à moi, dans le ravissement de cette journée, mais exténué de fatigue, causée surtout par la chaleur vraiment intolérable dans cet entonnoir que l'on appelle la mer de Galilée, et qui, on le sait, se trouve à plus de 300 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée.

La journée du lendemain fut consacrée à l'examen de Tibériade et à une visite aux Bains chauds de *Hamath*. (Emmaüs). La Tibériade actuelle n'est point celle d'Hérode, dont les restes se voient plus au sud. La ville des Croisés et de Tancrède, qui est la Tabarièh des Arabes, placée au nord d'une petite plaine et de la ville hérodienne, se présente sous la forme d'un parallélogramme, long de douze à quinze cents pas, dessiné par un mur d'enceinte, bâti en basalte avec des tours de même, qui, du côté de l'est, baignent dans le lac. Une citadelle dominait et protégeait la place à l'angle nord-ouest ; elle est presque entièrement ruinée. Le mur d'enceinte, déjà fort ébranlé par les guerres et le temps, malgré quelques réparations successives, a été crevassé en vingt endroits par le tremblement de terre de 1837, de telle sorte qu'aujourd'hui on entre dans Tibériade comme on veut, quoique la ville ne compte qu'une seule porte. Il est impossible de se figurer rien de

plus sale que l'intérieur de Tabarièh, et cependant, ses quelques minarets et les palmiers, toutefois rares, qui balancent leurs larges feuilles sur les terrasses blanchies de ses maisons, lui donnent, de loin, un aspect qui n'est pas commun.

La Tibériade hérodienne se trouve sur le chemin des Bains d'Emmaüs, situés à une petite lieue dans le sud. Nous partîmes après le déjeuner pour une petite excursion de ce côté, que je voulus, néanmoins, faire à cheval, car., par l'absence complète de vent, la chaleur s'était encore accrue depuis la veille.

La route suit les bords du lac, et, au bout d'un quart d'heure, s'engage au milieu des ruines, qui marquent la place de la cité d'Hérode Antipas. Elles sont disséminées dans la petite plaine qui s'étend au sud de Tabarièh et sur le versant de la montagne qui la borne. Sur la plage même, on rencontre d'abord plusieurs colonnes à moitié enfoncées dans le sable, tout auprès de quelques pans de murs ayant appartenu à d'antiques fortifications : d'autres restes de murailles apparaissent, en cheminant, sur la droite. A cent mètres plus loin, je quittai un instant la route pour aller voir, du même côté, quatre belles colonnes, que l'on croit avoir fait partie du palais d'Hérode Antipas. Plus au sud, et au pied même de la colline, je me trouvai en présence d'autres colonnes en granit, que le frère Liévin pense provenir de la décoration de l'Adrianeum, converti en église au IVe siècle. Une ligne de maçonnerie, qui ne subsiste que par fragments espacés, indique, sur la pente de la montagne, le contour de l'enceinte de la ville, dans la partie du sud-ouest. On aperçoit enfin, à une certaine distance de ces ruines et dans le voisinage d'Emmaüs,

un certain nombre de cavités régulièrement disposées; ce sont autant de tombeaux taillés dans le rocher. Voilà tout ce qui reste de l'ancienne Tibériade; ces ruines, répandues sur un rayon de près de deux kilomètres, donnent plutôt une idée de son étendue que de sa magnificence.

En cheminant encore une petite demi-heure, nous arrivâmes aux Bains chauds de Hamath, déjà connus dans l'antiquité, et mentionnés par Pline et Flavius Josèphe, sous ce nom d'*Emmaüs*, qui appartient aussi au bourg de la Judée où Jésus, ressuscité, apparut à ses disciples. Ces eaux renferment une grande quantité de sel de soude, et, fortement saturées de gaz sulfureux, ont une température de 60 degrés. Leur efficacité pour les affections rhumatismales attire à Hamath de nombreux malades. Elles proviennent de deux sources recueillies dans deux *Établissements* distincts (mais ce mot européen est trop ambitieux), placés, l'un au pied même de la colline et sur le bord du lac, et l'autre à une petite distance du rivage. Celui-ci se trouve dans le plus mauvais état. Le premier, reconstruit par Ibrahim-Pacha, il y a une quarantaine d'années, est un peu mieux tenu. Dans une salle intérieure, se voit un beau bassin de marbre blanc, recouvert par une coupole que supportent des colonnes pareillement en marbre. Les malades se baignent en commun dans ce bassin, les hommes le matin et les femmes dans l'après-midi. Je rencontrai à Hamath le consul d'Autriche à Jérusalem, M. Caboga de Cerva, originaire de Raguse, qui était venu y chercher la guérison d'un cruel rhumatisme. Il prenait les bains sous sa tente, dans une baignoire qu'il avait apportée avec lui. Il se louait beaucoup de l'efficacité des eaux et espérait s'en retourner guéri avant la fin

du mois. Nous causâmes une demi-heure en allemand, et, je crois pouvoir le dire, à notre mutuelle satisfaction.

Le lendemain, vendredi 15, nous quittâmes enfin Tibériade de très-bonne heure pour revenir à Nazareth, mais par une autre route que celle de l'aller. Celle-ci, plus courte de deux heures, se dirige plus directement à l'ouest, et devait me faire voir deux autres lieux sanctifiés par la vie du Messie, le Mont des Béatitudes ou montagne d'*Hittine,* et la petite ville de Cana. Nous mîmes une grande heure pour sortir de la dépression du lac et gagner, par le plus mauvais chemin, tout encombré de blocs de basalte, la plaine qui entoure le Mont des Béatitudes et dans laquelle se trouve le petit village d'Hittine, qui lui donne son nom. Une nouvelle demi-heure nous amena au pied de ce monticule sur lequel Jésus-Christ enseigna à ses disciples et au peuple qui l'avait suivi l'Oraison dominicale, et leur prêcha les huit Béatitudes qui forment la grande nouveauté et la plus haute sublimité de sa doctrine. Dix minutes suffisent pour atteindre le sommet de cette éminence, qui forme un étroit plateau, dont les deux extrémités se terminent en pointe, ce qui a fait donner par les indigènes à cette petite montagne le nom de *Kurn-Hattine* (les Cornes d'Hittine).

J'ai déjà dit que je faisais ce voyage de la Terre-Sainte l'Évangile à la main. Après avoir donné un coup d'œil au beau panorama qu'on domine de ce point isolé, et qui vous montre, au nord, Saphet, sur sa haute montagne, à l'est la mer de Galilée, au sud le Thabor, et Loûbièh à l'ouest, je m'assis sur des débris indiquant probablement la place d'une église disparue, et je lus, dans saint Matthieu, l'ad-

mirable prédication que les hommes entendirent, ici, il y a dix-huit siècles, et que les chrétiens appellent *le Sermon sur la Montagne.*

« — Jésus, dit l'Apôtre, voyant la foule qui le suivait, monta sur la montagne, et lorsqu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui, et ouvrant la bouche, il les instruisit, disant :

« Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce qu'à « eux appartient le royaume des cieux!

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre!

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront « consolés!

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, « parce qu'ils seront rassasiés!

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde!

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils « verront Dieu!

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés « les enfants de Dieu!

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la « justice, parce que le royaume du ciel est à eux! »

Consolations toutes-puissantes pour l'homme accomplissant son douloureux pèlerinage dans cette vallée de larmes, et que suit ce divin exposé de la charité et de la perfection chrétiennes, poussées jusqu'au sublime, que j'ai le regret d'être forcé d'abréger :

« ...Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu « ne tueras point; car celui qui tuera sera soumis au jugement. — Mais moi je vous dis que quiconque se met

« en colère contre son frère sera soumis au jugement. Et « celui qui dira à son frère : Racca, sera soumis au Con- « seil. Mais celui qui lui dira : Fou, sera soumis à la « géhenne du feu. — Si donc tu présentes ton offrande à « l'autel, et que tu te souviennes que ton frère a quelque « chose contre toi, laisse là ton don devant l'autel, et va « d'abord te réconcilier avec ton frère, et alors, revenant, « tu offriras ton don.

« ...Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil et « dent pour dent.—Et moi je vous dis de ne point résister « aux mauvais traitements; mais si quelqu'un te frappe « sur la joue droite, présente-lui encore l'autre. — Et à « celui qui veut t'appeler en justice pour t'enlever ta « tunique, abandonne-lui encore ton manteau. — Et « quiconque te contraindra de faire avec lui mille pas, « fais-en deux autres mille. — Donne à qui te demande, « et ne te détourne point de celui qui veut emprunter « de toi.

« ...Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras « ton prochain et tu haïras ton ennemi. — Mais moi « je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à « ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous « persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez « les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui « fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, « et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. — Car si « vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense « aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? « Soyez donc parfaits, vous, comme votre Père céleste « est parfait. »

Puis viennent ces préceptes si nouveaux sur l'aumône

et la prière, qui amènent l'institution de la prière chrétienne par excellence : *le Pater*.

« ...Lorsque tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trom-
« pette devant toi, comme font les hypocrites dans les
« synagogues et dans les rues, afin d'être honorés des
« hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur
« récompense. — Pour toi, quand tu fais l'aumône, que
« ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite, afin
« que ton aumône soit dans le secret ; et ton Père, qui
« voit dans le secret, te le rendra.

« — Et lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypo-
« crites qui aiment à prier debout dans les synagogues et
« au coin des grandes rues, afin d'être vus des hommes.
« En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. —
« Mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, et, la
« porte fermée, prie ton Père en secret; et ton Père, qui
« voit dans le secret, te le rendra. — Or, priant, ne
« parlez pas beaucoup comme les païens; ils s'imaginent
« qu'à force de paroles ils seront exaucés. — Ne leur res-
« semblez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez
« besoin, avant que vous le lui demandiez. — C'est ainsi
« donc que vous prierez : Notre Père, qui êtes dans les
« cieux, que votre nom soit sanctifié... »

On voudrait tout citer dans les divins enseignements qu'entendirent ces lieux. Je termine par ces lignes qui continuent la poétique et fortifiante doctrine de la Providence chrétienne :

« Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la
« rouille et les vers rongent, où les voleurs fouillent et
« dérobent. — Mais amassez-vous des trésors dans le
« ciel, où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les

« voleurs ne fouillent ni ne dérobent... — C'est pourquoi
« je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de
« ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous
« vous vêtirez : la vie n'est-elle pas plus que la nourri-
« ture, et le corps plus que le vêtement ? — Regardez les
« oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent, ni
« n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les
« nourrit ; n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? — Et
« quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous ?
« Voyez les lis des champs, comme ils croissent ; ils ne
« travaillent ni ne filent. — Or, je vous dis que Salomon
« même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme
« l'un d'eux. — Que si l'herbe des champs, qui est
« aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, Dieu
« la vêtit ainsi, combien plus aura-t-il soin de vous, ô
« hommes de peu de foi !... — Ainsi, ne soyez point inquiets
« pour le lendemain. Le jour de demain, en effet, sera
« inquiet pour lui-même : à chaque jour suffit son mal. (1) »

Tous ceux qui ont lu l'histoire des Croisades connaissent les détails de cette grande bataille d'Hittine, appelée aussi de Tibériade, laquelle commencée dans la plaine environnante, se termina, sur la hauteur même où nous nous trouvons, par la prise du roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, défaite irrémédiable, qui entraîna la chute de son royaume et prépara la ruine de tous les établissements chrétiens de Palestine et de Syrie.

Descendus du mont doublement consacré par les enseignements du Christ et l'immolation de tant d'illustres guerriers, une nouvelle heure de marche, à travers un

(1) *Évangile selon saint Matthieu*, chap. V et VI.

pays encombré de quartiers de basalte, nous amena au khan *Loûbièh*, construit à quelque distance du village de ce nom qu'on laisse à gauche sur sa colline pierreuse. Nous y déjeunâmes et repartîmes presque aussitôt.

Les deux lieues qui séparent le khan Loûbièh de Cana, et qui se font souvent par un sentier étroit et difficile, n'offrent d'autre particularité que la vue, à une distance de trois ou quatre kilomètres, de *Saphourièh*, l'ancienne Séphoris, devenue la Diocésarée d'Hérode Antipas, la plus importante ville de la Galilée, qui, de tous ses monuments, ne montre que la haute tour située au sommet de sa colline. Cana, aujourd'hui *Kefr-Canna*, est un village de cinq ou six cents habitants, moitié grecs non-unis et moitié musulmans, placé au milieu de véritables jardins de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, qu'encadrent des haies de cactus, et dans le voisinage d'une belle source qui féconde son territoire. Sur le lieu du miracle qui changea l'eau en vin, sainte Hélène, dont, je l'ai dit, la tradition est ici partout, avait fait élever un sanctuaire ; une seule colonne debout et quelques ruines rappellent son existence. Il est aujourd'hui remplacé par une église appartenant aux grecs, où l'on me fit voir deux urnes en pierre, de forme conique, en m'affirmant qu'elles étaient celles-là même où le miracle s'était opéré. Je m'abstins de toute contestation, regrettant toutefois, à part moi, cette trop grande précision que les cicerones des divers rites apportent dans leurs affirmations, lesquelles témoignent plus en faveur de leur foi qu'en faveur de leur critique historique.

Une dernière traite d'une heure nous conduisit sur la hauteur en vue de Nazareth, d'où, en quinze minutes et

en passant devant la Fontaine de la Vierge, nous nous rendîmes à notre campement.

Le lendemain samedi, vers neuf heures, eut lieu notre départ pour Jérusalem, en suivant la route de la Samarie, ce qui constitue un parcours d'une trentaine de lieues, presque directement du nord au sud. Nous y employâmes trois jours, c'est-à-dire que, partis de Nazareth le 16 mai, nous faisions, le 19 avant midi, notre entrée dans la ville sainte.

La première journée nous amena à *Djenîne*, qu'on croit être l'ancienne Engannin, ville de la tribu d'Issachar, appelée Ginea par Flavius Josèphe, et située sur la frontière de la Galilée et de la Samarie. Au revers de la montagne semi-circulaire qui entoure Nazareth, on rentre dans la plaine d'Esdrelon, et presque aussitôt on franchit la limite fictive qui sépare la tribu d'Issachar de celle de Zabulon. On passe ensuite le Cison qui est là près de sa source, mais n'en est pas moins un torrent d'un passage parfois difficile. C'est dans cet endroit qu'en 1285 avant J.-C. eut lieu la fameuse victoire des Israélites sur les Chananéens, chantée par Débora, qui fait figurer dans son cantique les cadavres sans nombre des ennemis d'Israël entraînés par le Cison. A trois kilomètres plus loin vient, au pied du petit Hermon (*Djebel-Dahy*), Naïm, village aujourd'hui musulman, qui vit la résurrection du fils de la Veuve. Le petit Hermon franchi, on se retrouve dans la plaine qui montre à quelque distance, sur la gauche, le village d'El-Foulèh : c'est là que s'engagea la bataille dite du Thabor, dans laquelle la petite armée du général Bonaparte battit l'armée musulmane cinq ou six fois plus nombreuse. Nous déjeunâmes à une demi-lieue plus loin, à *Soulem*, l'ancienne Sunam de la tribu d'Issachar. Soulem marque la

station du déjeuner, que nous expédiâmes au bord d'un ruisseau descendant des pentes du Djebel-Dahy lequel domine toute la contrée d'une hauteur de près de six cents mètres.

Le reste de ce jour, trois heures et demie de marche, nous fit voir *Zéraïne*, la Jezraël de la même tribu d'Issachar, le mont Gelboë (*Djebel-Fökouâ*), sur la gauche, célèbre par la victoire des Philistins sur Saül qui périt, là, avec ses trois fils, et ensuite les villages musulmans de *Djélamèh* et d'*Arânèh*, situés dans cette partie méridionale de la plaine d'Esdrelon, qui s'étend du mont Gelboë à Djénîne. Zéraïne seule mérite une mention particulière. Ses noms anciens, car cette ville en a porté plusieurs, sont *Jezraël*, *Esdraelon* ou *Esdraela*; ce dernier est devenu celui qui désigne la plaine. L'impie Jézabel, veuve d'Achab, roi d'Israël, avait à Zéraïne son palais, voisin de la vigne de Naboth dont elle s'était emparée après avoir fait lapider son propriétaire en l'accusant de blasphème. On sait quelle fut la punition de ses crimes. Jézabel avait vu détrôner son fils Roboam par Jéhu, l'un de ses généraux. Maître de Jezraël, celui-ci fit précipiter l'indigne reine par l'une des fenêtres du palais; foulée aux pieds des chevaux, Jézabel fut ensuite dévorée par les chiens, ainsi que le lui avait prédit le prophète Elie.

Djénînè, bâtie dans une situation heureuse, est une petite ville de trois mille habitants, tous musulmans. On y remarque une assez jolie mosquée ; un beau ruisseau traverse la ville et en ressort pour aller arroser des champs plantés d'orangers et de citronniers et mettre en mouvement quelques moulins à farine. Nous plantâmes notre tente dans une prairie, sur le bord du ruisseau, et le len-

demain, au lever du soleil, nous nous remîmes en route pour gagner Naplouse.

Ce nouveau trajet est une affaire de sept heures de marche, avec une station à Jéba pour le repas du matin. Avant d'y arriver et après avoir dépassé *Kabâthièh*, grand village peuplé de musulmans fanatiques, et l'Ouali de *Djerba*, on traverse la plaine de Sânour, *Merdj-es-Sânour*, appelée aussi par les Arabes *Merdj-es-Khgourouk* « la prairie submergée ». Pendant la saison des pluies, cette vallée est, en effet, en grande partie sous l'eau : au mois de mai, ce n'était qu'un tapis de verdure et de fleurs. On laisse ensuite, à droite, la petite ville de Sânour, qui donne son nom à la plaine; c'est, dit-on, l'ancienne Bethulie que Judith sauva des attaques des Assyriens en mettant à mort leur général Holopherne. La position de Sânour, au haut d'une colline, est très-forte. Djezzar-Pacha l'assiégea inutilement; Abdallah, son successeur, la prit sur ses habitants, presque tous énergiques cultivateurs, passionnés pour leur indépendance. Ibrahim-Pacha en ruina les murailles, qui, depuis une vingtaine d'années, ont été rebâties. En passant au travers d'un bois d'oliviers qui garnit les pentes de la montagne de Jéba, on arrive à une abondante source, voisine du village de ce nom et appelée *Aïn-Jeba;* c'est le lieu de halte pour le déjeuner.

La seconde étape de ce jour nous fit voir *Sébasthièh* (Sébaste), l'ancienne capitale de la Samarie, placée dans la tribu de Manassé occidental, dont le territoire commence à une lieue de Jéba. Il faut doubler cette distance pour arriver à Sébastièh, en gravissant l'une des premières montagnes de la chaîne de la Samarie appelée Monts

saint Jean-Baptiste que place ici une très-ancienne tradition; érigée de nouveau en évêché pendant les Croisades, Sébaste retomba, lors de l'expulsion des chrétiens, au pouvoir des sectateurs de Mahomet. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, mais qui offre des ruines intéressantes, décrites par M. le duc de Luynes et M. le comte Melchior de Vogüé. Je ne puis espérer dire aussi bien qu'eux, je me bornerai donc à transcrire ces deux passages, relatifs, l'un, aux vestiges antiques de Sébaste, et l'autre, aux souvenirs qu'y a laissés le moyen-âge.

« Le village qui fut l'ancienne Samarie, dit le premier, est sur le haut d'une colline en partie conique, en partie allongée en croupes irrégulières, à talus et niveaux alternés. En la gravissant par un sentier en lacet, on trouve à mi-côte un plateau artificiel faisant face au nord; on y voit dix-huit ou vingt colonnes encore debout, mais enterrées jusqu'à moitié de leurs fûts, et dessinant un ample carré long, qui devait être un petit forum ou l'atrium d'un grand palais. Au sommet également aplani de la colline se trouvent un reste de pavé en grandes dalles, beaucoup de tronçons de colonnes gisants, un groupe de colonnes debout, paraissant avoir formé l'angle d'un édifice principal; puis, en contournant le haut de la colline, se montrent des traces de murs à plusieurs assises.... Rabattant ensuite à gauche, on suit un long portique dont une centaine de colonnes sont encore debout, les unes à gauche, la plupart à droite; il s'étendait sur une longueur d'environ cinq cents pas, par étages successifs, suivant la déclivité de la colline. Toute cette architecture semble de la même époque, et les colonnes romaines sont de médiocre proportion, de matériaux calcaires aussi

Persans (de Chosroës). Lorsque les Croisés arrivèrent en Terre-Sainte, la tradition était très-vivante et fut pieusement recueillie par eux; l'érection de Sébaste en évêché et la construction de l'église en sont la preuve... L'église de Saint-Jean fut démolie dans le siècle qui suivit l'expulsion des Croisés. En effet, lorsque G. de Maundeville visita la Terre-Sainte, vers 1330, il la trouva ruinée, ainsi que les autres églises décrites par Phocas. Depuis cette époque, le monument, abandonné aux ravages du temps, n'a fait que décroître; il ne reste plus debout aujourd'hui que le collatéral sud avec son abside, une partie de la façade occidentale, et les arasements des autres portions de l'édifice. Les musulmans, dans leur vénération pour le lieu et le souvenir du saint, mais dans leur impuissance à relever le monument, ont construit au dessus de la crypte une petite mosquée de quelques mètres, à laquelle l'aire de l'ancienne église, avec ses colonnades brisées, sert de cour pittoresque, et dont la coupole blanche se cache dans les touffes épaisses qui s'élèvent des pierres disjointes et tombent des arceaux ruinés de la cathédrale gothique (1). »

Cette visite de Sébastièh assez promptement expédiée, nous nous remîmes sans tarder en marche pour Naplouse, voulant y arriver assez tôt pour pouvoir en faire, avant la nuit, un suffisant examen. Ce fut l'affaire de deux petites heures, en suivant constamment une vallée dont la richesse et la fertilité contrastent avec l'aridité de la plus grande partie de cette route de Nazareth à Jéru-

(1) *Les églises de la Terre-Sainte*, par le comte Melchior de Vogüé. Paris, 1860, p. 358 et 361.

salem. On y cultive toutes les sortes d'arbres à fruits que produit la Palestine, les cognassiers, surtout, qui sont de toute beauté. En approchant de Naplouse, cette vallée, qui est de plus admirablement arrosée, se res-

Samarie trouvent une particulière aisance dans la culture du blé, du coton, de l'olivier et du mûrier. Ils ont souvent profité de l'éloignement de Damas, dont ils dépendent, pour satisfaire leur goût traditionnel de l'indépendance. Les habitants de Naplouse résistèrent avec énergie à Ibrahim-Pacha, et même, en 1834, ne craignirent point d'aller l'attaquer, en compagnie d'autres paysans de la Palestine, jusque dans Jérusalem. Mais, quelque temps après, le fils du vice-roi d'Égypte, à la tête de 16,000 hommes, se jeta sur le district dont Naplouse est le chef-lieu, brûlant et saccageant tout; la ville fut en grande partie détruite, son cheik Kassim-Ahmet fait prisonnier, ainsi que ses quatre fils, et tous les cinq furent inhumainement décapités à Damas.

Aujourd'hui Naplouse n'en demeure pas moins une grande ville pour la Palestine, puisqu'elle renferme près de 16,000 habitants, parmi lesquels cinq à six cents chrétiens, au plus, dont une soixantaine seulement sont catholiques : le reste appartient à la religion grecque. On y compte en outre environ cinq cents juifs, divisés par moitié en samaritains et en juifs orthodoxes. Vue à quelque distance, Naplouse, qui se développe en longueur, produit un assez grand effet avec sa blanche enceinte, sa mosquée à minaret, les groupes pittoresques de ses maisons à terrasses, d'où émergent de gracieux et nombreux petits dômes, le tout parsemé de jardins d'orangers et de citronniers qui entourent aussi la ville de toute part. L'intérieur ne justifie point ce riant aspect. Les rues sont étroites, tortueuses et sombres, la plupart voûtées et servant de bazars. Celle qui traverse la ville dans toute sa longueur, me parut le principal rendez-vous de la

population. Je n'eus à me plaindre d'aucune parole injurieuse, comme beaucoup d'autres voyageurs ; tout au plus

Jean (1). » Pas plus que mes devanciers, il ne me fut permis de pénétrer dans ces deux vieux temples chrétiens, convertis l'un et l'autre en mosquée; le temps me manquait d'ailleurs pour faire, à cet égard, une démarche qui très-probablement n'eût pas réussi.

Le lundi 18, nous quittâmes Naplouse dès l'aube; nous avions à fournir une rude journée pour aller coucher à Béthel, neuf heures de cheval par une chaleur torride qui ne nous avait pas fait grâce depuis Nazareth. On longe d'abord, à gauche, le pied du mont Ébal, qui montre sur son flanc les ouvertures de caveaux funéraires indiquant que là se trouvait la très-antique nécropole de Sichem. Elle a été vue et décrite par bien des voyageurs, par M. de Saulcy, entre autres, qui l'appelle l'une des plus anciennes et des plus curieuses de la Palestine. Se dirigeant ensuite vers le sud, on suit, pendant vingt minutes, la base du Garizim, à travers un bois d'oliviers séculaires d'où part un sentier qui remplace la voie taillée en escalier dans le roc, laquelle conduisait au sommet de cette montagne souvent nommée dans la Bible. C'est là que Sanabalat, gouverneur de Sichem, construisit un temple rival de celui de Jérusalem, ce qui fut cause du schisme entre les Juifs et les Samaritains, toujours depuis ennemis irréconciliables. Jean Hircan détruisit ce temple, que l'empereur byzantin Zénon remplaça par une église détruite à son tour. Le mont Garizim a été soigneusement étudié par M. de Saulcy, dans ses deux voyages de Terre-Sainte faits à treize ans de distance; le temps m'ayant manqué pour explorer les lieux moi-même, je ne puis que

(1) *Les églises de la Terre-Sainte*, p. 357.

renvoyer à la lecture de la dernière relation du savant

Quant au Puits de Jacob, appelé aussi de la Samaritaine, M. de Vogüé en apprécie ainsi l'authenticité traditionnelle :

« Cette authenticité n'est contestée par personne ; il y a accord entre les catholiques, les mahométans, les juifs et même les protestants, pour le considérer comme le puits creusé dans le « champ acheté par Jacob des fils d'Hémor » et sur la margelle duquel était assis Jésus, lorsqu'il fit à la Samaritaine le rapide et admirable exposé de sa doctrine. Son emplacement, sa profondeur, tout concorde avec les détails donnés par les livres saints, et le récit de l'Évangile nous permet de suivre, au delà de Jésus-Christ, la tradition qui le rattache aux époques bibliques. Malgré le respect dont il a été entouré dans tous les âges, ce vénérable monument est dans l'état d'abandon le plus complet. Un monceau de ruines, parmi lesquelles on voit quelques colonnes de granit gris, restes évidents d'une église du IVe ou du Ve siècle, en indique seul la place. Là, en écartant de grosses pierres, on découvre l'entrée d'une crypte voûtée, on s'y laisse glisser avec peine, et, au milieu de la petite salle souterraine, on voit la bouche du puits, lequel est creusé dans le roc vif à une grande profondeur. La crypte appartenait sans doute à l'église bâtie par les Croisés, vue par Edrisi en 1154, et détruite en 1187. Au IVe siècle, quand l'église primitive fut bâtie, le sol n'était pas aussi exhaussé ; l'ouverture du puits était devant la clôture du chœur. La basilique avait la forme d'une croix dont les quatre branches étaient dirigées vers les quatre points cardinaux ; le puits était situé au centre, à l'intersection des deux nefs. Arculphe a laissé un plan

marbre domine. M. de Luynes, qui a fait de Seiloun une étude particulière, y a reconnu les restes de deux monuments antiques dont on peut voir la description et le dessin dans le premier volume de sa savante relation.

En avançant toujours dans la vallée, le long du torrent desséché, on arrive à un endroit où les deux revers s'étagent en véritables terrasses, couvertes de beaux oliviers. Là se trouve une source appelée *Aïn-Haramièh* (la Fontaine des Voleurs) à cause de la solitude du site et de sa disposition, évidemment favorable aux entreprises des Arabes-Bédouins. Nous n'eûmes à enregistrer aucune mauvaise rencontre, et nos chevaux purent fort tranquillement s'abreuver à cette source si mal famée. A une heure de Béthel, la route devient pierreuse; les collines s'élèvent maintenant rocailleuses et souvent arides et dénudées. En montant sans cesse, on arrive sur la croupe de cette chaîne de hauteurs aux cimes arrondies. Là est Béthel, remplacée par le pauvre hameau de *Beïtine*, entouré de quelques maigres oliviers. Les ruines d'une petite église y rappellent le souvenir des Croisés. Des temps plus anciens, on n'y voit que quelques tronçons de colonnes et de larges assises ayant appartenu peut-être au temple du Veau d'Or, où sacrifiait Jéroboam, après sa révolte contre la maison de David. Ce qui est mieux conservé, c'est une grande citerne ou piscine creusée dans la terre et dont le revêtement intérieur est formé de belles pierres attestant, par leur taille et leur arrangement, une très-ancienne époque. Prise sous l'empire romain par Vespasien, Béthel, dès le temps de saint Jérôme, qui en témoigne, n'était qu'un simple village, tel apparemment qu'il existe aujourd'hui.

Ce lieu est plein de souvenirs bibliques. C'est à Béthel, plus anciennement appelée *Luza*, qu'Abraham se sépara de son neveu Loth, par suite de la division survenue parmi les pasteurs de leurs troupeaux. Samuel y venait tous les

et cependant, au moyen-âge, l'église portait et les chartes lui restituent son nom primitif...... Il me paraît impossible que Béthel ne recèle pas sous les masures dont il est composé, quelques ruines très-dignes d'être exhumées, appartenant à tous les âges jusqu'à la plus haute antiquité. Un archéologue, habile investigateur, résidant à Jérusalem, pourrait, sous la protection du gouverneur, explorer ces ruines et en tirer quelque monument digne d'être arraché à l'oubli (1). »

Nous avions dressé notre tente sous un olivier, à quelque distance du village, et nous attendîmes le dîner ou plutôt le souper, car il était tard, en admirant le coucher du soleil qui colorait des teintes les plus chaudes et les plus riches les sommets qui vont, en décroissant sur la gauche, jusqu'à la Méditerranée, et, à notre droite, le mont Galaad, d'où il fut permis à Moïse, avant sa mort, de contempler la Terre promise. Le lendemain mardi, vers sept heures, nous nous remîmes en route, avec la certitude, à moins d'accident, d'arriver à Jérusalem avant midi.

A Béthel, nous avions mis le pied, à la fois, sur la limite qui sépare la tribu d'Éphraïm de celle de Benjamin, et sur la frontière respective de la Samarie et de la Judée proprement dite. Pendant la première heure on descend constamment jusqu'au village d'*El-Birèh*, la Béeroth de la tribu de Benjamin, citée au chapitre IV du livre des Rois, actuellement village musulman de sept à huit cents habitants, parmi lesquels on ne compte de chrétiens que quelques grecs-schismatiques. Les Croisés y avaient bâti une

(1) *Voyage à la mer Morte*, t. Ier, p. 58.

Tombeaux des Juges, nous fîmes notre entrée à Jérusalem par la porte de Damas. Nous allâmes descendre à la Casa-Nova, la pieuse hôtellerie des pères de Terre-Sainte. Une heure après, j'étais agenouillé dans l'église du Saint-Sépulcre, remerciant Dieu de m'avoir protégé jusqu'ici.

En arrivant à Jérusalem, la pensée de mon retour au catholicisme était déjà arrêtée dans mon esprit. Tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais ressenti, depuis mon entrée en Terre-Sainte, me portait à cet acte dont l'accomplissement n'était combattu que par des considérations de famille, jusque-là toutes-puissantes sur mon cœur. Je m'en ouvris au Révérendissime supérieur des pères de Terre-Sainte, qui, pour en causer plus amplement, m'ajourna à huit jours, me conseillant d'employer à visiter les environs de Jérusalem cette sorte de temps d'épreuve qu'il m'imposait pour réfléchir encore. Il fut donc convenu avec le frère Liévin que nous commencerions, dès le surlendemain, cette excursion autour de la ville sainte, qui devait nous faire voir Bethléem, Bethanie, Jéricho, la mer Morte, etc. J'employai mes instants, en attendant, à prendre une idée générale de la capitale de la Judée, m'attachant surtout aux souvenirs bibliques de cette ville, qui, même à ne la considérer que dans les temps antérieurs au Messie, serait encore l'un des grands noms de l'histoire de l'humanité. Son existence, depuis ses commencements jusqu'à Jésus-Christ, fait partie de cette Histoire-Sainte que nous apprenons, enfants, et que la lecture de l'Ancien-Testament nous rappelle chaque jour. Aucune n'est mieux connue. Je ne la referai donc point; quelques mots suffiront.

Jérusalem n'apparaît, dans les annales du peuple juif, qu'avec le règne de David (1056 avant Jésus-Christ). Ce fut lui qui enleva aux Jébuséens leur citadelle de Jébus, bâtie sur le Mont-Sion, et y établit le siége de sa puissance. Telle fut l'origine de Jérusalem, dont le nom signifie « héritage de la Paix ». David l'agrandit, l'entoura d'une enceinte fortifiée, y fit construire pour lui un palais,

et établit sur un mont voisin (la colline de Moriah), l'Arche sainte, jusque là errante. Cette ville devint, dès lors, la capitale politique du royaume d'Israël, la résidence du prince et en même temps le sanctuaire de la religion; aussi, de bonne heure, l'appela-t-on *Kadischta* (la Sainte), que les Arabes traduisent encore aujourd'hui par le mot de *El-Kods*, qui a la même signification. Ce fut le fils de David, Salomon, qui édifia le fameux temple de Jérusalem, dont la construction prit sept ans et demi, et où ce roi, appelé le plus « sage des hommes, » prodigua tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. Sous lui, Jérusalem, agrandie encore et considérablement embellie, atteignit l'apogée de sa grandeur; elle fut la véritable capitale de la civilisation dans l'Asie occidentale. Cette prospérité dura jusqu'en 587, date de la prise et de la ruine de la ville ainsi que de son temple par Nabuchodonosor. Au retour de la Captivité, les Israélites s'occupèrent de restaurer leur capitale; mais ce ne fut qu'en 516 que la ville rétablie dans ses limites primitives, vit l'achèvement du nouveau temple offert à son culte. Prise et respectée par Alexandre, en 332, Jérusalem tomba, à sa mort, sous le gouvernement tyrannique des Séleucides, jusqu'à la venue des glorieux Machabées, qui rendirent pour quelque temps aux Juifs leur indépendance (166-107 avant Jésus-Christ). Dix ans auparavant, pendant la persécution du roi de Syrie, Antiochus-Epiphanes, la cité sainte avait vu son temple, ses principaux édifices et ses murs de nouveau renversés. En l'an 107 commence le dernier royaume de Judée, celui qui vint aux mains des princes Iduméens, et pendant lequel Jérusalem fut une quatrième fois prise par Pompée (64), lequel en respecta les édifices et les habi-

tants. Vingt ans après, elle était forcée et pillée par les Parthes. Hérode-le-Grand, l'Iduméen, nommé par le crédit d'Antoine roi de Judée, et se voyant disputer la couronne par l'un des descendants des Machabées, ne put entrer dans sa capitale qu'après l'avoir emportée d'assaut (an 37 avant Jésus-Christ). Hérode dota Jérusalem de nouveaux monuments, bâtis dans le goût des Romains; il restaura le temple avec une magnificence dont l'évangéliste saint Jean rend témoignage. Jésus-Christ naquit sous son règne, et ce fut sous celui de son fils, Hérode-Antipas, qu'il grandit, prêcha et mourut. Les Romains, depuis la conquête de Pompée, avaient la haute main dans le gouvernement de la Judée et y entretenaient un Procurateur dépendant du gouverneur de la Syrie, déjà réduite en province consulaire. On connaît le siége et la prise de Jérusalem, la dévastation complète ainsi que la ruine définitive de son temple, accomplies, l'an 70 de Jésus-Christ, par Titus. C'est par ce dernier fait que je terminerai cette courte esquisse d'un passé plein de grandeurs et de misères, que complétera, plus loin, un coup d'œil non moins rapide jeté sur l'histoire de la Jérusalem chrétienne.

Le lendemain de mon arrivée, je consacrai donc la plus grande partie de la journée à une visite générale, évidemment très-superficielle, et faite en quelque sorte au hasard, de la ville sainte. J'avais voulu être seul, sentant la nécessité, surtout à la veille de courses nouvelles, de laisser au bon frère Liévin un jour de repos, assurément bien gagné. J'allais devant moi, sans m'astreindre à aucun ordre et à aucun itinéraire, marchant au milieu du pêle-mêle des souvenirs bibliques, évangéliques, païens ou

musulmans qui se heurtent sur ce sol si profondément remué par les siècles.

L'impression que l'on éprouve en parcourant Jérusalem, est celle que produisent les lamentations de Jérémie pleurant sur sa ruine. La ville de David et d'Hérode est bien une ville morte. Plusieurs couches de décombres y indiquent autant d'époques écoulées. Vingt mille habitants, au plus, circulent sur cet immense théâtre qui en a contenu cent cinquante mille : on dirait un vivant enseveli dans un sépulcre. Mais tout cela, vu du haut du Mont-Sion et avec les yeux de l'histoire et de la foi, se transforme, s'anime, ressuscite. Dieu est ici partout, le Jéhovah du peuple choisi, le Christ rédempteur du genre humain ; à côté du Crucifié apparaît la Mère des douleurs ; ici, ce sont les Apôtres recevant les inspirations de l'Esprit-Saint avant de partir, pauvres et intrépides, à la conquête assurée du monde et à l'inévitable martyre. Les chrétiens, à cette première heure, ne sont qu'une poignée ; l'empire romain possède toute la terre : trois siècles s'écoulent, et le fils du charpentier, mort comme un criminel sur ce calvaire que j'ai, là, sous les yeux, a déjà conquis tout cet immense empire et planté sa croix vénérée et triomphante dans Rome et dans Bysance, sur le palais des Césars, à leur tour subjugués.

Je veux dès à présent fixer le lecteur sur la topographie ancienne et moderne de la ville sainte, renvoyant à l'époque de mon retour très-prochain à Jérusalem, une visite plus complète des lieux, qui me permettra d'en rendre un compte suffisamment détaillé.

Autrefois, au temps de sa plus grande splendeur qui est celui de sa chute sous les attaques de Titus, Jérusalem s'étendait sur cinq collines : au centre, Acra (*Ville*

basse (sans doute par comparaison); au sud, Sion (*Lieu élevé*); à l'est, Moriah (*Lieu choisi*); au nord, Bézétha (*Ville neuve*); enfin, au nord-ouest, Gareb (*Quartier du couchant*). Ces cinq collines formaient quatre vallées, aujourd'hui plus ou moins apparentes. Le Mont-Acra, point central, était séparé du Mont-Sion par la vallée du Tyropéon, qui s'étendait jusqu'à la piscine de Siloé, et du Mont-Moriah, par un large ravin, comblé par les Hérode, pour réunir la ville au Temple, lequel s'élevait sur cette hauteur. La vallée qui séparait le Mont-Moriah du Mont-Bézétha fut également en partie comblée par Pompée. Enfin, la vallée, dite des Cadavres, séparait le Mont-Bézétha du Mont-Gareb, sur lequel était situé le lieu du Calvaire. Pour bien déterminer la position de Jérusalem, il faut mentionner encore trois autres vallées, celles-ci plus profondes, formées en dehors de la ville par ces monts intérieurs et par des collines de beaucoup plus élevées. A l'Orient, c'est la vallée du Cédron, appelée aussi de Josaphat, qui sépare Jérusalem de la montagne des Oliviers, au midi et au couchant, le ravin de Hinnom, dominé par le mont du Mauvais Conseil, enfin, au nord-ouest, le vallon de Gihon, le moins profond des trois, au delà duquel s'élève, plus au nord, le mont Scopus.

Je laisse aux antiquaires le soin de déterminer le tracé des trois enceintes ou plutôt des trois segments d'enceinte construits à des dates différentes, qui, au dire de Flavius Josèphe, entouraient Jérusalem, lors du siége de Titus, dont il s'est fait l'historien. « Des trois murailles, dit cet écrivain, la plus ancienne était inexpugnable, tant à cause des vallées et de la hauteur de la colline qui les dominait, et sur laquelle elle était construite, qu'en raison des forti-

fications que David, Salomon et les rois leurs successeurs avaient, avec grand soin et à l'aide de dépenses énormes, ajoutées à la force naturelle du terrain (1). » Cette enceinte primitive, naturellement la moins grande, était munie de soixante tours. Elle englobait le Mont-Sion, le Mont-Moriah, c'est-à-dire le Temple, et une partie d'Acra. La seconde, dont Josèphe parle avec moins de précision encore, prolongeait la ville dans la direction du nord et devait envelopper une partie de Gareb et le reste de l'Acra; elle n'avait que quatorze tours. Un passage de la Bible autorise à l'attribuer au roi de Juda Ezechias, lequel l'aurait fait exécuter à l'approche de Sennachérib, qui assiégea inutilement la ville (712-707 avant Jésus-Christ). Ce fut Hérode-Agrippa, petit fils d'Hérode-le-Grand, et dernier roi de Judée, qui, pendant son court règne de sept ans (37-44 après Jésus-Christ), fit construire la troisième enceinte, plus longuement décrite par Josèphe. Je détache de son précieux texte les lignes suivantes : « Le roi Agrippa entoura de cette muraille la partie (septentrionale) dont s'était accrue la ville antique, et qui auparavant était restée entièrement ouverte.... La partie de la ville ainsi annexée à l'ancienne fut appelée en langue du pays *Bezetha*, qui en grec veut dire *Ville neuve*.... Agrippa commença la bâtisse de cette muraille ; mais, craignant que l'empereur Claude ne s'émût de la grandeur de cette construction, et n'y vît un indice d'aspiration à un changement ou même de sédition, il se contenta d'en jeter les fondements et interrompit l'œuvre. La ville, en effet, eût été inexpugnable, s'il eût achevé

(1) Flavius Josèphe. *Guerre des Juifs*. Liv. V, chap. IV, § 2.

cette muraille comme il l'avait commencée, car les blocs qui en constituaient l'appareil étaient longs de vingt coudées et larges de dix. La muraille elle-même reçut une largeur de dix coudées.... Plus tard, ce même mur fut achevé avec soin par les Juifs et élevé jusqu'à la hauteur de vingt coudées (1). » Cette enceinte était pareillement garnie de tours, au nombre de quatre-vingt-dix.

L'enceinte actuelle de Jérusalem, presque en tout conforme aux murailles qui la défendaient au temps des Croisades, reproduit encore en bien des points, sauf vers le nord où la ville s'est beaucoup rétrécie, le tracé de l'enceinte antique. Ce mur moderne, construit en 1534 par le sultan Soliman II, renforcé par des bastions et des tours, a de douze à treize mètres de haut, sur une largeur d'un mètre; c'est dire qu'il résisterait peu à une attaque sérieuse. Il a été percé de sept portes dont deux sont depuis longtemps murées. Je les énumère : deux dans le sud, la Porte de Sion et celle dite *El-Moghâribèh* ou des Maugrabins; deux à l'est, la Porte-Dorée, par où l'on montait au plateau du mont Moriah (depuis longtemps bouchée), et la porte de Saint-Étienne, ainsi nommée du voisinage du lieu où le saint Diacre fut lapidé, et appelée par les Arabes *Bab-Sitti-Mariam*, parce qu'elle conduit au tombeau de la Vierge-Marie, situé en face, dans la campagne; deux au nord, la porte de Damas (la plus forte de toutes) d'où sort la route qui, par Naplouse et Nazareth, mène à cette ville, et la porte d'Hérode, fermée depuis trente ou quarante ans : une seule porte, la septième, existe dans la partie occidentale de l'enceinte,

(1) *Guerre des Juifs*. Liv. V, chap IV, § 2.

c'est la porte de Jaffa qui aboutit à ce port de la Judée, et mène pareillement à Hébron, d'où le second nom que lui donnent les Arabes de Porte d'Hébron. Tout à côté de cette entrée, dans l'intérieur de la ville, s'élève l'ancien château des Pisans, devenu la forteresse actuelle (*El-Kalâa*), amas d'ouvrages en très-mauvais état, construits, affirment de modernes savants, sur les ruines des trois tours de David, d'Hippicus et de Mariamme, souvent citées dans les historiens.

La ville moderne est divisée en quatre quartiers principaux, chrétien, arménien, juif et musulman. Le quartier chrétien ou des Francs, occupe la partie nord-ouest de la ville, et comprend le Mont-Gareb et une partie d'Acra et de Bezetha; c'est là que se trouvent l'église du Saint-Sépulcre, plusieurs grands couvents, celui des franciscains entre autres, ainsi que les consulats de France, de Russie, de Prusse et d'Espagne. Le quartier arménien (sud-ouest) comprend Sion, et montre, sur un point élevé, son vaste monastère. Au sud-est, sur le penchant du Mont-Sion et dans l'ancienne vallée nommée par Josèphe Tyropéon ou vallée des Fromagers, s'étend le quartier juif. Moriah, qui supporte la mosquée d'Omar à l'est, et, au nord, la plus grande partie de Bezetha forment le quartier musulman qui contient également le Séraï ou palais du Pacha-gouverneur.

L'aspect intérieur de la ville est, généralement parlant, des plus misérables. C'est, particulièrement dans le quartier juif, un labyrinthe de rues étroites, salement tenues, et bordées de maisons sans caractère, quelques-unes en briques, le plus grand nombre en argile, n'ayant presque pas d'ouvertures extérieures, mais possédant toutes un

toit en terrasse où, dans la saison chaude qui à Jérusalem est excessive, les habitants vont chercher la fraîcheur du soir et de la nuit. Trois des principales rues affectent cependant quelque régularité. C'est d'abord celle qui va de la porte de Jaffa, vers l'est, jusqu'à l'entrée occidentale de l'ancienne enceinte du Temple ; ensuite la rue qui traverse la ville du nord au sud, pour ressortir par la porte de Sion ; et enfin celle qui commençant à la porte de Saint-Étienne, à l'est, aboutit au Calvaire, situé au couchant, et dont une partie du parcours se confond avec la Voie Douloureuse suivie par le Christ chargé de sa croix. Tel est l'ensemble de Jérusalem : d'autres détails viendront plus tard.

Après ces deux jours consacrés au repos et à un premier et rapide examen de la Ville Sainte, je me remis en marche, toujours sous la conduite du frère Liévin, dont l'infatigable obligeance ne se démentait pas, pour faire les deux excursions projetées, l'une au sud, à Bethléem, et l'autre à Jéricho et à la mer Morte dans l'est. La visite de Bethléem et des lieux historiques qui l'entourent est une affaire de deux jours, on en met trois pour l'exploration de la mer Morte et de ses environs, mais avec retour à Jérusalem entre les deux excursions.

La distance de Jérusalem à Bethléem, par la voie directe, ne serait qu'une promenade de deux petites heures. Nous en mîmes six, en suivant le circuit que me fit faire mon guide, je dois le dire à ma grande satisfaction. Nous allâmes déjeuner au désert dit de Saint-Jean, situé à deux lieues à l'ouest dans les montagnes. Presque en sortant de Jérusalem, on rencontre sur sa droite, au milieu du cimetière musulman, une piscine appelée dans la Bible la

Piscine Supérieure et que Josèphe nomme tour à tour la Piscine des Serpents ou la Piscine des Hauteurs. Tout auprès s'ouvre dans le roc un caveau funéraire que l'on croit être celui qui a contenu le tombeau d'Hérode Agrippa dont il ne reste plus de trace. Une demi-lieue plus loin, on se trouve en présence du couvent de Sainte-Croix, qui est le séminaire des Grecs-schismatiques, reconstruit au moyen-âge en forme de forteresse, et dont l'église passe pour une fondation du VIIe siècle, due à l'empereur byzantin Héraclius. Une heure après, nous arrivions à *Aïn-Kârim*, l'ancienne Aïn de la tribu de Juda, où habitaient Zacharie et Élisabeth, laquelle y mit au monde saint Jean-Baptiste. Ce lieu est appelé vulgairement « Saint-Jean dans les montagnes ». Le village d'Aïn-Kârim est, en effet, juché sur une éminence environnée d'un cercle de collines plus hautes. Il compte de cinq à six cents habitants, dont une centaine seulement appartiennent au culte catholique. Sur le lieu prétendu de la maison de Zacharie existait, avant et pendant les croisades, une église à trois nefs, dévastée et profanée après le départ des Croisés, et restaurée, en 1621, par les pères de Terre-Sainte qui y ont joint un petit monastère où ils tiennent école. Les sœurs de Sion ont également là un couvent, une école et un orphelinat.

Tous les environs sont marqués par des lieux rappelant quelque tradition, peut-être trop précisée, du précurseur du Messie. Ici, c'est le sanctuaire de la Visitation, bâti, dit-on, sur l'emplacement de la maison des champs de Zacharie et où la sainte Vierge visita sainte Élisabeth, sa cousine. Celle-ci s'étant écriée : « Vous êtes bénie entre « toutes les femmes et le fruit de votre sein est béni, »

Marie lui répondit par cette explosion d'actions de grâces qui se lit dans saint Luc et est restée le *Magnificat* de nos prières. Là même est un rocher offrant une anfractuosité dans laquelle Élisabeth aurait caché son fils pour le soustraire à la proscription d'Hérode. Vingt minutes après, on rencontre un autre rocher, sur lequel saint Jean-Baptiste annonça le Messie, en prêchant la pénitence. A une demi-heure plus loin, et en traversant un vallon bien cultivé, on va voir une excavation naturelle de sept mètres de long sur une largeur et une hauteur de trois, appelée *Grotte de Saint-Jean-Baptiste*, où l'on croit que le Précurseur se retira pour se préparer à la prédication. Les pères de Terre-Sainte y disent accidentellement la messe sur une pierre taillée en forme d'autel. Au dessus, on remarque des restes de constructions ayant appartenu à un oratoire ou à un ermitage. La grotte de Saint-Jean se trouve à une grande hauteur sur le versant de l'une des collines qui forment la belle vallée de Térébinthe. On montre enfin, tout auprès, une ruine où la piété du frère Liévin veut voir le tombeau même de la cousine de la Vierge, laquelle serait ainsi venue terminer son existence au désert. Retournés à Aïn-Kârim par le même chemin, nous prîmes une frugale collation au couvent des Franciscains et repartîmes immédiatement après pour gagner Bethléem.

On compte, à partir de là, trois bonnes heures de chemin qui se font d'abord par une étroite et fertile vallée, cultivée en vignes et arbres fruitiers, et ensuite, en suivant plusieurs ravins qu'on quitte pour prendre une plus grande route, reste de l'ancienne voie qui menait de Jérusalem à Gaza : ici se dessine une nouvelle vallée qui s'élargit à

partir de l'abondante source appelée *Aïn-el-Hanièh* dont les eaux fertilisent des champs bien cultivés. Les chrétiens lui avaient donné le nom de Fontaine de Saint-Philippe, de celui de l'un des sept Diacres créés par les apôtres, lequel baptisa avec cette eau le tout-puissant eunuque de la reine d'Ethiopie, Candace, dont parlent les Actes des Apôtres (Chap. VIII). Nous nous engageâmes ensuite sur le bord d'un torrent qui serpente profondément encaissé et que l'on suit pendant près d'une heure, jusqu'à un bois d'oliviers qui couvre la base et le versant d'une assez haute montagne, à mi-côte de laquelle on distingue le bourg de *Beït-Djallah,* l'ancien Gelmon. Ce bourg compte près de 3,000 habitants, tous chrétiens; cinq cents, à peine, sont catholiques, le reste est grec-schismatique. Là se trouve un séminaire pour le clergé indigène, fondé par Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem. On laisse cette montagne à droite, et, en se dirigeant vers l'est, on arrive en une demi-heure à Bethléem. Nous descendîmes chez les pères de Terre-Sainte qui me firent l'accueil le plus empressé.

Autant les environs de Jérusalem sont tristes et sombres, autant les abords de Bethléem sont riants et gais. Là est le tombeau, ici le berceau.

Bethléem de Juda (Ephrata, la Fructueuse) s'élève sur une montagne crayeuse environnée de vallées riches en cultures et bien boisées. Cette ville compte au nombre des plus anciennes de la Judée; les souvenirs de la Bible s'y unissent à ceux de l'Evangile. C'est là que Samuël, par ordre de Dieu, sacra le jeune berger David, qui y était né, roi d'Israël, d'où son nom de Cité de David. Ces champs, couverts d'épis, ont retenu les doux noms de Noémi, de Ruth et de Booz. A Bethléem, naquirent Mathan et Jacob, l'un

l'aïeul, et l'autre le père de Joseph, époux de Marie. C'est sur cette montagne bénie qu'est descendue l'étoile qui guidait les Bergers et les Mages vers l'étable où notre Rédempteur a voulu venir au monde, pour nous enseigner l'humilité et nous apprendre à supporter la misère.

De bonne heure les chrétiens furent nombreux à Bethléem, pendant que les juifs continuaient à dominer dans Jérusalem. Avant la fin du premier siècle de notre ère, un oratoire s'éleva sur le lieu de la naissance du Christ. Adrien le renversa en 135 et profana la Crèche même du Sauveur par un autel dédié à Vénus. Deux siècles après, sainte Hélène rendit ces lieux à la foi chrétienne et y commença la construction d'une église que son fils Constantin acheva vers 333. C'est alors que saint Jérôme et sainte Paule vinrent se fixer à Bethléem. Dévastée au siècle suivant par les Pélagiens, la basilique fut, en 630, complètement restaurée par l'empereur Justinien. C'est dans cet état que la trouvèrent les mahométans qui la respectèrent à cause du souvenir du berceau de Jésus, qu'ils tiennent pour l'un de leurs prophètes. Le kalife Omar (637) vint y prier, imité en cela par ses coreligionnaires jusqu'au temps des croisades. A cette époque, Bethléem fut érigée en évêché. C'est dans son église, devenue cathédrale, que Baudouin Ier fut sacré et couronné roi de Jérusalem. Cinquante ans après, par les soins des princes chrétiens, latins et grecs, tout l'intérieur de la basilique fut recouvert de dessins en mosaïque sur fond d'or. En 1230, une bulle du pape Grégoire IX confia la garde de ces saints lieux aux Frères Mineurs (Franciscains), qui, lors de l'expulsion des chrétiens, furent confirmés dans leurs droits par les puissances musulmanes : mais les Grecs et les Arméniens ont, depuis,

partagé les mêmes priviléges, et aujourd'hui, les trois cultes ont un égal accès dans l'église de la Nativité ou de Sainte-Marie, et dans la sainte grotte où le Christ vint au monde.

Cette basilique de Bethléem est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous dans son ensemble : à tous les titres elle mérite de fixer l'attention du voyageur et du chrétien. J'emprunterai, pour la décrire, la plume si compétente et si autorisée de l'historien des églises de la Terre-Sainte. Voici comment s'exprime M. le comte de Vogüé :

« L'église de Sainte-Marie ou de la Nativité est située à l'extrémité orientale de la ville de Bethléem en dehors de l'enceinte de la ville antique, sur le versant septentrional de la colline qui supporte la cité de David. Extérieurement, elle est entourée de nombreuses constructions qui dissimulent sa forme et la cachent aux regards... L'église n'est accessible qu'à l'Occident, du côté de son entrée principale. Là se trouve une grande place dallée et entourée de débris antiques ; ce sont les restes de l'*atrium* qui, suivant l'usage romain, précédait les portes de l'église. Il est totalement détruit......

« De l'atrium on entrait par trois portes dans le vestibule : les deux latérales ont disparu sous des constructions postérieures ; celle du milieu est seule visible, quoiqu'en partie obstruée par un gros contrefort moderne, et murée à l'intérieur, par crainte des Arabes, à l'exception d'un passage bas et étroit. Cette porte est rectangulaire et couronnée d'un large linteau supporté par deux consoles..... Le vestibule règne dans toute la largeur des nefs de l'église, jusqu'à la hauteur des bas-côtés. On voit se dresser extérieurement, au-dessus de son toit, le pignon aigu de la nef centrale. Intérieurement il est nu, obscur,

sans ornements, divisé par des murs en trois chambres, et donne par une seule porte dans l'intérieur de l'église. Lorsqu'on a franchi cette porte on a devant les yeux un spectacle magnifique.

« On embrasse d'un seul coup d'œil cinq nefs d'une grande longueur, formées par quatre rangs de colonnes corinthiennes monolithes. A l'extrémité de ces nefs, si l'on supprime par la pensée les clôtures élevées par les Grecs, on voit un large transept, un chœur, des absides, le tout inondé de lumière par une série de fenêtres pratiquées dans la partie supérieure de l'édifice. On est transporté dans une basilique antique, telle que l'avait conçue le génie romain, telle qu'elle fut appliquée par Constantin au culte des chrétiens, pour être ensuite développée, transformée et servir de point de départ à l'architecture religieuse de tous les siècles. On admire à la fois la vieillesse auguste du monument, la belle entente, l'harmonieuse majesté de ses combinaisons, et à l'impression d'un beau spectacle vient s'ajouter l'intérêt qu'inspire toujours la vue d'une conception originale.

« Les cinq nefs de l'église sont d'égale longueur; celle du centre est plus large à elle seule que les deux bas-côtés réunis. Elles se composent de onze travées. Le transept est aussi large que la nef centrale, et forme avec elle la figure d'une croix. Ses deux extrémités, au nord et au sud, sont terminées par des absides demi-circulaires, qui font saillie sur le mur extérieur de la basilique. Les quatre angles de la croisée, ou centre du transept, sont occupés par quatre piles rectangulaires qui portent engagées dans leurs flancs deux demi-colonnes, pour correspondre aux rangées de colonnes de la nef et du chœur.

« De l'autre côté du transept, les cinq nefs reparaissent avec d'inégales longueurs et forment le chœur de l'église. Celle du centre se compose de deux larges travées et d'une abside demi-circulaire, égale à celles qui terminent les bras de la croix. Les deux suivantes, à droite et à gauche, également formées de deux travées, se terminent par un mur droit, à la naissance de l'abside ; les deux bas-côtés extrêmes n'ont qu'une seule travée, et aboutissent également à un mur droit : ces travées sont plus larges que celles de la grande nef, de telle sorte que la ligne brisée qui termine cette portion de l'édifice est composée de parties sensiblement égales. Cette disposition des bas-côtés du chœur s'étageant régulièrement entre les deux absides du transept et l'abside centrale, est très-heureuse et relie d'une manière très-symétrique le sommet de la croix avec les branches latérales.

« A l'entrée du chœur, et au centre du transept, sous un exhaussement du sol, se trouve la crypte sacrée qui renferme le lieu de la Nativité de Jésus-Christ ; elle communique par des passages souterrains avec les grottes qui s'étendent sous l'église, et qui contiennent, on le sait, les sépultures des saints Innocents, celles de sainte Paule et de sainte Eustochie, et la retraite solitaire où saint Jérôme passa trente-six années de sa vie et composa la plupart de ses ouvrages » (1).

J'ajouterai quelques détails à cette description.

La grotte de la Nativité, que la tradition appelle « une étable », était sans doute l'étable souterraine de l'une de ces hôtelleries orientales que j'ai si souvent désignées sous le

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 48.

nom de *caravansérai*. Elle est voûtée et mesure 10 mètres 50 de long sur 4 de large. Le sol et les parois sont entièrement recouverts de marbre. Trente et une lampes y brûlent nuit et jour. Le lieu de la naissance du Sauveur a été renfermé dans une abside semi-circulaire où l'on remarque encore quelques fragments de mosaïque datant des croisades. Là se trouve un autel appartenant aux Grecs. A trois mètres de cette abside, on descend par trois marches dans l'oratoire de la Crèche, qui n'a que 2 mètres 50 de long sur 2 mètres 30 de large; trois antiques colonnes de marbre en soutiennent l'ouverture. L'autel de la crèche appartient aux Latins.

La basilique supérieure n'est point voûtée; un simple toit de charpente recouvre l'édifice. Celui qui se voit aujourd'hui date seulement du XVIIe siècle; il est probable que dans l'antiquité et pendant le moyen-âge, les poutres qui sont apparentes étaient cachées par un plafond de bois plus ou moins orné. L'église reçoit le jour par de nombreuses fenêtres en plein-cintre, percées dans les murs latéraux. Les colonnes qui décorent l'intérieur et divisent les cinq nefs, sont au nombre de quarante-six; ce sont des monolithes de six mètres de hauteur en pierre dure, calcaire et rougeâtre, veinée de blanc, paraissant être du marbre, et à chapiteaux corinthiens. Chaque colonnade supporte une architrave. Entre ces colonnes et les fenêtres supérieures se voient encore de beaux restes des mosaïques sur fond d'or dont les empereurs grecs et les rois de Jérusalem avaient décoré les murs de la basilique.

Vers l'extrémité ouest de l'église s'ouvrent deux portes latérales en fer; l'une donne dans le couvent des Pères de Terre-Sainte et l'autre dans celui des Grecs non-unis. Ces

deux couvents, de même que celui des Arméniens, sont donc contigus à l'église. On descend du chœur dans la crypte de la Nativité par deux escaliers, l'un de seize marches et l'autre de treize. Disons enfin qu'en descendant encore cinq marches, on pénètre dans cette autre crypte où se trouvent les tombeaux de saint Jérôme, de sainte Paule, et de sainte Eustochie, sa fille, ou plutôt les lieux où la tradition porte qu'ils ont été ensevelis.

La ville de Bethléem compte environ 5,000 habitants, dont la moitié sont catholiques; le reste se compose de 1,700 Grecs-schismatiques, de 700 Arméniens non-unis, de douze à quinze protestants et d'une centaine de musulmans. La paroisse catholique est desservie par les Pères de Terre-Sainte qui ont, en outre, une école pour les garçons; les filles chrétiennes sont instruites par les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

Après avoir assisté à la messe dans l'église de Sainte-Catherine du couvent des Franciscains et prié de nouveau dans la grotte sanctifiée par la naissance du Messie, nous nous remîmes en route pour Jérusalem. Nous fîmes un détour qui me permit de visiter les Bassins de Salomon, situés à une petite distance de Bethléem, dans le voisinage d'un édifice carré qui fut sans doute au moyen-âge un château fortifié, musulman ou chrétien, je l'ignore. Ces vastes réservoirs, creusés dans le roc, et revêtus d'une maçonnerie cimentée, sont au nombre de trois, étagés le long d'une vallée appelée l'*Ouadi-Artase*. Ils étaient destinés à recueillir l'eau de la pluie. Le premier qui se présente a une longueur de 116 mètres sur une largeur de 70, et de 7 à 8 mètres de profondeur. A une cinquantaine de pas vient le second, d'une largeur égale, mais

long de 129 mètres et profond de 12. Le troisième, le plus grand, semblablement espacé, mesure 177 mètres de longueur sur 64 de largeur et 15 de profondeur. Ces réservoirs communiquent entre eux et servaient, dit-on, à arroser les jardins du vallon d'Artas où, selon l'Ecclésiaste, Salomon avait bâti sa maison des champs ; et de là le nom donné à ce magnifique ouvrage, à coup sûr antique.

Revenus dans la route directe, nous nous engageâmes bientôt dans la vallée d'*El-Bakaa*, où David battit les Philistins, vallée d'abord fertile et qui devient fort rocailleuse à mesure que l'on approche de Jérusalem. Laissant ensuite à droite le mont du Mauvais-Conseil et longeant la vallée de Gihon, il était midi lorsque nous effectuâmes notre rentrée par la porte de Jaffa.

Dès le lendemain, je repartis avec mes tentes pour la mer Morte et le Jourdain. C'est un petit voyage qui, je l'ai dit, prend trois jours et vous montre pareillement une foule de lieux illustrés par les souvenirs bibliques ou les récits évangéliques. Après être sorti de Jérusalem par la même porte occidentale, celle de Jaffa, on suit pendant deux grandes heures la rivière, ou plutôt le torrent du Cédron, que l'on passe dans un endroit où il sort d'un abîme formé par deux murs de rochers, percés d'ouvertures qui mènent à des grottes autrefois habitées par de nombreux anachorètes. A une demi-lieue plus loin, mais en dehors de la route qui conduit à la mer Morte, se trouve le monastère de Saint-Saba, parfaitement décrit en ces quelques lignes par l'un de mes devanciers, M. le vicomte de Basterot : « Le couvent grec de Mar-Saba est l'un des lieux les plus étranges que l'on puisse imaginer. Il est collé en nid

d'hirondelle aux parois à pic du torrent de Cédron. Une grande partie est creusée dans le roc. On a profité de quelques anfractuosités des rochers pour faire des escaliers et établir plusieurs terrasses. On y entre par une grosse tour, solide, admirablement dorée par le soleil. Toute la partie accessible est entourée de murs; aussi, les moines bien armés, faisant bonne garde, ne craignent pas les Arabes nomades. Le couvent est fort riche. Il est sous la protection des Tsars orthodoxes qui le comblent de dons. L'église est surchargée d'ornements de mauvais goût, mais il s'y trouve une très-belle boiserie dorée qui représente les symboles eucharistiques, la vigne et les épis de blé entrelacés (1). » On ne visite ce couvent, dont la fondation remonte aux premiers siècles chrétiens, qu'avec une permission délivrée par le patriarche des Grecs non-unis de Jérusalem et dont nous n'avions pas eu soin de nous munir. Après avoir suffisamment considéré le pittoresque tableau qu'offre cette singulière construction, nous vînmes prendre notre route au point où l'on franchit le Cédron; il est là très-peu large, quoique près de son embouchure dans la mer Morte, et le passage n'offre aucune difficulté.

On met trois heures de Jérusalem à Saint-Saba : il en faut quatre de Saint-Saba à la mer Morte, qui se font en marchant toujours vers le nord-est. Le chemin circule tantôt dans des vallées profondes, des ravins jonchés de cailloux, et tantôt le long des versants abruptes ou sur les crêtes rocailleuses des montagnes. Puis viennent d'affreux

(1) *Le Liban, la Galilée et Rome*. Paris, 1869, chez Charles Douniol, libraire, p. 220.

déserts, domaine des Bédouins. Nous n'eûmes point à nous en plaindre, et je ne pense pas que nous ayons été préservés de toute aventure, à l'aller et au retour, par la présence des deux *Bachi-Bouzouks* (cavaliers) armés de lance, que nous avions pris avec nous, pour nous conformer à l'usage.

Dès la première hauteur un peu considérable, que l'on rencontre à un quart d'heure du Cédron, l'horizon vous montre, au-delà des sommets de grandes collines sablonneuses, la nappe azurée de la mer maudite qu'encadrent sur la rive opposée les montagnes de Moab avec leurs bizarres découpures. Une demi-lieue plus loin, on se trouve en face de *Nébi-Mousa,* petite mosquée élevée sur une éminence où les musulmans prétendent, sans raison, que Moïse, qu'ils appellent *Mousa,* a été enseveli. Là existait autrefois un monastère construit, dit-on, par saint Enthyme au ɪvᵉ siècle, et détruit par les Persans de Chosroës. Tous les environs sont couverts de pierres bitumées dont les Arabes se servent pour faire du feu et qui annoncent, de très loin encore, le lac Asphaltite. Deux heures de montées et de descentes, les descentes de beaucoup plus rapides que les montées, nous amenèrent, en mettant souvent pied à terre, à l'embranchement du chemin qui mène à Jéricho. On le laisse à gauche et l'on gravit une hauteur d'où la vue est magnifique. Le vaste lac s'est agrandi, les montagnes de sa rive orientale se sont élevées : au nord, c'est la plaine du Ghôr de Jéricho, en partie cultivée, en partie aride, et à l'extrémité de la mer Morte, la vallée et l'embouchure du Jourdain ; au sud-ouest le commencement de la chaîne des montagnes de Juda qui borde la rive occidentale du lac. Depuis longtemps se manifestait la

dépression générale du sol qui ne cesse qu'à cette mer intérieure. A partir d'ici, elle devient de plus en plus prononcée. La dernière partie de la route se fait le long d'un torrent dont le lit extravasé est couvert de roseaux, de broussailles, de touffes d'aloës et autres plantes grasses. On a peine à se diriger au milieu de ce fouillis favorable au gibier, perdrix, tourterelles et lièvres qui y abondent. Enfin, à force de descendre, vers trois heures de l'après-midi, nous mîmes pied à terre au bord même de la mer Morte, sur un petit cap situé en face d'un îlot qui a reçu le nom de *Redjom-Louth* (le monceau de Loth).

Comme le lac de Génézareth, le lac Asphaltite est de beaucoup au-dessous du niveau de la Méditerranée, 392 mètres disent les statistiques, qui le placent aussi à 1,171 mètres plus bas que Jérusalem. Mais la mer Morte dépasse de beaucoup en étendue la mer de Galilée, car elle mesure près de vingt lieues de long sur une largeur moyenne de quatre; sa plus grande profondeur atteint 340 mètres. L'immense vallée qui en forme le fond était, au témoignage de la Bible, cultivée et fertile avant qu'un cataclysme, provoqué par la colère céleste, en punition des crimes de Sodome et de Gomorrhe, et des trois autres villes coupables, eût bouleversé ce sol que le Jourdain et de nombreux affluents ont converti en mer intérieure. On cherche encore la place des villes maudites. Les deux principaux cours d'eau après le Jourdain, qui se jettent dans cette mer, sont la *Zerka Mayn* (la Callirhoë), rivière produite par les sources d'eaux chaudes qui surgissent des montagnes de Moab, et l'*Ouad-el-Maudjib* (l'Arnon) lequel, sorti des mêmes monts, coule cinq lieues plus au sud. Tout a été dit sur la nature des eaux du lac Asphaltite,

saturées, dans une énorme proportion, de sel mêlé de résidus bitumineux, ce qui lui a fait donner son nom. On sait que les poissons n'y vivent pas. Mais on aurait tort de croire que rien ne peut vivre à sa surface ou sur ses bords; j'ai vu de nombreux oiseaux aquatiques qui y nagent et plongent comme dans toute autre mer. Le rivage de la mer Morte forme, à la hauteur où nous nous trouvions, une plage sablonneuse couverte de bois flotté que lui amène le Jourdain; il est bordé de larges fourrés d'un arbuste épineux dont les branches se recourbent vers la terre et qui produit un délicieux petit fruit rouge que les Arabes appellent *arhath*. Dernier détail, enfin, que je ne saurais oublier, c'est la chaleur torride qu'il fait déjà au mois de mai dans ce bas-fond, par une journée, comme nous l'avions, sans nuages et sans le moindre souffle de vent.

Nous ne séjournâmes pas longtemps sur cette rive inhospitalière, pressés que nous étions d'arriver encore de bonne heure au Jourdain près duquel nous devions passer la nuit sous la tente. C'est l'affaire d'une grande heure, en se dirigeant d'abord au nord-est, et ensuite plus directement au nord, quarante minutes dans de hautes bruyères, et le reste du chemin par une plaine sans végétation. Un petit vallon ou plutôt un pli de terrain couvert de verdure, mais qui, dans la saison des pluies, n'est qu'un marais, nous amena sur le bord du Jourdain que nous longeâmes pendant un quart d'heure, à travers les broussailles, pour arriver à l'endroit où, selon la tradition, Jésus-Christ reçut le baptême des mains de saint Jean-Baptiste. Comme tous les pélerins, je bus dans le creux de ma main de l'eau du fleuve sacré, et pendant qu'on dressait nos tentes,

et en attendant le souper, je voulus aussi me baigner dans cette onde historique, d'une douceur et d'une limpidité sans pareilles.

Le Jourdain, *El-Schariat* (le Rapide) justifie bien son nom, car depuis sa sortie du lac de Galilée jusqu'à son entrée dans la mer Morte, où il se perd, ce qui comprend un parcours d'une trentaine de lieues, la pente qu'il suit est d'à peu près huit mètres par lieue, chiffre énorme. En effet, la différence de niveau entre les deux lacs est de 240 mètres. Né au pied du *Djebel-Cheick* (le grand Hermon) à quarante-cinq lieues de son embouchure, le Jourdain est le seul fleuve de la Palestine et procure au bassin dont il parcourt le fond une fertilité exceptionnelle. A son arrivée dans la mer Morte, il offre une largeur de plus de soixante mètres sur une profondeur de quatre, et de cinq dans le milieu de son lit. A cause de son excessive rapidité, il est prudent de ne se baigner que près du bord, ce que j'eus grand soin de faire sur les recommandations de mon excellent guide dont la paternelle sollicitude ne me perdait pas un instant de vue. Je n'oublierai jamais cette soirée et cette nuit passées sur ces rives parfumées, sous ce doux ciel que les étoiles illuminaient d'une si vive clarté. Avant de nous endormir, le frère Liévin me remit sous les yeux tous les souvenirs de la Bible et de l'Évangile qui se rapportent au Jourdain, et surtout au point où nous avions marqué notre repos.

C'est à cette hauteur que les Hébreux, entrant dans la Terre promise, avaient passé le fleuve à pied sec, par suite d'un nouveau prodige du Tout-Puissant qui les guidait. Les eaux s'ouvrirent encore dans cet endroit devant les prophètes Élie et Élisée. David, fuyant la

poursuite parricide d'Absalon, traversa le Jourdain dans ce même lieu, accompagné de quelques serviteurs dévoués. Naaman, le lépreux, chef de l'armée du roi de Syrie, vint s'y baigner par ordre d'Élisée et sortit du fleuve entièrement guéri. Enfin, une tradition constante veut que ce soit sur la rive où nous campions que saint Jean-Baptiste ait prêché la pénitence et annoncé le Messie, et que ce soit également dans cette partie du fleuve que l'Agneau sans tâche ait voulu, pour nous instruire, user d'un sacrement dont il n'avait nul besoin. Je croyais, dans la foi dont mon cœur débordait depuis mon entrée en Terre-Sainte, assister à cette scène si grande dans sa simplicité et qui fut le premier acte de notre rédemption. « Alors Jésus « vint de la Galilée au Jourdain vers Jean pour être « baptisé par lui. — Or, Jean le détournait, disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez « à moi! — Mais, répondant, Jésus lui dit : Laisse maintenant, car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice. Alors Jean le laissa. — Or, « ayant été baptisé, Jésus sortit aussitôt de l'eau; et « voici que les cieux lui furent ouverts : il vit l'Esprit de « Dieu descendant en forme de colombe et venant sur « lui. — Et voici une voix du ciel disant : Celui-ci est « mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances (1). »

Le jour suivant fut consacré à l'exploration de Jéricho et des lieux circonvoisins, dont l'Écriture nous a conservé le souvenir. On compte du Jourdain à Jéricho deux heures de chemin, d'abord un quart d'heure pour sortir

(1) *Évangile selon saint Matthieu*, ch. III.

de l'enfoncement qu'a formé le cours du fleuve, et ensuite, un peu moins d'une heure à travers un sol entièrement dépouillé d'où émergent çà et là des mamelons crayeux d'une étonnante régularité, pour arriver au torrent *Nahr-el-Kelt* qui coule dans une vallée fertile, entre deux rives parsemées de fleurs. On le passe auprès d'un tertre auquel les habitants donnent le nom de *Tell-Geldjoul,* et qui est la Galgala de Josué, la première station des Hébreux après leur passage du Jourdain, d'où le chef du peuple de Dieu dirigea ses attaques victorieuses contre la population chananéenne qui occupait le pays. Saül y fut reconnu roi de tout Israël. De l'église construite en ce lieu à une époque indéterminée, il ne reste que quelques débris de pavés en mosaïque. Une dernière demi-heure par une plaine très-fertile vous amène à Jéricho, nommée par les Arabes *Rah*, *Riha* ou *Richa*. C'est ici la Jéricho moderne construite à quelque distance de la ville de Josué dont les savants recherchent la place, et même d'une Jéricho romaine dont la position est tout autant incertaine.

Celui qui me paraît avoir le mieux exposé et discuté cette question compliquée, est M. de Saulcy. Suivant lui, il faut chercher la Jéricho biblique à une petite lieue plus au nord et tout auprès de la belle source d'*Aïn-el-Soulthan*, connue des chrétiens sous le nom de Fontaine d'Élisée, que domine, dit-il, « un pâté de monticules » qui servait d'assise à la ville. Il rappelle ce qu'ont écrit Eusèbe et saint Jérôme, de trois villes de ce nom, successivement construites dans le voisinage l'une de l'autre, la première détruite par Josué, la seconde par les Romains, et la troisième subsistant de leur temps. Le savant voyageur place la Jéricho d'Hérode, celle dans laquelle a séjourné

Notre Seigneur, au bas de la gorge qui, de Riha, monte à Jérusalem, c'est-à-dire, à l'entrée même de la plaine. Mais, je le répète, tout cela est loin d'être clair, et je n'ai nullement la prétention d'y apporter mon mot, n'ayant rien qui m'en donne le droit.

Nous allâmes visiter cette fontaine d'*Aïn-el-Soulthan* dont la mauvaise eau fut corrigée par un miracle du prophète Élisée. Elle montre encore son beau bassin d'où elle s'échappe avec force en formant un abondant ruisseau. Jadis un monument ornait cette source; on n'en voit plus que quelques restes entièrement déformés. Nous continuâmes notre promenade pour nous rendre à la montagne de la Quarantaine, située à vingt minutes de là, en tirant au nord-ouest. Sur la route, on rencontre, à deux ou trois cents mètres l'un de l'autre, trois moulins ruinés, où, dès le moyen-âge, on fabriquait du sucre avec les cannes fournies par le territoire de Jéricho, qui n'en produit plus. Auprès du second se trouvent les restes d'un aqueduc, destiné, sans doute, à amener l'eau qui mettait en mouvement les meules dont on remarque d'assez grands fragments. En sortant d'un petit bois d'arbustes épineux, nous nous trouvâmes au pied de la colline rocheuse appelée le mont de la Quarantaine, parce que c'est là, assure-t-on, que Jésus-Christ se retira pour y jeûner quarante jours et quarante nuits avant d'être tenté par le démon, lequel, l'ayant conduit à la cime de ce mont, lui montra et lui offrit tous les royaumes de la terre. En vingt endroits le rocher est percé de trous plus ou moins profonds, formant autant de cellules d'anachorètes qui vivaient là dans les premiers temps du christianisme. L'une de ces grottes passe pour avoir servi de retraite au Sauveur. Convertie

de bonne heure en chapelle, elle offre encore quelques restes des peintures exécutées au IVe siècle par l'ordre de sainte Hélène. Vu la difficulté d'y atteindre, j'en crus le dire du frère Liévin, qui non-seulement a visité cette grotte à laquelle mène un sentier dangereux, mais est monté plus d'une fois au sommet de la sainte Montagne sur lequel on ne parvient qu'avec des peines inouïes. Je ne crus pas devoir tenter l'ascension, et nous revînmes au campement, que nous avions choisi près de la moderne Jéricho, où nous attendait le déjeuner que nous avions bien gagné par cette course de quatre heures depuis notre départ du Jourdain. Nous nous étions décidés à passer là le reste de la journée et la nuit, car la chaleur vraiment intolérable m'avait beaucoup fatigué et d'autres fatigues m'étaient réservées avant de rentrer le lendemain à Jérusalem.

Dans l'après-midi, je me rendis au village de *Riha* (la Jéricho actuelle). La visite ne fut pas longue. Qu'on se figure une réunion de misérables cabanes, faites en boue desséchée et en roseaux, et groupées autour d'un petit fort délabré, qu'on appelle *Bordj-er-Riha* (le château de Jéricho) et qui sert de logement à une cinquantaine de Bachi-Bouzouks. Voilà tout ce qui tient lieu de l'amphithéâtre, de l'hippodrome et de la citadelle construits par Hérode. La Jéricho romaine et chrétienne était devenue un important évêché ; Riha, qui lui succède, compte à peine 250 habitants. Elle doit cette profonde décadence au voisinage des Bédouins, qui, non contents de la piller périodiquement, empêchent ses habitants de cultiver, comme elle mériterait de l'être, l'admirable plaine qui les entoure. On peut juger de sa fertilité par les jardins qui forment

autour du village une ceinture du plus beau vert. Les treilles et les figuiers y abondent; mais pas un seul palmier, et cependant, autrefois, Jéricho était appelée « la Ville des palmiers. » Josèphe parle aussi du *baume* tant estimé que produisait sa campagne. Il ne se retrouve pas davantage ; mais ce qu'on rencontre encore, c'est la *Rose de Jéricho* qui, quoique desséchée, revient à son état naturel en la plongeant pendant quelques heures dans l'eau. J'en cueillis trois ou quatre que j'ai rapportées comme souvenir de mon voyage.

Notre journée du lendemain fut divisée en deux étapes de longueur très-inégale. La première (près de cinq heures de marche) nous amena à la Fontaine des Apôtres, où se fait le repas du matin; la seconde (moins d'une heure et demie) nous mit aux portes de Jérusalem. Lorsqu'on quitte Jéricho, on laisse, sur sa droite, la fontaine d'Élisée, en se dirigeant vers le sud-ouest; on repasse le Nahr-el-Kelt, que l'on suit longtemps, cheminant sur une ancienne voie romaine qui n'est plus, par endroits, qu'un affreux casse-cou. On s'engage, ensuite, dans le lit d'un autre torrent, l'*Ouadi-el-Crât*, avec lequel la route se confond. Viennent après plusieurs montées et descentes des plus rudes, jusqu'au khan El-Atrour, ancien lieu de repos pour les voyageurs, sur les ruines duquel Ibrahim-Pacha, pendant qu'il occupait pour son père la Syrie et la Palestine, avait construit un caravansérai, devenu aussi une ruine. A une demi-heure plus loin, on traverse la plaine fortement ondulée où le général égyptien, en 1834, remporta une victoire signalée sur les Bédouins, qui lui disputaient le pays. Une nouvelle succession de montées et de descentes par le même abominable chemin vous met enfin

dans l'*Ouadi-el-Haoud* (Vallée de l'auge) que l'on suit pendant une heure pour arriver à cette fontaine que les Arabes appellent *Bir-el-Haoud*, le Puits de l'auge, et les chrétiens la Fontaine des Apôtres. Le frère Liévin pense que c'est la même que les Juifs nommaient la Fontaine du Soleil, sur la limite qui séparait la tribu de Benjamin de celle de Juda. C'est la seule source d'eau potable que l'on rencontre de Jéricho à Jérusalem, sur cette route qu'ont dû suivre souvent les disciples du Christ; de là le nom sous lequel elle est vénérée des chrétiens. Un tout petit monument décore la fontaine, auprès de laquelle se voient une piscine ainsi que les restes d'un khan hors d'usage. Nous nous y reposâmes pendant une heure, tout en déjeunant, pour laisser passer le gros de la chaleur, qui était étouffante.

Nous remontâmes à cheval vers trois heures, nous dirigeant sur Béthanie, la patrie de Lazare, le seul lieu habité que l'on rencontre sur toute cette longue route. On y arrive en quarante minutes, par un sentier rude et escarpé qui aboutit à un plateau sur lequel mon compagnon me fit remarquer un bloc de silex d'un mètre de long, me disant : « C'est la Pierre du Colloque. » On la nomme ainsi parce que c'est sur ce bloc, porte la tradition, que Jésus était assis lorsqu'il conversait avec Marthe qui lui disait : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne « serait pas mort. » Béthanie, aujourd'hui *El-Azarièh*, n'est qu'un pauvre village construit à quelque distance de l'ancienne ville. La seule chose historique et, assure-t-on, authentique qu'on y voit, est le tombeau de saint Lazare, sur lequel avait été édifiée une église, détruite au VIIe siècle, et remplacée par une mosquée également en

ruines. On y descend par un escalier de vingt-sept marches. La grotte où était le tombeau est précédée d'un vestibule avec autel où les pères de Terre-Sainte viennent quelquefois dire la messe. Tout cela est dans la plus profonde obscurité et ne peut être visité qu'à la clarté des bougies dont nous avions eu la précaution de nous munir. A une cinquantaine de mètres du tombeau, on montre un endroit qui passe pour l'emplacement de la maison de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe. De l'époque des croisades, qui avait vu s'élever à Béthanie un beau couvent dédié à saint Lazare, il ne subsiste que les restes d'une énorme tour que Melisende, femme du roi Foulques d'Anjou, avait fait construire, pour protéger cet asile, sur les fondements d'une fortification judaïque. A deux cents mètres, on montre également l'emplacement de la maison de Simon le Lépreux, où était assis le Sauveur lorsque Marie-Madeleine vint répandre des parfums sur sa tête. Là aussi se trouvait une église destinée à perpétuer ce souvenir; aujourd'hui elle a complétement disparu.

Béthanie est aux portes de Jérusalem, où l'on se rend en laissant sur sa gauche le mont du Scandale, qui porte le village de Siloé; on longe ensuite la vallée de Josaphat; on laisse à droite le Jardin de Gethsémani, et, après avoir traversé le Cédron sur un pont en pierre, on fait son entrée par la porte de Saint-Étienne, près du lieu où ce courageux martyr fut le premier mis à mort pour la foi nouvelle.

Persistant plus que jamais dans le dessein qui préoccupait exclusivement ma pensée, j'avais dû choisir un directeur chargé d'éclairer ma foi et de rassurer ma conscience. Mon choix se porta sur le doyen des religieux de Terre-

Sainte, le Père Antonio de la Transfiguration, vieillard plus qu'octogénaire, dont la figure vénérable inspirait la confiance en même temps que le respect, et qui joignait, à la simplicité d'un enfant, toutes les vertus qui font les saints : « Mon frère, me dit-il, vous êtes dans la ville où « Jésus-Christ est mort pour vous ; visitez ces lieux sanc- « tifiés par sa présence, suivez pas à pas les traces de sa « Passion, et remettez le soin de votre conversion à ce « Dieu qui, mieux que moi, saura vous montrer la voie « du salut. » J'acceptai avec soumission ce nouvel ajournement, et dès le lendemain, sous la conduite du frère Liévin, devenu pour moi un ami, je commençai ce pèlerinage intérieur, ne négligeant aucun des souvenirs qui rappellent, dans la cité coupable, les six dernières journées de la vie de notre Rédempteur. J'employai trois jours à cette visite, et c'est dans l'ordre où les récits évangéliques font figurer chaque lieu, que je vais donner une courte description de la Jérusalem du Messie, qui est celle d'Hérode-le-Grand, description déjà faite cent fois et dans laquelle je sens que l'abondance des matières de ce dernier volume m'interdit les redites.

Ma première visite fut pour les ruines ou plutôt pour l'emplacement du Temple. Ce Temple de Jérusalem tient une grande place dans l'histoire de la vie de Jésus-Christ.

Quarante jours après sa naissance, Marie et Joseph étaient venus l'y consacrer au Seigneur, et c'est à cette occasion qu'on y entendit le cantique d'actions de grâces du saint vieillard Siméon.

Jésus avait ensuite douze ans, lorsque ses parents, établis à Nazareth, l'amenèrent à Jérusalem pour la solennité de la Pâque. S'étant aperçus, au retour, qu'il ne les

suivait point, ils retournèrent sur leurs pas et le trouvèrent dans le Temple « assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. » L'Évangile ne parle plus du retour de Jésus-Christ à Jérusalem, et par conséquent de sa nouvelle venue au Temple, jusqu'à l'époque de sa mission, inaugurée, en Galilée, par le miracle des Noces de Cana.

A la Pâque suivante, on le retrouve dans la ville sainte, et, pour la première fois, il chasse de l'enceinte du Temple les « vendeurs qui faisaient, dit-il, de la maison de son « Père une maison de trafic. »

Après une année entière, passée dans la Galilée et dans les autres provinces septentrionales à prêcher et à accomplir des miracles, ayant choisi ses douze Apôtres et ses soixante-douze disciples, chargés de propager sa doctrine, Jésus revient encore, pour la Pâque, à Jérusalem; il prêche dans le Temple, et fait de nouveaux miracles qui mettent le comble à la fureur des pharisiens; mais comme son temps n'était point encore venu, il retourne en Galilée, pour éviter leurs embûches.

Pendant la troisième et dernière année de sa mission, Jérusalem le revoit deux fois, la première à la fête des Tabernacles. Ce jour, Jésus paraît tout à coup dans le Temple, au milieu de la solennité, et étonne le peuple par sa doctrine. Les pharisiens et les princes des prêtres envoient des satellites pour le prendre; mais ceux-ci, frappés comme les autres d'admiration, s'excusent de ne l'avoir point fait, en disant : « Jamais homme n'a parlé comme « celui-là! » Le lendemain, dès la pointe du jour, il retourne au Temple, où tout le monde s'amasse autour de lui pour l'entendre, et il ne le quitte que pour éviter d'être lapidé

par les pharisiens, indignés de ce qu'il prétend être le Fils de Dieu. A la fête de la Dédicace du Temple, qui tombait en décembre de cette même année, Jésus y revient. Comme il se promenait sous le portique de Salomon, il se trouve entouré d'une foule de Juifs qui le somment de leur dire clairement s'il est le Christ. « Je vous le dis, répond-« il, et vous ne me croyez pas! » et il ajoute : « Les œuvres « que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de « moi... Mon Père et moi ne sommes qu'un. » A ces dernières paroles, les Juifs ramassent des pierres pour le lapider comme blasphémateur. Ils cherchent à le saisir, mais il se dérobe à leurs efforts et passe au-delà du Jourdain, près de l'endroit où Jean l'avait baptisé.

C'est là que le Christ reçut des sœurs de Lazare la nouvelle que leur frère était en danger de mort, à Béthanie, près du mont des Oliviers. « Il aimait Lazare, dit l'Évangile, ainsi que Marthe et Marie, ses deux sœurs. » Il vient à Béthanie avec ses apôtres et ressuscite Lazare, déjà enseveli depuis quatre jours. En apprenant ce prodige dont plusieurs Juifs de Jérusalem avaient été témoins, les princes des prêtres et les pharisiens tinrent conseil : « Si nous le laissons faire, dirent-ils, tous croiront en lui, » et, à dater de ce jour-là, ils ne songèrent plus qu'à le faire mourir. Jésus se retira pour quelque temps avec ses disciples dans le désert d'Éphrem ou d'Éphraïm, à huit lieues au nord de Jérusalem. Mais comme l'époque où il devait consommer le grand objet de sa mission s'avançait il se rapprocha de la ville, et revint à Béthanie. On était au sixième jour avant la célébration de la Pâque. Ici commence la sainte semaine.

Le dimanche, le Sauveur fait dans l'antique Sion cette

entrée triomphale dont notre fête des Rameaux est destinée à perpétuer le souvenir. Il monte immédiatement au Temple, et pour la seconde fois il en chasse les marchands et les changeurs, leur reprochant « de faire de la maison de Dieu une caverne de voleurs ». Ensuite, il guérit les boiteux, rend la vue aux aveugles et se met à enseigner publiquement, affirmant maintenant avec une force nouvelle et une plus grande netteté son essence et sa mission divines.

Il y retourne le lundi, le mardi et le mercredi, ne se retirant que le soir, pour aller avec ses douze Apôtres passer la nuit à Béthanie ou sur la montagne des Oliviers, et il emploie ces longues heures à instruire le peuple par d'admirables paraboles et à confondre les pharisiens et les docteurs de la loi qui voulaient le surprendre.

Le dernier jour, comme il sortait du Temple, ses disciples voulurent lui en faire admirer la structure; alors Jésus leur répondit : « Vous voyez tout cela, tous ces « magnifiques édifices! Je vous le dis en vérité, viendront « des jours où tout sera tellement renversé, qu'il ne res- « tera pas pierre sur pierre. » C'est en lui jetant cette prophétique malédiction, provoquée par l'incrédulité des Juifs, que Jésus-Christ quitta, pour n'y plus rentrer, le Temple de Jérusalem : dans la nuit du lendemain, devait, en effet, commencer l'acte suprême de sa Passion et de son sacrifice.

Le Temple était, on le sait, situé à l'est de la ville, sur le mont Moriah. Des constructions de Salomon, de la reconstruction qui suivit le retour de la captivité et des travaux de restauration et d'agrandissement d'Hérode, qui prirent quarante-six ans, il ne reste que quelques

substructions, quelques parties du mur qui bordait et soutenait l'aire nivelée de la colline, et des conduits et passages souterrains, creusés dans la terre ou dans le roc. Les savants ne sont nullement d'accord et disputent entre eux, non sans aigreur, pour savoir, dans ces vestiges informes, ce qui appartient en propre aux trois époques ci-dessus désignées. A voir cette disparition complète d'un monument ou plutôt d'un ensemble de monuments, dont l'histoire, tant sacrée que profane, proclame l'étendue et la magnificence, on est obligé de reconnaître que jamais prédiction de destruction et de ruine n'a été mieux réalisée que celle que le Sauveur a fait entendre sur ces lieux mêmes. Et le châtiment ne fut pas long à venir : trente-sept ans à peine après la mort de Jésus-Christ, Titus renversait les somptueux édifices qui couronnaient le mont Moriah, en même temps qu'il ruinait la ville coupable de la mort de son Dieu. Vers l'an 134, l'empereur Adrien rebâtit Jérusalem, et, sur l'emplacement du Temple de Salomon, on vit s'élever un temple dédié à Jupiter, détruit à son tour, deux siècles après, par Constantin. Ce fut en 636 que le kalife Omar, maître de Jérusalem, construisit à la même place la mosquée qui porte son nom. Converti par les Croisés en église chrétienne, cet édifice, à la reprise de la ville par Saladin (1187), retourna pour toujours au culte musulman.

Je ne voulus pas interrompre ma visite des Saints-Lieux par l'inspection de cette mosquée, sur laquelle je reviendrai. Je me contentai d'aller voir de très près, vers le milieu du mur de soutènement oriental qui domine le cimetière musulman et la vallée de Josaphat, la fameuse Porte-Dorée, par où la tradition rapporte que Jésus-Christ

fit son entrée triomphale à Jérusalem. Elle se compose de deux passages séparés par des colonnes en marbre gris, qui soutiennent, dans le milieu, les arcs des deux voûtes dont les deux autres extrémités s'appuient sur des pilastres surmontés d'une frise richement sculptée. La face extérieure de cette porte, murée, je l'ai dit, depuis longtemps, présente une double arcade en plein cintre supportée par des pieds-droits et dont les archivoltes sont couvertes d'ornements et de feuillages.

En quittant le Temple où Jésus, du dimanche au mercredi, n'avait cessé d'enseigner le peuple, provoquant de plus en plus la colère de ses ennemis, je me rendis au lieu du Cénacle, où fut institué le sacrement de l'Eucharistie. Le jeudi était le jour des pains Azymes. Jésus, retourné à Béthanie, envoya à Jérusalem deux de ses disciples pour lui préparer, à lui et à ses Apôtres, le souper de l'agneau pascal : sur les indications données par leur maître, ils choisirent, dit l'Évangile, « une grande salle, haute et ornée », et ils préparèrent ce qu'il fallait pour la Pâque, ainsi que le Maître le leur avait commandé.

Je me dirigeai donc vers le mont Sion, où une tradition non interrompue place ce Cénacle. « Cette tradition, dit M. de Vogüé, est une des plus anciennes et des plus authentiques de toutes celles qui donnent un nom à chacun des points de la ville sainte. Elle est appuyée sur les autorités les plus respectables; et quoique ces témoignages écrits ne remontent pas au delà du règne de Constantin, par leur nature même et par leurs expressions, ils nous font pénétrer dans l'obscurité qui précède cette époque et reculent la limite de notre certitude. Dès le IVe siècle, l'église du mont Sion était considérée comme très-ancienne,

et saint Épiphane pouvait alors affirmer, sans crainte d'être contredit, qu'elle était antérieure au règne de l'empereur Adrien (117-138). Depuis cette époque jusqu'aux temps modernes, une tradition constante, dont on retrouve la trace dans tous les siècles, n'a cessé de la regarder comme la plus ancienne de toutes les églises, comme celle qui avait abrité la première assemblée des Apôtres; et pour confirmer la croyance générale, de notables fragments de substructions antiques, engagées dans les bases du monument actuel, viennent rattacher l'église moderne aux premiers âges du christianisme (1). »

Au cours des siècles, l'édifice primitif a nécessairement subi des changements nombreux; mais dans ces transformations successives, une donnée générale subsiste, comme imposée par la tradition, c'est la division de l'église en deux étages. On voulait se conformer au texte des Actes des Apôtres, qui semble placer la salle de la Cène au premier étage de la maison choisie par Pierre et Jean. Souvent ruinée et rebâtie, l'église du mont Sion fut donnée, en 1342, aux Franciscains, qui, la trouvant sans doute dans un grand état de délabrement, la reconstruisirent aux frais de la reine Sanche de Sicile, et lui donnèrent la forme qu'elle possède aujourd'hui. Les mahométans ne cessèrent de tenter tous les moyens de les expulser, prétendant que le roi David, qu'ils honorent, avait sa sépulture dans une des salles basses de l'édifice. Au XVIe siècle, leurs menées finirent par prévaloir, et les pères de Terre-Sainte, dépossédés, allèrent fonder près du Saint-Sépulcre le couvent de Saint-Sauveur, où ils résident actuellement.

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 322.

Ils furent remplacés sur le mont Sion par des Santons musulmans, et l'établissement, devenu une mosquée, prit le nom de *Neby-Daoud* (Tombeau du prophète David), sous lequel il est désigné. Ces Santons ne permettent à aucun prix l'entrée de la petite salle voûtée où se trouve ce prétendu tombeau. A côté, c'est-à-dire toujours au rez-de-chaussée, existe une seconde salle voûtée, soutenue par deux piliers, et nommée la « salle du lavement des pieds. » Je pus, en payant, monter à l'église supérieure, partagée aussi en deux pièces. Celle qui est placée sur le tombeau de David est pareillement inaccessible. La seconde, où il me fut permis d'entrer, et que l'on nomme proprement le Cénacle (elle représente le lieu de la Cène), est une salle du plus pur gothique, mesurant 14 mètres de long sur 9 de large. Elle reçoit le jour par trois fenêtres et est séparée en deux par des piliers qui supportent la toiture de l'édifice.

On peut varier sur l'affectation de ces diverses salles, sans doute divisées selon les données de la tradition ; mais une chose paraît certaine, c'est que c'est bien dans une maison située en cet endroit que le Christ a passé la soirée du Jeudi-Saint, et pris son dernier repas, suivi de l'institution eucharistique, ce divin festin des âmes.

J'assistais à cette sublime et touchante scène, plein de la lecture de ceux qui en furent les témoins. Je ne puis qu'abréger leurs précieux récits. « Le soir étant venu, « Jésus se rendit là avec les Douze, et quand l'heure fut « arrivée, il se mit à table et les douze Apôtres avec lui. « — Et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de man« ger cette Pâque avec vous, avant ma Passion. Car je « vous le dis, désormais je ne mangerai plus la Pâque,

« jusqu'à ce qu'elle reçoive son accomplissement dans le « royaume de Dieu. » Lorsque les Juifs faisaient la Pâque, le chef de la famille bénissait la première coupe, et, après en avoir bu, il la présentait aux autres, qui en buvaient tous à leur rang. « Il prit alors le calice, rendit « grâces, et leur dit : Prenez-le et partagez-le entre vous ; « car, je vous le déclare, je ne boirai plus de ce jus de « la vigne jusqu'à ce que le règne de Dieu soit arrivé. »

Pendant qu'ils étaient à table et mangeaient l'agneau pascal, une première fois Jésus annonce à ses Apôtres qu'un d'eux le trahira. Tous les disciples se regardèrent alors, ne sachant duquel Jésus parlait. Onze d'entre eux lui dirent : « Sera-ce moi, Seigneur? » Mais il leur répondit : « C'est un des douze. » Un seul se taisait. Prenant enfin la parole : « Maître, lui dit-il timidement, « sera-ce moi? » — « Vous l'avez dit, » lui répondit Jésus à demi-voix. C'était Judas.

Après la première partie du repas, « Jésus se leva de « table, déposa ses vêtements, et ayant pris un linge, il « s'en ceignit. Puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, « il se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les « essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. » Ayant repris ses vêtements, il se remit à table et leur dit : « Comprenez-vous bien ce que je viens de faire? vous « m'appelez Maître et Seigneur, et vous faites bien, « car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi « qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez « aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » C'est-à-dire, vous devez être prêts à rendre à vos frères les services les plus humbles.

Le repas tirait à sa fin. Jésus-Christ voulut instituer,

d'abord pour ses disciples, le sacrement qui devait sceller l'alliance nouvelle de Dieu avec les hommes. « Pendant « qu'ils mangeaient encore, après la célébration de la « Pâque, Jésus prit du pain, et après avoir rendu grâces, il « le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « — Prenez et mangez, CECI EST MON CORPS, qui est livré « pour vous ; — faites ceci en mémoire de moi. — Après « le souper, il prit de même le calice, et après avoir rendu « grâces, il le leur donna en disant : — Buvez-en tous, « car CECI EST MON SANG, le sang de la nouvelle alliance, « qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en « rémission des péchés. — Et ils en burent tous. »

« Après ces paroles, continue le texte sacré, Jésus se « troubla en son esprit. » C'est que l'idée de la trahison dont il devait être l'objet lui revint au moment où il venait de donner à la Terre ce sacrement, bienfait et consolation du genre humain. Désignant Judas Iscariote pour la seconde fois, sans que les Apôtres comprissent davantage : « Ce que vous faites, lui dit-il, faites-le au plus » vite. » — « Satan s'empara de lui, ajoute l'Évangile, » il sortit aussitôt. Or, il était nuit. »

Le traître sorti, pour aller accomplir son œuvre, Jésus, sentant que son heure était proche, désira laisser à ses disciples fidèles ses dernières instructions. « C'est main« tenant, leur dit-il, que le Fils de l'homme est glorifié, « et que Dieu est glorifié en lui. » Il leur recommande la charité et l'amour mutuel. Il leur dit « qu'ils ne peuvent « le suivre là où il va ; mais qu'ils le suivront un jour. » Tous protestent qu'ils ne l'abandonneront jamais. Pierre, plus énergique, ajoute : « Seigneur, je suis prêt à aller « avec vous, et en prison, et à la mort même. » — « Tu

« donneras ta vie pour moi? lui répond son maître. En « vérité, je te le dis, Pierre, aujourd'hui le coq ne chan- « tera point que tu ne m'aies renié trois fois. »

Puis vient cet admirable et paternel entretien dont je recueille seulement quelques traits : « Il y a plusieurs « demeures dans la maison de mon père. Je vais vous « préparer la place. — Nul ne vient au Père que par « moi. — Je suis la Voie, et la Vérité, et la Vie. — Quoi « que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai, « afin que le Père soit glorifié dans le Fils. — Si vous « m'aimez, gardez mes commandements. — Je ne vous « laisserai point orphelins; je viendrai à vous. — Encore « un peu de temps, et le monde ne me verra plus, mais « vous, vous me verrez; car je vis, et vous aussi, vous « vivrez. — Je vous laisse la paix; je vous donne ma « paix. »

Il les prémunit contre les persécutions dont ils seront l'objet à cause de lui. Mais il les console d'avance : « Vous « souffrirez dans le monde; ayez confiance, j'ai vaincu « le monde. — Vous êtes maintenant dans la tristesse, « mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et nul « ne vous ravira votre joie. — Car mon Père lui-même « vous aime parce que vous m'avez aimé et parce que « vous avez cru que je suis sorti de Dieu. »

Enfin, il leur annonce la venue de l'Esprit-Saint : « Je « prierai mon Père, et il vous donnera pour demeurer « éternellement avec vous un autre consolateur, l'esprit « de Vérité. — Le Consolateur, le Saint-Esprit, que mon « Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes « choses, vous rappellera et vous fera comprendre tout « ce que je vous ai dit. »

L'entretien fini, Jésus, levant les yeux au ciel, prononça cette oraison que l'on appelle « la Prière après la Cène » et dont je ne reproduis que quelques lignes : « Mon père, « l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils « vous glorifie. — J'ai fait connaître votre nom aux « hommes que vous m'avez donnés, et ils ont gardé votre « parole. Et je suis glorifié en eux. — La gloire que vous « m'avez donnée, je la leur ai donnée à eux-mêmes, afin « qu'ils soient un, comme nous-mêmes nous sommes un. « — Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient « consommés dans l'unité. — C'est pour eux que je vous « prie. — Je ne prie pas pour eux seulement, mais pour « tous ceux qui doivent croire en moi sur leur parole. »

C'est alors, continuent les historiens sacrés, le cantique d'actions de grâces ayant été dit, que Notre-Seigneur sortit « et s'en alla, selon sa coutume, au delà du Cédron, « vers la montagne des Oliviers; et ses disciples le sui- « virent. »

Repassant les actes de la Passion sur les lieux mêmes où ils s'étaient accomplis, je me rendis par la porte du sud ou de Sion, et en longeant la vallée où se trouve le tombeau de la Vierge et qui fait suite à la vallée de Josaphat, au mont des Oliviers (*Djebel-Tour*).

Cette montagne figure dans les récits évangéliques comme retraite préférée du Sauveur. Elle fait face au mont Moriah et à la mosquée d'Omar, et domine Jérusalem d'une hauteur de près de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Son nom indique qu'elle devait être couverte d'une forêt d'oliviers, aujourd'hui très-clairsemés. La route qui vient de Béthanie en contourne le pied pour aboutir à la porte de Saint-Etienne. La Bible cite souvent

ce mont célèbre; le Nouveau-Testament en parle pour la première fois à propos du dernier séjour du Christ à Jérusalem. Jésus, disent les Évangélistes, passait la journée à enseigner dans le Temple, et la nuit il sortait et se retirait sur la montagne des Oliviers. C'est assis sur cette montagne, « vis à vis du Temple, » que trois jours avant sa mort, contemplant l'orgueilleuse et incrédule Sion, Jésus-Christ prédit sa ruine. « Lorsque vous verrez, dit-il à ses « disciples, les armées environner Jérusalem, sachez que « la ruine de cette ville est proche... Elle sera foulée « aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des « nations soit accompli. »

La place privilégiée du Sauveur, au mont des Oliviers, était le jardin de Gethsémani. « Puis Jésus, « répète la sainte narration, ayant quitté le Cénacle, s'en « vint avec ses disciples en une maison de campagne « appelée Gethsémani, où se trouvait un jardin, dans « lequel il entra et ses disciples avec lui. — Or, Judas, « qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu, car Jésus « s'y était fréquemment rencontré avec ses disciples. » Le jardin de Gethsémani est situé à deux ou trois cents mètres de Jérusalem, au pied même de la montagne des Oliviers. On s'y rend en traversant le Cédron sur un petit pont en pierre. Les pères de Terre-Sainte, qui en ont la garde, y ont formé un parterre entouré de murs dont ils distribuent les fleurs aux pélerins; le frère Liévin m'en cueillit un bouquet que j'ai précieusement conservé. Tout au souvenir des dernières heures du Rédempteur, je regrettai presque cet enjolivement apporté en un lieu qui vit tant de douleurs; mais les souvenirs évangéliques revivent dans les huit énormes oliviers qu'on remarque

là et qui, s'ils ne remontent pas, comme l'affirme la foi naïve du gardien de cet enclos, au temps de Jésus-Christ, n'en sont pas moins bien des fois séculaires. L'authenticité du jardin de Gethsémani ne saurait faire l'ombre d'un doute; on s'en assure facilement les textes sacrés à la main : il est présumable, toutefois, qu'il s'étendait au delà du carré entouré de murs qu'on voit aujourd'hui.

Une fois entrés, Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-« vous là pendant que j'irai ici près pour prier. » Il prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et les mena plus loin. Saisi alors d'une extrême angoisse, il dit à ses trois disciples : « Mon âme est triste à la mort. Demeurez ici et « veillez avec moi » En dehors de l'enclos de Gethsémani, mon guide me fit remarquer un rocher près duquel, d'après la tradition, Jésus fit attendre les trois Apôtres préférés pour aller un peu plus loin, « à la distance d'un jet de pierre, » prier solitairement.

On appelle ce lieu de retraite la « Grotte de l'Agonie. » Aucun des Évangélistes ne parle de cette grotte où Jésus-Christ aurait passé le peu d'heures qui précédèrent son arrestation; mais aucun lieu n'est plus constant; l'église construite par les premiers chrétiens au-dessus de cette excavation naturelle pour honorer l'agonie du Sauveur, et mentionnée dès les premiers siècles, en est une preuve, quoique aujourd'hui disparue. La grotte se trouve dans le voisinage d'un petit monument connu sous le nom de Tombeau de la Sainte-Vierge, que nous visitâmes en passant. Les premiers chrétiens l'avaient renfermée dans une église dont parle saint Jérôme et qui a été détruite de bonne heure; ce fut alors la grotte même qui servit d'église ou de chapelle, et aujourd'hui l'on y voit encore trois autels où l'on

dit la messe. « Le pieux vandalisme qui a défiguré tous les autres sanctuaires, écrit M. de Vogüé, a respecté celui-là et lui a laissé sa physionomie naturelle. Aussi est-ce peut-être celui de tous dont la vue excite le plus d'émotion. Il est impossible de se défendre d'une vive impression en touchant, sans intermédiaire, la roche nue qui entendit les plaintes de l'Homme-Dieu triste jusqu'à la mort (1). »

On ne saurait mieux rendre le sentiment que l'on éprouve dans ce saint lieu. J'y lus la suprême scène dont il fut témoin, et je croyais réellement voir et entendre le Christ aux prises avec les humaines angoisses de son agonie : « Il priait, disant : Mon Père, s'il se peut, éloi-« gnez ce calice de moi. — Mon Père, mon Père, tout « vous est possible; transportez ce calice loin de moi ; « mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non « la mienne. — Alors un ange lui apparut venant du « ciel et le fortifiant. — Et étant tombé en agonie, il priait « encore plus. — et il lui vint une sueur comme des « gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. »

Après être resté quelque temps en prière, Jésus vint retrouver ses trois disciples qui s'étaient endormis. Il les réveille et les engage à prier, et il retourne dans la grotte renouveler à son père sa même prière. Il revient une seconde fois; ils dormaient encore. Jésus ne les réveilla point et s'en alla de nouveau prier. Puis il revint une troisième fois à eux et leur dit : « L'heure est venue; voilà « que le Fils de l'homme va être livré aux mains des « pécheurs. — Levez-vous, marchons; celui qui me doit « trahir n'est pas loin d'ici. »

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 313.

Il parlait encore lorsque parut Judas, « suivi d'une « grande troupe de gens armés de glaives, de bâtons et « d'autres armes. — Ils portaient aussi avec eux des lan- « ternes et des torches allumées. »

On connaît toutes les circonstances de l'arrestation du Sauveur, et l'hypocrite baiser d'Iscariote, et la résistance de Pierre, et l'ordre que son maître lui donne de remettre son épée au fourreau. Jésus se livre à ses ennemis. Alors ses disciples l'abandonnent tous et prennent la fuite. Jésus est saisi, garrotté, et on l'emmène d'abord chez Anne, beau-père du Grand-prêtre Caïphe.

Avant de quitter Gethsémani, le frère Liévin appela mon attention sur un fragment de colonne qui indiquerait la place où Judas donna à son maître le baiser de trahison. Suivant les traces du Christ, nous retournâmes ensuite au quartier du mont Sion, où se trouvaient les demeures d'Anne et de Caïphe.

Arrivés dans une impasse dont l'accès est protégé par une porte de fer, nous pénétrâmes par là dans le couvent des Sœurs de Charité arméniennes non-unies, et visitâmes leur église que l'on dit bâtie sur l'emplacement de la maison d'Anne ; elle n'offre rien de remarquable. Ce petit monastère est construit près du grand couvent arménien, le plus vaste de tous ceux de Jérusalem et dont l'église est ornée avec une richesse inouïe. Le mont Sion semble être le partage des Arméniens. A cinquante mètres de là on rencontre, près de la porte de Sion et non loin du Cénacle, un troisième couvent qui leur appartient ; celui-ci est plus petit et complétement isolé. D'après une tradition déjà recueillie au IVe siècle par le Pélerin de Bordeaux, c'est dans cet endroit qu'était située la maison de Caïphe. Le

couvent actuel ne paraît pas remonter au delà du XIIIe siècle.

Anne ne garda qu'un instant Jésus. Les soldats et le tribun de la cohorte ainsi que les gens envoyés par les Juifs l'emmenèrent ensuite chez Caïphe, prince des prêtres, où se trouvaient rassemblés tous les scribes, les prêtres et les anciens du peuple. C'était là le grand-conseil ou Sanhédrin des Juifs.

Le Grand-Prêtre l'interroge sur sa doctrine et ses disciples. De faux témoins viennent l'accuser; Jésus répond en Dieu plutôt qu'en homme. « Vous êtes donc le Fils de « Dieu? s'écrient ses juges exaspérés par la douceur et « l'autorité de ses paroles. — Je vous adjure au nom du « Dieu vivant (reprend le Grand-Prêtre), de nous dire si « vous êtes le Christ Fils de Dieu. — Vous l'avez dit, « répond Jésus, oui, c'est moi. — Alors le Grand-Prêtre « déchira ses vêtements et s'écria : Il a blasphémé! « Qu'avons-nous maintenant besoin de témoins? Vous « venez vous-mêmes d'entendre ses blasphèmes; qu'en « pensez-vous? — Ils répondirent : Il a mérité la mort; « nous n'avons plus besoin d'aucun témoin, après ce que « nous venons d'entendre de sa propre bouche. — Et tous « le condamnèrent comme étant digne de mort. » On se saisit du Sauveur, on l'entraîne dans la cour, on lui bande les yeux, on l'accable d'outrages et de coups, mêlant la dérision à ces infâmes traitements.

Pendant ce temps, Pierre, ayant suivi de loin son maître, avait pu pénétrer dans cette même cour et se chauffait auprès du feu que « tous les gens qui étaient là » avaient allumé, car la nuit était froide. Interpellé par trois fois, s'il n'était pas des disciples de Jésus? il répondit avec serment

et imprécations « qu'il ne le connaissait point ». A sa dernière réponse, le coq chanta. « Jésus, s'étant retourné, « regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole « que lui avait dite le Seigneur, et étant sorti dehors, il « se mit à pleurer amèrement. »

L'église qui remplace la maison de Caïphe porte le nom de Saint-Sauveur; elle est isolée au milieu de la cour du couvent : une chapelle, placée au sud, me fut désignée comme bâtie sur le lieu où Jésus fut gardé pendant la nuit et souffrit les derniers outrages.

Le jour venu toute la multitude de ceux qui étaient là s'étant levée, ils garrottèrent Jésus et l'emmenèrent de la maison de Caïphe au Prétoire, où ils le remirent entre les mains de Ponce-Pilate, leur gouverneur. Les membres du conseil qui l'avaient condamné à mort se rendirent aussi à la demeure de Pilate, pour requérir l'exécution de leur sentence. Mais ni les uns ni les autres n'entrèrent dans le palais « de peur, qu'étant, par là, « devenus impurs, ils ne pussent manger la Pâque ». A notre tour, nous nous dirigeâmes de ce côté.

Tout porte à croire que c'est dans l'endroit où s'élève aujourd'hui la résidence des Pachas, gouverneurs de Jérusalem, appelée le *Séraï*, qu'était située la demeure des Procurateurs romains, sous les Hérode. Je reproduis, à cet égard, l'opinion de l'exact et prudent historien des Églises de la Terre-Sainte. Voici comment il s'exprime :

« La tradition qui place le prétoire de Pilate à l'angle nord-ouest de l'enceinte du Temple, sur l'emplacement du *Séraï* actuel, est fort ancienne. Elle est justifiée par la présence en ce même lieu, au temps de Jésus-Christ, de la tour *Antonia*, laquelle servait très-probablement de

résidence au gouverneur romain de Jérusalem. Les expressions d'Antonin de Plaisance (VIIe siècle) s'appliquent au même site et confirment la tradition. Plus tard, la destruction des monuments commémoratifs fit hésiter les chrétiens... mais avant la fin du XIIe siècle, la tradition était revenue à son point de départ pour ne plus se déplacer... Elle était d'ailleurs fixée par des monuments élevés par les Croisés. Une assez grande église avait été construite sur l'emplacement présumé du Prétoire. Quaresmius (au XVIe siècle) vit encore le chœur, quelques chapelles latérales et des traces de peintures. On retrouve aujourd'hui, dans la cour de la caserne turque, une partie de ces débris (1). »

La tour ou plutôt la forteresse dont il question, appelée *Baris*, avait été primitivement construite par Hircan, fils de Simon Machabée. Hérode-le-Grand la fit agrandir, en ajoutant à ses défenses, et lui donna le nom d'*Antonia* pour faire honneur à Marc-Antoine, son protecteur et son ami. L'édifice était carré et mesurait un demi stade (100 mètres) en tout sens; il était flanqué, aux quatre angles, de quatre tours, dont trois avaient 50 coudées de haut et la quatrième 70. Cette forteresse contenait (ajoute Josèphe, de qui nous tenons ces détails), « des appartements de toute nature, des cours à portiques, des bains, et de grands espaces ouverts pour camper, de sorte que, par tout ce qu'on y trouvait, elle semblait une ville, tandis que par sa magnificence elle semblait un palais (2). » Lors de la prise de Jérusalem par Titus,

(1) De Vogüé. *Églises de la Terre-Sainte*, p. 298.
(2) *Guerre des Juifs*, liv. V., ch. 5 et 8.

la Tour Antonia et par conséquent le Prétoire furent entièrement rasés.

Je pénétrai sans peine dans la cour de la caserne turque qui fait partie du Séraï et où s'élevait, aux premiers temps du christianisme, cette église indiquant la place du Prétoire où Jésus fut amené par le Sanhédrin et la tourbe acharnée à sa perte.

Les Juifs s'étaient massés à l'entrée du palais. Attiré par leurs cris, Pilate vient à eux. Ils lui présentent le Christ en l'accusant sur trois chefs : blasphème contre la loi, sédition, et prétention à la royauté. « Nous l'avons « surpris, disent-ils, qui pervertissait notre nation. Il « défend de payer le tribut à César, et se dit le Christ, « roi d'Israël. » En conséquence, ils demandent sa mort.

Pilate rentre dans son prétoire et ayant fait comparaître Jésus devant lui, il l'interroge. Frappé de la sagesse de ses réponses, il retourne vers les Juifs et leur dit : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. »

Les princes des prêtres et les anciens du peuple renouvellent avec plus d'emportement leurs accusations, en y ajoutant de nouveaux griefs. Pilate revient interroger de nouveau Jésus. « Mais il ne répondit plus à tout ce que « le gouverneur put lui dire, en sorte que Pilate en était « tout étonné. » Apprenant que Jésus était galiléen, Pilate pensa avoir trouvé un moyen d'échapper à la responsabilité qu'on voulait faire peser sur lui, et il le renvoya, « comme appartenant à sa juridiction, » à Hérode-Antipas, tétrarque ou souverain de la Galilée, qui séjournait alors à Jérusalem.

On montre l'emplacement du palais d'Hérode dans le voisinage du Séraï, au point où se bifurque la rue qui

longe le mur Est du couvent des Dames de Sion en se dirigeant vers le nord; mais il n'y a là aucune ruine pour attester son existence.

Hérode, n'ayant pu obtenir aucune réponse de Jésus, et bien aise d'échapper à son tour à la responsabilité de sa mort; ne voyant rien d'ailleurs qui justifiât une pareille peine, le renvoie au gouverneur romain « revêtu d'une « robe blanche » pour montrer le mépris qu'il faisait de sa prétendue royauté.

Toujours désireux de soustraire Jésus à la mort, mais voulant donner en même temps quelque satisfaction aux Juifs, Pilate leur dit : « Je ne trouve rien en lui qui mérite « la mort; je vais le faire châtier et puis je le renverrai. » « Alors Pilate, continue l'Évangile, fit saisir Jésus et « ordonna de le flageller. » Les soldats du gouverneur, après lui avoir fait subir ce châtiment, le revêtent d'un manteau écarlate, lui mettent une couronne d'épines sur la tête et un roseau en forme de sceptre dans la main, puis, fléchissant le genou, le saluent Roi des Juifs, dérision qu'ils accompagnent de soufflets et d'autres traitements les plus ignominieux.

La flagellation et le couronnement d'épines, si l'on s'en rapporte à la tradition, eurent lieu dans deux endroits différents mais situés l'un et l'autre dans l'enceinte de la citadelle qui s'étendait bien au delà de celle du Séraï actuel. Je laisse toujours la parole à M. de Vogüé :

« A quelques pas du Prétoire, dans l'intérieur de la caserne, se trouve la chapelle du Couronnement d'Épines, petite construction très-intéressante, type complet des monuments commémoratifs élevés par les Croisés, en dehors des grandes églises. Elle se compose d'un carré de

cinq mètres de côté, recouvert par une coupole à huit pans, supportée par un tambour octogone à l'intérieur. Pour relier le tambour à la construction inférieure, quatre de ses côtés ont été évidés et remplacés par de petits arcs à ouverture ogivale. Au sud se trouve un petit sanctuaire carré, flanqué de deux niches latérales : on y entre par une arcade ogivale appuyée sur deux colonnettes engagées (1). »

Les renseignements historiques sur cette chapelle du Couronnement d'Épines font entièrement défaut; elle est mentionnée pour la première fois au XVI[e] siècle par Quaresmius : elle servait alors de cuisine.

« Presque en face du Prétoire, ajoute le même, de l'autre côté de la rue de Josaphat ou Voie Douloureuse, se trouvait une chapelle destinée à consacrer le lieu de la Flagellation de Jésus-Christ. Construite à la même époque que la précédente, elle avait avec elle une certaine analogie, mais était un peu plus grande. Il nous est impossible de dire rien de précis sur sa disposition, car elle a été défigurée dernièrement par les pères Franciscains, sous prétexte de restauration. La nef a été allongée, les voûtes refaites, les murs récrépis à la chaux.... Suivant la tradition locale, l'autel occupe l'emplacement même de la colonne à laquelle fut attaché le Sauveur. »

Ce sanctuaire avait été traité avec plus d'irrévérence encore. Le fils d'un ancien pacha de Jérusalem, Moustafa-Bey, s'en était emparé en 1618, pour en faire une écurie : en 1831, le prince égyptien, Ibrahim-Pacha, restitua la chapelle de la Flagellation aux pères de Terre-Sainte.

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 300.

L'année d'après, un don fait à ces religieux par le duc Maximilien de Bavière, comme souvenir de son pélerinage, leur permit de réparer l'édifice et d'acheter les terrains avoisinants sur lesquels ils ont construit un petit couvent avec jardin, où les pélerins reçoivent l'hospitalité lorsque la Casa-Nova est encombrée.

Pilate, sortant une fois encore, retourna vers les Juifs et leur dit : « Je vais vous le ramener ici ; et sachez « bien que je ne trouve en lui aucun crime. — Et en « même temps Jésus sortit et parut avec la couronne « d'épines et le manteau d'écarlate, et Pilate leur dit : « VOILA L'HOMME ! » Loin de s'attendrir à ce spectacle, les princes des prêtres et leurs gens demandent à cris redoublés que Jésus soit crucifié.

J'allai voir, à quelques pas du Prétoire, l'arc dit de l'*Ecce Homo*, où l'on croit que Pilate montra le Christ au peuple. Cet arc, placé à cheval sur la rue de Josaphat, est surmonté d'un petit oratoire musulman à quatre fenêtres remplaçant probablement une galerie haute. Les pieds-droits de l'arc sont encastrés dans le couvent des Dames de Sion. Les travaux d'appropriation du couvent ont fait reconnaître l'antiquité des bases ainsi que de l'archivolte de ce monument dont la partie supérieure est moderne. Dans l'église se voit un second arc plus petit, qui paraît se relier au premier. « Tout fait supposer, dit M. de Vogüé, qu'il en existe un autre semblable de l'autre côté du grand, et que l'ensemble formait une porte romaine (1). »

Comme Pilate insistait une dernière fois pour relâcher

(1) *Ibid.*, p. 302.

le Christ : « Si vous le délivrez, s'écrient alors les Juifs « d'un ton menaçant, vous n'êtes point ami de César ; car « quiconque se dit roi se déclare contre César. »

Effrayé par cette menace de dénonciation et voyant que le tumulte tournait en sédition, Ponce-Pilate cède enfin. Il se fait apporter de l'eau, et se lavant les mains devant tout le peuple : « Pour moi, leur dit-il, après avoir accom- « pli cet acte symbolique, je suis innocent de la mort et « du sang de ce juste; c'est vous qui en répondrez. » Et tout le peuple de s'écrier : « Que son sang retombe sur « nous et sur nos enfants! » On sait si Dieu entendit et punit ce blasphème!

Alors ils prirent Jésus, et après s'être joués de lui, ils lui ôtèrent son manteau d'écarlate, lui firent reprendre ses habits, et l'emmenèrent pour le crucifier. Et le Sauveur, chargé de sa croix, s'avança vers le lieu qui se nomme en latin Calvaire et qu'on appelle en hébreu Golgotha.

Je quittai l'emplacement du palais de Pilate, et je m'acheminai sur les traces de notre divin Rédempteur accablé de l'instrument de son supplice, tellement pénétré des souvenirs de cette Passion sublime que je croyais assister à la réalité, et faire moi-même partie du lugubre cortége.

Sous le nom de Voie Douloureuse, la tradition avait conservé le souvenir de la direction suivie par Jésus, du Prétoire au Calvaire : ce fut seulement aux croisades que les diverses stations de cette route se fixèrent définitivement, et des monuments marquèrent quelques-uns des points consacrés.

La première station est l'arc de l'Ecce-Homo ou Porte

Douloureuse, par où l'on croit que Jésus sortit du Prétoire (1).

La seconde se prend au point où aboutissait, dans la rue de Josaphat, l'escalier du Prétoire appelé la *Scala sancta* et transporté par les soins de sainte Hélène à Saint-Jean de Latran, à Rome. C'est là que Jésus fut chargé de sa croix.

Dans la même rue de Josaphat, était *l'Église du Repos,* ainsi nommée parce qu'en cet endroit, dit-on, Jésus-Christ se reposa, quand on le menait crucifier. Les ruines mêmes ont disparu.

A l'extrémité de la rue, une colonne brisée désigne la première chute du Sauveur.

La station suivante est celle du *Spasme* de la Vierge rencontrant son fils. Elle est marquée par les vestiges d'une ancienne chapelle, situés à l'angle de la rue Josaphat.

A l'entrée d'une nouvelle rue qui se dirige à l'ouest, une pierre du mur de l'une des maisons d'angle indique le lieu où Simon le Cyrénéen aida Jésus à porter sa croix.

En remontant cette rue jusqu'à la distance de 80 mètres, on trouve un tronçon de colonne marquant l'emplacement de la maison de sainte Véronique, qui essuya le visage du Sauveur.

60 mètres plus loin, au bout de la même rue, une

(1) Je n'emploie pas ce mot de *station* dans le sens adopté pour la récitation des quatorze prières de la dévotion appelée le *Chemin de la Croix,* mais comme indiquant les principaux points de la voie parcourue par le Christ.

colonne de pierre grise signale l'emplacement de la porte Judiciaire, près de laquelle Jésus tomba pour la seconde fois.

On s'engage dans une autre rue qui fait face à celle qu'on vient de quitter, et à une quarantaine de pas une excavation pratiquée dans une pierre du mur du couvent grec de Saint-Caralambos indique la place où Jésus, se tournant vers la troupe des femmes qui le suivaient éplorées, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point « sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos « enfants. »

On revient ensuite sur ses pas jusqu'à la porte Judiciaire, et, par diverses ruelles, on va chercher une colonne encastrée près de la porte d'entrée du couvent-évêché cophte, et désignant l'endroit de la troisième chute de Jésus.

Les actes suprêmes de la Passion, que tout le monde a présents à l'esprit, s'accomplirent dans l'enceinte de la basilique du Saint-Sépulcre, laquelle englobe, avec le lieu de la sépulture du Christ, une partie du Calvaire. Pour y arriver on retourne encore sur ses pas, puis, en suivant un bazar voûté et en passant devant la belle façade de l'ancienne église de Sainte-Marie-Majeure, on pénètre dans une ruelle qui mène directement à la petite porte donnant accès sur le parvis de la basilique.

Pour faire figurer le point culminant du Golgotha dans la basilique primitive de Constantin, dont l'église actuelle a conservé le système, on le façonna comme le fut aussi le rocher du Saint-Sépulcre ; c'est-à-dire qu'on l'isola de la masse calcaire. Une chapelle voûtée, appelée la Chapelle d'Adam et flanquée de deux autres pièces également

voûtées, fut adossée au rocher ainsi équarri (1). Le dessus de ces diverses voûtes fut dallé à plat, au niveau de la plate-forme du rocher, qui se trouva ainsi plus que doublée. Sur cette aire, moitié naturelle, moitié artificielle, et mesurant quinze mètres carrés, on construisit ensuite deux chapelles parallèles, nommées *Chapelle du Crucifiement* et *Chapelle de l'Exaltation de la Croix*. Le sol de cette dernière est la surface même du sommet du Calvaire où l'on remarque le trou de la croix. Deux escaliers, l'un de dix-neuf marches, l'autre de dix-huit, mènent à cet étage supérieur, à peine élevé de cinq mètres au dessus du parvis de la basilique.

Rien n'est saisissant comme la vue de ces lieux qui furent témoins du supplice, de l'agonie et de la mort du Rédempteur. Je m'agenouillai pieusement près de la dernière marche de l'escalier, sur la rosace incrustée dans le pavé qui désigne la place où Jésus fut dépouillé de ses vêtements, ensuite devant l'autel de la chapelle du Crucifiement, sur la mosaïque carrée où Jésus fut cloué sur sa croix, et une troisième fois devant l'autel de la chapelle de l'Exaltation, au bas duquel est l'ouverture qui reçut le pied de l'instrument du supplice. Cette chapelle appartient aux Grecs non-unis. Avant de quitter le Golgotha, je priai encore devant l'autel élevé entre celui du Crucifiement et celui de l'Exaltation de la croix, et qui porte le nom de *Stabat Mater*, car c'est là, dit-on, que se tenait la Mère des Douleurs, contemplant son fils crucifié. Je restai un long moment tout aux souvenirs que ces lieux rappellent, et c'est après avoir recueilli le dernier soupir du

(1) La tradition juive croit que la tête d'Adam fut ensevelie en ce lieu.

Christ mourant pour moi que je m'acheminai, à travers la basilique, vers la rotonde qui en forme le chevet, et recouvre le saint tombeau. Mon pélerinage était terminé et l'heure divine avait sonné pour moi.

En effet, ce n'était point comme un pélerin ordinaire que j'avais accompli ces diverses stations d'une semaine sainte entre toutes, depuis la Porte-Dorée, qui vit l'entrée triomphante du Sauveur, jusqu'à ce sépulcre sacré qui le reçut mort, le vendredi, et le rendit, ressuscité glorieux, deux jours après. La parole du père Antonio s'était vérifiée. Le lecteur sait que depuis plusieurs mois j'étais travaillé du désir de quitter le culte réformé, dans lequel j'étais né, pour embrasser le catholicisme. Je rends cette justice au supérieur et aux religieux de Terre-Sainte, et notamment au frère Liévin, mon compagnon assidu, que s'ils ne pouvaient cacher une joie réelle, à la vue de mes dispositions, de jour en jour plus accentuées, ils évitaient, avec un scrupule absolu, même l'apparence d'une pression, qui, du reste, fût allée contre leurs vœux. Mais à chaque pas, sur cette route de la Passion, Dieu avait fait entrer plus avant dans mon âme la persuasion qui, enfin, était devenue une ardente foi.

En présence du tombeau du Christ, je me disais : — Il y a huit siècles, lors des premières croisades, deux seules Églises se partageaient la communauté chrétienne : l'Église latine, dont le siége était Rome, et l'Église grecque, séparée seulement depuis un siècle, dont le chef était à Constantinople. L'Occident chrétien, marchant à la conquête de Jérusalem et à la délivrance du Saint-Sépulcre, n'avait alors qu'une foi et qu'un drapeau. Ma patrie, comme toute l'Europe, sauf la Russie, était catholique romaine : ce ne

fut que quatre siècles et demi après que la réforme de Luther y prévalut. Dans ma soif d'une croyance disciplinée et certaine, la vraie religion du Christ, mon divin Rédempteur, se présentait donc à moi sous la forme de cette Église romaine et latine réunissant à la fois les conditions de perpétuité et d'unité que je ne trouvais dans aucune communion dissidente. La considération de la famille m'avait retenu jusque-là; mais ce respect des affections et des convenances humaines se taisait maintenant devant les impérieux accents de la voix intérieure et la plénitude de la conviction, de la grâce, dirai-je, qui me portait à cette conversion si longtemps combattue. Si, en quittant la réforme, qui ne date que de trois cents ans, je m'éloignais, au grand brisement de mon cœur, de ma famille présente, je renouais avec la religion suivie pendant dix siècles par nos pères communs, et je me confiais en la miséricorde de Dieu, pour nous réunir tous dans un monde meilleur. J'ajouterai que depuis plus d'un an, le lecteur a pu s'en convaincre, je subissais le charme croissant des cérémonies si poétiques et si touchantes du culte qui m'attirait. C'est dans ce mélange de réflexion et d'entraînement que le mardi, 2 juin de l'année 1868 (date à toujours mémorable pour moi), devant l'autel de l'église des religieux de Terre-Sainte, le vénérable père Antonio reçut ma profession de foi, suivie de l'administration des sacrements qui faisaient de moi un chrétien nouveau.

Je restai quelques jours encore à Jérusalem, assistant aux offices quotidiennement célébrés dans les Lieux-Saints, au milieu d'une promiscuité de rites dont le spectacle m'affermissait encore dans le changement opéré en moi : mon esprit, je le répète, était affamé de règle et d'unité,

J'achevai en même temps l'exploration de tous les points plus ou moins célèbres de la ville et de ses alentours. Un volume entier ne suffirait pas pour en donner une description, d'ailleurs faite déjà bien des fois (1). Peut-être y reviendrai-je un jour, dans un travail spécial à la Jérusalem moderne. Je veux seulement ajouter à ce qui précède, d'abord quelques renseignements sur l'église du Saint-Sépulcre, appelée également de la Résurrection. Je les emprunte au savant et exact de M. de Vogüé.

« Les premières constructions furent faites d'après les ordres de l'empereur Constantin ; commencées en 326, elles furent achevées en 335, année de leur dédicace. Elles comprenaient une grande basilique, des cours, des colonnades, dont la description détaillée nous a été transmise par Eusèbe. Ces magnifiques édifices furent totalement rasés en 614 par Chosroës II, roi des Perses. A ses bandes victorieuses s'étaient joints des milliers de Juifs qui furent les plus acharnés à l'œuvre de massacre et de destruction. Heureusement la femme du vainqueur était chrétienne ; sœur de Maurice, empereur de Constantinople, elle avait toujours professé à la cour de Perse la religion de ses pères, et, par sa douce influence, elle atténuait les rigueurs de la victoire. C'est évidemment à son intervention protectrice qu'il faut attribuer la facilité qu'eurent les chrétiens, immédiatement après le départ des Perses, de relever leurs sanctuaires détruits, et de faire disparaître les traces de l'invasion.

(1) Voir, en Angleterre, Robinson et surtout Williams (*The-Holy-City*, Londres 1849) ; en France, indépendamment de MM. de Vogüé et de Saulcy, souvent cités, l'abbé Michon. (*Voyage religieux en Orient*, Paris 1853), et en Allemagne, T. Tobler. (*Le Golgotha*, Saint-Gatlen, 1851.)

« La restauration fut entreprise par un moine nommé Modeste, supérieur du couvent de Théodose, et depuis patriarche de Jérusalem. Avec l'aide de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, elle fut achevée dans l'espace de quinze années. Modeste ne put pas, comme Constantin, recouvrir d'une seule et immense basilique l'ensemble des Saints-Lieux ; il se borna à construire sur chaque emplacement vénéré une petite église en rapport avec ses ressources et avec le goût du temps. La description de ces édifices se trouve dans les voyages d'Arcufe, de saint Willibald et de Bernard le Sage. Ce fut dans cette nouvelle église de la Résurrection que, le 14 septembre 629, l'empereur Héraclius II, vainqueur à son tour de Chosroës, rapporta sur ses épaules le bois de la vraie croix, précieux trophée de ses triomphes. Mais le règne des chrétiens ne devait pas être de longue durée. Huit ans après l'exaltation de la croix, les disciples de Mahomet, vainqueurs d'Héraclius et de Jesdegerd, maîtres de la Syrie et de la Perse, assiégeaient Jérusalem. Seule, dans ce grand naufrage, la Ville Sainte sut se défendre. Le patriarche Sophronius se mit à la tête des habitants, et, par sa vigoureuse résistance, obtint au moins une capitulation. Le premier article stipulait que le Kalife recevrait lui-même la soumission des vaincus. Omar vint donc de Médine dans le simple équipage des cheicks arabes, presque seul, portant suspendus à la selle de son chameau l'orge, le riz, l'outre d'eau, frugales provisions du Bédouin. Il conclut devant les portes de la Ville Sainte un traité qui garantissait aux chrétiens la possession de leurs églises et la liberté de leur culte, sous la condition d'un tribut. Puis il entra dans Jérusalem, alla prier sur les marches

de la porte orientale de l'église du Saint-Sépulcre, jeta les fondements d'une mosquée sur les ruines du temple, et après avoir indiqué l'emplacement de la grande coupole qui porte vulgairement son nom, il retourna dans son désert (637).

« Depuis ce temps jusqu'au commencement du XIe siècle, l'église de Jérusalem traversa diverses alternatives de repos et de persécution. Le règne le plus heureux fut celui du célèbre Haroun-al-Raschid (786-809); les chrétiens durent à la modération du kalife et à ses amicales relations avec Charlemagne quelques années de tranquillité... En l'an 996, le kalife fatimite de l'Égypte et de la Syrie, Hakem, était, comme on le sait, un monstre de folie et de cruauté. Après quinze années de persécution (1010), il ordonna la destruction complète des églises de Jérusalem... Les ordres du kalife furent sévèrement exécutés; les églises de la Résurrection, du Calvaire, de Sainte-Marie, de Sainte-Hélène, tombèrent sous le marteau et la torche des démolisseurs; le saint tombeau échappa seul à l'action du fer et du feu. (Mais l'intervention de sa mère, qui était chrétienne, changea subitement les dispositions du kalife).... L'année même de la destruction des églises saintes, il permit de les restaurer. Les ressources n'étant pas suffisantes, on se contenta d'une restauration partielle. Quelques années après, par suite de négociations entamées avec les successeurs de Hakem par les empereurs (de Constantinople), la reconstruction fut reprise sous la direction d'architectes grecs, et achevée en 1048. Depuis cette époque jusqu'aux croisades, ces édifices ne semblent pas avoir subi de changements. Pendant les premières années de l'occu-

pation franque, les vainqueurs, occupés à consolider leur conquête, n'eurent pas assez de loisir pour travailler à l'agrandissement des églises. Quelques années plus tard, les Croisés se mirent à l'œuvre et réunirent dans un seul monument tous les sanctuaires isolés jusque-là. Leurs constructions subsistent encore. En 1187, les rois latins furent chassés de Jérusalem, et depuis ce temps jusqu'à la fin des croisades, ils y firent de trop courtes apparitions pour qu'aucune construction suivie ait pu être entreprise.

« Depuis l'expulsion complète des Francs jusqu'en 1808, aucun changement important ne fut apporté dans l'ensemble des édifices; à part quelques réparations locales, sujet de querelles entre les différentes communions chrétiennes, rien n'altéra leur physionomie, de sorte que les voyageurs des premières années de notre siècle purent admirer sans les reconnaître les œuvres du XIe et du XIIe siècle. On sait qu'en 1808 un incendie terrible ravagea l'église du Saint-Sépulcre, et que la disposition primitive de la grande rotonde a disparu tout entière sous les grossières réparations des Grecs. Espérons qu'un jour viendra où ces masses informes, reprises par une main plus intelligente et mieux intentionnée, laisseront reparaître les anciennes colonnes byzantines cachées dans leurs flancs épais. Le feu et la truelle des Grecs ont heureusement épargné la plus grande partie des constructions faites par les Croisés (1). »

L'église du Saint-Sépulcre est irrégulièrement construite, à cause de la nécessité de renfermer dans un

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 120 et suivantes.

seul édifice tous les lieux consacrés par les souvenirs de la Passion. Sa façade porte tous les caractères de l'architecture occidentale du XIIe siècle. Ce que l'intérieur offre de plus remarquable, c'est la rotonde, au milieu de laquelle est situé le saint tombeau. Elle a environ soixante pieds de diamètre et est entourée de dix-huit gros piliers qui supportent une galerie supérieure composée d'autant d'arcades. Une grande coupole, primitivement ouverte par le haut, surmonte le tout. Le temps l'avait fort endommagée; on y voyait de nombreuses crevasses par où la pluie pénétrait dans ce précieux sanctuaire. L'ardente rivalité des divers cultes empêchait des travaux de restauration qui eussent donné un privilége de propriété à celui qui les eût exécutés. Cependant, lors de mon passage, la France, la Russie et la Turquie étaient parvenues à s'entendre sur cet objet, dont la délicatesse et l'importance sont peu comprises en Europe, et la restauration de la coupole du Saint-Sépulcre était activement menée; elle est achevée aujourd'hui. Chaque communion possède une chapelle adhérente à cette rotonde. La plus grande et la plus ornée, trop ornée même, est la chapelle grecque, toute ruisselante de dorures.

Le sépulcre traditionnel est renfermé dans un petit monument complétement isolé, de 8 mètres de haut sur une longueur égale et une largeur de 5^{m}50. Après l'incendie de 1808, les Grecs, profitant des préoccupations européennes de la France, reconstruisirent cet édicule, surmonté d'un petit dôme en couronne bombée et soutenu par de maigres colonnettes, d'après les données du plus complet mauvais goût. On pénètre d'abord dans une pièce en forme de vestibule, appelée la Chapelle de l'Ange, en souvenir de l'ange qui annonça aux Saintes

femmes la résurrection du Sauveur. On y montre un fragment de la pierre qui fermait le saint tombeau. De là, par une petite porte très-basse, on entre dans le réduit où le Sauveur fut inhumé. Il forme un tout petit oratoire de 2 mètres carrés, creusé dans le roc comme tant d'autres sépultures juives; le vrai tombeau est figuré par un creux également entaillé dans le rocher. Cette grotte, recouverte ainsi que le tombeau de plaques de marbre, est constamment éclairée par quarante-trois lampes : les Pères Franciscains de Terre-Sainte, les Grecs et les Arméniens en entretiennent chacun treize; les Cophtes n'en ont que quatre. Au dessus de l'enfoncement du Saint-Sépulcre se trouve un bas-relief représentant Jésus ressuscité; ce bas-relief appartient aux Grecs : il est placé entre deux tableaux reproduisant le même sujet et appartenant, celui de gauche, aux Pères de Terre-Sainte, et celui de droite, aux Arméniens non-unis.

L'église du Saint-Sépulcre rappelle la mort, l'ensevelissement et la résurrection du Christ; il nous faut gravir au sommet du mont des Oliviers pour y trouver l'endroit où une tradition non interrompue rapporte qu'eut lieu son ascension, quarante jours après sa mort. Là s'élevait autrefois un ancien couvent bâti autour d'une église fondée par sainte Hélène. Église et monastère avaient déjà disparu à l'arrivée des Croisés, qui les reconstruisirent. La basilique, dite de l'Ascension, affectait la forme d'un octogone régulier, sans nef et sans bas-côtés. Le sommet de la toiture conique était ouvert, comme la rotonde du Saint-Sépulcre, laissant voir le ciel vers lequel était monté Jésus. A la place de ce temple, définitivement détruit lors du départ des chrétiens, on voit aujourd'hui

une petite mosquée, pareillement octogonale, de 6^{m} 60 de diamètre, couronnée par une coupole en maçonnerie et ornée d'un minaret du haut duquel on contemple tout le panorama de Jérusalem et de ses environs désolés. Un vieil Iman garde cet oratoire, vénéré par les musulmans eux-mêmes, en souvenir de l'ascension du Christ. Sur une partie du sol formé par le rocher, et dans un encadrement de marbre, on remarque une empreinte que l'on dit être celle de l'un des pieds du Sauveur, prenant son essor vers le ciel.

A la fête de l'Ascension, sur ce haut plateau du mont des Oliviers, j'assistai à un bien curieux spectacle. Ce jour-là, les divers rites chrétiens vont y célébrer la messe. Chaque communion dresse son autel; j'en comptai huit à l'entour de la petite mosquée. Rien n'est pittoresque comme la variété de leur agencement, si ce n'est celle des costumes des prêtres qui officient, au milieu d'un concours de fidèles appartenant à toutes les nations. Je remarquai, entre autres, une famille russe, venue des bords du Volga, une tribu entière composée de quinze personnes. Les femmes, vêtues à la tartare, portaient suspendue à leur ceinture, à côté de leur chapelet, la petite théière, ustensile national qui ne les quitte jamais pendant tout le cours de leur long pélerinage.

C'est par là que j'achevai ma visite des Lieux-Saints, de ceux qui gardent la trace de notre divin Rédempteur. Je laisse à d'autres le soin de décrire plus amplement les vestiges bibliques qu'offre encore l'ancienne capitale de Salomon et de David, ainsi que les souvenirs qu'y ont laissés les croisades, de même que les édifices et établissements religieux correspondant à l'infinie diversité des

communions, des sectes et des rites qui se jalousent et se disputent, sous l'humiliante surveillance des Turcs, dans cette cité vouée à la division, jusque dans le sanctuaire du saint tombeau. Parmi les ouvrages publiés en toute langue sur ces différents sujets, le lecteur n'aura que l'embarras du choix.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit des souvenirs chrétiens; il concerne l'authenticité des lieux qui les rappellent. Je connais les contestations topographiques et historiques élevées sur la plupart de ces emplacements consacrés; mais je renvoie, à cet égard, aux sages et convaincantes démonstrations de M. de Vogüé. Le grand argument, en leur faveur, l'argument décisif, selon moi, est celui qui est tiré de l'initiative de sainte Hélène, dès le IVe siècle, dans la construction des monuments commémoratifs des principaux faits de la vie et de la Passion du Messie. A une époque aussi rapprochée de la mort du Christ, pour des lieux que la tradition devait bien connaître, on n'a pu vouloir tromper et l'on n'a pu réussir à tromper une femme pieuse, éclairée, une impératrice puissante, la mère du grand Constantin, lequel gouvernait le monde de Constantinople, si peu éloignée de la Terre-Sainte. Il me semble donc qu'on doit tenir pour authentiques au moins tous les lieux consacrés par la piété de la sainte impératrice; c'est le plus grand nombre de ceux qui figurent dans mon récit, ce sont ceux, notamment, que la piété des fidèles vénère depuis tant de siècles dans la basilique du Saint-Sépulcre.

De la Jérusalem musulmane (car hélas! c'est Mahomet qui est redevenu le maître ici), je ne dirai qu'un mot relatif à ses deux mosquées, si souvent décrites. Elles ont

été édifiées, l'une et l'autre, sur le plateau du mont Moriah, et y remplacent ce Temple qui faisait l'orgueil et fait l'éternel regret des Juifs : l'ancienne enceinte du Temple, formant une vaste parallélogramme de 360 mètres environ de long sur 220 de large, est appelée par les musulmans *El-Haram-ech-Cherif* (l'Enceinte sacrée).

La plus ancienne, mais la moins célèbre, la mosquée *El-Aksa* « la mosquée éloignée » comprend un vaste massif de bâtiments adossés à la face méridionale du *Haram*. Cet édifice, aujourd'hui divisé en sept nefs venant aboutir à sept portes correspondantes aux sept arcades du porche, était, à l'origine, une église dédiée à sainte Marie, qu'on a toute raison d'attribuer à Justinien. Elle fut changée en mosquée dès le lendemain de la conquête, et ne retourna que pour un siècle au culte chrétien sous les rois latins de la Terre-Sainte.

Le principal temple musulman de Jérusalem est la *Kubbèh-es-Sakhrah* « le Dôme de la Roche », vulgairement connue sous le nom de *Mosquée d'Omar*, quoique son fondateur paraisse être plutôt le dixième kalife, Abd-el-Melik-ibn-Merowan. Le monument, exhaussé sur une esplanade quadrilatère, se présente sous l'aspect d'un vaste octogone surmonté par une immense coupole revêtue de feuilles de cuivre. La roche *Sakhrah* occupe tout le centre de la mosquée. C'est un bloc de calcaire faisant partie du massif naturel du mont Moriah : là était, dit-on, le Saint des Saints de l'ancien temple de Salomon, et ce lieu est également révéré par les musulmans et par les juifs. Quant au surplus, je reproduis, en la condensant, la description de M. le comte de Vogüé :

« Intérieurement, l'édifice est divisé en trois enceintes par

deux rangées concentriques de supports. La rangée centrale, qui soutient le tambour de la coupole, se compose de quatre gros piliers d'angles, et de douze colonnes. Le diamètre total de l'édifice est d'environ 53 mètres, celui de la coupole de 18; la hauteur totale de cette dernière est d'environ 30 mètres; un plafond en bois peint recouvre les deux bas-côtés circulaires. Les fûts des colonnes sont en marbre précieux, de modules différents, de longueurs et de matières diverses; ils sont évidemment arrachés à des monuments antiques, peut-être même aux ruines du temple d'Hérode. Les bases de la rangée intérieure sont attiques; celles de la rangée intermédiaire sont barbares; le plus souvent, la colonnê est posée sans intermédiaire sur un cube de marbre blanc. Les chapiteaux offrent la même variété et sont de style byzantin, c'est-à-dire reproduisent plus ou moins fidèlement les formes du chapiteau corinthien ou composite. Les arcades de la colonnade intérieure s'appuient directement sur le chapiteau des colonnes. La colonnade suivante offre une disposition toute particulière. Sur le tailloir du chapiteau est posé un gros dé cubique qui supporte un entablement horizontal, surmonté lui-même d'une série d'arcs de décharge à jour. Le profil et l'ornementation de l'entablement sont du même style que les chapiteaux; ils sont composés d'éléments empruntés à l'architecture romaine, étagés arbitrairement et sans beaucoup de goût. Le sommet des piliers d'angles est orné d'une petite arcature peu saillante qui encadre une série de palmettes grossières. Tout cet ensemble a le caractère byzantin primitif très-nettement accusé...... La surface intérieure des murs, des arcades du tambour et de la coupole est recouverte d'incrustations,

de peintures, de dorures, dans le goût turco-arabe du XVII[e] siècle. Extérieurement, le monument a également été recouvert de placages en marbre et en faïence peinte, qui lui ont donné la physionomie des mosquées de Constantinople (1) ».

L'accès de la mosquée d'Osmar était encore, il y a une vingtaine d'années, formellement interdit aux chrétiens. Mais, depuis la guerre de Crimée, le Pacha en autorise l'entrée sur la recommandation des consuls des grandes puissances. Je dus cette faveur à l'obligeance particulière de M. de Barrère, consul général de France, dont la courtoisie et la parfaite distinction sont si fort appréciées par tous ceux qui ont eu recours à lui. J'ai eu grandement à m'en louer et ne saurais trop lui en témoigner ma vive reconnaissance.

Le mardi, 9 juin, je quittai Jérusalem en compagnie du frère Liévin, pour me rendre au port de Jaffa, où je devais trouver le bateau des Messageries impériales qui va d'Alexandrie à Beyrouth.

La distance de Jérusalem à Jaffa est de quinze lieues environ. On la parcourt aisément en deux journées, en passant la nuit à Ramlèh, ce qui permet d'être rendu le lendemain de très-bonne heure au port d'embarquement. La première journée est la plus pénible, huit heures de cheval par un chemin bien meilleur toutefois que celui qui mène de Jéricho à Jérusalem. On travaillait alors à faire une route carrossable pour relier Jaffa à la Ville Sainte, aux frais des habitants du pachalik; mais les travaux étaient bien peu avancés.

(1) *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 276.

Après avoir passé sur un pont le torrent de *Térébinthe*, franchi la rude montée de *Kastal,* l'un des points culminants de la Judée, traversé également sur un pont un second torrent, *l'Aïn-Nâa*, qui arrose un fertile vallon planté de figuiers et de vignes, nous atteignîmes *Kariath-el-Enab* (le Village aux Raisins). C'est presque un bourg juché sur une colline, que les habitants se sont habitués à appeler *Abougoche,* du nom de son ancien cheick, vrai chef de brigands qui attaquait et rançonnait les voyageurs et qu'Ibrahim-Pacha, seul, était parvenu à réduire. Je veux dire une fois pour toutes, que, dans tout ce parcours, on remarque, sur des points habilement choisis et à proximité de la route, de petites constructions, appelées *tours de garde,* où des Bachi-Bouzouks veillent à la sûreté des passants. On en compte dix-sept échelonnées sur tout ce parcours. Ces espèces de corps de garde ont été établis en 1860 par ordre de Sureya-Pacha, gouverneur de Jérusalem.

Parvenus vers dix heures en face du village musulman de *Sarris*, nous nous arrêtâmes quelques instants sous un groupe de très-vieux oliviers qui couvrent le pied de la montagne sur le versant de laquelle le village est situé. Nous prîmes une légère collation et repartîmes presque aussitôt.

De Sarris à Ramlèh (quatre heures de marche) on rencontre *Latroun,* patrie du Bon Larron, et *Emmoïs*, l'ancienne Emmaüs (Nicopolis), distincte des deux autres que j'ai déjà nommées; celle-ci est célèbre par la victoire de Judas Machabée contre les troupes du roi de Syrie, Antiochus. Là subsiste encore une portion de l'abside d'une église consacrée, dès les premiers siècles chrétiens, aux

sept Machabées, martyrisés par les ordres de ce roi.

A partir de ce point on en a fini avec les âpres montagnes de la Judée et l'on entre dans la belle plaine de *Saron*, au milieu de laquelle se trouve Ramlèh et qui s'étend d'abord jusqu'à la mer et ensuite jusqu'à Césarée. Elle est semée de divers plateaux également fertiles. C'est dans cette plaine que David avait de nombreux troupeaux gardés par Sétraï.

En laissant derrière nous plusieurs villages musulmans plus ou moins espacés, entre autres, *El-Koubah*, *Abou-Chouchèh*, *Bérrièh-Ennabèh*, nous nous trouvâmes, vers trois heures, sur les bords du *Nahr-er-Ramlèh*, très-fort ruisseau sur lequel on rencontre un pont en pierre; ces ponts, du reste, ne manquent (je le constate en tout éloge) à aucun des nombreux torrents et ravins de la route. A une demi-lieue plus loin est Ramlèh, appelée aussi *Ramat* ou encore *Sanden*, l'ancienne Arimathie de la tribu de Dan, sur le territoire de laquelle (j'ai oublié de le dire) nous cheminions depuis trois ou quatre heures. Ajoutons également que de Jérusalem à Jaffa, on ne quitte pas l'ancienne Judée, la Judée propre, laquelle s'étendait jusqu'à Jaffa même, qui en était l'unique port.

Nous prîmes gîte au petit couvent des Franciscains, où les trois pères qui l'occupent me firent le même affable accueil auquel les bons pères m'avaient tant habitué. Nos provisions nous furent fort utiles, car les dignes religieux n'avaient absolument à m'offrir que du pain et des œufs. Il fallut les prier beaucoup pour les décider à partager un repas, pourtant des plus simples, mais qu'ils regardaient encore comme beaucoup trop sensuel. La soirée se passa dans d'intéressantes causeries sur l'histoire de Ramlèh

et de Lydda, qui y touche, histoire familière à tous ces pères de Terre Sainte (le frère Liévin n'est pas une exception), qui, parfois, peu instruits sur le reste, sont tous versés dans la connaissance des moindres détails du pays, où s'écoule leur pieuse existence.

C'est à Ramlèh qu'étaient nés Joseph d'Arimathie et Nicodème, disciples secrets de Jésus, qui obtinrent de Pilate l'autorisation d'ensevelir le corps du Sauveur, ce qu'ils firent « après l'avoir enveloppé dans des linges avec des parfums. » Prise par les Croisés en 1099, en même temps que Jérusalem, cette ville fut par eux érigée en évêché. Occupée un instant par Saladin, en 1187, devenue plus tard le quartier général de Richard Cœur de Lion, elle tomba définitivement, en 1266, au pouvoir du sultan d'Égypte, Bibars. Lui ou son successeur Kélaoun permirent, toutefois, aux Franciscains de s'y établir pour héberger les pélerins, et un siècle après, ces religieux furent autorisés à y construire un couvent (celui où je recevais l'hospitalité) dont la chapelle a été édifiée sur l'emplacement désigné par la tradition comme celui de la maison de Nicodème. Lors de l'expédition du général Bonaparte en Syrie, ce monastère lui servit de demeure ainsi qu'à son état-major, et l'église fut transformée en hôpital. Les musulmans, à la retraite des Français, vinrent, pour ce double fait, saccager le couvent et massacrer les religieux; mais les pères de Terre-Sainte ne tardèrent point à y être rétablis.

Ramlèh est une petite ville de quatre mille habitants environ, dont les trois quarts sont mahométans; on n'y compte qu'une soixantaine de catholiques, le reste de la population appartient au rite grec (non-uni). Les deux

seuls monuments, non de l'antiquité, mais du moyen-âge, qu'on y voit, sont un très-beau temple chrétien à trois nefs, élevé au temps des croisades sous l'invocation de Saint-Jean-Baptiste (converti par les musulmans en mosquée, il me fut permis de le visiter moyennant une légère rétribution), et la tour dite des Quarante Martyrs, bâtie par le fils de Kélaoun, Mohamet, sur l'emplacement d'une ancienne église de ce nom. Du haut de cette puissante construction, où conduit un escalier de plus de cent marches, on découvre tout le pays que je venais de parcourir et celui qui s'étend jusqu'à la mer.

Pour se rendre directement de Ramlèh à Jaffa, on devrait se diriger immédiatement vers le nord-ouest; mais j'avais grande envie de voir l'intéressante ville de Lydda, qui se trouve seulement à une lieue, plein Est, de Ramlèh. De l'une à l'autre ville, il n'y a rien à citer, si ce n'est le puits d'eau douce de *Bir-Zèbak*, placé à moitié chemin. Je parlerai donc tout de suite de l'ancienne Diospolis, plus ancienne Loud de l'Écriture, aujourd'hui *Lydda* et *Lid*. Cette ville, de même que Ramlèh, faisait autrefois partie de la Samarie. Elles en furent détachées de très-bonne heure, avec une assez grande étendue de territoire, et Lydda devint le chef-lieu de cette toparchie nouvelle qui comprenait la partie méridionale de la plaine de Saron, laquelle, à partir de Jaffa, s'étend, je l'ai dit, le long de la Méditerranée jusqu'à Césarée. Les Actes des Apôtres mentionnent la guérison miraculeuse du paralytique Enée, opérée, à Lydda, par saint Pierre. C'est à Lydda, déjà pourvue d'un évêque, que naquit saint Georges, martyrisé à Nicomédie sous le règne de Dioclétien. Les restes de ce saint, le plus grand de l'Église grecque, ayant été rap-

portés dans sa patrie, Justinien leur consacra dans le milieu de la ville une église dont la beauté était vantée, mais qui, comme tant d'autres, ne trouva pas grâce devant l'invasion musulmane. Relevée par les Croisés, et de nouveau détruite par Saladin, elle a été remplacée par une mosquée surmontée d'un minaret, à côté de laquelle on voit encore debout quelques pans de murs et une abside de la seconde église. La population de Lydda s'élève à près de 7,000 habitants, dont 5,000 musulmans; les Grecs non-unis composent le reste, sauf une cinquantaine de catholiques romains, sous la direction d'un missionnaire latin, et cinq protestants.

Nous étions partis de grand matin; il était à peine huit heures lorsque nous quittâmes Lydda pour venir reprendre, sans repasser par Ramlèh, la route directe qui mène de Jérusalem à Jaffa. Il ne nous restait plus que trois lieues à faire; nous avions la certitude, l'espoir doit-on dire en voyage, d'arriver avant midi à notre destination.

Pendant la moitié du parcours, on marche en plaine, traversant le village de *Safiryèh* et laissant à droite ceux de *Kefr-Anna* et de *El-Yahoudièh,* plus à l'est, celui de *Kefr-Jénise,* et plus loin, sur les dernières hauteurs des monts de la Judée, *Tirèh, Mouzeirièh, Deïr-Tourif* et *Beït-Nabâla.* A une demi-lieue de Safiryèh, on rencontre le village de *Beït-Dedjan* qu'on croit être la Maison de Dagon, mentionnée par le livre de Josué comme ville située dans le pays des Philistins, mais appartenant à la tribu de Juda; c'est dans le temple du dieu Dagon que ceux-ci suspendirent la tête de Saül vaincu et tué par eux.

Après Beït-Dedjan, vient une petite chaîne de collines sablonneuses, qui nous retint une demi-heure au plus,

jusqu'au village de *Yasour*, assemblage de masures bâties sur un dernier tertre autour d'une petite mosquée, qu'on croit avoir été jadis une église. Du côté de l'arrivée, et à quelques minutes du village, se voit un *Ouali* (monument funéraire que les Persans appellent *Imam-Zadèh*) décoré de neuf petites coupoles et indiquant la sépulture d'un derviche célèbre du nom d'Ali. En descendant quelque peu, on retrouve la plaine de Saron, qui bientôt, aux approches de Jaffa et au delà d'un pont jeté sur un canal d'écoulement pour les eaux pluviales, devient un véritable jardin. On chemine pendant une demi-heure au milieu d'un fouillis de citronniers, d'orangers, de grenadiers, etc., traversant à mi-distance une sorte de place dessinée par des rangées de cyprès et de sycomores, au milieu de laquelle coule une abondante fontaine. Plus près de la ville, et en dehors de ses murs, se tient un marché de fruits et légumes de toute espèce, que la campagne produit avec profusion, et que les Arabes apportent chaque jour à Jaffa. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer, sans encombre et sans querelle, notre chemin à travers la foule qui grouille et vocifère là, jusque dans l'après-midi. Cinq minutes après, nous nous trouvions installés chez les pères de Terre-Sainte, près du rivage de la mer qui forme un quai des plus animés.

Jaffa (*Yafa*), l'ancienne Joppé ou Yoppé de la Bible, aurait existé, prétend-on, dès avant le déluge, et ce serait ici que Noë, selon l'ordre de Jéhovah, aurait construit l'arche qui devait être le salut du genre humain. Les mêmes traditions ajoutent qu'au lendemain du cataclysme, la ville, ruinée par les eaux, fut rebâtie par Japhet, d'où son nom primitif que d'autres expliquent par

la signification du mot *Yoppé* (agréable), lequel s'applique si bien à la riante campagne qui entoure Jaffa. Joppé était le seul port que possédassent les Hébreux sur la Méditerranée avant qu'Hérode eût créé celui de Césarée. C'est là que le prophète Jonas s'embarqua pour s'enfuir à Tarsis, au lieu d'aller prêcher à Ninive, ainsi que Dieu le lui ordonnait. C'est par ce port qu'Hiram, roi de Tyr, fit parvenir à Salomon les bois de cèdre destinés à la construction du temple de Jérusalem. Comme représailles de la mort des deux cents Juifs traîtreusement tués à Joppé, Judas Machabée massacra une grande partie des habitants, détruisit les bâtiments du port et incendia les navires qu'il contenait. Cette ville vit le miracle de Tabith, ressuscitée par saint Pierre à la veille de partir pour Rome. Prise une première fois et ruinée par le général romain Cestius Gallus, l'an 66 de Jésus-Christ, immédiatement récupérée par les Juifs, elle fut, l'année suivante, reprise par Vespasien, qui en fit périr presque tous les habitants, et y construisit une citadelle autour et sous la protection de laquelle ne tarda pas à se former une nouvelle ville où dominaient les chrétiens et où résida un évêque, depuis Constantin jusqu'à la conquête musulmane (636). Dès la première croisade, les chrétiens occidentaux s'emparèrent de Jaffa, regardée par eux comme le port de Jérusalem et en firent un comté possédé, entre autres, par Gauthier de Brienne, et de plus, un évêché relevant du siége métropolitain de Césarée. De 1099 à 1268, date de sa conquête définitive et de sa destruction par le sultan d'Égypte Bibars, cette ville fut, à diverses reprises, occupée par les musulmans et les Croisés. Saint Louis, lors de sa venue en Palestine, y logea dans le château construit sur une

petite île qui touche la terre, et profita de son séjour pour entourer la place d'un mur garni de tours. A partir de la domination turque, Jaffa, reconstruite, cesse de figurer dans l'histoire jusqu'en 1799, date de sa prise par le général Bonaparte. De nos jours, en 1840, elle a été enlevée par les Anglais sur le pacha d'Égypte pour être restituée à la Turquie.

Fortement éprouvée par le tremblement de terre de 1838, qui causa la mort de près de cinq mille personnes, Jaffa n'est plus aujourd'hui qu'une ville d'un peu plus de six mille âmes, dont les deux tiers appartiennent à la religion mahométane. Les catholiques latins et grecs comptent pour un chiffre d'environ 700, qui est aussi celui des Grecs non-unis ; le reste se compose de 400 Juifs et de quelques rares Maronites, Arméniens-schismatiques et protestants. Ce qu'on appelle le port de Jaffa est surtout une rade ouverte et d'un abord difficile pendant la mauvaise saison, de décembre en mars. Pendant le reste de l'année, on y voit un grand mouvement de pélerins venus de toutes les parties de la chrétienté pour visiter les Saints-Lieux. Le commerce, aujourd'hui singulièrement en baisse, a pour objet les produits que l'Égypte fournit à la Syrie et quelques exportations des denrées du pays, soie, coton, dattes, etc.

La situation de Jaffa est belle. La ville, entourée d'un mur d'enceinte en mauvais état avec fossé, s'étale en amphithéâtre sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Au haut de la colline se dresse une citadelle armée de quelques canons, mais encore plus délabrée que le rempart. Deux seules portes, tournées vers Jérusalem, donnent accès dans cette ville, sale et puante comme pas

une autre en Orient. Les rues, poussière et boue selon la saison, sont très-étroites; les bazars, qui sont des rues voûtées, ne manquent pas d'animation; mais la foule se porte principalement sur le quai. En fait de constructions, je ne citerai que les deux fontaines en marbre blanc situées près de la porte par où l'on arrive et qui produisent, en entrant, le meilleur effet, une petite mosquée voisine du phare, sur le bord de la mer, et les deux couvents, très-rapprochés l'un de l'autre, des Franciscains et des Arméniens non-unis. La chapelle du premier, desservie par les pères de Terre Sainte, sert de paroisse aux catholiques romains et grecs. C'est dans le second monastère que se trouve la salle où se passa la scène traduite par le pinceau de Gros et qui représente le général Bonaparte touchant les pestiférés, qu'on l'accusa d'avoir fait périr ensuite, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers albanais, en abandonnant précipitamment la ville.

Un coup de canon tiré dans la soirée annonça l'arrivée en rade du bateau de Beyrouth. J'avais déjà retenu au bureau des Messageries ma place et celle du seul de mes domestiques qui m'avait accompagné dans mon expédition de Terre Sainte. Au coucher du soleil, ayant pris congé des bons Franciscains, je montai en barque avec le frère Liévin qui voulut me mettre à bord. Nos adieux furent ceux de deux amis véritables. Cet homme parfait, dont l'amitié m'est restée précieuse, me quitta, après une dernière et chaude étreinte, pour retourner à Jaffa, au moment où le vapeur se mettait en marche. Le lendemain jeudi, 11 juin, dans la matinée, nous débarquions à Beyrouth que j'avais quitté le 4 mai précédent.

CHAPITRE X

Beyrouth. — Damas. — l'Émir Abdel-Kader. — Homs (Emèse). — Lady Digby et le Cheik Midjoël. — Ruines de Palmyre. — Ansarièhs et Nosaïris. — Ruines de Balbek.

Je n'ai encore dit de Beyrouth qu'un seul mot auquel j'ajouterai quelques détails. Son passé d'abord. On n'est point d'accord sur sa fondation ni sur son existence antérieure à l'époque romaine. Berytus, *Béryte* (la *Berutos* des Grecs), apparaît seulement comme une des principales villes de la Phénicie, de beaucoup moins importante, toutefois, que Tyr et Sidon. Hérode-le-Grand, au témoignage de Flavius Josèphe, la dota de plusieurs édifices, notamment de marchés, de magasins publics et autres ouvrages intéressant sa prospérité maritime et commerciale. Devenue colonie romaine sous le nom de *Félix Julia Bérytus*, que lui attribuent Pline et de nombreuses médailles impériales, la ville dut de nouveaux établissements à Hérode Agrippa II, un théâtre, entre autres, où Titus, après la destruction de Jérusalem, donna des spectacles publics dans lesquels il fit combattre entre eux les malheureux prisonniers juifs. Béryte était alors une cité très floris-

sante, centre du commerce et des lumières en Syrie, et pourvue d'une école de droit civil très-fréquentée. Chrétienne à la première heure, conquise, en 614, par Chosroës, qui ne laissa debout aucun de ses monuments religieux, prise vingt ans après par les musulmans, en 1111 par les Croisés, reprise, en 1187, par Saladin, Beyrouth retomba bientôt au pouvoir des chrétiens qui la conservèrent encore un siècle entier pour la perdre définitivement en 1290. Cette ville, comme toute la Syrie, passa au XVIe siècle sous la domination de la Porte-Ottomane. Un siècle après, elle devint le partage et la résidence favorite du druze Fakhr-Eddin qui la fortifia, ce qui ne l'empêcha pas d'y succomber sous les efforts des troupes envoyées contre lui de Constantinople. En 1831, Ibrahim-Pacha l'enleva à la Turquie; mais, à dix ans de là, l'escadre austro-anglaise, après un bombardement de quelques heures, s'en empara et la restitua au Sultan. Voilà en peu de lignes toute son histoire.

Beyrouth est aujourd'hui la ville la plus importante de la côte syrienne. Les uns lui donnent 50,000, les autres 70,000 habitants. La moitié seulement de la population est musulmane; le reste, sauf quatre ou cinq mille juifs, appartient aux diverses communautés chrétiennes (latine, maronite, arménienne et grecque unie ou non-unie). Les Maronites, à eux seuls, figurent dans la statistique pour un chiffre de 15,000 et les Grecs non-unis pour celui de 13,000. J'ai dit la situation de Beyrouth construite en amphithéâtre sur son promontoire triangulaire, sorte de poussée du grand Liban dans la mer. Son enceinte délabrée, sa forteresse entièrement ruinée, la protégent mal. Plus préoccupés de leur domination intérieure que des

attaques du dehors, les Turcs y ont construit sur un point élevé une belle caserne, capable de recevoir une garnison nombreuse. Beyrouth n'est, en effet, qu'une place de commerce; c'est le port de Damas. C'est par là que l'Europe introduit ses marchandises, qui se répandent dans toute la Syrie et la Palestine, et que le Liban exporte ses soies grèges, Damas ses produits manufacturés, et le reste de ces contrées ses productions agricoles. Ce commerce attire à Beyrouth un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Allemands, d'Italiens et de Grecs. On est frappé, en entrant dans la ville, par un mélange d'enseignes en toute langue, indiquant bien son caractère essentiellement cosmopolite. Les bazars, insignifiants quant à leur construction, sont toujours peuplés, animés, bruyants. Les rues, étroites, mal pavées, sont cependant assez proprement tenues. La ville ne possède aucun monument ni ancien ni moderne. Quelques ruines de murs, quelques colonnes, entières ou brisées, y rappellent l'époque romaine; le moyen-âge y est représenté par la principale mosquée, autrefois l'église cathédrale du temps des Croisades, où Beyrouth eut un évêque. Elle a trois nefs, trois absides, un porche, des piliers cantonnés, des arcades ogivales s'appuyant sur des chapiteaux romans. M. de Vogüé considère cet édifice « comme la plus ancienne des églises construites par les Croisés. »

Les chrétiens sont ici fortement établis et suffisamment protégés. La paroisse latine est desservie par les pères Capucins qui ont construit récemment un nouveau couvent et une nouvelle église. Les jésuites possèdent également un monastère avec église et une école; il en est de même des Lazaristes; les Franciscains n'ont qu'un petit couvent

avec une chapelle. Divers ordres de femmes sont aussi représentés à Beyrouth. Ce sont les Dames de Nazareth, les Sœurs de Charité ou de Saint-Vincent-de-Paul, habilement dirigées par la sœur Gélas, femme d'une véritable capacité et d'une rare énergie, et les Dames de charité Allemandes, de l'ordre protestant de Saint-Jean de Malte : ces dernières ne font point de vœux et peuvent même se marier ; leur établissement hospitalier, de belle apparence, est fort proprement tenu.

Je n'eus pas le temps, à ce premier voyage, de faire beaucoup de connaissances à Beyrouth (1). Mes relations furent circonscrites dans le personnel consulaire où je rencontrai trois hommes qui, à des titres divers, s'empressèrent de m'être agréables ou utiles : le consul d'Angleterre, M. Eldridge, M. Rousseau, consul de France, et le vice-consul de ma nation, M. Sayour, que je trouvai rentré à son poste, à mon retour de Jérusalem. Les deux premiers étaient des personnages tout à fait remarquables ; quant à M. Sayour, grec levantin depuis longtemps fixé en Syrie, sa connaissance des hommes et des choses et sa naturelle obligeance me furent très-précieuses.

Après ces dix jours passés à me reposer à Beyrouth, j'entrepris mon dernier voyage pour lequel toutes mes forces, bien affaiblies par cette vaste pérégrination de trois années, m'étaient bien nécessaires. Je voulais encore, avant de rentrer en Europe, voir les deux Libans, Damas, Palmyre, Balbek, le pays des Maronites, et des Druzes, les gorges où vivent les restes des Nozaïris et des Ismaï-

(1) L'année suivante j'y suis revenu et y ai fait un séjour de six mois, qui ne doit point figurer dans cette relation.

liens. J'étais parvenu à l'époque de la chaleur, mais ces dernières excursions devaient surtout se faire dans la partie montagneuse de la Syrie, où l'on trouve une température constamment modérée, et même froide par endroits.

Le dimanche, 21 juin, je quittai donc de nouveau Beyrouth pour deux mois, me dirigeant d'abord sur Damas.

Entre Beyrouth et Damas existe une route carrossable, la seule de toute la Syrie. Elle a été construite, de 1850 à 1860, par une compagnie à la tête de laquelle s'étaient mis deux Français, MM. de Perthuis, que la chute de la famille d'Orléans, à laquelle ils étaient attachés, avait, après 1848, amenés en Orient. Les principaux commerçants de Beyrouth, et même un grand nombre de négociants indigènes de Damas, se réunirent pour faire les fonds nécessaires, et c'est le premier exemple, malheureusement resté sans imitateurs, d'une association financière formée en vue de l'exécution des travaux publics qui importeraient tant au développement de la prospérité de ces riches contrées. Sur cette route, MM. de Perthuis ont, de plus, établi un service de messageries, lequel, en douze heures, à travers le Liban et l'anti-Liban, vous fait franchir la distance de 80 kilomètres qui sépare Damas de la côte. Voyager en voiture était pour moi une rareté que je n'avais plus connue depuis mes courses au Caucase. Les voitures de MM. de Perthuis sont de véritables diligences de fabrique européenne, avec coupé, intérieur, impériale pour les bagages, et marchant par relais tantôt à trois ou à cinq chevaux suivant les nécessités de la route : on s'arrête à mi-chemin dans une sorte d'auberge pour déjeuner, et dans la saison des grands jours (le dimanche 21

juin était un des douze plus longs de l'année), partis le matin à quatre heures de Beyrouth, on arrive à destination plus souvent avant qu'après quatre heures de l'après-midi. C'est un beau voyage et l'on doit être reconnaissant pour cette initiative hardie qui a, du reste, trouvé sa

platanes, qu'elle atteint les premiers jardins de Damas. Là elle se divise en plusieurs bras qui enserrent ou traversent la ville, formant et fertilisant, à la porte du Désert, l'une des merveilles de la nature et de l'industrie humaine, dont la vue soudaine vous saisit et vous transporte, lorsqu'on débouche des dernières hauteurs qui, comme un rideau, vous cachent ce tableau sans pareil. Pour le bien peindre, il y faut la plume d'un poète. Dans le lyrisme de sa pensée et l'exubérante ampleur de son langage, M. de Lamartine, seul, me paraît avoir bien senti et bien rendu l'impression que produit le premier aspect de la grande cité arabe. Le lecteur aura tout profit si je remplace l'indigence de mon style par cette peinture à la fois si large et si vraie.

Parti de Beyrouth en caravane, le poète-voyageur s'arrête devant une coupure du mur de rochers qui borde la route et d'où l'œil découvre tout à coup l'immensité de la plaine de Damas. « Je m'approche, dit-il, et mon regard plonge à travers l'ouverture de la roche, sur le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme ; c'était Damas et son désert sans bornes à quelques centaines de pieds sous mes pas. Le regard tombait d'abord sur la ville, qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par ses forêts de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jetait ses bras immenses çà et là dans la vaste plaine, partout ombragée, partout pressée par la forêt, de dix lieues de tour, de ses abrico-

tiers, de ses sycomores, de ses arbres de toute forme et de toute verdure, semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ses arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages ; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait et ne quittait un enchantement que pour en trouver un autre : nous ne marchions plus; tous pressés à l'étroite ouverture du rocher, percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux, au terme d'une route, à travers tant de rochers et de solitudes arides, au commencement d'un autre désert qui n'a pour bornes que Bagdad et Bassora, et qu'il faut quarante jours pour traverser.....

« La ville est entièrement entourée d'une forêt de vergers d'arbres fruitiers, où les vignes s'enlacent comme à Naples et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et les cerisiers; au dessous de ces arbres, la terre, grasse, fertile et toujours arrosée, est tapissée d'orge, de blé, de maïs et de toutes les plantes légumineuses que ce sol produit; de petites maisons blanches percent çà et là la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire; ces jardins sont peuplés de chevaux, de chameaux, de moutons, de tourterelles, de tout ce qui anime les scènes de la nature; ils sont, en général, de la grandeur d'un ou deux arpents, et séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil ou par de belles haies vives; une multitude de chemins, ombragés et bordés d'un ruisseau d'eau courante, circulent parmi ces

jardins, passent d'un faubourg à l'autre, ou mènent à quelques portes de la ville; ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas (1). »

Depuis l'expédition française de Syrie, par suite des épouvantables massacres de 1860, les Européens et les chrétiens trouvent à Damas un accueil qui fait contraste avec celui qu'ils recevaient avant cette date et dont témoignent les récits de tous les voyageurs. On y voit deux ou trois hôtels, où l'on peut se loger assez confortablement. Celui où je pris gîte, tenu par un Grec, m'offrit une fort bonne chambre : je ne puis en dire autant de la nourriture, mais trois années passées dans des fortunes bien diverses m'avaient appris à me contenter de peu et de tout.

Je restai à Damas huit jours pleins; c'est plus qu'il n'en faut pour visiter, dans tous leurs détails, la ville et ses environs : mais ce temps était insuffisant pour en étudier les mœurs et les usages, en bien des points conformes, d'ailleurs, aux coutumes d'autres villes musulmanes que j'ai fait connaître et notamment aux mœurs de la population de Bagdad, toutefois avec une teinte plus prononcée d'intolérance religieuse. Cela n'empêche pas les chrétiens des divers rites, dont le nombre se monte à plus de vingt mille, d'y exercer aujourd'hui leur religion en toute liberté dans des temples leur appartenant en propre.

Les Arabes donnent à Damas le nom de *El-Châm*, qui est aussi celui sous lequel ils désignent la Syrie dont cette ville est la capitale, c'est-à-dire la ville la plus importante. Elle est en même temps le chef-lieu d'un pachalik

(1) Lamartine, *Voyage en Orient* (1832-33), Paris 1859, T. II, p. 53.

qui comprend presque toute la partie orientale de la Syrie, allant, nord et sud, de la frontière du pachalik d'Alep à Hebron, dans la Palestine, et comprenant ainsi Naplouse et Jérusalem ; l'anti-Liban le borne au couchant ; à

Moaviah se réfugièrent d'abord en Égypte et ensuite er Espagne, où ils fondèrent un nouvel État devenu le Kalifat de Cordoue. Les Croisés assiégèrent inutilement Damas. Prise par Timour-Leng en 1401, la ville tomba, l'an 1516, au pouvoir du sultan Sélim Ier, et depuis lors, elle n'a cessé que de nos jours d'appartenir à la Turquie. Mais son éloignement de Constantinople rendait ses pachas presque indépendants.

Au siècle dernier, l'autorité était devenue pour ainsi dire héréditaire entre les mains d'une même famille du pays, celle des *El-Adm*, laquelle a fourni successivement quatre pachas, dont le dernier, Asad, par le bien qu'il a fait, a laissé un souvenir qui dure encore. Disgracié et menacé de mort, il céda la place à Abdallah-el-Satadji qui, au bout de deux ans, périt empoisonné par l'un de ses neveux. Le souvenir de son énergique administration est pareillement resté dans la mémoire. « On dormait les portes ouvertes, disent les damasquins (1). » Volney nomme parmi ses successeurs Seliq, Osman, Mohammed, Darouich, fils d'Osman, et enfin Djezzar, le farouche pacha d'Acre, mort dans les premières années de ce siècle et qui commandait en maître dans la presque totalité de la Syrie. Depuis lui, le gouvernement ottoman était parvenu à rétablir son autorité directe dans cette contrée lointaine; mais après la conquête égyptienne, en 1832, Ibrahim Pacha, maître de la Syrie, vint fixer sa résidence à Damas et y apporta les traditions du gouvernement militaire le plus dur et le plus juste en même temps. Sous lui les chrétiens n'eurent à souffrir ni insulte ni attaque.

(1) Volney, T. II, p. 146.

Vingt ans après la reprise de possession du pays par la Turquie, en 1860, celle-ci s'est trouvée impuissante à les garantir de cette explosion de fanatisme qui étonna et

plus propres qu'ailleurs; toutefois, dans le quartier du Séraï ou résidence du Pacha-gouverneur, il existe quelques voies d'une suffisante largeur, avec trottoirs qui permettent aux piétons de se garer de la circulation incessante des chevaux, des chameaux et du bétail qui les encombrent parfois. La rue Droite, bordée de boutiques, montre dans le voisinage de la porte Bab-es-Scherki une maison qui, dit-on, est celle, ou plutôt a remplacé celle où saint Paul, aveuglé sur la route de Damas, fut conduit et baptisé par Ananie, qui en était le propriétaire. Disons ici qu'avec cette précision trop familière aux traditions orientales, on vous fait voir encore l'endroit où l'apôtre des Gentils, fuyant Damas, fut descendu dans une corbeille le long des remparts, et aussi le point de la route où eut lieu sa miraculeuse conversion; mais tout cela, quoique généralement cru, est plus que problématique.

Les maisons de Damas, même les plus belles, construites en pierres et briques, et recouvertes de terre ou de boue blanchâtre, n'offrent, à l'extérieur, qu'un aspect mesquin, je dirai misérable. Pour toutes ouvertures quelques rares fenêtres grillées avec leurs volets peints en rouge, et une ou deux portes étroites, écrasées comme des portes d'étable; puis de grands murs en torchis s'alignant le long des rues et indiquant la place des jardins que signale aussi la masse des arbres dépassés encore par les vertes touffes des hauts palmiers. « Damas, a très-bien dit Mgr le comte de Paris, qui visitait la ville en 1859, ressemble à ces femmes que je vois passer tous les matins devant notre camp, couvrant leurs vêtements brodés d'un misérable voile de coton; elle cache ses trésors, et se pré-

sente sous un triste aspect à l'Européen qui la parcourt pour la première fois (1). »

En effet, lorsque ayant franchi les portes étroites et

pays, presque toujours le milieu de la principale pièce est occupé par un bassin d'où l'eau jaillit et autour duquel sont disposés des vases où l'on cultive des fleurs. Cette description générale convient à plusieurs habitations qu'il m'a été donné de visiter, non-seulement dans les quartiers musulmans, mais dans celui des chrétiens ou des arméniens, et même dans quelques rues plus spécialement affectées aux Juifs. L'une des plus belles demeures, (celle-ci un véritable palais), est celle qui porte le nom de maison d'Abdallah-Bey, construite encore au beau temps de l'art que l'on peut appeler l'art de Damas. « Aujourd'hui l'Arabe a oublié ces antiques leçons et il se soumet au goût barbare de ses maîtres actuels. La maison d'Abdallah-Bey tombe en ruines, et l'on ne bâtit plus que dans le style de Constantinople, si l'on peut accorder le nom de style à l'imitation grossière et exagérée de tout ce que le mauvais goût a produit ailleurs de plus impertinent (1). » Le mot est vif, mais on peut tout dire de l'art moderne de la Turquie.

Je n'entreprendrai pas la description méthodique des monuments, ou plutôt des édifices de Damas, car de construction véritablement monumentale il n'en existe qu'une seule, la grande mosquée. Dans une ville aussi *croyante*, ce n'est pas que les temples musulmans fassent défaut; on m'en a cité plus de cent; je me contenterai de décrire tout à l'heure celui qui les efface tous.

La citadelle ou le château, flanquée de tours massives, s'élève, comme on l'a déjà lu, dans le milieu de la ville. Par son immense étendue, elle semble former une cité

(1) Comte de Paris. *Damas et le Liban*, p. 19.

intérieure dans la grande cité. Construite très-probablement aux premiers siècles de la conquête arabe, elle n'offre aujourd'hui, malgré son aspect formidable, que des murs

harnacheurs, le bazar des étoffes et celui des tailleurs, le bazar des marchands de pipes et de tabac, ceux, plus nombreux, où l'on vend des comestibles de toute espèce, victuailles, légumes et fruits, disposés avec un ordre, une propreté qui charment l'œil. Dans ces boutiques de quelques pieds carrés, d'aspect souvent misérable, le marchand, assis les jambes croisées et fumant gravement sa chibouque ou son narghilèh, attend plutôt qu'il ne sollicite la pratique. Mais ce qui forme surtout l'originalité et le charme des bazars damasquins, c'est la foule aux costumes si bigarrés et parfois si éclatants qui circule à de certaines heures, dans ces hangars, animée, joyeuse, affairée, causant, riant, racontant les histoires de la ville, car le bazar, c'est la vie, la distraction et aussi la consolation de l'Oriental, qui y a son franc-parler. Damas est par excellence la ville arabe, et ses bazars offrent un spécimen de toutes les variétés de cette race, infiniment moins mélangée ici qu'ailleurs. A voir cette foule, on ne trouverait pas exagéré le chiffre de la population tel que l'indiquent les voyageurs qui le portent de 150 à 400 mille habitants. La marge est large ; il me semble qu'on pourrait adopter le chiffre de deux cent mille, dont vingt ou vingt-cinq mille chrétiens au moins de toute communion, et près de deux mille juifs.

Au point de vue commercial, les bazars sont complétés par les *khans*, ces caravansérais où les marchands en gros ont leurs magasins et leurs bureaux, et qui offrent en même temps un asile pour les voyageurs et les caravanes qui apportent les marchandises. Damas, situé sur la route d'Alep à la Mecque, en possède une trentaine. Je ne parlerai que d'un seul, le khan d'Hassad-Pacha, auquel on arrive en traver-

sant le Biyaryèh ou bazar des grains. C'est sans forcer la note vraie, ce qui souvent lui arrive, que M. de Lamartine l'a appelé « le plus beau khan de l'Orient », justifiant son dire par ces lignes qui contiennent une description parfaite de cette contruction, sans aucun doute le premier

magasins de coton filé, 68 maisons où l'on taille le tabac, 72 selleries, 11 marchands de tentes, 47 marchands de cuivre, 50 marchands de fer, 54 maréchaux-ferrants, 70 marchands de fourrures, 98 passementiers, 129 bouchers, 140 boulangers, 58 meuniers ou marchands de farine, 24 marchands de grains, 122 cafés, 32 boutiques de sucreries, 124 barbiers, 71 tailleurs, 6 horlogers, 6 relieurs, 6 marchands de papier, 43 boutiques de tuyaux de pipes, 200 magasins de mouchoirs en coton ou en soie et menus objets de parure, 150 marchands de tabacs et de cafés, 500 cuisiniers ou rôtisseurs publics, 4 savonneries, 4 manufactures de verre et 19 armuriers. C'est surtout dans la fabrique des armes que la décadence s'est fait sentir : Damas ne fabrique plus ces cimeterres jadis si renommés ; cependant ses lames sont encore estimées des connaisseurs, et je ne me suis pas refusé l'achat d'une demi-douzaine de sabres et de poignards qui font encore bonne figure auprès de ma collection d'armes persanes.

Deux articles aussi qui tiennent une grande place dans l'existence des Damasquins, ce sont les Bains et les Cafés. Du lever au coucher du soleil, les soixante bains que compte la ville ne désemplissent pas. J'ai souvent décrit ces sortes de bains, avec leurs bassins de marbre, leurs chambres étuvées, leurs scènes de massage et d'épilage : quelques-uns de ceux de Damas se recommandent par leur commodité et leur élégance, mais aucun n'affecte une allure qui en fasse un monument à citer. Les cafés arabes ou turcs n'ont rien de cette somptuosité à laquelle nous sommes habitués. Des voyageurs, se répétant les uns les autres et aimant à poétiser leurs récits, ont fait de ceux de Damas (j'en ai compté plus de cent) des descriptions

pompeuses qui ne ressemblent en rien à la réalité. Il en

L'année suivante, M. de Lamartine put seulement, par une porte qui donne sur le bazar, faire quelques pas dans la grande cour du parvis et jeter un regard furtif sur le temple sacré « tout en feignant de se désaltérer à la fontaine »; mais il ne vit rien de l'intérieur. « Il y a péril de mort, dit-il, pour un chrétien qui profanerait la mosquée en y entrant. (1) » Cette règle rigoureuse fléchit une première fois, en 1846, pour le duc et la duchesse de Brabant, qui purent faire de la grande mosquée une rapide inspection. Quatre ans après, les deux fils du duc d'Orléans, les comtes de Paris et de Chartres, furent également autorisés à la visiter, mais leur visite dut avoir lieu la nuit. « Le pacha, dit le comte de Paris, en levant pour nous la défense qui ferme aux chrétiens ce sanctuaire, un des plus vénérés de l'islamisme, nous avait engagés à choisir cette heure insolite pour ne pas exciter un fanatisme contre lequel il n'aurait pu nous protéger. (2) » N'ayant vu qu'imparfaitement l'intérieur de la mosquée à la lueur de quelques lampes, le royal visiteur s'est abstenu d'en donner une description. On connaissait cependant le monument par celle qu'en avait fourni Aly-Bey, cet Anglais qui se fit musulman précisément pour avoir son entrée dans les mosquées d'Orient. L'expédition française de Syrie, à la fin de 1860, est venue changer cet état de choses. L'armée, sans doute par des considérations politiques, n'arriva pas jusqu'à Damas, le gouvernement turc, pour prévenir sa venue, ayant fait fusiller le pacha de cette ville, le plus com-

(1) *Voyage en Orient*, p. 72.
(2) *Damas et le Liban*, p. 15.

promis dans le massacre des chrétiens. Cette vigoureuse exécution calma singulièrement le fanatisme local, et depuis, pourvu qu'on soit accompagné d'un drogman ou de l'un des cawas d'un consulat, et moyennant un fort

plus petites et naturellement plus nombreuses. Près du bassin, se voit une construction des plus originales; c'est un kiosque carré ayant pour base quatre colonnes reliées par des arceaux; la partie supérieure se compose d'une toiture en forme de chapeau chinois, supportée par de légères colonnettes en bois sculpté. Tout cet ensemble est du plus bel effet, et compose à la mosquée proprement dite un splendide *atrium*, un vestibule annonçant dignement le temple.

L'entrée est sur l'un des côtés de la cour. L'aspect extérieur de la mosquée indique, dans les parties anciennes, une construction romano-byzantine surmontée d'une grande coupole à laquelle les mahométans ont ajouté trois minarets d'inégale hauteur; celui de l'ouest est le plus élevé; les deux autres portent, l'un, le nom d'*Isa* (Jésus), et le troisième celui de *Médinèh-el-Arous* ou minaret de la Fiancée. On entre dans le temple par un porche purement chrétien et byzantin, qui se ferme par une porte en bronze d'une grande beauté, entourée d'une inscription arabe, mais montrant dans sa décoration des calices et autres emblèmes chrétiens qui attestent son ancienneté antérieure à la conquête musulmane.

L'effet intérieur est saisissant et grandiose. La description technique et toujours exacte d'Aly-Bey en donnera une idée. « La mosquée, dit-il, contient trois immenses nefs se dirigeant de l'est à l'ouest, et composées d'arcs légèrement pointus, appuyés sur de grandes colonnes et des piliers. On compte, sur chaque rang, quarante-quatre colonnes qui ne sont pas exactement égales. Ces nefs ont près de 400 pieds de longueur. Au milieu de la nef du centre, qui est la plus large, quatre énormes piliers supportent

une grande coupole en pierre. Le reste de la mosquée est couvert en charpente. Ces nefs sont transversales, c'est-à-dire que leur longueur est dans le sens perpendiculaire à

les murs, et dont la beauté apparaît encore sous cet inepte lavage. Le bas des murs est recouvert de plaques de marbre, pendant que les fenêtres latérales offrent des grillages en bois sculpté d'une grande délicatesse. Mais on ne voit plus rien de cette fameuse vigne d'or, chantée par les poètes arabes, qui courait sur le plafond, ni de la dorure des chapiteaux corinthiens, et de celle d'une partie de la coupole attestée par les mêmes écrivains. Les musulmans ont pareillement badigeonné la gracieuse cloison qui recouvrait le tombeau, dit de Saint-Jean-Baptiste, et dont Aly-Bey avait vu les ornements dorés. Quant à cette sépulture même, on a fait remarquer que le précurseur du Christ ayant été décapité par ordre d'Hérode à Tibériade, et l'Évangile disant seulement que « ses disciples vinrent prendre son corps et le mirent dans un tombeau, » c'est plutôt en Galilée qu'à Damas que l'ensevelissement dut avoir lieu. Mais on peut répondre à cela, que la tradition musulmane ne parle que de la tête de saint Jean-Baptiste, qui peut fort bien avoir été inhumée dans un autre lieu que son corps.

Avant de quitter la mosquée, je voulus faire une ascension dans le grand minaret d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la ville et la campagne environnante. M. de Lamartine a déjà décrit ce superbe panorama, borné de trois côtés par de hautes montagnes : au Nord, le Djebel-el-Salahièh, à l'Ouest, le plus grand Djebel-el-Cheick, dont le sommet neigeux domine tout, au Sud, le Djebel-el-Kessone, tandis que vers l'Orient, la plaine fuit à l'horizon, montrant dans le lointain, et avant d'atteindre le désert sans fin, les vastes marécages où le Barada se perd, après avoir fécondé ce lac de verdure qui entoure Damas. A mes pieds

je contemplais, dans son ensemble, la ville et ses deux grands faubourgs, entourés de cimetières touffus. Toutes ces demeures à terrasse, palais, maisons ou maisonnettes,

tion du gouvernement turc, ils ont fortifié de manière à prévenir toute surprise semblable à celle dont ils furent victimes en 1860. Ces Pères de Terre-Sainte, au nombre de six, me firent le même accueil que j'avais rencontré chez leurs frères de la Palestine. Damas est, de plus, la résidence officielle de trois des chefs de la chrétienté syrienne, qui étaient, à cette date, Mgr Grégoire Youssef, patriarche des Melchites, Mgr Étienne Gasseno, archevêque des maronites, et Mgr Jacques Haliani, archevêque des Syriens. Mais ces prélats résident aussi souvent dans le Liban, et s'y trouvaient alors, ce qui me priva de l'honneur de leur rendre mes devoirs. Je ne pus voir davantage le gouverneur général, Rachid-Pacha, qui venait de partir pour Beyrouth, où les pachas de Damas sont tenus d'aller passer quelques mois, chaque année. Le Liban forme un gouvernement particulier, à la tête duquel était Franco-Pacha, lequel faisait sa demeure à Deïr-el-Khamar.

J'eus peu de rapports avec les consuls de France et d'Angleterre. Le dernier, M. Rogers, à qui j'avais parlé de mon désir de visiter les ruines de Palmyre, voisines de Damas, employa tous ses efforts pour me détourner d'un projet qu'il m'affirmait être tout à fait impraticable, ce qui, naturellement ne fit qu'accroître mon envie. Il déclarait ne pouvoir (pas plus, au reste, que tout autre agent consulaire) me protéger contre les attaques immanquables des Bédouins, maîtres du désert qu'il faut traverser à l'aller et au retour.

Je m'étais proposé de rendre visite à l'émir Abd-el-Kader qui, après s'être illustré dans la défense héroïque du sol de sa patrie avait encore ajouté à sa réputation par sa conduite généreuse à l'égard des chrétiens, lors des

massacres de Damas où il avait pris sa retraite. Il accueillait volontiers les Européens, et lui ayant, dans la matinée, fait demander de me recevoir, j'en reçus l'invitation de me présenter chez lui le même jour à cinq heures.

L'Émir occupait une grande maison semblable à toutes

l'européenne : « Je vous remercie, me dit-il, d'avoir pensé « à un exilé; je ne vous reverrai plus, mais mes vœux vous « suivront; que la protection divine soit avec vous! » D'autres ont parlé de la personne d'Abd-el-Kader; je ne puis que confirmer ce qu'on a dit de la finesse de sa physionomie et de la grâce de ses manières. Sa parole était grave et douce; c'est à son regard plein d'assurance et d'autorité qu'on reconnaissait surtout l'homme fait pour commander et entraîner les autres.

J'avais fixé mon départ au lendemain de cette visite, c'est-à-dire au dimanche 28 juin. Mon dessein était de me rendre à Homs, à quinze lieues au nord de Damas, pour, de là, pousser jusqu'à Palmyre, si toutefois je pouvais obtenir l'aide indispensable d'un Cheik qui commande le désert entre ces deux villes. Ce personnage, connu sous le nom de Cheik-Midjoël, est devenu presque célèbre aux yeux des Européens, par son mariage avec une dame anglaise de la plus haute distinction, lady Digby, veuve de lord Ellenborough, ancien vice-roi de l'Inde, que sa passion pour la vie aventureuse avait amenée, il y a une vingtaine d'années, dans cette partie extrême de la Syrie, et dont un peu plus loin j'aurai mieux occasion de faire connaître la singulière histoire. Avant d'aller se fixer à Homs, pour être plus rapprochée des domaines de son époux arabe, lady Digby habitait Damas, dans une belle maison d'un style moitié oriental et moitié européen, construite par elle, et dont elle voulait se défaire, n'ayant laissé là qu'une vieille femme de chambre anglaise, qui, depuis trente ans, la suivait partout, avec une fidélité où il y avait, à coup sûr, un amour au moins égal pour la vie errante et les aventures. Cette femme

possédait sur l'esprit de sa maîtresse une influence que j'eus l'idée d'utiliser pour ce voyage à Palmyre auquel, je le répète, je tenais d'autant plus, intérêt historique à

tentes une fois dressées à Tourna, je pris mon repas du soir et ne tardai pas à me jeter sur mon lit de fer qui me suivait depuis le Caucase; mais je dormis mal, assailli pendant toute la nuit par les moustiques qui infestent cette localité.

Lundi, 29 juin. — Parti assez tard, j'atteignis, vers quatre heures, le village de *Taffièh,* agréablement situé au milieu de grands jardins plantés d'arbres à fruits et arrosés par de nombreux ruisseaux. C'est là qu'on séjourne; on y parvient par une route légèrement ondulée, des plus commodes.

Mardi, 30 juin. — Ce jour, je traversai avec assez de peine quelques-uns des lointains contreforts de l'Anti-Liban, qui s'avancent dans la plaine comme des promontoires, pour arriver au village d'*Aster*, construit dans l'intérieur d'un vieux fort. Les maisons à terrasses, d'inégale hauteur, se touchent toutes avec de petits escaliers pour aller d'une terrasse à l'autre. Les habitants sont très-hospitaliers et m'ont invité à loger dans une de ces maisons, où j'ai parfaitement dormi.

Mercredi, 1er juillet. — Arrivée à *Kara,* par un chemin moins accidenté. Ce village est en grande partie habité par des chrétiens (grecs-catholiques). A peine ma tente était-elle dressée, en dehors du village, que j'y ai reçu la visite du prêtre qui administre cette petite chrétienté, ainsi que celle du Caïmacan qui représente l'autorité turque, l'un et l'autre fort affables. J'ai été enchanté du prêtre, mais moins dn caïmacan, Mahomet-Agha, lequel m'a paru un peu trop pénétré de l'importance de ses fonctions, dans le fond plus que modestes.

Jeudi, 2 juillet. — Arrivée à *Hazia* où je trouve les deux

fils de Mahomet-Agha en visite chez des parents; ils me font avec beaucoup de bonne grâce les honneurs du lieu. Ce village, qui confine au désert, a une petite forteresse destinée à contenir les Arabes-Bédouins. On y compte environ deux cents familles grecques appartenant au culte

mention, avant la conquête romaine, d'un petit royaume de ce nom, placé en regard de celui dit de Palmyre. Ses habitants adoraient le dieu Elagabale ou Héliogabale (qui n'était autre que le Soleil), sous la forme d'une pierre noire conique, qu'on croyait tombée du ciel. Le temple du Soleil à Emèse était cité dans le monde païen. Varius Avitus Bassianus, fils de Caracalla, en était grand-prêtre, depuis son enfance, lorsqu'en 217 il fut proclamé empereur, par la propre légion d'Emèse, contre l'usurpateur Macrin, qui avait tué son père. Le jeune empereur inaugura son règne en faisant transporter, à grands frais, à Rome, la pierre noire qui représentait ce dieu Héliogabale, dont il prit le nom, et qu'il voulut faire adorer dans la capitale de l'empire. On connaît les extravagances et les folies de ce prince qui amenèrent sa chute après un court règne de quatre années. Au XIIe siècle, un tremblement de terre, dont les historiens arabes ont gardé le souvenir, renversa ce qui pouvait subsister encore des anciens monuments d'Emèse. On montre, devant la caserne du Champ de manœuvres, l'emplacement du temple du Soleil, reconnaissable à un reste de pavé en mosaïque, auprès duquel se trouvent quelques tronçons de colonnes. De plus, beaucoup de débris antiques, fragments de corniches, de colonnes et de chapiteaux, figurent dans les constructions plus ou moins anciennes de la ville actuelle. Un seul petit monument, que je crois être un tombeau, se voit en dehors et près de la porte dite de Tripoli.

Homs est encore aujourd'hui une ville importante par sa position et le nombre de ses habitants, que l'on porte assez vaguement de dix à vingt mille. Ce n'est jamais, même approximativement, nous l'avons vu par Damas

comme pour d'autres centres, que l'on peut évaluer la population des villes d'Orient, pour lesquelles il n'existe aucun recensement officiel. Homs est la véritable porte du désert, dont elle est encore plus rapprochée que Damas ; les Arabes nomades y affluent parfois au point de doubler

Après une longue promenade, j'allai faire deux visites, la première à l'évêque grec, et la seconde à un vieux médecin levantin, M. Poujade, pour lequel j'avais apporté une lettre de Beyrouth. Le prélat me fit une réception particulièrement cordiale; mais comme il ne connaissait aucune langue d'Europe, et comme je n'avais pas d'interprète à ma disposition, l'entrevue fut courte et se borna à un échange de politesses auquel pouvait suffire ma connaissance bien imparfaite de l'arabe. M. Poujade parlait le français et l'italien. Le pauvre homme, chargé d'une femme et de trois enfants, mourait littéralement de faim à Homs avec sa médecine ; je ne crois pas qu'il fût un grand docteur, mais, pour homme, au suprême degré excellent et serviable, j'en réponds. Il se mit entièrement à ma disposition. J'étais depuis une quinzaine en veine de santé et n'eus point à recourir à ses talents plus ou moins contestés. Comme je n'étais venu à Homs que pour me procurer les moyens d'aller voir Palmyre, je le tins quitte à cet égard de ses bons offices, n'ayant chance de réussir que par l'intervention toute-puissante de lady Digby. J'avais écrit à celle-ci, pour lui faire connaître mon désir d'être reçu par elle, et elle m'avait répondu par un mot excessivement aimable de sa main, qu'elle me verrait avec un véritable plaisir ce jour même, à deux heures. Avant d'y conduire le lecteur, je crois nécessaire de préciser, ce qui n'a point encore été fait, en peu de lignes, la biographie de cette femme singulière sur laquelle on a débité bien des erreurs.

Jeanne Élisabeth Digby est fille de l'amiral Saint-Vincent Digby, chef de la branche cadette d'une famille noble qui a figuré, au XVIIe siècle, dans l'histoire des trou-

bles civils de l'Angleterre (1). Son frère a hérité, en 1856, de la baronnie de son cousin, le comte de Digby, chef de la branche aînée, décédé sans postérité, et fait aujourd'hui partie, en cette qualité, de la Chambre des Lords. Jeanne-Élisabeth, née en 1807, épousa en 1824, n'ayant que

fois ministre sous la présidence de sir Robert Peel, arriva à Calcutta pour y prendre possession de ses hautes fonctions, en remplacement de lord Auckland : quant à sa femme, rendue libre dans toutes les formes de la législation britannique, c'est-à-dire par acte spécial du Parlement, elle s'était remariée, dès 1832, avec un gentilhomme bavarois que le livre du Pairage anglais appelle Charles Théodore Héribert, baron Venningen. Ce second mariage, qui a produit deux enfants, fut-il heureux? Je l'ignore, et ne pourrais davantage dire si c'est avant ou après la mort de ce second mari, que lady Digby, prise d'un désir de voyages et d'un amour des aventures qui formaient évidemment le fond de son caractère, se mit à parcourir l'Allemagne, l'Italie, et ensuite la Grèce, où elle vécut plusieurs années dans une liberté qu'on a dit des plus excentriques et qui a donné lieu aux récits les plus compromettants.

Vers 1850, lady Digby entreprit ses voyages d'Orient qui l'amenèrent à Damas, où elle finit par s'établir définitivement. Maîtresse d'une grande fortune personnelle, fort diminuée toutefois par ses longues et coûteuses pérégrinations, elle fit construire dans cette ville la somptueuse demeure dont j'ai touché un mot et sur laquelle je veux donner de plus amples détails. Cette maison est située en dehors de Damas dans le voisinage de la place du Meïdan. L'extérieur a un aspect tout à fait oriental, mais, à l'intérieur, on y trouve plusieurs salons et chambres magnifiquement meublés à l'européenne, avec riches portières aux lions des Plantagenets, dont lady Digby prétend descendre, mélangés avec la fleur de lis qui relève les armes de sa famille. La chambre à coucher, tendue d'étoffes

semblablement armoriées, montre, dans le milieu, un lit

seulement un rez-de-chaussée, composé de trois grandes pièces; l'une servait de salon, l'autre de salle à manger, la troisième, que je ne pus voir, était sans doute la chambre à coucher. D'un côté de la cour se trouvaient les écuries, ayant en face la cuisine et les dépendances. Un jeune Arabe, qui se tenait sur la porte, m'introduisit dans la principale pièce et disparut aussitôt. L'ameublement en était plus que modeste : quelques divans de couleur fanée rangés le long des murs, auxquels pendaient, accrochées sans la moindre symétrie, des armes, des brides, des selles même et des housses, toutes choses, il est vrai, d'une grande richesse; au milieu, une table avec son tapis vert, entourée de cinq ou six chaises de forme européenne. Mais ce qui relevait tout cela et lui donnait le cachet de distinction qui, sous toutes les latitudes et dans toutes les conditions, dénote une Anglaise de race, c'était la richesse du magnifique tapis persan qui recouvrait le parquet et des lourds rideaux de soie qui masquaient les portes.

Au bout de quelques minutes l'une de ces portières se releva, retenue par le jeune Arabe qui m'avait introduit, pendant que lady Digby faisait son entrée dans la salle. Certes, la jeunesse n'y était plus (j'ai dit son âge au lecteur), mais l'ancienne beauté, dont témoignent ses contemporains, se devinait encore à l'éclat de ses grands yeux bleus, à l'abondance de ses cheveux châtain-clair légèrement estompés de blanc; elle avait toujours ce charmant sourire et montrait volontiers ces belles dents que d'autres ont célébrées, et dans toute sa personne ce cachet indélébile qui résiste aux plus singulières accointances et au costume le plus baroque, car avec son turban et sa robe de chambre à grands ramages, lady Digby avait un peu

l'air d'une diseuse de bonne aventure. Elle me reçut en femme du monde, et, après les premiers compliments échangés, me mit tout de suite sur mon projet d'excursion à Palmyre, me confirmant l'assurance de m'en procurer les moyens. Elle m'annonça qu'elle attendait dans

pour les tentes, mon lit et les ustensiles de ménage, et accompagné de deux cavaliers qui devaient me remettre entre les mains du Cheik. Son campement, appelé le Meïdân, se trouvait à quatre heures et demie dans l'est. Toute cette partie du désert, jusqu'à une douzaine de lieues de Homs, n'est point, ainsi qu'on pourrait le croire, une plaine uniforme et sablonneuse comme celle qui s'étend à l'opposé, le long de l'Euphrate. Le sol, quoique souvent stérile et nu, est constamment et profondément ondulé. On y rencontre des collines et des vallées où les troupeaux trouvent, il est vrai, une maigre pitance, mais qui seraient susceptibles de culture, si les Arabes avaient moins de répugnance pour la vie agricole et sédentaire. Le Meïdân avait été placé entre deux de ces collines, de telle sorte que nous ne l'aperçûmes qu'au moment d'y arriver. Les tentes étaient rangées des deux côtés d'une petite rivière qui court le long de ce pli de terrain ; leur nombre me parut infini : qu'il me suffise de dire qu'elles se prolongeaient pendant plus de deux lieues, ce qui suppose un effectif de quatre ou cinq mille Arabes au moins, sans compter les femmes et les enfants. D'innombrables troupeaux de moutons et de chameaux paissaient çà et là une herbe courte, qu'ils allaient bientôt quitter pour d'autres localités moins desséchées. Je fus conduit à la tente du Cheik. Son accueil fut très-cordial, mais il me prévint que j'aurais à rester quelques jours au Meïdân, ayant reçu, la veille, en y rentrant, l'avis des mouvements d'une tribu rivale qui venait du sud dans des intentions hostiles. J'ordonnai de dresser mes tentes à côté de la sienne. Je n'étais nullement fâché de cette occasion forcée d'étudier les mœurs arabes dans des circonstances qui

pouvaient être intéressantes. Le temps était superbe, ni chaud, ni froid ; je m'arrangeai donc de manière à vivre pour le mieux pendant les quelques jours que j'aurais à passer dans la principauté nomade de lady Digby et de Cheik-Midjoël.

sabres, se divisent cependant en deux classes; les uns, le moins grand nombre, sont exclusivement guerriers, les autres ont soin des troupeaux, mais combattent à l'occasion. Tandis que ceux-ci vaquaient au soin des troupeaux, ceux-là passaient leurs journées en reconnaissances militaires, en exercices, en *fantasias*, allant, venant, se démenant au milieu de tourbillons de poussière qu'un vent, qui pendant toute la semaine souffla du Liban, rejetait heureusement du côté du désert.

Chaque jour, mais surtout la nuit, on espaçait jusqu'à une assez grande distance des vedettes qui donnèrent plusieurs fausses alertes. Cependant le Cheik, toujours bien renseigné, savait à n'en pas douter qu'une expédition, partie du Haouran, menaçait sa tribu. Le dimanche, 12 juillet, en effet, les sentinelles les plus avancées, par un système de signaux en quelque sorte télégraphiques, annoncèrent l'approche de l'ennemi. En un instant, tout le monde sortit des tentes et cinq minutes après la partie militante de la tribu était à cheval. Bientôt, on aperçut dans le lointain une nuée de cavaliers chargeant les troupeaux de moutons qui accouraient affolés vers le campement. Nos hommes partirent très-résolument en avant, encouragés par leurs femmes qui leur portaient de l'eau et jetaient des poignées de sable devant et autour d'eux, afin d'obscurcir l'air et de dérober leur approche à l'ennemi. En tête, revêtus de leur cotte de mailles et le manteau rouge flottant au vent, marchaient Cheik-Midjoël, son frère et ses trois lieutenants, Hamout-Ebref, Midjil-Gazan et Cheik-Missâr, le plus renommé des Annezés qui ne tarissent point sur ses exploits. La fusillade commença à très-grande distance et se poursuivit près d'une

heure avant qu'on se fût décidé à s'aborder. Enfin les nôtres ayant fait une charge sur l'ennemi, celui-ci, après le premier choc, ne tarda pas à tourner bride, s'enfonçant au grand galop dans les profondeurs du désert. Nous n'avions perdu que deux hommes, et notre

type de la race arabe; sa fière mine, rehaussée par la beauté de ses armes et son ample manteau rouge, m'eût redonné de l'assurance si j'avais pu en manquer; mais j'avoue sans aucune modestie, et sans m'en faire un mérite, que je n'avais pas la moindre appréhension. Ce ne fut que pour ne pas humilier ces braves gens, si décidés à bien faire, que je mis ostensiblement dans ma poche, en montant à cheval, mon revolver à six coups, dont, autant le dire tout de suite, je n'eus point occasion de faire usage.

Le cheik Youssouf et moi nous prîmes la tête de la colonne, et d'une traite, quatre heures sans arrêter, et galopant souvent en avant de l'escorte, nous arrivâmes à *Gathièh*, station du déjeuner. Le terrain sur lequel on chemine est légèrement ondulé, couvert d'abord d'herbes desséchées par le soleil, et ensuite entièrement brûlées par le feu, soit accident, soit à dessein. Le même vent frais, venant de la direction de l'Anti-Liban, amortissait la chaleur, qui sans cela eût été intolérable. Nous fîmes lever, sur notre route, plusieurs perdrix qui nichent dans les herbes. *Gathièh* est le nom que l'on a donné à deux puits d'eau passable, placés l'un à côté de l'autre. Dans l'un, une grande quantité de pigeons sauvages avaient fait leur nid; nos hommes en prirent deux dont on voulut me régaler, mais ils étaient d'une chair coriace absolument immangeable.

Trois nouvelles heures, par le même chemin monotone, nous amenèrent au puits de *Gharitrèh*. Celui-ci est un très-grand puits dont l'eau est excellente; nous y fîmes, dans des outres, notre provision pour deux jours, et les chevaux purent largement s'abreuver au moyen de seaux en cuir dont toutes les caravanes sont pourvues.

Après un suffisant repos, nouvelle marche de trois heures pour atteindre le campement de la nuit. En avançant, le sol se creuse en forme de vallée, mais toujours sans trace d'arbres, pas même d'arbustes; quelques maigres broussailles seulement tapissent, par espaces, les médiocres versants qui s'élèvent à droite et à gauche. De véritables troupes de gazelles se montraient parfois, fuyant devant nous ; nous fîmes partir aussi de loin quelques



l'on rencontre beaucoup de broussailles, peuplées de perdrix, dont nos hommes prennent une demi-douzaine à la course. — Arrivée, à la tombée de la nuit, au lieu indiqué sous le nom de *Wadi-Djéhar*. Là se trouvent plusieurs puits salins, exploités par une vingtaine de pauvres Arabes, travaillant la tête nue; leurs longs cheveux ramassés en fortes tresses pendent sur leurs épaules. Ils nous font l'accueil le plus sympathique, et se bornent à nous demander de l'eau dont ils commencent à manquer; on leur en donne une outre pleine, qu'ils vident dans un grand vase de terre. Nous établissons dans cet endroit notre campement, toujours avec les mêmes inutiles précautions.

Partis le lendemain seulement, vers huit heures, nous faisons halte trois heures après pour prendre une légère collation dans une plaine formée par l'écartement de deux fortes collines appelées, l'une l'*Arouhâte* et l'autre le *Djebel-el-Abiad*. On donne à cet endroit le nom d'*Ed-Douah*. La chaleur était telle que nous dûmes nous y arrêter, quoique dans le voisinage de Palmyre. Repartis vers cinq heures, nous nous engageâmes bientôt dans un passage sinueux formé par deux collines placées l'une devant l'autre. Dans cette espèce de gorge on voit quelques restes d'un aqueduc qui autrefois desservait Palmyre. En avançant, on laisse à droite et à gauche des sortes de tours carrées, antiques monuments funéraires qui annoncent les approches de la ville.

Parvenus au débouché de ce défilé, tout à coup l'ensemble des ruines de Palmyre apparut à nos yeux, véritable fouillis de colonnes de marbre, que le soleil, sur son déclin, colorait de toutes les nuances d'un splendide cou-

chant; elles projetaient leurs grandes ombres sur la plaine immense, qui, fuyant au sud, ne s'arrête qu'à l'Euphrate. J'avais vu les ruines de Persépolis, grandioses et superbes sur leur terrasse de granit, piédestal gigantesque qui en augmente l'effet; celles de Palmyre offrent un grandiose

éteinte; je regrette de ne pouvoir en parler aussi longuement que je le désirerais et que le réclamerait un pareil sujet.

lieu de Palmiers. » Tadmor est redevenu le nom moderne de Palmyre; mais les palmiers, qui couvraient cette verte oasis, y sont de plus en plus rares. On ne sait rien de l'existence primitive de Palmyre, si ce n'est que Nabuchodonosor s'en empara avant de marcher sur Jérusalem. Depuis lors jusqu'aux rois séleucides de Syrie, il n'est plus question d'elle. On la voit figurer alors comme le principal entrepôt d'un commerce qui, par le golfe Persique, remontait l'Euphrate, et, à travers le Désert et le Liban, se dirigeait vers les ports de la Méditerranée. Placée à égale distance des deux capitales des Séleucides, celle du Tigre, Séleucie, et celle de l'Oronte, Antioche, Palmyre bénéficia de son éloignement et s'érigea elle-même en capitale d'un État indépendant ayant son prince, son sénat et ses assemblées du peuple. Il est difficile de déterminer le territoire de ce petit royaume, qui, de la ville, reçut le nom de *Palmyrène*. La prospérité de Palmyre paraît avoir été en grandissant jusqu'au IIIe siècle, époque à laquelle elle devint tributaire de Rome. Ses princes, cependant, n'avaient point cessé de régner, et l'on connaît la célébrité que s'acquit l'un d'eux, Odénat, sous le règne de l'empereur Gallien, par ses exploits contre le roi sassanide de Perse, Sapor ou Châhpour Ier, et contre plusieurs des généraux romains révoltés et connus sous le nom des Trente Tyrans. Cette fidélité envers Gallien lui valut le titre de Général de tout l'Orient et ensuite celui d'*Auguste*, c'est-à-dire d'associé à l'Empire. Après de nouveaux succès contre les Perses, les Goths et les Scythes, cet homme, qui avait su être grand dans un petit État, mourut à Emèse, l'an 267, assassiné par l'un de ses neveux, à l'instigation, dit-on, de sa seconde femme.

Celle-ci était la non moins célèbre Zénobie (*Septimia Zenobia)*, fille d'un prince arabe de la Mésopotamie. Elle avait pourtant donné à son époux de grandes marques de dévouement, en l'accompagnant dans presque toutes ses guerres, partageant à la fois ses dangers et sa gloire.

l'existence de la principauté de Palmyre, devenue province romaine (272). Dioclétien répara quelques-uns de ses édifices, et Justinien (527-565) en releva les fortifications pour se défendre des Perses. Depuis lors Palmyre, d'abord à l'état de souvenir, finit par être complétement oubliée, secret d'art et d'histoire enseveli durant des siècles dans l'immensité du désert.

La révélation de ses ruines n'eut lieu que dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Des négociants anglais, établis à Alep, avaient souvent entendu les Arabes-Bédouins, que l'on n'écoute point assez, parler d'une magnifique ville ruinée qui se trouvait bien avant dans le Sud. Ils résolurent enfin de s'en éclaircir. En 1678, une première tentative échoua: les Arabes dépouillèrent les voyageurs, qui durent revenir sans avoir atteint leur but. A treize ans de là, en 1691, une nouvelle expédition, mieux organisée, put enfin parvenir au but. La relation en fut publiée quatre ans après, par l'un des explorateurs, Halifax, dans les *Philosophical Transactions of London*, provoquant l'admiration et en partie l'incrédulité de l'Europe. Au bout d'un demi-siècle on doutait encore de la réalité de cette découverte anglaise, lorsqu'en 1753 parurent les plans détaillés de Palmyre, levés par Dawkins en 1750-51, et appuyés d'un récit explicatif de Wood, son compagnon de voyage. « Depuis, disait Volney trente ans après, il n'y a plus eu lieu de douter, et il a fallu reconnaître que l'antiquité n'a rien laissé, ni dans la Grèce ni dans l'Italie, qui soit comparable à la magnificence des ruines de Palmyre (1). »

(1) *Voyage en Syrie et en Égypte*, 3e édition; t. II, p. 157.
L'ouvrage de Dawkins et Wood porte ce titre: *Ruins of Palmyra*, London 1753, vol. in-fol. avec 50 planches.

Les savants et les touristes n'ont rien ajouté aux descriptions d'Halifax, de Wood et de Volney.

La relation d'Halifax, la première en date, a non-seulement le mérite qui s'attache à une première révélation,

raisins admirablement bien faites ; elles sont chacune dans leur place, et l'espace qui les sépare est de 15 pieds, ce qui nous donne la largeur de la porte.....

« Dès qu'on est entré dans la cour, on voit les restes de deux rangs de colonnes de marbre, hautes de 37 pieds, avec leurs chapiteaux, qui sont de très-belle sculpture, telles que doivent avoir été aussi les corniches qui étaient entre les deux. De toutes ces colonnes, il n'en est resté que trente-huit d'entières, mais il doit y en avoir eu un très-grand nombre; car il me semble qu'il y en avait tout autour de la cour et qu'elles servaient à soutenir un double portique. La galerie de cette place, du côté du couchant, qui est vis-à-vis de la façade du temple, semble avoir surpassé les autres en beauté et en largeur; et à ses deux bouts il y a deux niches pour mettre des statues de grandeur naturelle avec leurs piédestaux et autres ornements d'architecture, tout cela d'une sculpture fort belle et fort curieuse. Tout l'espace de ce bel enclos, qui n'est à présent rempli que de misérables huttes, a été autrefois une grande place découverte au milieu de laquelle était le temple environné d'un autre rang de colonnes de divers ordres, et bien plus hautes que les précédentes, puisqu'elles avaient plus de 50 pieds de haut. De ces dernières il n'en reste plus que seize; mais il doit y en avoir eu au moins une fois autant, et elles servaient à enfermer une seconde cour, où elles soutenaient une galerie dont il ne reste plus rien. Après avoir mesuré tout l'espace qui est entre ces colonnes, nous trouvâmes qu'il avait 177 pieds de long, et près de 84 de large. Au milieu de cet espace est le temple, dont la longueur est de plus de 33 yards (environ 92 pieds), et la largeur de treize ou quatorze

juger par analogie, il doit y en avoir eu jusqu'à 560. Il ne reste rien de la voûte, et il n'y a rien à terre que ce qui est enseveli sous les ruines... Cette place était séparée du reste par un rang de colonnes un peu plus pressées que celles des côtés. Plus loin, du côté gauche, on voyait les ruines d'un très-beau bâtiment (un palais). Cet édifice était d'un très-beau marbre et d'une belle exécution. Les colonnes qui le soutenaient étaient toutes d'une pièce, et l'une d'elles était demeurée intacte. Nous en prîmes la mesure, et nous trouvâmes qu'elle avait 22 pieds de long sur huit pieds neuf pouces de tour... A l'occident de la grande allée il y a plusieurs ouvertures qui mènent à la cour du palais; deux de ces ouvertures ou portes étaient ornées de fort belles colonnes. Chaque porte en avait quatre, qui n'étaient pas dans la même ligne que les autres le long de la muraille, mais deux à deux au-devant de la porte qui va au palais, deux d'un côté et deux de l'autre... Quant au palais même, il est entièrement ruiné, de sorte qu'on ne saurait juger quelle en fut jadis la beauté; on voit seulement çà et là quelques pans de murailles, si usées par le temps que, sans le secours de la tradition qui s'en est conservée, on ne s'imaginerait jamais qu'il y eut là une maison royale. On peut bien juger pourtant combien ce lieu a été autrefois magnifique : il était environné de plusieurs rangs de colonnes de diverses sortes, dont quelques-unes sont encore debout; les unes étaient unies et les autres plus travaillées comme celles qui environnaient immédiatement le temple...

« A l'orient de cette longue place, il y a encore une forêt de colonnes de marbre, s'il est possible de se servir de cette expression : les unes sont entières, et les autres

n'ont plus que leurs beaux chapiteaux ; mais toutes sont dans un tel désordre, qu'il n'est pas possible de les arranger d'une manière qu'on puisse conjecturer à quoi elles pouvaient avoir servi. Dans un certain endroit, il y

pour en mettre plusieurs, les uns sur les autres. Chacun de ces espaces pouvait contenir au moins six ou sept corps ; pour ce qui est du plus bas étage, du second et du troisième, la même économie y était observée, excepté celle du second plancher, qui était vis-à-vis de l'entrée. Dans les étages plus hauts, comme le bâtiment allait en se rétrécissant, il n'y avait point assez d'espace pour pratiquer la même distribution ; c'est pourquoi les deux étages d'en haut n'étaient point partagés de même, et peut-être n'y avait-on jamais mis de corps, si ce n'était seulement celui de la personne qui avait fait bâtir le sépulcre, de laquelle on voit l'image enveloppée dans un drap mortuaire, et couchée de son long dans une niche, ou plutôt dans une fenêtre qui était au frontispice de tout le bâtiment, et qui se voyait au dehors et au dedans. Le monument qui se voit de l'autre côté du chemin est fort semblable à celui-ci, avec cette différence que l'entrée est au nord, et qu'elle n'est ni si belle, ni si bien peinte ; mais la sculpture en est d'un tout aussi beau style, outre qu'elle la surpasse en antiquité d'environ cent ans, à juger par la date de l'inscription grecque qui est au frontispice d'une niche ornée de fleurs et de couronnes..... En somme, on peut conclure de la beauté de ces mausolées que le peuple de ces contrées a été fort puissant et fort riche avant que les Romains l'eussent assujetti, et que ce n'est point à eux qu'il a été redevable de sa grandeur (1). »

Ainsi que je l'ai dit, je donnai trois jours entiers à ce qui reste de cette merveille du désert. Je m'étais établi dans l'aire du grand temple et Cheik-Youssouf avait dressé

(1) Ouvrage cité, *passim*.

ont, surtout, dégradé l'intérieur, en voulant le convertir en mosquée. La grande colonnade avait quatre rangées de colonnes d'ordre corinthien, hautes de cinquante pieds, et se succédant sur une longueur de 1,200 mètres; il n'en reste que 150 debout: en tenant compte de leur distance, on reconnaît que cette avenue, unique au monde, devait en comprendre environ 1,500. La colonnade se termine à un tombeau d'aspect très-remarquable; son entrée est ornée de six colonnes et l'intérieur offre une série de niches séparées par des pilastres qui supportent une belle corniche sculptée. Par ci par là s'élèvent d'autres tombeaux en forme de tours, comme ceux de la vallée d'arrivée. Le grand temple n'est pas le seul dont les ruines attestent la splendeur inouïe de la cité de marbre; à l'est, on en rencontre deux, et deux encore du côté opposé, montrant des restes de colonnades et de sculptures d'une grande beauté. Un monument des plus curieux (est-ce un temple ou un tombeau?) se trouve au haut du plateau sur le versant duquel la ville était bâtie : il présente un fronton de quatre grandes colonnes, placé devant un enfoncement circulaire, et flanqué à droite et à gauche, en retraite, par deux portiques formés, chacun, de vingt colonnes disposées en cinq rangées de quatre. Il faudrait un volume pour tout décrire et surtout pour détailler la richesse de la sculpture que révèlent des milliers de fragments laissés en place ou gisant sur le sol. L'art grec et l'art romain se sont donné ici ample carrière : que de merveilles mettraient à découvert des fouilles sérieuses pratiquées dans un champ pareil! Halifax a donné une très-juste idée de ces tombeaux en forme de tours, particuliers à la population palmyréenne, qui m'avaient frappé en arrivant. J'en

visitai un, dont la disposition intérieure répond parfaitement à sa description. A côté ou au-dessus des enfoncements destinés à recevoir les corps, on remarque des bustes sculptés, se détachant du plafond ou encastrés dans les murs, et quelquefois accompagnés d'inscriptions grecques ou écrites dans une langue qui doit être celle du

nous conduisit à *Massaoudièh*, petit groupe de huttes situé auprès d'une source excellente, où bêtes et gens se désaltérèrent à qui mieux mieux. Une petite caravane d'Arabes y était arrivée avant nous et faisait boire ses chameaux dans des seaux de cuir cerclés en fer. Nous fîmes lever d'assez loin, sur ce parcours, une bande de sangliers de médiocre espèce; les laies poussaient devant elles leurs petits, qui détalaient avec une grande frayeur et une grande vitesse. Nos hommes ne les tirèrent point, car, en un instant, la bande fut hors de portée.

Le mardi 21, nous nous remîmes en marche pour gagner le Meïdân de Cheik-Midjoël. Mais, depuis notre départ, le camp avait été levé, et nous n'y trouvâmes plus personne. Nous nous dirigeâmes donc vers Homs et arrivâmes bientôt à Mezréfi, village fondé depuis quatre ans par les Turcs qui y tiennent une petite garnison pour maintenir les Arabes du désert. La population, essentiellement agricole, est un mélange de Maronites, de Syriens-Grecs et d'Ansarièhs. Le village se compose d'une centaine de maisons à terrasses avec de gracieux petits dômes, et est situé auprès d'un charmant ruisseau, sur le bord duquel je fis mon déjeuner. Au sortir du désert, je me reposai là, pendant la grande chaleur, le plus délicieusement du monde. Une traite de trois heures m'amena enfin de Mezrefi à Homs. Je voulais, en arrivant, aller remercier lady Digby, mais elle était partie, la veille, pour rejoindre son mari dans son nouveau campement. La jalousie, disait-on, avait provoqué ce départ subit. Après avoir sacrifié les restes d'une fortune considérable pour son cheik infidèle, réduite à une pension que lui servait sa famille, la malheureuse femme terminait de cette

façon déplorable sa carrière amoureuse déjà bien longue.

M'étant reposé durant trois jours, je me décidai à faire une nouvelle excursion dans le nord, à Hamah, placée également sur le cours de l'Oronte. C'était moins pour voir cette ville, malgré son étendue, assez insignifiante,

et de mûriers : les habitants produisent une grande quantité de soie. D'Aïn-Alakin, on domine la plaine qui mène à Hamah et qui, de cette hauteur, offre une charmante vue.

Mercredi, 29 juillet. — Départ, dans l'après-midi, pour *Maszyad*, chef-lieu des Ismaïliens. La route longe les montagnes des Nozaïris : de temps en temps défilent de jolies plantations de tabac, arrosées par de petits cours d'eau qui descendent en cascade de la montagne. Arrivée à Maszyad par un chemin pierreux et presque inaccessible. Porte d'entrée pittoresque, avec deux petites colonnes, portant à son front une inscription en caractères arabes. Bourg de deux cents maisons seulement, munies, chacune, d'un jardin planté d'arbres fruitiers. Muraille d'enceinte suffisamment forte pour le pays. Superbe château (construction ancienne) qui domine le village et commande tous les environs. Une très-belle source pourvoit aux besoins des habitants.

[J'ajouterai ceci à ces notes. On confond souvent les Ansarièhs ou Nosaïris avec les Ismaïliens. Volney a suffisamment parlé des premiers qui résidaient, d'abord, plus au nord, dans le Liban occidental, et étaient souvent en guerre avec les Ismaïliens. M. de Lamartine fait connaître en quelle circonstance une partie s'établit dans la contrée où nous nous trouvons. « En l'année 1807, dit-il, une tribu d'Ansarièhs, ayant feint une querelle avec leur chef, quitta son territoire dans les montagnes, et vint demander asile et protection à l'émir de Maszyad. L'Émir, profitant habilement d'une occasion si favorable d'affaiblir ses ennemis, en les divisant, accueillit les Ansarièhs, ainsi que leur cheik, Mahmoud, dans les murs de Maszyad, et poussa l'hospitalité jusqu'à déloger une partie des habi-

tants pour faire place aux fugitifs. Pendant plusieurs mois tout fut tranquille ; mais un jour, où le plus grand nombre des Ismaïliens de Maszyad étaient sortis de leur ville pour

de subir (1). » Les Ismaïliens sont plutôt musulmans, se rattachant au rite chiyte. Ils tirent leur nom de leur Imam préféré, Ismaïl, et descendent de ces redoutables Bathéniens ou Assassins, si connus par les chroniqueurs arabes et chrétiens des Croisades. Je n'ai pas besoin de dire que ceux-ci n'ont rien conservé de l'audace et de la férocité de leurs ancêtres. Je n'eus qu'à me louer d'eux dans le frais jardin où l'on m'avait permis de m'établir.]

— Le jour suivant, parti de grand matin de Maszyad, j'arrive vers une heure à Hamah. La route circule d'abord parmi des collines boisées de myrtes et de lauriers roses, alors couverts de fleurs, et parsemées de cailloux d'albâtre, clairs et brillants. Vient après une rivière, l'*El-Gathir*, que l'on passe sur un pont à trois arches : des deux côtés paissent de grands troupeaux de moutons et de chèvres. La route descend ensuite jusqu'au village de *Tinîn*. De là, par une belle plaine, on se rend en une heure à Hamah.

Hamah est une ville à laquelle les uns donnent cinquante mille et les autres vingt mille habitants; la vérité doit être entre les deux. Place très-forte encore au moyen-âge, elle a conservé ses murailles et son château, mais tout cela dans un singulier état de délabrement. On veut y voir l'ancienne *Hamath* de la Bible ; ce qu'il y a de plus certain, c'est que du temps des Séleucides, la ville prit le nom d'*Epiphania* de celui du roi Antiochus-Epiphanes. Au XII[e] siècle, elle était la principauté et la résidence d'Ayoub, père de Saladin, lequel donna son nom à la dynastie des Ayoubites d'Égypte. Hamah faisait autrefois un grand commerce, aujourd'hui bien déchu, de

(1) *Mission de Phénicie*, p. 114.

soieries, de tapis et d'étoffes en soie et coton. Sa campagne

deux lieues de Hamah, on rencontre, sur le bord du chemin, un grand réservoir où se trouvent des sangsues. J'y fis boire mon cheval. Au bout de quelques pas, il s'agita fortement, et je m'aperçus que sa bouche saignait : c'était une de ces maudites bêtes qui s'était attachée à ses gencives et en faisait ainsi sortir le sang. Un de mes domestiques s'empressa de le débarrasser de ce parasite par trop sans façon. Vers cinq heures, j'atteignais *Rastan*, l'ancienne Aréthuse, autrefois place très-forte, bâtie sur un promontoire dessiné et baigné par l'Oronte, qui est, là, d'une grande beauté et coule encaissé entre deux jolies collines. Près de la rivière, qu'on franchit sur un pont très-hardi, se trouve un ancien khan dans la cour duquel s'élève une petite mosquée octogonale. Rastan n'est aujourd'hui qu'un bourg sans importance. Je fis mon dîner sur le bord de l'Oronte, dans le voisinage d'un moulin, et ayant devant moi un cimetière planté d'arbres d'où surgissaient des fûts tronqués de colonnes antiques, bizarrement éclairés par le soleil qui disparaissait devant la lune se levant presque pleine à l'autre point de l'horizon. J'avais quitté tard Hamah dans le dessein de faire de nuit une partie de cette longue course. Reparti vers huit heures, il en était onze lorsque j'atteignis, par une délicieuse fraîcheur, mon campement sur le Méïdan de Homs. Depuis Rastan on ne rencontre qu'un seul village, *Zifroun*, que l'on croit être l'ancien Ziphron de la Bible.

Je passai deux jours encore à Homs, attendant mon drogman, que j'avais envoyé, en partant pour Palmyre, me chercher ma correspondance à Beyrouth ; il arriva, le lundi, m'apportant de très-consolantes nouvelles. Il me ramenait aussi mon petit Vashka qui l'avait suivi. La

veille, j'avais pu, enfin, rencontrer lady Digby, mais dans une singulière circonstance. J'étais allé faire visite à quelques Européens qui campaient sous la tente à *El-Azi*, sur le bord de l'Oronte, à vingt minutes de la ville. C'était une espèce de commission d'études pour un projet de chemin de fer qui aurait passé par Homs. Il y avait, là, deux Italiens, un Anglais, un Français et un Circassien qui menaient bruyante et joyeuse vie, s'occupant de tout,

caravane (chevaux, mulets, tentes et moukres), je quittai définitivement l'ancienne Emèse. J'avais à accomplir, avant de m'embarquer pour l'Europe, ma dernière exploration syrienne, qui devait me faire connaître la double chaîne du Liban, intéressant épilogue de mon long voyage. Cette excursion finale comprenait aussi la visite de Balbek, cette autre merveille de ruines, qui, par sa masse, brave depuis tant de siècles les hommes et le temps.

De Homs à Balbek, la route remonte presque directement du nord au sud le cours de l'Oronte, que les Arabes appellent *El-Azi*. On s'en éloigne parfois, mais pour y revenir bientôt. Parti seulement après déjeuner, je me contentai, pour cette première journée, d'aller coucher à Ardjoun, petit village, situé au delà et près du lac Kédès, nommé aussi Lac de Homs. Cet itinéraire allonge le chemin de deux heures, mais l'ennui d'un pareil détour est bien compensé par la vue de cette magnifique nappe d'eau de cinq kilomètres de long sur une largeur de trois, formée par le cours si limpide de l'Oronte. Les bords du lac Kédès sont entièrement nus ; il en est de même de la ceinture de collines qui l'encadrent de toutes parts. Parvenus à l'extrémité du lac, on côtoie toujours l'Oronte, marchant le long d'une plaine aride et rocailleuse. Il était nuit lorsque nous atteignîmes Ardjoun, village d'une parfaite insignifiance, mais qui possède un beau pont sur le fleuve.

Le lendemain, j'allai coucher à *Ez-Ras*. Déjà se dessine la grande et surtout longue plaine comprise entre le Liban, à droite, et l'Anti-Liban, à gauche, et qui prend ici le nom de Plaine de Balbek et plus bas celui de Bekâa, formant ensemble la Cœlé-Syrie ou *Syrie Creuse* des anciens.

Fréquemment on traverse de petits affluents qui déterminent le cours supérieur de l'Oronte, déjà, en cet endroit rapproché de sa source. La végétation a reparu et est ici fort belle. Arrivé en face du village de *Hermel*, situé sur la rive opposée, au milieu de la verdure, je m'arrêtai

cinq lieues. On remarque à Ras-Balbek les restes de deux églises, l'une au milieu, et l'autre en dehors du village, mais tout cela entièrement bouleversé : quelques substructions et les ruines d'un aqueduc y représentent l'antiquité. Robinson veut voir ici l'emplacement de l'ancienne ville du nom de *Conna*.

Le mercredi fut employé à faire les six heures de chemin qui mènent de Er-Ras à Balbek. La route longe, en s'élevant parfois, les versants de l'Anti-Liban. Au bout d'une demi-heure, on s'engage dans un profond ravin, qui n'est qu'un long jardin, au milieu duquel se trouve le frais village d'*El-Fikèh*. A la sortie, on en rencontre un autre, *El-Aïn*, riche en sources comme toute cette base de la montagne. Une demi-lieue plus loin, vient le hameau de *Lébouèh*, l'ancienne Libo, mentionnée sous son nom moderne par les chroniques arabes comme place forte. On y voit quelques ruines informes; mais ce qui est remarquable, c'est cette belle fontaine dont j'ai parlé. D'autres sources, se déversant dans l'Oronte, surgissent çà et là, pendant un nouveau parcours d'une heure, sur un sol qui va en montant jusqu'au point qui marque le milieu et le plateau culminant de la plaine de la Bekâa. Là, une partie des eaux, au lieu de se diriger au nord-est, pour alimenter l'Oronte, prend, le long de la partie sud de la plaine, la direction opposée, pour former le *Litany*, l'ancien *Léontès* que j'ai déjà mentionné et qui, sous le nom de *Kasmièh*, se jette dans la Méditerranée, à quelque distance au-dessus de Tyr. Trois heures de marche sur le même terrain montueux et constamment incliné vers la plaine nous amenèrent sans incident au village de *Nahlèh*, qui offre, sur une plate-forme en blocs énormes maçonnés,

les ruines d'un ancien temple, digne préface au grandiose spectacle qui vous attend, une heure après, au sortir des derniers ravins qui sillonnent, dans cette partie, les contreforts dénudés de l'Anti-Liban. J'avais Balbek devant moi.

Parvenu au but, je m'établis au milieu des ruines du

de refaire ces sortes de descriptions techniques, dont la précision fait le principal mérite.

Celle de Volney est restée classique; c'est à elle que je donnerai la préférence. J'ai vérifié sur les lieux son exactitude, en tenant compte de quelques nouvelles dégradations survenues depuis l'époque où écrivait l'auteur. Elle peut, de tout point, donner une idée de cette merveille de l'antiquité romano-syrienne. Je commence par le monument le plus important, car il comprend un ensemble de constructions qui, à elles seules, sont une ville entière. Pour en bien juger, après avoir franchi de nombreux décombres, il faut s'arrêter dans un espace découvert, qui fut autrefois une grande place.

« En face, s'offre, à l'ouest, une grande masure formée de deux pavillons ornés de pilastres joints, à leur angle du fond, par un mur de 160 pieds de longueur; cette façade domine le sol par une espèce de terrasse, au bord de laquelle on distingue avec peine les bases de douze colonnes, qui jadis régnaient d'un pavillon à l'autre, et formaient le *portique*. Le portail est obstrué de pierres entassées; mais si l'on en surmonte l'obstacle, l'on pénètre dans un terrain vide, qui est une cour exagone de 180 pieds de diamètre. Cette cour est semée de fûts de colonnes brisées, de chapiteaux mutilés, de débris de pilastres, d'entablements, de corniches, etc.; tout autour règne un cordon d'édifices ruinés qui présentent à l'œil tous les ornements de la plus riche architecture. Au bout de cette cour, toujours en face, à l'ouest, est une issue qui jadis fut une porte par où l'on aperçoit une plus vaste perspective de ruines, dont la magnificence sollicite la curiosité. Pour en jouir, il faut monter une pente, qui fut l'escalier de

cette issue, et l'on se trouve à l'entrée d'une cour carrée beaucoup plus spacieuse que la première (elle a 350 pieds de large sur 336 de long).

« Le premier coup d'œil se porte naturellement au bout de cette cour, où six énormes colonnes, saillant majestueusement sur l'horizon, forment un tableau vraiment pittoresque. Un objet non moins intéressant est une autre file de colonnes qui règne à gauche, et s'annonce pour le péristyle d'un temple; mais avant d'y passer, on ne peut, sur les lieux, refuser des regards attentifs aux édifices qui enferment cette cour à droite et à gauche. Ils font une espèce de galerie distribuée par chambres, dont on compte sept sur chacune des grandes ailes, savoir deux en demi-cercle, et cinq en carré-long. Le fond de ces chambres conserve des frontons de niches et de tabernacles dont les soutiens sont détruits. Du côté de la cour elles étaient couvertes et n'offraient que quatre et six colonnes, toutes détruites. Il n'est pas facile d'imaginer l'usage de ces appartements; mais l'on n'en admire pas moins la beauté de leurs pilastres et la richesse de la frise de l'entablement. On ne peut non plus s'empêcher de remarquer l'effet singulier qui résulte du mélange des guirlandes, des feuillures des chapiteaux, et des touffes d'herbes sauvages qui pendent de toutes parts. En traversant la cour dans sa

« L'òn s'étonne d'abord de voir cette superbe ruine ainsi solitaire et sans accompagnements; mais, en examinant le terrain avec attention, l'on reconnaît toute une suite de bases qui tracent un carré-long de 268 pieds sur 146 de large : on en conclut que ce fut là le péristyle d'un grand temple, objet premier et principal de toute cette construction. Il présentait à la grande cour, c'est-à-dire à l'orient, une face de 10 colonnes sur 19 de flanc (total 54). Son terrain était un carré-long, de plain pied avec cette cour, mais plus étroit qu'elle, en sorte qu'il ne restait autour de la colonnade qu'une terrasse de 27 pieds de large : l'esplanade qui en résulte domine la campagne, du côté de l'ouest, par un mur escarpé d'environ 30 pieds (1). »

Ce temple magnifique, consacré au Soleil, la principale divinité du lieu, ses appendices, ses cours, ses propylées, etc., composaient ce que de modernes voyageurs appellent l'Acropole de Balbek, par similitude avec celle d'Athènes. Comme celle-ci, elle était enceinte de murailles qui en soutenaient la plateforme, et où l'on distingue, aujourd'hui, des parties cyclopéennes phéniciennes, d'autres d'origine romaine, et enfin des restes de tours et de bâtisses crénelées, élevées par les Arabes avec des débris antiques. Voici ce que dit Volney de la portion la plus antique de ces murs : « Après tant de siècles de construction, les pierres ont, pour la plupart, conservé la couleur blanche qu'elles avaient d'abord. Ce qui étonnera davantage, c'est l'énormité de quelques-unes dans tout le mur qui forme l'escarpement. A l'ouest, la seconde assise est formée de blocs qui ont depuis 28 jusqu'à 35 pieds de

(1) *Voyage en Syrie*, etc., t. II, p. 110 et suiv.

longueur, sur environ 9 de hauteur. Par-dessus cette assise, à l'angle du nord-ouest, il y a trois pierres qui, à elles seules, occupent un espace de 175 pieds 1/2; à savoir, la première 58 pieds 7 pouces, la deuxième 58 pieds 11 pouces, et la troisième 58 pieds juste, sur une épais-

allusion, en parlant du temple du Soleil. Celui-ci était dédié à Jupiter. En voici la description :

« Ce temple, situé plus bas que l'autre de quelques pieds, présente un flanc de 13 colonnes sur 8 de front (total 38). Elles sont également d'ordre corinthien ; leur fût a 15 pieds 8 pouces de circonférence sur 44 de hauteur. L'édifice qu'elles environnent est un carré-long dont la face d'entrée, tournée à l'orient, se trouve hors de la ligne de l'aile gauche de la grande cour. L'on ne peut y arriver qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de pierres, et même un mauvais mur dont on l'a masquée. Lorsque l'on a surmonté ces obstacles, on se trouve à la porte, et de là les yeux peuvent parcourir une enceinte qui fut la demeure d'un Dieu ; mais, au lieu du spectacle imposant d'un peuple prosterné et d'une foule de prêtres offrant des sacrifices, le ciel, ouvert par la chute de la voûte, ne laisse voir qu'un chaos de décombres entassés sur la terre et souillés de poussière et d'herbes sauvages. Les murs, jadis couverts de toutes les richesses de l'ordre corinthien, n'offrent plus que des frontons de niches et de tabernacles, dont presque tous les soutiens sont tombés. Entre ces niches règnent des pilastres cannelés, dont le chapiteau supporte un entablement plein de brèches ; ce qui en reste conserve une riche frise de guirlandes, soutenues d'espace en espace par des têtes de satyre, de cheval, de taureau, etc. Sur cet entablement s'élevait jadis la voûte, dont la portée avait 57 pieds de large sur 110 de longueur. Le mur qui la soutenait en a 31 d'élévation, sans aucune fenêtre. L'on ne peut se faire une idée des ornements de cette voûte que par l'inspection des débris répandus à terre ; mais elle ne pouvait être plus riche que celle de la

galerie du péristyle : les grandes parties qui en subsistent, offrent des encadrements à losange, où sont représentés en relief les scènes de Jupiter assis sur son aigle, de Léda caressée par le cygne, de Diane portant l'arc et le crois-

CHAPITRE XI

Le Liban. — Les Cèdres. — Echbarrèh. — Ehden. — Kanobine. — Abdemein. — Afka. — Fakra. — Ghazir. — Zouk. — Antoura. — Deïr-el-Khamar et l'Emir Beschir. — Djoun et lady Stanhope. — Départ pour l'Europe.

Après ces deux journées passées à Balbek, dans la soirée du 7, et le souper expédié, on plia tentes et bagages, et une heure avant le lever de la pleine lune, je me remis en marche, me dirigeant vers la partie culminante du grand Liban, où se trouvent les Cèdres historiques, que je voulais d'abord voir.

Il faut sept à huit heures pour traverser diagonalement, du sud-est au nord-ouest, la plaine de la Bekâa et les contreforts prolongés de la chaîne, c'est-à-dire pour se rendre de Balbek à *Aïn-Ata*, où commence la grande ascension. A mi-chemin à peu près, après avoir facilement franchi le Litany, à peine dessiné, et laissé sur sa route quelques hameaux près desquels les Arabes gardaient leurs troupeaux parqués, on rencontre *Deïr-el-Akhmar;* c'est le premier village maronite, aujourd'hui presque abandonné, que l'on trouve au pied du Liban. La plaine jusque-là n'est qu'une vaste solitude dont le sol fertile sol-

licite vainement une culture qui lui est refusée. Je marchais sous le plus admirable clair de lune, par une fraîcheur délicieuse, contemplant les bizarres effets de grandes ombres et de pâle lumière produits par la masse rocheuse qui s'élevait devant moi. Il était jour quand nous

ce passage ménagé par la nature entre les sommets du Caucase ; la montée du Liban me rappelait cette ascension dont j'ai consigné le souvenir dans mon premier volume. Celle-ci est moins longue, le Liban étant de moitié moins élevé, mais plus fatigante, car ce revers oriental de la chaîne syrienne est plus abrupte, et l'on n'y trouve point de route comme celle que la Russie a pratiquée au Caucase.

Je demande encore ici à reproduire les notes par moi quotidiennement prises, pendant cette excursion de dix jours dans les gorges et sur les versants du Liban. Je me borne à copier mon journal, en y joignant, toutefois, quelques additions indispensables.

Samedi, 8 août. — Très-rude montée de trois heures et demie. Les premiers cèdres m'apparaissent sur un plateau supérieur, à quelque distance d'Aïn-Ata ; ce n'est qu'un groupe d'arbres rabougris et sans caractère. On gravit pendant plus d'une heure, sur le bord des ravins, et par une pente des plus raides, un sentier en zigzag où le moindre faux pas serait un grand péril. C'est ainsi qu'on s'élève sur les puissants contreforts qui flanquent le côté oriental de la chaîne comme un gigantesque rempart. Je remarque, çà et là, de la neige amassée à l'ombre des rochers. Au nord-ouest se dresse de sa hauteur de 3,000 mètres le plus haut sommet du Liban, le Djebel-Makmel, couvert de sa neige éternelle. Nous mettons pied à terre et attaquons les dernières et les plus difficiles rampes qui doivent nous amener à la cime du mont. Nous y arrivons enfin après une heure d'excessive fatigue. — Parvenu au col, je me retourne pour contempler une dernière fois l'immense bassin que je viens de parcourir. Je n'ai pas de paroles pour ce spectacle grandiose.

et appartient aux Carmes, s'élève comme un nid d'aigle sur la paroi du rocher. Les trois religieux, le père Antonio et les frères Angelo et Ludovico m'entourent de soins. Leur maison est très-proprement tenue; on y trouve une pharmacie et une bibliothèque. Les pères tiennent aussi une école pour les jeunes maronites des villages voisins : ceux-ci, au nombre d'une quarantaine, rôdaient autour de moi et m'entouraient parfois avec une curiosité passablement indiscrète ou plutôt naïve.

Le lendemain, dimanche, après avoir assisté à la messe dans la chapelle du couvent, suivie d'une légère collation offerte par les pères, je continue ma descente, souvent fort difficile, jusqu'à un second couvent du nom de Saint-Antoine. — On laisse à gauche le Nahr-el-Kadissât, on suit la grande vallée d'Ebcharrèh, bordée, à droite et à gauche, par plusieurs hameaux et villages, *Hadchit*, *Bélouse*, *Haoua*, on traverse plusieurs cours d'eau, dont l'un, tombant en cascade, fait tourner un moulin, et bientôt, par une route qui s'élève en écharpe sur l'un des versants, on est amené sur le bord d'un grand ravin aux parois rocheuses, qui aboutit dans le fond même de la vallée. — Là se cache le monastère de Saint-Antoine, construction à plusieurs étages qui ressemble à une forteresse appliquée contre le mur de rochers. On y arrive par une pente presque à pic, et, en mettant pied à terre, j'aperçois mon monde campé dans le voisinage, sous un bouquet de grands noyers dominés par quelques peupliers. Ici, encore, les offres des religieux sont si pressantes que je ne puis décliner leur hospitalité pour le reste de ce jour et pour la nuit. — Je marche par petites étapes, car, je le sens trop, mes forces sont bien à bout.

La réception de ces pères a été simple et affable. Les religieux de Saint-Antoine forment une nombreuse communauté de près de cent moines. Ils portent une longue robe

Ehden, lors des massacres des Maronites par les Druzes, en 1860, a acquis une célébrité qui a porté son nom, jusque-là peu connu, dans toute l'Europe. C'est, en effet, la patrie de Joseph Karam, fils de l'ancien Cheik chrétien du pays, dont le courage et la sagesse furent alors admirés. Son frère, Michel Karam, que j'ai eu occasion de saluer, réside encore à Ehden avec ses trois fils, Pédros, Azad et Sélim, élèves du collége lazariste d'Antoura que je compte bien visiter.

— D'Ehden j'ai gagné Kanobine. — Deux heures de chemin par des sentiers escarpés qui descendent le long de terrasses bien cultivées, conquises sur la roche par la courageuse industrie des paysans maronites. — Après avoir traversé deux ravins qui courent au Kadissât, descente presque impossible dans la vallée au fond de laquelle coule cette rivière. — Vers le milieu du versant abrupte, qu'on croirait perpendiculaire, se trouve Kanobine. Ce n'est qu'un petit couvent creusé à moitié dans le roc et surmonté d'une terrasse. Son église, également en partie souterraine, dédiée à la Vierge Marie, est l'objet d'une grande dévotion qui s'adresse aussi à la tombe d'une sainte locale, sainte Marine, inhumée dans une grotte voisine. Ce monastère, appliqué contre le rocher et comme suspendu en l'air, offre, en cas d'alerte, un asile impénétrable. Il était, il n'y a pas longtemps, la résidence d'été du patriarche des Maronites qui, aujourd'hui, réside à Abdemein. — Je n'ai rencontré que deux moines au couvent de Kanobine ; ne voulant pas les importuner, et malgré leurs offres, j'ai fait dresser mes tentes sur une petite pelouse en terrasse, tout près du couvent. — Dans la soirée, pendant que j'admirais cet étrange vallon au

fond duquel gronde le torrent, de jeunes filles maronites sont venues m'offrir un bouquet de fleurs sauvages et d'herbes parfumées qui tapissent, à droite et à gauche, les deux murailles de rochers.

on gravit lentement un autre ravin, également profond, qui coupe le revers de la vallée. Il faut s'arrêter à chaque instant, non pour chercher son chemin, mais pour permettre aux chevaux et mulets de choisir au milieu des *savons* (1) la place de leurs pas. Ce sont eux qui mènent. J'ai laissé faire ma bête, me contentant de fermer les yeux pour ne pas voir l'abîme qui se creusait de plus en plus au-dessous de nous. Sortis, enfin, de ce précipice effrayant, un quart d'heure nous a suffi pour atteindre Abdemein.

Cette partie de la vallée du Kadissât, jusqu'à l'arrivée de la rivière dans la plaine de Tripoli, a été appelée la *Vallée des Saints,* à cause du grand nombre de couvents, oratoires, ermitages, cellules naturelles qu'elle renferme. Elle a été décrite par M. de Lamartine avec la poésie et l'exubérance ordinaire de son style.

Abdemein se compose d'un petit couvent entouré d'une centaine de maisons où vivent autant de familles de cultivateurs maronites sous la protection du Patriarche qui est seigneur du village et y passe son été. Je me suis empressé d'aller lui présenter mes devoirs. Il m'a parfaitement accueilli et s'est entretenu avec moi, dans les termes les plus paternels, des différentes circonstances de mon voyage. Monseigneur Paul-Pierre Masâd, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient pour les Maronites, est un homme d'une cinquantaine d'années, adoré de tous ces montagnards chrétiens. Il avait à côté de lui ses deux secrétaires ou grands vicaires, comme lui Maronites, les

(1) Les habitants appellent ainsi certaines rugosités du rocher, polies comme du marbre et excessivement glissantes.

pères Joseph Debs et Pierre-el-Ghouri. Tous les trois avaient fait, l'année précédente, le voyage d'Europe dans l'intérêt de la communauté chrétienne du Liban. Ç'a été pour nous un sujet d'intéressante conversation. — La

la mer, de Tripoli à Beyrouth, est divisé en quartiers ou districts ayant chacun un nom. La contrée que j'avais parcourue depuis le Col des Cèdres s'appelle *Djebbet-Ebcharrèh*. La région au sud de celle-ci, toujours dans le voisinage des sommets, porte le nom de *Mneitri;* c'est à l'extrémité méridionale de ce district que se trouve Afka. Les parties moyennes et basses de la montagne, en y ajoutant les plaines qui bordent la mer, également de Tripoli, au nord, à Beyrouth, dans le sud, offrent de plus nombreuses divisions, ainsi déterminées et désignées : En suivant la côte, de Tripoli à l'embouchure du Cigarrus (*Nahr-el-Asfour*), en face du Djebbet-Ebcharrèh, les deux Kouba, inférieur et supérieur; de ce point jusqu'au-dessus de la baie de Djounièh, en face de la partie sud d'Ebcharrèh et du district de Mneitri, les districts de *Batroun*, de *Djebaïl* et de *Fétoueh ;* au-dessous, le *Kesrouan*, qui, vers la mer, s'étend jusqu'au Lycus (le *Nahr-el-Kelb*), et qui, comprenant la plaine et tout le revers du Liban, ne s'arrête qu'au sommet du *Sannin ;* enfin au-dessous du Kesrouan, en face de Beyrouth, le *Méten*, d'une largeur double, et ne s'arrêtant également qu'au Sannin et aux crêtes bien moins élevées qui lui font suite.]

D'Abdemein à Afka, la route n'est pas trop mauvaise; nous avons mis cependant cinq grandes heures pour atteindre *Akoura*, qui est aux deux tiers du chemin. — Ce n'est qu'une perpétuelle succession de montées et de descentes, coupant, en ligne droite, les arides et massives arêtes qui, du sommet de la chaîne, descendent vers sa base. Pendant trois mois de l'année, toute cette partie est pareillement couverte de neige. Ces grandes crêtes, qui s'échelonnent à ma gauche, font partie du

système du Sannin, dont la cime neigeuse, de près de
trois mille mètres, se dresse majestueusement devant moi

sont entassées au pied... Ce temple offre une analogie complète avec celui de Fakra (qui va suivre). Je les crois tous les deux des premiers temps de la domination romaine en Syrie, ou de l'époque d'Auguste. Il y a une colonne de granit; mais l'ensemble du temple était sûrement en pierre du pays... Un très-gros mur semble flanquer le temple du côté du nord. Entre ce mur et le temple se voit un cube surmonté d'une pyramide à échelons, et ayant pour toute corniche la saillie de la base de la pyramide sur le cube. Serait-ce un cénotaphe, un tombeau d'Adonis?... Ce temple a évidemment subi une destruction violente; des pans de murs entiers sont renversés d'une seule pièce. Du reste, l'ensemble est, à peu de chose près, dans l'état où il se trouvait le lendemain du jour où Constantin le fit démolir...

« Le fleuve Adonis sort d'une caverne située dans le pan-coupé à pic de la montagne, à une hauteur de deux ou trois mètres; la caverne est en partie taillée de main d'homme. Il y eut probablement autrefois des constructions adossées au rocher, lesquelles entouraient la cascade et le bassin qui est au pied. De nombreuses sources jaillissent, en outre, de tous les côtés, en particulier des assises du temple. Ces eaux réunies se précipitent par une nouvelle cascade dans un bassin circulaire, qui paraît aussi avoir été agrandi ou rectifié de main d'homme. D'autres bassins, du même genre, se succèdent ensuite comme des cirques à parois perpendiculaires taillées dans le roc (1). »]

Jeudi, 13 août. — D'Afka à *Aïn-el-Masloun*, en pas-

(1) *Mission de Phénicie*, p. 296. — V. aussi sur Afka, Seetzen, de Richter et Robinson.

sant par *Kalâat-el-Fakra.* — Six heures de route.

On marche toujours vers le sud, ayant sur sa gauche les crêtes rapprochées et sinueuses du Liban, et devant soi, le sommet sans cesse grandissant du mont Sannin,

un soubassement formé de pierres posées dans le sens de leur moindre largeur. Sur les piédestaux des colonnes, on croit remarquer le globe phénicien avec ses appendices inférieurs, se prolongeant sur les moulures. J'ai par moments cru reconnaître la tête et la queue des serpents; mais la lumière m'était défavorable. D'autres piédestaux offrent au milieu du dé une saillie très-prononcée. En général, les piédestaux et les frises ont les parties lisses très-courtes. On trouve dans toute la construction une habitude fréquente en Syrie, et qui consiste en ce que la coupe des pierres ne s'est pas réglée sur les lignes architectoniques. Il y a, en effet, à Fakra, comme dans plusieurs autres constructions du Liban et de Galilée, des doubles colonnes monolithes. Le mur de clôture de la cour qui précède le temple rappelle, sur de moindres proportions, l'enceinte d'Hébron, par le travail des pierres et par les pilastres qui le décorent. Le travail des pierres consiste en un refend extrêmement fin, ou, pour mieux dire, en une ciselure qui encadre le bloc. Les matériaux du temple sont de moyenne dimension; la frise, les marches de l'entrée, les fûts de colonnes seuls sont de dimension très-considérable..... Ce temple est naturellement, de tous les édifices de Fakra, celui auquel on s'intéresse le plus; il est évident, en effet, qu'il constitua la partie principale de cette localité antique, et que tout le reste n'est qu'accessoire. Il n'offre aucune inscription apparente; mais les inscriptions de la tour carrée suppléent à ce silence (1). Celle qui est au-dessus de la porte, nous apprend que le monument dont elle fait partie a été élevé en l'honneur de

(1) Cette tour antique se voit au nord du temple.

l'empereur Claude. L'autre porte que ledit monument a été élevé l'an 355 (43 de notre ère) « sur les revenus du Grand dieu. »... Or, évidemment, ce « Grand dieu » ne peut être que celui-là même auquel le grand temple était

le ravin dans lequel roulent ses eaux, en cet instant d'une grande pureté. De l'autre côté, la montagne, parsemée de pins, offre une teinte rouge des plus prononcées. Ce sont ces terres ocreuses, détrempées par les pluies, qui, à de certaines époques, donnent à la rivière une couleur où les anciens voulaient voir le sang du berger aimé par Vénus.

J'aperçois enfin Moureïba, charmant village dans un site très-bien boisé, entouré de jardins d'arbres à fruits mêlés de rhododendrons. La soirée s'avance. Je croyais rencontrer mes tentes à Moureïba et y passer la nuit : je les distingue beaucoup plus loin, sur une hauteur. J'atteins en une heure ce campement appelé *Aïn-el-Masloun;* mes gens lui ont donné la préférence, à cause de la bonté et de la beauté de la source de ce nom, près du bassin de laquelle je trouve les tentes dressées. Je ne suis qu'à trois heures de Ghazir. —Agréable fraîcheur, soirée délicieuse et excellente nuit.

Vendredi, 14 août. — Départ très-tard d'Aïn-el-Masloun pour Ghazir. Cette courte étape se fait à travers une contrée des plus pittoresques.

Après être facilement descendu de la hauteur d'Aïn-el-Masloun, on marche quelque temps dans une petite plaine qui vous amène sur le bord d'une immense et subite dépression volcanique appelée « la Gorge de Lypta ». On laisse à droite le petit village de *Rachin*, tout entouré de rochers aux coupes bizarres, fantastiques et semblables à des ruines, et on s'engage sur l'un des rebords de ce grand bassin. Un sentier aux retours imprévus et souvent d'une extrême déclivité, plutôt obstrué qu'ombragé par des branchages touffus, et circulant au milieu des roches basaltiques, vous amène au torrent qui gronde le long de la

vallée. Là est *Lypta*, qui lui donne son nom. C'est un superbe village maronite entouré de jardins d'orangers et de grenadiers, et placé au milieu d'un beau bois de pins à travers lesquels on aperçoit le clocher de son église.

Ghazir est le siége de la Compagnie de Jésus au Liban. Les Franciscains ou Pères de Terre-Sainte ayant le privilége exclusif des établissements catholiques et latins de la Palestine, les Jésuites ont cherché un dédommagement en Syrie, et c'est ici qu'ils ont concentré leurs efforts. Ils s'étaient premièrement établis plus près de la côte, au couvent d'Antoura, depuis attribué aux Lazaristes. Leur fondation de Ghazir remonte à vingt ou vingt-cinq ans. Ils y ont, en dehors du bourg, un très-beau couvent et un grand séminaire-collége, placés à une lieue de la côte, dans un délicieux vallon. La fertilité du terroir leur a facilité la création d'un magnifique jardin, où, indépendamment des fruits du pays, dattes, bananes, oranges, grenades, etc., ils cultivent toutes les espèces d'Europe.

Hier, dans l'après-midi, je suis allé faire visite aux pères Jésuites; j'ai été reçu par le père Canuti, Recteur du Collége, et il est impossible de trouver un accueil plus courtois, plus gracieux. Il m'a fait parcourir toutes les parties de son vaste établissement, dans lequel sont logés à l'aise trente pères, une douzaine de frères novices et près de quatre cents élèves dont soixante venus de toutes les parties du monde, surtout de l'Amérique. Le couvent possède une bibliothèque richement fournie et formée indistinctement d'ouvrages appartenant à l'histoire sacrée et à l'histoire profane, à la patrologie, à la liturgie, aux sciences et aux arts. Les appartements sont simples, mais commodément distribués, les chambres des pères de la plus entière simplicité, de même que celles des novices. Dans la chapelle, assez modeste, à côté d'une image en cire de saint François-Xavier, se voit une bannière donnée au couvent par le pape Pie IX. Tout respire l'ordre, la

discipline et l'union. Les élèves sont gais, travaillent avec plaisir et les études sont, dit-on, très-fortes : les Jésuites de Ghazir justifient la réputation que leurs ennemis ne songent pas même à leur contester, d'être le premier

Liban, provenant des vignes que ces pères font cultiver. Le dîner était relevé par le dessert, entièrement européen, raisins, abricots, poires, pêches surtout, vraiment belles et exquises, le tout cueilli dans le jardin du couvent. Nous avons pris le café sur la terrasse, à l'ombre des grands arbres qu'on y a plantés. De là, le coup d'œil est magnifique. On a en face de soi la baie et le petit port de Djouniéh; à droite, la vue s'égare sur les derniers moutonnements du Liban qui, venant mourir à la plaine, s'échelonnent vers le nord jusqu'au delà de Tripoli; à gauche, on distingue très-bien Beyrouth avançant sa pointe dans la mer, en regard de son amphithéâtre de blanches villas, pittoresquement étagées sur le flanc des collines, tout cela baigné des flots d'une lumière éblouissante et bordé, sur une ligne immense, par cet azur de la mer syrienne qui reflète en beau bleu de kobalt, l'imperturbable azur du ciel.

En nous promenant sur la terrasse, le père Canuti interrompait de temps en temps son intéressante conversation pour me faire remarquer, sur les hauteurs voisines, plusieurs autres couvents très-heureusement situés : le collége arménien de Biroumar, siége du patriarcat de ce rite; le séminaire syrien de Gherfèh; Harissa, qui appartient aux Pères franciscains; *Aboukerkèh,* ancienne résidence patriarcale maronite.

Avant de me retirer, des rafraîchissements m'ont été offerts dans la grande pièce qui sert au couvent de salon ou plutôt de parloir, et qui est ornée de divans à l'orientale des plus simples, avec tables et chaises dans le milieu. Au mur est suspendu dans un cadre le portrait de Pie IX; de chaque côté, on lit, également encadrées, des lettres

du Saint-Père et du général de l'ordre, le père Bex. J'ai quitté les Jésuites de Ghazir enchanté, je dois le dire, de leur politesse exquise et de leur parfaite amabilité.

Dimanche, 16 août. — Après avoir entendu la messe au couvent des Capucins, départ pour *Djounièh*. Des hau-

tôt gardé par cinq à six moines qui vous en font les honneurs. Rien n'est poétique comme le site et l'aspect de ce monastère formé de deux masses carrées, soigneusement blanchies, avec un petit dôme qu'encadrent quatre superbes palmiers. Le village de Zouk est non moins pittoresquement situé sur une hauteur qui commande une vallée recouverte des plus belles cultures. Pendant que les hommes travaillent la terre, les femmes confectionnent des broderies pour pantoufles, des écharpes, des tapis, etc., renommés dans toute la Syrie.

En trois quarts d'heure, je me suis ensuite rendu au couvent d'*Antoura*, construit près du village de ce nom. Ce site est plus ravissant encore. Le village est ainsi nommé du voisinage d'une abondante source appelée *Aïn-Toura*, qui féconde tout le versant d'une haute colline ainsi que le vallon qui s'étend au pied. Le couvent, bâti à mi-côte, avec ses murs blanchis et ses volets verts, indique la présence de religieux européens. Ce sont, en effet, les pères Lazaristes qui l'occupent depuis 1782, date à laquelle le pape Pie VI le fit passer des mains des Jésuites, qui l'avaient fondé, dans celles de l'ordre de Saint-Lazare.

J'ai retrouvé à Antoura la même affable réception qui m'avait été faite à Ghazir. Les Lazaristes ont pareillement établi ici un collége où sont admis les jeunes Maronites, des Grecs catholiques, ainsi que les enfants des Européens établis en Syrie. Ces élèves, dont le nombre s'élève à deux ou trois cents, reçoivent une éducation qui peut les mettre à même de suivre, plus tard, les cours des facultés européennes. Le gouvernement français, qui accorde une protection spéciale au collége d'Antoura, donne des bourses et des demi-bourses à une douzaine de

jeunes gens originaires du Liban. Cet établissement riva-

sphinx, m'a-t-on dit, placé au sommet de la route, sur un piédestal. Posté là, au-dessus du précipice, il jetait à la mer les voyageurs qui ne pouvaient résoudre son énigme, Maintenant le sphinx est renversé au pied du rocher; mais on dit qu'il n'offre aucune image distincte. » Le rocher qu'on désigne comme étant ce sphinx est, en effet, tout à fait informe. Le piédestal serait une assise taillée dans le roc vif, à droite en montant (1). »]

C'est dans cette même gorge, que franchissait la voie antique, qu'on trouve une réunion célèbre d'inscriptions et de bas-reliefs bien souvent mentionnés. Je me borne à en reproduire la description publiée, en 1860, par M. Poujade dans son petit mais substantiel ouvrage dont tout, au cours de cette excursion, m'a démontré la parfaite exactitude. « On gravit le promontoire par un chemin taillé en escalier dans la roche vive, et on pénètre dans un défilé par où sont passés quelques-uns des plus grands noms de l'histoire : le grand Ramsès, Sésostris, peut-être Sennachérib, San le Fléau, dont un ange frappa les soldats endormis, Cambyse, Caracalla, qui élargit le défilé, comme le constate une inscription latine parfaitement conservée, et unit la voie égyptienne ou assyrienne à la voie romaine, Sultan Sélim, conquérant de l'Égypte et de la Syrie. De nombreuses inscriptions assyriennes, latines et arabes rappellent le passage des conquérants. Des figures représentant des guerriers, des princes, que de savants archéologues croient avoir appartenu aux grandes dynasties assyrienne, égyptienne et persane, sont sculptées dans la pierre granitique et dominent les deux voies, l'ancienne,

(1) *Mission de Phénicie*, p. 341.

qui n'est plus pratiquée, et celle de Caracalla, qui est la route habituelle pour aller d'un point du littoral de la Syrie à l'autre. Les figures sont de grandeur naturelle, et entourées d'un cadre ; le haut en est semi-circulaire, ou bien représente des portes de temple avec leurs frises et leurs corniches, comme les monuments commémoratifs si nombreux en Égypte. L'intérieur des cadres a dû contenir des inscriptions d'application dont les gonds rongés paraissent encore aux quatre angles des encadrements, et l'une de ces inscriptions se trouve sculptée sur la poitrine d'un guerrier, allant d'une épaule à l'autre. Des plantes aromatiques, des ronces, des touffes de lis sauvages rampent le long des corniches, ou pendent sur les coiffures dégradées de ces conquérants, et le temps, après tant de siècles, n'a pas encore détruit entièrement les traits et les attributs qui servent aujourd'hui à la science à les faire vivre dans ses annales (1). »

On passe le fleuve du Chien sur un pont d'une arcature très-élevée et, en ce moment, à cause de la pluie de cette nuit, très-glissant. — J'ai mis deux grandes heures de là jusqu'à Beyrouth.

Après un repos d'une huitaine de jours, le 26 août, un mercredi, je me remis en route pour visiter la partie méridionale du Liban, qui regarde la côte, de Beyrouth à Saïda. Cette excursion fut moins longue et ne dura que quatre jours ; je fis néanmoins marcher mes tentes avec moi, car je n'avais pas la ressource de rencontrer de ce côté un aussi grand nombre de couvents, où, en cas de besoin, on trouve une hospitalité assurée.

(1) *Le Liban et la Syrie*, p. 136.

La première journée, assez forte, me conduisit à *Deïr-el-Khamar*, distante de Beyrouth de cinq à six lieues. Dans l'état maladif où j'étais réduit, je pris, en partant, la route même de Saïda que j'avais déjà parcourue, plus facile, quoique de beaucoup plus longue. On y perd de ne pas voir les belles ruines de *Deïr-el-Kalâa*, dont, il est vrai, beaucoup ont parlé; mais, je le répète, je me trouvais dans un tel état de fatigue et de souffrance que j'étais obligé de ménager mes forces, incertain s'il me serait donné de regagner la Hollande après cette course de trois ans à travers l'Asie.

Cette section du Liban est incomparablement plus fertile que l'autre. C'est là que dominent les Druzes, quoique, dans bien des localités, mêlés aux Maronites.

A deux heures de Beyrouth, on quitte la route de Saïda et le bord de la mer pour prendre à gauche celle qui passe par *Aramon*, village situé à mi-hauteur d'une colline au bas de laquelle coule un petit ruisseau. Avant d'y arriver, on rencontre une sorte de nécropole antique où je remarquai plusieurs sarcophages de grande dimension. Après vient *Ain-Kessr*, hameau placé sur un plateau rocheux, absolument dénudé, auquel conduit une pente douce, et qui, de l'autre côté, se termine en précipice. On s'engage ensuite dans une haute vallée dont les flancs sont supérieurement cultivés en terrasses successives. Elle vous conduit au village d'*Abeïh*, à une hauteur de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer; de là le regard s'étend sur toute cette partie de la chaîne et sur la côte.

Le chemin est plus difficile d'Abeïh à Deïr-el-Khamar. On franchit le *Nahr-el-Damour*, en escaladant et descendant successivement les revers de la gorge profonde où

il coule. J'ai déjà parlé de cette rivière en me rendant à Saïda et à Sour.

C'est ici le district de *Chouf*, principale résidence des Druzes. Deïr-el-Khamar est presque une ville; on y compte de cinq à six mille habitants. Son nom, qui veut dire

longues galeries s'élevant les unes sur les autres et présentant de longues files d'arcades élancées et légères comme les tiges des palmiers qui les couronnaient de leurs panaches aériens; ses vastes cours descendaient en degrés immenses depuis le sommet de la montagne jusqu'aux murs d'enceinte des fortifications; à l'extrémité de la plus vaste de ces cours, la façade irrégulière du palais des femmes se présentait à nous, ornée de légères et gracieuses colonnades dont les troncs minces et effilés, et de formes irrégulières et inégales, se dressaient jusqu'au toit et portaient, comme un parasol, les légères tentures de bois peint qui servaient de portique à ce palais. Un escalier de marbre, décoré de balustrades sculptées en arabesques, conduisait de ce portique à la porte de ce palais de femmes: cette porte, sculptée en bois de diverses couleurs, encadrée dans le marbre et surmontée d'inscriptions arabes, était entourée d'esclaves noirs vêtus magnifiquement, armés de pistolets argentés et de sabres de Damas étincelants d'or et de ciselures; les vastes cours qui faisaient face au palais étaient remplies elles-mêmes d'une foule de serviteurs, de courtisans, de prêtres ou de soldats sous tous les costumes variés et pittoresques que les cinq populations du Liban affectent : le Druze, le Chrétien, l'Arménien, le Grec, le Maronite, le Métoualis. Cinq à six cents chevaux arabes étaient attachés par les pieds et par la tête à des cordes tendues qui traversaient les cours, sellés, bridés et couverts de housses éclatantes de toutes les couleurs, quelques groupes de chameaux, les uns couchés, les autres debout, d'autres à genoux pour se faire charger ou décharger, et sur la terrasse la plus élevée de la cour intérieure, quelques jeunes pages cou-

raient à cheval les uns sur les autres... Après avoir con-

ondoyante : une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine et portait une gerbe de diamants de la grosseur d'une orange. »

Le voyageur visite ensuite et décrit les jardins, les écuries et les bains de cette résidence princière. Je me borne à ce dernier extrait :

« Les bains consistent en cinq ou six salles pavées de marbres à compartiments, et dont les voûtes et les murs étaient enduits de stuc et peints à la détrempe, avec beaucoup de goût et d'élégance, par des peintres de Damas. Des jets d'eau chaude, froide ou tiède sortaient du pavé et répandaient leur température dans les salles. La dernière était un bain de vapeur où nous ne pûmes rester une minute. Plusieurs beaux esclaves blancs, le torse nu et les jambes entourées d'un châle de soie écrue, se tenaient dans ces salles, prêts à exercer leurs fonctions de baigneurs. (1) »

La biographie de l'Émir Beschir est partout ; je n'en dirai que quelques mots. Il appartenait à la famille Chéab qui vint s'établir dans le Liban à la mort du fameux émir Druze, Fakhr-Eddin, lequel y commanda longtemps en maître. Deux de ses parents avaient déjà gouverné le pays lorsque, vers la fin du siècle dernier, le jeune Beschir reçut, à son tour, de Djezzar-Pacha, le titre de Prince du Liban. Distingué par le général Bonaparte, lors de sa campagne de Syrie, l'Émir Beschir se conduisit avec une grande habileté jusqu'à la mort de Djezzar. Alors il se lia avec le nouveau et puissant vice-roi d'Égypte, Mehemet-

(1) *Voyage en Orient*, t. Ier p. 191.

Aly, et ne tarda pas à jouir dans le Liban d'une autorité véritablement souveraine, également obéi par les Maronites, les Druzes et les Métoualis. Profond politique et peu scrupuleux dans les moyens, hardi guerrier, prince magnifique, Beschir sut gouverner au milieu des obstacles suscités par les pachas de Damas et de Saint-Jean-d'Acre, jusqu'en 1840 qu'entraîné par la défaite des Égyptiens, pour lesquels il avait pris parti, il perdit le pouvoir, et fut exilé à Kadi-Kèui, près de Constantinople, où il mourut.

La politique constante du vieil Émir Beschir avait été l'abaissement des Druzes, et il n'avait reculé devant aucune ruse et aucune violence pour la faire prévaloir. A sa chute, l'Angleterre, qui avait noué des liaisons avec ceux-ci, voulut faire confier à un prince de cette nation, quoique la moins nombreuse, le gouvernement du pays. Il faut lire dans M. Poujade cette lamentable histoire des intrigues anglaises et turques, appuyées par les autres puissances non-catholiques, lesquelles, en définitive, n'ont abouti qu'à l'explosion de fanatisme qui, en 1860, a ensanglanté une contrée que l'Émir Beschir avait su conserver si longtemps en paix. Aujourd'hui la Turquie a mis sous sa main le gouvernement entier du Liban. Cela vaut mieux, sans doute, que de laisser les chrétiens sous la domination des Druzes qui, ainsi que je l'ai dit, sans parler d'autres considérations, leur sont de beaucoup inférieurs en nombre. Il résulte, en effet, d'un tableau très-curieux des hommes du Liban pouvant porter les armes, dressé par M. Poujade en 1860, que sur un total de 44,207, on compte 35,191 chrétiens, dont 19,301 Maronites, 8,665 Grecs-catholiques, 16,255 Grecs non-

unis et seulement 6,800 Druzes et 2,158 Métoualis.

Quelle est, au fond, la religion des Druzes? « Les Druzes, dit le même, ne sont point musulmans, mais ils affectent du penchant pour l'islamisme. On a beaucoup écrit sur leur croyance, mais on n'en sait rien de bien certain; c'est probablement, à l'origine, une hérésie de l'islamisme. On a dit qu'ils étaient aux Mahométans ce que les Samaritains étaient aux Hébreux. Ils sont également accusés d'adorer un veau. Cette accusation n'est point prouvée. Ils ont des temples où aucun symbole extérieur n'a été vu. Les *Akkah* (intelligents et initiés) semblent professer un pur déisme. Ils sont au nombre de dix mille, portent un turban blanc, s'abstiennent de tabac, sont très-réservés dans leurs discours et peuvent se marier. Les *Djahel* (ignorants) n'accomplissent aucun rite. Les Druzes ont des écoles, et leurs enfants apprennent à lire dans le Koran ou dans les Psaumes de David, livres arabes très-répandus en Syrie (1). »

Quant aux Métoualis, qui forment le groupe le moins important de la population libanaise, ce sont, on le sait, des musulmans de cette secte d'Aly dont j'ai longuement parlé à propos de la Perse (2). Ils possèdent quelques versants orientaux du haut Liban et une partie de la plaine de Balbek. Ils s'unissent tantôt aux Maronites, tantôt aux Druzes, suivant leurs intérêts, et, malgré leur infériorité, se rendent redoutables par leur courage, leur astuce et leur amour du pillage.

Ce fut à eux, qu'en 1866, Joseph Karam, le chef des

(1) *Le Liban et la Syrie*, p. 233.
(2) V. t. II et t. III, *passim*.

Maronites du haut Liban, eut recours pour l'aider à repousser les attaques déloyales de Daoud-Pacha qui avait fait piller et brûler, à Ehden, sa maison et celles de sa famille. Grâce au concours des mêmes Métoualis, Joseph Karam, cinq ans auparavant, avait par son énergie préservé du massacre le district entier du Kesrouan. En janvier 1867, il marchait sur Beyrouth avec sa petite armée. Il s'arrêta sur les représentations du consul de France, et le mois suivant, ne voulant point assister à l'oppression de sa patrie, il s'embarqua pour l'Algérie. Ce qu'on lui a reproché le plus, c'est cette double alliance avec les Métoualis, que les Turcs appellent « les Brigands de Balbek. » La vérité m'oblige à déclarer que, pour moi, je n'ai eu nullement à m'en plaindre pendant les deux jours que j'ai passés au milieu d'eux.

Dans la même année 1867 Daoud-Pacha avait été remplacé par Franco-Pacha dans le gouvernement spécial du Liban. Celui-ci, à l'imitation de son prédécesseur, résidait à Dptédin, dans ce palais même de l'Émir Beschir que j'avais sous les yeux. On disait du bien de son administration ; je me résolus d'aller lui faire une visite, surtout, je ne m'en cache pas, pour faire connaissance avec l'intérieur de cette demeure célèbre. Sur l'envoi de ma carte, il me fit dire qu'il m'attendait. Je gravis non sans peine la verte colline qui supporte le palais. En entrant dans la grande cour, je me trouvai en présence de Franco-Pacha lui-même, lequel terminait l'inspection de deux bataillons, l'un de Maronites, l'autre de Druzes, car la Turquie, après de grands efforts, est parvenue à assujettir les montagnards de toute secte au service militaire régulier, pour lequel ils avaient toujours montré une

invincible répugnance. Il y avait là des types magnifiques et que je n'ai rencontrés que dans cette forte race du Liban. Après le défilé et la sortie de cette petite troupe, le Pacha vint à moi avec une aisance tout européenne, et, les premiers compliments échangés, m'introduisit dans une grande salle pavée en marbre, avec jets d'eau dans leurs bassins; le plafond offrait encore quelques restes de dorure et de peinture : c'était sans doute, là, cette salle de réception de l'Émir Beschir dont on a lu la description, mais le Tigre n'y était plus. Franco-Pacha parlait très-bien le français. Quoique très-gracieux, il se montra peu communicatif; je le fus encore moins et au bout d'un quart d'heure de généralités sur le Liban et sur mon voyage, je le saluai, lui demandant la permission de visiter le palais. Il donna l'ordre à l'un de ses officiers de m'accompagner et je pus, rapidement toutefois, car j'étais pressé, satisfaire ma curiosité. Tout est à peu près tel que M. de Lamartine le décrivait en 1831, je parle des grosses constructions, car pour la décoration extérieure et intérieure, les vingt-sept années écoulées depuis la chute et le départ du fastueux Émir, l'incurie ottomane aidant, y ont accumulé les dégradations d'un siècle. Presque tout ce qui était meuble a disparu. Les jardins, où quelques beaux arbres ont survécu, sont livrés aux ronces. Ce qui est un peu mieux conservé, c'est le petit palais que l'Émir Beschir avait fait construire pour ses fils à peu de distance du sien; on y voit deux ou trois pièces qui peuvent donner une idée du goût moitié turc et moitié arabe qui avait présidé à la décoration de ces éphémères demeures.

Cette visite terminée, je me remis en marche pour me rendre à Mokhtarah, résidence des principaux chefs

druzes, située à deux petites lieues au sud de Déïr-el-Khamar. Après avoir traversé une immense vallée, la route s'engage sur les versants d'un long contrefort du Liban, au-delà duquel coule, encore en torrent, le *Nahr-el-Aoulèh*, le Bostrenus des anciens, qui, singulièrement accru, se jette en petit fleuve dans la mer au-dessus de Saïda. C'est après avoir gravi l'arête qui forme le second revers du ravin parcouru par le Nahr-el-Aoulèh, qu'on aperçoit le château de Mokhtarah, fièrement assis au haut de son rocher, et dominant le charmant village du même nom entouré de sa campagne verdoyante, richement boisée et sillonnée par de belles eaux courantes.

Quoique les Druzes soient les maîtres ici, on y trouve un certain nombre de familles chrétiennes du rite grec-catholique. Elles obéissent à un prêtre, excellent homme qui vint au-devant de moi et m'offrit à déjeuner le plus gracieusement du monde. J'acceptai, et comme j'avais encore une grande heure à ma disposition, je l'employai à aller visiter le château, très-désireux de voir de près, malgré leur mauvaise réputation auprès des chrétiens, ces Émirs ou princes druzes qui continuent au Liban les plus pures traditions du gouvernement féodal.

Une ascension de vingt minutes m'amena à la porte du château, superbe et solide construction mi-partie gothique et mauresque, dont une aile avait été récemment restaurée. Il n'approche point, toutefois, de la splendeur que devait offrir, dans son beau temps, la royale résidence de l'Émir Beschir. Entré dans la grande cour, je tombai au milieu d'un tohu-bohu sans pareil. Une nuée de domestiques allaient et venaient, s'appelant, se répondant; mais le plus grand bruit sortait des cuisines, qui forment

l'un des côtés de cette cour. Une douzaine de cuisiniers ou d'aides, les bras nus et la figure empourprée, s'agitaient là devant de grands feux, produisant un tintamarre de casseroles et de cuivrerie vraiment assourdissant. J'assistais aux préparatifs d'un festin homérique, à en juger par les apparences. J'appris, en effet, qu'on attendait la venue des consuls anglais de Damas et de Beyrouth, et aussi celle du consul de France de cette dernière ville. Je ne m'en fis pas moins annoncer, et un officier, vêtu d'une belle veste brodée en drap bleu, avec un riche poignard à la ceinture, vint me prendre et m'introduisit dans une vaste salle d'où la vue plongeait sur la magnifique vallée qui entoure le château. Deux dames anglaises, sans doute deux invitées, étaient là assises sur un divan, agitant de grands éventails, nullement belles, passablement mûres et fort gourmées, deux vraies bourgeoises pour le ton et la toilette. Je reconnus les filles d'un négociant établi à Beyrouth, auquel je n'avais nullement senti la nécessité de me faire présenter. Je me bornai à saluer et j'attendis en considérant les murs peints en feuillage et fleurs et le plafond en bois sculpté de la pièce où j'avais été introduit. Au bout de cinq minutes, une portière se souleva sur ma gauche, et je vis entrer deux jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, superbement costumés. Sous leur veste rouge brodée d'or, on apercevait une riche ceinture en cachemire retenant sur leur poitrine le manche d'un poignard brillant de pierreries. C'étaient les princes Nadjeb-Bey, et Nasim-Bey, héritiers et représentants de cette famille Djumlâh, rivale des Chéab, dont le chef acquit une si lugubre célébrité dans les massacres de 1845 et de 1860. Quoique ces jeunes gens comprissent bien que

c'était surtout par curiosité que j'avais désiré visiter leur intérieur, je dois dire qu'ils se montrèrent fort affables et fort courtois. Grands amis des Anglais, ils en parlent suffisamment la langue ; mais, par la présence des deux dames dont j'ai parlé, notre conversation dut se borner à quelques banalités qui se terminèrent, de la part de mes interlocuteurs, par une pressante invitation à déjeuner avec les consuls. Je leur fis comprendre qu'ayant promis au prêtre du village, il m'était impossible d'accepter. Je ne les en remerciai pas moins, et les laissant aux soins de leur réception, je pris congé d'eux, ma curiosité pleinement satisfaite.

Mon prêtre grec-catholique fut enchanté que je lui eusse donné la préférence. Il admirait que j'eusse renoncé à un pareil festin, pour partager, disait-il, son repas d'anachorète. Le pauvre homme avait fait de son mieux : d'excellent pain, des œufs, du fromage et des fruits délicieux. C'était, en effet, bien modeste, mais offert de si bonne grâce, sous une magnifique treille arrangée en berceau devant son presbytère, que je ne regrettai nullement la bombance du château. Au déjeuner succéda une conversation des plus intéressantes sur l'histoire et la constitution de ce pays si cruellement éprouvé huit années auparavant. Mon hôte me donna sur cette sinistre époque des détails qui font frémir et dans lesquels se trouvaient mêlés, comme acteurs principaux, les chefs de la famille Djumlâh. Ces horreurs, racontées bien souvent, sont du domaine de l'histoire. C'est surtout dans cette partie du Liban que la conduite louche, ou plutôt froidement politique des Anglais, a laissé d'amers souvenirs. J'en pouvais juger par les récriminations, contenues toutefois, de mon vieux prêtre,

lequel ne voulait voir en eux que les protecteurs traditionnels et volontairement aveuglés des Druzes, ses ennemis. Il paraît que les musulmans ne prirent pas tous également part à ces massacres de 1860; quelques-uns même défendirent les chrétiens, et mon hôte me fit admirer la noble conduite de l'émir Saâdet-Bey qui se dévoua pour en sauver un grand nombre et finit par périr lui-même victime de son humanité.

Après avoir pris congé de cet excellent homme, je me remis en route pour atteindre Djezin avant la nuit. On y arrive en suivant un sentier plutôt qu'une route, pittoresque au plus haut degré, qui serpente à mi-côte sur les versants de la vallée du *Nahr-Adi,* au milieu d'une végétation colossale de noyers, mûriers, chênes, etc., et traversant souvent de véritables forêts d'arbres fruitiers, pêchers, pommiers, poiriers, auxquels s'entrelaçaient des treilles vigoureuses chargées de superbes grappes. Çà et là on rencontre, en groupe ou isolées, des tombes druzes d'une grande simplicité. Vers la fin du jour, j'atteignis Djezin, où je m'installai sous un véritable dôme de noyers séculaires. Djezin est un bourg important, chef-lieu d'un district de son nom; on y remarque plusieurs belles maisons et un grand air d'aisance; toute la campagne environnante n'est que verdure, fleurs ou fruits.

Le lendemain, vendredi, je quittai ce campement de grand matin pour pouvoir arriver de bonne heure à Djoun, qui formait la dernière et la plus intéressante étape de cette excursion; c'est là, en effet, que la fameuse lady Esther Stanhope a passé les dernières années de sa vie; c'est là qu'est son tombeau. Une forêt de pins entremêlée d'arbustes, et souvent embarrassée par de magnifiques

plantes grimpantes, m'amena dans la vallée de Besrèh, où l'on retrouve le Nahr-el-Aoulèh, qui vient de Mokhtarah grandement accru. Dans cette saison, toutefois, le passage en est facile. Parvenu de l'autre côté, à *Gherg-Besrèh,* j'y reçus d'un Maronite, qui se tenait à l'entrée du village, une invitation si cordiale dans sa simplicité de venir prendre mon déjeuner chez lui, que je m'empressai d'accepter, bien sûr de faire autant de plaisir que j'en ressentirais. Ce village appartient au couvent grec-catholique de Deïr-Mekhellès, situé deux lieues plus loin.

La maison de mon hôte n'avait que deux pièces, une grande salle dont le haut plafond était soutenu par deux piliers (c'est celle où il me reçut), et une chambre plus petite où couchait la famille, composée seulement du mari, de la femme, de leur fille, mariée depuis un an, quoiqu'elle en eût treize au plus, de leur gendre et d'un tout petit enfant. La belle-mère et le gendre étaient aux champs; ce fut la jeune femme qui me prépara et me servit mon déjeuner avec une propreté et une bonne grâce exquises. C'était, je l'ai dit, un vendredi, jour d'entière abstinence pour les Maronites, mais je déjeunai très-bien avec du lait caillé, du poisson salé et grillé, des figues ambrées et des muscats à grains durs et allongés presque sans pepins. Mon hôte me laissa ensuite seul, m'invitant, à la mode du pays, à faire la sieste. Je m'étendis sur un très-beau tapis, qui formait tout le luxe de ce modeste intérieur, et me réveillai au bout d'une heure, ayant sous les yeux le plus gracieux tableau, digne du chaste et poétique pinceau du Sanzio. Accroupie à quelques pas de moi, la jeune femme, déjà belle, et parée de cette chasteté maternelle dont Marie est pour nous

le type divin, allaitait naïvement son bel enfant nu, tout en veillant sur mon sommeil. Pendant ce temps, le père s'était occupé de faire rafraîchir mes gens et mes montures. Me voyant disposé à partir, il voulut me mettre dans mon chemin et me conduisit jusqu'au bas de la montée qui mène au couvent de Deïr-Mekhellès. On y parvient en gravissant pendant une heure un terrible sentier tout obstrué de fragments de roches brisées. C'est un immense monastère aux fortes murailles en pierres blanches, et qui pourrait très-bien soutenir un siége. Je ne m'y arrêtai point, et à une demi-lieue de là, je commençai à apercevoir de loin, sur un mamelon, le village qui porte le nom de Djoun, et bientôt en face, sur une seconde éminence, les ruines de l'habitation de lady Esther Stanhope. Je me dirigeai de ce côté, contournant la colline de Djoun, puis gravissant par un sentier escarpé et crayeux le second mamelon, j'arrivai en vingt minutes sur le plateau où la célèbre Anglaise avait pris sa retraite.

Je ne referai point son histoire; tout le monde l'a lue dans la poétique, trop poétique relation de M. de Lamartine. On sait que, née en 1789, d'une très-noble et très-riche famille, propre nièce de l'illustre Pitt, lady Esther avait constamment refusé de se marier, lorsque le goût des aventures et des voyages l'amena, d'abord, à Constantinople, et ensuite en Syrie. Elle y passa plusieurs années à apprendre la langue et à étudier les mœurs, non-seulement des habitants des villes, mais des diverses tribus qui occupent le désert entre l'Oronte et l'Euphrate. Elle aussi avait apporté d'Angleterre une aversion pour son pays et ses compatriotes, dont on ignore les causes, mais qui la rendit, durant trente années, l'infatigable adver-

saire de la politique et de l'influence anglaises en Orient. Ayant réalisé son immense fortune, elle s'en servit pour acquérir une autorité en quelque sorte souveraine sur les tribus des environs de Palmyre, de Hamah et de Homs, et l'on raconte que séduits par la beauté, le mâle caractère et les richesses de cette fille d'Albion, les Arabes, réunis au nombre de cinquante mille, la proclamèrent « Reine de Palmyre ». C'est presque l'histoire de lady Digby qui, évidemment, a voulu imiter sa devancière, mais dans une sphère bien inférieure et avec un rôle infiniment moins important.

Lady Esther Stanhope fut l'amie et souvent le conseil du grand émir Beschir; elle jouissait également d'un grand crédit auprès du gouverneur turc de Saint-Jean-d'Acre, Abdallah-Pacha. Celui-ci lui fit don, près de Saïda, d'un ancien couvent abandonné, où lady Esther, après avoir vécu en reine à Palmyre et à Damas, et sa fortune singulièrement diminuée par son faste et sa générosité sans bornes, se retira pour mener une vie plus modeste. Les années étaient venues, et avec elles la désillusion, son influence sur les Arabes avait suivi les progrès décroissants de sa fortune; dégoûtée de tout, elle voulut se confiner dans une retraite encore plus absolue, et c'est alors qu'elle se fit construire plus loin du bord de la mer, et sur une colline d'un difficile accès, cette singulière habitation près de laquelle j'installai ma tente. Elle y vécut jusqu'en 1839; refusant toute visite européenne, livrée au mysticisme et s'occupant même, dit-on, d'astrologie et de divination. Son souvenir fut surtout rappelé à l'Europe en 1832, par cette conversation célèbre que raconte avec tant de complaisance M. de Lamartine, et dont le fond,

si ce n'est les détails, doit être vrai, étant donné ce qu'on a connu de la belle âme, de l'esprit supérieur, du caractère bizarre, mais plein de noblesse, de lady Esther Stanhope.

A l'époque où par suite d'une faveur insigne et vainement sollicitée par tous les voyageurs, M. de Lamartine obtenait de la visiter, la résidence de Djoun offrait un aspect bien méconnaissable aujourd'hui. Je lui en emprunte la description, car lui seul en a conservé le souvenir. Le voyageur, arrivant du côté de la mer, parvient enfin à une vallée plus profonde, plus large que celles qu'il avait parcourues, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses. « Au milieu de cette vallée, dit-il, comme la base d'une large tour, la montagne de Djoun prenait naissance et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de longueur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. C'était le séjour de lady Esther; nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme maison en Orient : c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, assemblage tout à fait pareil à l'aspect de ces pauvres couvents qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes, et appartenant à des ordres mendiants. » Rien, dans tout cela ne sentait le luxe; c'est à son jardin particulier que la recluse volon-

taire avait réservé tous ses soins. « Des treilles sombres, ajoute l'écrivain, dont les voûtes de verdure portaient, comme des milliers de lustres, les raisins étincelants de la Terre promise, des kiosques où les arabesques sculptées s'entrelaçaient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes de l'Asie; des bassins où une eau artificielle, il est vrai, venait d'une lieue de loin, murmurer et jaillir dans les jets d'eau de marbre, des allées jalonnées de tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Europe, de ces beaux climats; de vertes pelouses semées d'arbustes en fleurs, et des compartiments de marbre entourant des gerbes de fleurs nouvelles pour mes yeux, voilà ce jardin (1). »

Je fus reçu par une vieille femme qui, dans sa jeunesse, avait servi lady Stanhope. *Em-Salim* (c'était son nom) était veuve d'un domestique préféré de milady, Ali-Gossen, et elle gardait pieusement ces lieux dévastés, qui lui rappelaient celle qui avait été si bonne pour eux. A la manière dont je lui en parlai, elle n'eut pas de peine à discerner le respect sous la curiosité; elle m'accueillit comme elle l'eût fait d'un ami de lady Esther, et me fit parcourir tous les recoins de cette bizarre demeure. Quelle ruine et quelle désolation! Les toits se sont effondrés et les herbes croissent au milieu de leurs décombres, dans ces petits salons qui avaient été de riches et élégants divans, où trônait la reine du Liban. Il y avait, là, une série de logements séparés et construits exprès pour les étrangers, avec cuisines, écuries et dépendances, un bâtiment pour les bains et de grandes salles pour les domestiques et esclaves. La maison principale, comme tout le reste,

(1) *Voyage en Orient*, t. Ier, pp. 172 et 181.

uniquement bâtie en rez-de-chaussée, n'avait que trois ou quatre pièces communiquant entre elles par de sombres et mystérieux corridors. Je m'arrêtai quelques instants dans la chambre où lady Esther était morte; on en avait refait la toiture, mais elle restait vide et dépouillée de tout ornement. A côté se trouvait un cabinet de bain dont les murs offraient des restes de peinture et de doruré. Le jardin, ce jardin réservé et gardé comme un sanctuaire, complétement dévasté, montrait ses bassins sans eau et ses kiosques délabrés et disloqués. Ces belles treilles, dont parle M. de Lamartine, n'existaient plus. La fidèle Em-Salim ne donnait des soins qu'au tombeau de sa maîtresse, petit monument en granit recouvert d'une couche de plâtre. Elle s'était établie à côté, dans une sorte de chaumière, et entretenait autour de la tombe un petit bosquet de rosiers, de jasmins et de lauriers. Nous nous assîmes à quelques pas sur un banc de marbre, place favorite de l'ancienne châtelaine de Djoun, et qui a été respecté, et j'y restai une grande heure, écoutant les récits de ce seul témoin survivant d'une existence que l'Europe a mal connue. Le souvenir de sa maîtresse était devenu un culte pour cette femme, et après trente ans, les larmes lui venaient encore aux yeux en parlant de sa bonté, de sa générosité sans bornes, souvent bien mal récompensée, et de sa passion d'obliger, qui la faisait répondre à l'ingratitude par de nouveaux bienfaits.

Dans le commencement de son installation à Djoun, lady Esther Stanhope avait mené une assez grande existence, mais tenant toujours à l'écart les Anglais qui auraient voulu la voir. Elle recevait et traitait avec un certain faste les princes et cheiks du Liban, les fonctionnaires

turcs et de rares voyageurs autres que ceux de sa nation. Ses ressources étaient encore suffisantes pour cela. Vers 1830, elle éprouva des pertes qui la forcèrent à changer son train de vie; d'ailleurs le dégoût du monde, l'amour du mysticisme et du merveilleux s'étaient entièrement emparés de cette âme d'élite, toujours forte, toujours égale, toujours sereine au milieu des plus dures épreuves. Elle passait son temps entre la peinture où elle réussissait, et l'étude des sciences occultes, qui lui avait donné auprès des Arabes un renom de prophétesse. Lady Esther se condamna enfin à une retraite absolue; c'est alors que M. de Lamartine fut assez heureux pour obtenir d'elle une audience qu'elle refusait aux plus grands personnages. Les sept dernières années de sa vie s'écoulèrent dans cette claustration complète, entourée de tout un petit monde de serviteurs des deux sexes, dont elle adoptait les enfants qu'elle se plaisait à instruire elle-même.

D'une sobriété tout orientale, lady Stanhope avait conservé jusqu'en 1839 une santé qui lui promettait encore une longue existence. Elle entrait alors dans sa soixantième année: « Et cependant, me disait Em-Salim, avec un air « de conviction, elle était bien belle encore ! » Lady Esther tomba subitement malade, l'on croit d'une fluxion de poitrine ; elle était devenue fataliste à la façon des Arabes et ne voulut faire appeler aucun médecin soit de Saïda, soit de Beyrouth. Trois jours avant sa mort, un prince allemand (Em-Salim avait oublié son nom) arriva en rade de Saïda, où il dut faire une quarantaine de deux jours. Il envoya complimenter lady Esther Stanhope, qui le fit remercier, en lui offrant un présent de fruits cueillis par elle dans son jardin. Le lendemain, le prince, débarqué,

s'empressa de lui écrire pour solliciter une entrevue. Milady répondit par un refus très-poli, mais formel. Le prince lui fit demander alors, comme un souvenir auquel il attachait beaucoup de prix, un dessin de sa main. Elle se mit immédiatement à l'œuvre et commença un croquis de son habitation; mais elle n'eut pas le temps de l'achever, car son état s'étant subitement aggravé, elle mourut dans la nuit du jour suivant. Lady Esther avait auprès d'elle un certain arabe, sorte d'homme d'affaires, d'intendant, qui possédait toute sa confiance et qu'elle comblait de biens. Elle avait à peine rendu le dernier soupir, que cet homme fit main basse sur tous les objets de valeur qui se trouvaient dans l'appartement, donnant ainsi le signal du pillage aux autres domestiques, à toute cette tribu que lady Esther avait si longtemps nourrie, vêtue, soignée. Il empêcha que la nouvelle de la mort ne parvînt à Saïda, et il garda le cadavre pendant trois jours sur une simple natte, afin d'avoir tout le loisir d'emballer et d'emporter ce qui lui plaisait. Lorsque, enfin, la mort fut connue, le consul anglais de Beyrouth, M. Moor, et M. Abela, vice-consul de Saïda, se transportèrent à Djoun, qu'ils trouvèrent abandonné, sauf par deux serviteurs, Em-Salim et son mari, qui veillaient, en priant, le corps de leur maîtresse déjà dans un état de putréfaction avancée. Ils mirent sous scellé les papiers de lady Stanhope auxquels on n'avait pas touché, et qui furent envoyés en Angleterre, et s'empressèrent de faire procéder à l'inhumation : c'est par leurs soins qu'a été élevé le modeste tombeau que j'avais sous les yeux. A quelques pas s'en trouve un autre, c'est celui d'un certain capitaine Loustaneau, ex-officier de la garde de Napoléon Ier, qui, à la restauration, ayant quitté

jeune encore le service, s'était réfugié en Syrie et avait vécu, comme fils, auprès de lady Stanhope, qui lui avait donné le nom de Pétrowitch, jusqu'en 1820 ou 1821, époque de sa mort (1).

Le lendemain, de grand matin, après avoir passé une nuit délicieuse, je quittai ces lieux si frais et où l'on respire un air si pur, me dirigeant sur Saïda. Une succession de descentes aisées, parmi des collines crayeuses, me conduisit dans la vallée où l'on retrouve l'Aoulèh qui se passe facilement à gué. En une heure et demie, j'arrivai à Abra où se voit le couvent d'abord habité par lady Stanhope, avant de se réfugier à Djoun : ce couvent, du titre de Mâr-Elias, n'est plus qu'une ruine. Encore une heure et demie de montées et de descentes, à travers la chaîne de collines qui borde la mer au pied du Liban, et je me trouvai à l'entrée des magnifiques jardins de Saïda, immense fourré d'orangers, de citronniers, de superbes bananiers, de cannes à sucre et autres plantes tropicales. Désirant, après une heure ou deux, continuer ma route pour atteindre le lendemain Beyrouth, je laissai mon monde en dehors de la ville, dans une prairie où campent les arrivants, et j'allai me reposer quelques instants sur le port dans un grand café qui fait face au château des Templiers. Je me rendis ensuite chez le vice-consul de France, M. Durighello, lequel me fit de très-bonne grâce accepter son déjeuner. J'ai déjà signalé l'excessive amabilité de ce digne agent. Il voulut, avant mon départ, me faire visiter l'intérieur du château dont

(1) Je n'ignore pas les bruits d'empoisonnement qui ont couru à propos de la mort en quelque sorte mystérieuse de lady Esther, mais je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement à cet égard.

je n'avais vu, à mon premier passage, et n'ai signalé que les dehors. Rien de hardi comme cette construction qui semble surgir de la mer et dont les fortes murailles ne font qu'un avec l'ilot de rochers sur lequel elle est assise. Le château, offrant bien le cachet de l'ordre puissant qui l'a construit, est, je l'ai dit, relié à la terre par un pont très-hardi de neuf arches, bâti dans la mer. L'intérieur est à l'état de masure ; on y remarque, cependant, de grandes salles voûtées et une belle citerne pouvant contenir de l'eau pour plusieurs mois. Les Templiers doivent avoir élevé cette forteresse sur les ruines d'une construction primitive que je croirais de date phénicienne, à en juger par la solidité et le haut appareil des substructions que l'on distingue encore.

J'avais raconté à M. Durighello ma visite à Djoun; il pensa qu'un souvenir de son ancienne châtelaine me serait agréable, et, avant de le quitter, il me procura, d'un Arabe qui vendait des bijoux au Bazar, l'achat d'une petite tabatière d'or ayant très-authentiquement appartenu à lady Esther Stanhope, que je conserve avec soin.

Parti de Saïda assez tard dans l'après-midi, je vins coucher sous la tente et à l'ombre de beaux tamaris, à Nebbi-Younès qui figure déjà dans ma relation (1). Là se trouve une maison d'assez belle apparence ou vivait encore, excessivement âgée, la veuve de l'Émir Beschir. Le lendemain, dans la soirée, j'effectuais ma rentrée à Beyrouth.

J'en avais fini avec toutes mes excursions projetées en Syrie. Le moment était venu de songer sérieusement au retour. J'étais, je l'ai dit, à bout de forces; je sentais que

(1) V. p. 353 de ce volume.

j'avais tout juste le temps de rentrer. Je demande pardon au lecteur de l'avoir si souvent entretenu de ma santé, et je me garderais d'en rien dire encore, si, là, ne se trouvait l'explication de la manière dont s'acheva mon voyage.

J'avais mis dans mon programme l'exploration détaillée de Chypre, de Rhodes et des principales îles de la mer Égée, des côtes de l'Asie-Mineure et des « champs où fut Troie » ; un séjour suffisant à Constantinople, et une navigation sur le Danube, de son embouchure à Vienne, qui eût complété mes deux grandes navigations fluviales du Volga et du Tigre. Je dus y renoncer et ne m'occupai que d'effectuer mon retour par la voie la plus directe et avec le moins de fatigue possibles. J'arrêtai ma place et celle des deux seuls domestiques que j'avais conservés sur l'un des bateaux du Lloyd autrichien à destination de Constantinople, lequel était attendu ; je dirigeai sur Marseille, par le service des Messageries françaises, les caisses de curiosités et d'antiquités que j'avais récoltées en dernier lieu et qui suivraient la voie ferrée jusqu'en Hollande. Au bout de deux jours d'attente, le vapeur qui devait me prendre, parut enfin en rade : deux heures après, je me trouvais installé à bord dans une excellente cabine que je pus avoir pour moi seul, car les passagers étaient très-peu nombreux.

ÉPILOGUE

—

DE BEYROUTH EN HOLLANDE

Chypre.— Rhodes.— Smyrne.— Constantinople. —Varna.— Le Danube.— Routschouk.— Pesth. —Vienne.— Paris.— Leuwarden.

Partis de Beyrouth, le mercredi 2 septembre, au matin, vers le soir nous nous trouvâmes en vue de l'île de Chypre. Le bateau s'arrête en grande rade, à un ou deux milles du port de Larnaca, situé dans le sud de l'île. Comme nous ne devions rester là que deux heures et que la nuit arrivait à grands pas, je ne me sentis nulle envie de faire en canot la traversée agitée et fatigante qui m'aurait mis à terre, d'ailleurs pour ne rien voir, car Larnaca est d'une parfaite insignifiance. On sait que conquise, en 1191, par le roi Richard Cœur-de-Lion, l'île de Chypre, l'année suivante, fut cédée à Guy de Lusignan, et resta dans la maison royale de ce prince jusqu'à la fin du xve siècle. Catherine Cornaro, veuve du dernier des

Lusignan, la donna, en 1489, à la république de Venise, qui la conserva jusqu'à la conquête des Turcs en 1571. Ce fut à Chypre que, pendant tout le XIIIe siècle, se réfugièrent successivement les débris des colonies chrétiennes de la Syrie.

Repartis vers dix heures, deux jours après nous arrivions en vue de Rhodes. Le temps était superbe et notre navigation des plus heureuses.

Rien de plus pittoresque que l'aspect de Rhodes (c'est, à la fois, le nom de la ville et celui de l'île), à mesure qu'on s'en approche. De la haute mer, on aperçoit la belle tour, de cinquante mètres d'élévation, qui commande l'entrée du port, surmontée d'un donjon à ceinture de machicoulis et flanquée, à chaque angle, d'une élégante tourelle. L'accès de Rhodes est facile; je débarquai, et employai les quelques heures de notre relâche à visiter cet ancien chef-lieu de l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean après leur sortie de la Terre-Sainte.

La rue la mieux conservée et la plus intéressante est celle qui conduit du port du Commerce à l'église Saint-Jean et au palais des Grands-Maîtres. La tradition lui a donné le nom de « rue des Chevaliers. » Elle renferme les principaux édifices de la ville, l'hôpital et la plupart des anciens prieurés : le plus important d'entre eux, est le prieuré de France. En 1856, l'explosion d'un dépôt de poudre, placé par une coupable insouciance dans les caves de l'église Saint-Jean, a bouleversé tout le quartier. M. de Vogüé est le dernier voyageur qui ait pu voir les édifices de Rhodes d'après nature; je lui emprunte les détails qui suivent.

L'hôpital ou palais du Grand-Maître est un vaste bâti-

ment quadrangulaire entourant une grande cour d'une double ceinture de portiques. Cette disposition est celle des khans, ou caravansérails orientaux; elle fut rapportée de Jérusalem par les chevaliers. La porte est conservée aujourd'hui au musée de Versailles, dans la salle des Croisades; son style est, sans modification aucune, celui du xve siècle français.

Le premier prieuré que l'on rencontre en entrant dans la « rue des Chevaliers » est le prieuré d'Angleterre avec les armes de d'Aubusson; plus loin, vient le prieuré d'Italie avec les armes de Fabrice de Carrette et la date de 1519. Vers le milieu de la rue se trouve le prieuré de France, qui montre les restes d'une élégante façade : l'étage inférieur se compose d'une série d'arcades, aujourd'hui murées, qui donnaient autrefois dans des espèces de portiques voûtés sans communication avec l'intérieur de l'édifice. Une terrasse orientale servait de toit; elle était entourée d'un parapet crénelé et flanqué de trois tourelles posées en encorbellement au sommet de la façade. Les merlons et les guérites ont été détruits lors du siége de 1522 qui donna Rhodes aux Turcs, mais le reste de l'édifice est parfaitement conservé; des plaques de marbre, incrustées dans le revêtement, portent en relief des armoiries, des inscriptions qui figurent l'âge du monument et indiquent le nom de ses fondateurs, avec, d'un côté, la croix de l'Ordre, et de l'autre les trois *pals* d'Ambroise : sous chacun de ces écusons est un écu incliné, portant un lion rampant et trois clous; ce sont, dit-on, les armes réunies de Pierre Clouet et d'un autre architecte dont le nom ne s'est pas retrouvé. Un peu au-delà du prieuré de France, en remontant la « rue des Chevaliers », se trouve

la chapelle de la même langue de l'Ordre (1). Cinq écussons disposés dans un encadrement en forme de croix, décorent la façade; au centre sont les armes de France.

Rhodes compte naturellement plusieurs églises. La principale, la cathédrale, placée sous le vocable de Saint-Jean, fut commencée, en 1310, par le grand-maître, Foulques de Villaret, et terminée, trente ans après, par Hélion de Villeneuve. Elle se trouve au haut de la rue des Chevaliers et à portée du palais des Grands-Maîtres. Son style est plus italien que français; le vaisseau principal n'est pas voûté, mais porté par des colonnes qui le divisent en trois nefs parallèles : ces colonnes, en granit gris, paraissent provenir des ruines de quelque monument antique. Le transept et le chœur sont voûtés d'arêtes : le chevet carré est flanqué de deux chapelles latérales. C'est dans la cathédrale de Saint-Jean qu'on admirait les tombeaux des Grands-Maîtres, détruits par les Turcs lors de la conquête, sauf celui de Fabrice de Carrette, le dernier Grand-Maître inhumé à Rhodes. Mais de nombreuses pierres tumulaires se montrent enchâssées dans le dallage du temple, avec inscription indiquant les noms des chevaliers enterrés là. Les Turcs ont fait de cette église une mosquée à laquelle ils ont ajouté un minaret.

Je me bornerai à énumérer les autres temples chrétiens de Rhodes, aujourd'hui réduits à l'état de ruine : *Saint-Étienne*, ancienne église byzantine à coupole, restaurée au xve siècle par les Chevaliers; *Saint-Marc*, à

(1) On sait que l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean, dit, d'abord, de Jérusalem, ensuite de Rhodes, et, en dernier lieu, de Malte, était divisé en autant de *langues* que de nationalités.

trois nefs et trois absides contiguës; *Notre-Dame de la Victoire*, construite par P. d'Aubusson, en reconnaissance de la levée du premier siége de 1480; *Notre-Dame de Philerme*, qui offre, dans une crypte, les portraits peints à fresque de plusieurs Grands-Maîtres, Villaret, Villeneuve, Pins, de la Rivière, d'Aubusson, etc.

Cette intéressante visite terminée, je remontai à bord et nous reprîmes immédiatement la mer.

Trois jours après, nous étions parvenus vers le milieu de la côte occidentale de l'Asie-Mineure et nous faisions notre entrée dans le beau golfe, au fond duquel, du haut de son amphithéâtre, Smyrne se mire dans les eaux. A trois heures de l'après-midi, nous débarquions sur le quai même du port, et comme nous ne devions repartir que le lendemain au soir, je m'établis à l'hôtel d'Orient pour y passer la nuit. Parfaitement reposé et me sentant disposé à la marche, je me mis, de grand matin, à parcourir la ville, voulant en avoir fini avant le retour quotidien de la chaleur qui, au mois de septembre, est d'une grande intensité.

Je m'abstiendrai de rien dire de l'histoire antique de Smyrne, qui est suffisamment connue. Capitale de l'Ionie, aujourd'hui chef-lieu de l'Anatolie, cette ville fut une de celles qui se disputaient la naissance d'Homère; tout auprès, en effet, coule le *Mélès*, sur les bords duquel on prétend que le chantre de l'Iliade a vu le jour. Mais l'antiquité n'a laissé aucune trace dans cette ville considérable encore, quoique déchue, que les Italiens ont appelée *Ella fiora del Levanti,* et que quelques voyageurs se sont laissés aller à surnommer « le Paris de l'Orient. » Un terrible incendie en détruisit la plus grande partie en 1841. Depuis, la ville s'est relevée de ses ruines, mais il lui reste bien

des progrès à faire pour justifier ses titres pompeux. Smyrne compte aujourd'hui près de 150,000 habitants, dont 80,000 Turcs, 40,000 Grecs, 15,000 Juifs, 10,000 Arméniens et près de 6,000 Francs (Européens). Par son mélange, cette population sédentaire offrirait un intéressant sujet d'étude à faire; un séjour de vingt-quatre heures ne me permet que de tracer une rapide description de cette ville, la plus importante de l'Asie-Mineure.

Smyrne se développe le long du rivage et sur le versant du mont Pagus, qui supporte les ruines d'une ancienne citadelle génoise, laquelle aurait remplacé, dit-on, l'Acropole de la vieille cité grecque. Le bord de la mer est habité par les Francs et les Grecs; les Turcs occupent toute la ville haute; les Arméniens et les Juifs sont placés entre deux. Une ceinture de grands cyprès entoure la ville musulmane qui s'étage sur le penchant du mont. A quelque distance, à droite de la ville, vient le lazaret dont les longues constructions s'étendent sur le bord de la plage, ensuite, une immense caserne, nouvellement édifiée sur un plan tout à fait digne d'éloges, et enfin, le Konak, qui est le palais élevé, il y a quelques années, pour servir de demeure seulement pendant deux jours au sultan Abdul-Medjid. C'est là que loge aujourd'hui le Pacha-gouverneur.

La partie de la ville la plus pittoresque est le quartier turc avec ses rues bordées de maisons éternellement closes et couvertes de treilles qui s'élancent d'une maison à l'autre. Les murs sont peints en rouge foncé ou en blanc, avec des ornements bleus; on dirait des constructions en porcelaine. De beaux massifs d'arbres, des cyprès plantés çà et là, ombrageant les espaces vides de cette ville

haute que terminent les cimetières boisés dont j'ai parlé.

Le quartier franc, habité par les Grecs, les Levantins et les Européens de toute provenance, se distingue, au contraire, par le luxe extérieur de ses constructions, dont quelques-unes sont récentes. C'est là que se trouvent les consulats. L'hôtel du consul de France, le plus remarquable de tous, présente une belle façade à péristyle, décorée de colonnes de marbre; son jardin, d'une grande étendue, est orné des plus beaux sycomores qu'on puisse voir.

Le quartier arménien, par ses habitations mélangées de misère et de luxe, forme un véritable trait-d'union entre la ville franque et la ville turque. Quant au quartier juif, rien ne peut donner une idée de sa tristesse et de sa malpropreté.

Le *Bézestein* (Grand bazar) est l'une des curiosités de Smyrne. A Bagdad, en Perse, j'avais vu des bazars plus magnifiquement construits et décorés, mais non pas plus animés et plus spacieux, en tenant compte, toutefois, des rues couvertes en planches qui avoisinent le Bézestein, formant avec lui un ensemble d'un développement immense. J'ai souvent décrit ces sortes de centres du commerce, où se concentre la vie active des Orientaux. Le Grand bazar de Smyrne ne le cède à aucun autre par l'abondance des marchandises asiatiques et européennes, ainsi que pour la variété des types et des costumes qui, dans le gros de la journée, défilent sous les yeux de l'étranger. La ville contient également plusieurs caravansérails; le plus grand de ces édifices, tout à fait monumental, et surmonté d'une belle coupole, est le Khan du Grand-vizir, appelé aussi *Khan persan,* parce qu'il sert

principalement d'entrepôt et d'habitation aux produits et aux commerçants venus de la Perse.

Je dirai un mot des mosquées et des églises, nombreuses à Smyrne, le chiffre de la population mahométane et celui de la population chrétienne le font naturellement présumer. Ici, encore, rien de véritablement grand : j'avais vu mieux dans les deux genres. On peut néanmoins citer, parmi les temples musulmans, la *Bézestein-Djami* ou Mosquée du Grand bazar, qui n'a de remarquable que son bassin des ablutions recouvert d'une coupole supportée par des colonnes à chapiteaux corinthiens, d'un beau travail; mais surtout, à l'extrémité de la ville, la Grande Mosquée (en turc *Essar-Djami*), que couronnent d'innombrables petits dômes surmontés par d'élégants minarets, autour desquels s'enroulent, en spirale, de larges rubans peints en rouge d'un effet fort original.

Les catholiques possèdent à Smyrne deux églises desservies par les Capucins et les Lazaristes ; les Arméniens en ont également deux, et les Grecs trois : les Juifs possèdent plusieurs synagogues, mais qui se ressentent de l'état de misère où croupissent, ici, les enfants d'Israël. La cathédrale grecque est vaste, couronnée par un très-gracieux campanile orné de marbre blanc et gris, et décorée, à l'intérieur, d'une profusion de dorures et de peintures particulières à ce rite, mais d'une exécution plus que médiocre. La principale église des Arméniens, de construction récente, rivalise avec la cathédrale grecque; elle a été bâtie en belle pierre lisse que l'on prendrait de loin pour du marbre : le sol est, en outre, couvert de riches tapis du pays. Les temples latins ne sont que des chapelles plus ou moins spacieuses; mais les catholiques

ont fondé auprès d'utiles institutions qui leur valent la considération des habitants; telles sont les écoles tenues par les Pères Lazaristes, les frères de la Doctrine chrétienne et les sœurs de Charité, et qui sont toutes très-fréquentées.

Je ne me sentis pas la force de parcourir, même à cheval, les environs de Smyrne, qui le méritent bien; d'ailleurs le temps m'eût manqué, ou, du moins, j'eusse été obligé de me hâter beaucoup trop. Je me contentai d'une toute petite excursion au Pont des Caravanes, auquel on arrive en une demi-heure, en suivant une rue d'un nom très-poétique, la *rue des Roses*, bordée par les plus belles habitations franques. Sous ce pont, formé d'une seule arche en gros blocs de pierre, coule le Mélès; c'est par là que les caravanes arrivant de l'Asie pénètrent dans Smyrne; leur défilé offre le tableau le plus varié et le plus intéressant. De jolies villas s'étendent au-delà du pont, sur les bords du torrent, car le *fleuve* du Mélès n'est qu'un ruisseau de quelques mètres, à moitié desséché pendant la plus grande partie de l'année. Mais la promenade favorite de la population chrétienne de Smyrne est celle que l'on appelle le Quai des Anglais, lequel fait suite à la principale rue de la ville. Là se trouvent les principaux cafés, ainsi que le Club ou Casino des Européens, bâtis sur pilotis assez avant dans la mer, car ce quai, le seul praticable, est malheureusement fort étroit. Je pris au Casino d'excellentes glaces, et c'est de là que je remontai en canot pour regagner le bord.

Trois jours après nous étions parvenus à l'entrée des Dardanelles, ayant laissé de côté l'île de Scio et stationné, mais sans aborder, devant Métélin, l'ancienne Lesbos,

qui montre les sombres sommets de ses montagnes entièrement incultes. On longe l'île, en se rapprochant de la côte de l'Asie-Mineure, et se dirigeant sur Ténédos. Pendant quelque temps, on navigue à peu de distance de cette côte, fameuse entre toutes, car le rivage qui s'abaisse et qu'encadre, dans le lointain, la chaîne de l'Ida, c'est la *Troade*, cette terre classique de la poésie épique illustrée par Homère et par Virgile, par le génie grec et le génie latin. Je pus à peine distinguer le petit port de l'antique *Alexandria-Troas;* mais après avoir dépassé l'île de Ténédos, où nous fîmes une escale d'une heure, en doublant le promontoire de *Sigée,* le capitaine me fit remarquer sur la rive, presque à l'entrée des Dardanelles, trois tumulus très-apparents, malgré la distance, et que la tradition dit être les tombeaux d'Achille et de Patrocle, auprès desquels fut placé celui de Festus, le favori de Caracalla. Mes regards quittèrent, avec le vif regret de ne pouvoir les parcourir, ces lieux illustres « *campos ubi Troja fuit* », et le navire s'engagea dans le long et étroit bras de mer qui sépare l'Asie de l'Europe. Il se nommait autrefois l'Hellespont, on le désigne aujourd'hui sous le nom de Dardanelles, de celui de l'ancienne *Dardana* située sur la rive. Il forme la communication entre l'Archipel de la mer Égée et la mer de Marmara. Quelques fortifications en défendent l'entrée. La longueur du passage des Dardanelles est d'environ douze lieues, de l'entrée, vers les caps Hellès, à Gallipoli, où il débouche dans la mer de Marmara (*la Propontide* des anciens). Ce canal, de largeur variable, se rétrécit surtout entre le cap Nagara et le cap des Barbiers, séparés seulement, l'un de l'autre, par une distance de huit ou dix kilo-

mètres. Là, se faisant face, s'élèvent deux citadelles ou châteaux excessivement forts et formidablement armés, ce qui les a fait nommer les « cadenas de la mer. » Notre vapeur toucha à Gallipoli, ville importante de près de 80,000 âmes, mais d'aspect insignifiant, avec ses maisons en bois et ses chétifs minarets. Réservant tout ce qui me restait de forces pour Constantinople, je m'abstins de mettre pied à terre. Après un arrêt de quelques heures, vers le soir, nous nous remîmes en marche. Ayant fait de nuit la traversée de la mer de Marmara, je n'ai rien à en dire. Le lendemain, au lever du soleil, j'accourus sur le pont où les passagers turcs criaient le nom de *Stamboul*. Spectacle magnifique! Constantinople s'étalait sous mes yeux ravis, avec sa forêt de minarets élancés, ses palais, ses mosquées, ses dômes, ses coupoles. J'admirais le génie du grand empereur qui sut choisir ce site grandiose pour l'immense capitale de son vaste empire: Constantinople, seule, était digne de découronner Rome. Mon enthousiasme fut un peu refoidi, en nous approchant du débarcadère de Galata où descendent les voyageurs, dans l'un des quartiers les plus sales de la ville, laquelle perd infiniment de son prestige à être vue de près.

Une fois débarqué, après des formalités de douane dont je fais grâce au lecteur, je me fis conduire à l'Hôtel de Bysance, à Péra, situé en face de l'ambassade de Hollande. Cet hôtel était parfaitement tenu, chambres très-propres, table excellente, bon service : un véritable hôtel européen transplanté dans la capitale de la Turquie. Le lendemain je me présentai à la légation des Pays-Bas. Je n'y trouvai point le ministre, M. Berg de Middelbourg, qui passait le gros de l'été à Beïkos, sur le Bosphore. Je fus très-

courtoisement reçu par le premier drogman de l'ambassade, M. Keun, et le chancelier, M. Travers.

Horriblement fatigué, ce ne fut qu'après un repos indispensable de deux jours que je pus me rendre à la résidence d'été du ministre. Beïcos est un gros village turc, situé sur la côte d'Asie, dans le voisinage de la mer Noire, en un endroit où le Bosphore dessine son principal golfe. M. Berg occupait, là, une maison simple, mais des plus commodes, et il y vivait en parfait gentleman. Dès le début, je n'eus qu'à me louer de sa charmante société. Je n'ai point à faire l'éloge de cet agent diplomatique d'une haute distinction, qui a si dignement représenté la Hollande à Saint-Pétersbourg après son long séjour à Constantinople. La fièvre m'avait un peu quitté; je profitai de cette heureuse intermittence pour aller de temps en temps passer la journée à Beïcos. M. Berg de Middelbourg avait de fort beaux chevaux; nous fîmes ensemble quelques belles promenades dans les environs, tous boisés de platanes superbes. On y trouve des sources abondantes dont l'eau est en grande estime à Constantinople; on vient la chercher dans des outres, et elle se vend, tout le long de la journée, dans les rues.

Pendant une dizaine de jours, je procédai, bien à bâtons rompus, à une exploration nécessairement incomplète de la capitale de la Turquie; je pus, néanmoins, en visiter les principaux monuments. J'avais pris un drogman sachant le français et l'anglais, pour me servir d'interprète et me guider dans les rues souvent très-enchevêtrées de la ville.

On a beaucoup écrit sur Constantinople, sur les Turcs, leur histoire, leurs mœurs. On peut, à cet égard, consulter

l'admirable travail dû aux immenses recherches et à la science profonde du célèbre orientaliste allemand, M. de Hammer. Je n'essayerai donc point de refaire, en eussé-je les lumières nécessaires, l'espace et le temps, ce qui a été si bien fait. Je me bornerai à une vue d'ensemble suivie de quelques détails d'une nécessaire sobriété à la fin d'un volume qui a dépassé mes prévisions.

Constantinople, on le sait, veut dire la ville de Constantin, qui la bâtit, comme Rome, sur sept collines; les Turcs l'appellent dans leur langue *Kostantiniyèh*, et plus souvent Istamboul, dont quelques zélés orthodoxes ont fait Islamboul, la Ville de l'Islam ou de la Foi. La population est un mélange de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Francs (Européens) de toutes communions et de Juifs. En donner le chiffre exact serait chose impossible en l'absence de tout recensement. On peut l'évaluer à 5 ou 600,000 âmes. On compte dans la ville environ cent mille maisons, plus de deux cents mosquées, et au moins cinq cents fontaines, un nombre infini de bazars, de khans, de cafés et de bains.

La situation de Constantinople est unique au monde. Assise sur la mer de Marmara, à l'entrée du Bosphore, la nature lui a, de plus, donné ce petit bras de mer sinueux s'enfonçant dans les terres, que l'on appelle la Corne d'Or, étroit ruban qui sépare la cité primitive de ses faubourgs et forme un port sûr et commode d'une lieue de long. Le vieux Stamboul figure un triangle, dont la base, appuyée sur la mer, offre au levant la pointe du Séraï ou palais des sultans, et au couchant le château des Sept-Tours; l'angle nord, figurant le sommet, porte le nom des Blaquernes ou de Balata; c'est le quartier juif, le plus

affreux de tous. Trois ponts de bateaux conduisent de Stamboul sur l'autre rive de la Corne d'Or, où l'on rencontre d'abord le faubourg de Galata, et ensuite, au-dessus, celui de Péra, formant ensemble la ville chrétienne, par opposition à la musulmane Stamboul. Les ambassadeurs et autres ministres des puissances étrangères ont leurs hôtels à Péra; Galata est le séjour des négociants. En face du Séraï, de l'autre côté et sur la rive asiatique du Bosphore, se trouve Scutari, un troisième faubourg, qui est aussi une ville exclusivement habitée par les Mahométans.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette cité immense, ce ne sont ni Péra, ni Galata, ni ces nouveaux quartiers où s'est introduit et domine trop, à mon gré, le goût européen, mais le vieux Stamboul, avec ses rues étroites, ses maisons turques, ses sombres bazars, labyrinthe sans fin, bourrés de tous les produits que fournit l'Asie, depuis la Chine jusqu'aux côtes de Syrie. On y voit aussi plusieurs caravansérais également remplis de marchandises de toute sorte. L'un des plus curieux est le caravansérai persan, exclusivement réservé aux commerçants voyageurs et aux caravanes qui viennent de la Perse. C'est là que mes deux domestiques, qui en étaient originaires, avaient pris gîte, en attendant le départ d'une caravane avec laquelle ils devaient s'en retourner. Ils partirent, en me témoignant des regrets que je dus croire sincères, deux jours avant moi ; ce que, de mon côté, je regrettai surtout, ce fut l'obligation où je me trouvais de leur confier mon petit Vashka, mon fidèle compagnon de route, déjà malade depuis quelque temps et que l'hiver d'Europe eût infailliblement tué. Je l'adressai à l'un de mes amis de Téhéran qui me l'avait

demandé, et Vashka vit encore, grâce au réel courage que j'ai eu de m'en séparer.

De tant de monuments, d'édifices, de temples contenus dans l'enceinte de Constantinople, obligé de faire un choix, je ne veux parler que de ce qui m'a frappé le plus, Sainte-Sophie et le Grand-Séraï.

Sainte-Sophie (*Aga-Sophia*) était jadis la cathédrale de Constantinople; elle en est aujourd'hui la principale mosquée. Bâtie par Justinien sur les ruines de l'église de Constantin, les matériaux les plus précieux, arrachés à des monuments plus antiques, furent employés à sa construction. Transformée en mosquée par les premiers sultans, cette basilique en reçut l'adjonction de quatre minarets, qui sont les plus élevés de la ville; mais sa disposition extérieure se trouve noyée dans les contreforts massifs et les autres constructions dont elle a été successivement entourée. Le porche, placé à l'une des faces latérales, donne dans un vestibule où s'ouvrent neuf portes de bronze par où l'on pénètre dans le temple.

La beauté et la légèreté de l'intérieur rachètent bien la lourdeur extérieure de l'édifice. La mosquée est divisée en trois nefs, dessinées par une centaine de colonnes en jaspe, serpentin et autres marbres précieux, supportant les nombreuses coupoles qui éclairent le monument. La grande coupole centrale, éclairée par vingt-quatre fenêtres, est soutenue par huit magnifiques colonnes de porphyre. Une dalle de marbre rouge remplace le grand autel primitif, dont la richesse est attestée par l'histoire; elle indique la direction de la Mecque. Cette dalle est recouverte d'un très-vieux tapis, objet de la vénération particulière des musulmans, car c'est là-dessus, assurent-

ils, que Mahomet s'agenouillait pour faire sa prière. De riches tapis recouvrent le parvis, pendant que d'innombrables cordons de soie, ornés de houppes, descendent de la voûte supportant de petites lampes dont l'ensemble produit, dans ce beau vaisseau, l'effet du plus gigantesque lustre; des disques verts, offrant des inscriptions du Koran en lettres d'or, sont accrochés çà et là sur les parois de l'édifice. Les empereurs grecs avaient orné le sanctuaire de Sainte-Sophie d'admirables mosaïques représentant des sujets chrétiens. Les Turcs ont, sans pitié, badigeonné toutes les figures dans ces précieux tableaux; mais par ce qu'on en voit encore, on peut juger de la beauté exceptionnelle du travail. Mentionnons, pour terminer, comme l'une des dispositions les plus heureuses, les galeries hautes ménagées dans les nefs latérales et auxquelles on parvient par deux rampes unies d'une montée très-facile. Tel est, trop rapidement décrit, ce monument témoignage de la plus haute expression de l'art byzantin.

Le Grand-Séraï, ou palais impérial, est situé sur le versant d'une colline qui forme la pointe orientale de Stamboul, entre la Corne-d'Or et la mer de Marmara. Dans un temps, ce fut là tout Bysance; cette colline en supportait l'Acropole. Le Séraï est un amas de palais séparés plutôt qu'un palais, avec de grands et beaux jardins dont les arbres magnifiques dépassent l'enceinte flanquée de trois tours carrées qui entoure l'ancienne résidence impériale. Les Sultans habitent un autre palais, le *Dolma Bagtchèh,* construit par Abdul-Medjid à la pointe de Top-Hanèh : le Grand-Séraï sert de résidence à leurs veuves. Une autorisation, qui s'obtient facilement, ouvre aujour-

d'hui les portes autrefois si bien gardées du Séraï. Comme tous les voyageurs, je fus désagréablement surpris à la vue de la maladroite restauration qu'on lui a fait subir. En effet, les principales pièces ont été décorées avec un mauvais goût achevé, au moyen de détestables peintures en grisaille : quant au mobilier, il faut se figurer ce que l'Europe produit de plus commun et de plus bourgeois. On n'a respecté que quelques kiosques et une charmante salle de bains, du style oriental le plus pur et le plus coquet, qui fait l'effet d'un joyau au milieu de cette fade ornementation. On voit au Séraï l'ancien trône des Sultans, mais relégué, comme une curiosité, dans un pavillon mal éclairé ; il est surmonté d'un baldaquin à colonnes couvert de pierreries. Les faits les plus dramatiques de l'histoire ottomane se sont accomplis dans l'enceinte du vieux Séraï. Depuis qu'il n'est plus habité par le souverain, on y a réuni quelques établissements militaires ou civils, qui lui donnent une certaine animation. On y remarque la Monnaie, le Trésor, la Bibliothèque, et, dans l'ancienne église de Sainte-Irène, une belle collection d'armes et un musée d'antiquités, création récente des plus heureuses si on sait la développer. J'en resterai là de cette description, en regrettant encore que l'on n'ait pas laissé aux bâtiments du Séraï le cachet original que leur avait imprimé le grand Mahomet II, qui les fit construire et dont l'église de Sainte-Irène montre le redoutable cimeterre à côté du brassard de Timour-Leng. La beauté du Séraï réside aujourd'hui dans ce qu'on a eu le bon esprit ou la négligence de ne pas toucher, les jardins (espèce de forêt vierge), étagés sur leurs vastes terrasses, parsemés de bassins et sillonnés de canaux en tous sens.

J'ai à rendre compte encore de quelques promenades faites çà et là.

L'une de mes plus belles fut celle que j'accomplis autour des anciens murs de Constantinople. Je sortis à cheval de la ville par la Porte-d'Or, qui se trouve à l'extrémité du quartier arménien compris dans l'emplacement de l'antique Bysance, et m'engageai immédiatement sur la route autrefois carrossable, qui, semblable à un boulevard, longe la vieille enceinte. Rien de plus intéressant que l'aspect de ces fortes murailles que le temps et les siéges successifs ont ruinées en vingt endroits, et dont la vétusté se cache sous une épaisse et fraîche tenture de lierre et autres plantes grimpantes.

Scutari fut aussi pour moi l'objet d'une agréable excursion. Scutari ou Guskondar, l'ancienne ville grecque du nom de *Chrysopolis*, forme aujourd'hui le plus grand faubourg de Constantinople. Placé à l'entrée du Bosphore, du côté de la mer de Marmara, en face de la ville et précisément à l'opposite du Séraï, ce vaste faubourg a un caractère beaucoup plus asiatique que Constantinople même. C'est tout à fait l'Orient, par ses bazars, ses mosquées, ses grands cimetières, ses énormes cyprès, ses marabouts auprès desquels de vieux Turcs, silencieux et impassibles, fument gravement leurs énormes pipes. Je fus témoin à Scutari d'une scène de Derviches-Hurleurs des plus bizarres, mais naturellement, des plus bruyantes.

Une autre promenade me conduisit au delà de l'extrémité de la Corne d'Or, aux Eaux-Douces d'Europe (*Kiahat-Hanèh*). C'est une vallée de la plus délicieuse fraîcheur arrosée par la petite rivière appelée le Barbyzès, qui court au port au milieu des plus vertes pelouses, encadrées par

de grands platanes et de magnifiques sycomores. Le Sultan y possède un palais construit par Mahmoud, mais complètement négligé aujourd'hui. A droite et à gauche de la petite rivière, s'élèvent de gracieuses villas, des kiosques, des pavillons où les Turcs riches et aisés de la ville vont passer le vendredi, jour férié des musulmans. L'immense tapis vert des Eaux-Douces offre, alors, une succession intéressante et plus ou moins variée de scènes de la vie locale. Je vois encore un groupe charmant de dames turques, qui, très peu voilées, s'ébattaient sur le bord de la rivière avec leurs enfants et leurs esclaves; des eunuques, il est vrai, tenaient le spectateur à distance. Elles venaient de finir leur collation, et, d'une voix un peu grêle, chantaient des airs doux et mélancoliques en s'accompagnant d'une sorte de mandoline.

Je veux dire aussi quelques mots de ce magnifique Bosphore, qui est l'une des plus grandes beautés de Constantinople.

Ce long et étroit bras de mer, sorte de fleuve qui dessert les environs de la capitale turque, offre un mouvement incessant de navigation qui lui donne un aspect unique au monde. Navires de tout tonnage, steamers, paquebots, barques aux plus étranges voilures, le parcourent en tous sens. Un service de petits bateaux à vapeur, dans le genre de ceux qui desservent, à Londres, la Tamise, et la Seine à Paris, le sillonnent du matin au soir. Ils stationnent à l'entrée de la Corne d'Or, près du Grand-pont qui relie le vieux Stamboul au faubourg de Galata. Je les prenais à peu près tous les jours, soit pour me rendre à Beïkos, soit uniquement pour me promener sur ce fleuve maritime sans pareil. Cette douce façon d'aller s'accommodait avec

mon état de faiblesse. Ce n'en était pas moins une rude fatigue pour moi que d'aller les chercher à une grande distance, car il me fallait descendre, à pied, les interminables marches qui, de Péra, conduisent à l'embarcadère. Les voitures publiques sont inconnues à Contantinople. En ville, on se sert de chevaux de selle, qui stationnent sur les places comme des fiacres. Ce sont, en général, d'excellentes bêtes, au pied solide, et qui montent et descendent avec facilité les rues en escaliers de la capitale de Constantin.

Je retrouvai, ici, S. E. Namik-Pacha qui avait été si parfait pour moi pendant mon séjour à Bagdad, où, on s'en souvient, il administrait l'important pachalik de ce nom. J'ai dit dans quelles circonstances, vers la fin de l'année précédente, il avait été rappelé à Constantinople pour y prendre possession du portefeuille de la guerre. Je me présentai à son hôtel, immense édifice qui affecte l'allure d'une caserne. Sur le vu de ma carte, le ministre donna l'ordre de m'introduire. Je le trouvai dans une immense pièce, fort dénudée, qui lui servait de cabinet de travail, assis devant une table encombrée de papiers, de livres ouverts et de cartes de géographie déployées. Il se leva, vint à moi, me serra affectueusement la main, et me faisant asseoir à côté de lui sur une ottomane de velours vert, voulut que je lui racontasse les principales circonstances de mon voyage, depuis mon départ de Bagdad. Il accueillit avec cette bonne grâce qu'il sait prendre quand il veut être aimable, ce que je lui dis succinctement à cet égard, et où figurait au premier rang le récit des bons effets qu'avait eus pour moi la recommandation toute spéciale dont il m'avait honoré. Je ne crus pas nécessaire de lui parler de ma quarantaine par trop sévère de Pinj-

win, seule mésaventure dont son patronage, vainement invoqué, n'avait pu me garantir. Je lui renouvelai mes remerciements dans des termes auxquels il parut fort sensible. Le Pacha m'interrogea ensuite sur quelques points qui paraissaient préoccuper plus particulièrement le gouvernement de la Porte, l'état du Liban, les dispositions des populations Kurdes et les agissements des Arabes du désert, entre Homs et Palmyre. J'avais vu, il est vrai, le Liban en paix, et je me bornai à constater ce résultat, sans l'apprécier, car je connaissais trop peu le fond des choses pour vouloir entrer en longue conversation sur ce sujet délicat. Je satisfis mieux le ministre en ce qui concerne les deux autres points, et je pus, sans réticence, lui rendre bon témoignage des dispositions pacifiques du Kurdistan, où l'autorité turque fait chaque jour de nouveaux progrès et où la facilité avec laquelle s'était accompli mon voyage indiquait une réelle amélioration des mœurs et de l'ancienne sauvagerie. Namik-Pacha écouta avec une grande attention ce que je lui racontai de mon excursion à Palmyre et de mes relations avec Cheik-Midjoël et lady Digby. Il sourit au récit de l'escarmouche entre deux tribus à laquelle j'avais assisté, et je crus surprendre dans ce sourire un secret de la politique ottomane, qui est de mettre constamment aux prises ces tribus les unes avec les autres, afin d'avoir plus de facilité pour les dominer toutes, ce qui est déjà fort avancé. Dans cette œuvre de la tranquille possession des montagnes du Kurdistan et du Désert, à l'ouest de l'Euphrate, une grande part reviendra à l'habile et énergique administration de Namik-Pacha dans le vaste pachalik de Bagdad et à sa haute impulsion comme ministre de la guerre de l'empire turc.

Après cette audience d'une demi-heure, je pris congé de Son Excellence, en lui renouvelant des remerciements bien dus et emportant ses vœux chaleureusement exprimés de bon voyage et d'heureux retour dans mon pays.

Je n'eus qu'une seule fois l'occasion de voir le Sultan, et cela d'assez près. C'était un vendredi et il allait faire sa prière à la mosquée de Sainte-Sophie, où il se rendait de son palais de Dolma-Bagtchèh, grand et bel édifice, ai-je dit, construit dans le style italien par Abdul-Medjid, frère et prédécesseur du sultan actuel, sur la rive du Bosphore. Abdul-Azis, l'empereur régnant, avait, en 1868, une quarantaine d'années. Quoique déjà fort obèse, il ne manquait pas, à cheval, d'une certaine dignité, et son cortége, composé de ses ministres et de ses principaux officiers, aussi supérieurement montés, disait bien, quoique simple, sa grande puissance intérieure que révélaient encore plus les marques profondes de respect de la foule amassée sur son passage. Le Sultan avait à sa gauche son fils aîné, Youssouf-Izzeddin, âgé de douze ans, lequel maniait avec une grâce enfantine un petit cheval arabe de la taille d'un poney. Ce jeune prince, quoique né le premier, n'est point l'héritier présomptif d'Abdul-Azis ; c'est un autre de ses frères que l'empereur appellera à lui succéder.

Le lendemain, 20 septembre, était le jour fixé pour mon départ. Ce jour, en effet, je quittai Constantinople sur un bateau à vapeur autrichien, assez mal aménagé, pour me rendre à Varna où je devais prendre le chemin de fer du Danube, dont le premier tronçon s'arrête à Routschouk. Dans la situation où était ma santé, je redoutais même cette petite traversée. Heureusement mes craintes furent superflues. Le bateau quitta la Corne-d'Or à deux heu-

res de l'après-midi et je vis une dernière fois ce prodigieux Bosphore se dérouler devant moi comme un double et magnifique panorama. En débouchant dans la mer Noire nous eûmes la bonne chance d'y trouver, ce qui est rare, un temps à souhait, et je passai une bonne nuit, en grande partie sur le pont, sans que le moindre incident vînt à se produire. Nous débarquâmes en rade de Varna, le matin, dans de grandes et lourdes chaloupes, d'où l'on fut obligé de nous hisser pour nous mettre à terre. Là, je pris, en guise de fiacre pour me rendre à la gare du chemin de fer, un char attelé de deux bœufs, conduit par un Bulgare. On ne voit à Varna que des Bulgares aux allures sauvages, mais au costume des plus pittoresques.

Le trajet en chemin de fer, de Varna à Routschouk, ne manque pas d'originalité. On traverse d'énormes étendues de prairies, entrecoupées par de petites forêts habitées par ces mêmes Bulgares à l'air farouche. De temps en temps, le conducteur du train sonnait du cor de chasse pour faire fuir des troupeaux de buffles, à moitié sauvages comme les habitants, qui se trouvaient sur la voie. Parfois on s'arrêtait jusqu'à ce que les buffles eussent disparu, et puis on se remettait en marche. Nous employâmes huit heures pour atteindre la station de Routschouk. La distance de Varna étant d'environ cinquante-six lieues, cela indique une allure, que je trouvai passablement lente, de 28 kilomètres à l'heure.

Routschouk est une ville turco-bulgare de 30,000 âmes, située sur le Danube, qui possède une bonne citadelle et une enceinte restaurée lors de la guerre de Crimée. Mais je n'en vis rien, car il était complétement nuit. En face, sur la rive valaque, s'ouvre le petit port de Giurgevo où

aboutit le chemin de fer roumain qui va à Bucharest. De son embouchure à Orsova, à une cinquantaine de lieues en amont de Routschouk, le cours du Danube, on le sait, sert de limite entre la Bulgarie, qui s'étend sur la rive droite, et la Valachie, qui occupe la rive gauche.

De Routschouk à Basiasch (une soixantaine de lieues), la navigation du Danube remplace la voie ferrée. Je pris place avec mon bagage sur un immense et beau vapeur autrichien qui fait ce service et nous partîmes dès le même soir. L'eau était très basse, nous marchions très lentement, et notre navigation, semée d'incidents plutôt que d'accidents, ne prit pas moins de cinq jours, en arrêtant la nuit, jusqu'à Orsova, où le fleuve quitte le territoire hongrois pour entrer sur les terres turques. Il y a, sur la plus grande partie de ce parcours, peu de choses à signaler. A droite et à gauche, ce sont encore les plaines immenses, les steppes de la Valachie et de la Bulgarie. Les berges argileuses, qui bordent le Danube, n'offrent que l'aspect le plus monotone et le plus triste; çà et là des chaumières, des huttes d'où sortent des hommes à la mine peu récréative. Avant d'arriver à Orsova, on rencontre un premier obstacle, qui se reproduit souvent dans cette navigation du Danube. Le fond du fleuve s'abaisse subitement de trois ou quatre mètres sur une longueur d'une demi-lieue et parcourt cette distance en formant plusieurs chutes sur les rochers. On appelle cette sorte de cataracte les *Portes de fer*, dénomination turque pour indiquer une barre mise en travers de la navigation. Les bateaux ne peuvent franchir ce passage que pendant les grandes eaux, en choisissant le seul chenal praticable; mais, je l'ai dit, les eaux étaient basses et nous dûmes quitter notre beau steamer pour

prendre un bateau-radeau, à vapeur et à roues, qui, en une heure, nous mit à Ostrova, jolie petite ville d'un millier d'habitants entourée de collines, dernières ramifications des monts Carpathes. Les rives, à partir d'ici, deviennent de plus en plus pittoresques; les montagnes s'approchent en grandissant et serrent le fleuve, montrant leurs versants rocheux couverts de beaux arbres et garnis, par intervalle, de pics aux formes bizarres. Quelques-uns de ces rochers ont roulé dans le fleuve et y forment des ilots d'un abord dangereux. Trois heures avant d'arriver à Basiasch, nous nous trouvâmes en présence d'un nouvel obstacle, véritable rapide que l'on appelle les Portes de fer Supérieures et qui présente plus de difficultés encore que celui que nous avions franchi avec notre bateau-radeau. Ici, il faut absolument quitter le fleuve; voyageurs et bagages s'entassèrent dans des voitures que la compagnie autrichienne tient toutes prêtes. C'est ainsi que nous arrivâmes dans la soirée à Basiasch, et c'est ainsi que se termina pour moi cette navigation du Danube qui ne m'a certes pas laissé les souvenirs de celle du Volga et du Tigre. A Basiasch on retrouve le chemin de fer; je le pris immédiatement et, le lendemain au matin, j'entrai dans la gare de Pesth.

Je n'avais ni l'envie ni la possibilité physique de me livrer à l'exploration des deux capitales de la Hongrie, Pesth et Bude, lesquelles se font face, reliées entre elles par un superbe pont suspendu, construit depuis une vingtaine d'années. Je montai en voiture (on en trouve d'excellentes), pour aller faire une visite à deux de mes amis, les comtes Gabor et Tibor de Karolyi, famille hongroise des plus illustres; au magnifique palais qui porte

leur nom, on m'apprit qu'ils étaient absents. Je le regrettai vivement et en pris la résolution de partir le soir même pour Vienne. Une promenade de deux heures me permit cependant de me faire une idée des deux villes-sœurs. Pesth est située sur la rive gauche du Danube, dans une plaine sablonneuse, bordée, le long du fleuve, par de très-beaux quais, et en face du pont, par la place du Couronnement, qui est d'un grand aspect. La vieille cité, malgré de récents embellissements, a conservé, et c'est une chose heureuse, son vieux cachet hongrois. On y voit quelques belles églises, et parmi les monuments publics je remarquai surtout l'Hôtel des Invalides, d'un beau caractère. Pesth possède, en outre, une Université renommée et un théâtre où l'on joue l'opéra national. Je donnai aussi un coup d'œil au Champ de Bakos, placé à proximité de la ville, et qui garde le souvenir des *Diètes* célèbres qui y ont été tenues. Je passai ensuite le pont et me rendis à Bude, appelé aussi Ofen. A distance, son aspect est imposant. La ville est bâtie sur la pente et au pied d'une colline que couronnent majestueusement, d'un côté, la citadelle, et de l'autre, le château palatin ou royal. Bude conserve mieux encore que Pesth sa physionomie moyen-âge, et j'ai vu quelques façades de palais ou d'hôtels qui témoignent de la grandeur et du goût de l'ancienne noblesse du pays. Ce qu'il y a de plus curieux, à Bude, ce sont les Bains du Pont *(Brücksbaden)*, qui datent de la domination turque et offrent un caractère tout à fait oriental. Ces bains, desservis par une source d'eau minérale chaude, contiennent une piscine où tous, hommes, femmes et enfants, viennent se baigner gratis. La population de Pesth et de Bude, réunie, se monte à plus de 100,000 ha-

bitants, dont les deux tiers pour cette première ville.

Le voyage en chemin de fer de Pesth à Vienne est une affaire de sept heures et se fait en passant par Gran et Presbourg. Je ne dirai rien de ces deux villes, d'inégale importance, que je n'ai fait qu'entrevoir. La cathédrale de Presbourg, où étaient couronnés les rois de Hongrie, s'annonce de loin noblement et je regrettai surtout de ne pouvoir la visiter.

Je fis, à Vienne, un arrêt indispensable de deux jours, employés presque exclusivement à me reposer à l'hôtel. Deux ou trois promenades, que j'essayai en voiture, me permirent néanmoins de juger de l'importance et de la beauté de cette digne capitale d'un grand empire. Ce qui frappe le plus la première vue du voyageur, c'est la cathédrale de St-Etienne, superbe spécimen de l'art gothique allemand, avec son clocher (le seul terminé) haut de 150 mètres; l'église moderne de Saint-Sauveur; le château impérial ou le *Burg*, vaste réunion de bâtiments de plusieurs époques, sorte de cité intérieure; le palais du Belvédère, qui renferme le Musée, et enfin le nouvel Opéra, l'un des beaux théâtres du monde. Je contournai toute l'ancienne ville, en suivant le boulevard qui remplace aujourd'hui les anciens remparts démolis, et continuai ma promenade au *Volksgarten*, jardin public où l'on fait d'excellente musique, au *Prater*, délicieux Champs-Elysées sur une île du Danube, et je terminai par une visite au palais de Schœnbrunn, dont je ne pus voir que les dehors et le magnifique parc.

Le surlendemain, me promettant bien de revenir dans la capitale de l'Autriche, je pris un train du soir qui, par Simbach, Munich, Stuttgart, Carlsruhe, et Cologne, me

mit sans arrêter, en quarante heures, à Arnhem. Je n'avais qu'une idée, arriver!... arriver!... Dès le lendemain, je me remis en route pour ma province et le jour suivant, 5 octobre de l'année 1868, je me trouvai dans ma demeure d'Eysinga, à Beetsterzwaag, au milieu de ma Frise bien-aimée que j'avais quittée trois ans et demi auparavant pour entreprendre ce voyage dont je viens de rendre compte au lecteur. Tous les voyageurs connaissent les émotions du retour. Combien je louai Dieu de m'avoir ramené dans ma patrie, auprès de ma famille et de mes amis! Je rapportais, il est vrai, une santé bien délabrée; mais je devais attendre beaucoup du repos ainsi que des soins et du bien-être qui m'avaient si souvent fait défaut sur les routes de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie : je me confiais surtout en cette divine protection qui, après tant de bienfaits, me ramenait vivant au gîte, riche de souvenirs plus précieux pour moi que tous les sacrifices qu'il m'en avait coûté pour les acquérir.

Depuis mon retour, une heureuse inspiration m'ayant amené sur les côtes de la Provence, à Cannes, j'ai enfin dû au délicieux climat de ces contrées favorisées le retour d'une santé que je croyais à jamais compromise. C'est là que j'ai pu terminer, après des délais nés de circonstances diverses, cette relation pour laquelle, en finissant, comme je l'ai fait en commençant, je sens le besoin de solliciter la plus complète indulgence du public.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

(Les chiffres romains indiquent le volume, les chiffres arabes la page de chaque volume.)

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T.

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME

LIVRE IV
(Suite)

L'Assyrie
2me Partie

LIVRE V

Syrie et Palestine